UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01305072 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/lessaintsdesderv02jalauoft

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

SCIENCES RELIGIEUSES

TRENTE-SIXIÈME VOLUME

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

RÉCITS TRADUITS DU PERSAN

TOME II

H

K/H
H

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

RÉCITS TRADUITS DU PERSAN ET ANNOTÉS

PAR

CL. HUART

MEMBRE DE L'INSTITUT

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

TOME DEUXIÈME

487567
15. 3. 49

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, VIe

1922

LIBRARY
JUL 11 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

En publiant, il y a quatre ans, le premier volume de cette traduction, j'avais exprimé, dans la préface, l'idée qu'il n'y avait point à chercher, dans les biographies d'Aflâkî, l'éclaircissement de points historiques obscurs, mais qu'il s'agissait plutôt de faire connaître le milieu intellectuel et moral dans lequel s'agitaient les fondateurs de l'ordre religieux des derviches tourneurs. Néanmoins, j'estime que ces récits, côtoyant par endroits des événements historiques attestés d'autre part, peuvent compléter, par certains détails, la prose officielle des chroniqueurs attitrés. Il en est ainsi surtout pour la fin du XIIIe siècle et la première moitié du XIVe siècle, sur lesquelles nous ne possédons que de rares renseignements ; et pourtant cette période vit décliner le pouvoir des Seldjouqides de Roûm, puis disparaître la puissance de l'empire mongol, et enfin se substituer à ces deux dynasties celle des descendants de Qaramân, en même temps qu'une poussière d'Etats se créait dans le reste de l'Asie-Mineure, en attendant leur absorption dans l'Empire Ottoman, qui n'était pas encore né à cette époque, ou du moins ne rayonnait pas encore autour de la petite ville de Seuyud.

Comme pour le premier volume, les divers phénomènes d'ordre psychique racontés par le chroniqueur ont

été classés sous un certain nombre de rubriques, avec indication des numéros correspondants des récits :

Songes : 364, 379, 396, 471, 481, 525, 609, 623, 655, 685, 706, 736.

Prévision de l'avenir : 434, 602, 615, 633, 643, 658, 659, 661, 669, 670, 682, 704, 726, 740, 742, 745.

Double-vue : 554, 565, 611, 705, 710, 717, 722.

Communication de pensée : 353, 418, 479, 549, 578, 597, 606, 610, 672, 679, 686, 691, 707, 713, 719.

Lumières : 427, 508, 564, 568, 570, 571, 574, 631, 638, 649, 653, 689.

Invisibilité : 506.

Ubiquité : 540.

Action à distance : 597, 617, 663, 688, 690, 718, 728.

Production d'argent et d'or : 355, 567, 652.

Capacité : grandeur des saints, 347, 372, 509, 510, 518, 520, 547, 687 ; résistance au froid, 356, 584 ; à la chaleur, 433 ; à la faim, 357 ; longs concerts, 358 ; longues stations à la mosquée, 371 ; force corporelle, 416 ; marche sur l'eau, 675, 678 ; absorption de liquides, 680 ; transport à distance, 681.

Récits d'apparitions : 384, 448, 463, 470, 472, 482, 485, 537, 594, 607, 612, 618, 632, 636, 643, 648, 662, 682, 711, 725.

Guérison de maladies : 438, 597, 659, 671, 701, 702, 728.

Communications de l'au-delà : 404, 496, 573.

Réponse à des questions difficiles : 474, 483, 489, 513, 519, 529, 530, 531, 624, 625, 630, 640.

Conversions à l'islamisme : 345, 352, 428, 429, 484.

Rôle des animaux : 346, 453, 698, 720 ; poissons merveilleux, 376.

Vengeance des saints : 495, 501, 502, 503, 507, 515, 553, 575, 647, 661, 665, 666, 667, 673, 676, 677, 709, 714, 716, 723, 727, 741, 743, 744.

Longues retraites : 490, 543, 628.

Disparitions subites : 387, 447, 488, 511, 545, 552.
Transformations : 348; eau changée en sang, 370.
Direction des néophytes : 344.
Charité : 349, 360, 442.
Eloge de la musique : 351, 359, 368, 452, 528, 539, 607, 729; invention de la flûte, 350.
Protection des adeptes : 354, 419, 580.
Patience : 421.
Rite des rogations : 362, 479, 598, 629, 674.
Invention de la dîme : 363.
Adoration des astres : 365.
Union des derviches : 389, 401, 402, 403.
Allaitement par le père : 621.
Considérations sur la mort : 394, 412, 437, 456, 457, 458, 459, 517, 576.

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

344. Les conservateurs des mystères et du trésor des traditions nous ont fait connaître qu'un jour notre Maître était assis dans son propre collège ; les compagnons, gens de cœur, étaient présents à son service ; tout à coup un çoûfi étrange entra par la porte, et en se prosternant prit dans son giron les pieds du Seigneur, y frotta sa barbe et ses moustaches blanches, et poussa des gémissements. Notre Maître se tourna vers ce derviche avec des regards favorables, le traita avec honneur et l'interrogea sur ses voyages ; et ce derviche continuait ses supplications et ses marques de croyance. « Viens, lui dit le Maître, dis-moi en vérité de quelle manière ton chéïkh t'a discipliné, et ce qu'il t'a ordonné. » — « A Baghdad, répondit le derviche, j'ai été assidu au service du Chéïkh pendant près de douze ans ; il m'avait chargé pendant deux ans de l'office d'abreuver les çoûfis ; avec le plus parfait dévoûment je nettoyais l'abreuvoir, je remplissais les brocs et les plaçais à la porte des cellules ; de même, pendant deux autres années, j'étais le domestique du couvent ; deux autres années, je cousais à gros fils le froc des pauvres ; deux années encore, je promenais le panier à provisions pour

humilier les passions. Alors mon maître m'installa dans la cellule d'isolement où j'accomplis plusieurs retraites de quarante jours, et je supportai beaucoup de peines ». — « Tout cela, dit le Maître, tu l'as fait sur l'ordre et l'indication de ce chéïkh, et ce misérable, qu'a-t-il fait pour toi ! *Lîdjèkèm ! lîdjèkèm !* (c'est-à-dire : gracieuse personne !) que de choses a-t-il faites, en se basant sur sa croyance et sa sincérité ! que de choses il a supportées ! Et ce chéïkh ignorant n'a rien fait pour lui ! » Et il récita ce noble vers :

« Si tu n'as pas fait d'œuvre, si tu as failli au bien, viens à nous, car nous avons fait l'œuvre de cent mille personnes comme toi ».

Les amis, tous ensemble, s'inclinèrent et remercièrent. « Par l'âme pure de mon père, dit le Maître, le chéïkh droit et véritable est celui qui accomplit l'œuvre de son disciple sans que celui-ci le sache et en ait connaissance ; il le fait parvenir jusqu'à la divinité, sans effort, sans combat, sans service ; il lui fait atteindre un degré tel que le cuivre de son existence devient la pierre philosophale qui transmute le cuivre d'autrui ; il change le cuivre en or et pratique l'alchimie ; c'est la force et la puissance des [vrais] mahométans.

« Le merveilleux de l'alchimie, c'est qu'elle transmute le cuivre en or ; considère ce morceau de cuivre qui, à chaque coup d'œil, pratique l'alchimie ! »

345. Un jour, a raconté Béhâ-ed-dîn Baḥrî, ami de cœur, mine de pensées, un architecte grec construisait une cheminée dans la maison du Maître. Les amis, en manière de plaisanterie, lui dirent : « Pourquoi ne deviens-tu pas musulman, puisque l'islamisme est la meilleure religion : « Certes, pour Dieu, la religion, c'est l'islâm » [1] ? — « Il y a cinquante ans, répondit-il, que je suis dans la religion de Jésus ; je

1. *Qor.*, III, 17.

le crains, et j'aurais honte d'abandonner sa religion ». Le Maître, entrant subitement sur ces entrefaites, prit la parole : « Le mystère de la foi, c'est la crainte : quiconque craint Dieu, fût-il chrétien [1], est religieux, non irréligieux ». Après avoir prononcé ces mots, il disparut [2]. L'architecte chrétien se convertit, devint musulman, ainsi que disciple et ami sincère dans la filière des mahométans.

346. Quelques étudiants en sciences [coraniques] venus de Djend et de Khodjend [3] posèrent un jour au Maître la question suivante : « Dans ce monde des apparences, à quoi sert la souris ? » et s'attirèrent cette réponse : « Rien dans le monde n'existe sans une raison profonde ; car s'il n'y avait pas de souris, les serpents détruiraient l'univers et l'homme : la souris mange l'œuf même du serpent et le détruit ; sinon, les serpents rempliraient le monde. Le commentaire des qualités particulières placées dans tous les atomes du monde et de l'homme, est infini. » Tous alors s'inclinèrent et devinrent ses disciples. Il raconta ensuite l'anecdote suivante : « L'Élu de Dieu était un jour assis dans le *miḥrâb* de la mosquée de Qobâ [4] et ses nobles compagnons étaient présents en sa compagnie. Un serpent qui fuyait entra subitement par la porte et se cacha sous le pan de la robe du prophète : ce

1. Jeux de mots sur *tersâ* « craignant » et « chrétien », deux significations du même mot, qui ne serait, suivant une explication ingénieuse de M. Noldeke, que la traduction persane de l'arabe *râhib* « craignant [Dieu] » et « moine chrétien ». Toutefois, ce n'est pas bien sûr, à raison d'un vers de Mâlik ben er-Rêïb cité par Beladhori, p. 412 : « A la bataille du Soghd, je suis resté immobile par pusillanimité, et j'ai eu peur de devenir [ainsi] chrétien. » Il y a là une allusion au caractère craintif des chrétiens orientaux.

2. *Biroûn djest.*

3. Djend était une ville de l'Asie Centrale, sur les confins du Khârezm ; voir Yâqoût, *Moschtarik*, p. 109 ; *Lex. geogr.*, t. II, p. 127 ; Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, p. 167. Khodjend, sur le haut Iaxartes (Sir-Deryâ), dans le Ferghâna, est bien connu. Ces deux noms sont rapprochés par pure allitération.

4. La première mosquée de l'islamisme, lors de l'hégire ; elle fut adoptée par le prophète avant la construction de celle de Médine.

serpent lui dit : « O Envoyé de Dieu, je fuis devant l'ennemi ; puisque tu es le refuge des deux mondes, protège moi ». Derrière lui entra un hérisson qui s'adressa également à Mahomet : « O Envoyé de Dieu, mets mon gibier en mon pouvoir, car mes enfants sont à ma charge ». Le prophète prescrivit de donner au hérisson des viscères de bétail et de le satisfaire [ainsi]; l'animal partit. « O serpent, dit Mahomet, sors maintenant et va-t-en, car ton ennemi s'en est retourné et est parti ». Le serpent répondit: « Attends que je t'aie fait voir mon talent, et [puis] je m'en irai ». Il s'enroula en anneaux autour de la taille de Mahomet, comme une ceinture, et voulut le piquer sans miséricorde. Le prophète lui présenta son petit doigt pour qu'il piquât une phalange; mais quand le serpent sortit sa tête pour mordre, Abou-Horéïra (Dieu soit satisfait de lui!), qui avait sur la poitrine ce *ḥadîth* du prophète : « La beauté de chaque communauté est un sage, et le sage de mon peuple est Abou-Horéïra » et qui avait placé sur le sommet de sa tête la mître de la faveur, ouvrit son sac d'où s'élança un chat noir qui mit en pièces le serpent avec ses griffes, puis s'avança pompeusement vers le prophète. Au même moment celui-ci dit : « L'amour du chat fait partie de la foi ; aimez, fût-ce un chat ! » et il passa sa main sur le dos de l'animal, de sorte que, par la bénédiction qui s'attachait à ce frottement, on a beau jeter le chat en bas des toits élevés, il doit rester debout et son dos ne pas toucher la terre » [1].

Ce jour-là, le prophète fit des vœux considérables en faveur d'Abou-Horéïra.

On dit que celui-ci avait vingt ou trente chats qu'il élevait dans sa maison ; à quiconque en désirait, il en donnait un en cadeau et s'en réservait un de la portée.

Lorsque l'envoyé de Dieu, ainsi qu'on le raconte, retira

1. Le chat retombe toujours sur ses pattes : phénomène dont on a cherché, sans la trouver, l'explication dans la mécanique ; il manque toujours le point d'appui.

son petit doigt mordu par le serpent, l'infortuné doigt se plaignit au Maître de la Toute-Puissance en ces termes : « O Seigneur, Ahmed [1] m'a jugé, moi infortuné, le plus faible de ses membres, et il m'a abandonné ; ô secours des faibles, viens me protéger ! » Immédiatement Gabriel, l'archange fidèle, apporta en cadeau au prophète une bague avec son chaton, et ayant renforcé le petit doigt, le fit possesseur de l'anneau et compagnon du Sceau des prophètes ; de là vient la coutume, qui durera jusqu'au jugement dernier, que le cachet soit porté au petit doigt et à nul autre ; c'est pour que l'on sache quelle puissance possède auprès de Dieu la supplication des faibles et des malheureux !

347. Sulṭan Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) a rapporté ceci : « Le jour de la grande fête [2], nous nous rendions, avec mon père, au Méïdân [3] ; à chaque ruelle, dans chaque quartier où nous parvenions, des créatures en foule le couvraient de bénédictions et s'inclinaient devant lui. Lorsque nous fûmes arrivé au Méïdân, je vis tous les hommes, par groupes, se livrer à des excès, le bénir et pousser des rugissements ; tous les cavaliers descendaient de leurs montures et s'inclinaient devant lui ; à tel point que moi et mes amis nous étions restés stupéfaits à la vue de cette grandeur ; je saisis fortement le pan de la robe de mon père et je lui dis : « Au nom de Dieu, quelle personne es-tu, quelle sorte d'âme as-tu ? Que te dirai-je, et de quel attribut t'appellerai-je ? Quelle est cette force, cette puissance, cette splendeur, cette situation, que le Dieu très haut n'a données à aucun grand personnage, et que je vois en toi ? » Il me répondit : « O Béhâ-ed-dîn, cette situation est-elle agréable ? » — « Elle est extrêmement belle et agréable, lui dis-je ; mieux que cela, elle donne de l'agrément ». — « Je te la donne, reprit mon père, et cet héritage passera à tes enfants ; jusqu'au jour de

1. Un des noms du Prophète, tel qu'il lui est donné dans un certain passage du *Qorân* (LXI, 6).
2. La Fête des sacrifices, le 10 dhoû'l-ḥidjdja.
3. Grande place publique.

la résurrection, les créatures se prosterneront devant vous ». C'est ainsi qu'il a dit :

« L'image de mon roi au doux caractère a souri à ma face ; ainsi furent pour moi postérité sur postérité, et les enfants de mes enfants. »

Louanges à Dieu, le Seigneur des mondes, de ce que les mortels sont devenus les serviteurs et les disciples de ces saints personnages !

348. Le Maître était assis un jour, dit-on, au bord d'un ruisseau ; une grosse pierre parut au milieu de l'eau. « Mes amis, dit-il, comment cette pierre dure deviendra-t-elle de l'argile? » — « Peut être, répondirent-ils, par la série des cycles et le changement des formes ». — « Oui, répliqua-t-il, elle deviendra de l'argile, mais il se passera bien des années, sans que changent nos cœurs [pourtant] formés de limon ; cependant ils continueront, jusqu'à ce qu'ils disparaissent, dans cette pétrification, cette étroitesse et cette honte [où ils sont actuellement plongés].

« Qui donne de meilleurs conseils, qui parle mieux que les prophètes? Cependant leur souffle a-t-il prise sur la pierre ?

« De tels cœurs, possédant la distinction du *nôtre* et du *mien*, l'épithète qui leur convient, c'est celle-ci : Plus durs encore [1].

« Le remède propre à ce cœur, c'est de lui donner un transformateur ; la capacité n'est point une condition pour la justice de Dieu.

« Je me sens de l'inclination à lui donner cette capacité et à le transformer; je le rendrai ivre.

« Tu possèdes une pierre philosophale capable de le transmuter ; quand même il serait un ruisseau de sang, tu en ferais un Nil.

« Ceux-là, Dieu changera leurs mauvaises actions en bonnes, car il est miséricordieux et aime à pardonner » [2].

1. *Qor.*, II, 69.
2. *Qor.*, XXV, 70.

349. Un des traits de caractère louables de ce seigneur, une marque de sa bienveillance digne de louange, c'est qu'un jour il s'était rendu aux eaux thermales avec une troupe de compagnons honorés ; lorsqu'ils arrivèrent au bain, le Tchélébi Amîr 'Alim avait fait courir [des gens] un peu en avant, afin de faire sortir de l'eau tous les baigneurs, pour que notre Maître pût jouir seul de la compagnie de ses amis ; il ordonna d'apporter des pommes rouges et blanches, et d'en remplir le bassin. Lorsque notre Maître entra, il vit que dans le vestiaire du bain, les hommes se rhabillaient en hâte ; pris de honte, ils se hâtaient ; il vit encore qu'on avait rempli de pommes le bassin tout entier. « O Amîr 'Alim, dit-il, les âmes de ces hommes sont elles moindres que ces pommes ? Tu les a mis dehors, et tu as mis les pommes à leur place ; chacun d'eux a la valeur de trente ; où est la place des pommes [1] ? La totalité de l'univers et de ce qui s'y trouve n'est-elle pas en vue de l'homme ? Et l'homme, n'est-il pas en vue de ce moment-là ?

« Le but de l'univers, c'est l'homme ; le but de l'homme, c'est ce moment-là ».

« Si tu m'aimes, ordonne que tous rentrent dans l'eau chaude et que personne, vilain ou noble, sain ou chétif, ne reste dehors, afin que moi aussi, je puisse entrer et me reposer un clin d'œil, comme leur parasite ». Tchélébi 'Alim s'inclina tout confus et leur fit signe à tous de se plonger dans ce bassin. Alors notre Maître plaça dans l'eau son pied béni.

350. Les compagnons distingués (que Dieu magnifie leur mention !) ont rapporté qu'un jour notre Maître, en commentant les mystères renfermés dans cette tradition du prophète : « La première chose créée par Dieu a été la plume de roseau [2] », faisant allusion aux idées contenues dans ce passage du Qorân : « N. Par la plume de roseau, et par ce

1. Simple jeu de mots dans l'original, entre *sî béhâst* et *sîbhâ-st*.

2. Cf. Motahhar ben Tâhir el-Maqdisi (Pseudo-Balkhî), *Livre de la création et de l'histoire*, éd. et trad. Cl. Huart, t. I, p. 136.

qu'ils écrivent! [1] » raconta ceci : Un jour, l'Elu de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue!) expliquait à ʿAli (que Dieu ennoblisse son visage!), en comité secret, les mystères des Frères de la pureté; il lui dit : « Ne révèle à aucun profane ces mystères immenses, ne les divulgue pas, et observe l'obéissance. » Pendant quarante jours entiers, il supporta ce fardeau, comme une femme enceinte : mais enfin, pris d'agitation, il ne pouvait plus respirer. Finalement, comme un homme hors de lui, il sortit dans la campagne, y trouva un puits profond, y enfonça la tête et commença à répéter un à un tous ces secrets. Par suite de son ivresse mystique, de l'écume lui vint à la bouche; cette écume, mélangée à sa salive, tomba dans l'eau du puits; quand elle fut épuisée, ce souverain trouva le mystère contenu dans cette formule : « Interrogez-moi sur ma tranquillité ». Quelques jours après, il poussa dans ce puits un roseau qui grandit de jour en jour et prit de la taille; un berger intelligent, informé de cette situation, coupa ce roseau, y fit quelques trous et se mit à en jouer la nuit et le jour comme un amoureux, et à faire paître ses moutons [au son de l'instrument], à tel point que le jeu de la flûte du berger devint célèbre et se répandit parmi les tribus arabes; tous les Bédouins, à l'Occident comme à l'Orient, désiraient contempler ce spectacle et entendre cette musique; ils pleuraient de plaisir en entendant le son de la flûte, et en jouissaient. Les chameaux firent de même cercle autour de lui, et s'arrêtaient de paître. De bouche en bouche la nouvelle de cette histoire parvint aux oreilles du prophète; il ordonna de faire venir le berger. Quand celui-ci commença à préluder, tous les Compagnons, pris de frénésie, ressentaient de grands troubles et s'évanouissaient. « Ces mélodies sont, dit le prophète, le commentaire des secrets que j'ai communiqués à ʿAli en comité secret. De même, tant que personne des gens de la pureté n'a pas de pureté, il ne peut

1. Qor., LXVIII, 1.

entendre les secrets des Frères de la pureté d'après la mélodie de la flûte, ni en jouir, car « la foi toute entière est plaisir et passion ». C'est ainsi que le Maître a dit :

« Je n'ai pas de confident pour le soupir de ta douleur ; comme 'Ali, je pousse des soupirs dans le fond du puits.

« Le puits se met à bouillonner, des roseaux croissent sur son bord ; ce roseau gémit, mon secret est perdu.

« Arrête-toi, ô roseau, car nous sommes des profanes ; demande des excuses pour le roseau ainsi que pour nous-mêmes, à raison de ce secret ».

351. On demanda un jour à mon père, a dit Sulṭân Wéled : « La voix du violon n'est-elle pas une voix merveilleuse ? » Il répondit : « C'est le bruit du grincement de la porte du paradis que nous entendons ». Toutefois le Séyyid Chéref-ed-dîn répartit : « En dernière analyse, c'est la même voix que nous entendons ; que signifie ceci, que nous ne nous échauffons pas autant que notre Maître ?». — « Pas du tout, répliqua celui-ci, ce que nous autres nous entendons, c'est le bruit de l'ouverture de cette porte ; et ce que cet homme entend, c'est le bruit de la fermeture ». C'est ainsi qu'il a dit :

« La harpe de la sagesse, quand elle se met à exprimer un chant agréable, on dirait qu'une porte s'ouvre sur les jardins du paradis.

« Ecoute le bruit de cette porte, puisque tu en es loin ; heureux celui qui est favorisé de ce spectacle ! ».

352. Un rabbin juif, dit encore Sulṭân Wéled, se trouva un jour face à face avec notre Maître qui lui dit : « Est-ce notre religion ou la vôtre qui est la meilleure ? » — « C'est la vôtre », répondit le rabbin, et il se convertit immédiatement à l'islamisme.

353. Un des amis nobles avait apporté un jour à notre Maître des figues provenant du vignoble des frères. Le Maître prit une figue et dit : « Voilà une figue agréable, mais elle a des noyaux », et il la reposa. Ce derviche resta stupéfait et se dit : « Comment une figue peut-elle avoir des noyaux ? »

Sans faire de bruit il se leva, reprit les figues et s'en alla. Au bout de quelque temps, il revint et apporta un autre panier de ces mêmes figues, qu'il posa devant notre Maître. Celui-ci en prit une et rompit le jeûne en disant : « Cette figue n'a pas de noyaux ». Puis il fit signe au Chéïkh Maḥmoûd le domestique de les distribuer toutes aux personnes présentes. Les compagnons étaient restés stupéfaits devant cette difficulté. Quand ce derviche sortit et partit, ils sortirent aussi sur ses pas et l'interrogèrent sur la façon dont il s'était procuré ces figues. Il répondit : « J'ai un ami jardinier ; ne l'ayant pas rencontré dans son jardin, je cueillis un panier de figues sans sa permission et je l'apportai à notre Maître, en me disant que j'en paierais la valeur au jardinier quand je l'aurais trouvé. Notre Maître, par la lumière de la sainteté, en a eu connaissance ; il n'a pas touché à ces figues et a parlé des noyaux de ces figues, comme c'était. Cette fois-ci, je suis retourné au jardin de cet ami, je lui ai acheté de bonnes figues, que j'ai payées ; je lui ai donc demandé quelque chose de licite ; aussi le Maître les a agréées et en a mangé ; il m'a octroyé des faveurs. »

354. Les grands compagnons (que Dieu multiplie leurs pareils jusqu'au jour de la résurrection !) ont rapporté qu'un jour Moḥammed-beg des Oûtch [1], qui était un brave combattant, un héros de ces contrées, et qui est l'inventeur de ces bonnets blancs dont on se coiffe encore aujourd'hui, fut mandé à la cour par le Perwâné. Arrivé à Qonya, il eut l'honneur d'être reçu par notre Maître, de qui il demanda l'appui et le secours pour que, parti pour Césarée, il donnât aux émirs les comptes de la province des Oûtch ; il s'inclina et devint son disciple. Or, à ce moment-là, ses gens pillèrent le négociant Khâdjé Medjd-ed-dîn ; ils lui enlevèrent près de la valeur de cinquante mille dirhems d'étoffes. Lorsque Medjd-

1. Sur ce personnage, voir Ibn-Bibî, t. IV, p. 323 et suivantes. Les Oûtch sont une tribu turque, fréquemment nommée par le même historien.

ed-dîn vit les supplications et les demandes instantes de ce chef, il se rendit dans un coin du collège et à voix basse lui dit : « Misérable brigand ! tu demandes secours, et cependant tu m'as enlevé tant d'argent et tu verses le sang ! En vérité, à la résurrection, je plaiderai contre toi ; par Dieu, je ne te délivrerai pas ! Où veux-tu échapper à ma main ? » L'émir Moḥammed-beg baissa la tête et sortit. Alors notre Maître, avec une violence extraordinaire, poussa un cri : « Dieu nous garde qu'il n'échappe pas ! Pourquoi ne serait-il pas sauvé ? Qui dit qu'il ne sera pas sauvé ? J'en jure par Dieu, quiconque passe la porte de notre collège, sera délivré : quiconque exaltera notre nom, sera délivré ; quiconque nous aime, sera délivré ». Immédiatement Khâdjé Medjd-ed-dîn s'inclina et déclara licite la possession de tout ce qui lui avait été enlevé par l'émir.

Lorsque Moḥammed-beg, arrivé à Césarée, y rencontra le Sultan de l'islamisme et le Perwâné de bonne renommée, il fut distingué par l'obtention de toutes sortes d'honneurs, puis il s'en revint à sa demeure habituelle. Un de ses gens lui raconta l'aventure de Khâdjé Medjd-ed-dîn et de la faveur que lui avait témoignée notre Maître ; au comble de la joie, il envoya au négociant, par des messagers sûrs, la totalité de ce qui lui avait été pris, et il y ajouta plusieurs présents, en demandant de l'excuser. Khâdjé Medjd-ed-dîn fit des aumônes de toute sa fortune, la distribua aux amis et aux enfants du Maître, puis il donna un grand concert.

355. Chéref-ed-dîn 'Othmân le récitant, qui était un second 'Abd-el-Mou'min, commensal habituel du Maître, distingué par les rois de l'époque, qui mouraient d'envie de jouir de sa société, a raconté ce qui suit. Le Maître s'était un jour rendu au jardin d'un ami cher où il y eut concert pendant sept jours et sept nuits sans interruption, et cet ami cher fut l'un des agréés fortunés. Le frère d'Othmân le récitant dit en secret : Voici tant de jours que nous n'avons pas apporté de viande ni de pain à la maison : comment sa situation peut-elle être ? Aussitôt le Maître, au milieu du concert,

sortit les mains de dessous le pan de sa robe, et versa une poignée d'argent frais sur le tambour de basque. Les compagnons poussèrent des cris. Quand le concert fut fini [on compta les pièces d'argent :] il y en avait neuf cent quatre-vingt-dix, à fleur de coin [1]. A ce moment, Çadr-ed-dîn de Mérend, l'astrologue, roi des professeurs, l'encyclopédiste [2] de son époque, entendant cette anecdote racontée par 'Othmân le disert, s'écria : Moi aussi, je le lui ai entendu dire, je l'ai vu avec certitude, j'en suis certain.

356. Béhâ-ed-dîn Baḥrî a transmis l'anecdote suivante. A la fin de l'automne, au commencement de l'hiver, le Maître rendit visite à ma roue hydraulique [3]; à cette époque, l'eau avait commencé à geler. Cependant il se dépouilla de ses vêtements, partit dans la direction du bassin et resta longtemps absent. Très inquiet, je sortis sur ses traces : je vis qu'il était entré dans le bassin et s'était assis sous la gouttière; l'eau lui coulait sur la tête; cette eau froide lui montait jusqu'à la gorge. Il resta dans cette posture trois jours et trois nuits; personne n'osa lui demander pourquoi ni comment. Désespéré, hors de moi, je poussai des cris et déchirai mes vêtements; je voulus le mettre en garde : « En cette saison, l'eau froide est dangereuse, et votre corps est excessivement délicat et maigre : je crains que vous ne preniez froid. » Il répondit : [C'est bon] pour les [hommes] froids, non pour les [véritables] hommes. Aussitôt il en sortit, commença à danser, et continua pendant neuf jours et neuf nuits, sans s'arrêter un instant, ni dormir; en même temps, il parlait des mystères et récitait des *ghazels*.

357. Une autre fois le Maître resta à danser pendant sept jours et sept nuits, sans rien manger. Les amis confidents préparèrent un repas délicat et aisé à digérer, dans l'espoir qu'il consentirait à en prendre quelque chose. Mais il dit : « O passion ! patiente et écoute mes paroles; ne mange pas de

1. *Mazroûb-i' ma'dèni.*
2. *Dhoû-fonoûn.*
3. *Dôlâb*, noria.

cette nourriture ; si tu la manges, elle te mangera ». Effectivement, il ne prit rien et dit :

« Si tu manges une seule fois de cette nourriture de lumière, tu pourras jeter de la poussière sur le pain cuit au four ! »

« La faim ! la faim ! la faim ! puis le retour ! » Il recommença à danser.

358. Chéref-ed-dîn 'Othmân le récitant nous a rapporté que le jour où le Tchélébî Amir-'Alim [1] posa le pied, en sortant du monde de l'au-delà, dans la plaine de ce monde d'ici-bas [2], notre Maître préluda par ce *ghazel* :

« On proclame, ô amoureux, que cette beauté au visage de lune est arrivée ; ceignez-vous pour le plaisir, puisque l'amie est venue dans votre giron.

Pendant sept jours et sept nuits, consécutivement, il y eut concert. Les grands de la ville, les sultans de l'époque envoyèrent tant de présents et de cadeaux qu'on ne saurait les nombrer. Il en fit présent aux récitants et aux amis ; sa mère conserva le reste.

359. Le roi des lettrés, mine de science, dont le rang est bien connu, Çalâḥ-ed-dîn Malaṭî (miséricorde de Dieu sur lui !) a rapporté qu'un jour 'Alam-ed-dîn Qaïçar (miséricorde de Dieu !) avait tenu un grand concert, et que tous les émirs, les grands, les savants et les pauvres étaient présents. Notre Maître y éprouva de grands troubles ; il donna aux récitants tous les vêtements dont il était revêtu et continua de danser tout nu. Immédiatement 'Alam-ed-dîn Qaïçar apporta une robe de drap rouge écarlate avec une fourrure de lynx et des boutons dorés, et un turban en étoffe de laine d'Égypte ; il en revêtit notre Maître. Quand nous sortîmes du concert, à l'extrémité du quartier que nous traversions, le son d'un violon, sortant par la porte d'un cabaret, parvint aux oreilles

1. Un des fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî.
2. C'est-à-dire le jour de sa naissance.

de notre Maître ; il s'arrêta un instant, puis se mit à exécuter la danse gyratoire et à éprouver des sensations de plaisir ; il poussa des cris jusque tout près de l'aurore. Tous les débauchés, se précipitant dehors, tombèrent aux pieds du Maître, qui leur distribua tous les vêtements qu'il portait sur lui ; on dit que c'étaient tous des Arméniens. Quand il fut rentré dans son Collège béni, le second jour cette société de débauchés vinrent le trouver, devinrent de sincères musulmans, se déclarèrent ses disciples et donnèrent des concerts.

360. Notre Maître Çalâḥ-ed-dîn a raconté ceci : « Une nuit, j'étais occupé dans ma cellule à lire le livre du Methnéwî spirituel ; tout à coup notre Maître entra, enleva sa chemise bénie et m'en fit cadeau avec générosité. « C'est un devoir, dit-il, de manifester son amour par des actes ; ʿAlam-ed-dîn Qaïçar m'avait donné, à tite de gratitude, la somme de deux mille *solṭânî* ». Le narrateur accepta la chemise, la porta en cadeau à Gurdji-Khâtoûn, qui lui donna en échange deux mille dinars.

361. On rapporte, d'après les Compagnons parfaits, que chaque nuit précédant le vendredi, la totalité des grandes dames de Qonya se réunissaient chez la femme d'Amîn-ed-dîn Mîkâîl [1], qui était le lieutenant particulier du sultan ; elles la suppliaient d'inviter le grand Maître, car il avait pour cette dame des attentions et des faveurs hors de toute limite ; il l'appelait *chéïkh- i khawâtîn* « la directrice spirituelle des dames ». Lorsque cette réunion avait lieu et attendait sa venue en parfaite tranquillité, lui-même, sans qu'on l'en informât, se présentait devant elle, après la prière de la nuit close, tout seul et sans peine. Il s'asseyait au milieu des dames, qui toutes formaient un cercle autour de ce Pôle. Au milieu des pétales de rose que l'on jetait sur lui pour s'en faire des ornements à titre de bénédiction, et de l'eau de rose que l'on versait, couvert de sueur, jusqu'au milieu de la nuit, il s'occupait de pensées de mystères et de conseils

1. Voir Ibn-Bîbî, t. IV, p. 310, l. 17-18 ; p. 323 et suivantes.

moraux. Finalement, de jeunes esclaves récitantes, des joueuses rares de tambour de basque, des flûtistes femmes préludaient, et notre maître commençait à danser. Cette assemblée de femmes tombait dans une extase telle que ces femmes ne distinguaient plus leurs pieds de leurs têtes, ni celles-ci de leur bonnet ; elles jetaient dans les souliers de ce sultan tous les joyaux et les ornements d'or qu'elles avaient, dans l'espérance qu'il en accepterait quelque chose et leur accorderait une faveur; mais il n'y jetait pas un regard, et après avoir accompli la prière canonique du matin avec elles, il s'en allait.

Une pareille action, une coutume semblable n'ont été celles d'aucun saint, d'aucun prophète à aucune époque, sauf que, du temps du Seigneur des Envoyés (Mahomet), les dames arabes venaient auprès de lui et apprenaient en l'interrogeant les mystères des décisions juridiques, ce qui était acte de piété légitime et spécial à sa haute dignité. Les époux de ces dames s'étaient réunis, au service du lieutenant, en dehors du palais, tenaient conversation, et montaient en quelque sorte la garde pour que les profanes n'eussent pas connaissance de ces mystères.

362. Voici une anecdote contée par le Maître et transmise par Çalâḥ-ed-dîn. Dans une certaine ville, on avait procédé au rite des Rogations, on avait observé des jeûnes et sacrifié des victimes ; on accomplissait les prières canoniques en demandant à Dieu son secours et son appui. Cela dura sept jours entiers ; aucune pluie ne survint, aucune goutte d'eau ne tomba du ciel. Les créatures infortunées, réduites à la gêne, s'entendirent pour que le lendemain, à l'ouverture des portes de la ville, elles invitassent tout étranger qu'on trouverait à intercéder auprès de Dieu, car la prière d'un étranger est près d'être exaucée, comme l'a dit le prophète. Étant sortis par la porte de la ville, ils trouvèrent un derviche étranger attristé, qui était arrivé de Besṭâm. « O derviche, lui dirent-ils, tu es étranger dans cette ville, et tu n'a pas de mauvaises intentions à notre endroit; or Moïse avait reçu un ordre ainsi

conçu : Invoque-moi par une bouche qui n'a pas commis de péché. Cette bouche, c'est la tienne ; fais donc une prière, peut-être Dieu aura-t-il pitié de nous, l'agréera et t'exaucera. » Le derviche étranger monta en chaire ; après avoir proclamé les louanges de Dieu et les bénédictions sur le prophète, seigneur des Envoyés et appui des pécheurs, il dit : « O Seigneur des mondes, tous les mortels et les hommes, et [en particulier] ces êtres vivants t'appartiennent, ils n'ont d'autre protecteur que toi ; ils ont trouvé quelqu'un de ta part, bien qu'ils se conduisent comme des gueux et ne connaissent pas les personnes envoyées par toi ; je t'en conjure, au nom de mes deux yeux, envoie-nous de la pluie et abreuve tes assoiffés. » Aussitôt un énorme orage apparut et noya dans les torrents le monde entier, qu'il humecta ; il plut nuit et jour pendant quelque temps. Tous les grands de la ville devinrent les amis de ce derviche et l'interrogèrent sur sa situation : « Quel est donc le mérite dont jouissent tes deux yeux auprès de Dieu, pour les avoir pris pour intercesseurs? » Il répondit : « J'ai eu beau jeter un coup d'œil sur mon corps, je ne vis rien en moi qui fût digne de la vue de Dieu ; mais je réfléchis que mes faibles yeux avaient eu à deux reprises le bonheur de contempler le visage et la beauté d'Abou-Yézîd [Besṭâmî] ; [voilà pourquoi] je les ai adoptés comme intercesseurs afin que le but fût atteint. » Tout le monde devint son ami et son disciple. Ensuite le Maître ajouta : « Du moment qu'un œil qui a vu deux fois Abou-Yézîd peut manifester de telles preuves de sainteté, que ne pourra pas faire l'œil de celui qui aura vu le visage du Seigneur d'Abou-Yézîd? Celui qui t'a vu m'a vu ; celui qui a été te trouver, est venu vers moi. »

« La pensée a ouvert la bouche et a dit à Çalâḥ-ed-dîn : Tu es mon Dieu, ô œil qui a vu le Seigneur! »

Tous les amis s'agitèrent et remercièrent.

363. Un jour, dit-on, le Maître s'était échauffé pendant son enseignement ; il dit : Le fils d'Adam, Seṭḥ, était extrême-

ment paresseux, insouciant et oublieux relativement aux affaires de ce monde. L'ordre divin fut donné qu'il fût le successeur d'Adam, acquît la connaissance des noms et la sagesse des êtres, devînt le professeur de ses frères et les dirigeât dans la bonne voie ; que ceux-ci lui obéissent et le servent, à raison de ce loisir et de ce renoncement qui étaient les siens. Or ses frères lui faisaient continuellement des reproches et le molestaient ; ils manquaient à leur devoir en tant que considération et service. Cependant, le cœur béni de Seth s'étant fâché contre eux, Dieu retira d'eux sa bénédiction ; une disette régna. Seth, par une inspiration divine, inventa le tissage et se mit pour la première fois à tisser le drap dit *'abâ*, il en fit un vêtement dont il se couvrit. Ce costume plut à tous ; ils en achetèrent et s'en revêtirent avec le plus grand plaisir. C'est de lui qu'est venu le métier de fabriquer des vêtements confectionnés. Ce manteau parvint à Moïse, qui s'en revêtit ; il dura jusqu'au temps du grand Véridique [Abou-Bekr]. Par ce procédé de se procurer des moyens de vivre, Seth fut tranquille : ses frères, qui étaient au nombre de soixante-douze, devinrent tous pauvres et sans fortune ; ils allèrent se plaindre à Adam de leur impuissance et de leur gêne. « Il faut satisfaire Seth », leur répondit-il. Ils allèrent alors trouver leur frère, demandèrent pardon et se repentirent. « O Seth, dit Adam, c'est maintenant le moment de la prière, fais-en une pour que Dieu te réserve une faveur ». « Pour faire la part de Dieu, dit Seth, qu'ils mettent à part la moitié de tout ce qu'ils produiront, cultures, bestiaux, argent monnayé, diverses sortes de fruits, animaux, et autres choses, qu'ils le donnent à Dieu. » — « Ils ne pourront le faire, dit Adam, et ils désobéiront ». — « Qu'ils en donnent le dixième, reprit Seth ». Tous acceptèrent et firent la paix. Dieu leur donna tant de bénédictions et de bienfaits qu'on ne saurait les compter et les acquérir.

Il ajouta : « Donc, quiconque se tourne vers le monde des prophètes et des saints, s'occupe jour et nuit des affaires de l'autre vie, renonce à ce bas-monde, tous doivent le servir,

le respecter et lui donner le bien de Dieu pour que, par la bénédiction qui s'attache à ses prières, tous les mortels soient dans la tranquillité et l'abondance, et sachent toujours que sa satisfaction entraîne celle de Dieu. Cela suffit pour tout homme capable! »

« Lorsque cet homme juste est agréé de Dieu, sa main sur les choses est la main même de Dieu ».

364. Un derviche, raconta un jour le Maître dans son enseignement mystique, s'était rendu auprès d'un émir qui était de ses amis ; au milieu de la conversation, il lui dit : « La nuit dernière, j'ai vu en songe telle et telle chose. » L'émir fut ennuyé et pensa : « Est-ce que les derviches ont des rêves? » Le chéïkh comprit sa pensée ; il s'écria : « Dieu nous garde qu'ils en aient ! Les derviches ont des rêves tout éveillés. » C'est ainsi que le poète a dit :

« Le prophète a dit : Mes deux yeux dorment, mais mon cœur n'est pas endormi pour les hommes.

« Celui qui, tout éveillé, voit des rêves agréables, c'est un mystique : mets-toi sa poussière dans ton œil. »

L'émir s'inclina aussitôt et demanda pardon d'avoir eu une telle pensée.

365. D'après les grands *akhyâr* [1] (que la satisfaction de Dieu soit sur eux tous !), on rapporte que continuellement notre Maître, au moment du lever du soleil et de l'apparition de la lune, se tenait debout en face de ces astres et récitait ce passage du Qorân [2] : « Le soleil, la lune, les étoiles sont forcés de marcher par l'ordre de Dieu ; la création et le droit d'ordonner ne lui appartiennent-ils pas? Qu'il soit béni, le sei-

1. Les *akhyâr* « les bons » forment, dans la hiérarchie des saints, le second degré en montant, à partir des simples *wéli*; on s'accorde à penser qu'ils sont au nombre de trois cents, mais toutes les hiérarchies ne comportent pas ce grade. Cf. Hudjwiri, *Kachf-el-Mahdjoûb* trad. Nicholson, p. 214 ; Blochet, *Etudes sur l'ésotérisme musulman*, dans le *Journal Asiatique*, IXe sér., t. XIX, 1902, p. 530 et t. XX, p. 87.

2. *Qor.*, VII, 52.

gneur des mondes ! » Et il s'en allait en faisant des générosités.

366. Un jour, on lui demanda : Un derviche peut-il pécher ? Il répondit : [Non], à moins qu'il ne prenne de la nourriture sans appétit, car c'est un grand péché pour un derviche d'en prendre sans avoir faim ; car, si un homme, poussé par une faim extrême, avale du poison, celui-ci sera digéré et ne lui fera point de mal, tandis que manger du sucre après de l'ail devient un poison. Quand il a de l'appétit, toute chose est permise au mystique; c'est ainsi qu'on a dit :

« Tu es la victime des passions, ô insouciant; mange au milieu de la terre et du sang; car le mystique, s'il avale du poison, c'est pour lui comme du miel.

367. Notre maître rapporta une fois une anecdote touchant les mœurs et l'éducation du prophète. « Abou-Moḥammed ben Ka'b, dit-il, était un des plus anciens, des plus savants et des plus âgés d'entre les compagnons, mais il n'avait pas l'élocution facile. Par suite de son extrême timidité et de sa mansuétude mahométane, le prophète lui lut le Qorân tout entier en prononçant correctement et en psalmodiant, puisque l'on a dit : « Il entendit tout le Qorân de sa bouche », et cela afin qu'il sût et comprit comment il fallait lire le Livre sacré.

La tradition nous enseigne que l'élu de Dieu lut sept fois, l'une après l'autre, le texte entier du Qorân illustre à Gabriel, l'archange fidèle, et que celui-ci le lut aussi sept fois, pendant que le prophète écoutait. De même dans la nuit de l'Ascension, il le lut soixante-dix fois en présence du Créateur. De même, le sultan des lieutenants, le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) lut sept fois, en présence du Maître, la totalité des volumes du *Methnéwî*, et l'entendit comme un concert de l'âme; ayant appris le secret des mystères qui y sont renfermés, il eut connaissance des mystères divins, il résolut lettre par lettre, *élif* par *élif*, toutes les difficultés qu'on y rencontre, le trans-

crivit avec de l'or liquide et munit le texte de voyelles. Tous ceux qui, d'entre les grands lieutenants, l'ont entendu de sa haute autorité et en ont pris copie, se sont trouvés avoir un texte authentique et digne de confiance; il n'y a rien à ajouter à cela.

368. Notre Maître, dit une fois le Perwânè Mo'în-ed-dîn, a joliment institué dans le monde la mode du concert spirituel. Dieu m'en garde, s'écria son interlocuteur, qu'il l'ait instituée, il l'a bien plutôt surélevée !

369. Un jour, le Maître émettait des pensées dans son Collège béni; il dit : « Un chéïkh vit une fois un bâton dans la main de son disciple ; il le prit et interpella l'élève en ces termes : Qu'est ce bâton que tu as pris ? C'est, dit l'élève, pour te battre si je te vois en dehors de la règle de l'ordre. Il est vrai, dit le directeur spirituel, tu es un disciple véritable et mon ami en religion ; c'est la doctrine du khalife 'Ali, qui a dit : « Que Dieu ait en sa miséricorde un homme qui m'offre en cadeau mes défauts ! » Puis le Maître ajouta : « Moi, avec tout mon caractère, je réussis bien avec les créatures. — Comment réussis-tu ? lui dit-on. « Autant que possible, répondit-il, je tâche de les améliorer ; si elles n'acceptent pas, je m'en vais ». [*Arabe*] Je suis chargé de dire, mais il ne m'appartient pas d'accepter.

« Telle est la route, je t'ai montré le droit chemin ; si tu en sors, fais selon ton bon plaisir ».

370. L'émir Noûr-ed-dîn, fils de Djîdjâ [1], était l'ami intime et le lieutenant considéré du Perwânè et en même temps gouverneur de la province de Qir-chéhir [2]. Il racontait un jour, en présence du maître, dont il était le disciple, les miracles de Hâdji Bektâch le Khorasanien [3] : Je me rendis une fois

1. Déjà cité t. I, p. 103.

2. Aujourd'hui chef-lieu de *sandjaq* de la province d'Angora, à deux heures de distance au N. du Qyzyl-Irmaq. Cf. 'Ali-Djévad, *Djoghafiya Loghati*, p. 645; Hadji-Khalfa, *Djihân-numâ*, p. 620.

3. Sur ce personnage célèbre, voir Georg Jacob, *Beiträge zur Kenntnis der Derwisch-Ordens der Bektaschis*, Berlin, 1908, p. 1 et suiv.

auprès de lui ; il n'observait nullement les apparences extérieures ; il ne suivait pas la coutume du prophète, et n'accomplissait pas la prière canonique. J'insistai auprès de lui en lui remontrant qu'il fallait assurément s'acquitter de ce dernier devoir. « Va, me dit-il, apporte de l'eau, pour que je procède aux ablutions, et que je me procure ainsi la pureté [nécessaire à la validité de la prière] ». Immédiatement, de mes propres mains, je remplis à la fontaine un gobelet de terre [1], et je l'apportai devant lui. Il prit le vase et me le remit entre les mains, en me disant de lui verser l'eau sur les mains. Quand je le fis, l'eau pure se trouva changée en sang ; je restai abasourdi de ce phénomène. — Plût à Dieu, dit le Maître, qu'il eût changé le sang en eau, car il n'y a pas tant de mérite à souiller de l'eau pure. Le noble interlocuteur de Dieu [Moïse] a changé l'eau du Nil en sang pour un Egyptien (le Pharaon), et pour un des petits-fils a transformé le sang en eau pure ; c'était par suite de la perfection de son pouvoir, mais cet individu n'a pas tant de force. Cette transformation s'appelle du gaspillage. On a dit : « Les gaspilleurs sont les frères des démons [2] ».

La transformation particulière, c'est quand ton vin devient du vinaigre, quand les difficultés sont résolues, quand le cuivre vil devient de l'or pur, quand l'âme incrédule devient musulmane et s'abandonne [à Dieu] [3], quand le limon de ton corps prend la valeur du cœur [4] ». Immédiatement Noûr-ed-dîn s'inclina, renonça à l'intention qu'il avait manifestée, et dit :

« Du moment que beaucoup de diables ont la figure d'hommes, il ne faut pas tendre la main à toute main ».

1. *Michraba*, vulg. *machraba*, emprunté par le grec moderne sous la forme ὁ μαστραπᾶς par l'intermédiaire du turc *machrapa*.

2. *Qor.*, XVII, 29.

3. Suite de jeux de mots entre *khall* « vinaigre » et *hall* « licite », entre *mousoulmân* « musulman » et *mosèllèm* « livré ».

4. Quand les passions charnelles sont remplacées par les passions affectives.

371. Les nobles compagnons (Dieu les ait en sa miséricorde!) ont raconté qu'un jour, le vendredi, notre Maître dit : Il faut aller à la mosquée de la citadelle [1]. Tous les amis se préparèrent et se rendirent à la forteresse. Cependant notre Maître, se tenant dans un coin, prononça la formule : *Allah akbar*! de la prière, et resta dans l'attitude de la station debout, jusqu'à ce que la lecture du Qorân fut terminée et que le prédicateur termina sa prière; l'assemblée procéda à la prière : puis le sultan, les chefs militaires, les savants, les pauvres sortirent. Notre Maître était toujours debout. Cependant les compagnons sortirent aussi avec la plus grande politesse, car personne n'avait la possibilité de venir lui tenir compagnie, et ne pouvait se conformer [à son attitude], par suite de la crainte révérentielle causée par sa grandeur. Il ne sortit pas de la mosquée jusqu'au vendredi suivant. Ce vendredi-là, le sultan, les grands de l'empire, les savants et les chéïkhs de la communauté se réunirent; ils virent que notre Maître s'était incliné pour le *rukoû'* [2] avec une crainte révérentielle complète et une humilité parfaite ; cependant le grand chéïkh Çadr-ed-dîn avait pris à son côté le qâḍi Sirâdj-eddîn; ils pleurèrent, et contemplèrent cette situation autant qu'on peut le dire. Le qâḍi Sirâdj-eddîn dit du bout de la langue : Si la dévotion, la prière, les invocations doivent être ce que fait cet homme, nous nous moquons de nous-mêmes, et nous ne savons plus où nous en sommes. Tout en continuant de pleurer, ils sortirent. Le lundi, notre Maître revint à lui de cette absorption et se rendit au bain, puis de là revint au collège, où pendant trois jours et trois nuits il fut sans interruption occupé du concert.

372. Le médecin Akmal-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui!) a raconté l'anecdote suivante en présence de tous les sages, les savants et les grands personnages du temps : Du commun

1. Mosquée construite en 617 (1220-1221) par 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd; cf. Huart, *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 133 et suiv.

2. Geste de la prière canonique qui consiste, tout en restant debout, à incliner le haut du corps de 90° en appuyant les mains sur les genoux.

accord des sages des temps passés et présents, il y a cette croyance que s'il avait dû venir, s'il était possible qu'il vînt un prophète après l'Élu de Dieu (sur lui bénédiction et salut!), en vérité ç'aurait été Avicenne ; dans la période actuelle, cent mille Avicenne et maîtres du Sinaï[1] avouent qu'il n'y a personne au-dessus de notre Maître ; cette grandeur est fixe pour lui ; l'objet de l'amour du prophète, exprimé par cette parole: *Wâ chauqâh* ! « ô désir ! » est sa personne bénie.

Un jour, on récitait un *ghazèl* en présence d'Akmal-ed-dîn, qui entendit le vers suivant :

« J'ai, à l'intérieur de la poitrine, une belle qui, comme Jésus, n'a point de père ; Avicenne, en essayant de la comprendre, resterait comme un âne sur de la glace.

Il poussait des rugissements et disait : Tout ce qu'il dit remonte jusqu'au Maître, car tous les savants et les sages cueillent les épis de la récolte de sa sagesse ; le divin sage, c'est lui, car la perfection du discours, la légèreté de la marche, la propreté des actes, on est d'accord qu'il les possède. Puis il récita le *ghazèl* :

« Tu es un homme, tu est un homme : tu as le souffle coupé, parce que tu n'existes pas à ce moment-là.

« Brûle en toi complètement la qualité d'homme ; sois cet instant, si tu es initié.

« Cette nouvelle lune a diminué, elle est devenue pleine lune ; tant que tu ne diminueras pas, tu ne seras pas délivré d'être peu de chose.

« Comme un ange, vole vers le firmament ; courbe-toi comme la voûte céleste, si tu veux te courber ».

373. Un ami enfonçait un jour un clou dans le mur d'une des cellules du collège. « Notre collège, dit le Maître, est la demeure des saints, et cette cellule appartient à notre maître Chems-ed-dîn ; ne craint-on pas d'y enfoncer un clou ? Qu'on

1. Jeu de mots sur le nom d'Avicenne, *Ibn-Sinâ*, et le nom du Sinaï, *Toûri Sînâ*.

ne le fasse plus : je m'imagine qu'on enfonce ce clou dans mon cœur ». Tel est le respect qu'il avait pour ce collège; jugez de l'accueil qu'il réservait aux irrespectueux !

374. Notre maître parlait un jour de ce vers noble :

« Il est facile de prétendre à l'amour, mais il y a des preuves et des arguments pour cela ».

Il dit ceci : « Un souverain vit un jour un jeune garçon frapper un vieillard et le molester affreusement. Le sultan ordonna de le faire comparaître ; il lui dit : « Pourquoi frappes-tu ce vieillard et le traites-tu sans considération ? Je vais te châtier incontinent ». — « Que le sultan de l'islamisme vive éternellement ! dit le jeune homme ; il prétendait être amoureux, et se vantait de mon amitié ; maintenant il y a trois jours entiers que je ne l'ai pas vu ; c'est pour cela que je le maltraite. » Voilà un exemple pour les amoureux de Dieu ! qu'ils réfléchissent au zèle qui leur a été montré !

375. Les différents partis des amis (que Dieu soit satisfait d'eux !) ont raconté qu'un jeune homme considéré, d'entre les Seyyids de la ville du prophète [Médine], était venu un jour rendre visite à Sulṭân Wéled ; un groupe de Seyyids de Qonya l'avait accompagné. Ils le présentèrent en disant qu'il était le fils du custode du mausolée du prophète. Toutefois il avait enroulé autour de sa tête un turban extraordinaire, car il avait laissé pendre un des bouts par devant jusqu'à la hauteur du nombril, tandis que l'autre bout était enroulé à la façon dite *chekker-âwîz* des Maulawis. Sulṭân Wéled lui réserva de grands honneurs, et devisa avec lui des pensées et des mystères, « en langue arabe claire [1] ». Ce jeune homme, ayant fait montre de bonne volonté en toute sincérité, devint un fervent disciple ; il demanda un diplôme : on le lui donna en arabe. Après cela, Sulṭân Wéled lui posa la question suivante : « Cette mode du *chekker-âwîz* est une coutume spéciale à notre Maître, et particulière aux

1. *Qor.*, XXVI, 195.

Maulawis ; les autres chéïkhs ne l'ont pas adoptée. D'où vous vient-elle ? » — « De toute antiquité, répondit le Seyyid, nous sommes la famille d'Abraham, et appartenons à la tribu de Qoréïch ; depuis l'époque d'Abraham les clefs de la Ka'ba vénérée et celles [du mausolée] du prophète sont en notre possession ; la propriété des clefs appartient à notre maison, ou les deux socques bénies de l'Envoyé de Dieu, ou d'autres objets laissés par lui. Les custodes du mausolée, qui furent nos pères et nos ancêtres, les donnent aux Seyyids, et font circuler nos diplômes dans les différentes régions, au milieu de la communauté mahométane ; ils en jouissent, et le produit, d'année en année, ils nous l'apportent, afin de faire parvenir aux habitants de cette ville, aux voisins de cette puissance spirituelle, leurs pensions temporaires ; de là le degré de leur rang et de leurs vertus. De même, une tradition qui vient de nos ancêtres et qui est insérée dans le livre des Mystères de l'Ascension, affirme que le prophète (le salut soit sur lui !) monta au ciel dans la nuit de l'Ascension et fut honoré [comme il est dit dans le Qorân] : « Il [Gabriel] s'approcha et s'attacha à lui [1] » ; « soit exalté celui qui a fait voyager son serviteur de nuit en partant de l'oratoire sacré [2] », il fut honoré, disons-nous, de la vue proche du Tout-Puissant, et regardé par lui d'un œil favorable ; il vit, comme il convient, en faits de signes, ce qu'il fallait voir ; il entendit sans intermédiaire les mystères de la révélation.

« Une entente régna entre l'amoureux et sa maîtresse : toi qui n'es ni l'un ni l'autre, que t'est-il arrivé au moins ? »

Lorsqu'il s'en retourna pour procéder à la prédication parmi le peuple, il aperçut, aux créneaux du Trône glorieux, la représentation d'une figure telle qu'on n'en avait pas vu de pareille dans l'état-major des anges, ni parmi les habitants du ciel.

1. *Qor.*, LIII, 8.
2. *Qor.*, XVII, 1.

« Je vois une lune dans mon œil, et pourtant elle est hors de mon œil ; aucun œil n'en a vu, aucune oreille n'en a entendu parler d'une pareille ».

Le prophète resta stupéfait et enivré de la grâce de cette figure, et manifesta un attachement immense pour elle. Il vit qu'elle avait mis sur sa tête un turban tordu à la façon dite *chekker-dwiz*, et qu'elle avait revêtu, comme vêtement, des *borda* du Yémen ; le prophète manifesta énormément d'agitation et de trouble : il interrogea le Grand Confident, le Paon aux plumes royales [Gabriel], touchant la situation de cette figure, en ces termes : « J'ai vu, dans chaque sphère céleste isolément, tant de milliers de représentations merveilleuses et de formes étranges, comme il a été dit : « Il n'y a point de créature sans qu'elle ait une représentation sous le Trône, etc. », et cependant aucune d'elles ne m'a ravi autant et n'a attiré mes regards comme cette figure. Quelle est donc cette figure, et quel en est le mystère ? « Est-ce un archange rapproché [de Dieu], un prophète chargé de mission ou un saint parfait ? » — « Cette belle forme, dit Gabriel, est une personne de la descendance du grand Véridique [Abou-Bekr], qui, à la fin des temps, se manifestera au milieu de ton peuple ; elle remplira le monde des lumières de tes mystères et de tes vérités, et lui donnera ainsi un véritable ornement. De même, le Dieu très haut lui donnera un pied, une plume et un souffle tel que tous les peuples et les dynastes deviendront ses amis et ses disciples ; elle sera le mystère de la lumière du lieu de la manifestation, et le purificateur de ta religion ». C'est ainsi que le poète a dit :

« Ouvre-nous le trésor caché dans ces mots : « Nous t'avons donné une victoire [1] » ; redis-nous le mystère spirituel de l'Élu de Dieu.

« Et pourtant, dans la conduite et dans l'apparence, il sera ton pareil sous toutes les faces, comme l'a dit le pro-

1. *Qor.* XLVIII, 1.

phète (Dieu le bénisse et le salue !) « Il n'y a point de prophète qui n'ait son pareil dans son propre peuple » ; son nom sera également Moḥammed, son surnom honorifique Djélâl-ed-dîn ; ses discours expliqueront les mystères de tes traditions, et éclairciront les idées profondes du grand Qorân ». A ce moment, le prophète, rempli d'une énorme joie, manifesta une gaieté intense. Quand il fut, en toute bénédiction, rentré dans sa demeure glorieuse, il attacha son turban de la même façon qu'il l'avait vu faire : « Laissez pendre le bout de vos turbans, dit-il, car le démon ne le fait point ; les turbans sont les mîtres des Arabes [1] ». Il les laissa pendre de la longueur d'un empan jusqu'au milieu de la poitrine, et tordit l'autre extrémité, derrière la nuque, en forme de *chekker-âwîz*. Depuis cette époque jusqu'à maintenant, nous autres Qoréïchites nous pratiquons l'imitation de la coutume du prophète ; c'est celle de notre tribu : l'on dit que les savants et les chéïkhs du Khorasan suivent cette même coutume. Ce jour-là, par suite de son extrême joie, le grand Véridique donna tout ce qu'il possédait au prophète et à ses compagnons à titre de remerciements. On dit qu'à la mort du prophète, Abou-Bekr le Véridique pleurait hors de toute mesure et gémissait ; le prophète lui dit : « ô Véridique, cher ami, qu'est-ce qui te fait pleurer ? Ces pleurs sans fin, à quoi s'appliquent-ils ? » — « Adam le pur, Noé le sauvé, les nobles prophètes ont joui de vies longues, ils se sont occupés, pendant des années nombreuses, de catéchiser leur peuple ; toi qui es le souverain de tous, et qui as dit : « Adam et ceux qui viennent après lui sont sous mon drapeau », tu fais le dernier voyage à l'âge de soixante-deux ans ; pour ce motif, mon cœur brûle [de désespoir], et le regret me vient qu'un sultan comme toi s'en aille si vite ; j'aurais voulu que comme Adam, tu restasses mille ans dans le monde, pour que les mortels fussent honorés de ta présence

1. La dernière partie de ce *hadith* a été fréquemment citée. Cf. 'Abd-er-Raoûf el-Monâwi, *Kenz ed-daqâïq*, p. 94.

bénie ». — « Ne te chagrine pas, dit le prophète, un seul jour de ma prédication pleine de miséricorde équivaut à mille ans des autres prophètes ; et ce qui s'est manifesté pour ma nation et se manifestera, ce qui est arrivé aux savants de mon peuple, ne s'est pas produit pendant de nombreuses années pour les peuples d'autrefois ; ne sais-tu pas que j'ai dit : « Les savants de mon peuple sont comme les prophètes des Israélites »? O Véridique, tranquillise ton cœur parfumé ! Aujourd'hui on bouchera toutes les ouvertures, excepté celle d'Abou-Bekr ; on fermera toutes les fenêtres, sauf celles de celui-ci et de ceux qui lui ressemblent. Sache qu'un jour je sortirai la tête du collet des fils d'Abou-Bekr, et que j'illuminerai le monde de nouveau, pour que ton but soit pleinement atteint ». Abou-Bekr, baissant la tête, se tint coi et devint joyeux. Le prophète, à ce moment, partit pour le grand voyage. Nous autres Séyyids, de siècle en siècle nous entretenons cet espoir qu'apparaîtra cette figure telle que l'avait vue le prophète et à laquelle il avait fait allusion, afin d'avoir l'honneur d'être contemporains de cette époque illustre. Louange à Dieu ! nous avons atteint ce bonheur, cette fortune nous a été concédée, notre but a été réalisé ». Les pélerins de la Mecque nous transmirent oralement cette bonne nouvelle, et nous l'entendîmes répéter, avec les mêmes détails, aux Séyyids véridiques de Médine.

« Ce qu'on a dit pour décrire sa perfection, c'est pourtant comme rien, car c'est [en réalité] deux cents fois plus.

376. *Anecdote étrange.* Les glorieux compagnons ont raconté que, du temps de Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !), un négociant considéré était arrivé à Qonya ; il se rendit en pélerinage au mausolée vénéré (de Djélâl ed-dîn Roûmî] et apporta à Sulṭân Wéled des cadeaux et des présents. Il rendit aux compagnons de nombreux services et leur raconta les histoires des aventures de ses voyages. Au cours de son récit, il dit ceci : « J'avais entrepris le voyage

de l'île de Kîch [1] et du Baḥréïn pour m'y procurer des perles et des corindons ; un des grands personnages du pays dirigea mes recherches et me dit : Ce que tu désires se trouve chez tel pêcheur. Je me rendis auprès de celui-ci, qui ouvrit un grand coffre et me présenta des objets de toute espèce, tellement que je restai stupéfait de la valeur de chacun ; je l'interrogeai sur la manière dont il s'était procuré cet ensemble, et dont il était arrivé à une opulence aussi considérable. Nous étions, par Dieu, quatre frères, me dit-il, et nous avions un père très âgé ; depuis les temps les plus anciens nous étions pêcheurs de poissons, mais pauvres et d'une situation embarrassée. Par hasard, un jour, nous avions lancé nos hameçons sur le bord de la mer ; tout à coup un animal se prit à l'hameçon ; nous eûmes beau tirer, nous ne pûmes le sortir de l'eau. Après de nombreuses peines, quand nous le tirâmes sur le rivage de la mer, c'était le Seigneur des eaux, qu'on appelle Merveille de la mer, et qui est connu sous ce nom. Je vis un animal étrange ; nous restâmes tous étonnés, nous demandant qu'en faire, et à quoi il pouvait être utile. Découragés, nous pleurions sur notre mauvaise fortune, lorsque, après quelques jours, une pêche tomba entre nos mains, et cet animal nous regardait. Moi, dit mon père, je vais le mettre dans notre maison : je prendrai un dirhem de tout individu, et je le montrerai au peuple, pour qu'il contemple cette forme [étrange], et voie la toute puissance de Dieu ; mieux que cela, je lui ferai faire le tour du monde, afin qu'une révélation se produise et que notre peine ne soit pas entièrement perdue ». Alors cet animal, s'exprimant sur l'ordre de l'Auteur du langage et de la vie, se mit à parler et dit : Ne me couvrez pas d'opprobre devant le peuple ; tout ce que vous désirez, je vous l'appor-

1. Sur cette île du golfe Persique, qui était au moyen-âge l'entrepôt de l'intercourse entre l'Inde et le bassin du Tigre et de l'Euphrate aujourd'hui Qaïs, de son nom arabe, au S. du Lâristân, voir Mehren, *Cosmographie*, p. 215, 224 ; Abou'l-Fédâ, *Géographie*, texte, p. 372-373 ; Introduction, p. 386 ; *Mérâçid*, t. II, p. 466, 529 ; Yâqoût, *Mochtarik*, éd. Wüstenfeld, p. 365.

terai, tellement que cela suffira, pendant de longues années, aux enfants de vos enfants. Nous restâmes stupéfaits à ces paroles. O cher animal, dit mon père, comment pourrait-on te délivrer sans une caution? Je prêterai serment, répondit l'animal, et alors je m'en irai. Au nom de Dieu, reprit mon père, apporte ce que tu as, pour que nous le voyions. Nous sommes mahométans, dit l'animal, et disciples de notre Maître ; je jure par l'âme sacrée de notre maître Djélâl-ed-dîn de Roûm que je m'en irai et que je reviendrai ». Mon père poussa un cri et s'évanouit. Nous dîmes à l'animal : « D'où le connais-tu » ? Il nous répondit : « Nous formons un peuple de douze mille tribus ; nous avons tourné notre visage vers Djélâl-ed-dîn qui vient chaque fois nous retrouver au fond de la mer et nous enseigne les pensées et les vérités [mystiques], il nous dirige spirituellement, et nous sommes continuellement occupés à [réfléchir sur les] mystères de ce sultan de la religion ». Mon père, [revenu de son évanouissement], le remit immédiatement en liberté. Après le jour suivant, il revint et nous apporta autant de joyaux, de perles et de corindons qu'on peut dire, puis il s'en retourna après nous avoir demandé une déclaration d'état licite [1]. Au milieu d'une telle misère, pauvreté et gêne intense, nous devînmes tout d'un coup les Qâroûn [2] de l'époque, et des négociants notables; nos esclaves sont aussi des négociants illustres ; tout marchand qui désire diverses variétés de corindon et des curiosités les trouve chez nous. Nous sommes les enfants de ce pêcheur : on nous appelle les Fils du Pêcheur. A cette époque-là mon cher père se rendit à Qonya et y visita notre Maître; louange à Dieu ! à cette époque-ci moi-même ai réussi à avoir une entrevue avec votre Excellence ; nous avons ainsi atteint un bonheur éternel. Les an-

1. *Halâl*, une décharge constatant la remise des objets confiés, un reçu.

2. Type de milliardaire dans le Qorân (surtout ch. XXVIII, v. 76) ; il est bien le Coré de la Bible (*Nomb.* XVI, 1), mais l'idée des trésors est prise du Talmud. Cf. Hughes, *Dictionary of Islam*, p. 281, col. 2.

ciens négociants ont de bouche en bouche rapporté cette anecdote; c'est ainsi que le Maître a dit :

« Notre histoire est parvenue jusqu'aux poissons dans la mer ; le bouillonnement des eaux a apporté mille vagues.

Dans un autre endroit, il a dit encore :

« Les poissons connaissent notre directeur spirituel, tandis que nous en sommes loin ; à ce bonheur, nous sommes des réprouvés, eux des élus ».

Voilà des miracles qui atteignent le sommet de la grandeur de ceux de Moḥammed (que Dieu le bénisse et le salue !)

377. Une réunion de savants causaient de la contrainte à exercer sur les passions. « Il y avait un derviche, dit le Maître, qui pendant des années se livra à des actes de dévotion et pratiqua les mortifications. Un jour il dit à sa propre passion : « Qui es-tu, et qui suis-je » ? Elle répondit : « Tu es toi, et je suis moi ». Plusieurs fois il fit les tournées rituelles de la Ka'ba, il fit le pélerinage à pied et en supporta les rigueurs : « Qui suis-je, et qui es-tu » ? dit-il encore à sa passion, qui lui répondit : « Je suis moi, et tu es toi. » Il employa toutes sortes de dévotions, mais il ne réussit pas à la tuer. Cependant, il adopta le jeûne, la mortification par la faim. « Comment est-ce » ? dit-il à sa passion : elle lui répondit : « Je suis anéantie, et tu es [toujours] toi ». Dieu sait mieux la vérité ! Cela veut dire qu'aucune dévotion ne peut vaincre la passion et faire de l'homme un [vrai] musulman, sauf la faim.

[Vers arabe]. « O toi qui es prisonnier pour la dette de ta nourriture, tu seras sauvé, si tu peux supporter d'être sevré.

378. Les savants compagnons ont rapporté qu'un jurisconsulte interrogea le Maître un jour, en manière d'épreuve, et lui posa la question suivante : « Lorsque le prophète sortait du cabinet d'aisances [1], pourquoi disait-il : Ton pardon ! ton

1. *Moléwezzâ.*

pardon ! » — « Quand notre illustre père Adam (que les bénédictions de Dieu soient sur lui !), dans le paradis supérieur, poussé par les suggestions de Satan le Maudit, par la force attirante de la passion et son empire, installa le froment à l'intérieur de son estomac [1], et que la force digestive contenue dans cet organe le fit cuire par une coction, immédiatement ce froment dégagea une odeur fétide ; sa force repoussante s'étant mise en mouvement, exigea qu'il sortît, et aussitôt on l'expulsa du paradis. Lorsque une fois arrivé dans ce bas monde, il rejeta loin de lui ces excréments, l'odeur en affecta son odorat; il regarda, gémit, et s'enfuit loin du dépôt qu'il avait fait ; tout honteux, il se repentit et demanda pardon au Miséricordieux. Plusieurs fois il répéta les mots : Ton pardon ! ton pardon ! Cela devint, pour ses fils croyants, une coutume qui durera jusqu'à la résurection, de dire avec une articulation exagérée les mots : Ton pardon ! après qu'on a quitté les cabinets, et cela en vue de demander le pardon divin pour que celui-ci leur soit accordé et qu'ils soient reçus, [à l'article de la mort], dans la miséricorde de Dieu ». Tout aussitôt, l'infortuné jurisconsulte, délivré de l'égarement de l'erreur et de la déception, devint plein de sincérité.

379. Le chéïkh Maḥmoûd, surnommé Çâḥib-qirân [2], a raconté qu'après la mort du ministre Fakhr-ed-dîn, un des grands compagnons le vit en songe heureux et satisfait. Il l'interrogea : « On t'appelait Abou'l-Khéïrât [3] ; comment le Dieu très haut t'a-t-il traité dans cet autre monde ? » Il répondit : « Parmi tant d'actes de bienfaisance que j'ai accomplis, aucun ne m'a aidé autant que celui-ci. On avait apporté de mon pays un arbre pour la construction du mausolée de

1. Pour les Musulmans, le fruit défendu était du froment. Toutefois d'autres explications ont été proposées pour le passage qui s'y rapporte (*Qor.*, II, 33): voir Béïḍâwî, éd. Fleischer, t. I, p. 52 ; Tabarî, *Tafsîr*, t. I, p. 178.

2. Le maître de la grande conjonction des astres, celle de Jupiter et de Saturne.

3. Le bienfaiteur ; cf. t. I, p. 100. note 2.

notre maître ; on l'employa à cet effet, et c'est pour cela que le Dieu très haut m'a donné tant de bien et m'a reçu en sa grâce. »

Après la mort de notre maître, le même ministre réserva de grands honneurs à ses compagnons et rendit des services à Sulṭân Wéled. Il entoura de son affection le Tchélébî Ḥosâm ed-dîn. Il en fut loué et récompensé comme nous venons de le voir. Le poète a dit :

« Toutes les grâces que tu montres, tu viens à leur ombre, tu te reposes beaucoup ; allons ! donne quelque chose aux pauvres !

« Si tu sèmes un seul grain, tu récoltes cent épis ; donc, qu'as-tu à te gratter l'oreille ? allons ! donne quelque chose aux pauvres !

380. On rapporte, d'après Fakhr-ed-dîn Dîv-dèst, qu'un jour notre Maître avait exprimé des idées dans la maison du Perwânè ; c'était une grande séance ; il dit : « Les vrais croyants ne mourront pas, mais ils se transporteront de maison en maison [1]. » — « En ce cas, dit le chéïkh Tâdj-ed-dîn d'Ardébîl, prieur du couvent du Perwânè, homme vertueux et disert, pourquoi [Dieu] a-t-il dit : Toute âme doit goûter la mort [2] ? » — « En fin de compte [répondit notre maître], Dieu a dit *toute âme* et non *tout cœur* ; ou bien deviens tout cœur, ou prends place dans le cœur d'un vrai croyant, de manière que, comme le cœur du vrai croyant, tu ne meures pas ; si tu fais de toi-même un cœur, tu n'arriveras jamais à de la fausse monnaie [3]. Si, au contraire, tu t'abandonnes aux passions de l'âme, si tu es un instrument de la passion, c'est à toi que s'applique la formule : Toute âme doit goûter la mort. » Le chéïkh garda le silence et ne dit rien de plus.

381. Un jour, en commentant le Qorân, il exposa une signification étrange donnée à ce verset du livre sacré : « Tout

1. En arabe dans le texte.
2. *Qor.*, III, 182 ; XXI, 36 ; XXIX, 57.
3. Jeu de mots sur *qalb* « cœur » et « fausse monnaie ».

périra, sauf sa face. » Le Très-Haut, dit-il, n'a pas voulu se louer lui-même et se vanter d'être supérieur à ses serviteurs au point de vue de l'éternité dans le passé et dans l'avenir, comme pour dire : moi, je suis éternel, tandis que vous êtes périssables ; au contraire, il invite à la miséricorde en disant : Disparaissez entièrement en moi, comme est l'existence d'une goutte dans [l'immensité de] la mer, afin que vous deveniez éternels et demeurant à toujours, comme est notre noble face. » C'est ainsi que le poète a dit :

« Toute chose est périssable, sauf sa face ; lorsque tu n'es pas dans cette face, ne cherche pas de [véritable] existence.

« Quiconque s'anéantit dans notre face, la formule « Toute chose est périssable » ne peut être sa rétribution.

« Quiconque est compris dans l'exception de *sauf*, échappe à la négation totale et n'est plus périssable ».

382. Un jour le Maître exprimait des pensées dans la maison du Perwâné, et donnait des explications infinies en commentant les cieux, la terre, les étoiles, la création du monde. « L'apparence extérieure de ce monde, dit-il, est un spectacle pour les hommes de Dieu, qui connaissent la signification véritable des êtres ». Cependant Tâdj-ed-dîn d'Ardébîl dit : « Donc, pourquoi l'Élu de Dieu a-t-il dit : Le monde est une charogne, et comment cela peut-il être? » Le maître répondit : « Ne le recherche pas, de sorte qu'on ne te compte pas toi-même comme une charogne, et que tu n'entres pas dans le compte des chiens [1] ; car, tout ce dont tu t'occuperas en dehors de l'amour de Dieu, c'est une charogne et pis encore ; plutôt que d'en être une, recherche Dieu jusqu'à ce que tu sois digne de le contempler ; tu peux le voir dans toute chose [2], et le regard exprimé par ces mots : « Je

1. En Orient, les cadavres d'animaux sont abandonnés sur place et dévorés par les chiens.

2. Comparer les idées courantes chez les Ḥoroûfîs, qui voient Dieu dans chaque atome. Voir notamment le traité *De la définition de l'atome*, dans les *Textes persans relatifs à la secte des Houroûfîs*, par Cl. Huart, p. 115 et suivantes.

n'ai rien vu sans y voir Dieu » sera le roi de ton œil. »

383. On rapporte qu'une fois ceux des compagnons qui exerçaient un métier manuel se plaignaient de l'injustice des misérables tyrans. « Dans le marché des bouchers, dit le Maître, on ne tue aucun chien, bien que le chien doive être tué, mais on y tue des moutons ; on leur impose cette peine d'être tués. Comme Dieu a un peu plus de miséricorde pour les vrais croyants, forcément leurs peines sont grandes, mais aussi la miséricorde qui leur est réservée est infinie » [1]. Puis il ajouta :

« Dans la cuisine de l'amour, on ne tue que les bons, on n'y met pas à mort les malingres et les gens à mauvais caractère.

« Si tu es un amoureux sincère, ne fuis pas le sacrifice ; la seule chose qu'on ne puisse tuer, c'est la charogne ».

Cela consola les amis ; ils le remercièrent, et consentirent à supporter les injustices du temps.

384. Les compagnons savants racontent qu'un jour notre Maître dit : Satan le lapidé se tenait debout à la porte de la mosquée des gens de Qobâ [2], attendant d'être admis à faire visite au prophète ; mais l'Élu de Dieu ne l'y autorisa pas et lui interdit d'entrer. Cependant la communication suivante lui fut faite par l'illustre archange Gabriel, le fidèle transmetteur : « Donne-lui cette permission, afin que notre Satan comprenne ce qu'est une visite chez toi. » Lorsque le Diable entra, il prit une posture humble, s'assit dans la partie basse et dit : « O prophète de Dieu, tu sais comment j'étais, de quelle façon j'étais, et quel était mon rang. » — « Parle, dit le prophète. » — « Pendant tant de milliers d'années, reprit Satan, j'étais le maître des empires des sphères célestes, et le professeur parlant aux dominations, dans l'humilité, l'esclavage et l'infortune ; ma chaire, telle que tu l'as vue, dans la nuit de l'Ascension, on l'avait posée contre

1. Il y a jeu de mots entre *zahmet* « peine » et *rahmet* « miséricorde ».

2. Localité près de Médine, où fut construite la première mosquée de l'islamisme après l'émigration de Mahomet.

le pied du Trône glorieux; mille anges étaient présents à mes conférences; jusqu'à mille autres années le tour de tenir séance ne parviendra pas à cette troupe première. Pour une faute légère, je devins un réprouvé éternel, et on attacha à mon cou le collier de la malédiction exprimé par ces mots : « Certes, sur toi sera ma malédiction jusqu'au jour du jugement [1] ». Cela me fit devenir l'objet de la haine des mortels et me priva de la société des anges. Dieu poussa Adam, abandonné sur la terre, à la maîtrise de la planète et le choisit pour être son vicaire, tandis que je devais être lapidé. Maintenant, ô Mahomet, regarde, et sois effrayé, pour ne pas devenir présomptueux, grâce à ton mahométisme, ni joyeux d'être l'ami du Tout-Puissant, car il n'y a pas de fin à sa ruse et à ses embûches [2]; sois toujours sur tes gardes, que ta poitrine [3] ne soit pas vide de crainte à son endroit. » Il pleura abondamment; voilà pourquoi le prophète (sur lui le salut!), occupé jusqu'à son dernier souffle à combattre les passions, montra une telle bravoure pour passer du petit *djihâd* au grand [4]; il ne s'est pas reposé un clin d'œil, il ne s'est pas endormi un instant; il a toujours eu le cœur brûlant et l'œil inondé de larmes; par suite de la crainte qu'il renfermait en lui, il émettait un sifflement comme l'eau d'un chaudron qui bout [5]; il disait toujours : « Je suis celui d'entre vous qui connaît le mieux Dieu et le craint le plus. » Il n'a jamais mangé à satiété du pain d'orge, et n'a jamais dormi à loisir pour veiller au salut des autres. La véritable imitation est de faire et de devenir comme lui. » Sur le champ, il poussa un cri et commença le concert; il manifesta des gémissements et des troubles infinis; il resta debout, sans s'asseoir, pendant sept jours et sept nuits.

1. *Qor.*, XXXVIII, 79.
2. *Istidrâdj.*
3. Proprement, « ton creux »; jeu de mots entre *djauf* « creux » et *khauf* « crainte ».
4. Le grand *djihâd* est la guerre sainte; le petit est la guerre faite aux passions.
5. *ka-Azîz el-mirdjal*; ms. 114, fol. 151 r°.

385. La gloire des compagnons, le Tchélébî Chems-ed-dîn, fils du professeur, a raconté que le Maître, dans la cabine d'isolement, exprimait des pensées devant ses compagnons ; il dit une fois : Dans le corps d'un homme il y a trois mille serpents. Chaque millier de serpents est vivifié par une seule bouchée de nourriture ; si donc tu supprimes une bouchée sur trois, il meurt mille serpents dans ton âme ; si tu en supprimes deux, il meurt deux mille serpents ; en résumé, si tu ajoutes une bouchée, mille serpents de ta passion sont vivifiés ; si tu en diminues une, ils meurent. S'il plaît à Dieu, qu'il nous accorde son concours à nous et à tous les amis, pour manger peu, parler peu, dormir peu. Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes ! » Telles sont les paroles qu'il a prononcées dans cet ordre ; mais Dieu sait mieux la vérité !

386. Les compagnons rapportent que le Maître exprima un jour des pensées au sujet de cet adage : « Consultez les femmes, mais faites le contraire». Un jour, dit-il, Ibn-Mas'oûd [1], à Baçra, se promenait sur la terrasse de sa maison. Il fit signe à sa femme qu'il allait se jeter en bas du toit. Elle poussa des cris : « Cela ne convient pas », dit-elle. Il ne l'écouta pas et se lança du haut de la terrasse ; par un effet du destin, il se brisa le pied. Après qu'il se fut alité, un certain nombre de visiteurs arrivèrent de Damas et lui dirent : « Tu es le meilleur cavalier de l'époque ; il faut que tu nous accompagnes afin qu'après avoir consulté de grands personnages nous fassions disparaître le khalife 'Othmân qui a déjà trop duré. » — « Mon excuse est claire, répliqua-t-il, dans l'état où vous me voyez ; je suis dans l'impossibilité de bouger. » C'est grâce à cette fracture qu'il échappa à cette affreuse aventure et n'y fut pas présent [2]. Il dit : Le prophète avait raison d'affirmer ce qu'il a dit, puisqu'en faisant le contraire de l'avis de ma femme j'ai échappé au grand péché que j'aurais commis et je me suis réservé la faveur divine. » Le Maître a dit :

1. Cf. t. I, p. 350, n. 1.
2. Le siège de la maison d'Othmân et son assassinat.

« Consultez-les, puis faites le contraire ; celui qui ne désobéit pas à sa femme est sûr de sa perte. »

387. Tâdj-ed-dîn Khoros, le professeur, a raconté que dans sa jeunesse, il avait suivi les leçons du grand savant Rokn-ed-dîn Mâzandérânî dans le collège de Djélâl-ed-dîn Qaratâï. « Les plus grands savants, dit-il, étaient présents, et une portière était attachée à la porte. Je vis tout-à-coup que la portière était soulevée et que notre Maître nous saluait. « De quoi s'occupent les savants canonistes ? » demanda-t-il. Rokn-ed-dîn se précipita, suivi de ses disciples : « Nous étudions la jurisprudence canonique », répondit-il. « Où enseigne-t-on la jurisprudence de Dieu, sa science et sa sagesse ? » s'écria le Maître, qui poussa un soupir. Tous les savants, pleurant et contristés, poussèrent des exclamations. Alors le Maître disparut ; tous coururent sur ses traces, mais ils n'en trouvèrent aucune. A la suite de la terreur que lui inspira cet incident, Rokn-ed-dîn tomba malade et resta une semaine séparé du monde. Quand il fut rétabli, il se rendit au Collège du Maître avec tous ses élèves ; ils s'excusèrent, pleins de bonne volonté ; ce jour-là vingt savants devinrent de sincères disciples.

388. Certains amis de haut rang ont rapporté que de sots jurisconsultes avaient très sérieusement médit des compagnons en disant qu'il n'était pas permis de se prosterner devant une créature. « Misérables ! dit le Maître, pourquoi ne m'inclinerais-je pas devant une personne qui m'a sauvé des mains rusées de Satan et de la passion, ce bourreau, m'a rendu libre et m'a donné une nouvelle vie ? Pourquoi ne m'inclinerais-je pas devant lui et ne sacrifierais-je pas ma vie dans sa voie ? Par exemple, le souverain de l'époque se fâche contre un individu et le livre entre les mains du cruel bourreau. Celui-ci lui lie les mains et le cou, le conduisant au lieu du supplice ; il veut lui couper le cou. Juste à ce moment, un des courtisans du prince fait parvenir un anneau de sauvegarde [1], signifiant

(1) *Engochteri-î amân.*

qu'on mette en liberté le condamné et qu'on le revête d'un manteau d'honneur. Cet infortuné, ainsi délivré, dit : Cette générosité, ce bienfait, cette vie qui m'est rendue, à qui les dois-je? Il le cherche activement. On lui répond : C'est un tel qui s'est montré ainsi généreux. Plein de joie, il tombe aux pieds de son bienfaiteur en toute sincérité et humilité, et se prosterne devant lui; il gémit et chante ses louanges en disant : O toi qui m'as donné la vie, toi le Khizr de l'époque, tu m'as rendu l'existence, tu m'as assuré de vivre, et toujours, jusqu'à mes derniers moments, je considèrerai comme un devoir de remercier mon bienfaiteur et de prier pour lui. Il en est de même pour les relations des saints avec les créatures de Dieu; ils leur montrent leur compassion en les délivrant de ce lieu de punition qu'est le monde, de la main du vil Satan, et de la puissance de la passion rebelle [1]; ils les sauvent des abîmes de la perdition et des chemins dangereux; ils les guident sur la voie droite [2] et vers la proximité du Dieu généreux. Pourquoi, [en ce cas], ces créatures ne se prosterneraient-elles pas, en guise de remerciement et en toute sincérité, et pourquoi ne considèreraient-elles pas cet acte comme un devoir? Dans la voie du mysticisme et de la vérité, les remercier, se prosterner devant eux, les honorer, c'est remercier Dieu ; se prosterner, c'est la manière de glorifier Dieu : c'est un devoir pour une personne à laquelle ces saints ont manifesté leur bonté, et que, d'un rang inférieur, ils ont fait parvenir à un degré supérieur. D'un autre côté, il n'est pas nécessaire de se prosterner devant des individus qui ne se sont pas montrés généreux; au contraire, c'est une infidélité : « Ce sont eux les incrédules et les pécheurs [3] ». Ces puissants auprès de Dieu se désintéressent d'honorer de tels personnages, car, si tout à coup par imitation quelqu'un de ceux-ci se prosternait, il deviendrait infidèle.

1. Le mot arabe *ḥaroûn* « rétif » revient plusieurs fois dans les rimes du Methnéwî.

2. Expression coranique.

3. *Qor.*, LXXX, 42.

tandis que le mystique connaissant Dieu, s'il ne se prosternait pas, deviendrait un infidèle. Donc, c'est un devoir personnel [1] pour les humains, d'honorer les imitateurs du prophète, qui sont aimés par Dieu et agréés par son envoyé ; car il a été dit : « Dis-leur : Si vous aimez Dieu, suivez-moi, pour que Dieu vous aime [2] » ; pour que, de cette façon, ils soient associés à cet amour. Salut sur ceux qui suivent la vraie direction [3] !

389. Au sujet de l'union des saints et des prophètes (que le salut soit sur eux !), le Maître dit un jour : Deux individus s'étaient, pour une contestation, rendus devant le juge; celui-ci demanda à l'un d'eux de produire des témoins. Il sortit et ramena, comme témoins, deux derviches. Le juge en demanda d'autres; le derviche en amena encore deux, mais le juge en voulut d'autres. « A la place de deux témoins, dit le comparant, j'ai amené quatre personnes; pourquoi voulez-vous d'autres témoins? » — « Si tu en amènes quarante mille qui ne forment qu'un seul, [cela ne vaudra rien]. » En réalité, par leur union, les derviches ne forment qu'une seule âme, car il a été dit : « Les vrais croyants ne forment qu'une seule âme ». C'est ainsi que le Maître a dit :

« Les âmes des loups et des chiens sont isolées les unes des autres ; ce qui est uni, ce sont celles des lions de Dieu.

« Lorsque tu vois parmi eux deux amis unis, ils sont à la fois un seul et six cent mille ».

390. Un jour le Maître disait des choses agréables au sujet de l'adage : « Le vrai croyant est le miroir du vrai croyant. » Le mot de *mou'min*, disait-il, est un des noms de Dieu, et s'applique également à ses serviteurs ; quand on dit que le

1. *Farz 'aïn*. Cette expression a été très bien expliquée par le Cte Ostrorog dans sa traduction des *Aḥkâm solṭâniyya* de Mâwerdî, t. I, p. 98, note 3, et t. II, 1, 2, note, d'après le *Redd el-Mokhtâr*, t. I, p. 502.

2. *Qor.*, III, 29.

3. *Qor.*, XX, 49.

mou'min est le miroir du *mou'min*, cela signifie que Dieu se dévoile dans ce miroir.

« Le Créateur des âmes a fait un miroir avec de l'eau et de l'argile, et l'a pris avec lui.

« Toutes les fois que le soleil brille dans un miroir, celui-ci peut-il faire autre chose que de dire : C'est moi le soleil? »

Cela signifie que Dieu, *mou'min* (fidèle), se manifeste dans le miroir de son serviteur fidèle ; si tu désires voir Dieu, regarde dans ce miroir.

« Lorsque l'acier de mon existence a reçu le poli de son amour, il est devenu le miroir qui reflète l'univers ; ce n'est plus du métal.

391. Un groupe de savants en religion lui posa un jour la question suivante : Comment faut-il interpréter le passage où il est dit : « Il est avec vous partout où vous serez [1] ». Il répondit par cette parabole : C'est ainsi que la présence du printemps est mélangée à toutes les particules composant l'univers ; c'est par lui que toutes sont vivantes et souriantes : toute fleur, tout morceau de glaise, toute pierre, toute couleur sont illuminés et ornés par lui ; toutefois, la particularité du printemps n'est pas la même pour l'épine et le roc que pour la rose et le rubis étincelant. De même, la particularité de la présence de Dieu n'est pas la même pour l'âme des prophètes et des saints que pour le commun des mortels ; les relations d'un souverain avec ses courtisans intimes ne sont pas les mêmes qu'avec les palefreniers, les âniers et les esclaves, qui ne sont rien [2] ».

« Lorsque Dieu est en réunion avec tous, cherche cette réunion qu'il a accordée à l'homme avisé ».

« Les relations du professeur avec un commençant au début de ses études ne sont pas les mêmes qu'avec un

1. *Qor.*, LVII, 4.
2. *Nâ-cheï*, qui ne sont pas des êtres.

étudiant en théologie qui sait raisonner. Cela doit vous suffire ». Tous baissèrent la tête et devinrent ses disciples.

392. Les amis ont raconté qu'un jour un émir distingué vint rendre visite au Maître et lui posa cette question : Les chiennes mettent au monde beaucoup de petits, tandis que la brebis n'en a qu'un ou deux. Pendant les douze mois de l'année on tue des moutons, on les sacrifie ; c'est à eux que Dieu attache une bénédiction, un profit, une tranquillité et des avantages [pour l'homme], comme le dit le proverbe : « Les moutons, c'est un butin. » La race des chiens au contraire, bien qu'elle soit nombreuse et qu'on n'en tue pas un seul, est méprisée et n'attire pas de bénédiction. Quel est ce mystère ? Le Maître répondit : Le mouton se lève à l'aurore, tandis que l'infortuné chien dort ; c'est pourquoi il attire plus de bénédiction, et le chien aucune. » L'émir s'inclina et salua.

393. Un derviche se plaignait de la modicité de ses ressources et de sa situation gênée. Le Maître lui dit : Si Dieu te versait en une seule fois la portion qui t'est attribuée pour cinquante ans, qu'en ferais-tu, et où pourrais-tu la conserver? Il est sage et généreux ; chaque jour il te fait sagement parvenir ta pension journalière, en la tirant des greniers de la toute-puissance et du monde mystérieux, pour que tu ne sois pas rebelle et désobéissant : « Si Dieu élargissait la portion journalière de ses serviteurs, ils seraient injustes sur la terre [1] ». C'est ainsi que leurs prédécesseurs, à cause de leurs richesses, devinrent transgresseurs et injustes, émirent la prétention impolie de demander « A qui appartient l'empire? » et de dire « Je suis votre Seigneur très haut [2] », jusqu'à ce que, ayant délaissé l'empire, ils devinrent le but de la perdition. Prends garde ! ne dis pas qu'il n'en donne pas, souviens-toi des portions que tu as reçues au temps passé, et ne manque pas de remercier Dieu de ses grâces et de sa libéralité.

1. *Qor.*, XLII, 26.
2. Paroles de Pharaon dans le Qorân, LXXIX. 24.

« Ne considère pas le temps à venir et cesse de te lamenter ; rappelle-toi aussi la nourriture que tu as mangée. »

394. Les mystiques nous ont raconté qu'un grand personnage rendant visite au Maître, lui demanda comment il fallait agir pour ne pas éprouver de douleurs au moment de la mort. La mort, dit Djélâl-ed-dîn, est comme l'arc du Khârezm, très solide et d'un poids considérable, tel qu'un lutteur de profession et un manieur d'arc dur ne peut le bander ; un individu qui n'aurait pas eu les leçons d'un maître ne pourrait en amener la corde d'un seul coup à la hauteur de son oreille, et tant qu'il ne l'aura pas fait, il ne pourra entendre de bravos [1]. Il faut donc s'exercer pendant des années à bander un arc mou (*kébidé*), apprendre cet art pour y acquérir la force de bander l'arc du Khârezm. Or, l'arc mou préparant à la mort, ce sont la persévérance dans les actes de dévotion et de bienfaisance, la générosité dans ses biens et dans son corps : lorsque le patient se sera accoutumé à la générosité et y aura acquis de la supériorité, les anges chargés de prendre son âme viendront le trouver et la lui réclameront ; il pourra alors la leur remettre sans peine ni douleur, très aisément ; il ne refusera pas de rendre le dépôt que Dieu lui a confié ; car il a été dit : « Dieu vous ordonne de rendre les dépôts à leurs possesseurs [2] » ; et en vertu de cet autre passage : « Par les anges qui retireront doucement les âmes [3] », tes membres ne te feront point de mal, il n'y aura ni gêne ni souffrance, tandis que les gens qui ne seront point habitués à prodiguer leurs personnes et leur argent et n'auront pas appris la générosité, ils ne rendront pas leur âme, quand on la leur demandera, avec joie et bonne volonté, ils s'en montreront avares ; on la leur prendra de force, conformément au dire du Qorân : « Par les anges qui arracheront les âmes en plongeant [4] », ce qui leur sera

1. Jeu de mots entre *zihi* « la corde » et *zéhi* « bravo ! ».
2. *Qor*, IV, 61.
3. *Qor.*, LXXIX, 2.
4. *Qor.* LXXIX, 1.

pénible et leur paraîtra douloureux; ils ne voudront pas s'en aller [de ce monde].

« Si tu es fidèle et doux, ta mort sera celle d'un vrai croyant ; si tu es infidèle et amer, tu trépasseras comme un incrédule. »

395. Un grand personnage demanda un jour dans une réunion : « Une personne peut-elle grandir et parvenir à un stade sans l'assistance d'un directeur spirituel? » Le Maître répondit : Un derviche faisait continuellement un *dhikr*, de lui-même, sans qu'il lui fût enseigné par un directeur, et il y déployait des efforts immenses. Une nuit, il vit une lumière sortir de sa bouche et descendre sur le sol. Cependant, stupéfait et préoccupé, il se leva, alla trouver le directeur et lui exposa son rêve. « Tel est, lui répondit celui-ci, le *dhikr* que l'on pratique sans l'enseignement du directeur de la certitude ». Il l'apprit alors de son chéïkh. La même nuit, il vit la lumière sortir de sa bouche et briller jusqu'au trône de Dieu, en vertu de ce passage du Qorân : « Vers lui s'élèvent les bonnes paroles et les bonnes actions : il les fait monter [1] ». [Je dis cela] pour que tu saches qu'il n'y a pas de dispositions droites sans l'éducation indiquée par le directeur, et tous les actes de dévotion ainsi pratiqués restent stériles et obscurs : « Celui qui n'a pas de directeur n'a pas de religion ». Et il ajouta :

« Ne confie ta main qu'à celle du chéïkh ; c'est Dieu qui le guide et le prend par la main ».

396. Un derviche, tourmenté par ses passions, vit une nuit en songe son directeur spirituel placer devant lui une cuvette pleine de mercure, et lui mettre en main un sabre; il eut beau séparer le mercure en deux au moyen de ce sabre, la séparation se refermait; épuisé de fatigue, il s'éveilla et aperçut son directeur debout à son chevet. « Jusqu'au moment de la mort, lui dit-il, il faut ne pas

1. *Qor.*, XXXV, 11.

renoncer à lutter avec les passions; autant qu'il est possible, il ne faut pas de négligence dans l'amortissement des passions, car tant que celles-ci ne seront pas mortes, tu ne pourras échapper à leurs ruses ».

« Tue-les dans le combat et la bataille, courageusement : Dieu te donnera la récompense de la jonction avec lui.

« Tant que tu ne mourras pas, les passions ne seront pas parfaitement arrachées; sans la perfection de l'escalier, tu ne monteras pas sur le toit ».

397. On demanda à un chéïkh, dit un jour le Maître : « De qui Un-tel-ed-dîn est-il le disciple? » Il répondit : « Que dites-vous? Il meurt d'être lui-même un chéïkh ». Et il récita ce vers :

« Celui qui trouve la [véritable] vie dans l'amour, ce serait un blasphème que de ne pas être son serviteur ».

Il ajouta : Celui qui a trouvé la douceur d'être un serviteur et un disciple, de toute sa vie il ne désirera pas être un chéïkh ».

398. Un grand personnage avait envoyé quelqu'un auprès d'un chéïkh en disant : « Qu'on m'envoie un derviche pour me tenir conversation et compagnie ». Le chéïkh répondit : « Le derviche est rare et même introuvable : oui, je lui enverrai des chéïkhs, autant qu'il en voudra ».

399. Gurdji-Khâtoûn demanda un jour, en manière de plaisanterie, à 'Alam-ed-dîn Qaïçar : « Quel miracle as-tu vu de la part de notre Maître, pour t'être laissé ravir par lui, devenir son disciple et l'aimer à l'extrême? » Il répondit : « Longue vie à la reine du monde! Le moindre des miracles de notre Maître, c'est qu'une nation aime chaque prophète, et qu'un groupe de gens imite chaque chéïkh. D'un accord parfait, tous les peuples et les souverains aiment notre Maître, sont honorés de recevoir la communication de ses mystères, et jouissent de ces délices [1]. Quel miracle peut-

1. *Ez ou foqqâ' mî kèchânend.*

il y avoir de plus grand que celui-là? » La dame le revêtit de vêtements d'honneur et accorda des gratifications répétées aux amis.

400. Quelques amis s'entretenaient une fois, en présence du Maître, des dénégations et des moqueries des hypocrites à l'égard des derviches. « Lorsque Noé, dit Djélâl-ed-dîn, eut achevé l'arche sur l'ordre de Dieu, l'infortuné Chanaan, par obstination et orgueil, s'en moquait en compagnie des incrédules : A quoi sert un navire dans ce désert tout sec, et à quoi peut-il être utile? disaient-ils. Après l'achèvement de la construction, quelque temps se passa; les exégètes disent même que pendant deux ans entiers les gens se livraient là à des incongruités, et que l'arche était remplie de détritus, ce que Noé n'avait pu empêcher. Il s'en plaignit à Dieu. Finalement, Dieu leur envoya sur le visage une maladie mortelle qui ne pouvait être traitée que par des fèces humaines. Les médecins de ce peuple tombèrent d'accord qu'il fallait ingurgiter ces matières fécales. Ces gens, dans leur honte, se cachaient et allaient y prendre ces matières, dont il ne resta rien. Ensuite Dieu fit tomber de la pluie pendant quarante jours consécutifs, « le four se mit à bouillonner [1] », l'eau parut en dessous, « les contradicteurs y perdirent au jeu [2] », et le déluge noya tout le monde. Rejeter les gens pieux, se moquer des mystères, n'apporte pas de bénédiction et est fort dommageable. Ceux qui traversent ce déluge d'affliction sont en embuscade; l'arc de la puissance est dans leur forte poigne. Puissent les amis durer! Dans quelques jours on saura le résultat ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Si tu trouves verdoyant le jardin des impies pendant un jour ou deux, ne t'en soucie pas, car je briserai la base de leur racine par une voie secrète ».

Sulṭân Wéled a fait aussi allusion à ce déluge invisible quand il a dit :

1. *Qor*, XI, 42, XXIII, 27.
2. *Qor.*, XL, 78.

« O vous qui niez notre méthode, ô ennemis de notre roi, le temps est proche où notre déluge vous atteindra tous ».

Tous furent noyés dans le déluge du malheur, la plupart furent mis à mort sans foi et disparurent; par suite de la colère de Dieu, ils furent tellement brisés qu'il n'en resta pas un tesson dans le monde [1]. « Dis : la vérité est venue, et le mensonge a disparu, car il devait disparaître [2] ».

« Si Noé n'avait pas été aidé par Dieu, pourquoi aurait-il détruit tout un monde?

« Il représentait cent mille lions dans un seul corps; il était comme le feu, et l'univers comme l'aire [où la récolte est rassemblée].

« Cette récolte n'ayant pas eu égard à la dîme qui devait lui être payée, il a déchaîné une telle flamme sur elle.

401. Le maître des sultans, Fakhr-ed-dîn Div-dest, le lettré, a raconté qu'une fois Djélâl-ed-dîn entra dans la salle du chapitre de son collège, et y vit les amis assemblés. « Dieu! s'écria-t-il, rassemblez-vous ensemble, et soyez toujours tranquilles, car le proverbe arabe dit : La réunion est une miséricorde, et la séparation un châtiment. En effet, si l'on laisse un mouton tout seul dans une prairie, il gémit toujours et n'engraisse pas; il meurt, ou le loup le déchire; il faut qu'il soit au milieu de son troupeau. De même si l'on plante un arbre tout seul dans un endroit et qu'on le cultive, il ne poussera pas bien et ne prendra pas racine, sauf dans des cas très rares. Donc la réunion et l'accord sans hypocrisie ont une influence.

« C'est la coutume, en voyage, d'avoir un compagnon de route; hors du chemin et sans compagnon, tu tomberas dans des difficultés.

« Rassemble tes esprits la réunion est une miséricorde! afin que je puisse te dire ce qui existe.

1. Allusion probable à la conquête mongole.
2. *Qor.*, XVII, 83.

402. On demanda, a-t-il dit, à Nouchîrwân le juste[1] : « Entre la raison, la fortune, la puissance, que faut-il préférer? » — « L'accord des créatures et la réunion des amis », répondit-il ; ce qui veut dire que partout où il y a concorde et réunion, les trois qualités susdites se trouvent réunies. La dureté et la rudesse ne servent de rien. Il ajouta ces vers arabes :

« Si tu es grossier, tes ordres ne seront pas obéis.
« Traite doucement les hommes, sinon tu les trouveras des hérissons ».

403. Notre Maître, s'étant rendu à l'assemblée des amis, leur donna des conseils en ces termes : « Tant qu'il est possible d'avoir la société et le service du directeur spirituel, tout le reste n'est rien ; s'il n'est pas possible de l'avoir, c'est un devoir de converser avec ses compagnons ; et si c'est impossible, ce qui est préférable à tout, c'est de s'occuper de méditer leurs paroles ; et si enfin on ne peut y arriver, il convient d'employer son temps en dévotions, de demander humblement et instamment d'obtenir cette société, et de solliciter la protection d'un ami religieux.

« La protection d'un ami vaut mieux que la mention du nom de Dieu, c'est ce qu'a dit notre Aḥmed [2] ».

404. Le roi des lettrés, Fakhr-ed-dîn le professeur, nous a rapporté qu'une fois Djélâl-ed-dîn alla visiter le mausolée de son père Béhâ-ed-dîn Wéled. Après avoir exécuté les rites de la prière canonique, récité des *wird* (litanies) et avoir réfléchi quelque temps, il me demanda un encrier et une plume de roseau. Quand je les lui eus apportés, il se leva, s'approcha du tombeau de son fils le Tchélébi ʿAlâ-ed-dîn et écrivit le vers [arabe] suivant sur ce tombeau, qui était recouvert d'une couche de plâtre :

1. Chosroès Ier, roi de Perse de la dynastie des Sassanides, surnommé Anóchè-Rawân « à l'âme immortelle ».
2. Moḥammed.

« S'il n'y a que les honnêtes gens qui peuvent espérer en toi, auprès de qui le pécheur se réfugiera-t-il? »

Vers [persan]. « Où se plaindra, où gémira l'homme vil, si tu n'admets que les bonnes gens, ô généreux! »

J'ai vu dans le monde de l'au-delà, dit aussitôt le Maître, que mon seigneur, Chems-ed-dîn Tébrîzî, a fait la paix avec celui que je viens de mentionner, lui a pardonné et lui a accordé son intercession, de sorte qu'il est entré dans le nombre de ceux qui sont l'objet de la miséricorde de Dieu.

« Ce meuble que personne ne regardait, il l'a acheté, grâce à l'intervention de cet être généreux ».

Que ne peut-il donner, que ne peut-il faire à ceux qui sont agréés de Dieu et l'objet de sa miséricorde parmi le peuple!

405. Les récitateurs du Qorân de la ville [de Qonya] l'interrogèrent au sujet de l'interprétation à donner à ce *hadîth* du prophète : « Que de gens psalmodient le Qorân, que le livre sacré maudit! » La plus grande partie du Qorân, dit le Maître, se compose d'ordres et d'interdictions, et d'excitations aux bonnes mœurs extérieures et intérieures. Les uns y lisent : « Pratiquez la prière et donnez la dîme aumônière, » qui cependant ne font ni l'une ni l'autre; d'autres y lisent : « Dieu ordonne d'être juste et bienfaisant » qui se montrent injustes et avares, trahissent les dépôts qui leur sont confiés et n'évitent pas les actes réprouvés et coupables. Par son existence même, le Qorân les maudit; au jour de la résurrection, il plaidera contre leur âme.

« Un jour viendra où cette parole plaidera contre celui qui l'entend; car je t'ai appelée *fontaine de Jouvence*, et tu as fait la sourde ».

Au contraire, le groupe de gens qui marchent dans la voie du Qorân, obéissent à ses ordres et ne quittent pas le droit chemin, ceux-là sont désignés par la formule : « Le Qorân aura pitié d'eux ».

« Le sens du Qorân, demande-le au livre lui-même, ainsi qu'à la personne qui a fait disparaître l'ambition dans le feu.

Tous s'inclinèrent, demandèrent pardon et devinrent ses disciples.

406. Le Tchélébî Chems ed-dîn, fils du professeur, se plaignit un jour en ces termes : « Un tel savant m'a dit : Je t'arracherai la peau ». — « Quel brave homme que ce savant ! dit le Maître ; nous autres, nuit et jour, nous exprimons le regret de ne pouvoir nous arracher la peau et nous délivrer de la gêne qu'elle nous cause, pour atteindre la miséricorde [1] de notre bien-aimé. Fais attention ! Tâche qu'il vienne et nous débarrasse de notre peau ». Quand le savant fut informé de la réponse du Maître, il vint se rouler aux pieds de celui-ci, et plein d'amour devint son disciple ; il revêtit le *férédjé*, et dans son cœur trouva la tranquillité [2] et le débarras des ennuis [3] ; il entra dans la filière des saints.

407. Le Maître eut une fois un concert ; un des assistants profanes de temps en temps poussait des rugissements inattendus et déchirait ses vêtements. « Si tu l'amènes de ce côté-ci, dit le Maître, il déchirera tes vêtements et tu y perdras la vie ; fais des efforts pour aller de ce côté-là, afin que tu restes sain et sauf pendant l'éternité ». Quand ce derviche retourna à son coin, il rendit l'âme immédiatement.

408. Le Maître, ainsi que l'a rapporté un des grands amis, demanda un encrier et une plume de roseau, et se mit à écrire en vers sur la porte du jardin du collège :

« Connais la parole de Dieu et celle de son serviteur, car tu dis : *Hoû*, et Dieu dit : ô hommes !

« Que c'est beau, le *hâ* de Dieu et le *hoû* de ses serviteurs ; c'est un tumulte entre ceux-ci et celui-là.

« L'homme présomptueux ne peut apercevoir le souverain ; il faut à Dieu le gémissement des pécheurs.

« La présomption n'est pas heureuse dans cette voie ; il y faut un corps maigre et un cœur brisé ».

1. Jeu de mots entre *zahmet* « gêne » et *rahmet* « miséricorde », qui ne diffèrent entre eux que par un point diacritique sur la première lettre.
2. Jeu de mots sur *férédjî* « un férédjé » et « une tranquillité ».
3. *Makhradj*.

409. Le Tchélébî Bedr ed-dîn, fils du professeur, a raconté ceci : Le Maître, un jour, après avoir écrit quelque chose sur un morceau de papier, me remit celui-ci. Voici en quels termes l'écrit était conçu : Pour le derviche, le repos, le plaisir, la satisfaction sont plus grands dans l'état de silence; tandis que dans cet état, pour toi l'ennui augmente, et l'angoisse te prend. Comment est-ce? Que ce soit bien. Alors Dieu s'est manifesté et a rejeté les voiles; qu'y a-t-il lieu de parler?

« Je ne suis point tout langue, comme un peigne avec ses dents [1]; je suis tout yeux, comme un miroir.

« Pour que mes traces ne soient point divulguées, je pousse des cris dissimulés.

« Par lui, il est anéanti loin de nous; par lui il est éternel pour lui, du moment que c'est la vérité même qui interprète nos paroles [2] ».

« La situation de cette personne ressemble au cocon du ver à soie qui élabore son fil; elle s'imagine qu'elle travaille pour elle; elle rend étroit et obscur pour elle-même le monde plein de clarté ; elle se met elle-même en prison. O Seigneur! augmente ma stupéfaction! (Abou-Bekr) le Véridique n'a rapporté, dans toute sa vie, que sept traditions du prophète ».

410. Dans une réunion de grands personnages, Djélâl-ed-dîn expliqua le motif de ce *ḥadîth* : « Ce que les Musulmans jugent beau est beau auprès de Dieu ». Un jour, dit-il, les nobles compagnons dirent en présence du prophète : Parfois nous prenons de nos voisins des mottes de levain, et nous les leur rendons; est-ce licite, car il en était ainsi autrefois? Du moment, dit-il, qu'entre vous il y a un arrangement amiable, c'est permis. D'après la doctrine d'Abou-Yoûsouf [3], il est permis de vendre et d'acheter le pain au poids; d'après

1. Les dents du peigne s'appellent *zabân* « langue, languette ».

2. Ce dernier vers est en arabe, mètre *tawîl*.

3. Ya'qoûb ben Ibrâhîm, élève et continuateur d'Abou-Hanîfa, auteur du *Kitâb el-Kharâdj*. Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 235.

Mohammed [1], il est également permis de le vendre et de l'acheter à la pièce.

411. Les savants de l'époque interrogèrent un jour le Maître sur le mystère contenu dans cette tradition de Mahomet : « Les actes [seront jugés] d'après leurs résultats. » Pour expliquer l'occasion où cette tradition avait été formulée, le Maître dit : « Du temps du prophète (sur lui le salut!) un jeune homme s'était rendu célèbre par sa débauche; il mourut subitement. Ses parents, confus de sa situation, l'enterrèrent au milieu de la nuit. Au matin, l'archange fidèle, Gabriel, vint et transmit à Mahomet, l'homme de confiance, le message suivant : « Va, et fais la prière sur sa tombe ». L'Élu de Dieu demanda la raison qu'il y avait dans cet ordre. Gabriel se rendit incontinent auprès du Dieu glorieux et revint en disant : Dieu a dit : Ce jeune débauché, à ses derniers moments, a prononcé la formule : Je témoigne qu'il n'y a d'autre divinité que Dieu, et que Moḥammed est son serviteur et son prophète, et a sollicité mon pardon; au même moment, je l'ai reçu en ma miséricorde, et je lui ai pardonné ses péchés ». Le prophète en fut bien joyeux et prononça ces mots : « Les actes ne seront jugés que par leurs résultats ».

« Ne considérez jamais un infidèle avec un regard de mépris, car il y a toujours espoir qu'il mourra musulman.

« Dieu a dit : Si même tu es un débauché, un adorateur d'idoles, je répondrai lorsque tu m'invoqueras ».

Il ajouta : Il n'y a pas de bienfaiteur, d'être généreux, prêt au pardon, comparable à Dieu à l'égard de ses serviteurs pécheurs et criminels. Puis il raconta l'historiette suivante : Açmâ'î [2], un jour, sur la route du pèlerinage, donna un ou deux coups de poing à un Arabe du désert, à cause de l'eau de l'étang. Immédiatement il se repentit et fit amende honorable; il le chercha longtemps, pour lui demander

1. Ech-Chéïbânî, continuateur du précédent. Cf. Cl. Huart, *ibid.*
2. Célèbre grammairien. Cf. Cl. Huart, *id op.*, p. 142.

pardon [1], mais il ne le trouva pas. Lorsqu'il monta sur la montagne d'Arafât, il vit cet Arabe faire une prière en faveur d'Açmâ'î, en ces termes : « Seigneur, ne le rends pas misérable à cause de moi, car il ne savait pas ». Açmâ'î tomba à ses pieds et s'écria : « Il faut que je prie pour toi ! » — « Non pas, reprit l'Arabe, je m'appelle *Moḥsin* « bienfaiteur » ; il faut que j'agisse comme je me nomme et que je demande pardon pour toi ». Maintenant, imagine par analogie ce que Dieu, bienfaiteur absolu, fera pour nous au jour du jugement.

412. Les grands de la ville étaient venus un jour lui rendre visite, et le Maître exprimait ses pensées au sujet de ce passage : « Est-ce que ceux dont Dieu a dilaté la poitrine pour l'islamisme... [2] ». Lorsque ce verset fut révélé, dit-il, on interrogea le prophète et on lui demanda : Cette dilatation de la poitrine, ce cœur ouvert n'ont-ils pas un signe? Il répondit : Oui ; lorsque la lumière divine entre dans le cœur, celui-ci s'ouvre et s'élargit, et le signe en est qu'il s'éloigne du monde et penche vers la vie future ; il prépare ses bagages pour le voyage avant que la mort ne survienne, il divorce d'avec le monde avant que celui-ci ne divorce d'avec lui. Le jour où le prophète mourut, la très véridique 'Aïcha (que Dieu soit satisfait d'elle!) poussait des gémissements, non pas comme ceux que vous feriez ; elle ne disait pas : « Hélas ! chevaux, moyens, richesses, pouvoir, famille ! comme nous le disons, mais elle disait : O toi qui ne dormais pas sur un lit ! ô toi qui ne revêtais pas de la soie ! ô toi qui ne mangeais pas à satiété du pain d'orge ! ô toi qui ne te couchais que sur des nattes ! Le jour où il rendit l'âme, il n'y avait sous lui qu'un matelas bourré de *lîf*, c'est-à-dire d'écorce de palmier, à telles enseignes que la marque des fibres du palmier resta empreinte sur ses flancs doux et bénis. Il avait placé à son chevet une écuelle de bois où il portait la main pour prendre de l'eau qu'il épandait sur son

1. *Tâ èz ou ḥalâli khâhed*, pour lui demander un acquit (de conscience).
2. *Qor.*, XXXIX, 23.

front et versait sur sa poitrine, en disant : Grand Dieu ! aide-moi contre les affres de la mort et ses angoisses. Un autre signe, c'est que tu tournes le visage vers la vie future et que tu recherches le paradis, car il y a de nombreuses peines à supporter dans cette voie : on n'y arrive pas aisément, car on n'obtient pas de trésor sans peine, ni de fortune sans malheur, « rétribution des actes qu'ils ont faits [1] ». C'est ainsi que quiconque recherche le monde périssable, tant qu'il ne chassera pas le sommeil de ses yeux, ne prendra pas le chemin long et ne supportera pas de fatigue, n'arrivera pas à posséder le monde ; par suite, une personne qui recherche le paradis, fuit l'enfer, demande Dieu, comment pourrait-elle arriver à son but en dormant, en mangeant et en se reposant ? Celui qui cherche Dieu ne s'assoupit pas ; celui qui fuit l'enfer ne doit pas s'endormir.

[*Vers arabe*] « O étonnement ! comment l'amoureux pourrait-il dormir ? Tout sommeil lui est illicite.

« O David ! Il a menti, celui qui prétend à mon amour, s'il s'endort quand apparaît la nuit ; lorsque le libertin devient fou, l'amoureux gémit de tendresse.

« Sursaute, ô amoureux, manifeste de l'agitation ! le bruit de l'eau, un bassin, et ensuite le sommeil.

413. L'ami précieux, Ḥosâm-ed-dîn le corroyeur, nous a raconté qu'une fois le Maître se tenait debout à la porte de la corroierie, et qu'il contemplait un ruisseau qui sortait de la ville et se déversait là ; il vit que l'eau en devenait excessivement sale et souillée ; après l'avoir considérée longuement, il s'écria : « Pauvre eau ! va, et sois reconnaissante de ne pas aller à l'intérieur de leurs corps ; tu aurais vu ce que tu serais devenue ! Il est à espérer que le Roi très saint te purifiera par sa sainteté et te rendra sacrée. » C'est ainsi qu'il a dit, en expliquant le nom du Très-Saint :

« L'eau, devenue inutile et impure, de sorte que les sens la rejettent,

1. *Qor.*, XXXII, 17 ; XLVI, 13 ; LVI, 23.

« Dieu la porte de nouveau dans la mer de la rectitude, dont l'eau, par sa générosité, lave cette première eau.

« L'année suivante, elle est revenue en trainant sa robe : « Où étais-tu dans la mer des beautés? »

« J'en étais venue souillée, [répondit-elle], je me suis purifiée ; j'ai reçu un vêtement d'honneur, je suis revenue vers la terre.

« Allons! ô gens souillés, venez à moi, car mon caractère a pris quelque chose de divin.

« J'accepte toutes tes laideurs ; comme un ange, je donne la pureté au démon.

« Quand je serai souillé, je retournerai là-haut, j'irai à la source de toute pureté.

« Là, j'enlèverai de ma tête mon froc malpropre ; Dieu me donnera une fois de plus un vêtement d'honneur pur.

« Telle est son œuvre, et la mienne est semblable ; le Seigneur des mondes est celui qui orne l'univers ».

414. Un jour le Maître émettait des pensées en expliquant ce passage : « Dans le ciel est votre nourriture journalière et tout ce qui vous a été promis [1] ». Un derviche, dit-il, était à la recherche de la nourriture céleste. Il trouva inopinément dans un endroit, une cruche de vin, mais il ne l'accepta pas, se disant : « Je désire assurément une révélation céleste ». Revenu le soir à sa maison, il trouva ses enfants pleurant, tellement ils avaient faim, et le couvrant d'opprobres. « Dieu, dit le derviche, m'avait donné une nourriture journalière, mais dans mon entêtement je ne l'ai pas prise ». Un voleur avait appliqué son oreille au haut de la fenêtre [donnant sur la maison] du derviche, et l'entendit raconter son histoire : il comprit l'endroit où se trouvait la cruche, et courut à la manière de Ḥamza [2] ; il vit qu'un serpent noir s'était endormi dans cette cruche, cela le dégoûta ; il se dit : « Peut être ce derviche a-t-il raconté cette histoire exprès pour se défendre contre ses enfants ». Avec mille précautions, il boucha la cruche avec de la pâte, la prit et la lança par la fenêtre dans la maison du derviche. Celui-ci regarda et vit

1. *Qor.*, LI, 22.
2. Dans les Contes populaires.

la cruche pleine d'or; il se prosterna et rendit grâces au Créateur; il s'écria : « J'avoue que l'indication du Qorân est vraie ; Dieu nous garde de croire qu'il puisse mentir ! »

« O toi qui as montré que ta place est dans l'espace où il n'y a pas acception de lieu, tu as rendu visible cette parole : Votre nourriture est dans le ciel » [1].

Section sur les avantages de la faim, écrite de la main même du Maître dans ses ouvrages.

Il y a beaucoup d'avantages à peu manger; entre autres, l'homme a une meilleure santé corporelle, il a une mémoire meilleure, une compréhension plus nette, un cœur plus clair, un sommeil moindre, une âme plus légère, un regard plus perçant, une nature plus saine, une provision moins abondante, une consolation plus vaste, un caractère plus généreux. On rapporte, d'après Moḥammed ben el-Yamânî, qu'il a dit : J'ai adopté le jeûne perpétuel, parce que j'ai interrogé six catégories de personnes au sujet de six choses; elles m'ont toutes donné la même réponse. J'ai demandé aux médecins quel était le remède qui guérissait le mieux; ils m'ont répondu : la faim, et manger peu; j'ai questionné les sages sur la plus importante des choses pour la recherche de la sagesse; c'est la faim, et manger peu, m'ont-ils répondu; j'ai prié les dévots de me faire savoir ce qu'il y avait de plus utile pour l'adoration du Miséricordieux : la faim, et peu manger, me dirent-ils. J'ai posé aux rois la question de savoir quel était le meilleur des condiments et des châtiments; ils m'ont dit : la faim et peu manger. J'ai demandé aux amoureux ce qui peut le mieux faire obtenir les faveurs de l'objet aimé; la faim, et peu manger, fut

1. Le ms. 114 insère ici deux anecdotes grammaticales sans intérêt pour notre sujet.

leur réponse [1]. Abou-Ṭâlib el-Mekkî [2] a dit : Le vrai croyant est comme la flûte ; sa voix n'est belle que quand elle a le ventre vide [3].

« Aie le ventre vide, et tel que la flûte, pousse des plaintes de désir ; crie le ventre vide, et parle des mystères, comme le fait la plume.

« On a dit [en arabe] : Le plus méritoire des actes, c'est d'affamer le ventre repu et de repaître le ventre affamé ; c'est-à-dire [en persan] : Affame ton propre ventre repu et repais ton ventre affamé. Certains ont dit : Le ventre du derviche, et d'autres ont dit : Le ventre de sa propre âme, et attendre ce qui est capable de nourrir l'esprit. Le jeûne est le médecin des corps et le surveillant des âmes : c'est-à-dire qu'il nettoie le corps des maladies et de la paresse dans les actes de dévotion, et qu'il délivre l'âme de la solitude et de l'isolement. Toutes les fois que ton existence est anéantie, cet état de néant est pour toi une [véritable] existence.

On demanda à El-Hakîm [4] : Quel est le mystère de la purification? Il répondit : La [vraie] purification, c'est celle du mystère. Nous avons appris, lui répliqua-t-on, ce qu'est la forme extérieure de la purification, mais l'âme de ce rite? — L'âme de la purification, répondit-il, c'est la purification de l'âme. Elle fait échapper aux qualités blâmables et ténébreuses. On a dit : La purification, c'est extraire le mystère de l'endroit où gisent les obstacles qui empêchent de s'approcher de Dieu. C'est produire son propre mystère et le purifier des caractères qui retiennent loin de la proximité de Dieu.

1. Il n'y a que cinq catégories énumérées, au lieu de six.

2. Célèbre prédicateur, né en 'Irâq-'Adjémi, résida à la Mecque, d'où son surnom ; il mourut à Bagdad, le 6 djoumâdâ II 386 (7 juin 996). Cf. Ibn-Khallikân, trad. de Slane, t. III, p. 20.

3. Tout ce passage est en arabe dans le texte.

4. Sénâ'î.

Section sur le mystère du remerciement.

Le remerciement se présente sous trois aspects : celui du vulgaire, adressé à celui qui lui donne à manger et à boire et le vêt ; celui du distingué pour le souvenir du bienfaiteur qui est entré dans son cœur ; et celui du plus distingué, pour la manifestation de l'immense bienfaiteur, de manière à interrompre dans son cœur la grandeur de tout être. Voici ce qu'il veut dire : Le remerciement est de trois degrés ; le premier est celui du commun des hommes pour le manger, le boire et le vêtement, qui sont choses périssables ; le second est celui des distingués pour la faveur qui est descendue dans leurs cœurs, pour un plaisir et une douceur qui n'appartiennent point à ce bas monde, mais qui sont au contraire une marque de l'agrément de Dieu ; le troisième degré, c'est le remerciement des plus distingués pour la vue de la beauté même du bienfaiteur, de sorte que la grandeur de toutes les jouissances de ce monde et de la vie future, de tout ce qui est en dehors de Dieu, devient méprisable dans leur cœur. On dit à Sénâï : Sur mille personnes, il n'y en a qu'une qui comprenne tes discours. Il répondit : C'est pour celle-là que je parle.

On a dit : Il y a trois sortes de cœurs, l'abandonné, le blessé, le dilaté Le cœur abandonné, c'est celui des hommes qui entendent la vérité et ne la comprennent pas ; le cœur blessé, c'est celui des vrais croyants ; le cœur dilaté, c'est celui des mystiques. Lorsque Dieu voulut manifester son pouvoir créateur et ses attributs, il créa le monde ; quand il voulut faire apparaître sa propre personne, il créa Adam. Un homme dit à [Sofyân] eth-Thaurî [1] : Quelle est la preuve de Dieu ? Il répondit : C'est Dieu lui-même. A quoi sert la raison ? répliqua l'homme. La raison est impuissante, dit

1. Célèbre traditionniste, né en 79 (698), mort à Baçra en 161 (778). Cf. Nawawî, *Biographical dictionary*, p. 286.

Sofyân, et l'impuissant ne prouve que l'existence du Tout-Puissant.

On dit : La voie du discours est de trois sortes ; la première vient de la passion de l'âme même, la seconde de la raison, la troisième de l'amour; le discours qui vient de la passion est trouble et insipide, qui ne fait ni plaisir à celui qui parle ni profit à celui qui entend ; celui qui vient de la raison est agréé par les sages, il est la source d'avantages qui font plaisir à l'auditeur et à l'orateur; celui de l'amour enivre celui qui parle et celui qui entend.

'Alî a dit (que Dieu ennoblisse son visage!) : « Je n'ai point arraché la porte de Khéïbar par le moyen d'une force corporelle ni par celui d'un mouvement provenant de la nourriture, mais j'ai été aidé par une force venue de l'empyrée [1]. Moi, par rapport à Aḥmed (Moḥammed), je suis comme la lumière par rapport au soleil. » Celui qui s'est reconnu lui-même sans force et sans valeur et ne s'est pas reconnu puissant, cette personne-là est douce, amoureuse et pleine de goût, parce que l'amoureux n'a pas de valeur ; tandis que celui qui place une force en lui-même, attribue du poids à sa propre existence, et observe les chemins, afin que sa défaite ne se produise pas, celui-là est gelé, mort et d'une âme lourde. Mais Dieu sait mieux et plus fermement [2].

415. Quelqu'un, entrant dans la cellule d'un derviche en retraite, lui dit : Pourquoi restes-tu ainsi seul ? — C'est au moment même où tu es entré, répondit le derviche, que je me suis trouvé seul : je suis resté séparé de Dieu. Owéïs Qarant [3] a dit : Si une personne passe auprès de moi sans me saluer, je lui en suis très reconnaissant, car elle m'occuperait à ce moment-là, et cela me causerait de la douleur et de la gêne. Heureux celui qui de corps est avec la créature et de cœur

1. *Malakoût.*

2. Le ms. 114, f° 159 v° — 160 r°, ajoute ici des pages sans intérêt pour notre sujet.

3. Cf. t. I, p. 41, n. 3.

avec le Dieu très haut, car, pour Dieu, il n'y a pas d'acte plus noble que la pensée. « Celui de vous deux qui est le plus proche de moi est le plus beau en pensée. »

Section des Conseils.

Occupez-vous de posséder une belle écriture, car c'est une des clefs de la subsistance journalière. Jeûnez, car le jeûne est une des clefs des mystères des cœurs. Servez les hommes pieux et visitez-les, car c'est la plus grande des occupations. La faim est le nuage d'où sort la sagesse, la lumière de l'œil, la porte de la dévotion, la clef de la porte de l'au-delà, l'intermédiaire de la sincérité et de la certitude. « Certes, Dieu est avec ceux qui le craignent et qui sont des bienfaiteurs [1] ». Ce qui veut dire que Dieu accorde le repos, dans ce bas monde, à une personne qui évite de faire injustement le mal à autrui, et si une personne fait injustement du mal à autrui et que sa victime soit un bienfaiteur, celui-ci lui pardonne le mal qu'elle lui aura fait.

Hémistiche [*arabe*] « Garde ta langue, si tu veux être en sécurité. »

Vers [*persan*] « O ma langue, c'est par ta faute que je suis dans la peine; je te couperai la tête pour que tu ne me coupes pas la mienne.

416 Une nuit, il y eut un grand concert dans la maison du Perwâné; les savants, les chéïkhs, les émirs du sultan, ainsi que notre Maître, restèrent jusqu'à minuit plongés dans l'extase. Le Perwâné Mo'în-ed-dîn dit à l'oreille de Chéref-ed-dîn, fils de Khatîr : « Observe le Maître pendant quelques instants, pour que je dorme un peu et que je reprenne quelque force pour pouvoir remplir mon office auprès des grands. Aussitôt le Maître, au milieu de cette

1. *Qor.*, XVI, 128.

danse rituelle qui stupéfiait la coupole des cieux, commença à réciter un *ghazèl* et dit :

« Si tu ne dors pas une courte nuit, que deviendra ta vie? Qu'arrivera-t-il, si tu ne frappes pas à la porte de la séparation?

« Si tu présentes une courte nuit, c'est le jour que tu apportes pour le cœur des amis, n'est-il pas vrai?

« Si Salomon vient trouver les fourmis pour que la fourmi devienne Salomon, qu'en résultera-t-il?

« Si mes deux yeux sont illuminés par ta présence, qu'importe que Satan devienne aveugle »?

Aussitôt le Perwâné déchira ses vêtements, se roula sur le sol et demanda humblement pardon, car il s'appelait en effet Soléïmân [Salomon]. L'infortuné ministre, stupéfait en présence de la grandeur de ce sultan du monde spirituel, se mit sincèrement à sa disposition avec l'humilité de la fourmi, et s'occupa de lui rendre des services loyaux jusqu'au moment où parut l'aurore.

417. Les maîtres de la certitude ont raconté, d'après Akhî Moḥammed Séyyid-âbâdî [1], l'un des protagonistes de la chevalerie (*futuwwet*) et purificateur de l'Asie-Mineure, que Djélâl-ed-dîn appelait « mon Akhî », l'historiette suivante. « C'était l'époque de la moisson ; j'avais récolté un monceau de céréales très élevé, un tas de blé énorme ; tout à coup l'armée des Mongols s'empara de la plaine de Qonya, détruisit les récoltes, les dispersa, les anéantit, les pilla. Le Maître m'avait revêtu d'un *férédjé* ; je dis à mon domestique : « Jette ce manteau sur le tas de froment, pour que, par sa bénédiction, notre récolte échappe à ce malheur ». Dieu sait, et il me suffit comme témoin, que les Mongols pillèrent tous nos voisins, proches ou éloignés, que personne ne vint rôder autour de notre blé, qu'une seule parcelle de paille ne fut perdue, et qu'on n'enleva pas un seul grain. Je fis porter cette

1. Séyyid-âbâd est sans doute la même ville que Séyyidi-Chéhrî, chef lieu de canton de la province de Qonya. Cf. 'Alî-Djéwâd, *Djoghrafiyâ loghâti*, p. 460.

provision à la ville, et j'installai des tables pour les voyageurs. Entrant à Qonya, j'y rencontrai le Maître ; il vint à moi en souriant : « Akhî, dit-il, si tu l'avais ordonné, tout aurait été délivré ».

418. Une fois, dit le chéïkh Sinân-ed-dîn d'Aq-Chéhir [1], un derviche demanda ce qu'il fallait entendre par ces mots : « Mes saints sont sous mes coupoles ». Après avoir exprimé diverses idées, le Maître ajouta : Quand vous conversez avec des saints et des derviches enivrés de l'amour mystique, acceptez sincèrement ce qui, dans leur caractère, est conforme à votre nature et entre dans votre compréhension ; quant à ce qui vous semble désagréable et à rejeter dans leurs actions et leurs mœurs, laissez-le là où il se trouve et n'allez pas le raconter au peuple, pour qu'on n'en infère pas de mauvaises imputations. En effet, s'il n'y avait pas pour eux ces coupoles des mauvaises mœurs, ils ne resteraient pas dans le monde ; ou bien ils mourraient promptement, ou ils se joindraient aux *abdâls* et aux êtres du monde mystérieux [2] ; pour l'avantage des mortels et pour la rectitude de l'univers, Dieu les cacherait dans ces coupoles pour distinguer ses amis des négateurs sans discernement. « Dieu distingue le méchant du bon [3] ». Les uns sont éveillés et travaillent constamment à amender les hommes et à établir l'honnêteté extérieure ; les autres sont ivres et s'occupent de détruire avec insouciance les apparences extérieures. Les éveillés, ce sont les sages, et les gens ivres, ce sont les mystiques ; les hommes parfaits sont à la fois ivres et éveillés ; leur domaine, c'est de corriger à la fois l'extérieur et l'intérieur. Les mystiques se reposent et dorment dans le sein de Dieu ; les sages s'usent à corriger ce bas monde.

419. Les amis, dit-on, se plaignirent un jour du mépris des

1. Ville de la province de Qonya, au pied du Sulṭân-Dagh, remarquable par le tombeau de Naçr-ed-dîn Khodja. Cf. 'Ali-Djéwâd, *id. op.*, p. 21 ; Cl. Huart, *Konia*, p. 109 et suiv.

2. *Ghaïbiyyân.*

3. *Qor.*, VIII, 38.

envieux et des médisances des adversaire. Le Maître répondit : « Cinq personnages effrayants et puissants se montrèrent les ennemis de Moïse (sur lui soit le salut !) ; il supporta leur inimitié et patienta. Finalement Dieu les déracina tous les cinq du monde et les soumit à la puissance de Moïse ; il rendit le prophète victorieux d'eux tous. L'un deux était Qâroûn, qui se crut autorisé à l'impolitesse par son immense fortune ; il périt par l'enfoncement en terre : « Nous l'enfonçâmes dans la terre, lui et sa maison [1] ». Le second est le Sâmirî, qui discuta sur la science et fut éprouvé par le jet [des bijoux d'or dans la fonte] [2]. Le troisième est Balaam qui se vanta de son ascétisme, et fut victime de la métamorphose [3] : « Sa parabole est comme celle du chien [4] » ; il devint le chien qui gardait sa porte. Le quatrième était Og, fils d'Anaq, qui disputait de sa force et de sa robustesse ; il périt de sa main. Le cinquième fut Pharaon le maudit, qui se glorifiait de l'Egypte et de ses canaux et menait des armées nombreuses : il fut noyé dans cette même eau, et périt par la stratégie de son adversaire.

De même, les ennemis des prophètes et des saints sont en œuvre jusqu'au jour de la résurrection, et ils ne sont pas en petit nombre ; c'est épreuve sur épreuve, ô mon fils ! « Cela est prédestiné par le puissant, le sage [5] ».

« C'est épreuve sur épreuve, ô mon fils ! Quiconque frappe à la porte, j'en suis devenu l'officier.

« Donc à chaque cycle un saint se tient debout : l'épreuve est perpétuelle jusqu'à la résurrection.

« Souviens-toi de cette parole : « Où y a t il un peuple ? », avertisseur par les exceptions et les objections. »

1. *Qor.*, XXVIII, 81.

2. La Sâmirî (Samaritain) est le personnage, dans le Qorân, qui fondit le Veau d'or (*Qor.*, XX, 90).

3. On dit que le passage du Qorân, VII, 174, s'applique à Balaam, tandis que d'autres veulent y voir une allusion à Oméyya ben Abî 'ç-Çalt.

4. *Qor.*, VII, 175. Il paraît donc que certains commentateurs voyaient dans ce passage une allusion à Balaam.

5. *Qor.*, VI, 96 ; XXXVI, 38 ; XLI, 11.

420. Le Tchélébî Djélâl-ed-dîn a raconté, dit-on, qu'un jour un derviche interrogea le Maître sur le mystère contenu dans ce passage : « J'ai pétri avec ma main le limon d'Adam pendant quarante matins » ; et il ajouta : Pourquoi ne l'a-t-il pas fait pendant la nuit, ou pendant le jour? Le Maître répondit : Si Dieu avait pétri le limon pendant la nuit, la totalité de la création serait devenu ténébreuse et pesante ; et s'il avait créé Adam pendant le jour, tout serait devenu lumineux et léger ; il l'a disposé et composé au moment du matin pour que la moitié [des hommes] soit ténébreuse, incrédule, rebelle et réprouvée, et que l'autre moitié soit lumineuse, croyante, heureuse et élue : « Il y aura parmi vous des incrédules et des croyants [1] ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Notre âme est comme le jour, et notre corps comme la nuit ; au milieu de la nuit et du jour, nous sommes pareils à l'aurore.

Immédiatement le derviche s'inclina et partit.

421. Sultân Wéled raconta une fois ceci : « Après avoir terminé mes études en Syrie et m'être distingué dans les diverses sciences [coraniques], j'arrivai à Alep ; je convainquis tous les savants dans toutes les questions qu'ils me posèrent, sans que personne pût ouvrir la bouche. Revenu à Qonya, les gens de mérite de la ville se réunirent dans le collège de mon père. Celui-ci me demanda, à titre de présent rapporté d'un voyage, de traiter quelques questions subtiles, et moi, ayant préparé quelques sujets délicats, je les récitai d'un bout à l'autre, m'imaginant qu'à raison du plaisir qu'il aurait à entendre émettre ces pensées, mon père ne s'en occuperait pas, car j'étais sans pareil dans cette branche. Immédiatement mon père répéta exactement tout ce que j'avais dit, et l'expliqua de telle manière que tous en furent ébahis ; les récitant par cœur, il y ajouta tant de preuves et de restrictions qu'on ne pourrait les exposer. Au milieu de ces explications exotériques, il mêla des discours ésotériques et poussa

1. *Qor.*, LXIV, 2.

des cris. Je déchirai mes vêtements et tombai à ses pieds. Tous ces savants, stupéfaits, l'applaudirent et restèrent étonnés de cette intelligence, de cette perspicacité ».

422. Dans l'ardeur de ma jeunesse, a encore dit Sulṭân Wéled, j'étudiais le *Hidâyé* [1], sous la direction de mon père, dans le collège d'Aqyndji. Quand j'en eus terminé la lecture, mon père recommença l'ouvrage et le récita tout en marchant, mais avec d'autres expressions et d'une manière admirable : toutefois le sens des questions était le même. Tout le monde resta stupéfait de la puissance de son discours, de l'étendue de sa mémoire, et du degré de sa sainteté.

423. Un groupe de compagnons, a dit le Tchélébi Chems-ed-dîn, fils du professeur, étaient venus, à la veille d'un voyage, prendre congé du Maître. « Mes frères, leur dit-il [en arabe], ne vous préoccupez ni de bonheur, ni de supériorité, mais songez à ce que vos cœurs se dilatent ». Puis il ajouta [en persan] : « Soyez les amis les uns des autres, car les ennemis sont en embuscade ».

424. Les grands compagnons nous ont rapporté qu'un des principaux lieutenants du Perwâné avait eu un grand deuil ; tous les gens de mérite, les chéïkhs, les grands, les émirs s'étaient assemblés et échangeaient des propos jusqu'au moment de la prière du soir. D'un commun accord, tous demandèrent que le Maître remplît les fonctions d'imam. « Nous sommes des *abdâls*, répondit il, nous nous asseyons et nous nous levons partout où cela se trouve ; mais ce sont les maîtres du pouvoir et de la puissance qui conviennent pour ces fonctions », et il désigna le chéïkh Çadr-ed-dîn. Celui-ci fit la prière ; le Maître se conforma à ses mouvements et dit : « Celui qui prie derrière un imam pieux, c'est comme s'il priait derrière un prophète ». Le chéïkh se montra humble, et dans le plus grand trouble [2] il s'inclina devant lui.

1. Manuel de droit musulman, par Borhân-ed-dîn 'Alî ben Abi-Bekr el-Marghinâni, mort en 593 (1197). Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 242.
2. *Techwîr*, néologisme formé du persan *choûr*.

425. Le ministre Fakhr-ed-dîn insistait beaucoup auprès de Sulṭan Wéled pour que le Maître lui donnât des conseils et exprimât des pensées; il attendit depuis le commencement du jour jusqu'au milieu de la matinée, sans que Djélâl-ed-dîn fît autre chose que de pousser de temps à autre l'exclamation : *Allâh Akbar!* [Dieu est le plus grand!] Quand le ministre fut parti, Sulṭân Wéled, saluant son père, lui demanda ce que cela signifiait. « C'est un homme, répondit-il, sans préoccupation et insouciant; il n'a pas l'âme éveillée; il ignore le monde de la pensée, il n'a aucunement le goût de la compréhension. Avec qui parlerais-je, et que dirais-je »?

« Avec qui parlerais-je, puisqu'il n'a pas l'oreille de l'âme? Le bouillonnement de l'explication, ô mon fils, c'est pour une oreille [qui peut l'entendre] ».

« Vos pensées me piquent incessamment, et les belles mariées du monde des vérités s'enfuient plus avant dans l'intérieur du harem, parce qu'il n'est pas initié. Il y avait un poète; un jour qu'il était plongé dans la composition de ses vers, on jeta une pierre contre sa porte; il courut en hâte, mais ne vit personne; trois fois de suite il arriva au même résultat. Il se dit alors : Puisque je ne trouve personne à qui parler, à qui m'adresserai-je? Je ne puis pas m'occuper de mes affaires, mais le résultat en sera louable » [1].

426. Les chers compagnons ont raconté que le Maître exprima des pensées en commentant la recherche de la pudeur et le contentement de peu; il dit : Celui d'entre nos amis qui tendra la main pour demander les richesses de ce monde, nous nous détournerons de lui, car nous avons fermé la porte de la mendicité à nos amis. « Nous autres, on nous a enseigné à donner, et on ne nous a pas enseigné à recevoir ».

« Le Prophète a dit : Si tu veux que Dieu te donne le paradis, ne demande rien à personne.

1. Les cinq anecdotes qui précèdent se trouvent dans le ms. 114, f° 163 r° et v°.

« Et si tu ne demandes pas, moi je suis ta caution, à savoir que la demeure du paradis c'est la vue de Dieu.

Quelqu'un demanda : « Est-ce un péché de tuer un pou? » Quand tu laveras ta main, répondit le Maître, ce péché disparaîtra.

427. Le Khwâdjé Medjd-ed-dîn de Mérâgha possédait une jeune esclave d'origine grecque; le Maître l'appelait *Çiddîqa* « la très véridique ». Elle parlait fréquemment de miracles, et disait : « J'ai vu une lumière verte, une lumière rouge, une lumière noire; j'ai contemplé tel ange; l'âme de tel saint ou de tel prophète s'est manifestée à moi ». Medjd-ed-dîn fut découragé : « Comment! les esclaves de ma maison voient des formes mystérieuses, tandis que j'en suis privé ». Il en devint jaloux, alla trouver le Maître et voulut lui raconter cette histoire. « Oui, dit Djélâl-ed-dîn, la lumière est dans l'iris des yeux; elle éprouve les uns en leur montrant de belles personnes, elles conserve les autres dans la continence, pour les conduire auprès de la bien-aimée du harem; car, si elle les occupait, sur la route, avec les beautés extérieures et qu'ils se laissassent attirer par chacune, la femme d'intérieur honnête se déroberait aux regards de son mari. De même, quiconque voit devant lui s'ouvrir une porte du monde mystérieux et assiste à une théophanie, est éprouvé par cette situation et se sent impuissant, comme certains ont dit : « Combien ma dignité est grande! » etc. D'autres ont beau s'efforcer, bouillonner, crier, Dieu ne leur montre rien jusqu'à ce qu'ils soient favorisés de sa vue particulière et soient compris dans le nombre des rapprochés [de sa personne]. » Alors Medjd-ed-dîn s'inclina, manifesta de grands troubles, organisa un concert pour les derviches et leur distribua des gratifications en guise de remerciements [1].

428. Il y avait, dans le couvent de Platon, un sage moine très érudit et fort âgé. Toutes les fois que les compagnons se rendaient en promenade dans ce monastère, il les servait

1. Ms. 114, f° 164 r°.

de toute manière et manifestait sa confiance ; il aimait beaucoup le Tchélébî 'Ârif. Les compagnons l'interrogèrent un jour sur le motif de cette confiance, et sur l'opinion qu'il avait du Maître, ainsi que sur la manière dont il l'avait connu. Vous autres, dit-il, que connaissez-vous de lui? Moi, j'ai vu chez lui des miracles innombrables et des choses étonnantes sans limites ; je suis devenu son serviteur sincère. J'ai lu, dans l'Evangile, les biographies des prophètes passés, j'ai constaté la même chose dans sa personne bénie, et j'ai cru en sa vérité. Une fois, le Maître s'était rendu à ce couvent et avait fait une retraite de près de quarante jours. Quand il en sortit, je le pris par le pan de la robe et je lui dis :

Dieu le très haut a dit, dans le Qorân glorieux : « Il n'y en a point parmi vous qui n'y entreront pas [dans l'enfer]; ce sera, pour ton Seigneur, un décret décidé [1] ». Du moment que tous entreront d'accord dans le feu de l'enfer, où sera la préférence accordée à l'islamisme sur notre propre religion? Le Maître ne dit rien ; au bout d'un instant, il fit un signe pour indiquer qu'il se rendait du côté de la ville ; moi, tout doucement, je partis sur ses traces ; tout-à-coup, à la limite de la ville, il entra dans un four de boulanger qu'on avait allumé ; le Maître saisit mon vêtement de fine soie noire [2], le mit au milieu de son *férédjè*, le jeta dans le foyer et s'assit en observation quelque temps dans un coin. Je vis sortir une fumée intense, et personne ne pouvait parler. Ensuite le Maître dit : « Regarde. » Je vis que le boulanger avait sorti le *férédjè* béni du Maître, et l'en avait revêtu ; il était tout propre et nettoyé, tandis que mon vêtement de soie était tout brûlé et réduit à néant. « C'est ainsi que nous y entrerons, dit-il, tandis que vous, c'est ainsi que vous y entrerez. » Immédiatement je m'inclinai et devins son disciple.

1. *Qor.*, XIX, 72.
2. *Piloûn-i siyâh.*

429. Kalo-Yani le peintre[1] et 'Aïn-ed-daula étaient deux peintres grecs incomparables dans cet art et dans celui de la représentation des figures; ils étaient devenus disciples du Maître. Kalo-Yani dit un jour : « A Constantinople, on a représenté sur un tableau les figures de Marie et de Jésus, sans pareils comme le sont leurs deux modèles. Les peintres du monde entier sont venus et n'ont pas pu reproduire de pareilles figures ». 'Aïn-ed-daula, mu par le désir intense de voir ce tableau, se mit en route, séjourna un an dans ce grand couvent de Constantinople [où il était conservé], et se mit au service des moines qui y habitaient. Une nuit, ayant trouvé l'occasion favorable, il mit ce tableau sous son bras et partit. Arrivé à Qonya, il rendit visite au Maître : « Où étais-tu ? » lui demanda celui-ci. Il raconta l'aventure du tableau. « Voyons ce charmant tableau, dit le Maître; il faut qu'il soit bien beau et gracieux ». Après l'avoir contemplé longuement, il reprit : « Ces deux belles figures se plaignent amèrement de toi; elles disent : Il n'est pas droit dans l'amour qu'il a pour nous : c'est un faux amoureux. » — « Comment cela ? » dit le peintre. — « Elles disent : nous ne dormons ni ne mangeons jamais, nous veillons la nuit et nous jeûnons le jour, tandis que 'Aïn-ed-daula nous a abandonnées; il dort la nuit et mange le jour, il n'est positivement pas d'accord avec nous ». — « Il est absolument impossible, dit le peintre, qu'elles dorment et qu'elles mangent; elles ne peuvent pas parler, ce sont des figures sans âme ». — « Toi qui est une figure avec âme, dit le Maître, qui possèdes tant d'arts, et qui as été fabriqué par un Créateur dont l'œuvre se compose de l'Univers, d'Adam et de tout ce qui est sur la terre et dans les cieux, est-il permis que tu le délaisses et que tu tombes amoureux d'une peinture sans âme et sans idée ? Que peut-il résulter de ces figures inconscientes? Quel profit

1. Ecrit *Kâliyoyân* dans le ms. 114, f° 164 v°. Peut-être faut-il rapprocher ce nom de Kaloûs, architecte du medressé Indjè-Minaréli à Qonya. Voir Cl. Huart, *Konia*, p. 163; *Epigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 65 et 76.

peux-tu en tirer ? » Aussitôt le peintre se repentit, s'inclina et se convertit à l'islamisme.

430. Il y avait un notable négociant, nous a dit le Chéïkh Maḥmoûd Çâḥib-Qirân, dont le fils, passionné pour le mysticisme, lui demanda l'autorisation de devenir le disciple du Maître, mais son père s'y opposait toujours. Finalement, Djélâl ed-dîn ayant tenu une grande assemblée, coupa les cheveux de ce garçon. Le négociant, qui était un des amis du Chéïkh Auḥad de Khoï, lui dit en secret à l'oreille : « Est-ce que mon fils parviendra à Dieu par sa propre œuvre, ou est-ce le Maître qui l'y conduira ? » Or, cet Auḥad-ed-dîn était un des amoureux mystiques de Djélâl-ed-dîn ; il répondit : « Ne dis rien sur cette question ». Alors le Maître, immédiatement : « Laisse-le parler, dit-il, il n'y a pas de mal. J'en jure par Dieu, ce garçon est parvenu tout d'abord à la divinité, et c'est ensuite qu'il est devenu mon disciple ; tant que les attirances de la faveur divine ne l'ont pas dirigé, il n'a pas couru de notre côté ». Le Chéïkh Auḥad-ed-dîn poussa un cri et déchira ses vêtements ; il y eut un grand concert. On dit que c'était un homme généreux et aimable, qui venait constamment à la porte du Maître et lui demandait de nouvelles poésies ; le Maître alors ordonnait de lui ouvrir la porte, et le prenait avec lui dans la cabine d'isolement. Lorsqu'il mourut, Djélâl-ed-dîn se mit nu, poussa des gémissements ; il pleurait et disait : « O très cher ! comment es-tu venu, et comment es-tu parti, que personne ne t'a connu ? » Et il récitait ce vers :

« Il est venu dans ce monde et pendant un jour ou deux il nous a montré son visage ; il en est parti si vite que je ne sais plus qui il était ».

Le négociant, avec sa femme et ses enfants, devinrent disciples du Maître.

431. Le même Chéïkh Maḥmoûd a raconté que, dans le caravansérail du Çâḥib Içfahânî, il y avait une femme de mauvaise vie, très belle, entourée de nombreuses escla-

ves. Le Maître passait un jour par là : cette femme courut à lui, s'inclina, tomba à ses pieds et prit une posture pleine d'humilité. « O Râbi'a ! Râbi'a [1] » ! s'écria le Maître. Les esclaves l'entendirent ; toutes à la fois sortirent et se prosternèrent devant lui. « Bravo ! les héroïnes, s'écria Djélâl-ed-dîn, s'il n'y avait pas votre patience à supporter le fardeau, qui aurait pu vaincre tant de concupiscence blâmable, et comment aurait pu se manifester la chasteté des femmes honnêtes » ? Un des grands de l'époque aurait dit alors : « Cette manière, pour un aussi grand homme, de s'occuper des prostituées des cabarets et de les flatter de diverses façons, n'a pas le sens commun ». — « Cette femme actuellement, répliqua le Maître, marche sous une seule couleur ; elle se montre telle qu'elle est, sans hypocrisie. Toi, si tu es un homme, fais-en autant et renonce à la duplicité, pour que ton extérieur ait la même couleur que ton intérieur, car s'il n'en est pas ainsi, cela ne vaudra rien » En fin de compte, cette belle femme se repentit à la façon de Râbi'a : elle affranchit ses esclaves, livra sa demeure au pillage, et devint une des élues du paradis ; faisant montre de bonne volonté, elle rendit de nombreux services à la congrégation.

432. Un aveugle à l'esprit clairvoyant se tenait à la porte d'Aq-Séraï ; un jour, il mendiait du pain pour l'amour de notre Maître. Akhî Tchobân, fils d'Akhî Qaïçar, était présent. Le Maître étant survenu, jeta sa ceinture à cet aveugle et passa. « Prends cent dirhems, dit Akhî Tchobân à l'aveugle, et attache-moi cette ceinture à la taille ». L'aveugle n'y consentit pas : « Si l'on me donnait même mille dinars, je ne la donnerais pas ; je l'attacherai à mon cou, et je l'emporterai au tombeau ». La nuit qui suivit, il la passa à gémir et disait : « Seigneur ! Au nom de cette ceinture, délivre-moi des liens de ce milieu, et prends mon âme, pour que j'échappe aux entraves de ce monde ». A ce moment une voix s'éleva : « Un tel, l'aveugle, a été délivré des liens de la vie et s'est

1. Râbi'a 'Adawiyya, sainte célèbre de l'islamisme.

plongé dans la vie éternelle ». Akhî Tchobân, ayant mis la ceinture à sa taille, s'accupa des funérailles du pauvre homme : avec de grands honneurs, il l'emporta hors de sa demeure, fit tout ce qui était nécessaire, et accomplit le rite des condoléances.

433. Le sultan des lieutenants, Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu nous sanctifie par son puissant mystère !) a raconté ceci : Mon directeur spirituel entra dans notre maison ; il fit retraite dans l'étuve du bain, où il séjourna dix jours et dix nuits sans prendre aucune nourriture ; il en avait fermé la porte et les fenêtres et m'avait ordonné de lui préparer quelques mains de papier de Bagdad [1]. Cependant, ayant commencé à exprimer des idées transcendantes [2], il me les dicta en arabe et en persan ; je les écrivais, et je les lisais à haute voix. Quand j'eus achevé, il ordonna d'ouvrir le fourneau ; il prit feuille par feuille environ cent cahiers de papier couverts de pensées transcendantes, et les jeta dans le feu en disant ; « N'est-ce point à Dieu qu'aboutit toute chose [3] » ? Lorsque le feu lançait des flammes et brûlait les papiers, il souriait et disait : « Ils sont venus du plus profond du monde mystérieux, et ils s'en retournent dans l'au-delà sans défaut ». Je voulais, continua le Tchélébi [Ḥosâm-ed-dîn], cacher quelques-unes de ces feuilles : « Non, cela ne convient pas, dit mon directeur spirituel, car les pensées vierges contenues dans ces mystères ne sont pas appropriées à l'audition des meilleurs de ce pays ; il n'y a que les âmes des particuliers de la Majesté qui puissent entendre ces paroles ; c'est leur nourriture spirituelle ».

« Ma parole est l'ange du soleil ; mais, si je ne parle pas, l'ange affamé dira : Parle ! pourquoi es-tu silencieux ?

Après être sorti de cet endroit, il entra dans le bain de Zîrwâ [4], se précipita dans l'eau bouillante, en passant par le

1. Cf. Cl. Huart, *Calligraphes et miniaturistes de l'Orient musulman*, p. 10.
2. *Ma'ânî-i ladonî*.
3. *Qor*, XLII, 53.
4. Cf. t. I, p. 357.

trou de la chaudière, sans quitter ni son férédjé ni son turban, et y resta près de sept jours et sept nuits. Au bout de sept jours, au matin, il sortit la tête hors de la chaudière et préluda par ces mots :

« Je suis revenu, comme la fête nouvelle, pour briser le cadenas de la prison ; à ce ciel mangeur d'hommes je briserai griffes et dents ».

Puis il retourna à son collège, où il y eut concert perpétuel pendant sept autres jours.

434. Les chers compagnons ont raconté qu'un jour notre Maître se trouvait dans le jardin du Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn ; ce jour-là, les amis se livrèrent à des plaisirs, à des danses, à des troubles hors de toute limite. Tout à coup notre Maître s'écria : « Mes amis, je désire que ce couvent de Ziyâ ed-dîn soit attribué à notre Tchélébi (Ḥosâm-ed-dîn) ». Au matin, on nous informa de la ville que le prieur du couvent de Ziyâ-ed-dîn était trépassé ; on l'annonça même du haut des minarets ; or il n'avait jamais eu de maladie ni ressenti de douleur. On dit même que ce derviche était un homme tapageur [1] et orgueilleux, et que continuellement par mauvaise intention et amour de la contradiction il disait des choses qui touchaient à l'honneur des amis et se livrait à des médisances ; il fut tué par le mauvais augure des médisants. Au bout du troisième jour, le Maître ordonna d'établir le Tchélébi en qualité de prieur de ce même couvent ; il y eut une intronisation magnifique ; ce jour-là, le Maître dit cet hémistiche :

« O toi qui es mort de misère à côté de ton trésor ! ».

C'est à dire, tu es comme une cruche dont le ventre est plein d'eau et dont les bords sont secs. Quand même le soleil brille sur un roc dur et l'échauffe de sa propre chaleur, lorsque ce soleil descend à l'horizon et disparaît, ce roc redevient froid comme il l'était d'abord ; de même la sagesse des

1. *Bawwâch.*

saints, tel un soleil, agit pareillement sur l'âme des négateurs et des malintentionnés.

« Un discours pur ne reste pas stable dans les cœurs aveugles ; il s'en va jusqu'au principe de la lumière ».

Une troupe de négateurs qui se trouvaient présents dans cet endroit obéirent [à cette invite], coupèrent leurs cordelières et devinrent de sincères disciples.

435. Le roi des professeurs, la quintessence des modernes, la mer de raison et de tradition, l'encyclopédiste qui unissait les sciences primordiales aux sciences dérivées, notre Maître Zéïn-ed-dîn 'Abd-el-Mou'min de Toqat (miséricorde de Dieu sur lui !), qui était le maître des grands savants, l'homme rare de l'Asie-Mineure, le second No'mân [1], l''Omân [2] de la pensée, et un second Abou-Yoûsouf [3] dans la pratique de la crainte de Dieu et la science des décisions juridiques, dont je suis un des humbles disciples, a raconté un jour, dans une assemblée de savants de Toqat, dans le collège fondé par le Perwâné Mo'în-ed dîn (que Dieu le couvre de son pardon !), l'historiette suivante :

« Du temps de notre Maître, je me trouvais à Qonya en qualité de répétiteur de notre Maître Chems-ed-dîn Mârdînî, dans le collège de Djélâl-ed-dîn Qaratâï [4] (miséricorde de Dieu sur lui !). Un jour, une compagnie de gens de mérite causait, en présence de Chems-ed-dîn Mârdînî, de l'origine illustre, des qualités personnelles remarquables, des mœurs mahométanes et des miracles merveilleux de notre Maître ; et le chéïkh, en parfaite sincérité, approuvait et confirmait

1. No'mân ben Thâbit était le nom propre d'Abou-Hanîfa.

2. La mer d' 'Oman, l'Océan indien.

3. Ya'qoûb ben Ibrâhîm, élève et successeur de l'imam Abou-Hanîfa, auteur du *Kitâb el-Kharâdj*.

4. Les constructions de ce collège existent encore aujourd'hui ; voir l'inscription de 649 hég., qui en établit la fondation, dans Cl. Huart, *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, n° 35, p. 63 ; *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 156,157, avec dessin du portail ; et sur Djélâl-ed-dîn Qarataï, *Epigraphie*, p. 64 ; Munedjdjim-bachi, t. II, p. 569.

tout en pleurant, ainsi que les autres, qui se mirent à pleurer aussi. Il me survint, dans les plus profonds replis du cœur, une hésitation, me disant pourquoi un tel grand homme, un tel souverain, un tel savant à la fois théorique et pratique commençait par des danses et par des concerts spirituels, et s'il autorisait [réellement] des actes contraires à la loi religieuse: car une pareille règle n'est pas admise en matière de religion; toutefois ma langue ne proféra pas une seule fois ces réflexions. Inopinément, un matin, j'eus l'occasion de le rencontrer, et je vis en même temps que Chems-ed-dîn de Mârdîn arrivait aussi d'un autre côté; il s'inclina et baisa la main de notre Maître; je fis la même chose que j'avais vu faire au professeur titulaire [dont j'étais le répétiteur] Je m'aperçus que notre Maître tournait son visage vers moi; il me dit: O notre Maître Zeïn-ed-dîn, il y a une question de droit que je sais que tu as étudiée, c'est à savoir qu'en cas de nécessité et de faim [1] pouvant entraîner la mort, il est permis à l'homme de manger des choses mortes et des objets immondes, qu'il y est autorisé et qu'on a jugé que c'était admissible en vue du maintien de la vie humaine, pour qu'elle ne disparaisse pas totalement et pour l'avantage de la religion: c'est là une idée qui est établie chez les savants. Maintenant, pour les hommes de Dieu, il y a des circonstances et des nécessités qui peuvent être comparées à la faim et à la soif, et qu'on ne peut traiter que par les concerts spirituels, la danse, l'extase mutuelle et les mélodies des chansons; sinon, par l'excès de terreur causé par les apparitions et les lumières de la splendeur divine, le corps béni des saints fondrait et serait réduit à rien, comme de la glace en présence du soleil de juillet.

« Pour maintenir ce corps spirituel le soleil se retire un instant de cette neige.

« C'est à cette situation que faisait allusion cette exclama-

1. *Makhmaça*, expression coranique qui se rencontre deux fois dans le livre sacré, *Qor*. V, 5 et IX, 121.

tion [du prophète] : « Parle-moi, ô la petite rougeaude [1] ! ». Excuse-nous, car cette faim atroce, cette soif douloureuse sont devenues notre royaume ; cet état immonde est meilleur que l'état licite, l'amertume préférable à la douceur, l'incrédulité meilleure que la foi ; nous en avons fait la religion des amoureux mystiques.

« Je suis dans l'état où tu me vois, je me plains de ce que tu sais ».

« Il y a des tiraillements dans mon âme, et je sais qui me tire ; je voudrais me reposer un instant, mais cela ne m'est pas possible.

« Les ruines que fréquentent les amoureux mystiques ne sauraient être reconstruites ; elles ne peuvent être contenues dans les expressions du langage.

« Cette science acquise au collège, c'est une chose, et l'amour mystique en est une autre.

« La terreur que m'inspirait notre Maître, continua Zéïn-ed-dîn, causa en moi une telle extase que je tombai évanoui pendant je ne sais combien de temps. Quand je revins à moi, je posai la tête sur son pied béni, je lui demandai pardon, je devins un disciple en toute sincérité, ainsi qu'un amoureux du concert spirituel, à telles enseignes que ce concert devint entièrement la nourriture de mon âme. » Tous les savants le couvrirent de bénédictions, et leur croyance devint mille fois plus forte.

436. Le Tchélébi Chems-ed-dîn, fils du professeur, et Fakhr-ed-dîn Dîv-dest, nous ont rapporté qu'à cette époque-là, un groupe de savants jurisconsultes disait certaines choses au sujet de l'interdiction du violon, et en désapprouvaient l'usage. Quand le Maître eut vent de cette affaire, il s'écria : « Ils battent du fer qui est froid ! J'en jure par Dieu, on leur jouera du violon sur leurs tombeaux ! » Après la mort du Maître, les amis se livraient à une danse rituelle sur la place publique de Qonya ;

1. Surnom familier donné par Mahomet à 'Aïcha.

une forte pluie étant survenue, ils entrèrent dans le cimetière où se trouvait le tombeau du Qâḍi Sirâdj ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui !) et y firent un grand concert. Se souvenant de ce qu'avait dit le Maître, ils s'inclinèrent et lui rendirent justice.

437. Çalâḥ-ed-dîn Malatî nous a transmis les paroles mêmes de Sulṭân Wéled, qui raconta un jour ceci : « Mon grand-père, le grand Maître, fit, à la fin de sa vie, les recommandations suivantes à mon père : O Djélâl-ed-dîn Moḥammed, voici que je retourne à Dieu ; je serai assidu auprès des lumières de son essence.

« Nous sommes nés de son essence et nous y retournons ; ô mes amis ! priez pour notre départ ».

« Ceux qui sont préparés à rejoindre le monde de l'au-delà, ceux qui se dirigent vers l'assemblée supérieure, instruisent leurs successeurs des mœurs et de la situation de leurs prédécesseurs. Grand Dieu ! sois ainsi et fais tes efforts pour que je sois heureux et glorieux en sa présence, que je ne sois pas honteux et la tête basse dans l'idée de trouble. Mets cette recommandation à ton oreille comme une boucle d'or.

(*Vers arabe*). « Sois un récit dont le souvenir est agréable, car les hommes ne consistent qu'en récits ».

« Mon père fit comme il lui avait été prescrit et indiqué, et même cent mille fois plus ; finalement, la perfection de sa situation atteignit le degré ordonné. »

« O mon cœur ! par ton ivresse, par ta déliquescence, tu ne dis plus les paroles d'un père, tu n'as plus l'ambition d'un fils ».

438. Béhâ-ed-dîn Baḥrî, nous a-t-on dit, était devenu très malade aux eaux thermales, de telle manière qu'on avait complètement désespéré de sa vie. Le Maître ordonna qu'on le prît dans ses vêtements de nuit et qu'on le portât aux bains. Plongé dans le bassin, il lui fit faire un si grand nombre d'immersions qu'on ne saurait les compter. Tous les amis, stupéfaits, renoncèrent à le voir vivre et se dirent :

Aucun médecin intelligent n'a jamais prescrit de traitement aussi étrange à aucun malade, et jamais personne n'a vu pareille chose. Personne n'osait parler; seul, le fils du patient, Çalâḥ-ed-dîn, poussa un cri. Le Maître retira lui-même Béhâ-ed-dîn de l'eau et ordonna qu'il se reposât un instant. Quand le malade se leva, il demanda à manger, fut guéri promptement et partit, en disant :

« Tu es la santé ; quand tu viens et que tu montres ton visage, l'armée des douleurs s'enfuit et montre le dos ».

Cent mille négateurs reconnurent cette puissance, cette autorité immense, devinrent disciples et croyants, et entrèrent au paradis [1].

439. On rapporte qu'un jour le Maître exprimait des pensées au sujet des négateurs malintentionnés ; il dit : Un scorpion se promenait sur le bord d'un ruisseau ; une tortue [2] le rencontra et lui dit : A quoi es-tu occupé ? Je cherche un moyen, dit le scorpion, de passer de l'autre côté du ruisseau, car mon clan et mes enfants s'y trouvent. La tortue, pleine de compassion pour cet étranger, le prit sur son dos comme elle eût fait pour un proche parent et se mit à nager à la surface de l'eau. Quand ils furent arrivés au milieu du ruisseau, le scorpion eut envie de piquer avec sa queue, et se mit à frapper l'écaille de la tortue avec son dard. « Que fais-tu ? » lui dit celle-ci. « Je montre mon habileté, répondit le scorpion ; tu as généreusement mis un emplâtre sur ma blessure ; moi je te pique de mon dard ; c'est exactement la même compassion ». Immédiatement la tortue plongea, et le misérable scorpion alla rejoindre l'enfer des serpents [3].

Le Maître récita ensuite ces vers [arabe] :

1. Ms. 114, f° 168 r°.

2. *Séng-pochtî*, traduit par *Kâsoû*. Cf. *Kâsé-pochî*, synonyme de *tâk-pochî*, dans le *Ferhengi Djéhângîrî*, t. I, p. 191, attesté dans un vers de Séïf Isférengi.

3. Cette fable se retrouve dans le *Béhâristân* de Djâmî.

« Allons, anéantissez la vie de l'être vil, et hâtez-vous ! Ne la laissez pas vivante, car c'est un scorpion [1].

Il dit de même :

« Si même le sot se montre d'accord avec toi, en fin de compte il te causera des ennuis par sa bêtise.

« Il est certain que l'amour de l'imbécile ressemble à celui de l'ours, dont la haine est de l'amour et l'amour de la haine ».

440. Djélâl ed-dîn Mostaufî [2] donna un jour un festin gigantesque où il convia tous les notables de la ville. Lorsqu'on eut posé les tables et qu'on eut annoncé le commencement du dîner, chacun s'occupa de manger avec un désir entier et un appétit sincère. Le Maître n'y prit pas part et n'y fit pas attention : il baissait la tête avec obstination. Pour s'excuser il dit : Notre estomac est devenu bien faible ; il ressemble à un âne maigre et blessé qui gémit et se courbe quand on veut lui imposer le bât. Il n'a pas la force de supporter ce fardeau. S'il n'était pas ainsi battu, il aurait mangé plusieurs de ces boulettes de hachis [3]. Le contrôleur des finances se mit à pleurer, rendit des services au Maître et devint son disciple ; il distribua aux amis de splendides vêtements d'honneur et jeta aux récitants, ce jour-là, trois mille dirhems [4].

441. On raconte qu'un jour une réunion de dialecticiens et de maîtres des ruses interrogèrent le Maître en ces termes : « Lorsque le Dieu très haut produisit Adam à l'existence en le faisant sortir des cachettes du néant et composa son corps au moyen de l'eau et du limon, car il a été dit : « J'ai pétri le

1. Jeux de mots dans le texte sur *ḥayya* « vivante » et « serpent ».

2. Maḥmoûd, contrôleur des finances, nommé à ce poste lorsque le Çâḥib Fakhr-ed-dîn fut envoyé à la forteresse d'Osmandjiq, sous le règne de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau III, fils de Qylydj-Arslan IV, qui monta sur le trône en 663 (1264). Cf. Ibn-Bîbî, IV, p. 307, 310, 313, 334.

3. *Koûfté*, turc *keuftè* ; jeu de mots entre les deux sens de ce mot, « battu » et « hachis ».

4. Ms. 114, fol 68 v°.

limon d'Adam de ma main pendant quarante matins »[1], y avait-il de la paille mélangée à cette eau et à ce limon, ou non[2] ? Le Qorân glorieux, répondit le Maître, s'exprime en ces termes : « Dieu a créé l'homme d'argile semblable à la terre de potier »[3], ce qui veut dire qu'il n'y avait que de l'eau et du limon ; s'il y avait eu de la paille mélangée à cette terre et à cette eau, mes talons ne se seraient pas fendus ». En disant ces mots, le Maître montra ses deux talons qui, par l'eau de l'ablution prise dans les glacières, étaient fendus par l'exercice de la danse rituelle. Tous les assistants restèrent stupéfaits de cette réponse satisfaisante et de cette grâce abondante ; ils devinrent des disciples en toute sincérité, et rendirent justice à cette mansuétude digne d'Abraham, à cette science digne de Mahomet.

442. Chems-ed-dîn et Bedr-ed-dîn, tous deux fils du professeur, ont raconté ceci : « Dès le premier moment que nous devînmes les disciples de Djélâl-ed-dîn Roûmî, une terreur immense, provenant de la crainte révérentielle qu'il nous inspirait, s'empara de nous ; nous ne pouvions plus nous mouvoir ; isolés dans une des cellules du collège, nous brûlions des feux du désir. Or, on avait installé, pour le Maître, une chambre à coucher sur la terrasse du collège, en forme de cellule. Une nuit, celui-ci, passant la tête par notre fenêtre, nous dit : Montez, car en ces jours, dormir sous le toit amène de la pesanteur et de la paresse ; il vaut mieux s'endormir en contemplant le toit des cieux. Quand nous fûmes montés sur la terrasse, nous vîmes que le Maître avait rempli le pan de sa robe de terre menue, avait apporté celle-ci et l'avait versée sur le bord du toit. « C'est en vue de l'ablution et de l'urine[4], nous dit-il, afin que vous n'ayiez pas la peine de descendre. » Ne pouvant supporter l'idée d'une pareille

1. *Hadîth*, déjà cité ci-dessus, p. 64.
2. Il convient de se souvenir que les maisons, en Orient, sont généralement bâties en pisé ou torchis, c'est-à-dire en glaise mélangée de paille hachée.
3. *Qor.*, LV, 13.
4. *Mîzek*.

miséricorde, nous perdîmes l'esprit et sentîmes que le Maître avait posé nos têtes sur ses genoux et les embrassait par compassion. Quelle charité royale ! quel amour paternel ! Quelle affection pour ses serviteurs ! Quelle attention pour ses élèves ! Quelle perfection dans l'imitation du prophète !

« Viens, viens ! Tu es la merveille de notre époque, frère, père, mère, bien-aimée !

« A ton beau nom le mort se lève du tombeau ; il n'y a pas de vanterie, ô mon frère, si je te donne ce beau nom.

443. On dit qu'un jour le Perwânè Mo'în-ed-dîn vint lui rendre visite et sollicita l'autorisation de bâtir, sur le tombeau de Sulṭân el-'Olamâ [père de Djélâl-ed-dîn], une coupole rare et une voûte curieuse. « Du moment, dit le Maître, que rien n'est plus beau que la coupole des cieux, borne-toi à cette voûte d'émail bleu et renonce à ton projet. ». Le ministre s'inclina [1].

444. Les grands compagnons nous ont transmis le récit suivant : Le Khâdjè Chems ed-dîn le droguiste (miséricorde de Dieu sur lui !) était du nombre des disciples arrivés à la proximité de Dieu, et l'un des maîtres des coupoles du Bienfaiteur ; il aimait à se procurer des extases en buvant du vin ; quand il était ivre, il disait des choses mystérieuses et des miracles. Un jour, tout ivre-mort qu'il fût, il se leva, vint trouver le Maître et lui demanda un flambeau, une belle compagne, des friandises [que l'on prend en buvant du vin] et d'autres choses encore ; le Maître le prit au sérieux, et ordonna de le conduire dans une cellule : on mit devant lui un flambeau ; il constitua sa propre femme la belle compagne de l'extase, et l'on prépara toute espèce de friandises. Quand l'ivresse fut dissipée et qu'il revint à lui, Chems-ed-dîn se vit dans une cellule du collège, ayant à côté de lui la dame assise ; comme un fou, il s'écria : Quelle sorte de situa-

1. Ms. 114, f° 169 r°.

tion est-ce? La femme lui raconta ce qui s'était passé. Il poussa des cris, se leva, déchira ses vêtements sur lui-même, mit de la terre sur sa tête et versa des larmes de sang. Notre Maître le prit sur son sein, lui parla amicalement et lui pardonna. Immédiatement il se prosterna devant le Maître, renonça à l'idée de la mauvaise action [qu'il commettait en buvant du vin], et manifesta un repentir vrai et sincère. Durant le reste de sa vie, il ne mangea plus pendant la journée.

445. Un jour, en son commentaire, le Maître dit : « Dieu nous informe qu'il aime tellement les prières de ses serviteurs que si ceux-ci n'étaient pas dans la misère et l'avilissement, et ne le suppliaient pas, il leur enlèverait le désir de lui adresser des demandes. Moi, ajoute-t-il, je montre le besoin que j'ai d'eux, afin que ma Majesté sans besoins aime à ce point les suppliants.

446. On dit à un derviche : « Pourquoi as-tu renoncé aux supplications ? » Il répondit : « J'ai tant supplié que je n'ai plus rien à demander. Mon désir, c'est le paradis ; toujours celui qui n'a plus de désirs aime ceux [qu'il n'a plus].

« Avant-hier l'amour m'a dit : Je suis tout coquetterie ; deviens tout désir, du moment que je suis tout refus.

« Lorsque je laisserai ma coquetterie, tu deviendras tout désir; je me ferai moi-même tout désir pour toi.

447. Les glorieux compagnons, témoins de la turbulence du Maître, ont dit ce qui suit : C'était le premier jour du mois de ramazan ; tout à coup Djélâl-ed-dîn disparut du milieu des amis. On eut beau le chercher dans les endroits désignés, personne ne put indiquer sa trace. Les amis se mirent en quête troupe par troupe, de tous côtés ; on ne sut pas où il était passé. Ils montèrent tous à cheval, et restèrent stupéfaits de cette situation. Or le Maître, comme Joseph, faisait une retraite dans un puits qui se trouvait dans le jardin du collège; il s'était retiré du monde, et personne n'en savait rien. Le jour de la fête bénie [1], alors que les compa-

1. La fête de la Rupture du jeûne, qui termine le mois de ramazan.

gnons étaient assis, tristes et endeuillés, il sortit du puits et s'avança vers le collège. Un cri s'éleva de la poitrine des amoureux mystiques; ils témoignèrent de leur joie, et le Maître, en se livrant à la danse rituelle, commença la récitation de ce *ghazèl* :

« Elle est revenue, cette lune que le firmament n'a pas vue même en rêve ; elle a apporté un feu qu'aucune eau ne saurait éteindre », etc.

Les grands de la ville entendirent parler de cette aventure, et ils vinrent par troupes rendre visite au Maître.

448. Notre Maître Ikhtiyâr-ed-dîn l'imâm (que Dieu soit satisfait de lui !) a rapporté qu'un jour notre Maître tout doucement se rendait au jardin du Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn et que lui le suivait. Il jura par les serments les plus terribles, par le nom de Dieu, le glorieux, le généreux, qu'il avait vu, de ses propres yeux, le Maître marcher entre la terre et le ciel, à une coudée de hauteur. « Je tombai évanoui, dit-il ; quand je me relevai, le Seigneur s'en était allé à ses affaires. Un jour, en secret, il me dit à l'oreille : On ne peut pas être moindre qu'un oiseau, du moment que tu es un oiseau du Trône de Dieu.

« Je suis un oiseau du jardin de l'empyrée, je n'appartiens pas au monde de la terre ; pour deux ou trois jours on m'a fait une cage de mon corps ».

449. Quelques amis pauvres se plaignaient de leur peu de ressources et de leur fatigue ; le Maître leur raconta cette historiette : Du temps de l'Elu de Dieu (salut sur lui !) il se produisit une disette affreuse ; un de ses compagnons avait un boisseau de farine d'orge ; il faisait des reproches à Mahomet et lui demandait ce qu'il devait faire en ce temps de vie chère ; le prophète lui dit : « Vends cette farine d'orge et fie-toi à la Providence ». Conformément aux indications de Mahomet, le compagnon mit sur son dos (le sac contenant cette farine, et institua une vente aux

enchères parmi les compagnons en criant : Qui achète un boisseau de farine d'orge ? Aucun acheteur ne se présenta ; personne n'en voulut. L'un disait : J'ai des provisions pour un mois ; cela me suffit. — J'ai de la nourriture pour dix jours, disait un autre. J'en ai pour deux jours, répondait un troisième ; quand il ne restera plus rien, il me restera toujours le grand Attributeur de parts. Cela arriva à tel point qu'un pauvre dit à son tour : Je possède une bouchée ; ce soir je romprai le jeûne pour manger ; il ne me faut pas de provisions. Cependant l'Envoyé de Dieu (sur lui bénédiction et salut !) procéda à une distribution d'aumônes, de sorte que séparément à chacun il avait donné la force de se fier à Dieu, de manière qu'ils n'eussent pas à se préoccuper de leur nourriture et qu'ils pussent déployer leur étendard dans la voie des rois de la Vérité. Le premier compagnon étant devenu honteux, le prophète lui dit : « Tu as des provisions pour deux mois, et tu te plains encore ! Cela n'est pas permis ; Dieu ne t'accordera pas les dons de sa providence. » Immédiatement il fit des aumônes, se repentit, se fia à la Providence, et fut corroboré par la nourriture spirituelle.

« Allons ! fie-toi à la Providence, ne laisse pas trembler ton pied ni ta main ; ton pain quotidien t'aime plus que toi-même.

« Si tu ne te hâtes pas, il viendra tout seul à ta porte ; si tu te hâtes cela te donnera un mal de tête.

« Tu n'es pas de l'espèce de ces chères belles, pour qu'on te tienne sans noix ni raisins secs !

Les amis demandèrent pardon, rendirent grâces et se tinrent tranquilles.

450. Des gens raisonnables, dit un jour Djélâl-ed-dîn, se sont donné bien de la peine et ont supporté des douleurs sans limite pour extraire de l'argent et de l'or de la terre et de la pierre, et les apporter au monde pour que les créatures en jouissent ; tandis que des gens vils et méprisables font au contraire des efforts pour cacher l'or et l'argent dans la terre, pour que personne n'en tire de profit. Finalement ils

s'en iront [de ce monde] nus et sans provisions, et cette fortune restera comme héritage [pour d'autres].

« En fin de compte tu t'en iras incomplet, tes affaires seront sans résultat, et ton pain sera cru.

« Si, par l'impôt, tu rassembles de l'or comme du sable, tu mourras et cet or restera comme héritage. »

Celui-là est un homme, dit un jour le Maître, qui transmute la terre en or; mais celui-là est aussi un homme qui transmute l'or en terre. Louange à Dieu! dans les deux cas, nous sommes des héros.

« Nous avons appris de Dieu le métier d'homme ; nous sommes les héros de l'amour mystique, les amis d'Aḥmed [Mahomet].

451. Un jour le Maître s'excusait en présence du Perwânè, en ces termes : « Le navire de l'existence du derviche, sur la mer du pouvoir de Dieu, n'a pas la faculté de se diriger lui-même : « Les vents amènent ce que les navires ne désirent pas, et Dieu est le souverain maître de ses ordres [1] ». Quiconque contemple la lumière que répand ce passage : « Dieu fait ce qu'il veut [2] », ne conserve plus d'opposition par devers lui et a pitié de toutes les créatures. De même, un bienfait accordé pour l'amour de Dieu et qui comporte sa satisfaction, vient de la lumière du soleil et de la clarté de la lune. Les os du bienfaiteur s'en vont sous la terre, mais la lumière n'entre pas au tombeau. Fais cette épreuve : voici la lumière du soleil, mets-la dans le tombeau ; elle en sortira et ne restera pas là ; et ce discours n'a point de fin. » Cela veut dire que la bonté des braves gens est ainsi ; quand même un homme de bien descend dans la tombe, la lumière de ses bienfaits et l'éclat de sa renommée brillent jusqu'à la fin des temps.

(*Vers arabe*) « Le bien est comme le soleil, il ne saurait être caché jusqu'au terme fixé. »

1. En arabe dans le texte.
2. *Qor.*, III, 35; XXII, 19.

Le Perwânè s'inclina, se leva et rendit d'innombrables services aux amis [1].

452. Après la mort de notre Maître, raconte-t-on, un groupe de jurisconsultes fanatiques et d'ascètes réputés [2] dépassèrent toute mesure en présence du Perwânè, en disant : « Les danses rituelles sont absolument interdites ; nous concédons que notre Maître les pratiquait de son temps ; c'était admis de sa part, mais maintenant, il arrive à ses compagnons qu'ils prennent au sérieux d'adopter cette innovation ; c'est un devoir d'interdire de pareilles choses ; il est indispensable pour vous de déployer un beau zèle sur ce terrain ». Le Perwânè se leva, alla rendre visite au Chéïkh Çadr-ed-dîn, et lui raconta ce qui s'était passé. Ce jour-là, tous les grands personnages de Qonya étaient présents à la séance. « Si tu l'agrées de ma part, répondit le Chéïkh, si tu as confiance dans la parole des derviches, et si ta croyance relative à la haute dignité de notre Maître est ferme, je t'en conjure au nom de Dieu, ne t'immisce en aucune façon dans cette affaire, ne dis rien, détourne-toi des paroles des malintentionnés, et ne fais pas d'opposition, car ce serait en quelque sorte se détourner des saints : et cela n'est point béni. Cependant les innovations des saints de Dieu sont au même degré que les coutumes des nobles prophètes ; c'est eux qui savent la sagesse qui y est renfermée ; tout ce qui émane d'eux, n'est point sans être autorisé par le Tout-Puissant ; c'est ainsi qu'on a dit : « La bonne innovation instituée par les saints parfaits est comme l'illustre coutume conservée des prophètes (salut sur eux !) ».

Le résultat de ce discours fut que le Perwânè renonça à cette pensée désagréable et demanda pardon ; il ne fut plus possible à ce groupe de gens processifs, qui se dispersa, de se réunir et de se rassembler.

453. Les hommes généreux ont raconté qu'un jour l'épouse

1. Ms. 114, f° 117.
2. *Motéressim*, cf. Dozy, *Supplément*, t. I, p. 526.

de notre Maître (que Dieu sanctifie sa preuve !) aurait dit : Il faudrait au Seigneur trois cents ans, que dis-je ! il lui faudrait vivre quatre cents ans pour remplir l'univers de vérités et de pensées. — Pourquoi ? pourquoi ? répondit le Maître. Nous ne sommes ni Pharaon ni Nemrod ; qu'avons-nous affaire avec le monde terrestre ? Ou bien pour nous comment serait-il une place de tranquillité ? Pour délivrer quelques prisonniers, nous avons été enfermé quelques jours dans cette prison du monde ; il faut espérer que dans peu de temps nous retournerons vers l'Ami.

Quelle distance entre le monde terrestre et la substance pure ! D'où sommes-nous descendus ? Faites vos paquets, quelle sorte d'endroit est-ce ?

En effet, si ce n'était pas avantageux pour la situation de ces infortunés, je ne serais pas resté un instant dans ce domicile terrestre. Il dit alors ce vers auguste :

« Moi, je suis resté dans la prison du monde pour un avantage ; car, d'où vient que je suis en prison ? A qui ai-je volé de l'argent » ?

Pendant les jours où il se disposait à quitter ce monde, durant trois jours et trois nuits il ne parla à personne, et personne n'avait non plus la possibilité de parler. L'épouse de notre Maître s'avança, s'inclina et l'interrogea sur les motifs de ce trouble et de cette restriction. « Je suis, répondit-il, préoccupé de la mort : comment sera-t-elle ? »

« Vois les âmes de ces lions, dans cette forêt, craignant leur fin ; car à la vue de ce lion de la mort, ces lions ne versent que du sang. »

Un cri sortit de sa poitrine, il se souleva et resta quelque temps sans connaissance. Cependant, ces jours-là, il contemplait son collège béni, poussait des cris et des soupirs profonds. Il y avait là un chat ; il s'avança, poussant des cris plaintifs et des appels. Notre Maître, en souriant, dit : Savez-vous ce que dit ce pauvre chat ? On répondit : Non. Il dit,

reprit-il, ceci : « Ces jours-ci il y aura pour vous le départ pour l'Empire sublime ; vous retournez à votre patrie originaire; et moi, pauvre [chat], que ferai-je? Tous les amis, poussant des cris, s'évanouirent. Après la mort du Maître, ce chat ne prit pas de nourriture et ne but pas pendant sept jours et sept nuits, et mourut aussi. La dame Mélékê-Khâtoûn, fille du Maître, entoura d'un linceul le corps de l'animal et l'enterra dans le voisinage du tombeau béni [du Maître]; on fit une distribution de *ḥalwâ* aux amis.

454. Il est bien connu qu'à la fin de la vie du Maître, celui-ci était endetté de cinquante-deux dirhems. Le maître ordonna de remettre quelques rognures d'or [1] au créancier, et qu'on lui demandât une décharge. Celui-ci refusa d'accepter, et fit cadeau du tout; il s'écria : Louange à Dieu, seigneur des mondes! je suis délivré de cette charge empoisonnée !

455. On raconte, d'après le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, qu'un jour le chéïkh Çadr-ed-dîn, accompagné de grands derviches, était venu rendre visite à notre Maître malade. Tous montrèrent un attachement extrême. Le chéïkh fut péniblement affecté de cette situation ; il dit : Que Dieu te guérisse promptement! Ce sera un accroissement d'élévation. Il faut espérer qu'une santé parfaite se produira. Notre Maître est l'âme des humains ; par sa bonne santé il est un don. Le Maître répondit : Que vos souhaits de santé s'appliquent dorénavant à vous-mêmes! Entre l'amant et l'amante, il ne reste plus qu'une chemise de crin. Ne voulez-vous pas qu'on la retire et que la lumière se joigne à la lumière ?

« Il dit : Si même son vêtement est plus fin que le crin et la robe de Chouster, s'embrasser sans voile est plus agréable.

« Je me suis débarrassé de mon corps, elle de l'imagination ; je me promène dans les extrêmes jouissances de la passion.

Le chéïkh et ses compagnons, versant des larmes, par-

1. *Qorâza*, rognure d'or employée comme menue monnaie, cf. S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 247, 248.

tirent, tandis que le Maître préludait à ce *ghazel* pendant que tous les amis déchiraient leurs vêtements et poussaient des cris :

« Que sais-tu, toi, quelle reine j'ai en ma compagnie dans le monde mystique?

« Ne considère pas ma face d'or, car j'ai un pied de fer. Je tourne ma face entièrement vers ce roi qui m'a mené au monde, j'applaudis mille fois de ce qu'il m'a créé ». Etc.

456. Notre Maître, un jour, ayant réuni ses compagnons les plus intimes, leur dit : N'ayez pas peur de mon départ, et ne soyez pas affligés, car la lumière de [Ḥoséïn ben] Mançoûr [el-Ḥallâdj] (que Dieu soit satisfait de lui!) s'est manifestée, au bout de cent cinquante ans, à l'esprit de Férîd-eddîn 'Aṭṭâr (miséricorde de Dieu sur lui!) : elle est devenue son directeur spirituel. Dans toutes les circonstances où vous vous trouverez, soyez avec moi, et souvenez-vous de moi, afin que je me montre moi-même à vous; quel que soit le vêtement que je revêtirai, je serai toujours à vous, et je répandrai sur vous la menue monnaie des pensées; je dirai la même chose que notre sultan Mahomet, l'envoyé de Dieu (sur lui les salutations les plus parfaites!) : « Ma vie est un bien pour vous, et ma mort est aussi un bien pour vous »; c'est-à-dire, ma vie est pour diriger, et ma mort pour la faveur [divine]. Puis il dit :

« Pour ce monde d'ici-bas, je dirai : Montre leur la route; pour celui de la vie future, je dirai : Montre-leur la lune.

Les amis versaient une pluie de larmes, poussaient des cris et baissaient la tête.

457. Au moment de sa mort, Kirâ-Khâtoûn poussait des gémissements et déchirait ses vêtements sur elle-même, en disant : « O lumière du monde! O âme de l'humanité! O mystère de ce souffle! A qui nous confies-tu, et où vas-tu? » — Il répondit : « Où je vais? En vérité, je ne suis pas en dehors de votre cercle ». — « Est-ce que par hasard, dit la dame, il y aurait un autre semblable à notre Maître? » —

« S'il y en avait, répondit-il, ce serait moi-même ». Et il ajouta :

« Il n'y a qu'une seule âme dans le monde qui ait honte des apparences extérieures; elle revêt une forme humaine, mais c'est moi-même ».

Il continua en ces termes : J'ai deux attachements dans le monde, l'un pour vous, l'autre pour mon corps; lorsque, par la faveur du Roi unique, je serai dépouillé de celui-ci, et que le monde du Dépouillement et de l'Unité se manifestera, il restera encore cet autre attachement pour vous.

458. Le modèle des compagnons, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî (miséricorde de Dieu sur lui!) nous a rapporté qu'un jour on consulta le Maître sur cette parole de l'Elu de Dieu (bénédictions et salut!) : Je ne resterai pas mille ans dans le ventre de la terre; est-ce que c'est vrai? [Le Maître] dit : Oui, il a dit vrai, car il disait toujours la vérité, il était de toute confiance.

On rapporte qu'à son dernier souffle, notre Maître fit les recommandations suivantes au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn : Place mon corps en haut de la niche pariétale, car je ressusciterai avant tous les autres.

On dit aussi que notre Maître était encore alité, lorsqu'il se produisit un tremblement de terre qui dura sept jours et sept nuits; les secousses dépassèrent toute mesure; bien des maisons et des murs d'enclos des jardins furent démolis; le monde fut tout sens dessus dessous. Au septième tremblement, les amis poussèrent des cris et demandèrent secours au Seigneur glorieux. « Oui, dit le Maître, la malheureuse terre demande une bouchée grasse. Il faut songer à la lui donner. » Ensuite il se mit à faire aux amis ses recommandations dernières :

Je vous recommande de craindre Dieu en secret et en public, de peu manger, de peu dormir, de peu parler, d'éviter les péchés et les fautes, de pratiquer assidûment le jeûne, de vous tenir constamment debout, de renoncer pour toujours

aux passions charnelles, de supporter le mal de la part de tous les hommes, de rompre avec les sots et les gens du commun, de fréquenter les honnêtes gens et les hommes généreux ; car le meilleur des hommes est celui qui leur est le plus utile ; le meilleur discours est celui qui est en peu de mots et sert de guide.

Il ajouta ce vers grandiose :

« Détourner la tête des passions, c'est le propre des princes ; y renoncer, c'est la force du prophétisme.

Louange à Dieu seul, et salut sur celui qui croit à son unité !

459. On raconte, d'après l'ami théologien, Sirâdj-ed-dîn Tatarî (miséricorde de Dieu sur lui !) qu'au moment où notre Maître allait trépasser, celui-ci l'appela auprès de lui, lui enseigna la prière suivante, en lui recommandant de la dire continuellement, dans les temps faciles comme dans les temps difficiles : « Grand Dieu, je me console auprès de toi, j'étends mon âme vers toi ! Grand Dieu, je désire trouver chez notre Maître un intermédiaire qui me conduise auprès de toi, je désire par la santé un intermédiaire auprès de toi, pour que je puisse te louer fréquemment, te mentionner fréquemment ! Grand Dieu, ne m'envoie pas de maladie qui me fasse oublier ton souvenir, et qui trouble pour moi mon désir, qui interrompe pour moi le délice de te glorifier ; ne me donne pas [non plus] une santé telle qu'elle me rende rebelle, et m'augmente en incurie et en malfaisance : par ta miséricorde, ô le plus clément des êtres ! ».

460. Un derviche, prétendant vivre par le cœur, voulut demander à notre Maître ce qu'est la pauvreté. Immédiatement, au milieu d'un concert spirituel qui avait lieu, celui-ci prononça le quatrain [arabe] suivant :

« La pauvreté est une substance, et ce qui est en dehors d'elle un accident ; elle est une santé, et ce qui est en dehors d'elle est une maladie.

« Le monde tout entier n'est que tromperie et présomption : la

pauvreté, par rapport à ce monde, est un trésor et une [vraie] intention.

Le derviche sanglota et se roula aux pieds de notre Maître ; il devint un disciple sincère.

461. Un jour, un cher [compagnon] l'interrogea : Qu'est-ce que la mortification ? Il répondit (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) [par ces vers arabes] :

« Peu manger suffit pour celui qui prie, tandis que beaucoup manger aide à rester en place.

« Lorsque j'ai faim, une galette ronde me suffit, ainsi que le creux de la main plein de l'eau de l'Euphrate.

462. Dans ces jours où tous les imams de la ville et les chéïkhs de l'époque vinrent rendre visite à notre Maître malade et gémissaient du départ [prochain] de ce bonheur [qu'était sa présence], l'un de cette foule demanda : Qui est digne de succéder à notre Maître, et qui a-t-on désigné ? Celui-ci répondit : Notre Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. Le questionneur réitéra sa demande trois fois ; le Maître répéta la même réponse. A la quatrième fois, on lui dit : Que dites-vous pour notre Maître Béhâ-ed-dîn Wéled ? — C'est un héros, répondit-il ; il n'a pas besoin de testament.

« Partout où il y a la marque de la blessure de l'amour, elle se montre sur son visage comme une lumière ».

« De plus, il n'est pas nécessaire pour lui de se vanter d'une telle prétention, car elle est aussi visible sur sa figure que le soleil ». Tous s'inclinèrent [en signe d'acquiescement] et sortirent.

463. Le pauvre théologien, la gloire des adorateurs, Ikḫtiyâr-ed-dîn l'imam (miséricorde de Dieu sur lui !) a rapporté, d'après le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, que celui-ci a dit : Le dernier jour de la vie du Maître, j'étais assis à son chevet béni ; mon maître, mon directeur spirituel s'était appuyé sur moi. Tout à coup un homme, d'un visage de toute beauté, apparut ; son caractère spirituel s'était incarné ; c'était

une apparence merveilleuse, à telles enseignes que je m'évanouis en voyant sa beauté gracieuse. Cependant notre Maître se leva et le reçut avec honneur; il ordonna d'enlever ses vêtements de nuit. Ce jeune homme s'étant arrêté quelque peu, je m'avançai vers lui et lui demandai ce qu'il y avait, quelle personne il était, et ce qu'il voulait. Il me répondit : « Je suis Azraïl, l'ange de la résolution et de la décision; je suis venu sur l'ordre du Très-Haut pour savoir ce qu'ordonnerait notre Maître. Heureux les yeux ouverts qui peuvent voir une telle forme! Tel est le regard pur qui a pu contempler l'Etre suprême! » Terrifié par cette apparition effroyable, j'entendis en même temps que le Maître disait :

« Avance-toi, avance-toi plus près, ô mon âme! ô messager venu de la cour de mon souverain! »

« Fais selon l'ordre que tu as reçu; s'il plaît à Dieu, tu me trouveras parmi ceux qui patientent » [1]!

Il fit apporter un bassin plein d'eau et y posa ses deux pieds; de temps en temps il mettait de cette eau sur sa poitrine, et en frottait son front béni; il disait :

« Lorsque l'ami apporta devant nous une coupe pleine de poison, nous la bûmes avec joie, du moment que le poison était donné par sa main.

« Par notre cœur, nous sommes au dessus du ciel, tandis que notre corps est sous la terre : par nos qualités [réelles] nous sommes devenus vivants, quoique, en apparence, nous soyons morts.

« L'âme est comme un miroir pur, et le corps s'applique à elle comme une poussière sur ce miroir; la beauté ne paraît pas en nous, lorsque nous sommes sous la poussière.

« Ce sont là deux maisons, deux demeures : sûrement c'est son empire; sers-le et sois joyeux, car nous l'avons servi ».

De nouveau il frottait de cette eau son front et sa poitrine, et disait :

1. *Qor.*, XXXVII, 102.

« Si tu es un vrai croyant et doux, la mort est une vraie croyante; si tu es un infidèle et amer, mourir est aussi infidèle ».

Nous nous trouvions dans cette même situation, lorsque les récitants entrèrent et commencèrent à dire le quatrain suivant :

« Le cœur, loin de toi, a conçu de fâcheux soupçons ; loin de toi, celui-là aussi porte son propre faible.

« L'amertume est à la bouche de tout cœur bilieux ; loin de toi, le sucre lui-même te porterait envie ».

Tous les compagnons, poussant des cris, pleuraient et gémissaient : « Oui, dit-il, c'est ainsi que le disent les amis : mais à quoi bon, du moment que l'on démolit la maison » ?

« Vois mon cœur ruiné, regarde doucement vers moi ; le soleil verse agréablement ses rayons sur des ruines ».

« Nos amis me tirent de ce côté-ci, et notre Maître Chems-ed-dîn m'appelle de cet autre côté : « Répondez affirmativement au missionnaire de Dieu, et croyez en lui » [1] ! Forcément, il faut partir.

« Toute cette existence a été créée du néant ; de nouveau elle est enfermée dans la prison du néant !

« Tout de même l'éternité est un ordre divin ; c'est à Dieu, le haut, le grand, qu'il appartient de juger ! »

Et l'on dit que Sulṭân Wéled, par suite [de la fatigue] des services [rendus], était devenu très maigre : il était affaibli par l'absence de sommeil. Il poussa des cris, déchira ses vêtements, émit des lamentations, et ne dormit absolument pas. Cette même nuit, notre Maître dit : « O Béhâ-ed-dîn, je me sens bien ; va, et repose-toi un instant [2] ; reste tranquille, quelque peu ». Lorsque Sulṭân Wéled se fut in-

1. *Qor.*, XLVI, 30.
2. *Sérî bè-nih.*

cliné et fut parti, le Maître dit le *ghazèl* suivant que le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn mit par écrit :

« Va, pose ta tête sur l'oreiller, laisse-moi tout seul ; ma tête est détruite, promène-toi la nuit, et tourmente-moi.

« Nous voici seuls en présence des vagues agitées de la passion, toute la nuit jusqu'au jour ; si tu le veux, viens et pardonne-moi ; si tu le veux, va-t-en et tyrannise-moi.

« Pour la reine des belles, la fidélité n'est pas un devoir : ô amant à la face pâle, sois patient et fidèle !

« Elle s'est fâchée contre nous, elle a un cœur dur comme la pierre ; elle me tue, et personne ne lui dit : Dispose-toi à payer le prix du sang.

« Il y a d'autres peines que de mourir pour lesquelles il n'y a pas de remède ; donc, de quelle manière pourrais-je lui dire : Guéris ce mal?

« Hier soir, en rêve, j'ai vu un vieillard dans la rue de l'amour ; il me fit avec la main un signe qui voulait dire : Viens vers nous ! »

C'est le dernier *ghazèl* que composa le Maître.

464. Le Tchélébi 'Ârif (que Dieu sanctifie son mystère !) a raconté que quand l'esprit saint de notre Maître s'en retourna auprès de la Majesté divine de l'Être inexplicable [1], Ikhtiyâr-ed-dîn, l'imam Maulawî, qui était un ange incarné, dit : Lorsque je posai le corps soyeux du Maître sur l'extrémité du brancard, et que je procédai au lavage avec toute politesse, grande considération et extrême effroi ; pendant que les amis confidents versaient l'eau, dont pas une goutte ne tombait sur le sol sans qu'ils la bussent, comme avaient fait les compagnons du prophète, cependant, au moment où je posai la main sur sa poitrine bénie, le Maître fit un grand mouvement ; involontairement, un grand cri s'échappa de ma bouche ; je laissai tomber mon visage sur sa poitrine, et je pleurai. Au même moment, il saisit mon oreille de sa main droite, tellement que je m'évanouis ; cela voulait dire : Ne souffle pas, et n'aie pas tant

1. *Bi-tchoûn* « sans comment », auquel la question *quo modo* ne saurait s'appliquer.

d'audace. Stupéfait, je restai abasourdi. J'entendis une voix mystérieuse qui récitait : « N'est-ce pas que les saints de Dieu n'ont à concevoir ni crainte, ni chagrin [1] ? Les vrais croyants ne meurent pas, mais ils sont transportés d'une demeure à une autre demeure ».

« Azraïl n'a sur les amants mystiques ni pouvoir ni accès ; c'est l'amour et la passion qui attirent les amoureux mystiques.

Après qu'on eût apporté dehors le corps sur le brancard, la totalité des grands et du peuple se découvrit la tête ; les femmes, les hommes, les enfants étaient présents ; il s'éleva un tel tumulte qu'il ressemblait à celui de la grande résurrection. Tous pleuraient, et la plupart des hommes marchaient, poussant des cris, déchirant leurs vêtements, le corps dénudé. Les membres des différentes communautés et nations étaient présents, chrétiens, juifs, Grecs, Arabes, Turcs, etc. ; ils marchaient devant, chacun tenant haut leurs livres [sacrés]. Conformément à leurs coutumes, ils lisaient des versets des Psaumes, du Pentateuque et de l'Évangile, et poussaient des gémissements de funérailles ; les Musulmans ne pouvaient pas les repousser à coups de bâton et de plat de sabre ; cette réunion ne pouvait être enrayée. Il se leva un tumulte immense, dont la nouvelle parvint au grand Sultan et au Perwâné, son ministre ; on fit venir les chefs des moines et des prêtres, et on leur demanda quel rapport cet événement pouvait avoir avec eux, puisque ce souverain de la religion était le directeur et l'imam obéi des Musulmans. Ils répondirent : En le voyant, nous avons compris la vraie nature de Jésus, de Moïse et de tous les prophètes ; nous avons trouvé en lui la même conduite que celle des prophètes parfaits, telle que nous l'avons lue dans nos livres ; si vous autres, Musulmans, vous dites que notre Maître est le Mahomet de son époque, nous le reconnaissons de même pour le Moïse et le Jésus de notre temps ; de même que vous êtes

1. *Qor.*, X, 63.

ses amis sincères, nous aussi nous sommes mille fois plus ses serviteurs et ses disciples ; c'est ainsi qu'il a dit :

« Soixante-douze sectes entendront de nous leurs propres mystères ; nous sommes comme une flûte qui, dans un seul mode, s'accorde avec deux cents religions ».

« Notre Maître est le soleil des vérités qui a brillé sur les mortels et leur a accordé ses faveurs ; tout le monde aime le soleil, qui illumine les demeures de tous ». Un autre prêtre grec dit : « Notre Maître, c'est comme le pain, qui est indispensable à tout le monde ; a-t-on jamais vu un affamé s'enfuir loin du pain ? Et vous, que savez-vous qui il était ? » Tous les grands se turent, et n'articulèrent pas une parole. Cependant, d'un autre côté, les lecteurs du Qorân, à la douce prononciation, lisaient des versets merveilleux ; il s'élevait un murmure lugubre et douloureux ; les muezzins à la voix agréable appelaient à la prière de la résurrection ; vingt troupes de chanteurs excellents récitaient les chants funèbres que notre Maître avait lui-même composés auparavant. Cependant le bruit des timbaliers, les sons des hautbois et de la trompette, l'annonce de la bonne nouvelle exprimée par ces mots : « Et lorsqu'on soufflera dans la trompette » [1] avaient produit un tapage énorme.

Au début du jour, on enleva le brancard du Collège béni, et l'on se mit en marche. Le brancard fut mis en pièces à six reprises pendant la marche, et l'on en fabriqua [chaque fois] un autre. Quand on parvint à l'enclos qui renfermait le mausolée illuminé, la nuit était arrivée.

465. On rapporte que le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn avait demandé au Maître : Qui accomplira la prière [funèbre] ? Il est préférable, répondit-il, que ce soit le chéïkh Çadr-ed-dîn. En effet, tous les grands savants et cadis avaient le désir de procéder à cette prière, mais cela ne leur fut pas accordé ; ce fut une faveur réservée particulièrement à cet être unique [Çadr-ed-dîn].

1. *Qor.*, LXXIV, 8.

466. Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn a raconté ce qui suit : Le cadi Sirâdj-ed-dîn était venu rendre visite au Maître malade ; quant à moi, j'avais pris en main la coupe contenant la potion, afin que peut être il consentît à humecter ses lèvres ; il n'y fit aucune espèce d'attention. Je remis la coupe entre les mains du cadi, dans l'espérance qu'il l'accepterait ainsi ; mais il ne la prit pas. Quand celui-ci sortit, je vis entrer le chéïkh Çadr-ed dîn ; il prit de mes mains la coupe et la présenta à notre Maître, qui en but une certaine quantité et la rendit. « Hélas ! dit le chéïkh, que deviendrons-nous sans l'existence bénie de notre Maître ? » Celui-ci répondit : Après nous, vous aussi parviendrez du monde de la séparation au monde de la réunion [avec l'Être suprême], et vous arriverez à votre but véritable.

467. Le jour de la visite du tombeau, Kémâl-ed-dîn, major-dome de l'assemblée, se tenait à l'extrémité du chemin et annonçait les surnoms de chacun, en y ajoutant une invocation. Lorsque ce fut le tour du chéïkh Çadr-ed-dîn, il l'annonça en ces termes : « Au nom de Dieu ! le roi des rois des chercheurs de vérité, le chéïkh ul-Islâm parmi les mondes ». Le chéïkh le reprit en disant : « Il y avait dans le monde un chéïkh ul-Islâm ; celui-là est parti. Dorénavant, le fil de la réunion est brisé ! La perle centrale du collier de la pensée s'est cachée loin de nous. Dorénavant, la bonne organisation des choses, la filière de la communauté auront une fente ; il est arrivé comme il avait été dit. » Il pleura amèrement ; une clameur s'éleva de l'assemblée. Un groupe de chéïkhs de l'époque, faisant opposition, s'écrièrent : « Pourquoi n'as-tu pas exprimé cette pensée plus tôt ? » Il répondit : C'est pour que vos boutiques ne soient pas ruinées, et pour que le monde ne soit pas annihilé ! Cependant Fakhr-ed-dîn 'Irâqî sortit et partit ; petit à petit la réunion se dispersa ; on roula entièrement le tapis de la joie ; au milieu des contemporains il ne resta plus trace de plaisir ni de fraternité fidèle. Le trône de la fortune des sultans et des chefs militaires orgueilleux fut foulé par le pied des Mongols ; l'or et les têtes furent

emportés par le vent : les médresés et les khânqâhs devinrent des hôtelleries ; la bénédiction disparut du monde, et les ténèbres de la tyrannie s'appesantirent sur l'univers, qui fut bouleversé. Jusqu'au quarantième jour, le sultan et les émirs ne montèrent plus à cheval. Pendant quelque temps les savants, les émirs, les pauvres donnaient consécutivement, mais séparément, des fêtes de mariage. Une nuit, dans une fête donnée par l'Emir Perwâné, le prince des littérateurs, l'Emir Bedr-ed-dîn Yaḥyâ (que Dieu le recouvre de son pardon !) s'était échauffé pendant le concert spirituel ; il déchira ses vêtements sur lui-même et prononça ce quatrain :

« Où est l'œil qui n'est pas devenu humide du chagrin causé par toi ? Quel est le vêtement qui n'a pas été déchiré par ton deuil ?

« Je jure par ton visage qu'un homme semblable à toi n'est pas passé de la surface de la terre à son sein. »

Le Perwâné distribua des vêtements d'honneur et lui donna une bonne mule.

De même, chaque grand poète, tel que l'émir Béhâ-ed-dîn Qâni'î, le roi des poètes et d'autres gens de mérite habiles, disaient des quatrains agréables, et y montraient leur foi. Parmi les derviches confidents, il y en eut un qui dit en pleurant ce quatrain :

« O terre ! par suite du chagrin de mon cœur, je n'ose pas dire quelle perle le destin a cachée dans ton sein aujourd'hui !

« Le piège où se prenait le cœur de tout un monde est tombé dans le piège ; le chéri des créatures s'est endormi dans ton giron.

Le Maître (que Dieu sanctifie son cher mystère !) s'est transporté du monde de l'empire aux provinces de l'empyrée, le dimanche, au moment du coucher du soleil, 5 djoumâda II de l'année 672 [1].

1. En arabe dans le texte. Cette date correspond au 17 décembre 1273, selon le calcul des *Vergleichungs-Tabellen* de Wüstenfeld et la *Nouvelle méthode* d'Emile Lacoine (Constantinople, 1886).

« Ce roi de la pensée sans trouble est parti tout en dansant vers cette autre contrée de la lumière. »

468. Les nobles compagnons ont rapporté que le jour de la mort de notre Maître, on traîna sept bœufs devant ses obsèques ; on en envoya un au couvent des Qalendèrs, à la disposition du Chéïkh Abou-Bekr Djaulaqî de Nigîsâr, pour qu'il le jugulât en sacrifice ; le chéïkh ordonna qu'il fût sacrifié sur le champ et sa chair distribuée aux nécessiteux et aux pauvres. Le Chéïkh 'Omar Kirihî, son ami intime, survint à ce moment et dit : « Nous n'en aurons pas même la cuisse. » — « C'est dommage, répliqua Abou-Bekr, que ce paysan ne soit pas encore passé chez toi, car il faut un fils de paysan pour que nous sacrifiions notre propre vie en aumône pour la sienne, que nous vendions notre mule et que nous fassions un festin. Ce serait un beau courage que de refuser un bœuf aux pauvres et que nous le désirions avidement ! » Les Qalendèrs poussèrent des acclamations et des cris. Le chéïkh 'Omar se fâcha : « Tu nous as déshonorés », dit-il. Il se leva, se mit en marche, proclama la pauvreté des derviches, vendit sa mule et organisa un beau festin. « Viens, ô derviche, dit Abou-Bekr, nous avons renoncé [à nos prétentions]. » Tous poussèrent le même cri : Dieu est le plus grand, et se réjouirent. Telle est l'équité des mystiques, et plus encore.

469. Le plus excellent des contemporains, le martyr de la foi musulmane, le cadi Nedjm-ed-dîn Ṭachtî (miséricorde de Dieu sur lui !) dit un jour, dans une assemblée de grands savants : Dans tout l'Univers il y a trois choses générales qui, lorsqu'elles parviennent au Maître et lui sont attribuées, sont approuvées par les gens distingués. La première est le livre du *Methnéwî* ; car on appelle *methnéwî* [toute poésie dont] les deux hémistiches [riment entre eux] ; à notre époque, quand on dit le *Methnéwî* de notre Maître, c'est lui que l'on entend. La seconde, c'est qu'on appelle tous les savants *notre Maître ;* mais actuellement, quand on emploie cette expression, c'est lui que l'on désigne. La troisième,

c'est qu'on appelle tout tombeau *turbé*; dorénavant, quand on dira *turbé*, on comprendra celui de notre Maître, qui [n'] est [pourtant qu'] un tombeau [comme les autres].

470. On nous transmet le récit suivant, tombé de la bouche de Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère !) : Après la mort de mon père, je m'étais assis auprès du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu augmente sa récompense!) et de Kirâ Khâtoûn. Celle-ci (miséricorde de Dieu sur elle !) aperçut notre Maître qui, semblable à un ange dont on a dit : « Ils ont des ailes, au nombre de deux, trois ou quatre [1] », avait ouvert ses ailes ; il se tenait au-dessus de nos têtes et nous protégeait.

471. La quintessence des compagnons, l'esprit des saints, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du *Methnéwi* (que Dieu soit satisfait de lui!) a raconté que Sirâdj-ed-dîn Tatarî (miséricorde de Dieu sur lui !) vit en songe notre Maître qui l'observait; il l'interrogea : « Comment est l'état de cet autre monde ? » — O Sirâdj-ed-dîn, répondit le Maître, on ne m'a pas reconnu dans cet autre monde, pas plus qu'on ne me reconnaît dans le monde d'ici-bas ; à telles enseignes qu'aucun archange n'a connaissance de ce qu'a dit le Qorân : « Il s'est approché, et est descendu comme un moyen d'une corde [2] », et personne n'a d'information au sujet de cette pause. Celui qui a trouvé la [véritable] connaissance, et a été informé de la [véritable] signification, ne fait de pause que là-bas. Telle est également notre situation par rapport aux nobles êtres spirituels et parfaits. »

472. Béhâ-ed-dîn le marin (miséricorde de Dieu sur lui!) a rapporté les propres paroles dites un jour par le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie son mystère pur !) : Il s'était passé sept ans entiers depuis la mort de mon chéïkh, et je ne l'avais jamais vu en songe. J'avais beau le chercher degré par degré dans cet autre monde, je n'y arrivais pas,

1. *Qor.* XXXV, 1.
2. *Qor.* LIII, 8.

et personne ne me donna d'indication permettant de retrouver cette dignité invisible.

« Qui cherchera ta marque, puisque tu n'en as pas ? Qui trouvera ton lieu, puisque tu n'en as pas ?

J'étais resté sans force, ne sachant que faire. Tout à coup, un jour où je me promenais dans le jardin, je vis que la porte du neuvième ciel s'était ouverte, et j'entendis le Maître me crier : O Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, comment es-tu? Puis je ne le vis plus. Cependant, par suite de la grâce qu'il avait dans cette bonté de me demander comment j'étais de la part de cette majesté incompréhensible, il y a des années que je suis plongé dans la contemplation de l'Être sans comment. Et il ajouta ;

« Il y a des milliers d'assemblées de ce côté-là, et cette assemblée-ci est encore plus de ce côté-là ;

« Car elle est plus incompréhensible au milieu de ce monde incompréhensible. »

473. Les nobles compagnons ont raconté qu'un jour, un grand personnage posa la question suivante à notre Maître (que Dieu sanctifie son cher mystère !) : Dans la nuit de l'ascension de Mahomet, quels secrets Dieu a-t-il eus avec son Élu, et ce dernier avec lui, et qu'est ce qui s'est passé entre eux? Il répondit : Le Créateur (que sa toute-puissance soit exaltée ! que sa parole soit magnifiée !) a dit à Moḥammed l'Élu soixante-dix mille paroles mystérieuses pleines de lumière ; puis il lui dit : Selon ton libre arbitre, découvre trente-cinq mille mystères que tu choisiras, répète-les à qui tu voudras de tes excellents amis ; conserves-en cachés trente-cinq mille autres, et n'en informe personne parmi les bons et les pieux. » Le prophète informa ses nobles compagnons de certains de ces mystères ; il en redit près de dix mille à l'oreille du khalife ʿAlî (que Dieu ennoblisse son visage !) ; le reste, il le cacha dans le plus profond de son monde mystérieux. Tout de même, étant arrivé un jour à la chambre des Frères de la

pureté et des Amis fidèles, il entendit ceux-ci parler de ces mystères qu'il avait tenus cachés aux mortels. « Qui vous a dit ces secrets, et d'où vient la connaissance que vous en avez ? » Ils répondirent : « C'est celui-là même qui vous avait ordonné de ne pas les dire et de les tenir cachés, qui nous les a communiqués sans l'entremise d'un archange rapproché ni celle d'un prophète envoyé. » C'est ainsi que le Maître a dit :

« Tu les caches à Gabriel l'intermédiaire sûr? J'ai un autre Gabriel sûr.

La stupéfaction du Prophète, en constatant leur proximité [de Dieu] et leur agrément [par lui], devint mille fois plus grande; il manifesta de l'inclination pour eux. Grâce à Dieu, la Vérité suprême nous a permis de connaître ses mystères, de telle manière que tous les Frères de la pureté en sont stupéfaits et aux regrets. Le Maître a dit :

« Tais-toi, car au dernier souffle, si c'est permis, je te dirai un secret que personne n'a laissé tomber dans l'oreille des Frères de la pureté.

Lorsque le khalife ['Alî] fut plein de ces mystères solides et de ces lumières évidentes, tout troublé et poussant des cris, il partit pour le désert, courba la tête au-dessus d'un puits, se mit à dire « Ha ! ha ! » et à émettre des pensées, et continuellement dans cette extase, il s'écriait : « Si le voile était enlevé, cela n'augmenterait pas ma certitude. »

474. Un ami lui demanda un jour : Le Diable suggérait des idées diaboliques au prophète et s'enfuyait de l'ombre d''Omar, puisqu'il a été dit [en arabe] : Satan s'enfuit de l'ombre d'Omar. Quelle raison y a-t-il à cela? Le Maître répondit : Moḥammed était une mer, et 'Omar une coupe pleine d'eau ; on n'empêche pas la mer d'être embrassée par un chien, car l'océan ne saurait être souillé par la langue d'un chien.

« La mer profonde où naissent les perles ne peut être souillée par le gueule d'un chien.

Mais on protège la coupe pleine d'eau des atteintes de la langue du chien, car l'eau de la coupe change de nature et devient impure par le lappement (*woloûgh*) du chien.

475. La tradition nons informe que le Maître avait une élève, une sainte nommée Nizhâm-Khâtoûn, qui tenait toujours compagnie à Fakhr-en-Nisâ [1]. Elle eut envie de donner un concert au Maître et de servir les amis. Elle ne possédait rien en dehors d'un voile de Boûra [2]; elle le conservait pour lui servir de linceul lors de ses funérailles. Elle recommanda à ses servantes de le vendre et de préparer un concert. Au matin, le Maître se présenta à la maison de cette femme et lui dit : « O Nizhâm-Khâtoûn, ne vends pas ce voile, car il te le faut. Voici, nous sommes venus pour ton concert. » Il y eut, en effet, concert dans la maison pendant trois jours et trois nuits.

476. On rapporte encore qu'il y eut un grand concert dans la maison du Perwânè, et que les grands de l'époque s'y comportaient comme des frères. Le Chéïkh Çadr-ed-dîn, emporté par la passion et l'extase, dit ce qûatrain :

« Sans toi, qui me parlera des versets révélés ? Qui me dira la différence entre les *ḥadîth* authentiques et les suspects?

« Toute difficulté qui se présente dans la recherche de la vérité, explique la-moi, ô révélateur des mystères ! Quel autre pourrait les résoudre ? »

Il se précipita aux pieds du Maître et gémit amoureusement ; il grandit par cette conversation et se livra à des approbations.

477. Chems-ed-dîn Malaṭî avait invité le Maître et quelques-uns de ses compagnons à venir dans son jardin ; on avait

1. T. I, p. 256.

2. *Miqna'a-ï boûri*. Sur le mot *miqna'a*, voir Dozy, *Dictionnaire des noms de vêtements*, p. 377. Boûra est une ville d'Égypte, sur les bords de la mer, près de Damiette.

préparé une mule marchant à l'amble pour lui servir de monture. Djélâl-ed-dîn eut beau s'excuser, il ne lui fut pas possible [de ne pas se rendre à l'invitation] : on le prit pour ainsi dire de force [1] ; il enfourcha la bête pour faire plaisir aux amis, mais la mule, après avoir fait quelques pas, se coucha à terre. Les amis s'écrièrent : Au nom de Dieu ! qu'est-il arrivé à une pareille mule pour tomber par terre! Il répondit : C'est à cause du poids pesant du nom de Dieu qu'elle s'est couchée ; et je ne sais pas quelle âme ou quel animal pourrait supporter la grandeur du nom de Dieu.

« Moi, j'ai vu une figure magique [2] qui renfermait les mystères de l'amour divin ; je m'en fis un baudrier par manière de plaisanterie.

« Quand elle me pesa, cette figure magique divine, je l'abandonnai ; le dos de mille [chevaux] arabes n'aurait pas pu la porter. »

Tous les amis, poussant une clameur, s'inclinèrent et s'étonnèrent de cette force divine. Le Maître continua sa route à pied, au milieu des amis, en exprimant des pensées et en dansant.

478. Un jour, dans son collège béni, il avait manifesté des troubles et s'était enivré de musique ; il avait distribué tous ses vêtements aux récitants, de sorte qu'il dansait tout nu, sauf sa chemise. Tout à coup, le nœud de celle-ci se défit ; aussitôt le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn se leva en hâte, prit dans ses bras notre Maître, le revêtit de son propre *férédjé* et commença la danse rituelle. On dit que le Maître resta plongé pendant trois jours et trois nuits dans cette extase des plaisirs divins, et qu'il composa ce *ghazèl* :

« Par suite de mon ivressse et de mon abattement, je suis devenu tel que je ne distingue plus l'eau de la terre.

« Je ne trouve plus personne dans cette maison : tu as toute ta raison, viens, peut-être y trouveras-tu quelqu'un.

1. *Ba-djidd giriftènd.*
2. *Heïkèlî.*

« Je sais ceci, c'est que la séance a lieu à cause de toi, mais je ne sais si l'on y présente du vin ou un rôti.

« Intérieurement, tu es l'âme de mon âme, l'âme de mon âme ; extérieurement, tu es un soleil, oui, un soleil.

« Viens voir dans le marché ces hommes ivres hors de toute limite, si tu es le commissaire de police chargé de réprimer leurs écarts.

« Ton sourire ressemble à un éclair de peu de durée ; tu es un nuage pour celui qui est emprisonné dans les ténèbres.

« Entre à la réception du sultan éternel, vois y tourner des « écuelles grandes comme des piscines [1] ».

« Tu es un rubis agréable, mais qui est encore caché au fond de la mine ; tu es bien belle, mais ta beauté est couverte d'un voile.

« Ne parle à personne, et si quelqu'un se fâche, dis-lui : Dieu sait mieux ce qui est juste !

479. Le roi des lettrés, Fakhr-ed-Dîn Dîv-dèst à la nature angélique, nous a raconté ce qui suit : J'avais copié, pour le Maître, le Livre des Vérités de Solamî. Quand ce travail fut achevé, je le lui apportai ; il lui plut, m'en félicita, et me revêtit de son propre *férédjé* béni. Je m'aperçus que ce manteau était trop long pour ma taille ; de mes deux mains j'en ramassai les pans pour qu'ils ne fussent pas souillés de poussière. « O Fakhr-ed-dîn, me dit le Maître, fais-le arranger à la longueur de ta taille, pour qu'il ne te gêne pas. » J'en coupai une certaine quantité, et je le revêtis en tranquillité. Tout à coup la pensée suivante me vint à l'esprit : « Si, en un jour, je transcris deux cahiers de papier, le prix en est de quatre [dirhems] ; or, le livre que j'ai copié est de plus de quarante cahiers ; le Maître se contenterait-il de me donner cet objet ? » Djélâl-ed-dîn eut immédiatement connaissance de ce que je pensais : « Non, non, dit-il, ô Fakhr-ed-dîn, cette idée est erronée. » Il me raconta alors l'historiette suivante :

« Un derviche, à Bagdad, faisait circuler son panier le jeudi ; il arriva à la porte d'un palais fort élevé ; il demanda

1. *Qor.*, XXXIV, 12.

quelque chose pour l'amour de Dieu. Une main sortit de dessous la portière et jeta dans le panier du derviche un paquet enroulé. Le soir, revenu à sa demeure, le derviche versa sur la table tous les morceaux de pain qu'il avait recueillis; il aperçut alors ce paquet. Ceci est bien pauvre pour un tel palais, se dit-il. Bref, quand il dénoua le paquet, il y trouva une poularde engraissée; il la prit et la jugea extrêmement pesante; le ventre en avait été recousu; il l'ouvrit et la trouva pleine de pierres précieuses et de perles. Stupéfait, il se trouva délivré de la misère et de la gêne, et devint riche ».

Moi, continua Fakhr-ed-dîn, tout confus, je pleurai et demandai pardon. Après la mort du Maître, il y eut une grande sécheresse à Qonya; les gens étaient impuissants à procéder aux Rogations, et Sulṭân Wéled était en voyage. Les grands personnages de la ville me demandèrent ce *férédjé*, sortirent dans la campagne, prirent pour intercesseur le Maître auprès du grand Maître, et demandèrent de la pluie. Dieu en envoya autant qu'on peut le dire. Tous les assoiffés furent repus; les citadins, pleins de croyance, rendirent des services aux amis. Cette année-là, je vendis le produit de mon jardin neuf mille dirhems, et je récoltai tant de blé que j'en remplis des magasins et des paniers.

Plus tard, lorsque le Tchélébî Auḥad-ed-dîn de Samsoun vint rendre visite à Qonya au Tchélébî 'Arif, fit montre de bonne volonté, obtint sa licence et la faveur du successeur du Maître, il reçut le *férédjé* béni de Fakhr-ed-dîn et fit en échange un cadeau de six cents [dirhems]; il distribua des dons à chacun des derviches habitant le monastère, à raison de sa profonde croyance et de l'entière union [avec le fondateur de l'ordre]. Actuellement, cet objet béni est encore en sa possession [1].

480. Lorsque le chéïkh Sinân-ed-dîn d'Aq-Chéhir, le chapelier [2], revint de ses nombreux voyages, le Maître lui de-

1. Ms. 114, fol. 171 v°-172 r°.
2. *Koldh-Doûz*, qui coud des bonnets.

manda : « Dans ces voyages, as-tu rencontré un homme? Comment as-tu trouvé Sèyyidi Maḥmoûd [1], et à quoi est-il occupé? » Il salua et répondit : « Je l'ai vu comme un renard au poil emmêlé [2], et les yeux fermés sur votre monde pur ». Le Maître sourit et ne dit rien. Lorsque le chéïkh Sinân-ed-dîn retourna à Aq-Chéhir, il vit le Sèyyid Maḥmoûd couché à l'entrée d'un marché; celui-ci poussa un cri : « O chéïkh Sinân-ed-dîn, dit-il, si nous sommes un renard, à l'époque d'un tel souverain, chef des hommes libres, c'est un remerciement à la charge de notre âme. » L'interpellé embrassa le Sèyyid Maḥmoûd et lui prodigua des marques de tendresse. Revenu encore une fois auprès du Maître, celui-ci lui dit : « Dans le monde, il y a beaucoup d'hommes au cœur éclairé; n'y reste pas. » Et il ajouta ces vers :

« Si ce fou est vivant, viens et dis-lui : Apprends de moi une folie rare.

« Si tu veux devenir insensé, couds sur tes vêtements la représentation de ma figure ».

Puis ce vers [arabe] :

« Au bout de quelque temps, toute folie guérit; qu'as-tu, ô Medjnoûn, à ne pas guérir? »

Par suite de l'effroi que me causait la chaleur des paroles du Maître, continua Sinân-ed-dîn, un tel trouble s'empara de moi que, sortant de la ville comme un aliéné, je pris la route de la montagne, et pendant un an je ne recouvrai pas la raison. Quand je repris mes sens, je jure que je n'avais pas recouvré ma personnalité, et il en est encore de même maintenant.

481. Il y avait, à Qonya, un personnage ami de la discorde

1. Le tombeau du Sèyyid Maḥmoûd Khéïrânî est encore visible à Aq-Chéhir; il porte le nom de son arrière-petit-fils Mouḥyi'd-dîn. Cf. Cl. Huart, *Konia*, p 112-113; *Epigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 32, n° 16.

2. *Roûsi joûlidè-hâl.*

que ses contemporains appelaient Tâdj-ed-dîn le prééminent[1] : en effet, il avait pris l'habitude d'occuper la première place dans les réunions. Il niait absolument l'existence du monde des saints; par hérésie, il ne voulait pas reconnaître le Maître, et refusait d'admettre la compagnie des frères unis de cœur. Une nuit, il eut un songe : il se vit à la porte de l'enfer; informé de la situation des réprouvés, il la vit telle qu'elle est.

Il aperçut un damné que l'on conduisait d'un enfer à un autre avec ses fers et son carcan ; là, quatre personnes l'interpellèrent : « Misérable réprouvé, lis les paroles des saints pour être délivré de ce fardeau pesant et douloureux. » Rempli de terreur, Tâdj-ed-dîn se sentit sécher sur place. Le damné demanda avec instance que, pour l'amour de Dieu, on lui enseignât quelques paroles. On lui apprit quelques vers de la composition de notre Maître; quand il eut récité ces vers, les chaînes et le carcan tombèrent d'eux-mêmes; l'infortuné, délivré, se mit en route vers le paradis. Tâdj-ed-dîn s'éveilla, et courut au collège du Maître; il vit que celui-ci était arrivé en même temps que lui, et il l'entendit dire : « O notre maître Tâdj-ed-dîn, tout cela vient de votre bénédiction ; c'est grâce à elle que ce malheureux a été délivré du feu éternel et a atteint l'empire des délices éternelles. Maintenant, ô grand de la religion, du moment que les paroles des saints peuvent apporter un tel secours et favoriser ceux qui y font appel, que ne peut réaliser leur compagnie pure, où ne peut atteindre la bénédiction de leur amour? » Tâdj-ed-dîn s'inclina aussitôt, et devint disciple et fidèle serviteur avec sa femme et ses enfants.

482. Une année, a dit le chéïkh Maḥmoûd le charpentier, le Maître, sa famille et ses compagnons, suivant leur ancienne coutume, s'étaient rendus aux eaux thermales[2]. Quand ils arrivèrent au pont de Bou'l-Ḥasan, qui est près de la prairie des thermes, une caravane vint camper dans le même

1. *Motéçaddir.*
2. Ilghîn, dans la région de Qonya.

endroit. Ce pont est effrayant; il y a là une rivière énorme et terrifiante qui sort du milieu de la prairie et des roseaux et passe par là; il est bien connu que, dans cette rivière, il y a un Seigneur de l'eau. Les Turcs disent qu'il faut que chaque année il emporte un animal ou un homme, et qu'après l'avoir étouffé, il le jette à la surface de l'eau. L'épouse de notre Maître lui raconta cette histoire, pour qu'il sût qu'il ne fallait pas aller seul au bord de cette rivière, dans la crainte d'y éprouver l'effet du mauvais œil. Le Maître se leva aussitôt en souriant : « Bravo! dit-il, il y a des années que je désire connaître ce Seigneur de l'eau; il y a des chances pour que je le rencontre. » Avec son *férédjé* et son turban, il se jeta dans cette rivière dangereuse et disparut; les compagnons poussèrent des cris et se mirent à regarder, pour voir la fin de cette aventure. Au bout d'un instant, Kirâ-Khâtoûn vit entrer, par la porte de la tente, un personnage effroyable, entièrement couvert de poils des pieds à la tête, avec un visage d'homme, et des mains et des pieds comme les pattes de l'ours. Il s'inclina, pendant que Kirâ-Khâtoûn était terrorisée; il salua, cet animal aquatique, en employant un langage élégant, et dit : « Nous sommes aussi des serviteurs et des amis du Maître; que de fois il nous a visités et nous a invités à la foi et à la mystique, au fond de l'eau! A deux reprises, je m'étais repenti de mes fautes, me promettant de ne plus enlever d'homme; mais retombant dans le péché, je fis périr un jeune homme. Maintenant, je vous prends comme intercesseur, pour que le Maître me pardonne et ait pitié de moi : car je n'ai pas jugé poli de me présenter devant lui avant que vous n'ayez intercédé pour moi. » On en était là de cette conversation lorsque le Maître entra à son tour dans la tente, comme un lion furieux, disant des *ghazèls* et plein de joie ; il vit l'animal dans cette position et s'écria : « Ceux qui ne connaissent pas le Seigneur de l'eau, voilà leur maître! Les amoureux qui sont serviteurs de l'eau et connaisseurs des causes lui sont tous soumis. » Et il ajouta : « O crocodile! dorénavant, et tant

que je serai dans le monde, ne commets pas de pareils actes. »

L'animal s'inclina, déposa devant Kirâ-Khâtoûn un certain nombre de groups [1] de perles translucides, rondes et non percées, et partit. Ces perles, on les apporta en cadeau à Méléké-Khâtoûn, et elles figurèrent dans son trousseau.

483. Un jour, le Chéïkh-ul-islam Çadr-ed-dîn raconta ce qui suit en présence de l'émir Perwânè et des grands personnages de l'Etat : La nuit dernière, j'ai vu notre Maître tellement plongé dans la proximité de Dieu qu'un cheveu n'aurait pas pu se glisser entre la Divinité et lui. Lorsqu'on rapporta ce récit au Maître, il répondit : Donc, comment se fait-il alors que le Chéïkh [Çadr-ed-dîn] ait pu y être contenu ? En effet, dans le monde de l'Unité, Dieu n'a pas d'associé ; il ne peut contenir aucune espèce d'associé ni d'être qui lui soit entrelacé [2] ; cela n'est pas permis. C'est ainsi que le prophète a dit : « J'ai avec Dieu des moments dans lesquels ni archange rapproché, ni prophète envoyé, ni livre révélé ne peuvent me contenir ». Le Perwânè, confondu de cette situation étonnante, sortit en pleurant et envoya aux amis de nombreux témoignages de reconnaissance.

484. Les savants compagnons ont raconté qu'un jour le Maître était assis dans son collège béni. Tout à coup il entra un groupe de moines chrétiens et de rabbins juifs qui s'inclinèrent avec une sincérité parfaite, et l'interrogèrent sur la raison des devoirs imposés par la loi canonique et sur le secret des ordres et des interdictions institués par le Qorân pour la communauté mahométane, afin de comprendre le motif des décisions rendues. Le Maître répondit [en arabe] : « Dieu a imposé comme devoir à ses serviteurs la foi comme purification du polythéisme, la prière comme une délivrance de l'orgueil, la dîme aumônière comme un moyen d'obtenir le pain quotidien, le jeûne pour éprouver la sincérité des

1. *'Aqdi tchènd.*
2. *Chabîk.* Ce mot ne figure dans aucun dictionnaire.

créatures, le pèlerinage comme un renforcement de la religion, la guerre sainte comme une gloire de l'islamisme, l'ordre de faire le bien comme un avantage pour le peuple, l'interdiction de faire le mal une invitation pour les sots, l'observation des règles de parenté comme un moyen d'accroître la population, la peine du talion comme un moyen d'arrêter l'effusion du sang, les pénalités comme un moyen de respecter les choses interdites, l'interdiction de boire du vin comme un moyen d'augmenter la force de la raison, celle du vol comme un moyen d'obliger à l'honnêteté, la désapprobation de l'adultère comme un moyen de conserver les généalogies, celle du sodomisme comme celui de multiplier la descendance, le renoncement aux plaisirs comme un honneur pour la sincérité, la salutation comme un procédé pour échapper aux effrois, la sécurité comme une règle pour la communauté, l'obéissance comme une manière d'honorer la primauté ». Lorsqu'il eut expliqué en détail, comme il convenait, ces pensées, ses interlocuteurs coupèrent tous ensemble leurs cordelières et crurent ; placés dans la filière des vrais croyants musulmans, ils firent montre de bonne volonté, et devinrent des disciples sincères. On rapporte que depuis l'apparition du Maître jusqu'au jour de sa mort, dix-huit mille infidèles se convertirent à la vraie foi et devinrent ses disciples ; il y en a encore qui le deviennent.

475. Le roi des adeptes de la chevalerie (*fityân*), l'homme rare de son époque, Akhî Aḥmed-Châh, chef des *Akhîs* de Qonya, homme riche et dans l'aisance, qui commandait à tant demilliers de débauchés (*rind*) enrégimentés, a rapporté ce qui suit et nous est parvenu par la tradition orale. Après la mort de notre Maître, lorsque [l'empereur mongol] Gaïkhatou-khan marcha sur Qonya à la tête d'une armée nombreuse et munie d'un appareil formidable [1], et que près de cinquante mille hommes vinrent camper dans la plaine qui

1. C'est le 4 ramazan 690 (1er septembre 1291) que Gaïkhatou se mit en campagne pour étouffer une révolte en Asie-Mineure. Cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 85.

entoure la ville, dans l'intention de détruire et de piller cette capitale des Seldjouqides, et d'en massacrer les habitants, il arriva qu'une certaine nuit il vit notre Maître en rêve, qui le prit solidement à la gorge, et voulut l'étrangler en disant : « Cette ville de Qonya est à nous; qu'as-tu affaire à ses habitants? » S'éveillant dans une agitation profonde, Gaïkhatou demanda pardon, et voulut connaître le secret de cet évènement. Il envoya un ambassadeur chargé de demander qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville, d'y prendre un bain, et d'expliquer son rêve aux principaux personnages de la cité. Ceux-ci, accompagnés d'Akhî Aḥmed-Châh, se rendirent auprès de Sultân Wéled et lui racontèrent ce qui se passait. Celui-ci autorisa l'empereur à entrer dans la ville avec deux ou trois mille hommes de troupes mongoles, et de visiter la cité, mais non d'en prendre possession. Quand il y fut entré, et qu'il fut descendu dans le palais royal, les grands de la ville vinrent par groupes apporter des présents curieux à l'empereur : enfin Akhî Aḥmed-Châh se leva, et offrit, en compagnie de quelques jeunes gens, une ceinture ornée de pierres précieuses et de beaux chevaux; il apporta aussi à l'empereur de nombreux cadeaux. On le laissa entrer seul. Quand il eut baisé la main de Gaïkhatou et se fut assis en face de lui, l'empereur, tout troublé, lui demanda : « Père *Akhî* [1], quelle est cette personne qui est assise à côté de toi? » — « Actuellement, répondit l'Akhî, je suis assis seul; je ne vois personne. » — « Allons! reprit l'empereur, que dis-tu? Je vois un homme, de taille moyenne, grisonnant, le visage pâle, ayant un turban brun sur la tête et un vêtement indien sur les épaules, qui est assis à côté de toi et me jette des regards perçants. » Aussitôt l'Akhî, avec sa perspicacité, comprit que c'était le portrait du Maître, et répondit : « O souverain du monde, du moment que Votre Majesté peut voir de ses propres yeux un tel sultan, c'est le fils de Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh, notre Maître Djélâl-ed-dîn, dont le corps repose dans cette terre. »

1. *Akhi ata.*

— « Hier, reprit l'empereur, je l'ai vu en songe qui m'étouffait et disait que cette ville lui appartenait. Maintenant, ô Akhî, je te constitue mon père; je renonce à la mauvaise pensée que j'avais conçue ; je m'en repens; je ne ferai pas de mal aux gens de Qonya. Ce souverain du monde mystique a-t il des successeurs, une famille? »

— « Oui, répondit l'Akhî, son fils, Béhâ-ed-din Wéled, est le chéïkh de notre ville; il n'y a pas dans le monde de théologien qui lui soit comparable; il est le souverain des adeptes du mysticisme et de la gnose. » — « Donc, dit l'empereur, c'est un devoir pour nous de lui rendre visite. »

Alors, en compagnie des grands de sa cour et d'Akhî Aḥmed-Châh, il se rendit auprès de Sulṭân Wéled, qui, ce jour-là, exprima tant de pensées et d'idées élégantes que Gaïkhatou, en toute sincérité d'âme, fit montre de bonne volonté et devint son disciple. Sulṭân Wéled lui posa sur la tête la coiffure des Maulawîs, et lui réserva ses faveurs; il lui raconta le trouble éprouvé à Balkh par Béhâ-ed-dîn Wéled, l'ingratitude du Khârezm-Châh et les évènements qui suivirent. Tous ensemble se rendirent en pèlerinage au mausolée sacré, et Sulṭân Wéled se livra à la danse rituelle jusqu'aux environs de la prière de midi, en disant ce quatrain :

« Laisse ce monde, car il ne t'appartient pas : quand tu le frappes, ce n'est point par ton ordre.

« Si tu amasses la fortune de tout un monde, n'en sois pas joyeux; si tu as confiance dans ta vie, n'en fais rien, car elle ne t'appartient pas.

L'empereur, les yeux mouillés de larmes, fut très satisfait; il baisa la main de Sulṭân Wéled, et s'en retourna content. Les habitants de Qonya renouvelèrent leur sincère bonne volonté, et rendirent des services [à la communauté].

CHAPITRE IV

Biographie du sultan des pauvres, mystère de Dieu parmi les hommes, parfait en situation et en parole, notre Maître Chems-ed-dîn Mohammed ben 'Ali ben Mélek-dad et-Tébrîzî.

(Que Dieu sanctifie son puissant mystère!).

486. On rapporte qu'un jour notre Maître Chems-ed-dîn Tébrîzî dit : J'étais alors à l'école enfantine, n'ayant pas encore atteint l'âge adulte; trente ou quarante jours se passaient où je ne désirais pas prendre de nourriture, à cause de l'amour que me causait l'étude de la biographie de Moḥammed. Lorsqu'on prononçait le mot de nourriture, je faisais ainsi, je retirais les mains et la tête. Si les habitants du quart habitable de la terre se trouvaient d'un côté et moi de l'autre côté, je leur répondrais que je ne renonce pas à parler et que je ne saute pas de branche en branche. Ce qu'on appelle « quart habitable », c'est l'espace où habitent les hommes ; ceux-ci ne peuvent pas séjourner dans les trois autres quarts, à raison de l'ardeur du soleil, qui les dévorerait. Quant on dit *chikâl* « entraves », cela veut dire réponse sur réponse, lien sur lien; mes paroles pour chacun valent dix réponses et arguments.

487. Un jour, raconte-t-on, notre Maître dit ceci : Les savants du monde exotérique connaissent les traditions du prophète, mais notre Maître Chems-ed-dîn (que Dieu magnifie sa mention !) connaît les mystères du prophète (salut sur lui !), et moi je suis le lieu de la manifestation des lumières de celui-ci (salut sur lui !).

« O Chems Tébrîzî, c'est toi qui es le connaisseur des mystères du prophète; que ton doux nom soit un remède pour tout homme dont le courage a disparu !

488. Les anciens directeurs spirituels ont raconté qu'à Tébrîz, les directeurs de la voie mystique et les connaisseurs de la gnose véritable appelaient Chems-ed-dîn *le Tèbrîzî parfait*, et qu'un groupe de voyageurs mystiques le nommaient Chems-ed-dîn le volant, à cause de la faculté qu'il avait d'enrouler la terre sous lui [1]. On dit qu'au début de sa carrière il était devenu le disciple du Chéïkh Abou-Bekr de Tébrîz surnommé *Sellè-bâf* « le vannier » ; à la fin, lorsque le développement de son instruction mystique et la perfection de ses extases dépassèrent les limites de la perception humaine, il se mit en voyage à la recherche des plus parfaits et des plus excellents éducateurs ; il devint en quête des hommes de Dieu, il fit plusieurs fois le tour de toutes les régions de la terre, en mettant en pratique le proverbe : « Voyagez, vous y gagnerez santé et profit » ; il les contempla, en obéissant à l'indication contenue dans ces mots : « La terre a été rassemblée pour moi, et l'on m'a fait voir ses divers points du levant et du couchant ; l'empire de ma communauté atteindra ce qui a été rassemblé pour moi de cette terre, à l'orient et à l'occident, sur terre et sur mer, loin et près ». Il alla visiter tant d'*abdâls*, d'*autâds*, de pôles, d'individus, de gens de découragement et voilés, de grands personnages maîtres de l'idée et de la forme, mais il n'en trouva pas qui fût à la hauteur de sa grandeur ; les directeurs spirituels du monde, il fit d'eux ses serviteurs et ses disciples ; il voyageait, et cherchait l'objet désiré et aimé. De même, ayant caché le miroir de son existence bénie dans un vêtement de feutre, il disparaissait aux regards des voyants de l'univers dans les manifestations mystérieuses et les voiles des coupoles du zèle divin.

1. *Tayyi Zamîn*, c'est-à-dire qu'il pouvait, se tenant en l'air, voir la terre se dérouler sous lui, et se trouver transporté dans des endroits fort éloignés ; c'est le don d'ubiquité accordé aux mystiques supérieurs. On l'appelle aussi *tafra* (de *tafar* « sauter en l'air verticalement »).

Notre Maître a dit, à l'égard de sa situation sans indices :

[Vers arabes]. « Notre Maître a des joues de nature à effrayer la beauté d'un Joseph, bien que celui-ci soit, à ce point de vue, le meilleur des hommes.

« Les oiseaux de plein jour ne peuvent supporter ses rayons : comment les oiseaux nocturnes pourraient-ils désirer de le voir?

[Vers persans]. « O toi qu'Adam et sa postérité n'ont pas vu même en rêve, à qui demanderai-je de te décrire? Suppose que je l'aie demandé à tous !

Il se vêtait d'un vêtement de feutre noir ; partout où il allait, il descendait dans un caravansérail. Après que ce derviche, âme du monde, eut fait le tour du monde, de station en station il arriva à Bagdad, demeure de la paix. On raconte que le Chéïkh Auhad-ed-dîn Kirmânî [1] (miséricorde de Dieu sur lui !) le rencontra dans cette localité. Il lui demanda : « A quoi es-tu occupé ? ». — « Je vois la lune dans l'eau de la cuvette. » — « Si tu n'as pas de furoncle sur le cou, pourquo ne la vois-tu pas dans le ciel ? Maintenant, procure-toi un médecin, pour qu'il te soigne, de sorte que tu voies l'objet véritable dans tout ce que tu regardes. » Le chéïkh reprit, avec un désir parfait : « Dorénavant je veux être à ton service. » — « Tu n'auras pas la force de supporter ma compagnie. » Le chéïkh répliqua avec sérieux : « Assurément, accepte-moi dans ta compagnie. » — « A la condition, objecta le derviche, qu'en public, au milieu du marché de Bagdad, tu boives du vin avec moi. » — « Je ne le puis pas. » — « Tu peux cependant apporter pour moi du vin fin. » — « Je ne le puis. » — « Lorsque je boirai, tu pourras me tenir compagnie. » — « Impossible. » Notre maître Chems-ed-dîn lui cria alors : « Éloigne-toi des hommes! Ne t'avais-je pas dit

1. Ce derviche était aussi poète ; il est cité dans Daulet-Châh, *Tezkiret ech-Cho'ara*, éd. Browne, p. 98, 210, 223 : il fut le maître d'Auḥadî de Mérâgha, qui lui a emprunté son surnom poétique. Cf. J. de Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, p. 199 ; Rizâ-Qouli-Khân, *Medjma' el-Fosaḥâ*, t. I, p. 94. Cf. t. I, p. 345, n. 1.

que tu n'aurais pas la patience de rester avec moi [1]? Tu n'es pas assez fort, parce que tu es impuissant. Reste tranquille, car tu n'as pas une force suffisante, et tu n'as pas la puissance des amis intimes de Dieu. Donc ce n'est pas ton affaire de me tenir compagnie, tu n'es pas l'homme de ma société ; il faut que tu vendes pour une coupe tous mes disciples et tout l'honneur de ce monde, ce qui est [proprement] l'affaire des gens de la place publique et celle de ceux qui savent. [Je dis cela] pour que tu saches que je ne prends personne pour disciple ; je prends un directeur spirituel pour cette affaire, non n'importe lequel, mais un directeur parfait et qui sait atteindre la vérité. »

Malgré les plaintes de Auḥad-ed-dîn, il ne l'accepta pas pour compagnon ; il lui dit encore : « Tu ne pourras rien faire ; tu ne peux être pour moi un compagnon plaisant ; il n'y a [pour cela] que le fils de Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh (que Dieu sanctifie son puissant mystère !). » Longtemps après il rencontra notre Maître pour la première fois dans la région de Damas, dans le Méïdân de cette ville [2]. A cette époque-là notre Maître s'occupait d'étudier les sciences [exotériques].

489. On rapporte, d'après les anciens amis, navigateurs de l'Océan de la gnose, qu'un jour, dans la ville de Damas, au milieu de la foule, notre Maître prit la main bénie de notre Maître Chems-ed-dîn ; il lui dit : « Comprends que je suis le banquier du monde. » Jusqu'à ce que notre maître Chems-ed-dîn revînt à lui du monde de l'étourdissement, notre Maître était parti. Cependant, longtemps après, lorsque notre maître Chems-ed-dîn, voyageant de place en place, arriva à la capitale [des Seldjouqides] Qonya, le matin du samedi 26 djoumâda II 642 (29 novembre 1244) [3], il descendit dans

1. *Qor.* XVIII, 74.

2. Le Méïdân de Damas, ancienne place publique en dehors des murs de la ville, au sud, sur la route des pèlerins, est devenu un quartier qui a pris le nom de Méïdân. Cf. t. I, p. 66, n. 2.

3. La férie de cette date est un mardi, avec une variation possible de vingt-quatre heures en plus ou en moins, mais non un samedi ; il peut y avoir dans le texte une faute du copiste, par exemple *chembè* au lieu de *sé-chembè*.

le caravansérail des marchands de sucre ; notre Maître était alors occupé à l'enseignement des sciences exotériques, et tenait l'emploi de professeur dans quatre collèges importants ; les grands savants l'accompagnaient à pied à la hauteur de ses étriers. On raconte, d'après les grands compagnons, qu'un jour notre Maître, avec un groupe d'hommes de mérite, était sorti du collège des marchands de coton et passait devant le caravansérail des négociants en sucre. Notre maître Chems-ed-din se leva, s'avança et prit la bride de la monture de notre maître en s'écriant : « O imam des Musulmans, Abou-Yézîd [Bestâmi] était-il plus grand, ou bien Moḥammed ? » L'effroi causé par une telle question, raconta notre Maître, fut si grand qu'on eût dit que les sept cieux se séparaient les uns des autres, se déversaient sur la terre, et qu'un feu immense montait de mon corps au crâne renfermant le cerveau ; je vis une fumée s'élever de cet endroit jusqu'au pied du trône céleste. Le Maître répondit : Moḥammed, l'envoyé de Dieu, est le plus grand des mortels ; est-ce la place d'Abou-Yézîd ? — Donc, reprit Chems-ed-dîn, que signifient ses paroles quand il dit, malgré toute sa grandeur : Nous ne t'avons pas connu comme tu eusses mérité d'être connu, tandis qu'Abou Yézîd dit : « Que je sois exalté ! Que ma dignité est haute ! Je suis le sultan des sultans. » Le maître répondit : La soif d'Abou-Yézîd avait cessé à la suite d'une gorgée ; il prétendait être repu ; la cruche de sa compréhension était pleine de cette quantité ; cette lumière était proportionnée à l'ouverture de sa fenêtre, tandis que l'Élu de Dieu demandait à boire ; c'était pour lui soif sur soif ; sa poitrine bénie était devenue la vaste terre de Dieu par l'interprétation de ces mots : « Ne t'avons-nous pas dilaté la poitrine [1] ? » Forcément il prétendait à la soif, et chaque jour s'augmentait sa recherche de la proximité ; de ces deux prétentions, celle de l'Élu de Dieu était immense, parce que, lorsque Abou-Yézîd est parvenu à atteindre Dieu, il se vit

1. *Qor.*, XCIV, 1.

satisfait et ne regarda pas au-delà, tandis que l'Élu chaque jour voyait davantage et allait plus avant; il voyait de jour en jour et d'heure en heure s'accroître les lumières, la grandeur, la puissance et la sagesse divines; c'est pourquoi il disait : « Nous ne t'avons pas connu comme tu mérites de l'être ». C'est ainsi que le Maître a dit :

« Le sable plongé dans l'eau en a été repu, moi non ; bravo ! bravo (*zehî*) ! aucune corde (*zihî*), dans ce monde ici-bas, n'est digne de figurer dans mon arbalète.

« La moindre montagne est une bouchée pour moi, la moindre mer une gorgée ; quel requin suis-je, ô mon Dieu ! ouvre-moi une bordure (*zehî*).

Aussitôt notre maître Chems-ed-dîn poussa un cri et tomba. Notre Maître descendit de sa mule et donna aux imams la permission [de s'en retourner] ; il ordonna de relever le chéïkh et de le porter au collège du Maître. On dit que jusqu'à ce qu'il revînt à lui, le Maître tint sur ses genoux la tête de Chems-ed-dîn. Ensuite il le prit par la main, et ils partirent ; pendant longtemps ils furent les compagnons l'un de l'autre à la conversation et dans les séances.

490. On rapporte de même que pendant trois mois entiers ils restèrent, nuit et jour, dans la cellule d'isolement, occupés au jeûne du *wiçâl* (jonction avec l'objet aimé) ; ils n'en sortirent jamais, et personne n'avait ni l'audace, ni la force de pénétrer dans leur isolement. Notre Maître, débarrassé de l'enseignement, de l'instruction et des *zikr*, ne s'occupait que de la sanctification du plus grand Saint. Tous les grands et les savants de Qonya entrèrent en agitation et en tumulte, en se demandant quelle situation c'était, quelle personne était cet individu, qui il était et d'où il venait, pour que, renonçant à ses anciens amis, à ses parents zélés et aux dignités supérieures, il s'occupât de lui-même? Comment avait-il pu ravir un grand personnage, fils lui-même d'un grand saint, et être séduit par un individu ? Dans cette stupéfaction, les mortels brûlaient et disaient toutes sortes

de fadaises et d'inutilités, mais ils restèrent impuissants à vérifier cette supposition ; les disciples confidents ne surent en aucune manière quelle personne il était.

C'est dans cette même révélation en isolement que notre maître Chems-ed-dîn proféra cent mille questions et réponses, ainsi que des épreuves merveilleuses, et rendait justice [à son interlocuteur] ; car une extase et un discours de ce genre n'avait été vus ni entendus chez aucun chéïkh ni Pôle.

491. Le sultan des mystiques, le Tchélébî 'Arif (que Dieu sanctifie son puissant mystère!) a rapporté d'après Sulṭân Wéled que Dieu magnifie sa mémoire ! l'anecdote suivante : « Notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî avait, par manière d'épreuve et pour augmenter la difficulté, demandé un témoin à mon père. Celui-ci prit par la main son épouse Kirâ-Khâtoûn, qui par sa beauté et sa perfection était la belle gracieuse de l'époque, une seconde Sarah, et la Marie de son temps par sa chasteté et son honnêteté, et l'amena ; mais Chems-ed-dîn dit : Elle est la sœur de mon âme ; il ne la faut pas, mais plutôt un gentil garçon qui me serve. Immédiatement Djélâl-ed-dîn Roûmî amena son propre fils Sulṭân Wéled qui était le Joseph suprême [par sa beauté], et ajouta : Il faut espérer qu'il sera convenable pour le service de présenter les chaussures. « C'est mon fils chéri, dit Chems-ed-dîn. Maintenant, s'il y avait moyen de se procurer du vin, je l'emploierais en guise d'eau, car je ne puis m'en passer. » Aussitôt mon père sortit ; je le vis en personne se rendre au quartier juif, y faire remplir une cruche et l'apporter, en la plaçant sous les yeux de Chems-ed-dîn. Celui-ci poussa un cri, déchira ses vêtements sur lui-même, et posa sa tête sur les pieds de mon père ; il se montra stupéfait de sa force d'âme et de son obéissance ; il dit : « J'en jure par Dieu, le premier sans premier, le dernier sans dernier, depuis le commencement du monde jusqu'à sa destruction, il n'est pas venu et il ne viendra pas à l'existence un sultan aimable, au caractère de Mahomet, tel que toi. » Au même moment il s'inclina et devint son disciple, il dit :

« Je voulais éprouver la limite de la mansuétude de notre maître ; cette extension ésotérique n'est pas de ces choses qui entrent dans les limites de la tradition. »

« O mon fils, il y a des centaines de mille d'épreuves ; quiconque dit : Je suis devenu officier, déchire-le.

[Vers arabe]. « Il n'a pas besoin des discours, et il n'embrasse pas sa description ; ce qui n'a pas besoin embrasse-t-il ce qui ne pénètre pas?

« Si, sur mon corps, chaque poil devenait une langue, je ne pourrais pas exprimer une seule de tes faveurs sur mille.

492. Les anciens compagnons, les frères nobles (satisfaction de Dieu pour eux tous !) ont raconté que notre Maître a dit : » Lorsque notre maître Chems-ed-dîn vint me voir et lier conversation avec moi, immédiatement le feu de l'amour mystique lança une flamme dans mon cœur, et avec une maîtrise complète il me dit : Ne lis plus les paroles de ton père. Sur son ordre, je cessai de les lire pendant quelque temps. Ensuite il me dit : Ne parle à personne. Pendant quelque temps je ne cessai de garder le silence ; mais comme mes paroles étaient la nourriture spirituelle des amoureux mystiques et le vin de l'esprit des purs, tout d'un coup ceux-ci se trouvèrent assoiffés, et par le rayonnement de leur pensée et de leurs regrets, le mauvais œil atteignit notre maître Chems-ed-dîn.

493. Les amis de la certitude et les amoureux véridiques ont raconté qu'au début de la situation de notre Maître, il lisait assidûment les paroles de Béhâ-ed-dîn Wéled ; tout à coup, notre maître Chems-ed-dîn entra par la porte en disant : Ne les lis pas ! ne les lis pas ! jusqu'à trois fois. Après que la source de la science transcendante se mit à bouillonner dans son cœur béni, il ne s'occupa plus de ces paroles.

494. On rapporte que notre Maître, dans les premiers temps de sa rencontre avec notre maître Chems-ed-dîn, lisait la nuit le diwan de Moténebbî : « Cela n'en vaut pas la peine, lui dit Chems-ed-dîn ; ne le lis plus. » Il parla ainsi une ou deux

fois; mais notre Maître continuait sa lecture en s'y absorbant. Une nuit, pendant qu'il lisait avec assiduité, il s'endormit et se vit en songe discuter, dans un collège avec les savants et les jurisconsultes, de sorte que tous furent convaincus. Dans ce même songe, il se repentit et regretta ce qu'il avait fait, en se disant : Pourquoi l'avons-nous fait? Est-ce que c'était nécessaire? Il voulut sortir du collège; au même instant il s'éveilla et vit entrer notre maître Chems-ed-dîn qui lui dit : As-tu vu ce que tu as fait à ces infortunés jurisconsultes? Tout cela provient du mauvais augure tiré de la lecture du diwan de Moténebbî.

On raconte encore qu'une nuit, de nouveau il vit en songe que notre maître Chems-ed-dîn avait pris Moténebbî par la barbe et l'amenait devant notre Maître en disant : « Tu lis les paroles de celui-ci? » Or Moténebbî était un homme maigre et d'une apparence faible; il se plaignait et disait : Délivre-moi des mains de Chems-ed-dîn, et ne gâche plus ce diwan. Finalement il renonça à la science et à l'enseignement, se couvrit de son turban rubicond, se revêtit de son *férédjé* de l'Inde, et commença à se livrer à des mortifications et à des danses rituelles.

« J'étais le premier ascète de la région, j'étais le prédicateur en chaire, le destin de mon cœur a fait de moi l'amoureux de tes disciples aux pieds trépidants».

495. Notre Maître Chems-ed-dîn ayant fait en un seul jour le trajet de Qaïçariyya à Aq-Séraï, descendit dans une mosquée. Après la prière de la nuit close, le muezzin de la mosquée, en termes sévères, lui dit : Sors de la mosquée, et va te loger quelque part. Il répondit : Je suis étranger, excuse-moi : je ne désire rien, laisse-moi me reposer. Le muezzin infortuné, poussé par sa grossièreté et sa sottise, l'injuria et le maltraita. « Que ta langue gonfle », dit Chems-ed-dîn. Immédiatement sa langue gonfla : quant au derviche, il sortit et partit pour Qonya. L'imam de la mosquée étant entré, aperçut le muezzin qui était à l'agonie; il lui demanda ce qui s'était passé; le

muezzin lui fit comprendre d'aller à la recherche du derviche voyageur qui l'avait mis dans cet état. L'imam partit sur les traces de Chems-ed-dîn, et l'atteignit à la source de Qalqal ; il s'inclina et fit des plaintes sans limites, en disant : « C'est un pauvre diable ; il n'a pas reconnu votre grandeur ». Il présenta de sérieuses excuses. « C'est l'ordre de Dieu, le jugement a été rendu, dit le derviche ; mais je vais le prier pour que le muezzin retourne à la foi et ne soit pas châtié dans l'autre monde. » L'imam était un homme au cœur éclairé : il crut sincèrement et devint un disciple. Au retour de l'imam le muezzin était mort.

496. Le connaisseur de la clarté matinale, Sirâdj-ed-dîn Tatarî, a raconté, d'après le Maître, qu'un jour Chems-ed-dîn conversait avec des intimes; la compagnie était assise dans un coin : c'était au milieu d'un hiver rude. Un des assistants réclama un bouquet de roses. Chems-ed-dîn se leva, sortit, et rentra en portant un bouquet qu'il plaça devant le réclamant; tous s'inclinèrent. « Ce n'est point un miracle, dit le derviche : cela provient de la demande formulée par les amis : Dieu, pour répondre à votre bonne volonté, nous a envoyé ce cadeau du monde invisible [1] ».

Parfois notre Maître disait : Notre Chems-ed-dîn était aussi puissant que le Messie pour contraindre les âmes à suivre son âme bénie ; il était sans pareil dans la science de l'alchimie; on disait de lui qu'il n'avait pas de semblable sur la terre pour l'astrologie, les mathématiques, la théologie, la philosophie, l'astronomie, la logique et la dialectique; mais quand il conversa avec des hommes de Dieu, il mit tout cela sur le registre des choses nulles, se trouva dépouillé des généralités des composés, des simples et des abstractions [2], et il choisit librement le monde de l'abstraction, de l'isolement et de l'unification. Il dit :

« Depuis que je me suis procuré un feuillet de ton amour, j'ai oublié trois cents feuillets de science ».

1. Ms. 114, f° 184 r°-v°.
2. *Kolliyyât-i morèkkèbât-o modjerrèdât-o mofrèdât.*

497. Les compagnons distingués racontent, d'après le Sultan Oulou'l-Albâb, qu'un jour notre maître Chems-ed-dîn était assis à la porte du collège : tout à coup un bourreau passa ; il s'écria : Celui-ci est un saint. — Mais c'est le bourreau du gouvernement ! dirent les amis. — Oui, dit le derviche, parce qu'il a mis à mort un saint ; et comme il l'avait délivré de l'étroite prison du corps et de la cage de la forme humaine, ce saint lui a fait cadeau de sa sainteté.

Le lendemain, le bourreau manifesta son repentir, devint un disciple et une des créatures distinguées.

Chems-ed-dîn dit un jour : « Le disciple peut trouver accès auprès de nous par trois voies : par sa fortune, par sa situation, par le désir et la supplication. »

498. Le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, dans sa première jeunesse, servait Chems-ed-dîn avec une extrême humilité, et les amis le constataient. Lorsqu'ils virent son attachement et son respect pour ce personnage, ils le servirent aussi en toute sincérité. « O Chéïkh Ḥosâm-ed-dîn, dit-il un jour, cela ne peut marcher de cette façon ; la religion exige de l'argent [1] ; donne quelque chose, et sers-nous, pour trouver accès auprès de nous ». L'interpellé se leva immédiatement, se rendit à sa maison, prit d'un seul coup ce qu'il avait en tant que mobilier, biens-fonds, marchandises, argent monnayé, jusqu'aux ustensiles de la maison et aux ornements des femmes, et les mit sous les yeux de Chems-ed-dîn. Il possédait, au village de Filirâs, un jardin comprenant un potager semblable au paradis ; il le vendit, et en jeta le prix dans les souliers bénis du chéïkh, en se prosternant, en gémissant et en le remerciant de ce qu'un tel souverain avait daigné lui demander quelque chose. « Oui, dit le chéïkh, j'espère, par la grâce de Dieu et la bienveillance des hommes, qu'à partir d'aujourd'hui tu parviendras à une telle situation que tu seras envié par les saints parfaits, aimé et jalousé par les frères de pureté. Bien que les hommes de

1. *Ed-dîn 'inda 'd-darâhim.*

Dieu n'aient besoin de rien et soient détachés des biens des deux mondes [1], la première épreuve que l'adepte doit subir ne peut consister qu'en l'abandon des biens mondains, le second degré étant la renonciation à tout être en dehors de Dieu. En aucune manière le disciple ne peut avoir accès à la voie par son propre désir, à moins que ce ne soit en rendant des services et en distribuant de l'argent. Le verset du Qorân qui a dit : « Celui qui donne, craint Dieu et croit aux belles paroles.... [2] » est le sceau du drapeau du vrai sincère et lui convient.

« Prends une bourse pleine d'or, et pratique la formule : « Prêtez à Dieu [3] ! » Si tu prêtes une rognure d'or, tu recevras en échange cent mille mines.

Tout élève, tout amoureux mystique qui peut jeter de l'or sur la voie de son directeur spirituel, peut également y sacrifier sa tête. Jamais les amants sincères ne sont restés attachés ni à la religion, ni au monde. On dit que Chems-ed-dîn, de tout ce qui lui était offert, n'accepta qu'un dirhem, et rendit ses biens à Ḥosâm-ed-dîn, sans compter des faveurs sans nombre qu'il lui accorda. Finalement celui-ci atteignit un tel rang que les compagnons au cœur dilaté reposaient leur tête sur sa poitrine, et que le Maître lui donna le titre de « gardien des trésors du Trône »; les six volumes du Methnéwi, qui comprennent vingt-six mille six cent soixante vers, sont le commentaire des idées de son âme et ont été inspirés pour la décrire.

499. On rapporte que notre Maître Chems-ed-dîn dit un jour : [Abou Yézîd] Bestâmî était modeste ; pendant soixante ans il ne mangea pas de melon. Pourquoi n'en manges-tu pas? lui dit-on. Il répondit : Je ne sais pas comment l'Elu de Dieu s'y prenait pour le couper ; comment une personne qui ne sait pas nous informerait-elle de sciences qui sont encore plus cachées

1. Celui d'ici-bas et celui de la vie future.
2. Ch. LXXXII, v. 5-6.
3. *Qor.*, LXXIII, 20.

et plus difficiles? Mes insultes, a-t-il dit, si elles atteignent un incrédule centenaire, il devient croyant; si elles atteignent un croyant, il devient un saint et entre au paradis. Finalement il dit : Quelqu'un m'a demandé qui était le Diable, je lui répondis : C'est toi, puisque nous, à ce moment, nous sommes noyés dans Idrîs; si tu n'étais pas Iblîs, toi aussi, pourquoi ne serais-tu pas noyé dans Idrîs? Et si tu avais la moindre trace d'Idrîs, quelle appréhension aurais-tu d'Iblîs? Si tu m'avais demandé qui est Gabriel, je t'aurais répondu : C'est toi.

Le Tchélébi Djélâl-ed-dîn, roi des compagnons, nous a appris que la première fois que Chems-ed-dîn arriva à Qonya, il trouva par hasard, sur le chemin qui mène à la porte de Ḥalqa bè-goûch, trois dirhems sultanis; il se dit en lui-même : « Voici pour mon entretien ». En effet, à cette époque, cent vingt oboles (*poûl*) valaient un dirhem, et pour une obole on donnait une galette ronde (*yerdè*) délicate et blanche. Chaque nuit, il mangeait la moitié d'une de ces galettes et donnait l'autre moitié à un pauvre. Quand la provision fut épuisée et que les calamités parurent, il chaussa ses souliers et partit pour la Syrie.

Dans les premiers temps de sa jeunesse, le plus souvent, il ne rompait le jeûne qu'une fois tous les vingt jours ou tous les quinze; il arrivait rarement que dans une période de sept ou de cinq jours, il mangeât quelque chose. Quand il eut décidé de faire le voyage de Syrie, il s'absenta et le Grand Maître dicta la date de son départ au Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn de la façon suivante : « Le maître très cher, qui appelle au bien, quintessence des esprits, mystère de la niche, de la vitre et de la lanterne [1], soleil de la justice et de la religion, lui en qui est cachée la lumière de Dieu parmi les premiers et les derniers [2] que Dieu prolonge

1. Expressions coraniques qui désignent allégoriquement la personne de Dieu; cf. *Qor.* XXIV, 35.

2. Les anciens et les modernes.

sa vie et nous le fasse rencontrer en bien!) s'est mis en voyage le jeudi 21 chawwâl 643 (11 mars 1246) »[1].

On dit qu'il dépensait un dinar par an, et qu'il émiettait, une fois tous les sept jours, la moitié d'une galette dans du bouillon de tête de mouton, et l'avalait. Un jour, le cuisinier s'aperçut de son état, et ajouta un peu de beurre à son potage; à partir de ce moment, il ne passa plus devant la boutique du marchand de têtes de moutons. Il se tenait debout constamment, et se promenait.

On rapporte que l'agitation de notre Maître fut extrême lors du départ de Chems-ed-dîn, et qu'il ne trouvait ni jour ni nuit de repos ni de sommeil ; il se livait à des ivresses et proférait des paroles mystérieuses.

500. Un jour, dans ses voyages, il rencontra un chéïkh qui se livrait à la débauche et aimait à contempler les formes extérieures des êtres. « Hé! lui dit-il, dans quelle situation te trouves-tu? » — « La beauté des formes, répondit le chéïkh, est comme un miroir; je contemple Dieu dans ce miroir. C'est ainsi qu'on a dit :

« Quand je te regarde avec un œil pur, c'est plutôt avec l'œil de la passion et du désir que je t'admire.

« Ta vue agréable est le miroir de la grâce de Dieu ; c'est cette grâce que je contemple en toi.

« Sot! s'écria Chems-ed-dîn, du moment que tu vois Dieu dans un miroir matériel, pourquoi ne le vois-tu pas dans celui de l'âme et du cœur, et ne le cherches-tu pas en toi-même? » Aussitôt le derviche s'inclina et demanda pardon ; un seul regard favorable l'avait mené dans la bonne direction : il atteignit la perfection, vit sa propre réalité et comprit celle du maître.

501. On raconte aussi qu'un jour Chems-ed-dîn passait à Bagdad auprès de la porte d'un palais ; des sons de harpe vin-

1. En arabe dans le texte. La correspondance des deux dates est défectueuse, le 11 mars 1246 étant un dimanche.

rent frapper son oreille ; il entra pour écouter un instant. Le maître de la maison, qui était bouché à l'endroit des mystères de la musique, fit signe à un esclave de frapper le derviche, afin de le chasser. L'esclave dégaina son sabre et chargea sur le moine mendiant ; immédiatement il eut la main paralysée. Le maître donna le même ordre à un autre ; sa main resta en l'air et devint sèche. Le Maître Chems-ed-dîn partit ; personne ne put l'atteindre. Le lendemain, le maître de la maison quitta ce monde pour la vie future.

502. Les anciens amis, ivres du vin mystique de Tasnîm [1], ont porté à notre connaissance qu'un jour, en 'Irâq-'adjémi, Chems-ed-dîn était occupé au concert spirituel, lorsqu'un Qalender, dans cette assemblée, faisait des tours de valse de sorte que son froc à chaque instant venait frôler Chems-ed-dîn, sans qu'il pût s'en empêcher. Une ou deux fois on lui dit : O derviche, va plutôt de ce côté-là. Le qalender répondit : La place est large. A ce même moment Chems-ed-dîn sortit du concert spirituel et partit. Le qalender tomba sur le coup et rendit l'âme. Une ardeur extrême s'empara de ces derviches mystiques, et ils firent un tumulte, en s'écriant : Hélas ! Chems-ed-dîn, le volant, a tué un derviche. On courut après lui, mais il s'était envolé.

503. Béhâ-ed-dîn Wéled avait un disciple nommé Qotb-ed-dîn Ibrâhîm : c'était un homme affectueux, à l'esprit éclairé. Un jour Chems-ed-dîn se fâcha contre lui ; les orifices de ses oreilles se bouchèrent, de sorte qu'il n'entendit plus rien. Au bout de quelque temps le maître lui rendit sa faveur ; sa surdité disparut, mais il resta dans son cœur des traces de contraction qui ne disparaissaient pas. Chems-ed-dîn lui dit : « Mon ami, je t'ai pardonné il y a quelque temps, et j'en suis heureux ; pourquoi es-tu triste ? Réjouis-toi ». Toutefois cette situation ne changeait pas. Tout à coup il le rencontra

1. Source du Paradis mentionnée dans le Qorân, LXXXIII, 27, et dont l'eau sera mélangée au vin pur cacheté, *raḥîq makhtoûm*, annoncé au verset 25. *Raḥîq* est emprunté à l'araméen et signifie « qui vient des contrées éloignées » : le vin était objet d'importation en Arabie.

au marché ; en toute sincérité il s'inclina et proféra la profession de foi : « Il n'y a de divinité que Dieu, et Chems-ed-dîn est son prophète ». La foule se souleva en criant : « Qu'on le frappe ! » Un homme s'avança et le battit. Chems-ed-dîn poussa un tel rugissement que cet homme mourut sur-le-champ ; les gens du bazar, dans leur trouble, et désespérés, s'inclinèrent. Alors Chems-ed-dîn prit Qoṭb-ed-dîn par la main, et l'entraîna hors du marché. « Je m'appelle Moḥammed, dit-il ; il fallait dire : Moḥammed est le prophète de Dieu, car les hommes ne connaissent pas l'or s'il n'est pas frappé au titre de la monnaie. »

504. On parlait un jour de l'interdiction du hachich. Nos amis, dit Chems-ed-dîn, sont excités par le hachich (*sèbzèk*) ; c'est l'image du démon ; l'image de l'ange n'y est pour rien, et nous n'admettons pas que l'image du démon soit l'ange lui-même ; d'ailleurs, qu'est-ce que l'image de l'ange, pour être celle du démon ? Pourquoi nos amis ne goûteraient ils pas du plaisir venant du monde pur et infini, joint à ceci que les hommes deviennent tels qu'ils ne comprennent plus rien ; ils deviennent stupides ». On objecta : « L'interdiction du vin figure dans le Qorân, mais non celle du hachich ». — « Chaque verset, répondit Chems-ed-dîn, avait sa raison d'être révélé ; on ne prenait pas de hachich du temps du prophète, sinon, il aurait ordonné de mettre à mort [le coupable]. Chaque verset est révélé selon les besoins, et pour un motif. Lorsque les compagnons lurent le Qorân à haute voix en présence du prophète, son esprit béni en fut troublé ; aussi fut révélé le verset : « O vous qui croyez, n'élevez pas votre voix au-dessus de celle du prophète [1] », etc.

505. Du temps de notre Maître, on dit qu'un çoûfî s'écria en pleine réunion des chéïkhs : « C'est dommage que le fils gracieux de Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh se soit mis à la suite d'un garçon de Tébrîz et qu'il soumette la terre du

1. *Qor.*, XLIX, 2.

Khorasan à celle de cette dernière ville. » — « Cette prétention du çoûfî, répliqua Chems-ed-dîn, est une plaisanterie : il n'a pas assez de raison, car il n'y a pas lieu de considérer le terroir; si c'était arrivé à un habitant de Stamboul, ce serait un devoir pour un Mecquois de le suivre. L'amour de la patrie fait partie de la foi [1]. Comment l'intention du prophète se serait-elle portée vers la Mecque, qui est une localité d'ici-bas; or la foi n'est pas de ce monde terrestre; donc ce qui relève de la foi ne peut appartenir à ce monde actuel, mais à l'autre. L'islamisme a paru comme une chose étrangère [1]. Du moment qu'il est étranger et relève de l'autre monde, comment aurait-il pu songer à la Mecque?

506. Chems-ed-dîn, fils du professeur, nous a raconté ceci : Un groupe de derviches parvenus au dernier stade demanda à notre Maître quel homme était Khâdjè Faqîh. « Kâmil de Tébriz, répondit-il, qui est l'*abdâl* de la ville de Qonya, dépasse de plusieurs degrés Faqîh Aḥmed. Parfois il entrait dans la chambre des sultans et des émirs, sans que les chambellans et les lieutenants du palais le vissent; il passait et allait s'asseoir sur le trône du Sultan; il entrait à leur audience, prenait les instruments qui s'y trouvaient, sortait, et personne n'avait le courage ni l'audace de rien dire. »

507. On rapporte que des grands savants au cœur éclairé appelaient Chems-ed-dîn « le glaive de Dieu », parce que toute personne contre laquelle il se fâchait, ou bien il la tuait, ou bien il la rendait l'âme blessée. Cent mille jurisconsultes n'étaient qu'une goutte dans l'océan de Kâmil de Tébriz. De même, continuellement, notre Maître Chems-ed-dîn disait : Le véritable ami est celui qui, comme Dieu, est confident intime, pour supporter les difficultés, les désagréments, les laideurs de son ami; il ne se fâche d'aucune de ses erreurs ni d'aucun de ses manquements; il ne permet pas au refus et à l'opposition de s'introduire en lui-même; c'est ainsi que le Miséricordieux ne s'effraie pas des péchés, des vices, des

1. Ḥadith du prophète.

contradictions de ses serviteurs ; il répand sur eux leur portion journalière par un effet de sa grâce parfaite et de sa commisération royale ; tels sont l'amitié, l'amour sans faiblesse. C'est ainsi que le Maître a dit :

« Tu es la grâce et la miséricorde divine, car, quiconque se réfugie en toi, tu l'agrées malgré ses erreurs et malgré ses imperfections ».

508. Une troupe de femmes passait un jour au loin. Kâmil de Tébrîz, qui se tenait là, s'écria : « Au milieu de cette assemblée une lumière brille, et il semble que cette clarté vienne de la mine de lumières de notre Maître ». On rechercha qui ce pouvait être, et il se trouva que c'était Méléké-Khâtoûn, fille de Djélâl-ed-dîn. Il ordonna de la lui amener à la maison ; il lui offrit l'hospitalité et lui réserva de grandes faveurs.

509. Sulṭân Wéled a raconté ceci : Un jour, mon père avait fait montre d'une exagération excessive en louant notre maître Chems-ed-dîn ; il avait exposé, hors de toute limite, ses stades, ses miracles, sa puissance. Moi, poussé par ma croyance et ma joie, je m'approchai, je m'inclinai en dehors de la cellule de Chems-ed-dîn et je restai debout. « O Béhâ-ed-dîn, me dit-il, quelle plaisanterie est-ce ? » Je répondis : Aujourd'hui, mon père a glorifié les qualités de votre grandeur. Il répliqua : Par Dieu, je ne suis pas même une goutte de l'océan de la grandeur de ton père, mais je suis mille fois plus qu'il ne l'a dit. Je retournai auprès de mon père et je m'inclinai avec ces mots : Voici ce qu'a dit notre maître Chems-ed-dîn. [Il me répondit] : Il a loué sa lumière, il a montré sa grandeur, il est cent fois autant qu'il ne l'a dit.

510. On raconte de même qu'un jour notre maître Chems-ed-dîn dit : « Je vous dirai en secret, pour que notre Maître ne l'entende pas : Nous avons délaissé les anciens, parce que les modernes offrent plus de gens de mérite ; certes, après Moḥammed l'envoyé de Dieu, personne n'a parlé comme l'a fait notre Maître. Et il ajouta : Une seule obole du Maître,

pour moi, vaut cent mille dinars; de même pour ses adeptes. Quiconque trouve accès auprès de moi, lui est soumis : car une porte était fermée, et il l'a ouverte. Pour connaître notre Maître, je suis imparfait; je le connais imparfaitement, car chaque jour je constate chez lui un état, des actes, quelque chose qui n'existaient pas la veille. Comprenez un peu mieux votre Maître que vous ne le faites, pour n'en plus rester troublés. « C'est le jour de la déception mutuelle [1] »; c'est la même forme de beauté; il prononce de belles paroles; ne vous en contentez pas, car derrière cela il y a quelque chose que vous devez lui demander.

Il dit encore : On articule des paroles, les unes hypocrites, les autres vraies. Celles qui sont hypocrites, c'est de dire que l'âme de tous les saints et leur esprit ont eu le désir de trouver notre Maître et de s'asseoir avec lui. Celles qui sont vraies, c'est que l'âme des prophètes exprime en ces termes son désir : « Plût à Dieu que nous eussions vécu de son temps et entendu ses paroles ! » Maintenant, ne laissez pas perdre ceci : Celui qui est le plus sincère rejoint le premier le royaume de Dieu. Je suis l'ami de notre Maître, et pour moi il est certain qu'il est le saint de Dieu; l'ami de l'ami de Dieu est [aussi] le saint de Dieu : c'est certain. La face du soleil est constamment tournée vers lui, car son visage est dirigé vers le soleil; le dos de cet astre, c'est pour les autres. Aucun livre n'est plus profitable que le front de l'ami, mais tout homme n'est pas un ami parfait, certains sont un dixième d'ami, d'autres un vingtième; sinon, ils feraient auprès de lui une retraite religieuse. Chaque amitié se divise en trente parties; celui qui réunit ces trente parties, c'est Dieu.

511. D'après Sultân Wéled, on rapporte qu'un jour des çoûfis excellents interrogèrent son père le grand Maître en ces termes : Abou-Yézîd (miséricorde de Dieu sur lui !) a dit : « J'ai vu mon Seigneur sous la forme d'un homme

1. *Qor.*, LXIV, 9.

imberbe : comment est-ce ? » Il répondit : Cette idée a deux valeurs : ou bien il voyait Dieu sous la forme d'un homme imberbe, ou bien Dieu (que sa grandeur soit exaltée !) se personnifiait devant lui sous la forme d'un homme imberbe, par suite de l'inclination d'Abou-Yézîd. Ensuite il ajouta : Notre Maître Chems-ed-dîn avait une femme, nommée Kîmiyâ : un jour elle se fâcha contre lui, et se rendit du côté des jardins de Mérâm. Notre Maître dit aux femmes du collège : Allez, et ramenez Kimiyâ Khâtoûn, car l'esprit de notre Maître Chems-ed-dîn a un immense attachement pour elle. La troupe des femmes montraient de la négligence[1] pour aller à sa recherche ; cependant notre Maître entra auprès de Chems-ed-dîn, qui était assis ; il le vit causer avec Kimiyâ-Khâtoûn et jouer avec ses mains ; Kimiyâ avait ses mêmes vêtements et s'était assise. Notre Maître resta étonné, car les femmes amies n'étaient pas encore parties. Notre Maître sortit et fit un tour dans le collège, afin que son maître et sa femme restassent occupés à leur plaisir et à leurs jeux. Ensuite le Maître Chems-ed-dîn poussa un cri : Entre à l'intérieur, dit-il. Quand notre Maître entra, il ne vit que lui seul ; constatant ce mystère, il lui demanda : Où est allée Kîmiyâ ? Le Très Haut m'aime tellement, répondit Chems-ed-dîn, qu'il se présente à moi sous toutes les formes que je désire ; maintenant, il est venu sous les apparences de Kîmiyâ et s'est montré sous sa forme. Donc, s'écria notre Maître, la situation d'Abou-Yézîd était telle que Dieu s'était montré à lui sous une forme imberbe.

« Lorsque tu entres dans une forme, quelle beauté, quelle ivresse ! Quand tu rejettes cette forme tu es le même amour, le même être unique ».

512. Les grands amis, les vieillards expérimentés nous ont raconté qu'une nuit notre Maître Chems-ed-dîn avait eu une conversation particulière avec notre Maître, dans un

1. *Kârâsti.*

kiosque élevé sur la terrasse du collège. Il y avait un beau clair de lune ; les gens s'étaient endormis sur les terrasses des maisons. Chems-ed-dîn, se tournant vers notre Maître, lui dit : Ces malheureux sont tous morts ; ils sont insouciants et ignorants du Seigneur ; je veux que par une faveur infinie de ta part, tu les réveilles, de façon qu'ils ne restent pas sans participer quelque peu à la miséricorde de cette nuit. Notre Maître tourna son visage béni vers la direction de la Mecque et pria en ces termes : « O souverain du ciel et de la terre, par la considération qui s'attache au mystère pur de notre Maître Chems-ed-dîn, accorde-leur à tous de se réveiller ! » Immédiatement un énorme nuage, venant du monde mystérieux, apparut ; les éclairs, le tonnerre se manifestèrent ; il tomba tant de pluie que personne ne resta sur les terrasses de la ville ; chacun, prenant le premier vêtement qui lui tombait sous la main, s'enfuit. Chems-ed-dîn souriait doucement et se sentait satisfait.

Quand le jour apparut, les amis se réunirent, aussi nombreux que des gouttes de pluie, et Chems-ed-dîn leur raconta cette aventure. Auparavant, dit-il, tous les prophètes et les saints faisaient des efforts pour rester cachés aux yeux des créatures et pour que personne ne connût leur véritable état. Actuellement, mon Maître a fait tellement d'efforts dans la voie de l'amour mystique qu'il est resté caché même aux yeux des souverains du monde invisible : c'est ainsi qu'il a dit : « Dieu a des saints cachés ».

« Cet être seul te connaît qui a fait de toi une personne ; tout individu t'ignore, car tu es invisible ».

513. On rapporte encore, d'après les compagnons parfaits, qu'un jour des jurisconsultes envieux, par manière de dénégation et d'opiniâtreté, lui demandèrent : Le vin est-il permis, ou illicite ? Leur intention était d'attenter à l'honneur de Chems-ed-dîn. Il leur répondit, en termes figurés, pour montrer qu'il en buvait : « Quoi ! si vous versez dans la mer une outre de vin, la mer n'en est pas transformée ; ce vin ne la

trouble pas ; il est permis d'employer cette eau pour les ablutions et la boisson ; mais il est hors de doute qu'une goutte de vin tombée dans un petit bassin en rend l'eau impure ; de même, toute personne qui tombe dans la mer salée, prend le caractère du sel ». C'est une réponse explicite qui veut dire que si notre Maître Chems-ed-dîn en boit, tout lui est permis, car il est immense comme la mer ; tandis que s'il commet des fornications comme vous, le pain d'orge même est illicite pour lui.

« Cela n'a pas lieu, et si même cela avait lieu, ô oiseau terrestre ! [sache que] la mer de Qolzoum n'a pas à se préoccuper d'une charogne [qui y serait tombée].

« Elle n'est pas inférieure à deux *qoulla* [1] ni à un petit bassin pour qu'une goutte [de matière impure] puisse l'entraîner hors de sa route [licite] !

« Le feu ne fait pas de mal à Abraham ; dites donc que ceux qui le craignent, ce sont des Nemrods !

« Si un saint avale du poison, c'est du miel pour lui ; si c'est un élève qui le prend, son intellect s'obscurcit ».

514. On raconte encore, d'après Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son esprit unique !) qu'un jour notre Maître Chems-ed-dîn décrivait les qualités des femmes chastes et honnêtes. « Malgré cela, dit-il, si on plaçait une femme au-dessus du trône [de Dieu], et si tout à coup son regard tombait sur le monde, si elle voyait, sur la surface de la terre, une baguette debout, comme une folle elle se sentirait pleine d'ardeur et se précipiterait sur cette baguette ; parce que, dans leur religion, il n'y a rien au-dessus de cela ». Puis il continua en ces termes : « Le chéikh ʿAlî Ḥarîrî, qui se trouvait à Damas, était un homme d'une démarche ferme [2] et d'un cœur éclairé. Celui sur qui tombaient ses regards, pendant le concert spirituel, devenait plein de bonne volonté.

1. Deux seaux de métal, quantité minimum pour que l'eau contaminée accidentellement puisse être réputée pure.
2. *Çâhib-qadém.*

Le froc qu'avait revêtu le chéïkh était en lambeaux, et pendant la danse rituelle on voyait tous ses membres. Le fils du khalife éprouva l'envie d'assister à ce concert, tant il avait entendu parler des extases de ce personnage. Quand il entra par la porte du local des séances pour contempler le spectacle des derviches se livrant à leurs exercices, le regard du chéïkh tomba sur lui ; immédiatement le prince devint son disciple et revêtit la robe [de bure]. Lorsque la nouvelle de la conversion du jeune homme parvint au khalife, en Egypte, il en fut extrêmement fâché et se mit en devoir de faire exécuter le derviche ; mais quand il aperçut le visage de celui-ci, il le considéra avec une sincérité parfaite. L'épouse du khalife voulut aussi voir le saint homme ; elle l'invita à venir au palais. La dame s'avança et posa la tête sur les pieds du chéïkh, puis elle voulut lui baiser la main ; mais le chéïkh, se livrant à un geste obscène[1], s'écria : « Voilà l'objet du pèlerinage désiré ! » Puis il commença le concert spirituel. A la suite de cet incident, la croyance du khalife devint mille fois plus grande.

515. L'épouse de Chems-ed-dîn, Kîmiyâ-Khâtoûn, était une femme belle et chaste. Un jour, sans la permission du maître, les femmes l'entraînèrent, en compagnie de la grand-mère de Sulṭân Wéled, pour se promener dans son jardin. Tout à coup Chems-ed-dîn, rentrant à la maison, s'enquit de sa femme ; on lui dit que la grand-mère de Wéled l'avait emmenée à la promenade avec d'autres dames ; il poussa des exclamations et se montra extrêmement fâché. Quand Kîmiyâ-Khatoûn rentra, elle fut prise aussitôt d'un torticolis et resta sans mouvement, comme du bois sec. Poussant des cris, elle mourut au bout de trois jours. Au bout du septième jour, le chéïkh repartit pour Damas, au mois de cha'bân de l'année 644 (décembre 1246).

516. Les gardiens fidèles des secrets (que Dieu leur réserve la grâce des lumières !) ont rapporté qu'un jour notre Maître

1. *Mentulam suam turgidam in manum ejus posuit.*

dit : « J'ai eu un jour l'occasion de faire l'ascension des mondes de l'empyrée et de marcher dans les voies du monde supérieur. Quand j'arrivai au quatrième ciel, je vis la sphère de ce ciel toute obscure ; j'interrogeai les habitants de la maison prospère [1] et ceux qui sont couverts par le monde de la lumière, au sujet de l'absence du soleil. J'entendis les êtres sacrés de la cour divine me répondre : Le soleil s'est rendu en pèlerinage auprès du souverain des pauvres, Chems-el-ḥaqq (le soleil de la vérité) de Tébriz. Après avoir contemplé les stades et admiré les miracles des cieux, je retournai au quatrième ciel ; je vis le grand luminaire à sa place, occupé à répandre la lumière et les rayons de sa clarté ». C'est ainsi que le poète a dit :

« Lorsque lui parvint la description du visage de Chems-ed-dîn, le soleil qui marche dans la quatrième sphère retira sa tête. »

517. On portait une fois le cercueil d'un jeune homme, couvert d'une housse de soie ; les assistants se lamentaient et pleuraient. Chems-ed-dîn, ayant rencontré le cortège, s'écria : « Où porte-t-on cet infortuné à jamais regrettable ? Ne valait-il pas mieux m'y porter, moi qui depuis tant d'années vis dans les regrets, sans parvenir au but souhaité ?

« Si la mort était un homme, elle viendrait auprès de moi pour que je la tienne étroitement embrassée.

« Grâce à elle, je ferais disparaître une vie sans éclat ; elle, grâce à moi, prendrait un froc aux brillantes couleurs »

« Si ce mort qu'on emporte avait une langue pour expliquer sa situation, et s'il était autorisé à révéler les secrets du trépas, que ne dirait-il pas ! Que ne montrerait-il pas ! »

Parfois, nous a dit un jour Sulṭân Wéled, Chems-ed-dîn demandait du melon à ses disciples et à ses amis : on lui apportait, en effet, des melons succulents qu'il dévorait, puis il leur en jetait l'écorce à la tête en s'écriant : « Misérables !

1. Le prototype de la Ka'ba, installé au ciel.

qu'avez-vous apporté ? » Dans cette situation, il se produisait pour eux des révélations, ils voyaient des choses du monde mystérieux, les voiles se déchiraient.

318. Sulṭân Wéled a encore raconté ceci : Un jour, mon père prononça un panégyrique outré de la grandeur de la dignité de notre Maître Chems-ed-dîn ; il disait, en parlant de l'élévation de son degré, de ses divers miracles, de sa manière de pénétrer dans les pensées les plus secrètes, des choses qui ne peuvent être exprimées. Il en dit tant que les amis en restèrent stupéfaits et comme fous. Il prononça ce vers :

« Chems de Tebriz, qui marchait sur la tête des esprits, ne va pas mettre ton pied, mais ta tête sur les traces de ses pas ».

Moi, dans la joie de voir que mon directeur spirituel était ainsi loué et magnifié en présence des hommes généreux, je me rendis en courant dans la cellule de notre Maître Chems-ed-dîn, je m'inclinai, lui baisai la main et la frottai sur mes yeux, avec des démonstrations d'amitié, de sorte que Chems-ed-dîn, étonné de ma démarche, me dit : « O Béhâ-ed-dîn, tu me fais des grâces sérieusement, et tu me témoignes de l'affection, démonstrations que tu n'aurais pas faites aux gens de la Voie ». — « Mon père, lui répondis-je, nous a exposé si bien votre grandeur que nous en sommes tous devenus fous ; si je devais vivre mille ans, si je m'imposais de vous servir cent fois, et si tout cela était agréé, tout ce qu'il a dit resterait encore dans l'âme de votre serviteur sincère ». Et j'ajoutai :

« Le vainqueur du monde est l'esclave de ta turquoise, le porteur de panier est le mendiant qui frappe à ta porte.

« Si le ciel, pendant cent ans, était le serviteur de ta poussière, il n'aurait pas accompli la valeur d'un seul de tes jeûnes ».

« O Béhâ-ed-dîn, me répondit-il, ce que notre Maître a dit de nous est vrai ; je ne peux pas dire non ; j'en jure par Dieu, cent mille individus comme Chems-ed-dîn de Tébriz ne sont pas même un seul atome du soleil de la grandeur de notre Maître ».

« Dans les rayons du soleil qui éclaire le monde, cet atome qui ne compte pour rien, c'est nous.

« Après tant de révélations, d'approches de la lumière, de contemplations du monde mystérieux, qui sont mon domaine absolu, jusqu'à maintenant je n'ai pu atteindre le pied de notre Maître; qui donc pourrait arriver à connaître sa réelle nature? »

519. Les grands compagnons (satisfaction de Dieu sur eux tous!) ont raconté, d'après notre Maître, qu'on demanda à Chems-ed-dîn : Qu'est-ce que l'unité de Dieu? Il répondit : L'unité de Dieu est telle qu'interroger sur cette matière un directeur spirituel est une innovation [répréhensible]. Tout est la propriété de Dieu, vient de Dieu, est fait par lui, et retourne à lui. Ce qui est la propriété de Dieu, c'est ce qui a été dit :

« A Dieu appartient l'empire des cieux, de la terre et de tout ce qui y est contenu [1] » ; ce qui vient de Dieu, c'est ceci : « Les bienfaits dont vous jouissez viennent de Dieu [2]; dis : tout vient d'auprès de Dieu » [3]; quant à ce qui est par Dieu, vous trouverez : « Que le ciel et la terre se tiennent par son ordre » [4]; et pour ce qui est du retour à Dieu : « C'est à Dieu que retournent les choses [5]; toute affaire retourne à lui [6] : vers lui est le devenir » [7]. Quiconque connaît son corps pour un être récemment créé, connaît son Dieu pour un Être éternel dans le passé; quiconque connaît son corps pour sa tyrannie, connaît son Dieu pour être fidèle; quiconque connaît son corps pour être pécheur, connaît son Dieu pour être bienfaiteur.

520. Le chéïkh Maḥmoûd surnommé Çâḥib-Qirân, fils du

1. *Qor.*, V, 120.
2. *Qor.*, XVI, 55.
3. *Qor.*, IV, 80 : cf. III, 5.
4. *Qor.*, XXX, 24.
5. *Qor.*, II, 206 ; III, 105; VIII, 46 ; XXII, 75 ; XXXV, 4 ; LVII, 5.
6. *Qor.*, XI, 123.
7. *Qor.*, V, 21 ; XLII, 14; LXIV, 3.

charpentier, nous a fait savoir, sur le rapport d'anciens amis, qu'un jour les grands compagnons auraient dit à Chems-ed-dîn : « Notre Maître vous réserve une faveur immense, une amitié sans limite, à telles enseignes qu'il a mis sous votre nom tant de milliers de *ghazèls*, et les a publiés sous cette forme. » — « Par Dieu, s'écria Chems-ed-dîn, je suis tombé entre les mains toutes puissantes de l'âme d'un souverain qui, s'il le veut, peut me faire monter jusqu'au trône de Dieu (*'arch*), et s'il le veut, me faire descendre sur la surface de la terre (*farch*). » C'est ainsi que le Maître a dit :

« Mon cœur est devenu une plume de roseau entre les doigts d'une bien-aimée qui ce soir écrit : Vis ! et demain écrira : Enfonce-toi [dans la terre] !

« Elle taille la plume pour tracer les caractères *riqa'* et *naskh*[1] ; la plume dit : Je me rends ! Au moins tu sais qui je suis

521. Notre Maître éprouvait tant d'amitié et d'attachement spirituel pour Chems-ed-dîn, qu'après son absence, quiconque venait lui donner de fausses nouvelles en disant : « J'ai vu en tel endroit notre maître Chems-ed-dîn », immédiatement le Maître détachait son turban ou enlevait son *férédjé* et le donnait au prétendu porteur de bonne nouvelle ; il lui faisait des cadeaux, et s'émerveillait. Par hasard, un jour, quelqu'un vint lui dire : « J'ai aperçu notre maître Chems-ed-dîn à Damas » ; le Maître montra autant de joie qu'on peut dire ; tout ce qu'il portait sur lui, turban, *férédjé*, souliers, bottes, il lui en fit présent. Un cher ami lui aurait dit : « C'est un mensonge ; il ne l'a jamais vu » ; le Maître répondit : « C'est pour sa fausse nouvelle que je lui ai donné mon turban et mon *férédjé* ; car, si la nouvelle avait été vraie, au lieu de vêtements, c'est une vie que je lui aurais donnée : je la lui aurais sacrifiée ».

522. Les anciens compagnons, les chefs des amis (puissent-

1. Sur ces deux genres d'écriture, voir Cl. Huart, *Calligraphes et miniaturistes*, p. 21 et 35.

ils être heureux!) ont raconté qu'un jour il y avait une grande intronisation dans le couvent de Nouçret-ed-dîn le vizir (miséricorde sur lui!); on installait un grand personnage dans la dignité de chéïkh ; tous les savants, les chéïkhs, les mystiques, les sages, les émirs, les grands étaient tous présents à cette séance ; chacun prononçait des paroles relativement à toutes sortes de sciences religieuses et profanes, et soulevait de profondes discussions. Toutefois notre maître Chems-ed-dîn s'était posé dans un coin [1] en observateur ; il se leva tout d'un coup et dans son zèle leur cria : « Jusques à quand nous ennuierez-vous avec vos traditions, et courrez-vous dans l'hippodrome montés sur une selle sans cheval ? Personne d'entre vous ne dira-t-il pas : « Mon cœur m'a appris ceci de mon Seigneur » ? Jusques à quand l'exposerez-vous aux coups de bâton des autres ?

« Le pied des raisonneurs est de bois ; un pied de bois n'a aucune solidité ».

« Ces paroles que vous rapportez, touchant les traditions islamiques, l'interprétation du Qorân, les formules de sagesse, etc. sont celles des gens d'autrefois dont chacun, en son temps, s'était assis sur le siège de l'humanité ; ils nous ont transmis les pensées venant de leurs extases. Du moment que vous êtes les hommes de votre temps, où sont vos secrets et vos paroles ? » Tous, silencieux, baissèrent la tête de confusion. Il continua en ces termes : « Depuis le cycle d'Adam, tout enfant qui, venant du monde éternel du néant, a posé le pied sur la région de l'existence, tant prophètes que saints, chacun séparément a eu son rang et son œuvre ; les uns ont été les rédacteurs de la révélation, les autres le lieu de cette même révélation. Maintenant, fais des efforts pour être les deux à la fois, le lieu de la révélation de Dieu et le rédacteur de cette même révélation qui t'est faite : « Dis : Je ne suis qu'un homme pareil à vous ; je reçois [seulement] des révé-

1. Tel un trésor ; jeu de mots entre *kondj* « coin » et *gandj* « trésor ».

lations »[1]. Notre Maître sait quelle est la cause de la révélation de ce verset : 'Alî, le commandeur des croyants (que Dieu soit satisfait de lui !) s'était mis d'accord avec l'Élu de Dieu sur les dix jours qui précèdent l' 'Âchoûrâ. Ces nuits-là, le prophète ne mangeait rien. L'Élu jeta un regard sur 'Alî, et vit en lui des traces de faiblesse ; il dit : « Je ne suis point comme l'un de vous ». C'est alors que fut révélé le passage : « Dis : Je ne suis qu'un homme pareil à vous ; je reçois seulement des révélations ». La différence, ce sont les mots : « Je reçois des révélations ».

« Par ton corps, tu es un animal, par ton âme, un ange ; c'est pour marcher tant sur la terre que dans le ciel.

« [Le prophète] est un homme extérieurement *comme l'un de vous*, mais par le cœur, il a le don de [seconde] vue, recevant *des révélations*. »

Celles-là viennent au prophète par Gabriel ; il y a aussi des révélations du cœur ; celles-ci sont les mêmes pour le saint : « (Il y a des moments où) aucun prophète chargé de mission, aucun archange rapproché de Dieu ne peuvent me contenir » ; « la vérité parle par la bouche d' 'Omar »[2]. Cette pensée ne s'est pas produite pour vous ; celui à qui elle s'est manifestée, les mortels se sont tournés vers lui. » Il dit alors ce quatrain :

« O toi que les repus de ce monde ont faim de rejoindre, que les braves d'ici-bas ont peur de perdre.

« Avec l'espoir de te voir, qu'ont en mains les gazelles, ô toi dont l'œil est l'entrave qui refrène les lions de ce monde ? »

Alors notre Maître se leva et se jeta dans le bassin du couvent. Ce jour-là, il y eut un grand concert ; tant de savants et de grands personnages devinrent disciples et serviteurs, que l'écriture ne saurait les énumérer.

523. Un jour Chems-ed-dîn exprimait des pensées mys-

1. *Qor.*, XVIII, 110 ; XLI, 5.
2. *Hadith* du prophète.

tiques dans une réunion de savants : « Toutes ces études, dit il, toutes ces lectures, toutes ces peines, c'est pour rendre obéissante et humble la passion rebelle, comme l'ont fait Aaron et Moïse ; c'est comme le joug au cou du bœuf, pour le dompter et lui faire labourer le sol en toute tranquillité, pour que ce sol conscient reçoive la semence, et au lieu d'épines et de broussailles sèches, produise toutes sortes de grains et de belles plantes odorantes ; pour que, de cette boue, il pousse des fleurs. Lorsqu'on ne peut dompter cette science, elle n'est plus que peine et embarras ; elle n'est plus une bénédiction pour l'homme. »

« La science qu'on n'a pu soumettre à ton pouvoir, l'ignorance vaut cent fois mieux qu'elle. »

524. On rapporte que Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) s'est fait l'écho de l'anecdote suivante : Un jour, dit-il, mon père, dans sa cellule d'isolement, avait été pris par l'extase du dépouillement [1], et était resté plusieurs heures astronomiques [2] dans cet abîme. Lorsqu'il revint à lui de ce monde du mystère et du trouble d'esprit, je le suppliai instamment de me parler de cette extase : « O Béhâ-ed-dîn, me dit-il, j'ai vu une personne qui, à Bagdad, s'était occupée de mortifications et d'efforts pendant de nombreuses années ; avec un corps amaigri, un cou aminci, un visage pâle, cet homme se plaignait et était possédé par une douleur intense ; [son mérite était poussé] à un point tel qu'il étendait un tapis de prière sur la surface de l'eau du Tigre et y accomplissait les rites de la prière canonique ; et malgré tout ce pouvoir, toute cette proximité de Dieu, il lui adressait l'invocation suivante : « O Dieu ! ô souverain ! donne-moi une extase et une stupéfaction meilleures que celles-ci, car je n'en tire aucun avantage ! » A ce même moment, je lui dis à l'oreille : « Notre maître Chems-

1. Celle pendant laquelle on se dévêt complètement.
2. *Sâ'at-i raçadî.*

ed-dîn est à Damas ; il tourne autour des assemblées et contemple les créatures ; maintenant, va dans cette localité, afin que ce souverain de l'amour te voie dans cette situation, et rie de tes plaintes et de ta maigreur, de manière que tu obtiennes ce que tu désires, et que de ton cœur se manifeste la situation que tu recherches ». Immédiatement ce derviche au cœur blessé accueillit favorablement mon conseil et se mit en route sans délai. Il rejoignit notre maître Chems-ed-dîn à Damas ; l'apparence de ce derviche maigre plut à ses regards bénis, et il sourit ; immédiatement, dans son cœur, une lumière et un trouble venus du monde mystérieux se produisirent : il s'ensuivit une excitation intense ; il se mit à danser la danse rituelle ; il monta aux stations du ciel suprême, et atteignit une perfection qui est le terme du désir et la fin de la pensée des mystiques parfaits. « Dieu nourrit qui il veut, sans tenir de compte » [1].

« O mon fils, ce n'est qu'un regard, celui du *faqîr*, mais ce regard t'emportera vers l'Ether. »

525. Les grands lieutenants (que Dieu augmente leur valeur !) ont rapporté de notre Maître qu'un jour il racontait ceci aux amis : Au commencement de mes extases et de mes moments d'illumination, je lisais les paroles de notre grand Maître (que Dieu soit satisfait de lui !). Il aurait fallu qu'elles fussent continuellement dans ma manche, tandis que notre maître Chems-ed-dîn m'interdisait de les lire. A raison des égards dûs à sa pensée bénie, pendant quelque temps j'avais cessé d'en faire la lecture. Une nuit, je me vis en songe assis, au milieu d'une compagnie, dans le collège de Qaraṭâï, et j'étais occupé à lire ce livre. Quand je revins au monde des apparences, je vis notre maître Chems-ed-dîn entrer par la porte du collège ; il me dit : « Pourquoi as-tu recommencé à lire ce livre ? — Dieu m'en garde ! répondis-je, il y a longtemps que j'ai renoncé à cette lecture. — Comment ! hier au soir, tu étais en compagnie dans le collège de Qaraṭâï et

1. *Qor.*, II, 208 ; XXIV, 38 ; *cf.* III, 32.

tu lisais ce livre. En effet, une pensée et un souvenir, c'est la plupart des songes. S'il n'avait pas été dans ta pensée, il ne se serait pas montré dans ton rêve ». Depuis lors, tant que vécut Chems-ed-dîn, je ne m'occupai plus de cette idée.

526. Les chers compagnons ont raconté que Chems-ed-dîn s'était un jour assis en compagnie de notre Maître ; les grands de la ville étaient présents. « Il me faut, dit-il, un disciple tel que tous les chéïkhs parfaits, tous les mystiques parvenus au stade de la jonction restent impuissants en présence de sa perfection ; qu'il n'ait pas la capacité d'atteindre cette perfection, et que tout le monde se déclare impuissant [de la lui faire atteindre] ; je me charge de l'y mener, et de lui montrer Dieu sans doute ni hésitation. C'est ainsi que le Qorân dit : « Il a guéri l'aveugle de naissance et le lépreux ; il a rendu la vie aux morts, par la permission de Dieu » [1]. En présence de la toute puissance divine, personne ne peut parler de capacité.

« Tu es capable, si tu exécutes la condition de l'acte divin ; aucun être inexistant ne peut [autrement] parvenir à l'existence ».

Tous les amis s'inclinèrent et prononcèrent des bénédictions sur cette puissance immense.

« La seigneurie de Chems-ed-dîn de Tébrîz est au-delà des sept sphères azurées.

« Sous son genou, la prédestination est obéissante, bien qu'elle soit revêche et rebelle.

« Toutes les difficultés que les braves n'ont pas su résoudre ne sont pour lui que jeu et plaisanterie ».

Que la miséricorde de Dieu soit sur lui, et que son souvenir soit magnifié jusqu'à la consommation des siècles !

1. *Qor.*, III, 43.

Dix sections consacrées aux discours prononcés par Chems-ed-dîn (que Dieu magnifie sa dignité!)

1re section. Un jour Chems-ed-dîn parlait de la mystique dans le collège de notre Maître : « Le Seigneur, dit-il, a demandé trois choses à toute sa création ; premièrement, la soumission ; deuxièmement, la satisfaction ; troisièmement, le souvenir. La soumission, ce sont les actes de dévotion ; la satisfaction est représentée par l'état de servitude [où est l'homme par rapport à Dieu] ; le souvenir, c'est la gnose. Enlève ton fardeau à autrui, et porte le sien ; enlève-lui l'avidité, et montre-lui la tienne ; il recherche la richesse, toi la pauvreté ; il désire l'honneur, la gloire, toi l'abaissement.

On lui demanda : Qu'est-ce que la gnose ? C'est la vie du cœur par Dieu (qu'il soit exalté !), répondit-il ; ce qui est vivant, fais-le mourir ; c'est ton corps que je veux dire ; ce qui est mort, vivifie-le ; c'est ton cœur que j'ai en vue. Ce qui est présent, cache-le ; c'est le monde d'ici-bas ; ce qui est absent, fais-le venir ; c'est le monde de la vie future. Ce qui existe, anéantis-le ; c'est la passion ; ce qui n'existe pas, produis-le ; c'est l'intention. La véritable connaissance est dans le cœur, tandis que la profession de foi est sur la langue. Le service est à la charge du corps ; si tu veux échapper à l'enfer, rends service ; si tu veux le paradis, obéis à Dieu ; si tu réclames l'intercession [du prophète], fais oblation de l'intention ; si tu désires le Maître, tourne ton visage vers lui, car tu le trouveras immédiatement. Quiconque m'a connu, qu'il se prépare à venir me voir ; quiconque me désire, qu'il me cherche ; il me trouvera, et qu'il ne choisisse personne en dehors de moi ». Quelqu'un lui demanda : « Que dois-je faire pour t'atteindre ? » — « Laisse ton corps et viens ; le voile qui empêche l'homme d'atteindre Dieu, c'est le corps, constitué par quatre choses :

les parties honteuses, le gosier, la fortune, les dignités ; c'est un voile spécial qui nous sépare de la vue de la [véritable] obéissance, de la vue de la récompense, de la vue des miracles. » Mais Dieu sait mieux la vérité !

2e section. Un signe particulier du mystique, c'est qu'il ne se fatigue pas de mentionner son ami, et n'est jamais rassasié de son amitié. Il n'y a rien de plus agréable que de se souvenir d'une nourriture prise, avec la bouche de la certitude, sur la table de la satisfaction [divine]. Les signes qui distinguent le mystique sont au nombre de trois : le cœur occupé par la pensée, le corps occupé par le service, l'œil occupé par la proximité [de Dieu]. De même, un autre signe du mystique, c'est que le monde n'a aucune importance à ses yeux, que la vie future ne l'impressionne pas, et que le Maître ne peut être remplacé par personne. La science se compose de trois choses : une langue qui mentionne, un cœur reconnaissant, un corps patient. Toutes les âmes sortent assoifées du corps, excepté celle de celui qui mentionne le nom du Dieu très haut. Tout corps en qui il n'y a pas de science ressemble à une ville qui n'aurait pas d'eau [pour boire] ; tout corps qui n'est pas abstinent, est comme un arbre qui ne porte pas de fruits ; tout corps qui ne connaît pas la pudeur est comme un pot-au-feu dans lequel il n'y aurait pas de sel ; tout corps où ne se trouve pas d'effort est comme un esclave dont le maître n'a pas besoin. Quatre choses sont précieuses : un riche patient, un pauvre qui mange à sa satisfaction, un pécheur craintif, un savant abstinent. De la science, il faut tirer un avantage ; du travail, la santé ; des discours, un conseil. Celui qui poursuit les biens de ce monde ne peut se passer du gain et du commerce ; celui qui recherche ceux de la vie future ne peut se passer de l'obéissance et du service ; celui qui recherche le Maître ne peut échapper aux épreuves et aux souffrances ; celui qui recherche la science est voué à l'avilissement et à l'exil. Celui qui cherche dans la science une commodité de vie, restera dans la souffrance ; celui qui patientera dans la souffrance, atteindra la commodité de vie.

Quiconque est à la poursuite de la gloire, atteindra vite l'avilissement ; celui qui cherche la richesse restera dans la pauvreté ; celui qui patientera dans la pauvreté atteindra la richesse. Le savant doit avoir trois qualités : la mansuétude, l'absence d'avidité, l'abstinence. Les deux qualités supérieures sont la science et la mansuétude.

3e section. Quelqu'un l'interrogea sur la sagesse. Il répondit : La sagesse est de trois sortes : la parole, l'action, la vue. La sagesse dans le discours appartient aux savants, celle de l'action est le propre des dévots, celle de la vue est spéciale aux mystiques. Le sage ne se met pas en colère contre celui qui lui fait opposition ; il ne conçoit pas de haine pour celui qui le maltraite. On dit à Abou-Yézîd Bastâmî : Est-ce que tu marches sur l'eau et dans l'air ? Il répondit : Un bois sec marche aussi sur la surface de l'eau, les oiseaux aussi volent dans l'air : les magiciens également vont en une seule nuit d'une montagne de Qâf à l'autre montagne de Qâf [1]. Donc, l'affaire des hommes, c'est de n'attacher leur cœur à rien, si ce n'est au Dieu très haut. De même la générosité se divise en quatre sortes : la générosité de l'argent, qui est l'affaire des ascètes ; celle du corps, qui est le propre des combattants de la guerre sainte ; celle de la vie, particulière à ceux qui vont faire des incursions en pays ennemi [2] ; celle du cœur, spéciale aux mystiques. Que les ascètes donnent leur fortune, ils recevront [en échange] la gnose. C'est ainsi que le Qorân porte ceci : « Cette demeure dernière, nous l'instituerons pour ceux qui ne veulent ni grandeur ni corruption sur la terre [3] ». Que les combattants de la guerre sainte donnent leur corps, ils recevront la bonne direction, comme le dit encore le Qorân : « Ceux qui auront combattu pour la religion, nous les dirigerons dans nos voies » [4].

1. D'après la croyance du moyen âge, la terre est entourée d'une montagne qui s'appelle Qâf. Cf. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I, introduction, p. CLXXXII, et les ouvrages cités dans la note 2.

2. *Ghâziyân*.

3. *Qor.*, XXVIII, 83.

4. *Qor.*, XXIX, 69.

Que les faiseurs d'incursions donnent leur vie, ils recevront la vie éternelle; le Qorân dit : « Mais au contraire ils seront vivants et recevront leur nourriture journalière auprès de leur Seigneur »[1]. Que les mystiques donnent leur cœur, ils recevront l'amour; c'est le Qorân qui le dit : « Il les aimera et ils l'aimeront »[2]. Je n'ai rien vu de plus beau que l'humilité. Soyez satisfait de ce que vous avez entre les mains, soyez désespérés de ce qui est entre les mains des autres. La gloire des prophètes, c'est leur prophétisme; celle des savants, c'est l'humilité; celle des saints, c'est la mansuétude; celle des pauvres, c'est le contentement de peu; celle des riches, c'est la générosité; celle des dévots, c'est la solitude. Conservez la religion au moyen de deux choses : la libéralité et le bon caractère. On ne peut échapper à la mort; le sort de l'homme ne peut le quitter : « La portion journalière est fixée d'avance, le terme de la vie est connu; l'homme avide restera frustré, l'avare sera blâmé, l'envieux sera préoccupé, le mystique sera l'objet de la miséricorde de Dieu »[3]. Prendre des dispositions relativement à la prédestination, cela ne sert de rien; tu ne pourras pas vivre au-delà du terme fixé, tu n'atteindras pas l'objet de tes espérances, tu ne resteras pas privé de ta portion journalière, car on ne t'en donnera pas une autre; donc, pourquoi tuerais-tu ton propre corps? O mon fils, la richesse consiste dans le contentement de peu, le salut dans la solitude, la liberté dans l'absence de désirs, l'amitié dans l'absence d'envie, la jouissance dans la patience. Il n'y a point de gloire pour l'homme avide, ni d'abaissement pour celui qui sait se contenter; l'homme libre devient esclave par le désir immodéré, l'esclave devient libre par le contement.

4e section. La supplication, dit-il, enlève toute honte, l'orgueil fait disparaître la religion. L'homme avide a la nature du diable; là où intervient l'avidité, la réunion inter-

1. *Qor.*, III, 163.
2. *Qor.*, V, 59.
3. En arabe dans le texte.

vient aussi ; là où se produit la réunion, l'obstacle naît ; là où l'obstacle s'interpose, l'interruption se manifeste ; là où l'on constate l'interruption, on voit venir l'infidélité et le feu [de l'enfer].

De même, si tu fuis le corps et si tu atteins la formule : *Fa-sobḥân* [1], tu seras arrivé à une formule contingente ; or Dieu est éternel dans le passé ; d'où le contingent trouverait-il l'éternel ? Quel rapport entre la terre et le Seigneur des maîtres ? Pour toi, ce par quoi tu te sauveras, c'est l'âme ; sache ce que tu auras fait, si tu places ton âme sur ta main et si tu l'emportes.

« Si tes amoureux t'apportent en cadeau leur vie, je jure par ta tête que c'est comme s'ils apportaient du cumin au Kirman [2] ».

Apporter du cumin au Kirman, quel prix pour la valeur commerciale ! Quel honneur cela peut-il valoir, puisqu'il y en a tant [dans ce pays] ? Maintenant Dieu est sans besoin, présente-lui le tien, car celui qui n'en a pas aime celui qui en a. Par l'intermédiaire de ce besoin, tu échapperas à ces événements soudains ; de l'Éternel, quelque chose se joindra à toi : c'est l'amour. Le filet de l'amour est venu et l'a entouré, comme on l'a dit : « Ils l'aiment », est amené par l'influence de : « Il les aime » [3] ; par cet éternel, tu verras l'Éternel : « Il atteindra les regards » [4]. L'achèvement de ce discours, qui n'a point de fin, n'aura pas lieu jusqu'au jour de la résurrection.

On l'interrogea un jour sur le mystère qu'il y a dans le concert sacré. « La manifestation et la vue de Dieu ont lieu plus fréquemment par le concert pour les hommes de Dieu. Ceux qui y prennent part sont sortis du monde de leur propre existence ; le concert les emmène hors des autres mondes ; ils atteignent la rencontre de Dieu. En résumé, il y a des concerts

1. « Dieu soit exalté ! » *Qor.* XXI, 22 ; XXX, 16 ; XXXVI, 63.
2. Proverbe.
3. *Qor.*, V, 59.
4. *Qor.*, VI, 103.

qui sont une chose illicite ; il a fait une grande chose, celui qui a dit que c'est interdit ; un tel concert est une infidélité ; une main qui se lève sans cette extase, sûrement la main et le pied de celui-là seront châtiés dans l'enfer ; tandis qu'une main qui se lève avec cette extase, atteindra assurément le paradis ; c'est là le concert qui est autorisé. C'est la danse des gens de mortification et d'ascétisme qui produit chez eux des larmes et de l'attendrissement ; il y a un concert qui est un devoir obligatoire, c'est celui des extatiques qui est pour eux un devoir d'obligation personnelle [1], tout autant que les cinq prières [journalières] et le jeûne du mois de ramadân, autant que de manger du pain et de boire de l'eau en cas de nécessité en est un pour les extatiques, parce que c'est l'aliment de leur vie. Si les mystiques ont un concert à l'Orient, d'autres en ont à l'Occident, et ils ont connaissance les uns des autres.

5e section. Quelqu'un dit : Notre Maître est tout grâce, et Chems-ed-dîn est en même temps tout grâce et tout violence. Il répondit : Ils sont tous ainsi ; celui qui est venu et interprète mes paroles, et s'excuse en disant : Mon intention est de les réfuter, c'est votre insuffisance [qui en est cause]. O sot ! Quand ma parole est sortie de ma bouche, comment peux-tu l'interpréter et comment peux-tu exprimer des excuses ? Il me donne des attributs qui sont spéciaux à Dieu, qui possède à la fois la violence et la grâce. Cela n'a point été une parole quelconque, ni le Qorân, ni les traditions prophétiques ; c'est ma parole qui est passée par sa bouche ; comment te parviendrait-elle, pour que tu puisses dire : Ils ont tous la violence et la grâce, pour me l'attribuer ? Comment serait-elle à tous ? Alors il leur faudrait, avec cette raison et cette politesse [qu'ils possèdent], atteindre en deux jours Abou-Yézîd [Bastâmî], Djonéïd et Chiblî, et qu'ils boivent à la même coupe. S'ils mettent en pratique l'œuvre de ces chéïkhs

1. *Farz 'aïn.* Sur cette expression, voir Mâwerdi, *el-Aḥkâm es-Soltâniyya*, trad. Ostrorog, t. II, 1, p. 2, note.

devant lui, sans arriver à une œuvre effective, l'audition de sa raison sera des paroles futiles : avec tout cela, ils resteront séparés de Dieu par un voile.

Il ajouta : Notre Maître possède une beauté parfaite ; moi j'ai à la fois de la beauté et de la laideur ; notre Maître avait vu ma beauté, il n'a pas vu ma laideur. Cette fois-ci je n'userai pas d'hypocrisie, afin qu'il me voie complètement, beauté et laideur. La personne qui a trouvé son chemin dans ma compagnie se distingue par ceci que la compagnie des autres lui paraît froide et amère, mais non à tel point qu'il se refroidisse et continue cependant la conversation, mais de telle façon qu'il ne puisse converser avec eux. C'est ainsi qu'il a dit :

« Par l'effet des voyageurs, tu t'es mis en marche ; interromps la conversation avec les autres ; sinon tu resteras éprouvé, suspendu dans l'épreuve ».

De même les prophètes (salut sur eux ! sont les informateurs les uns par rapport aux autres. Jésus dit : O juif, tu n'as pas bien connu Moïse ; viens et considère-moi, pour mieux connaître Moïse. Mahomet dit : O juifs et chrétiens, vous n'avez bien connu ni Moïse ni Jésus : venez et considérez-moi, pour mieux les connaître. Les prophètes donnent des informations les uns sur les autres ; leurs paroles sont les commentaires et les explications les uns des autres. Les amis dirent : O Envoyé de Dieu, du moment que chaque prophète fait connaître ceux qui l'ont précédé, maintenant, toi qui es le dernier des prophètes, qui est-ce qui te fera connaître ? Il répondit : « Celui qui connaît son âme connaît son Seigneur », c'est-à-dire, celui qui connaît *mon* âme connaît *mon* Seigneur ; autrement dit, les Mahométans, de toutes façons, sont ceux qui font connaître la situation et les paroles de Mahomet ; celui qui a le plus de mérites est le plus éloigné du but ; quand même sa pensée serait plus profonde, il en serait encore plus éloigné.

« Prosterne-toi de cœur sur la poussière de sa porte : c'est l'affaire du cœur, il ne suffit pas d'y porter le front ».

Dieu soit exalté ! Tous se sacrifient pour l'homme, et l'homme se sacrifie pour lui-même : « Nous avons honoré les fils d'Adam, nous les avons portés sur la terre et sur la mer [1] » ; mais Dieu n'a pas dit : « Nous avons honoré les cieux, le trône. » Si tu vas jusqu'au trône, cela ne te servira de rien ; il faut que le cœur s'ouvre à la douleur. La façon dont tous les prophètes, les saints, les purs ont souffert, c'était pour cela ; c'était cela qu'ils cherchaient ; tout cela est dans une seule personne, du moment qu'elle se connaît elle-même ; le désir ardent, la qualité de la violence sont en toi : « Dirige mon peuple, car il ne sait rien ! [2] » c'est-à-dire : dirige les parties constituantes de mon corps ; ces parties c'étaient les infidèles, mais c'étaient ses parties à lui.

« Tous, bons ou mauvais, sont les membres du derviche ; s'il n'était pas ainsi, il ne serait pas un [véritable] derviche ».

S'ils n'avaient pas été une partie intégrante, il aurait été isolé ; comment aurait-il été un tout ? L'univers est composé de touts, non de parties. Du moment qu'il a dit des totalités, quelle partie reste en dehors du tout ? Mais Dieu sait mieux la vérité !

6e section. Il dit un jour [en arabe] : Attention à la grande culture (c'est-à-dire à la considération due au chef spirituel, mystique parfait), et attention aux bourgades ! (c'est-à-dire à la société des imparfaits).

[Vers arabe]. « Si tu dois, ô mon ami, te mettre à la recherche d'un terrain, cherche-le sur la plus grande colline ».

Celui qui mange avec un être qui a été pardonné, Dieu lui pardonne. Quand on dit « manger », cela ne veut pas dire manger du pain ; c'est prendre la nourriture spirituelle que Dieu a mise à part pour les martyrs d'entre ses créatures : « Ils seront nourris joyeusement [2]. » Lorsque l'âme concu-

1. *Qor.*, XVII, 72.
2. *Qor.*, III, 163-164.

piscente a été vaincue, l'homme devient témoin de la foi musulmane et combattant de la guerre sainte même dans la vie présente. Quiconque mange de cette nourriture, il est avec un pardonné : sinon, mille hypocrites et juifs mangeaient de la nourriture avec l'Elu de Dieu. Il dit : « Mais, dans leur croyance, il n'était pas encore l'objet pardonné. » Je dis : La croyance dans le pardon de l'Elu, c'est qu'il serait juste que dans ce repas il devînt son compagnon ; telle est la rétribution de la croyance ; le signe de la vérité de la croyance musulmane, c'est l'opposition à la passion ; l'infidélité, c'est de se conformer à elle. Celui-là a cru ; cela veut dire : « Je me suis engagé à lutter contre les passions ». Cet autre dit : « Ce n'est pas mon affaire, je n'y puis rien ; je paie l'impôt foncier et je vis [à ma manière]. » Le prophète admit cette déclaration : il lui donna un certificat qui voulait dire : Celui qui tourmente un tributaire, c'est comme s'il me tourmentait, ou s'il troublait un possesseur d'engagement dans sa possession. Un autre dit : Moi, je suis croyant, je suis dégoûté des passions, je n'ai pas de blanc, mais du noir ; je n'ai pas de faucon, mais un corbeau.

Il est du devoir du croyant de se montrer reconnaissant de ce qu'il n'est pas infidèle, de celui de l'infidèle de remercier Dieu de ce qu'il n'est pas hypocrite ; en dernière analyse, l'hypocrite est pire que l'infidèle. « Certes, les hypocrites seront sur le degré le plus bas de l'enfer [1] ».

Parmi les traditions étranges et peu répandues, il y a celle qui nous informe qu'à ce moment-là l'enfer sera vide de damnés, tandis que les degrés inférieurs ne le seront pas. Une foule apparaîtra aux regards ; quand elle s'approchera, elle verra ces degrés inférieurs de l'enfer ; on en fermera les portes, puis on les ouvrira, comme celles d'une maison ruinée et vide. Elle entendra les gémissements des hypocrites et leur dira : Quelles gens êtes-vous ? la maison est vide, et vous êtes encore ici ? » — « Nous sommes les hypo-

1. *Qor.*, IV, 144.

crites, répondront-ils, et nous n'avons pas l'espoir du salut. » C'est le cadi de Damas, Chems-ed-dîn Khoî, qui a rapporté cette tradition dans une leçon générale, mais elle n'est pas devenue célèbre, sauf pour la personne qui en aura pénétré le sens. Maintenant, qu'est-ce que l'hypocrisie ? Qu'elle soit loin de nous et de nos amis, soit secrète, soit publique ! L'hypocrisie secrète, il faut faire effort pour la chasser de la nature humaine, avec l'aide du Dieu très haut !

7e *section*. Une réunion parlait de l'éternité du monde dans le passé. « Que vous fait l'éternité du monde ? dit-il. Connaissez votre propre éternité ; êtes-vous éternel ou créé récemment ? Employez la quantité de vie qui vous est impartie, à rechercher ce qu'est votre situation, non à rechercher l'éternité du monde. Ce qu'on recherche dans le monde, c'est qu'il se produise des œuvres bonnes, car toute œuvre bonne est un motif de tranquillité pour l'âme, et cette tranquillité de l'âme est un besoin que l'on a de Dieu ; c'est un motif de croyance dans la vie future. Quand même il y aurait la science de cent mille arts, du moment qu'il n'y a pas d'œuvre convenable, il n'y a ni besoin de Dieu ni croyance dans la vie future, il n'y a rien : et s'il y a une œuvre convenable, même sans science, ni arabe ni turque, ce sera l'honneur et la gloire du monde d'ici-bas et de l'autre ; tous recherchent la science et l'avantage ; recherche l'œuvre bonne ; c'est là la [véritable] moëlle, dont le reste est l'enveloppe. [Le Qorân] dit : « Le Miséricordieux s'est tenu en équilibre sur le trône [1] ». Dans l'interprétation il n'y a que ce qui se trouve déjà dans le discours extérieur, à savoir que « s'est tenu en équilibre » signifie « s'est emparé », comme dans ce passage d'un poète :

[Vers arabe]. « La tribu de Bichr s'est emparée de l'Iràq sans employer le sabre ni répandre le sang ».

1. *Qor.*, XX, 4 ; cf. XXV, 60.

C'est autre chose que ce qu'on a dit : « Nous avons cru à cette parole : il s'est tenu en équilibre, sans en demander le comment ni le pourquoi ; nous croyons ainsi sans autre recherche. » Que faut-il comprendre à ce discours ? Qu'a-t-on dit du mot *Tâ-hâ* [1] ? Dans le commentaire il n'y a rien de plus que ce que disent les gens du sens exotérique : *Tâ-hâ* est le nom du prophète ; une autre interprétation dit que c'est : O homme ! D'autres disent : cela signifie : Foule [2] la terre : car le prophète s'était tenu debout sur son pied, pendant la prière nocturne, lorsque lui vint l'ordre de faire pendant la nuit des prières surérogatoires [3] ; il se tint si longtemps sur un pied que cet organe s'enfla.

« Le pied du prophète enfla par suite de la station nocturne ; par amour pour lui, les gens de Qobâ déchirèrent leurs tuniques (*qabâ*). »

Alors il lui fut dit : *Tah* foule, c'est à dire pose à terre ton autre pied, ne te tiens pas sur un seul pied, car nous n'avons pas envoyé l'ordre de veiller pour te causer de la douleur. Je ne demande plus les paroles extérieures qu'ils ont dites ; tu ne diras que ce qu'ils ont dit. Maintenant il est connu qu'il faut lire le commentaire de ces paroles dans la Table bien gardée ; la marge de cette table ne peut-être contenue dans l'imagination. Le souverain dit : Ne me rends pas de services, car j'ai honte de toi. Il répondit : Ne me dis pas cela, car par l'interdiction que tu prononces, ton amour se refroidira dans mon cœur, tu deviendras froid dans mon cœur. Du moment qu'il en est ainsi, reprit le souverain, je ne le dirai pas. De nouveau, une autre fois, il dit : Par ton âme et par ta tête, je jure que je n'en ai nul besoin ; ne le fais pas. « Nous t'avons donné une victoire éclatante, pour

1. Titre du chapitre XX du Qorân. Sur les différentes interprétations de ces deux lettres, voir Ṭabari, *Tafsîr*, t. XVI, p. 89 et suiv.; Bêïḍâwî, *Anwâr et-tanzîl*, t. I, p. 591.

2. *Ta'hâ*, impér. de *waṭi'a*, plus le pronom féminin

3. *Qor.*, XVII, 81.

que Dieu te pardonne tes fautes antérieures et subséquentes [1].

« Ce ne sont ni ses péchés futurs et passés qui lui sont pardonnés ; il dit : C'est le bouillonnement de l'amour, et non pas a crainte ou l'espoir.

« Par ton âme et ta tête. dit-il, je le ferai ». Il resta si longtemps debout que son pied enfla. Le souverain lui dit en colère : Assez ! je n'ai pas besoin de cela. « *Tâ-hâ* (c'est-à-dire : « Laisse ») ! Nous ne t'avons pas révélé le Qorân pour que tu sois malheureux [2] ». Je t'ai fait asseoir à côté de moi, et je converse avec toi ; je ne parle pas pour que tu tombes dans la peine : « [Ce Qorân n'est] qu'un souvenir pour celui qui craint, une révélation venue du Créateur de la terre [3] ». Commentaire de ce rapprochement pour le peuple : la terre, c'est le corps de Mahomet ; le ciel, c'est sa réflexion, son imagination, sa fantaisie illuminée : « Le miséricordieux s'est tenu en équilibre sur le Trône [4] ». Je me suis établi sur ton cœur, tant et tant !

« Le trône du cœur est devenu florissant, pur de passion ; c'est de lui qu'on a dit que le Miséricordieux s'était installé sur son trône ».

« De même tu dis : Je n'ai que faire de Mahomet, étant arrivé à Dieu. Mais Dieu lui-même ne peut se passer de Mahomet ; comment le pourrais-tu ? Et même, il l'a amené en sa présence. Quand tu dis : « Si nous l'avions voulu, nous aurions envoyé un avertisseur dans chaque village [5] », cela n'a rien fait et n'a rien demandé. « Si nous l'avions voulu, » c'est Mahomet lui-même qui le dit : Si je le voulais, moi qui suis désigné par l'expression [arabe]

1. *Qor.*, XLVIII, 1-2.
2. *Qor.*, XX, 1.
3. *Qor.*, XX, 2-3.
4. *Qor.*, XX, 4.
5. *Qor.*, XXV, 53.

laulâ-ka [1] ? C'est lui qui a donné à Mahomet son nom. Celui-ci dit : Le regard n'a pas dévié [2] ! Tu m'as élu entre tous ; moi, de mon côté, je ne veux que toi. » Suivre Mahomet, qui est monté au ciel dans la nuit de l'Ascension, c'est y monter toi-même à sa suite ; fais des efforts pour produire une tranquillisation dans ton cœur. Lorsque tu recherches le monde, que ce ne soit pas simplement en paroles, mais en te saisissant des moyens d'y parvenir ; si tu recherches la religion, que ce ne soit pas non plus en paroles, mais par l'assiduité dans l'obéissance ; si tu recherches Dieu, sois assidu auprès des hommes ».

« Il te faut un compagnon meilleur que toi-même, afin que ton rang augmente en dignité.

« Le vrai musulman, c'est celui qui a le cœur brisé. »

Nos prédécesseurs avaient le corps brisé, ils ont atteint le cœur, ils l'ont vraiment délivré, au moyen de la formule [de Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj] : *Ana'l-haqq* « Je suis Dieu » ; d'autres ont dit : « Mon Seigneur est le Très Haut », et même ils ne s'en sont pas contentés. Il y a des gens qui récitent le verset du Trône [3] sur un malade, et d'autres qui sont eux-mêmes ce verset ; dans la prédication, il y a à la fois de la violence et de la douceur, mais dans l'isolement et la retraite solitaire tout est douceur.

8me section. « Celui qui se saisit d'une branche, a-t-il dit, la branche se casse ; il tombe à terre. Celui qui saisit l'arbre, toutes les branches deviennent sa propriété. Que signifie l'expression « les possesseur des regards [4] » [si ce n'est cela] ? Finalement il ne veut pas de la raison que chacun possède, c'est-à-dire la raison du retour [vers Dieu]. Cet autre philosophe dit : « J'énonce des choses raisonnables » : il ne sait

1. « Si ce n'était toi, [je n'aurais pas créé tes cieux]. » Formule célèbre chez les Musulmans.
2. *Qor.*, LIII, 17.
3. *Qor.*, II, 256.
4. *Qor.*, III, 5 et *passim*.

rien de la raison divine. Un compagnon vit le prophète au bout de douze ans [après la mort de celui-ci] : « O Envoyé de Dieu, lui dit-il, chaque nuit qui précédait le vendredi, tu t'étais montré à moi : dans cet espace de temps, tu m'as abandonné comme un poisson hors de l'eau. » J'étais occupé des condoléances, répondit-il. Quelles condoléances? demanda le compagnon. Il répondit : Dans ces douze années, il n'est venu à moi que sept personnes, sans plus, ayant le visage tourné vers la *qibla* ; tous les autres avaient tourné la tête d'un autre côté. C'est la pensée exprimée par le Qorân : « Il n'y a que Dieu et les gens fermes [dans la science] qui en comprennent l'interprétation [1]. » En voici le commentaire : La vie agréable consiste dans la réunion des amis, qui se placent à côté les uns des autres ; ils se cajolent et montrent leur beauté. Ceux qui se tiennent isolés, la passion se glisse dans leurs inclinations ; leur lumière disparaît. Lorsqu'on place quelque chose dans du miel, cette chose devient fraîche et agréable, car l'air [2] ne s'y introduit point ; si l'air s'y glisse, l'odorat devient orgueilleux et se renfrogne. Moïse (que le salut soit sur lui !) avec toute sa splendeur, demanda à Khizr (salut sur lui !) et à sa société de compléter cette qualité, afin d'acquérir cette autre grâce ; il se repentit. Il faut que le derviche se repente toute sa vie et regrette ce qu'il a fait, en se disant : Pourquoi fallait-il que ceci fût venu sur ma route ? Le prophète (bénédiction et salut sur lui !), avec toute sa grâce, considérait comme une bénédiction d'être salué par les pauvres ; il s'asseyait avec eux sur le sol, et écoutait leurs paroles.

« Tu ne le croirais pas, que l'Elu de Dieu recherchât les prières des indigents. »

Lorsque tu te domines toi-même, si tu trouves une autre personne, jette-lui les bras autour du cou ; sinon, tu es mauvais. Un chameau voyageait en compagnie d'une fourmi ; il arriva à une rivière ; la fourmi recula. « Qu'est-

1. *Qor.*, III, 5.
2. Jeu de mots sur la double signification de *hawâ* « air » et « passion ».

ce qu'il y a? s'écria le chameau : viens, c'est facile. l'eau ne monte que jusqu'aux genoux. Pour toi, répliqua la fourmi, elle ne te monte que jusqu'au genou; pour moi, elle me dépasse la tête de six coudées. Si j'étais resté sans directeur spirituel, je n'aurais pas duré. « Qui s'avance vers moi d'une brasse? » Il y a une différence entre brasse et brasse, entre empan et empan, entre genou et genou. Il ne fallait que deux pas, et il est arrivé à un pas. Tu n'as pas le caractère mahométan; c'est Pharaon qui a montré sa tête en toi. Moïse est venu; il le chassa. Pharaon est revenu, et Moïse est parti. Ceci prouve jusqu'où va la diversité des couleurs. Prends toi-même pareillement Moïse, afin que Pharaon ne vienne plus. Cette diversité de couleurs ne fait pas le compte de l'affaire : « Certes, ceux qui ont dit : Allah est notre Seigneur, et qui s'y sont tenus... [1] » Ce chameau, en comparaison de 'Adj ben 'Anaq [2], serait de même que quand on a dit : Il y a des différences entre genou et genou; car ce géant n'avait pas été noyé par le déluge de Noé; l'eau de la mer ne lui était montée qu'aux genoux; et pourtant Moïse a réussi à le mettre à mort. Cet 'Adj ben 'Anaq, en présence d'Adam et des fils de l'âme et du cœur d'Adam, non pas, mais des fils de l'eau et du limon d'Adam, particulièrement celui dont on a dit : « Deux pas, et il est arrivé » (c'est le pas de Mahomet, un pas vers la vie future et un pas vers le Maître), pour moi et pour toi il a la même valeur que si nous faisions cent pas du genou jusqu'au genou, afin de ne pas aller plus loin que le bord du banc. « Dieu est gracieux pour ses serviteurs; il nourrit qui il veut [3] »; mais il a dit « pour ses serviteurs », partout où l'adoration est pure.

9me section. Un jour, dit-il, 'Omar (que Dieu soit satisfait de lui!) donna un coup à un des yeux de Satan et le rendit aveugle. C'est là une pensée et un mystère qu'ils sont seuls à

1. *Qor.*, XLI, 30; XLVI, 12.
2. Og, roi de Basan, *Deut.*, III, 21; *Josué*, XIII, 12.
3. *Qor.*, XLII, 18.

connaître ; cette idée se montre sous toutes les apparences extérieures et se traduit par une image, bien que Satan ne soit pas une chose incarnée : « Satan court dans les hommes comme le sang court dans la veine. » Il vint un jour en disant : « O 'Omar, viens, je vais te montrer des merveilles. » Il les lui montra par une fente de la mosquée ; il y avait une personne endormie, et une autre qui se tenait debout pour la prière. Il lui dit : « Par la crainte du feu de l'amour divin, je n'ose entrer dans la poitrine de cet homme endormi ; sinon je serais entré et j'aurais opéré mon œuvre avec celui qui fait la prière, que j'aurais détruit. » Ainsi la seule chose qui peut brûler ce démon, c'est l'ardeur de l'amour des hommes de Dieu ; de plus, toutes les mortifications auxquelles on se livre, lui donnent encore de la force, car on l'a créé au moyen du feu des passions charnelles ; or la lumière éteint le feu, puisque il a été dit : « Ta lumière a éteint mon feu. » Si elle ne venait pas d'auprès d'un être sage et savant, comment se seraient comportées ces choses ? Leur affaire n'aurait pas été redressée par un effort de mille ans. S'il avait joint vingt vies les unes aux autres, cela n'aurait pas eu lieu. Ce que les autres prophètes ont produit dans l'espace de mille ans, Mahomet (salut sur lui !) l'a dépassé en un court moment, « de la part d'un être sage et savant. » Sortons, abaissons nos moustaches ; nous n'irons pas à la guerre sainte, pour que les infidèles aient peur de nos moustaches ; l'incrédule que chacun renferme dans son cœur [1], si chacun d'eux devenait un javelot, il n'en aurait pas peur. Cela n'est point mon affaire ; la sienne, il y a longtemps qu'elle est terminée. « Et ceux qui ont fait effort pour nous, nous les dirigerons dans nos voies [2]. » C'est-à-dire, si vous lisez en rétablissant l'ordre naturel des propositions interverties [3] : « Et ceux que nous avons dirigés dans nos voies ont fait effort pour nous ; » tel est le sens ;

1. *Kâfir-i endéroûnî-i khod.*
2. *Qor.*, XXIX, 69.
3. *Moqaddam mo'akhkhar khwânî.*

sinon, cela voudrait dire : Ceux qui ont fait effort, l'ont fait dans une voie qui échappait à notre direction : que signifie en ce cas l'expression : « Nous les dirigerons ? » Ou bien, ils l'ont fait sous notre direction ; alors pourquoi la répétition de : « nous les dirigerons » ? Ou sinon, ces paroles pourraient être mises dans la bouche de l'Envoyé de Dieu : « Et ceux qui ont fait effort pour nous », c'est-à-dire dans le service de notre extérieur et l'extérieur de notre corps, « nous les dirigerons dans nos voies », c'est-à-dire dans les voies de nos esprits et de nos vérités.

Un jeûne sans organisation, tiens-le le jeudi et le lundi ; tout à coup, assieds-toi sur l'âme de ta passion en disant : Je garde le jeûne jusqu'à ce que cela semble dur à mon âme : il est possible que tout à coup elle devienne musulmane, car sa conversion est une chose bien éloignée !

« Chacun, a-t-il dit, a un péché qui lui est approprié ; l'un a pour péché la débauche, qui est convenable à son état ; l'autre a pour péché d'être absent de la présence de Dieu. Heureux celui dont l'œil dort, mais non le cœur ! Malheur à celui dont l'œil ne dort pas, mais bien le cœur ! Dieu sait mieux la vérité.

10me section, fin des discours de Chems-ed-dîn (que Dieu magnifie sa dignité !). On l'interrogea sur l'aumône secrète. Il répondit : L'aumône secrète, c'est que par suite d'une extrême immersion dans la sincérité et dans la conservation de cette sincérité, vous n'ayez pas conscience du plaisir de donner l'aumône ; c'est-à-dire, par la préoccupation du regret qui consiste à dire : Plût à Dieu que tu fusses meilleur que ceci ! La plupart du temps, Abou-Yézîd (miséricorde de Dieu sur lui !) se rendait à pied au pélerinage, et il en a fait soixante-dix. Un jour, il vit que la foule était restée dans la détresse, sur la route des pélerins, par suite du manque d'eau, et qu'elle était en train de périr. Il aperçut un chien près de l'eau de ce puits à l'orifice duquel les pélerins se pressaient en foule et se gênaient mutuellement ; le chien regardait Abou-Yézîd. L'inspiration lui vint de se procurer

de l'eau pour donner à boire à cet animal. Il cria : « Qui achète un pélerinage pieux et agréé pour une lampée d'eau? » Personne ne fit attention ; il augmenta les offres : cinq, six pélerinages à pied, agréés ; cela monta jusqu'à soixante-dix pélerinages. Quelqu'un dit à haute voix : Je la donne. Abou-Yézîd se dit en lui-même : Bravo! j'ai vendu en faveur d'un chien, soixante-dix pélerinages à pied pour une lampée d'eau! Quand il eut versé l'eau dans un pot, il plaça celui-ci devant le chien, qui détourna la tête. Abou-Yézîd se précipita la face contre terre et fit acte de repentance. On entendit un appel : « « Tu te dis tellement à toi-même, j'ai fait ceci, j'ai fait cela pour Dieu; tu vois pourtant qu'un chien n'accepte pas. Dis : Je me repens; je n'y penserai plus. » Immédiatement le chien plaça sa tête au-dessus de l'eau et commença à la boire.

« Tu es celle à qui, au prix de cent intercessions, de cent gémissements, je donnerais un baiser sur le pied, mais tu ne me laisses pas faire ».

« En dernière analyse, tu as tort de reprocher à l'adorateur des idoles de pierre de se tourner vers une pierre ou une peinture sur un mur; cependant tu mets ton visage face à un mur. C'est donc une énigme que Mahomet a dite (sur lui le salut!), mais tu ne la comprends pas. Enfin, la Ka'ba est au milieu du monde, du moment que les créatures qui le peuplent ont toutes le visage tourné vers ce monument: lorsque vous enlevez la Ka'ba, la prosternation de ces créatures ne peut plus être dirigée que vers le cœur les uns des autres; ceux-là sont prosternés devant le cœur de ceux-ci, et réciproquement. Le prophète a dit : « Une réflexion d'une heure vaut mieux qu'une adoration de soixante années [1] ». Ce qu'on a voulu dire par l'expression de *réflexion*, c'est l'état de béatitude (*ḥozoûr*) du derviche sincère; dans son

1. Comparez un *ḥadîth* à peu près semblable dans le *Konoûz ed-daqâ'iq* d'-'Abd-er-Ra'oûf el-Monâwi, p. 58 : « La réflexion d'une heure vaut mieux que le *Qonoût* (prières surérogatoires) de toute une nuit ».

adoration il n'entre aucune hypocrisie; assurément cela vaut mieux qu'une adoration purement extérieure sans béatitude. On peut remplacer la prière canonique [quand elle n'a pas été faite au temps prescrit] : on ne peut remplacer la béatitude. Certains *faqîrs* ont renoncé à l'extérieur, car on a dit : « Il n'y a de prière que par la béatitude du cœur; il n'y a de prière que par le prononcé de la *Fâtiḥa* ». Pour eux, cette *Fâtiḥa*, c'est leur béatitude; telle que si Gabriel venait, il recevrait un coup de pied; avant d'arriver en la présence (du prophète), celui-ci lui dirait : Viens! mais il répondrait : « Non! car si je m'approchais à la distance d'une phalange de doigt, je brûlerais. » Je dis à ce chéïkh : Que Dieu t'emmène en enfer! Il me répondit : Plût à Dieu! afin que je voie ce que deviendra ma lumière en présence de l'enfer; qu'est-ce que l'enfer devant la lumière que possède le vrai croyant? On a vu le bœuf, on n'a pas vu le prince qui était dans ce bœuf : sinon, comment l'aurait-on mis à mort? Sois possesseur de réflexion et de discernement; car le chemin se divise en plusieurs branches; l'un monte par ce chemin-ci, l'autre par ce chemin-là. Observe ta main droite; lorsque tu seras arrivé à Qonya, tu n'auras plus besoin de discernement ni de réflexion; il y a là un sultan juste; nul n'y fait de tort à personne.

527. Il dit de même un jour : « La formule : Il n'y a de dieu que Dieu, est ma forteresse : celui qui entre dans ma forteresse est à l'abri de mon châtiment. Il a dit : Quiconque entre dans cette forteresse : il n'a pas dit : Quiconque prononcera son nom; car, il est bien facile de dire le nom de cette forteresse; tu diras : Moi, de ma bouche j'ai été dans la forteresse, ou tu diras : Moi, je suis allé à Damas. Si c'est avec la langue, en un clin d'œil tu iras au ciel et à la terre, tu iras au trône de Dieu. Il a dit : Celui qui dira purement et sincèrement : Il n'y a de dieu que Dieu, entrera dans le paradis. Maintenant toi, assieds-toi : tu dis : Le cerveau devient sec. Lui, qu'est-il? Toi, qu'es-tu? Tu es six mille fois plus : deviens un seul, sinon, qu'est-ce que tu seras par rapport à son unité?

Cent mille atomes : chaque atome, tu l'as emporté par une passion, par une imagination. Il entrera au paradis purement par son intention, sincèrement par son acte. Du moment qu'il a agi ainsi, il n'est pas nécessaire d'avoir la promesse d'entrer au paradis ; du moment qu'il a agi ainsi, il est dans le paradis même. Mais Dieu sait mieux la vérité !

528. On rapporte qu'un jour notre maître Chems-ed-dîn (que Dieu amplifie sa situation !) était, dans une assemblée, occupé à écouter le son de la harpe. Quelqu'un dit : Un derviche qui écoute le son de la harpe ! Ne le vois-tu pas, si tu ne l'entends pas ? dit le derviche. Immédiatement la main de cet individu se mit à agir de même, et il devint aveugle. On eut beau gémir, il ne fut pas possible [d'y remédier]. Pour nous, dit le saint, c'est une plaisanterie ; pour les autres c'est un miracle. Quelqu'un dit : J'admets tout miracle qui est raisonnable. [Dans ce cas], répliqua le derviche, ce n'est plus un miracle ; un miracle, c'est ce que la raison est impuissante à comprendre.

529. Les anciens compagnons nous ont rapporté qu'à Siwas, le chéïkh Asad-ed-dîn le théologien scolastique, qui fut le maître d'Akhî Mohammed Diwânè, expliquait un jour, en présence de Chems-ed-dîn, ce passage : « Il est avec vous partout où vous êtes[1]. » Avec toute sa supériorité, raconta le Maître, quand je l'interrogeais sur un sujet, il se fâchait. Une fois je lui dis : « Comment Dieu est-il avec vous [comme le dit le Qorân] ? » — « O Tébrîzî, répondit-il, quelle est ton intention en posant cette question ? Tu étais pour la mansuétude, et voici que tu es en colère, et que tu me lances cette apostrophe ? » — « Que veut dire le mot *intention*, répliquai-je ? Il ne s'applique pas à ma question. Es-tu un chien à la langue enchaînée, qui s'est habitué à faire le mal ? Comment peux-tu exprimer une pareille pensée ? [Je dis simplement :] Comment Dieu est-il avec son serviteur ? » — « Oui, répondit-il, Dieu est avec son serviteur par la science. » — « La

1. *Qor.*, LVII, 4.

science, répliquai-je, n'est pas distincte de l'essence de Dieu, non plus que les autres attributs. » — « Ce sont là de vieilles questions que tu poses. » — « Que veut dire *vieilles?* Dieu nous garde qu'il y ait là une nouveauté » Ne pouvant rien répondre, il se leva, s'inclina et me traita avec honneur. Les gens dirent : « Voilà le théologien ! » et beaucoup crurent.

530. A Damas, dit une fois Chems-ed-dîn, ces chiens traitaient publiquement d'infidèle Chihâb [ed-dîn Sohrawerdî, surnommé] Maqtoûl [1]. Dieu nous en garde! m'écriai-je, comment serait-il un infidèle, lui, un être lumineux? Oui, il est vrai, en présence de Chems-[ed-dîn], Chihâb est un infidèle : lorsqu'il entrera à son service en toute sincérité, il deviendra une pleine lune, il sera parfait. Je suis très humble avec les nécessiteux sincères, mais très orgueilleux avec les autres. Pour Chihâb, sa science surpassait sa raison ; or il faut que la raison l'emporte sur la science et la domine. Le cerveau, siège de la raison, était devenu faible chez lui. Dans le monde de l'esprit, il y a une secte qui y éprouve des jouissances ; ils sont descendus et se sont établis [sur la terre], et parlent du monde supérieur [*rabbânî*] ; mais c'est le même monde de l'esprit qu'ils s'imaginent être le monde supérieur, à moins que la grâce de Dieu ne s'en mêle au moyen d'une de ses attirances, ou qu'un homme ne vienne les soutenir en les prenant sous l'aisselle, et en les tirant du monde de l'esprit vers le monde supérieur, avec ces mots : « Entre dans notre suite, » car il y a là une autre subtilité ; pourquoi êtes-vous descendus? Là, l'esprit n'a pas encore montré toute sa beauté même à [Hoséin ben] Mançoûr [el-Hallâdj] ; sinon, comment aurait-il pu dire : *Ana'l-haqq* « Je suis Dieu » ? Quel rapport y a-t-il entre *Haqq* « Dieu » et *ana* « moi » ? Qu'est-ce que cet *ana*, ce pronom ? S'il s'était plongé dans le monde de l'esprit, comment aurait-il été contenu

1. Son surnom lui vint de ce qu'il fut exécuté dans la forteresse d'Alep, le 5 rédjeb 587 (29 juillet 1191), sur l'ordre d'el-Mélik-ezh-Zhâhir, fils de Saladin. Cf. Ibn-Khallikân, trad. de Slane, t. IV, p. 157.

dans un pronom, dans la lettre *a* et dans la lettre *n* [1]?

531. « J'ai posé, a dit encore Chems-ed-dîn, la question suivante à des chéikhs : [Le prophète a dit :] J'ai avec Dieu des moments... Ces moments étaient-ils durables ? Ces sots m'ont répondu : Non, ils n'étaient pas durables. Alors je leur dis : Quelqu'un faisait une prière en faveur d'un derviche de la nation musulmane en ces termes : « Que Dieu te donne toute tranquillité ! » — « Oh ! oh ! répliqua le derviche, ne fais pas une pareille prière, mais demande à Dieu qu'il m'enlève toute tranquillité : Grand Dieu ! donne-lui le trouble, car moi, je suis devenu impuissant et stagnant [2], dans la tranquillité. »

« Quelqu'un dit : Pendant qu'on abreuve les pèlerins (*siqâya*), il ne faut pas prononcer le nom de Dieu, ni lire le Qorân, si ce n'est à voix basse. Que faire à celui-là ? m'écriai-je ; je ne puis le séparer de moi-même. Si le roi ne descend pas de cheval, que peut faire la monture ! « Il est avec vous partout où vous vous trouvez ». Cela n'est pas durable. Celui qui ne connaît pas les principes et s'attaque aux sciences dérivées, ne peut dire que des erreurs. ».

« Quelqu'un décrivait un poisson et sa grosseur. Une personne lui dit : « Tais-toi ! sais-tu ce que c'est qu'un poisson ? » — « Comment ne le saurais-je pas, moi qui ai fait tant de voyages en mer ? » — « Si tu le sais, dis nous ce qui distingue un poisson. » — « Ce qui distingue le poisson, c'est qu'il a deux branches [nageoires], comme le chameau [a deux bosses]. » — « Je savais bien que tu ignores ce qu'est un poisson ! Mais, par la description que tu viens de donner, j'ai compris encore autre chose, c'est que tu ne sais pas distinguer un bœuf [à deux cornes] d'un chameau. Il ne faut pas être possesseur de goût, mais de cœur ; cherche le cœur, non le goût. Qu'est le rang du cœur ? C'est un voile ; le posses-

1. L'objection faite à la fameuse formule d'el-Ḥallâdj, c'est qu'elle semble avoir conservé des traces de la personnalité de l'inventeur, laquelle aurait dû disparaître dans le grand Tout, la personne de Dieu et celle du mystique arrivé au stade suprême ne faisant plus qu'un.

2. *Chafdj*.

seur est Dieu : c'est par jalousie qu'on appelle le mystique *Çâḥib-dil* « possesseur de cœur. »

532. Un jour, dans le collège de notre Maître et en son illustre présence, il formulait des préceptes improvisés dans son cœur; les grands de l'époque étaient présents. « Comment, dit-il, Fakhr-ed-dîn Râzî a-t-il eu l'audace de s'exprimer ainsi : « Moḥammed l'Arabe (*Tâzî*) a dit telle chose, et Moḥammed Râzî a dit telle autre? » Il n'est pas l'apostat de l'époque, il n'est pas l'incrédule absolu; s'il se repent, pourquoi le molesterait-on? On se jetterait soi-même sur le sabre affilé; dans ce cas, quel est le sabre, serviteur de Dieu, qui aura de la compassion pour eux? Ils n'en ont pas pour eux-mêmes. C'est ainsi que le chéïkh Moḥammed Ibn-'Arabî a dit, dans la ville de Damas : « Moḥammed est notre chambellan [1] ». Je lui dis : « Ce que tu vois en toi-même, pourquoi ne le vois-tu pas chez Moḥammed? Chacun est son propre chambellan. » Ibn-'Arabî répliqua : Du moment que la vérité est objet de connaissance, où est la prédication? Fais, ne fais pas, où est-ce? Enfin, lui dis-je, cette idée était la sienne, et cette autre supériorité était en surplus. Cette dénégation que tu fais, va et fais-en usage, car c'est là la prédication : tu prêches ; il ne faut pas le faire. C'était un bon participant à nos souffrances, un bon compagnon, un homme profond que le Chéïkh Moḥammed, mais il ne l'était pas en imitant (le prophète). Quelqu'un dit : C'est cela justement qui était l'imitation. Non, répliquai-je, il ne l'imitait pas : à certains moments, le chéïkh Moḥammed faisait des génuflexions et des prosternations; il disait : je suis le serviteur des gens de la loi, mais il ne les suivait pas. Sa compagnie m'a valu de nombreux profits, mais pas autant que la vôtre. La vôtre ne ressemble nullement à celle-là ; il y a une grande différence entre la perle et le gravier!

533. « Le chéïkh Moḥammed disait souvent : Un tel a

1. *Perdè-dâr*, le chambellan qui soulève la portière de la salle d'audience et introduit les personnes qui demandent audience (arabe *ḥâdjib*).

péché ! un tel a péché ! Et à ce moment même, je le voyais commettre des péchés lui-même; parfois je les lui montrais, et il baissait la tête. »

Chems-ed-dîn disait encore : Mon enfant, tu donnes de forts coups de fouet (c'est-à-dire, tu me pousses en avant très fort). C'est une montagne, une montagne ! Il n'y a pour moi, en cela, aucune mauvaise intention. Enfin, vois, cette retraite de quarante jours, ces litanies (*dhikr*), est-ce l'imitation de Mahomet ? Il est vrai, Moïse a reçu l'ordre [de la retraite] de quarante nuits ; où est l'imitation de Mahomet, que Moïse n'aurait osé désirer ? Au contraire, il disait : Fais-moi entrer dans la série des acolytes [1] du prophète, puisqu'il a dit : Grand Dieu ! introduis-moi dans le peuple de Mahomet. L'interlocuteur de Dieu [Moïse] poussa alors l'exclamation : Fais-moi voir [ta personne] [2] ! Quand il sut qu'il était question des mahométans, il demanda la même chose que pour sa formule *Fais-moi voir*, à savoir : Fais-moi entrer dans ce peuple. On lui dit : Maintenant, va pendant quelques jours au service de Khizr, et celui-ci dira la même chose. C'est une autre lumière qui mettra en désordre à la fois Moïse et Khizr.

534. Chems-ed-dîn raconta ceci : Un jour, on dit au chéïkh Ḥarîrî : Tes disciples font des pas larges, ils n'accomplissent pas leurs devoirs religieux, et tu ne dis rien. Du moment, répondit-il, qu'ils connaissent la parole de Dieu et celle du prophète, et qu'ils n'exécutent pas les ordres, écouteront-ils et accepteront-ils mes paroles ? Puis il se mit à rire et ajouta : S'ils font la prière, s'ils observent le jeûne, s'ils exécutent les ordres, cette obéissance les délivrera [du péché] ; quel besoin ont-ils de moi ? Ils se sont accrochés au pan de ma robe pour agir selon leurs passions ; je les prendrai par la main et les délivrerai. C'est ainsi qu'il parla ; mais ce qu'il

1. *Fitrâkiyân*, ceux pui posent la main sur le pommeau (*fitrâk*) de la selle pour accompagner à pied un grand personnage.
2. *Qor.*, VII, 139.

disait, il ne pouvait pas le faire ; son stade n'était pas suffisant pour cela. Notre Maître Chems-ed-dîn ne le disait pas clairement, mais sa manière de pratiquer la danse rituelle et les honneurs qu'on lui rendait valent des paroles telles que celles-ci : « Je suis de ces saints dont les sectateurs, quoi qu'ils fassent, je puis les sauver. »

« Nous avons suivi jusqu'au bout des chemins difficiles, nous avons facilité la route à nos gens. »

« La plupart des hommes, dit-il encore, dansent sans tambour de basque ; mais s'ils en entendent le son, que ne feront-ils pas ? Une seconde interprétation, c'est que dans l'homme, en plus des actes extérieurs et de la pure piété, il y a encore une action et une piété secrètes ; c'est la bonté de la substance, car on a dit : « Quand mon serviteur a une bonne opinion de moi, qu'il pense de moi ce qu'il veut. » Toutes ses mauvaises qualités deviennent bonnes par ce moyen, car les regards ne tombent que sur les actes extérieurs ; mais nous autres, nous ne considérons pas cela ; nous ne regardons que l'intérieur et le secret du cœur des hommes. Quand même l'homme serait extérieurement pervers et imparfait, à l'intérieur il peut être honnête par la vertu de cette substance pure, la sincérité secrète.

« Nous qui voyons l'intérieur de tous les climats, nous regardons le cœur et ne considérons pas l'extérieur. »

535. De nobles amis tiennent d'amis généreux le récit suivant : Un jour, le Maître [que Dieu sanctifie son puissant mystère !] était tout enivré de la Gnose. « Lorsque la résurrection se lèvera, lorsque les prophètes et les saints se tiendront alignés, que les vrais croyants de la communauté [musulmane] se rassembleront par troupes, Chems-ed-dîn Tébrîzî et moi, nous tenant par la main, nous irons au paradis en marchant fièrement et glorieusement. »

536. Chems-ed-dîn, nous a raconté Sultân Wéled, était entré un jour dans la cabine d'isolement avec des initiés et

émettait des pensées obscures. « Si une personne, dit-il, se montre fidèle, une seule fois dans toute sa vie, dans la voie de Dieu, et qu'ensuite mille tyrannies proviennent d'elle, nous ne regarderons que cette unique fidélité, et nous ne considérerons pas ses tyrannies; car le principe était cette unique fidélité qu'elle a pratiquée envers Dieu. Celui qui a reconnu les droits de cette fidélité ne considère plus les tyrannies [subséquentes]. » Sulṭân Wéled ajouta : « Chems-ed-dîn disait à mon père : J'avais à Tébrîz un directeur spirituel nommé Abou-Bekr; c'est de lui que j'ai obtenu toutes les saintetés [que j'ai en moi] ; toutefois il y avait en moi-même quelque chose dont mon directeur ne s'apercevait pas, non plus que personne. Cette chose, notre Maître l'a vue (que Dieu étende sur lui son ombre et sa bénédiction !). »

537. Chems-ed-dîn raconta ceci à mon père : « J'étais enfant, je voyais Dieu, je voyais l'ange; je contemplais les choses mystérieuses du monde supérieur et du monde inférieur. Je pensais que tous les hommes voyaient de même. Finalement je sus qu'ils ne les avaient pas vues. Le chéïkh Abou-Bekr m'empêchait d'en parler ». Mon père me dit : C'est le propre de notre Maître Chems-ed-dîn ; cela lui venait de l'éternité, non de sa dévotion et de sa mortification ; c'est la même grâce que Dieu avait accordée à Jésus dans son berceau : « Nous lui avons donné, étant enfant, la sagesse [1] ». C'est ainsi qu'il parla et manifesta ainsi son caractère miraculeux; de même pour cet autre caractère unique : « Nous lui avons donné une science qui venait de nous [2] ».

538. Continuellement mon père me faisait les recommandations suivantes : Ne parlez pas de Chems-ed-dîn en présence du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, et ne parlez pas de celui-ci en présence du Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, bien qu'il n'y ait pas de différence entre eux; mais il ne convient pas de les mentionner. C'est ainsi que les compagnons ne parlaient d'aucun

1. *Qor.*, XIX, 13.
2. *Qor.*, XVIII, 64.

autre prophète quand ils se trouvaient en présence de Moḥammed, à moins que lui-même n'en parlât et ne commentât la situation de chacun d'eux.

539. D'après les chefs des compagnons, on raconte qu'un jour Sulṭân Wéled dit : Mon père, dans sa jeunesse, était extrêmement dévot, vertueux et abstinent ; il n'en était pas encore venu à aimer le concert spirituel. Kirâï-Bozorg, qui était ma grand-mère, la mère de mon père, l'excitait à la musique ; c'est ainsi qu'au début du concert spirituel, mon père secouait les mains [1]. Lorsque notre Maître Chems-ed-dîn arriva [à Qonya], il lui montra la danse rituelle circulaire [2]. On dit que Kirâï-Bozorg était originaire de Samarqand, et que son mari, le khâdjè [3] Chéref-ed-dîn, était un homme riche et de grande origine, tellement qu'à Samarqand personne ne lui était supérieur en fortune, en dignité, en valeur personnelle et en généalogie. Lorsque son mari mourut, cette dame rassembla toute sa fortune et alla trouver le Grand-Maître [4] dont elle devint l'élève. Certains disent qu'ils vécurent ensemble et vinrent ensemble en Asie-Mineure, où elle mourut. Ma mère était encore en bas-âge lorsque le Grand-Maître la prit pour mon père. Kirâï [que Dieu soit satisfait d'elle !] était une sainte tellement parfaite que Behâ-ed-dîn Wéled disait chaque fois [qu'il parlait d'elle] : Mon stade et le sien sont pareils, mais je possède des sciences nombreuses et des secrets innombrables.

540. Un jour, nous a dit Sulṭân Wéled, on appela Kirâ de la part de Dieu. J'étais un enfant, occupé à Damas à l'étude des sciences [coraniques]. Ma mère, par suite de mon absence, était continuellement en pleurs et gémissait ; elle répondit : Je n'irai pas ; je suis occupée à pleurer Béhâ-ed-dîn Wéled. Il faut que toi, mon corps, tu sois dans la

1. *Dest-èfchâni*, danser à la manière orientale, en faisant de légères contorsions du corps en même temps que des mouvements de bras.
2. *Tcharkh*.
3. Négociant, bourgeois.
4. Béhâ-ed-dîn Wéled, père de Djélâl-ed-dîn Roûmî.

douleur. O mes yeux, pleurez ! O mes membres, ô mes sens, occupez-vous de vos travaux ! O mes deux mains, soyez assidues à tailler des effets, jusqu'à ce que je revienne. S'étant ainsi dépouillée de son corps, elle se rendit auprès de Dieu, revint ensuite et trouva tout dans l'état où elle l'avait laissé.

541. Le même nous a encore dit ceci : Chems-ed-dîn dit à quelqu'un : Laisse l'inutile pour parvenir à Dieu ; c'est la voie. Prends Dieu, dit mon père, pour être délivré de l'inutile ; alors tu n'auras plus besoin de voie, d'abandon et de provision. Maintenant, tu as le choix : si tu le veux, laisse l'inutile et marche pour arriver à Dieu ; si tu le veux, prends Dieu pour être délivré de l'inutile.

542. Au rapport de Chems-ed-dîn, Abou'l-Hasan Khorqânî[1] raconta un jour ceci : « Je posai mon premier pas au dessus du trône [de Dieu], le second au-dessous de la terre ; la porte que je cherchais était fermée ; elle ne s'ouvrit pas tant que je ne m'inclinai pas sur le seuil de la supplication. Il n'y a pas de dévotion supérieure à la supplication.

« Il n'y a que la supplication, l'esclavage, la nécessité qui soient considérés auprès de cette Majesté. »

543. Les compagnons initiés nous ont transmis ce récit de la bouche du Maître. Chems-ed-dîn, à Alep, resta quatorze mois dans la cellule du collège, occupé aux mortifications et aux efforts ; il n'en sortit pas un seul jour. Une voix s'éleva du mur de la cellule : « Ton âme a des droits sur toi », dit-elle. Son âme s'incarna dans une forme telle que les minéraux eux-mêmes n'auraient pu la supporter. Chems-ed-dîn, en souriant, renonça à sa retraite et prit le chemin de Damas.

Les anciens amis, dont le cœur est le temple antique de Dieu, nous ont raconté que notre maître Chems-ed-dîn s'asseyait constamment à la porte de la cellule du Collège, et

1. Voir t. I, p. 226, n. 1.

mettant notre Maître à l'intérieur de la cellule, il disait à un ami qui s'informait de lui : Qu'as-tu apporté, et quel présent me donnes-tu pour que je vous le montre ? Un jour, un importun lui demanda : Et toi, qu'as-tu apporté, pour nous demander quelque chose ? Je me suis apporté moi-même, répondit-il, et j'ai sacrifié ma tête pour sa voie. Il fit comme il l'avait dit.

544. On rapporte qu'un jour notre Maître dit : Chems-ed-dîn m'a dit un jour que précédemment il suppliait Dieu de le mettre en relations avec ses saints et de le faire causer avec eux. Il les vit en songe lui dire : Nous te ferons causer avec un seul saint. C'est bien, répondit-il ; où est ce saint ? La nuit suivante, il les vit encore, et ils lui dirent : Il est en Asie-Mineure. Au bout d'un certain temps, dit-il, je ne le trouvai pas dans mes recherches et je ne le vis pas. Le temps n'est pas encore venu, lui dirent-ils ; car « les affaires sont soumises à des temps propices [1] ».

545. Le récit le plus authentique qui nous soit parvenu de Sulṭân Wéled est le suivant. Continuellement, notre maître Chems-ed-dîn, dans les débuts de sa situation, demandait au Seigneur illustre, par toutes sortes de supplications et d'humiliations, qu'il lui fît voir un seul des êtres voilés par le rideau de sa jalousie. Voici la révélation qu'il eut : Lorsque tu insisteras sérieusement et que tu auras une passion violente, quel cadeau me donneras-tu pour cela ? Il répondit : Ma tête. A la fin, lorsqu'il fut arrivé à obtenir les faveurs de cette beauté divine, qu'il fut rendu heureux par cette compagnie, et qu'il fut l'objet de regards favorables, il était assis une nuit au service de notre Maître, en retraite. Du dehors, quelqu'un lui fit doucement signe de sortir. Immédiatement il se leva et dit à notre Maître : On m'appelle pour le supplice. Après avoir attendu longtemps, mon père dit : « N'est-ce point à lui qu'appartiennent la création et le droit de commander [2] ? C'est avantageux. » On dit que sept misérables

1. *El-omoûr merhoûna bi-auqâti-hâ*, proverbe arabe.
2. *Qor.* VII, 52.

envieux inutiles s'étaient concertés et se tenaient en embuscade, à la manière des Ismaéliens [1]. Quand ils trouvèrent l'occasion favorable, ils lancèrent un coup de poignard; Chems-ed-dîn poussa un tel rugissement que ces conjurés s'évanouirent. Quand ils revinrent à eux, ils ne virent que quelques gouttes de sang. Depuis ce temps jusqu'à la fin des siècles, on ne vit plus ni marque ni trace de ce souverain de la pensée.

« Il était le même; personne ne le vit plus, il disparut aux yeux des hommes, comme une fée.

« Quand il fut éloigné des yeux de ses proches et des créatures, il fut dans le monde aussi célèbre que le phénix. »

« Dieu fait ce qu'il veut, s'écria notre Maître, et il juge selon son bon plaisir [2] ».

« Quel autre moyen y a-t-il en dehors de la résignation et de la satisfaction? Tu es dans la griffe du lion mâle et cruel! »

« Pourquoi manifesterions-nous du dégoût dans cette affaire? Il avait promis et s'était engagé pour cet endroit; il avait mis sa tête en gage, en signe de reconnaissance pour notre mystère. Forcément, la prédestination divine a suscité l'individu qui a pris les dispositions appropriées, la sagesse a manifesté le droit de la plume qui a tracé le destin. C'était inscrit dans le livre [3] ».

« Si l'homme s'acquitte de l'engagement du pacte, il dépassera toute description que tu pourras faire. »

Ensuite il se livra à de grands troubles, et les amis se mirent à pleurer. Épris d'amour mystique, il commença le concert spirituel et se mit à dire des élégies funèbres dont voici l'une :

« Si les yeux de ma tête pleuraient autant que j'ai de chagrin, ils pleureraient jour et nuit jusqu'à l'aurore.

1. *Molḥid-vâr*
2. *Qor.* III, 35 ; XXII, 19 et V, 1.
3. *Qor.* XVII, 60 ; XXXIII, 6.

« Chems-ed-dîn de Tébriz est parti ; où est la personne qui pleurera sur cet honneur de l'humanité?

« Ce monde n'a que l'ouïe et la vue; s'il avait l'ouïe et la vue [véritables], il pleurerait.

Et cætera. Parmi ces misérables qui avaient voulu le mettre à l'épreuve, qui tombèrent captifs aux mains du mystère du destin, et qui avaient soulevé une telle discorde, les uns furent tués au bout de peu de temps, d'autres furent frappés de paralysie; un ou deux tombèrent de la terrasse de leur maison et périrent; quelques-uns furent métamorphosés par la pensée. « L'incrédulité ne fait qu'augmenter les incrédules en perdition [1] ». 'Alâ-ed-dîn, qui était marqué au fer rouge par ce verset : « Il n'est point de ta famille ; c'est là un acte déshonnête [2] », éprouva une fièvre brûlante et tomba malade d'une maladie étonnante; il mourut dans ces quelques jours. Notre Maître, par suite de son extrême chagrin, se rendit du côté des jardins et n'assista pas à l'enterrement de Chems-ed-dîn. Nous nous réfugions en Dieu contre leur répulsion et leur violence !

La date du martyre de Chems-ed-dîn est un jeudi de l'an 645 (commençant le 8 mai 1247).

On raconte encore que notre Maître, à la suite de son extrême agitation, ne reposait ni jour ni nuit; il se promenait sans arrêt dans la cour du collège, et prononçait avec effort ces quatrains :

« De tous côtés, une insomnie provenant de ton amour ; la nuit, tes deux boucles de cheveux répandent la couleur de l'ambre gris.

« L'éternité, comme un peintre, trace des dessins de tous côtés pour la tranquillité de mon cœur, ô Tébrizi ! »

* * *

« Qui dit que ce vivant éternel est mort? Qui dit que le soleil de l'espérance s'est éteint ?

1. *Qor.*, XXXV, 37.
2. *Qor.*, XI, 48.

« L'ennemi du soleil est monté sur la terrasse de la maison, il a fermé ses deux yeux et s'est écrié : Le soleil est éteint !

Dans une réunion où se trouvaient présents de grands personnages, il dit :

« Qui dit que l'esprit, excitateur de l'amour divin, est mort, que Gabriel, l'archange fidèle, a péri sous le tranchant du sabre affilé ?

« Celui-là qui est mort comme Iblîs au milieu d'une dispute, peut s'imaginer que Chems-ed-dîn de Tébrîz est mort. »

Au bout du quarantième jour, notre maître se coiffa d'un turban couleur de fumée ; il ne mit plus de turban blanc ; il se fit faire un *férédjé* d'étoffes rayées du Yémen et de l'Inde ; ce fut là son vêtement jusqu'à la fin de ses jours.

546. Sulṭân Wéled nous a expliqué ceci : De même que Moïse (sur lui le salut !), avec la force du prophétisme et la grandeur de sa mission, recherchait Khizr (sur lui le salut !), notre maître également, avec tant de vertus, des mœurs si louables, des qualités, des stades, des lumières, des mystères agréés et sans pareils, avait recherché Chems-ed-dîn de Tébrîz ; celui-ci, de toute façon, s'était dévoué à son amour ; tous les prophètes et les saints ont, en effet, reçu l'ordre de pratiquer la recherche et la société les uns des autres.

547. Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique) ! nous a raconté ceci : Mon père était occupé un jour à contempler le monde invisible ; il vit un Pôle qui avait quatre mille disciples arrivés à l'amour divin ; ils étaient tous devenus des saints et avaient atteint la perfection. Pendant une retraite de quarante jours, il demanda à Dieu un stade et une extase auxquels il n'était pas encore arrivé, et poussé par ce désir, il disait : O Seigneur ! ô Seigneur ! Il avait atteint un tel degré de grandeur que toutes les parties constituantes de la terre et du ciel, les esprits inférieurs et supérieurs, répétaient en conformité avec lui, les mots : O Seigneur ! La lumière du Dieu très haut, de la grandeur d'un bouclier subtil, frappait l'oreille de Chems-ed-dîn et lui

disait : « Me voici! me voici! » Quand cette expression eut été répétée trois fois, Chems-ed-dîn, emporté par son désir, s'écria : « O Dieu! ce pauvre chéïkh répète les mots : O Seigneur! Par ta générosité, dis-lui : Me voici! » Immédiatement, à la suite de ces paroles, successivement les mots : Me voici! vinrent frapper l'oreille de Chems-ed-dîn de Tébrîz. Ainsi, par une seule indication et intercession du Maître, ce chéïkh orant atteignit son but.

548. Chems-ed-dîn, raconte-t-on, s'était la première fois rendu en Syrie, poussé à ce voyage par la haine des envieux sans religion et l'inimitié de misérables dépourvus de certitude. Après un long séjour, il revint sur les indications de notre Maître; il honora Qonya de sa présence, et ils se tinrent plusieurs mois en une compagnie fort étroite. De nouveau les envieux dépourvus d'idées se sentant à l'étroit, le monde [pourtant] si large commença à leur paraître resserré: il s'absenta une seconde fois et c'est alors que notre Maître ordonna à son fils bien-aimé de se rendre en Syrie, avec vingt compagnons, pour en ramener Chems-ed-dîn.

549. Un jour, dit-on, il suivait une route; tout à coup il se rencontra avec un émîr, accompagné de ses cavaliers et de sa suite. Quand ils eurent jeté un regard l'un sur l'autre, cet émîr descendit de cheval, s'inclina et resta debout quelque temps; puis, versant des larmes, il se remit en voyage. Notre maître Chems-ed-dîn s'écria : « Gloire à celui qui châtie ses esclaves par le moyen de ses bienfaits, et réserve la vengeance à ses amis particuliers! » Les mystiques [qui l'accompagnaient] l'interrogèrent sur ce que cela voulait dire. « Cet émîr au caractère de derviche, répondit-il, est dans la filière des saints de Dieu : il a seulement revêtu ce costume, il s'est caché sous les voiles de la richesse. Par son attitude, il m'a exprimé cette plainte : Je ne puis réunir à la fois le vêtement [qui est le symbole] de la conduite des affaires du peuple, et la dévotion et la poursuite de la voie de Dieu; demande-lui de me permettre d'entrer dans le vêtement de la pauvreté et de me consacrer en tout loisir à son

service. Lorsque je fis des invocations [appropriées à ce désir], l'indication me parvint qu'il lui fallait continuer de servir Dieu sans quitter les insignes de son commandement, car il s'y trouve l'avantage de rendre à la fois florissants la religion et le monde; les mortifications et les peines de l'âme sont encore plus pénibles dans une position pareille. Quand il se fut rendu compte de la situation, il est parti en gémissant, il a obéi, et a abandonné son corps aux difficultés du gouvernement, aux événements et aux peines qui assaillent les créatures.

550. Notre maître Chems-ed-dîn, toutes les fois qu'il se sentait enivré par la fréquence et la continuité des manifestations divines, qu'il se trouvait plongé dans l'extase parfaite, et qu'il s'apercevait que les forces humaines étaient impuissantes à supporter cette beauté suprême, il s'occupait à des travaux menus, pour restreindre cette situation, et pour [imiter le prophète qui disait] : « Parle-moi, ô la petite rougeaude [1], parle-moi » ; il se rendait en secret, comme homme de peine, auprès des gens, et travaillait jusqu'à la nuit; quand il s'agissait de recevoir son salaire, il cherchait des prétextes et disait : « Qu'on le garde pour l'amasser, car j'ai une dette que je veux payer », puis il sortait. Au bout de quelque temps, il s'absenta. Cependant il se livrait continuellement à des invocations et disait : « Est-ce que, parmi les amis intimes de Dieu, dans tout le monde d'en haut et d'en bas, il y a une personne qui aurait la patience de me supporter? » Une voix, partie du monde mystérieux, lui répondit : Il n'y a pour toi de noble compagnon, parmi tous les êtres qui existent, que notre maître Roûmî. » Voilà pourquoi il partit pour l'Asie-Mineure.

A la seconde fois, il eut une conversation avec Djélâl-ed-dîn, qui dura six mois entiers, dans la cellule du collège de notre Maître. Entre eux, il n'y avait en aucune manière de quoi boire et de quoi manger, de quoi dépenser et gagner à

1. Surnom familier d'ʿÂïcha.

a façon des hommes. Seuls Çalâḥ-ed-dîn et Sulṭân Wéled entraient dans leur chambre. La hauteur du degré auquel ils parvinrent était tellement grande que les degrés indiqués par ce passage du Qorân : « [Dieu élèvera] de plusieurs degrés ceux qui d'entre vous ont reçu la science [1] » restèrent les plus bas des stades.

« Lorsque le soleil, au matin, montre sa face du côté de l'Orient, les étoiles, en réalité, lui tirent un coup de chapeau.

551. Dans une réunion de chéïkhs de l'époque, Chems-ed-dîn tenait des propos mystiques et émettait des pensées de ce genre : « Si tu es occupé d'une affaire, pourquoi restes-tu sans rien faire ? Et si tu n'en as pas, pourquoi es-tu ainsi troublé ?

« Ils sont tous des timbaliers, et il n'en sort aucun bruit ; tous travaillent, et on n'en retire aucun profit. »

« Si tu suis la route de la religion, pendant longtemps tu n'arriveras ni à un village, ni à un caravansérail ; tu ne verras aucun signe : la voix d'un chien ou d'un coq ne frappera pas ton oreille. C'est une route étrange : on y marche tant de temps, et l'on reste toujours à la même station, comme le bœuf et l'âne. Le sot individu qui travaille à gages, fait la besogne de sa journée et dit : Je serai payé demain ! A supposer qu'il le soit, il n'en voit pas la moindre trace aujourd'hui. Tu tournes si longtemps autour de la table des hommes généreux et des souverains en secouant la queue ; finalement tu n'en as ni une miette de pain ni un os. Tu dis : Le regard des saints est la pierre philosophale ; celui sur qui il tombe en est sûrement transformé ; il sort de l'amertume, de l'acidité, de l'aveuglement ; tu dis encore : Un tel est un saint de cette espèce, un grand saint, ses miracles sont tels et tels ; eh bien ! moi, j'ai vu une personne de ce genre, je l'ai comprise, et pourtant je te vois dans la même amertume, la même acidité, peut-être pire. Tu me

1. *Qor.*, LVIII, 12.

fais cette description : J'ai vu tel grand personnage, j'ai bu à telle fontaine de Jouvence, j'ai poli le miroir, j'ai accompli des retraites et fait des efforts pendant tant d'années. Quand je te considère, ta situation est plus obscure que jamais.

« Celui-là paraît orgueilleux à l'endroit des pauvres ; il se montre leur ennemi et dit : Nous autres, nous possédons les sciences, la grandeur, les dignités, les pensions que ceux-ci n'ont pas. Que la poussière tombe sur sa tête et sur ses cent mille sciences et registres ! Il dit : J'ai des élèves, des amis, poussière sur sa tête et celle de ses disciples ! Un morceau de glace est l'ami d'un autre morceau de glace, une valise avec une autre valise. Autant que j'ai des oreilles et des yeux, je n'en vois sortir ni trace, ni souffle de vie. Dieu nous garde d'une pareille situation ! Ils sentent l'opposition que leur fait la passion, ils en ont peur ; comment peuvent-ils chercher la route et demander à boire à la même coupe qu'Abou-Yézîd ?

« Fuis ce derviche attaché à la nourriture ; il nous faut un derviche de la pensée, comme Abou-Yézîd. »

« Qu'elle est belle cette formule : Dieu a créé des hommes pour la guerre, et d'autres pour manger de la bouillie à la gamelle !

552. Lorsque Chems-ed-dîn arriva dans la ville d'Erzeroum, il s'occupa d'y tenir une école. Il y avait là un roi respectable, qui avait un fils extrêmement beau et parfait, mais tout à fait sot et niais. Tous les lettrés avaient été impuissants à lui apprendre à réciter [le Qorân], à tel point qu'en un an il ne pouvait en lire un *djoz'* [1]. Le roi vint rendre visite à Chems-ed-dîn et l'intruisit de l'état de son fils. « Par la faveur divine, répondit le derviche, je lui apprendrai le Qorân par cœur en un mois. » Le roi lui confia son fils ; celui-ci apprit un *djoz'* par cœur chaque jour, de sorte qu'au

1. La trentième partie du Qorân.

bout d'un mois il put réciter le Qorân en entier. Il apprit en outre à écrire, ainsi qu'une foule de récits plaisants, gracieux et utiles. Le roi, sa femme, ses serviteurs, sa maison, ses parents, ses amis devinrent disciples de ce maître ; le fils du roi devint sincèrement amoureux de lui. Quand le derviche comprit qu'on savait l'apprécier et que sa sainteté était devenue célèbre, il disparut le même jour, se rendit en Anatolie en faisant cent mille miracles et opérations extraordinaires dans toutes les localités où il séjournait ; puis il se remettait en route.

« L'amour a l'odeur du musc, c'est pourquoi on le couvre de honte : il n'y a pas moyen de l'éviter ; en fin de compte, le musc doit être couvert de honte. »

553. Les anciens compagnons ont porté à notre connaissance que quand le ministre Nouçret-ed-dîn (que la terre lui soit légère !) eut achevé la construction de son couvent, il tint une grande séance d'intronisation ; les savants, les chéïkhs, les grands de la ville s'y étaient assemblés. Après la lecture du Qorân, on commença le concert spirituel. Le ministre Nouçret-ed-dîn, pendant la danse, entrait en collision avec Chems-ed-dîn ; ses mains et ses vêtements le touchaient à chaque instant, et le ministre ne faisait pas attention à ce maître de l'intelligence. Chems-ed-dîn en ayant été gravement affecté, sortit du concert, malgré les supplications des grands, qui ne purent l'en empêcher. A la fin de la danse, les officiers du sultan se présentèrent, emmenèrent le ministre avec des marques de mépris, et le mirent à mort incontinent.

« Tu n'écoutes pas les conseils des hommes, tu te montres impudent : tu te jettes toi-même sur le sabre d'acier. »

554. Les compagnons intimes nous ont fait connaître que notre Maître fit venir un jour Sulṭân Wéled auprès de lui et lui dit : « Rends-toi à Damas avec quelques amis à la recherche de notre maître Chems-ed-dîn, emporte deux mille *achrafi*

impériaux et verse-les dans les souliers de ce sultan de Tébrîz; détourne ses pas vers l'Asie-Mineure ; présente-lui mes salutations ainsi que mes prosternations amoureuses; lorsque tu seras arrivé heureusement à Damas, va dans un caravansérail connu qui se trouve sur la montagne de Çâliḥiyyé [1]; tu y verras notre maître Chems-ed-dîn jouer au trictrac pour des gages avec un jeune garçon européen; quand il aura terminé, il prendra de l'argent du Franc. Quand il l'aura emporté, ce jeune garçon lui donnera un soufflet. Afin que tu ne te trompes pas et que tu ne sois pas couvert de confusion, sache que cet enfant est un des Pôles, mais il ne se connaît pas bien lui-même. Il faut que, par la bénédiction de la société et des faveurs de ce saint, il s'élève jusqu'à la perfection de son état et devienne son disciple. » Cependant Sulṭân Wéled fit ses préparatifs de départ; il se mit en route accompagné de vingt amis heureux et pleins de mérite. Quand ils furent arrivés à Damas et trouvèrent le caravansérail en question, ils descendirent de cheval et se tinrent debout, dans une attitude respectueuse, à la porte de cet édifice. Ils virent ce que notre Maître avait annoncé; tous à la fois s'inclinèrent, et firent des démonstrations de soumission, à telles enseignes que ce garçon européen, changeant de couleur, fut plein de crainte et se dit : Pourquoi, auprès de tant de grandeur, ai-je commis une telle impolitesse? Notre maître Chems-ed-dîn embrassa Sulṭân Wéled, lui réserva des caresses hors de toute mesure, et s'informa de notre Maître ; Sulṭân Wéled lui fit part des salutations et des prosternations de son père, comme il convenait, versa la totalité de l'or dans son soulier béni, et demanda de l'excuser. On dit que le montant de la somme était de deux mille pièces d'or. Il ordonna que tous les amis d'Asie-Mineure s'inclinassent en parfaite sincérité et fissent des actes de résipiscence; ils demandèrent pardon et se repentirent de leurs [mauvaises] actions; ils affirmèrent que dorénavant ils ne

1. Faubourg de Damas, situé sur la pente du mont Qâsiyoûn.

feraient plus d'impolitesses, qu'ils ne permettraient plus à l'envie de s'introduire chez eux, et qu'ils attendaient tous l'arrivée auguste du chéïkh. Celui-ci, par suite de sa générosité parfaite et de sa bienfaisance générale, répondit affirmativement et consentit à partir pour l'Asie-Mineure. Cependant le jeune garçon franc, se découvrant la tête, s'occupant de rendre justice au *pâï-mâtchân* [1], et ayant cru, voulait qu'on pillât sa fortune. Notre maître Chems-ed-dîn ne le laissa pas faire ; il lui dit : « Va de nouveau en Europe, visite les chers amis de ce pays-là, sois le Pôle de cette réunion, et ne nous oublie pas dans tes prières. »

Lorsque les amis furent prêts à partir, Sulṭân Wéled amena devant lui un cheval marchant à l'amble qu'il avait monté ; il y installa notre maître Chems-ed-dîn, et se mit en route, se tenant à pied à la hauteur de son étrier. Celui-ci lui dit : O Béhâ-ed-dîn, monte à cheval. Il s'inclina et dit : « Que le roi soit à cheval et l'esclave également, cela n'est pas admissible. » Depuis Damas jusqu'à Qonya il courut à pied, dans un amour complet, au service de ce souverain, et il disait :

« Marche à pied pendant cent mille siècles de la sphère céleste, celle-ci n'amènera pas dans la lice du temps un cavalier pareil à toi. »

Après tant de milliers de miracles et de merveilles dont il avait été témoin pendant la route, quand ils arrivèrent au caravansérail de Zindjîrlî, ils envoyèrent en avant un derviche pour annoncer leur arrivée au Maître. Celui-ci donna à l'annonciateur de la bonne nouvelle le turban, tous les *féredjés*, et autres vêtements qu'il portait ; un crieur alla annoncer dans Qonya l'arrivée de Chems-ed-dîn, afin que les petits et les grands, savants, derviches, émîrs, sortissent tous pour aller le recevoir. Il se présenta tant de monde, hommes et femmes, qu'on ne saurait les dénombrer. Lorsqu'il se

1. Pénitence des derviches : voir t. I, p. 166, n. 1.

trouva en présence de notre Maître, il poussa un cri et tomba de cheval évanoui. Ils s'embrassèrent et restèrent hors d'eux bien longtemps ; ils se faisaient l'un à l'autre des prosternations, comme devant la Divinité [1]. L'armée du Sultan, après avoir arboré les drapeaux impériaux, battait des timbales ; des récitateurs disaient des poésies étranges ; les amis marchaient au son de la musique et, en pratiquant la danse rituelle, manifestaient leur joie.

« Le monde de nouveau est vivant et plein d'éclat ; étonnement ! le jour est le jour d'aujourd'hui. »

Au milieu des grands personnages de Qonya, Chems-ed-dîn raconta, en présence de notre Maître, les services et les bontés que Sulṭân Wéled avait eus pour lui ; il s'en montra réjoui et dit : « J'ai dit telle chose à Béhâ-ed-dîn, et il m'a répondu telle autre. Maintenant, par un don de Dieu, j'ai deux situations : la première est ma tête, la seconde est le mystère [2]. Ma tête, je l'ai sacrifiée en toute sincérité dans la voie de notre Maître ; mon mystère, je le donne à Béhâ-ed-dîn, afin que notre Maître soit témoin de la situation, car si Béhâ-ed-dîn avait une vie aussi longue que celle de Noé, et qu'il la dépensât toute entière dans les dévotions et les mortifications, il ne lui aurait pas été possible que dans ce voyage elle parvînt de moi à lui ; il est à espérer qu'il en trouvera des portions de votre part ; qu'il parviendra à la plus extrême vieillesse, et qu'il deviendra un grand chéïkh, s'il plaît à Dieu ! »

555. Comme l'anéantissement de notre Maître dans l'amour de Chems-ed-dîn Tébrîzî, ses troubles, son bouillonnement, son agitation devinrent cent fois plus grands que par le passé, les disciples rebelles furent en fermentation et par envie se montrèrent insolents, comme l'a dit le poète :

« De nouveau les insolents renoncèrent à la politesse : ils semèrent la semence de l'ingratitude et de l'envie.

1. *Bè-ham-dîgar sédjdât-i qodsiyâné mî kerdènd.*
2. Jeux de mots entre *sèr* « tête » et *sirr* » mystère ».

« Ils se tuèrent eux-mêmes et revinrent sur leurs pas ; ce qu'ils devinrent, c'est qu'ils firent disparaître cette. âme »

556. On rapporte que c'est dans cet intervalle qu'eut lieu cet événement formidable et irraisonné [1]. Après cela il s'écoula quarante jours entiers. Le grand Maître, par suite de son extrême chagrin et pour calmer la haine des puissants envieux et apaiser la joie ressentie par les ennemis sans croyance et sans religion, établit le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn comme inspecteur des nobles amis. Pour la troisième fois, comme l'avait demandé Chems-ed-dîn, il entreprit le voyage de Syrie et séjourna à Damas pendant une année, plus ou moins.

Tous les savants, les chéïkhs, le roi qui y régnait, les petits et les grands devinrent ses disciples et ses serviteurs, en toute sincérité et en amour parfait. On dit que c'est sur la route de Damas qu'il composa le *ghazèl* béni :

« Nous sommes les amoureux de Damas, éperdus et fous ; nous avons attaché notre cœur à l'ambition de voir Damas.

« D'Asie-Mineure, pour la troisième fois, nous nous précipitons en Syrie, car nous sommes parfumés des senteurs de Damas, venant d'une boucle de cheveux brune comme le soir.

« S'il y a dans cet endroit [2] la maîtrise de Chems-el-Ḥaqq le soleil de la vérité de Tébrîz, nous sommes le maître de Damas, et quel maître ! ».

Dans un autre *ghazèl*, il a dit également :

« La nouvelle nous est arrivée que Chems de Tébrîz est à Damas ; que de matins paraîtront s'il est à Damas [3] ! ».

557. Lorsque tous les habitants de Qonya et les grands personnages de l'Asie-Mineure furent désespérés de l'absence de notre Maître, ils représentèrent la situation, d'un commun accord, au Sultan et aux émirs connus, et ils écrivirent

1. L'assassinat de Chems-ed-dîn.
2. L'Asie-Mineure.
3. Jeu de mots entre les deux sens de *Châm*, nom de la Syrie, et « soir », formant antithèse avec « matin ».

une supplique pour l'inviter à revenir. Tous les savants, les chéïkhs, les cadis, les émirs, les notables du pays y apposèrent leurs sceaux ; on expédia des courriers, et on réclama sa présence fortunée ; on l'invita à retourner dans sa patrie accoutumée, auprès du mausolée de son cher père, avec cent mille gémissements et marques d'humilité. Notre Maître, mû par son noble caractère mahométan, crut de son devoir de répondre affirmativement à l'invitation ; il revint et s'occupa de prêcher parmi le peuple. Bien qu'extérieurement il n'eût pas rencontré notre maître Chems-ed-dîn à Damas, intérieurement il trouva en lui-même sa grandeur et quelque autre chose de plus ; il continuait à se montrer l'amoureux de lui ; c'est ainsi qu'il a dit :

« Ouvre la main et saisis le pan de ta propre robe ; l'emplâtre destiné à guérir cette blessure, c'est cette barbe. [1] ».

Dans un autre ghazel il a dit :

« Chems-ed-dîn de Tébrîz n'est qu'un prétexte ; c'est nous qui sommes présent, dans notre beauté et notre grâce. »

Les chers amis nous ont rapporté qu'un jour notre Maître, s'étant incliné devant la porte de la cellule de Chems-ed-dîn, y inscrivit de sa propre écriture, à l'encre rouge, les mots suivants : « *Demeure de l'ami de Khizr.* »

558. Certains compagnons sont d'accord pour affirmer que Chems-ed-dîn, après avoir été blessé par les conjurés, disparut ; d'autres nous ont raconté qu'il est enterré à côté de notre grand maître (que Dieu magnifie leur souvenir !). Cependant, notre Chéïkh, le Sultan des mystiques, Tchélébi 'Arif, tient de sa mère, Fâṭima-Khâtoûn, que quand Chems-ed-dîn fut honoré du bonheur du martyre, ces misérables insouciants le jetèrent dans un puits. Sulṭân Wéled vit, une nuit, en songe notre Maître Chems-ed-dîn qui lui dit : « Je suis endormi dans tel endroit ». A minuit, ayant réuni des amis intimes, tous ensemble tirèrent du puits le corps béni

1. Jeu de mots sur *rîch* « blessure » et « barbe ».

du saint, le parfumèrent avec de l'eau de rose, du musc et de la composition dite *'abîr*, et l'enterrèrent dans le collège de notre Maître, à côté de l'Emir Bedr-ed-dîn [1] qui avait élevé ce monument. C'est là un secret que tout le monde ne connaît pas.

559. Les compagnons écrivains nous ont laissé la tradition que quand Chems-ed-dîn, la première fois, se mit en route pour la Syrie et s'installa dans cette région, à plusieurs reprises notre Maître lui écrivit des lettres étonnantes où il lui montrait un désir immense de le revoir, et l'invitait, avec une grâce parfaite, à revenir. Voici ces lettres écrites en vers :

Copie de la première lettre.

Après avoir présenté ses salutations et ses regrets [il écrivait] :

« Viens, ô lumière de mon cœur ! viens, terme de mes efforts et de mon désir !
« Tu sais que notre vie est entre tes mains ; ne rends pas la vie triste aux hommes, et viens !
« O amour, ô objet aimé ! Cesse de te détourner avec opiniâtreté, viens !
« O Salomon, maître des huppes, fais-nous le plaisir de céder à nos recherches et viens !
« Toi le précédant, qui as montré le premier la vérité de l'amour, viens !
« Par ton absence, les esprits poussent des cris de douleur ; remplis la promesse de retour, et viens !
« Voile la faute et prodigue les bienfaits : telle est la coutume de l'homme généreux, et viens !
« En persan, comment dit-on : Viens ? C'est *biyâ*. Viens donc, ou rends justice à notre appel.
« Quand tu viendras, bravo pour le succès et l'obtention du désir ; si tu ne viens pas, quelle baisse au marché !

1. Cf. t. Ier, p. 109.

« O victoire des Arabes, Qobâd des Persans, tu conquiers mon cœur par ton souvenir !
« Mon cœur te dit de revenir, ô celui qui de ton être as été et seras, reviens !
« Pour toi, ô ma lune, j'ai parcouru les régions; je suis le sébeste [1] du pays, viens !
« Tu es comme le soleil quand il s'approche et s'éloigne ; ô toi qui es proche de tes serviteurs, viens !

Autre poésie.

« O le gracieux être du monde, salut sur toi ! Ma maladie, ma santé sont entre tes mains.
« Dis-moi quel est le remède au mal dont je souffre ? Un baiser, si je le reçois de tes lèvres.
« Si corporellement je n'arrive pas à ton service, toutefois mon esprit et mon cœur sont auprès de toi !
« Si un discours ne peut aboutir sans lettres, pourquoi le monde est-il plein de pèlerins qui s'écrient : Me voici !
« L'étoile mauvaise te dit : Change-moi ! L'étoile heureuse te dit : O deux bonheurs [2] !
« Je viens de toi à toi avec des cris : hélas ! je te demande secours contre toi même.

Vers.

« Vie au grand ministre ! Que Dieu soit son gardien et son protecteur [3] !
« Tout ce qui, pour les gens heureux, est un plaisir acheté à crédit, que ce soit pour lui l'argent comptant du moment d'une extase !

1. *Mokhkhaïṭâ*, fruit du *Cordia myxa* ; voir Ibn el-Baïṭâr, *Traité des simples*, trad. du Dr Leclerc, t. II, p. 236, nº 1157 (au mot *sebestân*).
2. *Sa'deïka*, formule de souhait parallèle à *labbéïka*, et empruntée comme celle-ci à l'antiquité païenne de l'Arabie.
3. *Kâfî*.

« Que sa séance chaude et pleine de douceur soit vide de tout compagnon glacé !
« Que les âmes ouvertes, à la porte du monde mystérieux, soient fermées devant lui comme les dessins des tapis [1] !
« Qu'à sa droite et à sa gauche la fortune soit à la fois du nord et du midi !
» Dans la sainteté que son corps et son âme désirent, qu'il soit le roi et le gouverneur à la tête des deux !
« Chems-ed-din de Tébriz est une fortune en argent comptant ; il me suffit ; qu'un autre emprunte à crédit ! »

VERS.

« J'en jure par le Dieu qui a existé de toute éternité, le vivant, le savant, le puissant, le stable,
« Sa lumière a enflammé les flambeaux de l'amour, de sorte que cent mille mystères ont été connus.
« D'un seul ordre donné par lui, le monde a été rempli : amoureux, amour, gouverneurs, gouvernés.
« Dans les talismans de Chems-ed-din de Tébriz, le trésor de ses merveilles s'est caché.
« A partir du moment où tu es parti en voyage, nous avons, comme la cire, été privés de toute douceur.
« Toute la nuit nous brûlons comme un flambeau, joints à son feu et privés de miel [2].
« Privés de sa beauté, notre corps est ruiné, et l'âme qu'il renferme est comme un hibou [3].
« Tourne cette rêne de ce côté-ci, enduis de poix la trompe de l'éléphant du plaisir.
« Sans ta présence, le concert spirituel n'est pas licite : il est digne d'être lapidé, comme Satan.
« Sans toi, on n'a pu composer de poésies amoureuses, jusqu'à la réception de cette lettre honorée.

1. Il y a dans le texte un jeu de mots intraduisible sur deux sens de *bestè* « fermé » et « lié ».
2. La cire de la bougie a perdu son miel et se consume au feu de la mèche.
3. Habitant dans les ruines.

« Ensuite, au plaisir éprouvé en entendant la lecture de ta lettre, cinq et six *ghazèl* ont été composés.

« Que notre soir (*chàm*) devienne, grâce à toi, un matin clair, toi qui es la gloire de la Syrie (*Chàm*), de l'Arménie et de l'Asie-Mineure ! ».

CHAPITRE V

Biographie du Sultan des mystiques, Çalah-ed-din Féridoun, fils de Yaghi-Siyan de Qonya, connu sous le nom de Zerkoub (batteur d'or).

(Que Dieu sanctifie son mystère !)

560. Une tradition remontant aux grands compagnons nous rapporte que quand notre Maître eut terminé sa recherche de Chems-ed-dîn Tébrîzî et eut contemplé en lui-même les mystères que celui-ci possédait, il attira près de lui le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, le choisit pour être le chef des amis, et fit de lui son lieutenant, le compagnon des séances intimes, le commensal de ses retraites; il trouva le repos avec l'existence pleine de générosité de ce derviche, et les disciples jouirent de l'utilité de la conversation avec ces deux hommes. Toutefois l'envie de certains à leur endroit [continua de se manifester, et ils tentèrent] de les perdre ; mais les compagnons profitèrent de l'existence du chéïkh et de notre Maître, sans peine ni trouble, pendant dix ans entiers. Comme notre Maître tenait en réserve d'abondantes faveurs à l'égard de Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie leur mystère à tous deux !), ainsi que des attentions sans nombre, continuellement il le poussait à vénérer les saints et à servir le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn; il lui recommandait de ne pas se priver de sa société, et de continuer à être assidu auprès de lui avec des efforts pénétrants.

561. On rapporte, d'après Sulṭân Wéled, qu'un jour le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn lui dit : O Béhâ-ed-dîn, ne regarde d'autre directeur spirituel que moi, et ne fais pas attention à ceux-là, car je suis le Chéïkh véritable. La société des autres

chéïkhs est dommageable et dangereuse, car notre regard est un soleil, tandis que le corps du disciple est une pierre ; il faut absolument que la pierre capable devienne un rubis sous l'effet du soleil parfait, tandis que le regard des autres est comme l'ombre ; lorsque la pierre capable se trouve à l'ombre loin du regard du chéïkh parfait qui est le soleil spirituel, elle ne saurait jamais devenir un rubis, ni progresser.

562. Les nobles amis ont raconté que le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, dans l'ardeur de la jeunesse, avant de rejoindre notre Maître, de devenir son disciple et d'obtenir sa compagnie, était devenu le disciple du séyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq de Tirmid [1] ; il allait et venait à son service et lui manifestait des sentiments d'attachement ; il le fréquentait et se comportait amicalement à son égard. Lorsque notre Maître devint le disciple du Séyyid, ledit Chéïkh renouvela sa bonne volonté et devint également celui de notre Maître.

563. Le Séyyid (que Dieu soit satisfait de lui !) disait : Deux lots immenses m'ont été impartis par mon directeur spirituel le Sultan des savants : le premier, c'est l'éloquence dans les paroles ; le second, c'est la beauté de l'extase. J'ai donné mon éloquence à notre maître Djélâl-ed-dîn, car il a des extases en abondance ; j'ai fait présent de mes extases au chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, car il n'a point l'élocution facile. En effet, la plupart des détracteurs, des rebelles [à l'enseignement], appelaient le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn ignorant et commun ; par suite de leur ignorance et de leur aveuglement, ils ne savaient pas faire de distinction entre *'âmmî* (homme du commun) et *ommî* (illettré) ; ils ne distinguaient pas la table bien gardée de la table qui garde. Cependant notre Maître avait été occupé quelque temps à acquérir les sciences religieuses et la connaissance des différentes opinions (*qâl o qîl*), à l'enseignement et à la pratique du *dhikr*, tandis que le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, dans la boutique d'un batteur d'or, employait ses efforts à se procurer la pitance légitime et la force nécessaire à l'extase.

1. Cf. t. Ier, p. 45 et suiv.

564. Les anciens amis ont raconté que le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn se trouvait avec son père et sa mère dans le village de Kâmilé, aux environs de Qonya; ils employaient leur temps à pêcher du poisson dans le lac de cette localité. Lorsque le séyyid Borhân-ed-dîn partit en voyage de Qonya à Césarée et se transporta dans cette dernière ville, le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn alla rendre visite à sa mère et à son père, qui le marièrent; il séjourna quelque temps auprès d'eux; il avait pris aisément cet arrangement. Un jour, il était venu à Qonya; il alla assister à une réunion du vendredi dans la mosquée de Bou'l-Fazl. Ce jour-là, notre Maître présidait à une séance de *dhikr*; il était pris de grands troubles, et il rapportait, d'après le Séyyid, des pensées sans limites. Tout à coup les extases du Séyyid se révélèrent au chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, à la façon d'une lumière intense venant de la personne de notre Maître; poussant un grand cri, il se leva, s'approcha de la chaire où se tenait notre Maître, découvrit sa tête bénie, s'inclina et baisa à plusieurs reprises le pied de notre Maître, en posant son front à terre. Notre Maître le reçut avec affabilité et lui demanda : Où étais-tu? — Je me suis marié, répondit le Chéïkh, et je suis resté insouciant de votre grandeur; j'ai été privé de votre compagnie. — Non, non, répliqua le Maître, tu es des nôtres, tu es notre vie, notre propriété, notre bien-aimé. Il le prit par la main et fit de lui son ami intime.

565. Les grands compagnons nous ont fait connaître qu'au début de sa situation, le sultan d'Asie-Mineure, 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâous, fils du sultan 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd [1] (que Dieu illumine leur preuve!) se montrait indifférent à la grandeur de la sainteté de notre Maître, étant absorbé par la présomption du pouvoir. Par hasard, un jour, il fit des objections au *çâḥib* Chems-ed-dîn Içfahânî [2], qui était son ministre, en lui

1. 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâous II est, non le fils, mais le petit-fils de Kaï-Qobâd Ier. Sur son règne, voir t. Ier, p. 64, n. 1; Cl. Huart, *Epigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 21 et suivantes; Ibn-Bibî, IV, p. 251 et suiv.

2. Cf. t. Ier, p. 49, n. 1.

demandant : « Pourquoi vas-tu continuellement voir notre Maître, lui manifestes-tu de l'amitié, alors que tu te tiens à l'écart des autres grands personnages? Qu'as-tu vu chez celui-là, qui ne fait pas partie des chéïkhs de notre époque? D'où vient que tu le préfères aux autres savants et derviches? » Dans sa réponse au Sultan, le *çâḥib* Chems-ed-dîn montra de nombreuses preuves; il rendit clairs des arguments rationnels et des démonstrations traditionnelles touchant sa sainteté et ses miracles, ainsi que la noblesse de son origine [spirituelle].

Le Sultan sentit bouillonner en lui une bonne volonté complète, et il désira rendre visite à ce chéïkh. Le même jour, le sultan était occupé aux plaisirs dans la plaine de Qonya, dans le kiosque de Filoubâd [1], avec ses amis intimes; il se leva, et se promenait sur les bords d'un petit lac, lorsque tout à coup il aperçut un petit serpent; il le prit, le mit dans sa manche, et demanda à son trésorier une boîte d'or; il y déposa en cachette le petit serpent, la ferma de son cachet et la mit dans sa bourse. Quand il revint à la séance de plaisirs, au bout d'un instant il sortit la boîte et la montra à ses ministres et à ses émirs, en leur racontant ceci : « L'empereur de Constantinople m'a envoyé cette boîte avec de nombreux présents, et m'a fait dire : Si votre religion est la vraie, que vos savants déclarent ce qu'il y a dans cette boîte, pour que j'acquitte le tribut. Tous les grands du royaume et les notables de la nation restèrent incertains et éperdus au sujet de l'objet mystérieux contenu dans cette boîte scellée. Le roi ordonna que le Perwâné prît cette boîte et la présentât aux savants, aux chéïkhs et aux cadis de Qonya, pour qu'ils expliquassent ce qu'il pouvait y avoir dedans : « Du moment qu'ils sont nos guides dans notre religion, et qu'il y a tant de pensions et d'emplois placés sous leur administration, il faut qu'ils résolvent cette difficulté, afin que notre amitié sincère à leur égard en soit doublée ». Tous restèrent impuis-

1. Cf. t. Ier, p. 30, 132.

sants à expliquer le secret caché dans la boîte scellée. Finalement le *çâḥib* Chems-ed-dîn jugea à propos de se rendre en compagnie du Sultan chez le Maître, afin d'apprendre de lui ce secret, car c'est lui qui à cette époque était le grand découvreur des difficultés mystérieuses et essentielles. Tous les émirs étaient ignorants de la ruse du Sultan; tous montèrent à cheval et vinrent auprès du Maître. Ce jour-là, le monde entier était présent à cette assemblée.

Lorsque le sultan de l'islamisme plaça la boîte d'or devant le souverain de la religion, et que le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn se plaça à côté du Maître pour l'observer, celui-ci dit : « Que notre Chéïkh explique le mystère de la boîte ». Le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn s'inclina, puis il dit : « O sultan de l'islamisme, pourquoi as-tu emprisonné dans cette boîte cet animal infortuné? Pourquoi te fais-tu accompagner par un petit serpent? Soumettre les hommes à l'épreuve est éloigné de tout sentiment d'humanité. En effet, cet homme de Dieu que tu as l'honneur de venir visiter, est tout ce qu'il y a de mieux informé des mystères renfermés dans les cassettes des cieux, les parties éloignées de la terre, les pensées cachées de la création : il connaît mieux que personne les trésors des énigmes divines ». Immédiatement le Chéïkh poussa un cri et commença la danse rituelle. Cependant le Sultan, se découvrant la tête, devint, avec ses courtisans, disciple et serviteur du Maître; il donna des récompenses au *çâḥib* Chems-ed-dîn, et augmenta encore la considération qu'il avait pour lui. Il reconnut avec justice que dans les provinces de ce monde d'ici-bas, il n'y avait pas de grand souverain ni de mystique instruit comparable à lui. En comité secret, le sultan aurait dit : Du moment que ses disciples ont une telle puissance, qui peut comprendre la grandeur de sa vie et de son intelligence? Qui peut avoir connaissance de son pur mystère?

566. On rapporte qu'un jour les grands de la ville, avec insistance, demandèrent une séance de *dhikr* à notre Maître; il accepta avec sa profonde générosité et son immense man-

suétude, et commença la séance. Beaucoup s'évanouirent ; des amoureux sincères rendirent l'âme. Ce jour-là, le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn était présent ; il manifesta des troubles hors de toute limite ; il sortit en continuant la danse rituelle, et ne monta plus en chaire. On dit que quand notre Maître rejoignit Chems-ed-dîn Tébrizî et lui tint compagnie, il cessa d'enseigner et de pratiquer le *dhikr*, et ne commença plus de sermons. Ce jour-là néanmoins, à la demande des amis sincères et sur l'indication du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, il prononça un sermon une fois encore et le termina.

567. Un jour, dit-on, notre Maître, dans les prédominances de troubles et de danse qui étaient devenues célèbres parmi les hommes, passait dans les environs du bazar des batteurs d'or de la ville. Le bruit du tic-tac du travail de ces ouvriers arriva à ses oreilles bénies : par suite du plaisir causé par ce rythme, un trouble étonnant se produisit chez lui, et il entra en danse. Le Chéïkh reçut alors une inspiration venue du monde mystérieux qui lui disait : Sors [de l'atelier], car le Maître est en danse. Une foule considérable avait formé le cercle autour de lui. Le chéïkh, poussant un cri, sortit de sa boutique, se précipita aux pieds de notre Maître et s'évanouit. Notre Maître l'introduisit dans le cercle, l'embrassa sur les joues et les cheveux, et lui prodigua des caresses. Le chéïkh demanda grâce au maître : « Je n'ai pas, dit-il, la force de supporter le concert du Maître ». C'est que, par suite de l'excès des mortifications et du voisinage des forces [1], sa complexion s'était affaiblie. Cependant il fit signe aux apprentis restés dans la boutique de ne pas s'arrêter et de ne pas cesser de battre l'or, jusqu'à ce que le Maître eût fini la danse ; car, si les feuilles d'or étaient réduites en petits morceaux et en petits grains, elles seraient réduites à moins que rien ; en effet, la règle de ce métier est que l'on frappe un nombre restreint de coups sur la feuille d'or ; lorsque

1. *Modjâwarât-i qowà*, la fréquentation de forces supérieures à la sienne.

ce nombre dépasse la mesure, la feuille d'or se dissipe en petits fragments.

Cependant, depuis la prière de midi jusqu'à celle de l'après-midi, notre Maître resta occupé au concert spirituel. Tout à coup des récitants arrivèrent et commencèrent à dire ce *ghazèl* :

« Un trésor s'est montré dans cette boutique d'orfèvre ; ô apparence externe! ô idée qui y est renfermée! Beauté! Beauté! Etc. »

Le chéïkh s'aperçut que toute la boutique était entièrement pleine de feuilles d'or, et que tous les outils du batteur étaient dorés, sans qu'une feuille fût réduite en miettes, ni que rien fût perdu. Quand le chéïkh aperçut les mines des deux mondes dans sa boutique, il déchira ses vêtements et ordonna qu'on pillât le magasin [1]. Ce fut à ce même moment que, renonçant à l'idée des deux mondes, il partit en compagnie du Maître, qui lui réserva les mêmes amitiés, les mêmes faveurs qu'à notre maître Chems-ed-dîn ; ayant vu de sa part ce caractère de sainteté, il lui attribua la même glorification, les mêmes honneurs. Son âme pure mais inquiète se tranquillisa à son contact, et pendant dix ans entiers ils furent en compagnie l'un de l'autre, de sorte que le chéïkh fut le lieutenant du Maître.

568. Voici ce qu'a raconté Sulṭân Wéled : Un jour le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn dit à mon père : A l'intérieur de mon corps, il y avait des sources de lumière cachées, et je n'en savais rien. Tu m'as si bien ouvert les yeux que toutes ces lumières bouillonnent à mes regards comme la mer. Mon père dit une fois : Ne parlez pas de notre maître Chems-ed-dîn en présence du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, ni de celui-ci en présence du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, bien qu'il y ait union complète entre leurs lumières sans aucune différence ; mais la jalousie divine

1. Cette anecdote a déjà été racontée, d'une façon plus concise, t. Ier, p. 336, nº 299.

est en œuvre, et il ne convient pas de l'exciter, car c'est en cela que consiste la politesse des derviches.

569. Mon père, a dit Sulṭân Wéled, parlait un jour de la signification du genre et du rapport quand on parle de la gnose. « Le motif de l'amour des hommes les uns pour les autres, est-ce la similitude de genre et de rapport? Non, c'est uniquement la parole. » C'est ainsi qu'il a dit :

« Qu'est-ce que le genre ? C'est une espèce de regard dans lequel on trouve le chemin les uns des autres.

« Du moment que le paradis est de l'espèce de l'Eden, de la même espèce est l'adorateur de Dieu.

« Ce ne sont pas les miracles qui motivent la foi, mais c'est la ressemblance de genre qui attire les attributs ».

« De même les gens qui ont tourné leurs visages vers le monde des prophètes et des saints, cela vient de ce qu'ils sont une parcelle des prophètes ; c'est pour ce motif, pour cette unité de genre qu'ils se sont tournés vers eux, comme l'a dit le prophète · « O grand Dieu ! dirige mon peuple ! » c'est-à dire mes parties constituantes.

« Le prophète a dit : Vous êtes une de mes parties constituantes; pourquoi arrachez-vous une partie à son tout?

570. Le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn racontait constamment des histoires à mon père [continua Sulṭân Wéled] : je voyais ces lumières merveilleuses, et je comptais les couleurs de ces lumières. Une fois j'interrogeai mon père : Aimez-vous le Chéïkh parce qu'il est le spectateur de vos lumières? Non, répondit-il, mais je l'aime pour la conformité de rapport et de genre ; c'est ainsi que pour des raisons de genre, l'ambre jaune soulève les fétus de paille, parce qu'il y a un rapport de conformité entre les deux, tandis qu'il ne soulève rien d'autre, à cause de l'absence de rapport ; de même pour un petit chameau qui court derrière sa mère galeuse ; si quelqu'un amène un cheval arabe valant mille dinars et lui dit : Cours derrière ce cheval arabe, abstiens-toi de suivre ta

mère ; jamais il ne courra ni ne marchera derrière le cheval.

De même, personne n'aime sa mère parce qu'elle lui donne du pain et du *ḥalwâ*, mais à cause des rapports qu'il y a entre les deux personnes. Maintenant, il est certain que l'amour vient d'un rapport de ce genre qui ne produit pas, au bout de quelque temps, de repentir ; car si cet amour produit du repentir et du désordre, c'est un amour falsifié. L'amour est bâti sur une intention et un accident ; car il n'y a jamais de repentir pour un rapport réel, ni dans ce monde, ni dans l'autre ; c'est ainsi que les amis de mauvaise intention auront, dans l'autre monde, le désir exprimé par ces mots : « Plût à Dieu que je n'eusse pas pris un tel pour ami [1], » mais la qualité des amis, c'est de craindre Dieu : « Les amis, ce jour-là, seront ennemis les uns des autres, excepté ceux qui craignent Dieu [2] ».

571. Les amis intimes et rapprochés ont raconté qu'à certains moments le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn se rendait au lieu d'ablutions pour y procéder aux purifications rituelles ; les compagnons l'entendaient parler et proférer des injures ; ils prêtaient l'oreille pour comprendre ce qu'il disait et avec qui il parlait. Il disait : Seigneur ! tu ne me laisses pas tranquille dans cet endroit ! Je suis honteux de ta présence ! Je sais de nombreuses personnes qui brûlent d'amour pour toi et ne se reposent pas nuit et jour, dans la retraite, de leurs mortifications, de leurs supplications, de leurs veilles nocturnes, pour être dignes de ta contemplation ; tu ne fais pas attention à elles, tu n'arranges pas leurs affaires, tu ne t'occupes pas d'elles une demi-heure. Tu ne me laisses pas seul dans cet endroit, tu me décores de tes lumières pures. Alors il poussait un cri et restait évanoui quelque temps, jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever et le transporter dans sa chambre.

572. Sulṭân Wéled nous a fait connaître ce qui suit. A Damas, dit-il, mon père avait un ami qu'il chérissait ; c'était

1. *Qor.*, XXV, 30.
2. *Qor.*, XLIII, 67.

un des saints parfaits de Dieu, et il se nommait le chéïkh Ḥamîd-ed-dîn. Mon père l'aimait immensément. Quand il quitta Damas pour retourner en Asie-Mineure, je lui dis : Emmenons avec nous le chéïkh Ḥamîd-ed-dîn. Il me répondit : Notre chéïkh Çalâḥ-ed-dîn est à Qonya; il ne convient pas que nous emmenions Ḥamîd-ed-dîn là-bas, car deux saints de Dieu sont comme deux lions, ils ne sauraient être renfermés dans la même localité. — Comment, en ce cas, pouvez-vous faire? lui demandai-je. Un père compatissant, me répondit-il, peut s'accorder avec tous ses enfants, mais les enfants ne s'accordent pas entre eux; c'est ainsi que Jacob s'entendait avec ses fils, mais les frères de Joseph ne voulaient pas de lui et le jalousaient. Regarde dans le Qorân glorieux, afin de connaître le secret de leur situation.

573. On demanda un jour à notre Maître : « Qui est le [vrai] mystique? » Il répondit : « C'est celui qui parle de ton mystère, pendant que tu te tais; c'est le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn ».

Constamment il donnait des informations au sujet du monde le plus mystérieux, il répétait les secrets cachés dans les pensées des amis; il expliquait le fin du fin des mystères des choses obscures, de telle sorte que le maître du secret restait confondu en le constatant.

574. Sulṭân Wéled demanda un jour à notre Maître : Précédemment, notre chéïkh Çalâḥ-ed-dîn nous donnait des nouvelles des diverses lumières mystérieuses qu'il apercevait; il nous disait : Voici la mer de lumière blanche; d'autres fois il nous disait : Je vois la mer de lumière bleue, ou bien celle de lumière verte, ou de lumière jaune; il parlait aussi d'une lumière couleur de fumée : Voici, disait-il, la mer de lumière noire est tumultueuse; mais actuellement il n'en parle plus et ne nous donne plus d'indications de ce genre. Serait-ce qu'il en est séparé par un voile? — Dieu nous en garde! répondit le Maître, mais au contraire, autrefois il voyait, une fois après l'autre, des lumières en petit nombre, et il nous informait de chacune séparément; mais actuelle-

ment il est tellement plongé dans la mer des lumières divines qu'il ne peut les expliquer, les annoncer, les imaginer.

« Comment t'imaginer, puisque tu ne prends pas forme? La forme, c'est une écume sur la mer des pensées.

575. Les grands compagnons, les nobles lieutenants (que Dieu les établisse dans la demeure de la paix!) nous ont transmis cette tradition, que, à l'époque où Tâdj-ed-dîn, fils d'Aḥmed er-Rifâ'î [1], vint à Qonya accompagné d'une troupe de derviches, de gens vêtus de *djiling* (veste de brocart) et à l'esprit troublé, les grands de la ville, les émirs, le commun du peuple, les adeptes de la chevalerie se portèrent à sa rencontre et l'installèrent dans le collège de Djélâl-ed-dîn Qaraṭâï [2]. La plupart des hommes furent séduits par cette troupe, et montrèrent un vif désir de les connaître: car entrer dans le feu, mettre dans sa bouche un fer rouge, manger des serpents, avoir des sueurs sanguinolentes, se laver avec de l'huile bouillante, se livrer à de la prestidigitation à l'usage des badauds, telle que de fabriquer du sucre, de changer la cire en ladanum, de faire dégoutter du sang d'un fouet, de monter à cheval sur un élan [3], et autres choses semblables (que les habitants de Qonya avaient vues rarement), cela leur parut merveilleux et étrange; le peuple s'imagina que c'était des miracles, tandis que pour ceux qui sont des hommes parfaits et des maîtres de l'extase, montrer des choses extraordinaires et faire voir des miracles est pure délicatesse : grand Dieu! ce ne peut être que pour un avantage, une invitation, un ordre qui leur vient du monde mystérieux; ils disent :

1. Aḥmed ben er-Rifâ'î, fondateur de l'ordre religieux des Rifâ'iyya ou derviches hurleurs, mourut le 22 djoumâda I 578 (23 sept. 1182); cf. Ibn-Khallikân, trad. de Slane, t. I, p. 153. Sur cet ordre, voir d'Ohsson, *Tableau de l'empire othoman*, t. IV, p. 641 et suiv.

2. Les bâtiments de ce collège, élevé en 649 (1251), existent encore aujourd'hui à Qonya. Voir l'inscription n° 35 de mon *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 53, et le dessin du portail donné dans *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 157; cf. également t. I, p. 259, n. 1.

3. *Koûrè khar*.

L'épreuve et le châtiment des prophètes consistent dans la restriction de la révélation ; ceux des saints, dans la manifestation des miracles : certains mystiques appellent ces tours de passe-passe « les miettes des derviches et les fétus des chéïkhs » [1]. Cela aussi a lieu à un moment où le talc réduit en poudre, l'huile de l'eau du mystère [2], la graisse de hérisson [3] et de grenouille terrestre [4] ne sont pas utiles, et où on n'emploie pas la lune paralysée [5] pour attirer des avantages solaires, ni ce qui y ressemble.

Sur ces entrefaites, les dames de la ville vinrent d'un commun accord trouver Kirâ-Khâtoûn, épouse de notre Maître, et lui demandèrent de vouloir bien se rendre au collège de Qaraṭâï et d'y assister aux exercices de l'assemblée qui s'y tenait. Après beaucoup d'insistance et de plaintes sans limites, Kirâ-Khâtoûn, toute confuse, se leva et s'y rendit sans l'autorisation du Maître. Par hasard, ce jour-là, notre Maître s'était rendu à la mosquée de Mérâm avec un certain nombre de nobles amis. Le soir, quand il revint à sa demeure, il conçut un dépit immense de la démarche de sa femme ; il jeta des regards jaloux et pénétrants sur le visage de Kirâ-Khâtoûn et s'écria : « Bravo ! le froid ! » La dame tomba et s'évanouit. Au bout d'une heure elle se releva toute tremblante et alla en pleurant se jeter aux pieds du chéikh Çalâḥ-ed-dîn ; elle gémit : « On m'a couverte de confusion, dit-elle ; pour l'amour de Dieu, intercède en ma faveur et sauve-moi de la colère du Maître ».

« Pardonne à la faiblesse de notre compréhension, ô toi qui es au-delà de la raison et de l'imagination ! »

1. *Fotât-i foqarâ wè-rofât-i choyoûkh.*

2. Terme de pharmacopée sur lequel nous ne possédons pas de renseignements.

3. Sur l'emploi du hérisson en médecine, voir Ibn-Baiṭâr, trad. Leclerc, t. III, p. 117, n° 1844.

4. Cf. *id. op.* t. II, p. 394, n° 1429.

5. Probablement terme d'alchimie ; on pourrait penser au nitrate d'argent, mais celui-ci paraît avoir été inconnu aux Arabes.

« O Seigneur! nous nous sommes tyrannisés nous-mêmes : la tyrannie est partie, sois miséricordieux, toi qui as des compassions nombreuses! »

Cependant le chéïkh Çalâh-ed-dîn se découvrit la tête, il s'inclina, et pour intercéder prenant la position de suppliant [1], il dit : La flèche est partie de l'arc et a sauté; mais qu'elle soit indemne des misères de l'autre monde, et qu'elle ne soit pas privée de la miséricorde des défunts. Immédiatement une maladie étrange apparut dans le corps béni de Kirâ-Khâtoûn, un froid s'y introduisit; elle trembla et gémit hors de toute limite, tellement qu'on ne saurait le décrire : tant qu'elle vécut, son corps ne devint plus jamais chaud; tous les médecins habiles furent impuissants à traiter cette maladie, ils ne surent pas lui trouver de remède. En plein juillet, elle revêtait une fourrure *borṭâsi* [2], et se mettait sur la tête un *macramé* [3] de soie; continuellement, à l'intérieur de la chambre, elle ne manquait pas d'avoir devant elle un *mangal* plein de braise, et en plein jour elle tenait allumée une bougie. Dans cet état, ses miracles évidents furent connus, elle disait les pensées secrètes et les mystères des hommes; les principaux de la ville et les dames crurent et devinrent ses disciples. Jusqu'à son dernier souffle elle ne sortit plus de son coin, si ce n'est la nuit, où elle se rendait au bain; les gens lui rendaient toutes sortes de services. Cependant Sulṭân Wéled et le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie leurs deux mystères!) l'honoraient et la respectaient grandement, et la considéraient comme une mère.

576. La mère du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, Laṭîfè-Khâtoûn, mourut; quand on la plaça dans la fosse latérale et qu'on l'enterra, la foule s'en retourna, mais le chéïkh s'arrêta quelque temps à l'extrémité de la tombe : notre Maître lui fit

1. *Pâï mâïchân*. Sur cette expression, voir ci-dessus, t. I, p. 166, n. 1.

2. Peau de renard noir ou rouge, venue du pays des Borṭâs, tribu turque de l'Europe orientale, voisine des Khazars. Cf. *Mérâçid*, t. I, p. 144; Dimachqî, p. 193, 381; Mas'oûdî, *Prairies d'or*, t. II, p. 14.

3. Ce mot, passé dans l'usage courant, est l'arabe *miqrama*.

signe : « Viens, allons nous-en ». Le chéïkh s'inclina et dit : Elle a beaucoup de droits sur moi ; je veux la délivrer du supplice de la question, des terreurs du tombeau et de l'effroi que cause la présence des anges Monkar et Nakîr ; ensuite je partirai ; je vous demande que dans la solitude effrayante du tombeau, elle ne soit pas privée de la société des houris. Au bout de quelque temps, il se mit en marche en souriant.

577. On rapporte qu'un jour notre Maître, au lieu de dire : « Apportez le *goufl* (cadenas) », prononça *goulf*, et qu'à un autre moment, pour dire : « un tel a été éprouvé (*moubtélâ*) », il prononça *mouftélâ*. « Il aurait fallu, dit un importun, dire *goufl*, et quand on parle bien, on dit *moubtélâ* ». — « L'objet est bien tel que tu l'as dit, mais, par égard pour l'esprit d'un être cher, j'ai prononcé comme tu l'as entendu ; car la plupart des noms et des vocables sont à chaque époque imposés par les hommes, depuis le début de la création ».

578. Les vieux amis ont fait connaître que, lorsque Sulṭân Wéled fut arrivé à l'âge de la puberté, notre Maître le fiança à la fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, qui se nommait Fâṭima-Khâtoûn. C'est lui, d'ailleurs, qui enseignait constamment à la jeune fille l'écriture et la lecture, par suite de la faveur extrême qu'il lui réservait.

Le Maître dit un jour : Fâṭima-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle et de son père !) est mon œil droit, et sa sœur Ilèdiyyè-Khâtoûn est mon œil gauche ; toutes les femmes honnêtes qui ont l'honneur de me rendre visite, viennent devant moi à moitié dévoilées, excepté celle Fâṭima et sa sœur qui viennent entièrement dévoilées. Pour Laṭîfè-Khâtoûn qui était leur mère, il dit : La personne de notre Laṭîfè-Khâtoûn est une grâce incarnée de Dieu, car elle est l'homonyme de la mère du chéïkh (que Dieu sanctifie leur douceur à toutes deux !)

Il dit un jour au milieu des compagnons : Lorsqu'on maria Fâṭima-Khâtoûn à notre Béhâ-ed-dîn [Sulṭân Wéled], tous les archanges et les houris du paradis supérieur firent des

démonstrations d'allégresse et battirent de la timbale ; tous se félicitèrent les uns les autres de ce mariage, tout en célébrant le concert spirituel.

La première nuit des noces, il commença à composer le *ghazèl* suivant :

« Que soient bénies dans le monde nos fêtes et nos noces ; c'est Dieu qui les a décidées par dessus nos têtes.

« Les cœurs ont été dilatés, les âmes ont été appariées : les soucis ont été chassés, grâce au bonheur de notre Maître ». Etc.

La nuit où la mariée fut conduite à la maison de son époux, il composa le *ghazèl* suivant :

« La bénédiction qui s'attache à toutes les noces, qu'elle soit seulement, ô Dieu ! pour notre mariage.

« La bénédiction de la nuit de Qadr, du mois du jeûne et de la fête [qui le termine], celle de la rencontre d'Adam et d'Ève,

« Celle de la rencontre de Joseph et de Jacob, celle de la contemplation du paradis, notre [future] demeure.

« Une autre bénédiction encore, qui ne saurait être exprimée par des paroles, c'est la pluie [1] joyeuse des enfants du chéikh et de notre grand [fils].

« Que leur compagnie heureuse soit comme le lait et le miel ; comme mélange intime et fidélité, qu'ils soient comme le sucre et le *ḥalwâ*.

« Que la bénédiction du commensal et de l'échanson soit sur celui qui dit *Amen*, sur celui qui fait une prière ! »

Fâṭima-Khâtoûn fit des miracles internes et externes en grand nombre. La plupart du temps elle jeûnait pendant le jour et se tenait debout la nuit ; elle ne déjeûnait que trois fois tous les deux ou trois jours ; elle donnait sa nourriture aux pauvres, aux orphelins, aux femmes veuves ; elle distribuait aux nécessiteux des chemises et des

1. *Nithâr*, l'aspersion de petites pièces d'or jetées à la volée à la foule lors des mariages, comme on fait des dragées lors des baptêmes, ou, comme on lance, chez les Anglais, des poignées de riz sec et une paire de vieilles savates.

cadeaux [1]. Constamment elle mangeait peu, parlait peu. Les formes mystérieuses qui sont les êtres spirituels des cieux, elle les voyait sensibles à ses yeux ; elle les montrait à ses amies qui étaient dignes de cette extase ; elle les fit voir à Gurdji-Khâtoûn, à Koûmâdj-Khâtoûn, à la fille du Perwânè, dans la ville de Toqât [2]. Elle connaissait admirablement les pensées secrètes des hommes. Dans son bas-âge, où elle était un lait non corrompu [3], aucun de ses instants n'était privé de la présence de notre Maître ; elle apprenait continuellement de sa bouche bénie des gnoses étranges et des pensées merveilleuses ; pour parvenir à la sainteté, à l'organisation et à la pureté de la chasteté, elle fut l'élève de ce souverain éducateur et un habile artisan à son côté.

579. C'est une histoire bien connue qu'un jour le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, pour bâtir [les murs de] son jardin, avait loué à gages des ouvriers turcs. « Efendi [4] (c'est-à-dire Seigneur) Çalâḥ-ed-dîn, dit le Maître, pour cette construction, ce sont des ouvriers grecs qu'il faut prendre ; pour la démolition, au contraire, les ouvriers turcs sont nécessaires ; car la construction du monde est spéciale aux Grecs, et la démolition de ce même monde est réservée aux Turcs [5]. Dieu, quand il a créé l'univers, a tout d'abord créé les infidèles insouciants ; il leur a donné une longue vie et une force considérable, de manière que, à la façon des ouvriers à gages, ils s'efforcent, sans le savoir, de construire le monde terrestre ; ils ont élevé de nombreuses villes, forteresses sur les sommets des montagnes, localités sur les hauteurs des collines, de manière qu'après des siècles écoulés, ces constructions servent de

1. *Yârich.*

2. Ville d'Asie-Mineure, près du site de l'antique Comana Pontica. Cf. Texier, *Asie-Mineure*, p. 600-601 ; 'Alî Djévâd, *Djoghr âfyâ Lughâti* (en turc), p. 262 et suiv.

3. Allusion au *Qor.*, XLVII, 16.

4. Sur ce mot turc emprunté au grec, voir *Encyclopédie de l'Islam*, s. h. v.

5. L'apparition des Turcs figure parmi les événements qui annonceront la fin du monde. Cf. Moṭahhar ben Tâhir et Maqdisi, *Livre de la Création*, éd. et trad. Huart, t. II, p. 154.

modèles aux hommes des derniers temps ; or, la prédestination divine a disposé les choses de telle sorte que petit à petit ces constructions deviennent des ruines ; il a alors créé le peuple des Turcs pour démolir, sans respect ni pitié, toutes les constructions qu'ils voyaient ; ils l'ont fait et le font encore ; ils le feront de jour en jour jusqu'à la résurrection. Finalement, la destruction de la ville de Qonya aura lieu par la main des Turcs injustes et impitoyables ». Le fait est que cela arriva comme il l'avait dit.

580. Les grands traditionnistes nous ont fait connaître que, du temps de Bâdjoû-Khân [1], une immense armée assiégea Qonya. Les citadins se réfugièrent tous auprès de notre Maître, réclamèrent son secours et lui demandèrent d'implorer le secours de Dieu : « C'est le moment de la pitié et de l'aide », lui dirent-ils. « Ne craignez rien, dit le Maître, car Dieu vous a donnés en présent au Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, et jusqu'à la levée de l'heure, jusqu'à l'heure de la résurrection, cette ville ne verra pas de massacre du fait des Mongols ; quiconque attaquera Qonya ne pourra échapper aux blessures que nous lui porterons. (Tant que le corps béni de notre grand Maître (que Dieu magnifie sa mention !) est enterré dans ce territoire, cette province est protégée contre toutes les calamités). Cette ville aura une renommée énorme dans le monde, et nos successeurs y seront toujours en sécurité, s'il plaît au Dieu très Haut ! »

581. Voici quelques paroles, qui sont l'expression de la pensée du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn. Il dit un jour : « Sachez et soyez avisés que le saint de Dieu est une mine de miséricorde ; tout son caractère est plaisir et repos ; on obtient la

1. Lire Bâïdjoû, forme arabisée du nom du *noyan* mongol Baïgou, commandant des troupes mongoles en Asie-Mineure, avec résidence à Qarç. Il s'agit probablement de la campagne contre 'Izz ed-dîn Kaï-Kâoûs II entre 658 (1260) et 669 (1262), sur laquelle on peut voir mon *Epigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 25 ; toutefois, en 654 (1256), Bâïdjoû était venu à Qonya ; reçu amicalement, il s'était contenté de faire démanteler les murailles, sauf celles de la citadelle, parce que celles-ci renfermaient les tombeaux des anciens sultans (Ibn-Bibî, *op. laud.*, t. IV, p. 290).

miséricorde par son corps extérieur; on devient vivant par sa lumière, qui ne diminue pas ; celui qui n'a pas ces qualités n'est pas un saint de Dieu. Le concert spirituel du mystique est une présence qu'il a avec Dieu. Une personne qui entend de Dieu même les paroles divines, comment peut-on appeler cela licite ou illicite ? La qualité du saint de Dieu est qu'on lui fende la poitrine, en vertu de ce passage : « Est-ce que nous ne t'avons pas dilaté la poitrine [1] ? » et qu'il jette un regard dans son propre corps ; il y voit une mer de lumière, et il joue amoureusement avec cette mer ».

Ensuite il dit : « Y aurait-il dans cette province quelqu'un qui comprenne mes paroles ? » — « Oui, répondit notre Maître, les infortunés et les pauvres » ; car tout ce qu'il disait concernait les mystères de l'extase, et les gens du discours extérieur n'avaient rien à y voir.

582. Notre Maître commentait un jour les miracles et la voie d'Abou-Yézîd et de Djonéïd avec un groupe de çoûfis ; il était occupé à célébrer les louanges des anciens chéïkhs. Il ajouta : Du moment que l'existence bénie de notre Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn est présente au milieu de nous en ce cycle, et qu'il contemple les pensées secrètes de tous, il est certain que la lumière de Djonéïd et d'Abou-Yézîd est avec nous, et même quelque chose de plus.

« Du moment que Çalâḥ-ed-dîn est dans notre assemblée, Mançoûr [2] et Abou-Yézîd sont avec nous.

Tous les amis s'inclinèrent et lui firent des remercîments sans fin venus du plus profond de leur nature.

583. Notre Maître Chems-ed-dîn Tébrîzî exposait un jour, en présence de notre Maître, du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn et de nobles assistants, le *ḥadîth* suivant du prophète : « Il n'y a de prière canonique que par le Qorân », et cet autre : « Il n'y a de prière canonique que par la présence du cœur. »

1. Qor., XCIV, 1.
2. Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj, appelé par les Persans *Mançoûr-i Hallâdj*.

Des gens se sont imaginé, dit-il, que du moment qu'il y avait la présence du cœur, ils n'avaient plus besoin de la forme extérieure de la prière, et disaient : Rechercher un moyen de jonction après avoir obtenu ce qu'on désire, c'est laid. Nous supposons vrai, comme ils le prétendent, qu'ils ont obtenu l'extase complète, la sainteté et la tranquillité du cœur; malgré tout cela, abandonner ce rite extérieur est une insuffisance de leur part ; cette perfection d'extase à laquelle tu as atteint, l'Envoyé de Dieu (salut sur lui!) l'a atteinte, ou ne l'a pas atteinte ; s'il dit qu'il ne l'a pas atteinte, coupez lui le cou et mettez-le à mort [1]; s'il dit qu'il l'a atteinte, nous lui répliquerons : Pourquoi ne l'imites-tu pas, un tel Envoyé noble, avertisseur sans égal, flambeau éclairant? S'il y avait ici un des saints de Dieu dont la sainteté serait juste, Un-Tel-ed-dîn, dont la sainteté ne se serait pas manifestée extérieurement ; si ce saint abandonnait les pratiques extérieures, tandis que celui-ci y persévérait, je suivrais cet Un-Tel-ed-dîn, et je ne saluerais pas l'autre.

Ensuite il se tourna vers le Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn et l'apostropha : « Comment dis-je? » Il répondit : « C'est à toi qu'il appartient de juger; nous n'avons pas à répondre à tes paroles, ni à objecter [2] ».

584. Le Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, au dire des grands compagnons, était excessivement religieux et craignant Dieu ; on ne peut expliquer à quel point il observait les minuties des pratiques extérieures de la loi religieuse. En plein hiver, pendant la période des quarante jours [3], un vendredi, on avait lavé son *férédjé*, et on l'avait étendu sur la terrasse [pour le faire sécher]. Tout à coup on appela à la prière ; ses vêtements

1. Pour punir son blasphème.

2. *Hâléti ni.*

3. Les quatre-vingt-dix jours de chaque saison (année solaire de 360 jours plus 5 complémentaires qui n'entrent pas en ligne de compte) se divisent en deux périodes, l'une de 40 jours (*arba'in*) et l'autre de 50 (*khamsin*) : c'est cette dernière qui a donné son nom, surtout en Égypte, à un vent étouffant qui souffle du désert.

de corps étaient tout entiers devenus comme de la viande racornie séchée au soleil, durs comme du fer ; ils étaient congelés. Néanmoins il les revêtit tels quels et se rendit à la mosquée. Des gens lui dirent : Plaise à Dieu que le froid ne cause pas de mal au corps béni du Chéïkh, et que cela ne lui cause pas de gêne ! — Il est plus facile, répondit-il, de supporter le dommage du corps que celui de l'âme et de la désobéissance aux ordres du Miséricordieux.

« Mon âme tient entre les mains le diplôme éternel ; ce corps mien est d'aujourd'hui et de demain ; tiens-le pour mort. »

585. Notre Maître écrivit à un grand personnage, de sa propre écriture bénie, ces paroles : Que votre esprit élevé sache que ce que dit le Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, quand il annonce l'arrivée de la pluie de la miséricorde, ne rend pas humide les vêtements, mais purifie le cœur, le rend subtil, illuminé, clair. Hier, un groupe de gens était venu ; il pleuvait très fort et puissamment ; aucun toit ni mur ne pouvait servir d'obstacle ; c'était une pluie illuminante et très subtile. Je me disais : Il y a tant de milliers de turbans, de mérites et de gens de mérite dans le monde qui sont privés de cette pluie ; c'est pour qu'ils sachent que c'est l'affaire de votre faveur et de votre acceptation. A quiconque était agréé, il disait : Cette pluie vient de l'au-delà ; c'est une pluie de miséricorde qui est déversée et envoyée sur les amis de la pensée. De même, il n'y a que les gens capables de contempler l'au-delà qui puissent voir la lumière et les pluies du monde mystérieux.

« Cette pluie ne vient pas du nuage des cieux, c'est un autre nuage et un autre ciel.

« Le monde supérieur a d'autres nuages et d'autres pluies, d'autres cieux et d'autres soleils.

« Cela n'est visible que pour les amis particuliers ; les autres sont enveloppés dans le vêtement d'une nouvelle création [1] ».

1. *Qor.* L, 14.

586. Lorsqu'on voulut marier la fille du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, Hédiyyé-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle et de son père!), son père ne possédait rien pour lui constituer un trousseau, comme c'est la coutume; cette jeune fille continuait d'habiter dans le harem de notre Maître. Lorsqu'elle eût grandi et atteint l'âge nubile, Sulṭân Wéled et le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn firent des efforts pour qu'on la mariât à Nizhâm-ed-dîn le calligraphe, le sultan des expéditionnaires, le professeur des sultans, le second Ibn-Bawwâb [1], la pupille de l'œil d'Ibn-Moqla le criminel [2], mais ils hésitaient à raison du peu de ressources et de l'absence de trousseau. D'un commun accord ils parlèrent de l'affaire à notre Maître; il ordonna d'appeler Oustâ-Khâtoûn de la maison de Gurdji-Khâtoûn; cette Oustâ-Khâtoûn était une femme, sainte et instruite, qui était le professeur des filles des sultans. Le Maître lui dit : « Va voir ma fille Gurdji-Khâtoûn, fais-lui part de nos salutations, et parle-lui de l'affaire de Hédiyyé-Khâtoûn, pour qu'elle nous aide et prépare un trousseau en le demandant aux femmes des émirs et à leurs filles. Que chacune lui accorde un cadeau pour Hédiyyé-Khâtoûn, de manière à se réserver la faveur du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, et pour que la pensée de ce souverain s'informe de leur situation temporelle et spirituelle, et les protège. ».

Oustâ-Khâtoûn, ayant attaché une corbeille à son cou, courut au palais du Sultan en criant : « Quelque chose pour Dieu ! ». Elle transmit les salutations du Maître et raconta l'histoire. Les nobles dames se montrèrent toutes généreuses; elles s'inclinèrent et parurent extrêmement reconnaissantes de cette attention; elles firent beaucoup de remerciements de ce que le Maître avait eu la bonté de leur suggérer une bienfaisance de ce genre, et de les y encourager. Aussitôt la reine du monde, Gurdji-Khâtoûn, donna l'ordre à sa

1. Célèbre calligraphe de Bagdad. Voir Cl. Huart, *Calligraphes et miniaturistes*, p. 80.

2. Calligraphe antérieur au précédent. Cf. Huart, *id. op.* p. 74. Jeu de mots dans le texte entre son nom et l'arabe *moqla* « pupille de l'œil »

trésorière d'apporter deux ou trois pièces d'étoffes, et de préparer, par lots de cinq, des vêtements de toute espèce. On réunit près de vingt boucles d'oreille ornées de diamants, vingt bagues de prix, de hauts bonnets [1], des colliers, des bonnets en étoffe tissée d'or, des voiles précieux, des bracelets ornés de pierres précieuses, et autres objets. On présenta des tapis, des tentures, des carpettes gracieuses de Géorgie, de Chirâz et d'Aq-Séraï [2]. On apporta de même des plateaux de bois (*sînî*) et de cuivre (*ṭebsî*), des chaudrons, des bols de cuivre et de porcelaine, des mortiers, des chandeliers, des ustensiles de cuisine au complet, chaque objet selon la grandeur de celle qui le donnait, comme c'est la coutume des nobles généreux. On les livra en détail à Oustâ-Khâtoûn ; elle les fit charger sur les mulets de l'écurie royale et apporter au collège de notre Maître. Ceux qui ont rapporté cette histoire disent qu'il y avait près de soixante-dix mille drachmes soltâni pour la vaisselle d'or seulement, et le reste en proportion.

Notre Maître en montra une joie intense ; l'esprit du Chéïkh Çalâh-ed-dîn en fut extrêmement satisfait ; il adressa au ciel des prières exaucées en faveur des bienfaitrices. Le Maître ordonna de partager en deux moitiés la totalité du trousseau ; il en donna l'une à Fâtima-Khâtoûn, mère du Tchélébî ʿArif, et l'autre moitié à Hédiyyé-Khâtoûn. On dressa le trousseau fortuné et on le donna en charge à notre Maître Nizhâm-ed-dîn le calligraphe. Ce jour-là on commença des noces fameuses, on distribua de larges aumônes. Pendant de nombreuses années les habitants de Qonya s'entretinrent de la splendeur de ce mariage. Ce jour-là, le Maître composa le *ghazèl* suivant :

1. *Tawîlè*. Cf. Dozy, *Supplément*, s. h. v°.

2. Ville d'Asie-Mineure, au N.E. de Qonya, entre cette ville et Césarée ; ancienne Archélaïs, cf. Texier, *Asie Mineure*, p. 560. Lors de la prise de Constantinople par les Ottomans, les habitants d'Aq-Séraï y furent transportés pour combler les vides de la population, et s'y établirent dans un quartier qui porte encore aujourd'hui le nom de la ville abandonnée.

« Que ces noces soient bénies pour nous, qu'elles soient heureuses pour nous !

« Qu'elles soient toujours comme le lait, comme le sucre, comme le vin, comme le *halwâ* !

« Qu'elles nous fassent jouir de leurs feuilles et de leurs fruits, comme le palmier et le dattier ! etc.

587. Les meilleurs compagnons, les grands amis nous ont répété que le Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn resta dix ans entiers assidu à la compagnie de notre Maître ; il fut son lieutenant juste, son ami sûr. Lorsque sa vie tira vers sa fin, et que l'époque de sa bonne santé se termina, par suite d'un effet du destin sa complexion bénie se gâta, et une faiblesse s'empara de son corps gracieux ; la maladie s'aggravait de plus en plus. Le Maître allait continuellement lui rendre visite, s'asseyait à son chevet béni et lui exposait des paroles étranges et des secrets merveilleux. Un jour, le Chéïkh, emporté par son désir et le mystère d'un dédain [possible], dit : « Tant que Mahomet, envoyé de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue !) ne sera pas dans la même fosse que moi, je ne quitterai pas ce monde. » — « Moi, dit notre Maître, en prenant cette demande à sa charge, je l'y ferai consentir, je servirai d'intercesseur ; sois assuré que tu obtiendras ce que tu désires, et ne t'en préoccupe pas ». Ensuite le Chéïkh formula la demande suivante : « Donne-moi la permission de faire mon déménagement en parfaite joie. » Le Maître, répondant à sa demande, s'abstint d'aller le voir pendant trois jours ; puis il écrivit, de sa propre main, ces quelques paroles, qu'il lui envoya :

« Je me souviens que le maître du cœur et des gens de cœur, le pôle des deux mondes, Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu étende sur lui son ombre !), se plaignait de cette matière qui s'était établie sous ses ongles pendant quelque temps ; que Dieu lui pardonne, car dans son pardon il y a celui de tous les vrais croyants ! » [en arabe :] Unique comme la lettre *alif*, vis en me laissant sur la terre !

« O cyprès qui marche, que le vent de l'automne ne t'atteigne

pas ! O œil du monde, que le mauvais œil des méchants ne t'atteigne pas !

« O toi qui es l'âme des cieux et de la terre, que rien ne touche ton âme, si ce n'est la miséricorde et le repos ! ».

[*Vers arabes.*] On m'a donné le choix, que celui qui m'avait soigné devînt malade à son tour ; je me crois digne d'être son remplaçant.

« Je te demande, ô mon Dieu ! que cette maladie soit une fraîcheur et un salut [1], un délice, une satisfaction

[*Vers persans.*] « Que la douleur corporelle reste loin de toi, ô repos de nos âmes ! que le mauvais œil soit éloigné de toi, ô notre œil voyant !

« O lune ! ta santé est celle de notre âme et de l'univers : que ton corps soit en bonne santé, ô notre visage de lune !

« Que ta personne soit saine, toi dont le corps est l'âme des sept [planètes] ! Que la protection de ta grâce ne diminue pas au dessus de nous !

« Que le buisson de ton visage soit couronné de verdure jusqu'à l'éternité, car c'est le pâturage de nos cœurs, notre verdure, notre campagne !

« Que ta douleur retombe sur notre âme, et non sur ton corps, de sorte que cette douleur soit comme la raison, ornement de notre âme. »

Le Chéïkh sut qu'il allait mourir : il partit du monde des apparences pour ce séjour des esprits qu'on ne saurait appeler un lieu [2], avec un plaisir parfait, un désir complet et une obéissance semblable à celle d'Abraham [3] ; il rejoignit le but de son âme, son bien-aimé secret. « Un esprit se plaignit et gémit ; on l'appela, et il répondit ; (il se trouva) dans un séjour de sincérité, auprès d'un roi puissant. [4] » Les saints de Dieu n'auront rien à craindre ; ils ne seront point attristés [5].

1. *Qor.*, XXI, 69.
2. *Lâ-mékân-i erwâḥ*, la où il n'y a point acception de lieu.
3. *Tawadjdjouhi Khalilâné.*
4. En arabe dans le texte.
5. *Qor.*, X, 63.

Cependant notre Maître vint, découvrit sa tête bénie, gémit et manifesta des troubles; il ordonna de faire venir des *bèchârèt* [1] et des joueurs de timbales; il s'éleva un tapage formidable provenant du tumulte du peuple; huit troupes de récitants marchaient en tête du cortège funèbre; les nobles compagnons avaient pris sur leurs épaules la civière qui portait le défunt : le Maître marcha jusqu'au mausolée de [son père] Béhâ-ed-dîn Wéled en faisant des cercles et en pratiquant la danse rituelle. On ne peut dire la quantité de vêtements et de *fèrédjé* que les amis donnèrent aux récitants et aux joueurs de timbales. On l'enterra avec une pompe magnifique dans le voisinage saint du tombeau de notre Maître Béhâ-ed-dîn Wéled, Sultan des savants (que Dieu sanctifie leur mystère et verse sur nous l'effluve de leur piété !). Cet événement eut lieu le 1er moḥarrem 657 (29 décembre 1258).

Dans la nuit qui précéda la cérémonie, on récita bien des *ghazèls* et des élégies; voici une de ces poésies :

« O toi dont le ciel déplore le départ, notre cœur est plongé dans la douleur, notre raison et notre âme pleurent.

« Du moment qu'il n'y a dans le monde personne qui puisse te suppléer, le lieu et le non-lieu pleurent à ton deuil.

« Les ailes de Gabriel et des êtres célestes ont pris la couleur bleue [2] ; les yeux des prophètes et des saints sont remplis de larmes.

O roi Çalâḥ-ed-dîn, tu es parti, ô gypaète à l'essor rapide! Faut-il que chaque personne sache qu'elle a pleuré sur d'autres personnes? etc.

588. Un jour, raconte-t-on, notre Maître écrivit une lettre à son fils Sulṭân Wéled, au sujet de Fâṭima-Khâtoûn, mère du Tchélébî 'Arif; il lui recommandait de la considérer avec

1. Instruments de musique destinés à annoncer les bonnes nouvelles; ce qui confirme l'opinion de Dozy, *Supplément*, t. I, p. 89, que ce mot est le sing. de *béchâ'ir*, et non *béchîra*.

2. En signe de deuil.

respect et de lui réserver des égards infinis. Voici la disposition qu'il avait adoptée pour cette composition :

« Je vous adresse des recommandations au sujet des égards dus à notre princesse, clarté de notre cœur et de notre vue, ainsi que celle de l'univers entier, qui aujourd'hui est dans les liens du mariage avec notre fils : « Zacharie a été sa caution [1] ». Elle vous a été confiée, à titre de dépôt, pour une très grande épreuve ; il faut espérer qu'elle mettra le feu dans le bâtiment des [vaines] excuses, et qu'elle ne fera à aucune minute, à aucun instant, de démarche dans le sens de l'attentat et de la passion, qu'elle n'obligera pas à un devoir de surveillance, de sorte qu'un atome de trouble provenant de l'infidélité et de l'ennui n'entre pas dans votre esprit. Elle-même ne dira rien, à cause de la pureté de sa substance et de l'élément de grandeur qu'elle a en elle, et de la patience héritée ; car le caneton, même s'il est né d'hier [2], l'eau de la mer ne lui va que jusqu'à la poitrine. Mais il faut prendre garde à l'embuscade et aux témoignages, car elle est sous l'œil des esprits divins, qui sont les observateurs de leurs bons enfants : « Nous leur avons joint leur descendance [3] » Allah ! Allah ! (sept fois). Pour avoir un visage éternellement blanc [4], ce père, sa famille et toute sa tribu, considèrent votre esprit comme cher ; tout jour, toute nuit leur paraissent comme le premier jour, comme la nuit des noces [5], dans cette chasse au moyen du filet du cœur et de l'âme ; ils ne s'imaginent pas qu'il a été chassé ; il n'a pas besoin de l'être, car c'est la méthode de ceux qui ne voient que l'extérieur des choses : « Ils connaissent l'exté-

1. *Qor.*, III, 32.
2. *Dînè.*
3. *Qor.*, LII, 21.
4. Les élus auront le visage blanc.
5. *Gerdek.* Ce mot ne figure dans aucun dictionnaire persan, mais on le trouve dans les dictionnaires turcs : Barbier de Meynard le donne comme persan, et c'est vraisemblable, car sa physionomie est plutôt iranienne que turque.

rieur de la vie d'ici-bas [1] ». Vous n'êtes pas de cet élément pour devenir vieux. L'aide de la faveur divine est trop abondante pour ne pas illuminer et parfumer votre porte et votre mur : « J'en jure par le figuier, l'olivier, la montagne du Sinaï [2] ! » (ce qui est un serment sur des êtres inanimés) qu'un jour votre pied est arrivé au point indiqué par ce *hadith* : « O 'Ali, si tu voyais mon cœur scié sur la terre, qu'en ferais-tu? — Je ne saurais répondre, ô envoyé de Dieu ! Place-le dans la paupière de mon œil, dans le remplissage de mon cœur, et considère mon âme comme celle des pécheurs fautifs. — Fâṭima, répondit le prophète, est une partie de moi-même; nos enfants sont nos cœurs qui marchent sur la terre. Tourmenter ces esprits n'est pas un seul tourment, ni cent, ni mille : il n'est pas difficile de quitter l'âme et le monde; ce qui est difficile, c'est de quitter la rue où tu demeures.

[Vers arabe]. « Cette séparation n'est point celle de l'amant attristé, c'est celle de l'âme et du corps. »

« Je sais que de ta part il ne vient pas de faute, mais le cœur des amants était malveillant; qu'il dissimule cette recommandation et la garde, sans la communiquer à personne.

589. Les amis confidents ont raconté qu'il se produisit un certain dépit entre Sulṭân Wéled et [son épouse] Kirâgâ-[Khâtoûn] ; cependant notre Maître, ému de pitié, écrivit de sa propre main la lettre suivante, destinée à présenter des excuses à Kirâgâ, et l'envoya par l'entremise de Djémâl-ed-dîn Qamarî :

[Vers arabe]. « Mon âme est mêlée et contiguë à ton âme ; c'est là un accident qui te fait du mal et qui m'en fait. »

« Je prends à témoin Dieu (qu'il soit magnifié !) et je jure, par l'essence pure et éternelle de la Vérité suprême, que tout ce dont a été blessé l'esprit de cette fille sincère, dix fois autant

1. *Qor.*, XXX, 6.
2. *Qor.*, XCV, 1-2.

votre souci est le nôtre, votre préoccupation est la nôtre; les droits et les bienfaits, les qualités de maîtrise du sultan des chéïkhs, orient des lumières de vérité, Çalâḥ-ed-dîn (miséricorde sur lui!), sont une dette qui pèse sur le cou de votre serviteur, dont on ne peut s'acquitter par aucun remerciement, par aucun service. Il n'y a que le trésor de Dieu qui puisse en demander la reconnaissance. Ce que j'attends de mon enfant, c'est qu'elle ne cache rien à son père; de quiconque elle souffre, j'en suis reconnaissant: autant qu'il me sera possible, s'il plaît à Dieu, je ne manquerai pas aux devoirs d'amitié. Si mon cher fils Béhâ-ed-dîn s'efforce de vous tourmenter, vraiment j'arracherai mon cœur de lui; je ne répondrai pas à son salut; il ne viendra pas à mon enterrement; je ne le veux pas, mais en dehors de lui quiconque [vienne]. Mais je désire que tu n'aies pas de chagrin, que tu ne sois pas attristée, car Dieu est votre aide, ses serviteurs sont vos auxiliaires; quiconque dira du mal de vous, [sachez que] la mer n'est pas souillée par la gueule d'un chien, qu'un pain de sucre n'est pas déprécié par l'attouchement d'une mouche. Je suis sûr que, quand même il prêterait cent mille serments qu'il est traité injustement, je le considérerai comme tyran; celui-là n'est pas plein d'amour et ne fait pas de vœux pour vous, je ne le considère pas comme opprimé; je n'accepte pas ses serments et ses excuses. J'en jure trois fois par le nom de Dieu [1], je n'accepterai, de la part de celui qui médit de vous, ni excuse, ni serment, ni ruse, ni pleurs. C'est vous qui êtes la victime: en plus de ce qu'on vous respecte, on vous appelle Dame et fille de Maître; soit en face, soit le dos tourné, sans hypocrisie; les reproches ils les prennent sur eux-mêmes, en disant: C'est nous les pécheurs; avec tout cela ils sont les tyrans, et vous la victime; car votre droit et celui de ce sultan sont cent fois plus qu'ils ne le font. Je jure par Dieu que c'est ainsi! Moi, si en présence d'une assemblée, par le motif de ma délicatesse,

1. *Wallâhi! Billâhi! Tallâhi!*

je me mets à rire, c'est le Très-Haut qui m'a donné cette clarté ; louange à Dieu ! je ne suis pas d'un cœur solide, tant qu'ils ne deviennent pas droits envers Dieu et ses serviteurs par le cœur, l'âme, et publiquement ; et qu'ils ne jettent pas la ruse dans l'eau noire, qu'ils ne montrent pas les choses à l'envers, et qu'ils ne deviennent pas la poussière des pieds et les esclaves des serviteurs de Dieu, en leur présence et derrière leur dos. Votre père a la croyance qu'il mourra dans ces idées et s'en ira ainsi au tombeau, s'il plaît à Dieu. Par Allah ! ne cachez rien à ce père, racontez-lui ces circonstances une à une, afin que, dans les limites du possible et avec l'assistance de Dieu, il vous aide. Vous êtes le temple de la sécurité de Dieu dans le monde, par l'effet de ce sultan dont, par votre bénédiction, l'âme pure vous favorise de cent mille façons venues de l'autre monde ; que votre influence ne manque jamais aux habitants de la terre ! qu'elle ne s'interrompe pas jusqu'au jour de la résurrection ; que votre cœur ne soit point triste, ni celui de vos enfants ! Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes !

« Que les lumières de Çalâḥ-ed-dîn se lèvent ! Qu'elles soient versées dans l'œil de l'âme des amants [mystiques] !

« Toute âme devenue subtile et passée au delà de la grâce, qu'elle soit mélangée à la terre du tombeau de Çalâḥ-ed-dîn ! »

590. Le Maître était occupé un jour à la danse mystique et y éprouvait une joie immense. Le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn se tenait debout dans un coin ; le Maître récita ce *ghazèl* :

« A la fin des temps, il n'y aura de secourable que Çalâḥ-ed-dîn, et c'est tout !

« Si tu sais quelque chose du plus fin de son mystère, retiens ton souffle, pour que personne n'en sache rien !

« La poitrine de l'amant [mystique] est une eau agréable ; les âmes, sur cette eau, ne sont que des fetus [qui surnagent] !

« Lorsque tu vois son visage, ne souffle pas, car un souffle ternit le miroir !

« Un soleil se lève du cœur de l'amant ; tout un univers en est éclairé, par devant et par derrière.

Que de brillants *ghazèls* il a ornés du nom béni du chéïkh (que Dieu soit satisfait de lui !) et ont été insérés dans les recueils de poésies !

CHAPITRE VI

Biographie de Ḥosam-ed-din Ḥasan ben Mohammed ben Ḥasan ben Akhi-Turk, l'Abou-Yézid [Bastami] de l'époque, le Djoneïd du temps, clef des trésors du Trône, Saint de Dieu sur la terre, intercesseur des amis au jour de la Grande Revue.

Comme l'a dit le chéïkh vénéré : Je me suis couché Kurde et réveillé Arabe (que Dieu soit satisfait de lui !). Quelle belle lignée et quelle belle descendance !

[Vers arabe]. « Toute belle personne tire sa beauté de sa perfection ; elle lui est prêtée ; que dis-je ? Il en est ainsi de la beauté de toute belle personne.

591. Les amis nobles et respectables, confidents du sanctuaire de la bonne renommée (que Dieu ait pitié d'eux !) nous ont raconté que quand le grand chéïkh du monde, possesseur de l'extase parfaite, gloire de l'humanité, Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu sanctifie son cher mystère !) quitta ce bas monde, le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn prit sa place comme lieutenant du grand Maître, sur l'ordre de ce dernier. Après le départ du premier, c'est à celui-ci que le Maître réserva ses cajoleries : il le jugea dans son cœur comme pouvant remplacer le chéïkh dans la perfection de l'extase : pendant dix ans, sans interruption ni arrêt, ils conversèrent étroitement entre eux. « Il n'y a que Dieu qui sache ce qui se passa entre eux ».

592. Le roi du discours, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwi, nous a fait connaître que le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, étant jeune garçon, venait d'atteindre tout récemment le degré

de *morâhiq* [1] : il était très beau, le Joseph de son époque. Il perdit son père : tous les grands et les chéïkhs de ce temps là, ainsi que les maîtres de la chevalerie, l'invitèrent auprès d'eux ; ils lui firent de grandes démonstrations de protection et d'affection. Néanmoins ayant compris, en y jetant les regards et par l'aperception de la pensée, la vérité de la compagnie de chacun d'eux isolément, il vint tout droit trouver notre Maître, accompagné de tous ses précepteurs et de ses jeunes gens [2]; il s'inclina, adopta pour demeure ce seuil, et s'y retira; il choisit librement le service de cette Majesté. Il donna la permission à ses domestiques et à ses jeunes gens de s'occuper à gagner chacun sa vie, et de tirer du produit de leurs propriétés immobilières et de leurs effets les moyens nécessaires à chacun. L'on dit que tout ce qu'il avait, en bloc, il en fit présent, comme le Véridique, au Maître. Il ne lui resta rien, à tel point que ses précepteurs le blâmèrent de ce qu'il n'était rien resté absolument de ses biens meubles et immeubles. Il ordonna de vendre les meubles de sa maison; au bout de quelques jours, on vint lui dire : Il ne reste rien, sauf nous. « Gloire à Dieu, s'écria-t-il, le Seigneur des mondes, puisqu'il m'a été donné d'imiter les actes extérieurs du prophète! Vous, pour l'amour de Dieu et la recherche de sa satisfaction, pour l'amour de notre Maître, je vous donne la liberté; que chacun de vous aille à ses occupations ». Après cela, ce personnage fortuné ayant été agréé par le grand Maître, celui-ci envoya au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn tout ce qui lui parvenait du monde mystérieux ; il fit de lui le chef des compagnons et le général des troupes de Dieu, le gouverneur, le directeur des affaires de la communauté. Cependant, à nouveau, il devint possesseur de propriétés immobilières, de richesses, de localités et de villages ; jusqu'à son dernier souffle il fut assailli de préoccupations relatives aux compagnons ; il faisait par-

1. Terme de droit désignant l'adolescent à l'âge pubère.

2. *Djewândn.* Ce sont les Akhî, les adeptes de la chevalerie (*futuwwèt*) qui sont ainsi désignés.

venir aux ayants-droit, complètement et parfaitement, les produits des fondations pieuses. Les compagnons, unanimes dans leur opinion, disent que de cet ensemble de richesses, il ne buvait pas même une gorgée d'eau, il n'employait à son usage personnel pas même un grain. Par la bénédiction de cette générosité et de cet amour complet, en fin de compte, extérieurement et intérieurement, il devint parfait dans l'imitation de la conduite du prophète, l'adoption des règles morales posées par le Methnéwî, la compréhension de la réalité musulmane, et les égards dus à l'amour du Maître. Il éprouva, de la part de Chems-ed-dîn Tébrizî et du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn de Qonya, des faveurs telles qu'on les trouve dans les registres.

593. Le Seigneur des adeptes de la spéculation philosophique, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî attaché au mausolée [du Maître] nous a rapporté que le motif de la composition du Methnéwî, commentaire des mystères du Qorân, fut qu'un jour le lieutenant de Dieu au milieu de ses créatures, le voyageur de la route de sa vérité, Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie son mystère pur!) apprit que certains amis confidents lisaient avec un désir complet et un amour considérable l'*Ilâhî-nâmè* de Ḥekîm Sénâ'î [1], le *Manṭiq-eṭ-ṭaïr* de Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr ainsi que son *Moçibet-nâmè* [2], et qu'ils éprouvaient le plus grand plaisir à la lecture de ces mystères. Cependant, ayant épié une conjoncture favorable (car l'occasion passe aussi vite que les nuages), il trouva notre Maître seul, il s'inclina et dit : Les diwans des poètes et les ghazèls se sont multipliés; les lumières de ces mystères ont embrassé les deux extrémités de la terre et de la mer, l'orient et l'occident; louanges et remerciements à Dieu! les discours de tous les orateurs restent bien en dessous de la

1. C'est par inadvertance que l'auteur attribue un *Ilâhî-nâmè* à Sénâ'î cet ouvrage est de Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr, comme les suivants.

2. Cf. Daulet-châh, éd. Browne, p. 190; J. de Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*, p. 140; Geiger et Kuhn, *Grundriss der iran. Philologie*, t. II, p. 286; Rieu, *Catalogue of the Persian Manuscripts*, p. 576 *b*, 586 *b*, 816 *a*.

majesté de cette autre parole. S'il y avait un livre, dans le genre de l'*Ilâhî-nâmè* mais sur le mètre du *Manṭiq-eṭ-ṭaïr*, qui restât comme souvenir au milieu des humains, et devînt le compagnon de l'âme des amants mystiques et des affligés, ce serait le comble de la compassion et de la faveur [1]. Votre serviteur désire que les nobles amis, de toute façon, se tournent vers votre face illustre, et ne s'occupent de rien autre; cela dépend d'ailleurs de la faveur et de la capacité du Maître ». Immédiatement, le Maître tira de l'extrémité de son turban béni un fascicule qui expliquait les mystères des particularités et des totalités et le remit dans les mains du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. Dans ce fascicule se trouvaient écrits dix-huit vers du début du *Methnéwî*, depuis le premier : « Ecoute les plaintes de cette flûte : elle raconte les séparations », jusqu'au passage où il est dit : « Aucun profane ne peut pénétrer dans l'extase de l'initié ; donc, abrégeons et adieu ». Ces vers sont [comme on sait] composés sur le mètre *ramal* à six pieds, avec les modifications *maḥdhoûf* et *maqçoûr*, c'est à savoir :

Fāʿĭlātūn fāʿĭlātūn fāʿĭlāt
Djēhl-ĭ zhōlmāt-ēstĕ ʿĭlm āb-ĭ ḥāyāt

« L'ignorance, ce sont les ténèbres ; la science, c'est l'eau de la vie [éternelle].

« Dès avant, dit le Maître, que cette demande émanât de votre esprit béni, et que la nature l'exigeât, un ordre venu du monde invisible et visible, qui n'est autre que le Clément, le Miséricordieux, avait jeté cette pensée dans mon cœur, qu'il fallait composer un poème de ce genre, et qu'il exprimât des pensées étranges ; maintenant viens, prends ton essor dans le zénith où plane le gypaète de ta pensée, et prépare-toi à l'ascension des vérités dans la pure imitation de Mahomet, afin que, conformément à ces préparatifs, ta pensée s'agite en présence de notre

1. Tout ce passage a été analysé par Rieu, *id. op.*, p. 585 *b*.

cœur intelligent et commence à mettre en vers des paroles spirituelles ». On a pu voir d'ailleurs l'explication qui en a été donnée par le Maître dans le quatrième volume du *Methnéwî* :

« O lumière de la vérité, Ḥosâm-ed-dîn, c'est toi, grâce à la lumière de qui le Methnéwî s'est élevé plus haut que la lune.

« Tu es la haute pensée, ô toi l'être espéré ! elle entraîne le poème Dieu sait où.

« Tu as lié le cou à ce Methnéwî, tu l'emmènes d'un côté que tu connais.

« A force de courir, le Methnéwî a atteint des régions où il est invisible, invisible à un sot qui ne sait pas voir.

« Du moment que tu as été le point de départ du Methnéwî, s'il s'augmente encore, c'est que tu y as contribué.

« Du moment que tu le veux ainsi, c'est Dieu qui le veut ; la Vérité suprême exauce les vœux de ceux qui craignent Dieu [1].

De même, dans chaque volume on rencontre des vers qui sont comme la source céleste des adeptes de la voie mystique : ce sont des déclarations courtoises qui montrent la fixité de cette recherche. [Par exemple], il a été dit dans le sixième volume :

« O vie de mon cœur, ô Ḥosâm-ed-dîn, j'ai une bien grande envie d'écrire un sixième volume.

« Par les attirances d'un grand savant tel que toi, un *Livre de Ḥosâm* a circulé par le monde.

« Je présente à ton agrément, à titre de cadeau, la sixième et dernière section du *Methnéwî* [2] ».

Poussé par les attirances de ce souverain des hommes libres, mu par des troubles qui augmentaient, le Maître se livra sans répit à la composition de son chef-d'œuvre, pendant le concert spirituel, pendant le bain [3], assis, debout, en marche ou au repos ; il arriva même par hasard qu'il dicta

1. *Methnéwî*, éd. de Bombay, 1286 hég. p. 304.
2. *Id.*, *op.*, p. 496.
3. Le ms. 114 a *ḥidjâm* « pendant la pose des ventouses ».

depuis le commencement de la nuit jusqu'au lever de l'aurore, sans interruption. Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn écrivait [sous sa dictée] avec rapidité, puis il relisait tout ce qu'il avait écrit, avec une voix haute et belle, en présence du Maître. Quand le premier volume fut achevé, le Tchélébî s'occupa à réciter les vers, à corriger les mots et [l'application] des règles [prosodiques] et le relut une seconde fois. Tout à coup l'épouse du Tchélébî mourut; pour ce motif, une interruption se produisit; il manifesta de la paresse à rechercher la nourriture de l'âme et la force de la pensée; dans son intérieur béni, à chaque instant il se produisait une situation et un étourdissement nouveau, de sorte qu'il ne pouvait s'occuper d'autre chose. Cependant notre Maître était tellement plongé dans les extases, dans l'explication des vérités et la découverte des minuties, qu'il ne disait rien au Tchélébî. Il se passa deux ans entiers sur cet événement. Le Tchélébî manifesta le désir de contracter un second mariage, et s'occupa de le préparer, lorsque tout à coup il trouva pleurant son âme d'enfant; il la vit, le cœur triste, désireuse de boire le lait des lions de Dieu; à chaque instant les appels et les cris de son cœur parvenaient à l'oreille de son intelligence. Il disait :

« Donne du lait à ton âme-enfant, délivre nous de ses pleurs, ô toi qui à chaque instant trouves le moyen de satisfaire cent infortunés comme moi ».

Un matin, il se leva, vint trouver le Maître, se prosterna devant lui et commença à le supplier de vouloir bien continuer la composition du reste du livre; il le dit avec toute certitude, supplication modeste, désir demandant à être accompli, inclination abondante, sans employer la langue comme interprète ni fatiguer par une explication. Le Maître, conformément à l'adage : « Il n'y a de bienfait qu'à la condition qu'il soit parfait », mu par sa générosité universelle, commença à étendre, sur la surface des tapis, les tables des avantages des pensées; il dicta les paroles qui forment

la préface du second volume, de la façon suivante : « La cause du retard mis à la composition de cette seconde moitié du livre du Methnéwî (que Dieu le rende utile aux cœurs des mystiques !), et l'explication du recommencement après l'interruption sont comme les révélations faites à Adam après une interruption de la révélation provenant de son péché ; c'est la même raison qui explique les interruptions qui atteignent tout extatique, ainsi que le rétablissement de l'état antérieur par la dilatation des poitrines : mais Dieu sait mieux la vérité ! » A la fin de la seconde préface, il s'est exprimé d'une manière différente, comme on l'écrit maintenant [1]. Il commença à composer ce livre en l'an 662, et dit :

« Pendant quelque temps ce Methnéwî a été retardé ; il a fallu un délai pour que le sang devînt du lait [dans le sein de la mère].

« Tant que la fortune n'enfantera pas de nouvel enfant, le sang ne deviendra pas du doux lait : écoute bien.

« Lorsque la lumière de la vérité, Ḥosâm ed-dîn détourna les rênes de sa monture du sommet du ciel,

« Attendu qu'il était parti pour l'ascension des vérités suprêmes, que les boutons de fleurs ne s'étaient pas épanouis sans son printemps,

« Quand il revint du rivage vers la mer, il accorda la harpe des vers du Methnéwî

« Ce livre qui est le polissoir des âmes, son retour fut le signal de l'ouverture des portes [2].

« L'apparition de la date de cette ambition et de ce profit, ce fut l'an 662.

« Un rossignol nous avait quitté ; il est revenu ; il est devenu un faucon pour procéder à la chasse et à la poursuite de ces pensées.

« Que le bras du roi soit le perchoir de ce faucon, que cette porte soit à tout jamais ouverte pour les créatures [3] ».

1. Cette préface, en effet, ne figure pas dans les éditions actuelles du Methnéwî.

2. *Roûz-i istiftâḥ* : on appelle ainsi, d'après une note marginale de l'édition de Bombay, le 15 du mois de rédjeb, parce que ce jour-là s'ouvrent les portes du ciel et celles de la *Ka'ba*.

3. *Methnéwî*, éd. de Bombay, p. 100.

Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes !

Jusqu'à la fin du livre, il n'y eut plus d'autre arrêt ; il le composa consécutivement ; le Tchélébî lisait à plusieurs reprises ce qu'il avait écrit, jusqu'à ce qu'on arrivât à la fin du volume.

594. On dit que Sirâdj-ed-dîn, le lecteur du Methnéwî (miséricorde de Dieu sur lui !), a raconté qu'un jour le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, s'étant incliné devant le Maître, lui parla en ces termes : Lorsque les compagnons lisent le Methnéwî de notre Seigneur, et que les extatiques sont plongés dans la lumière de la stupéfaction, je vois que des êtres de l'au-delà, tenant en main des bâtons [1] et des sabres, sont présents, et si quelqu'un n'écoute pas cette lecture avec sincérité, s'il ne l'entend pas avec pureté de cœur, ces êtres mystérieux coupent l'arbre de la foi et les branches de la religion de cet homme, et en le tirant, l'emportent au feu de l'enfer. Le Maître répondit : C'est comme tu l'as vu. Il a exposé cette idée dans le quatrième volume, où il a montré la fin des négateurs :

« L'ennemi de ces paroles, à cet instant même, s'est personnifié à ma vue, la tête en bas dans l'enfer.

« O Lumière de la vérité [Ḥosâm-ed-dîn], tu as vu la situation de cet homme : Dieu t'a montré la réponse à ses actions ».

Il vit de même, d'une manière sensible, qu'on prit quelqu'un et qu'on le fit brûler en enfer, la tête en bas.

595. Sulṭân Wéled (que Dieu nous sanctifie par sa lumière éternelle !) nous a rapporté ceci : Je m'étais rendu, avec un groupe de compagnons, au jardin du Tchélébî, que je trouvai occupé à prononcer des paroles profanes et à causer avec les gens de jardins et de vergers. Moi, j'écoutais de sa bouche bénie les pensées et les mystères, et je louais cette force ; je m'extasiais de ce plaisir, de cette situation, et je me transformais. Dans cette situation, je manifestais de la stupé-

1. *Doûr-bâch*, bâton avec lequel on tient la foule à distance.

faction, et la pensée contenue dans ces vers que mon père a écrits, dans le Methnéwî, se révélait à moi :

« Tout ce que dit l'amant mystique, le parfum de l'amour divin sort de la bouche dans la rue de cet amour.

« S'il prononce le mot de jurisprudence, la pauvreté vient toute entière [1] : l'odeur de la pauvreté vient de ce souffle agréable.

« Mais s'il parle d'infidélité, c'est le parfum de la religion que l'on sent ; quand il parle de doute, on perçoit l'odeur de la certitude ».

596. Les nobles et grands compagnons nous ont fait connaître qu'au moment où notre Maître (que Dieu magnifie son souvenir !) partit pour la vie [éternelle], il s'était préparé au retour [vers l'essence primordiale] et avait tout disposé pour son départ ; les grands de l'époque, les chéïkhs de la localité, d'un commun accord, lui posèrent la question suivante : « Après vous, qui sera désigné pour la lieutenance des compagnons ? Qui nommera-t-on ? Qui sera votre successeur ? » Il répondit : « Mon lieutenant, ce sera notre Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. » On lui posa la même question à trois reprises ; il donna la même réponse. Quand le Maître fut arrivé près du Tout-Puissant, « auprès d'un roi puissant » [2], le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn s'assit sur le trône du chéïkh et y remplit pendant dix ans entiers le rôle de successeur, et y rendit des services ; dans l'observance des conditions de la piété, de la religiosité, de la conservation de la gravité et de la protection, il enlevait [au jeu du polo] la balle aux chérubins.

« Il veut un souffle plus pur que la pluie, plus pénétrant dans sa marche qu'un envoyé du ciel ».

Il fit de grands efforts pour la conservation des minuties des bases de la loi religieuse, et pour suivre la voie de la vérité mahométane ; parfois il disait, en état d'ivresse [extatique] :

1. Jeu de mots sur *fiqh* et *faqr*.
2. *Qor.*, LIV, 55.

« Si tu n'avais pas brisé le cœur du portier du secret, j'aurais ouvert tous les cadenas du monde. »

Il était pieux à un tel degré qu'il venait visiter le mausolée pur, et que, pour renouveler ses ablutions, il apportait avec lui de l'eau de la ville ; il procédait à la lotion rituelle au moyen de cette eau, il en buvait, et s'abstenait de l'eau qu'on avait achetée avec l'argent provenant des fondations pieuses [destinées à l'entretien] de ce mausolée ; il n'en buvait pas, et ne s'en servait pas pour l'usage rituel. L'on dit qu'à cette époque, les fondations pieuses de ce mausolée béni étaient fort nombreuses, qu'elles étaient toutes florissantes et abondantes ; tous les produits de ces *waqfs* étaient en totalité consommés par les nobles compagnons, de sorte que chacun jouissait de sa part, tandis que lui s'abstenait d'y toucher.

597. Sulṭân Wéled avait un jour honoré de sa présence le jardin du Tchélébî : les nobles amis eurent envie de manger du miel, sans faire connaître [ce désir]. Le Tchélébî dit à son jardinier : Extrais du miel nouveau de telle ruche, et apporte-le. Le jardinier, ayant ouvert l'extrémité de la ruche, présenta quelques rayons [1] de miel blanc. « Apportes-en encore de cette même ruche », lui dit le Tchélébî. Cinq et six autres rayons furent apportés. « Apportes-en encore », dit le maître. « C'est la limite », répondit le jardinier. « Comment ! s'écria le Tchélébî, il vient de la mer sans limites pour le fils de notre grand Maître ; si tu en apportais jusqu'à la résurrection, tu n'en verrais pas la fin. » En effet, le jardinier apporta jusqu'à soixante-dix rayons de miel purifié ; la ruche était encore toute pleine. « Tout cela, dit Ḥosâm ed-dîn, c'est la bénédiction qui s'attache aux pas de notre Maître Béhâ-ed-dîn. » Ils en mangèrent près de deux cents fois, et ils en emportèrent ; le plateau était encore plein. Lorsque les amis se levèrent, le Tchélébî fit présent de cette ruche à Sulṭân Wéled ; on l'emporta à sa demeure ; pendant

1. *Goûmâdj* ; c'est le turc *gumèdj*.

quelque temps de nombreuses ruches sortirent de cette ruche et ils en jouirent pendant longtemps. Tout malade auquel on donnait à boire une potion préparée avec ce miel était guéri rapidement.

598. Les grands amis que Dieu les installe dans le paradis!) ont raconté que pendant quelque temps il y eut, dans la ville de Qonya, disette d'eau : il ne pleuvait jamais, et l'eau des marés avait été résorbée. Les citadins, savants, chéïkhs, émirs, étaient sortis pour procéder au rite des rogations ; ils sacrifièrent des victimes, et firent des lamentations ; mais leurs supplications ne furent pas agréées ni exaucées. La chaleur du soleil, modèle du bouillonnement de l'enfer, dévorait le monde ; les plantes étaient totalement desséchées. Un groupe de gens, qui étaient les hommes au cœur éclairé de l'époque, jugèrent à propos d'aller trouver le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn et de lui demander une prière, à lui dont le souffle était aussi vivifiant que celui de Jésus, dans l'espoir que s'il y consentait, le Dieu très haut donnerait de la pluie. Donc tous en foule vinrent trouver le Tchélébî et montrèrent la nécessité terrible où ils se trouvaient. « Allez à vos affaires, dit le Tchélébî ; je ferai la demande auprès de mon souverain, afin que votre désir soit exaucé. » Il se leva et, suivi de ses compagnons, se rendit en pèlerinage au tombeau purifié ; il y procéda à de nombreuses prières canoniques remplies de ferveur, en toute sincérité et non par manière de parler ; il découvrit sa tête bénie et demanda de la pluie. Les amis, versant des larmes, poussèrent l'exclamation : *Amen !* Immédiatement d'énormes et formidables nuages apparurent dans l'atmosphère ; une pluie intense commença à tomber :

« Au milieu de ces supplications, un nuage agréable apparut promptement, comme un éléphant porteur d'eau.

« Il commença à pleuvoir, comme si des larmes dégouttaient d'une outre ; la pluie se logea dans les creux et les cavernes ».

Il plut tellement que tous restèrent impuissants ; la tota-

lité des habitants de la ville devinrent à nouveau serviteurs et disciples ; leur croyance fut élevée au centuple. Ceux qui n'avaient aucune part à la vie de l'esprit, il n'y eut, dans leur âme sans foi, que la négation, la malchance et l'aveuglement qui s'accrurent. « Dieu a scellé leurs cœurs ; leurs ouïes, leurs yeux sont voilés [1] ».

« Ce qui était sa brûlure, il en a fait un cachet qui le scelle; aucun moyen n'y saurait porter la main.

« Si, atome par atome, il se forgeait des clefs, la puissance divine seule pourrait ouvrir [cette serrure] ».

Pendant vingt jours, une fois après l'autre, il pleuvait, puis le ciel se rassérénait [2] ; toute la campagne, tous les jardins furent abreuvés à satiété; les torrents furent gonflés au-delà de toute mesure. Les habitants de la ville, poussant des cris et cherchant une sauvegarde, revinrent trouver le Tchélébî, le supplièrent longtemps et dirent :

« O toi dont le pareil n'existe pas à notre époque, au nom de Dieu ! viens au secours des créatures ! ».

« Ne vous en préoccupez pas, répondit le Tchélébî ; je le dirai au dispensateur de l'eau [3] et des dons, pour qu'il détourne l'eau d'un autre côté. » Les nuages se dispersèrent, le monde fut à la fois riant et pleurant; les jardins commencèrent à pousser, les diverses sortes de céréales se multiplièrent; cette année-là, il y eut une abondance extraordinaire et une prospérité remarquable.

599. Les nobles compagnons nous ont raconté que notre Maître avait l'habitude d'envoyer immédiatement au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn tout ce que les émirs et les grands de la ville, les disciples riches, lui envoyaient inopinément [4],

1. *Qor.*, II, 6.
2. *Mi gochoûd.*
3. *Emîr-i âb.*
4. *Ez 'âlam-i ghaïb*, du monde des choses cachées, mystérieuses : *ghaïb* c'est tout ce qui échappe à la vue.

effets et argent. Il avait, en effet, remis entre ses mains la bride de l'usage et de l'emploi des choses.

600. L'émir Tâdj-ed-dîn Mo'tazz (miséricorde de Dieu sur lui !) avait envoyé un jour d'Aq-Séraï la somme de sept mille dirhems solṭânî afin que les amis l'employassent pour leurs repas et ne l'oubliassent point dans leurs prières. Dans la lettre qui accompagnait ce don, il avait spécifié que cet argent provenait d'une source licite, du produit de la capitation, afin que le Maître l'acceptât et ne le lui renvoyât point. Le Maître ordonna d'enlever le tout et de le porter au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. Sulṭân Wéled aurait dit : Il n'y a rien dans notre maison ; nous n'avons pas de quoi faire face aux dépenses ; tout ce qui nous vient ainsi, le Maître l'envoie au Tchélébî ; que faire ? O Béhâ-ed-dîn, reprit son père, j'en jure trois fois par Dieu que si la faim [1] pressait mille ascètes parfaits craignant Dieu, et s'il y avait danger de mort, et que je n'eusse qu'un seul pain, je l'enverrais au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, joint à ceci qu'il a les moyens accomplis entièrement et préparés ; je ne ferais pas une bonne action de ce genre pour une autre personne, car il est un homme de Dieu, et tous ses actes sont pour Dieu, les biens meubles et immeubles de ce monde sont son affaire ; en user est licite pour lui, tandis que c'est illicite pour d'autres ; ceux-ci, en effet, n'ont point cela, tandis que les biens de ce monde ne lui causent aucun dommage. « Que c'est beau, un bien honnêtement acquis pour un homme honnête ! ». Pour les étrangers, c'est une perdition ; pour lui, ce sont des moyens d'action. Le *ḥalwâ* ne fait pas de mal au médecin ; il en fait au malade.

« Si un saint avale du poison, celui-ci deviendra du miel ; si l'étudiant en mange, il aura l'intelligence noire.

« Si un homme parfait prend de la terre, elle devient de l'or ; mais si l'imparfait emporte de l'or, celui-ci se transformera en cendres ».

1. *Makhmaça*, mot arabe qui se rencontre deux fois dans le Qorân, V, 5 et IX, 121. Cf. Tabarî, *Tafsîr*, t. VI, p. 47, et t. XI, p. 41.

Cependant le Tchélébî envoya mille dirhems à Sulṭân Wéled, mille autres à Kirâ-Khâtoûn; il en donna cinq cents au Tchélébî Amir 'Alim, et distribua une part séparée à tous les compagnons : participant au chagrin des récitants, il donna le reste pour la nourriture des amis.

601. Le roi des frères, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî (miséricorde de Dieu sur lui!) nous a raconté que le Tchélébî avait des extases étranges, et avait la coutume bizarre de louer extraordinairement, en présence des étrangers, un groupe de gens qui étaient connus pour leur débauche évidente. Il disait : C'est une réunion de profonds ascètes, célèbres par leur crainte de Dieu et leur piété. Un autre groupe, connu pour son ascétisme, son honnêteté, son observation des règles, il le blâmait, disant que ces gens étaient des débauchés et n'étaient pas de braves gens. Cette énigme [1] augmentait la stupéfaction des amis. Les grands compagnons allèrent interroger le Maître sur cette question en lui rapportant les propres paroles du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. « La vérité, répondit-il, est comme le dit le Tchélébî; car la troupe de débauchés qu'il loue à chaque instant, bien qu'extérieurement ils paraissent débauchés et impolis, intérieurement ils sont purs et éduqués; tandis que ces ascètes qu'il critique, c'est que leur cœur est hypocrite et pervers; or le regard favorable de Dieu est toujours dirigé vers l'intérieur de ses serviteurs, non vers leur extérieur, car il a été dit : « Dieu ne regarde pas aux vêtements de bure, ni à celui qui sait le livre par cœur, mais il considère un cœur qui se tourne vers l'Eternel compatissant ».

Une seconde explication, c'est que dans l'homme, outre ses actes extérieurs et sa piété extérieure, il y a des actes et une piété cachés qui constituent la beauté de sa substance, de sorte que ses mauvaises actions deviennent les beaux côtés de son être, et que son infidélité devient de la foi. Dieu dit : O mes serviteurs, ô vous qui me voyez, vos regards sont

1. *Maghlaṭa.*

dirigés vers ces actes extérieurs, tandis que les nôtres ne le sont point : nous regardons l'intérieur et son secret.

« Nous qui voyons l'extérieur de tous les climats, nous regardons le cœur, et non l'apparence extérieure ».

En effet, si l'extérieur est mauvais et imparfait, l'intérieur peut, par le motif de cette substance pure [dont nous venons de parler], être pieux et honnête. C'est l'idée qui est traduite par cet adage : « Les polythéistes sont impurs [1] » ; c'est l'impureté de leur cœur, non celle de leur corps qu'on a voulu dire, et cela suffit pour l'homme intelligent.

602. Les meilleurs amis ont rapporté qu'un jour le Tchélébî (miséricorde de Dieu sur lui !) était assis dans un cercle d'amis et exprimait des pensées. Tout à coup il envoya un derviche à la reine du monde, dame de la vie future, Gurdji-Khâtoûn, en lui disant : « Fais-lui parvenir un salut de ma part et dis-lui qu'elle se transporte rapidement de la maison où elle est installée, dans une autre maison, afin d'échapper au destin inéluctable [2] ; car l'ordre donné, c'est que le toit en terrasse va s'enfoncer. » Dès que le messager eut fait part de la salutation et du message, la dame se transporta immédiatement dans une autre maison ; quand son personnel fut totalement en dehors, et qu'on emporta les meubles de la maison, à ce même moment le toit tomba et fut démoli. Gurdji-Khâtoûn fut sauvée, et sa croyance devint mille fois plus grande. Elle envoya des aumônes aux nécessiteux, sacrifia des victimes, et fit tenir au Tchélébî, en témoignage de sa reconnaissance, cinq cents dinars *yoûsoufî* et dix mille dirhems *soltânî* ; elle présenta ses excuses, et octroya de belles robes d'honneur [3] séparément aux compagnons [4].

603. Le compagnon précieux, agréé des saints, Khâdji Néfîs-

1. *Qor.* IX, 28.
2. *Mobram.*
3. *Techrifât*, synonyme de *khil'at*.
4. Une anecdote semblable, avec des personnages différents, a été racontée t. I, p. 170, n° 159.

ed-dîn de Sîwâs, nous a fait savoir que, du temps de notre Maître, il y avait un chéïkh de grande envergure, qui avait sous son autorité deux couvents. Par un effet de la prédestination, ce derviche trépassa ; l'Emir Tâdj-ed-dîn Mo'-tazz[1] jugea avantageux d'inscrire le couvent de Ziyâ-ed-dîn le vizir au nom du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, et de prendre à cet effet un ordre du sultan. Après la délivrance de cet acte, l'émir Tâdj-ed-dîn convoqua une grande assemblée et procéda à une installation solennelle [du nouveau prieur]. On fit savoir à notre Maître que le couvent de Ziyâ-ed-dîn le vizir[2] était attribué au Tchélébî. Le Maître se leva avec tous ses amis et se mit en marche. « J'avais pris sur l'épaule, raconta Néfîs-ed-dîn, le tapis de prière du Tchélébî ; mais notre Maître me l'enleva et le porta sur la sienne ; lorsqu'on entra dans le couvent, il étendit le tapis à la place d'honneur du sofa. Akhî Aḥmed, un des tyrans de l'époque, tête de colonne des débauchés, était venu assister à cette installation particulière, par suite de la haine, de l'esprit de parti et de l'envie innée qu'il avait à l'excès ; il ne voulait pas que le Tchélébî fût le prieur de ce couvent. Il se leva tout à coup, roula le tapis et le remit entre les mains de quelqu'un, en disant : Nous ne l'acceptons pas pour prieur dans cette région. Il se produisit un grand mouvement dans l'assistance ; les Akhîs respectables qui se rattachaient à la famille des pères et des ancêtres d'Akhî-Turk et d'Akhî-Béchâra, tels que Akhî-Qaïçar, Akhî-Tchobân, Akhî Moḥammed Séyyid-Wârî, et d'autres encore, mirent la main à la poignée du sabre et du couteau ; les émirs qui étaient disciples voulurent mettre à mort les débauchés. De nombreux derviches, attristés par cette scène, s'exclamèrent :

1. Fils du cadi Moḥyi'd-dîn de Khârezm ; il fut chargé de l'administration et de la conservation des biens royaux (*vudjoûh-i khâçça*) par les sultans 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâous II et Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslân IV à leur retour du camp mongol, postérieurement à l'an 655 (1257). Cf. Ibn-Bîbî, IV, p. 295 ; Cl. Huart, *Épigraphie arabe d'Asie mineure*, p. 25.

2. Ce couvent a été cité, t. I, p. 185.

« La discorde est endormie ; que Dieu maudisse celui qui la réveillera [1] ». Un tumulte semblable à celui de la résurection se produisit : « La discorde est pire que le meurtre ». Cependant le Maître ne disait rien ; enfin il prononça ces mots : « Ces gens à queue d'âne, pourquoi sont-ils ingrats à l'égard des bienfaits de Dieu ? pourquoi se montrent-ils insouciants de la reconnaissance qu'ils lui doivent ? Ils sont révoltés et impies par ignorance, témérité et présomption ; ils démolissent la demeure de leur âme de leurs propres mains, comme l'a dit le Qorân : « Ils ruinent leurs maisons de leurs propres mains [2] ». Il est certain que cette explosion d'esprit de parti ne saurait progresser, et qu'ils seront tous en retard dans leurs affaires et broyés par l'infortune, tandis que notre voie tiendra la tête de toutes les autres voies mystiques ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Si même ton amour est venu en dernier lieu, il sera plus grand que les premiers.

« Dieu a écrit son ordre auguste en ces termes : « Les derniers seront les premiers ».

Le prophète a dit (que Dieu le bénisse et le salue !) : « Nous sommes les derniers qui seront les premiers ; les premiers, ce sont eux qui seront les [plus] rapprochés [3] ». Le Maître continua en ces termes :

« Il me vient à la mémoire une anecdote. Le jurisconsulte Abou'l-Léïth Samarqandî [4] (miséricorde de Dieu sur lui !) s'était absenté de Samarqand pendant quelque temps, et s'était occupé près de vingt ans à acquérir les sciences religieuses ; il avait résidé, en qualité de voisin, près de la maison sacrée de Dieu, et il avait de nombreux amis. D'heureux disciples, formés par son souffle béni, s'étaient répandus dans les différentes régions du monde. Finalement, il se disposa

1. *Hadîth* : cf. 'Abd-er-Ra'oûf el-Monâwi, *Konoûz ed-daqâ'iq*, p. 98.
2. *Qor.*, LIX, 2.
3. Allusion à *Qor.*, LVI, 10-11.
4. Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 263 ; *Histoire des Arabes*, II, p. 352.

à rentrer à Samarqand, accompagné d'un groupe d'élèves et de disciples, afin d'y visiter les tombeaux de ses pères et de ses ancêtres, y retrouver ses amis et ses proches et, renouvelant ainsi par commisération les liens de parenté, s'en trouver récompensé et rétribué. Cependant, quand ils arrivèrent aux environs de la ville de Samarqand, il ordonna que l'on s'arrêtât un instant et qu'on renouvelât les ablutions. Le jurisconsulte se leva et s'approcha du bord d'un ruisseau pour s'y laver ; il vit qu'une troupe de femmes était occupée au blanchissage ; tout à coup une vieille femme aperçut le jurisconsulte et le reconnut ; elle s'écria : Notre petit Abou'l-Léïth est de retour ! Elle courut en informer sa famille. Le jurisconsulte retourna vite auprès de ses compagnons et leur ordonna de charger rapidement les bêtes de somme : « Retournons à Damas, puisque Samarqand n'est pas un lieu de séjour ! » Tous restèrent stupéfaits de cet incident, et lui demandèrent les motifs de ce prompt départ. « Ces gens, répondit le savant, nous regardent encore comme étant le petit Abou'l-Léïth ; ils nous jettent des regards de mépris ; ils nous jugent légers, ils pèchent par ce regard non informé ; or il est un devoir d'honorer les savants et les mystiques ; leur gloire est équivalente à celle de l'Envoyé de Dieu, et celle-ci est égale à la gloire de Dieu ». C'est ainsi que le poète a dit :

Quatrain spécial. Ô toi dont l'existence provient d'une seule goutte de sperme, ne t'en vas pas montrer de l'orgueil et de la suffisance en présence des savants !

« Car le prophète de Médine a dit : Celui qui honore un savant m'honore moi-même ».

« En effet, le père et la mère du jurisconsulte, au temps de son enfance, l'appelaient le petit Abou'l-Léïth, pour le cajoler ; les étrangers ne connaissaient pas la signification particulière du suffixe *k* de miséricorde, ils s'imaginaient que ce suffixe du diminutif était un suffixe méprisant. Cependant, un tel regard diabolique porte un dommage considéra-

ble, et il est fort éloigné du chemin de la générosité de jeter du dommage sur les amis et les compatriotes : ce n'est permis dans aucune religion, dans aucun peuple ».

Notre Maître, entraîné par son extase, poussa un grand cri et sortit pieds nus du couvent, de telle manière que les grands et les chéïkhs ne purent courir sur ses traces; ayant ainsi couvert de blâme et de répulsion Akhî Aḥmed, il n'accepta pas l'intercession des grands et des émirs; il dit en réponse : « Cet homme n'est pas de notre espèce » ; et il ne passa plus jamais dans le voisinage de cet infortuné, qui périt couvert de honte : la plupart des jeunes gens, des débauchés, de ses enfants devinrent serviteurs et disciples.

Les amis de la famille [du Maître] informèrent le Sultan de l'Islamisme de l'incorrection de l'attitude de cet homme ; le souverain voulut le faire mettre à mort, mais notre Maître n'y acquiesça pas. On ne le laissa plus assister aux réunions et aux assemblées des grands personnages ; tous l'appelèrent *Lâ misâs* « n'y touchez pas », par allusion au Samaritain [du Qorân [1]], et ils dirent :

« Quand tu vois les êtres chers dans le mal, sache que ce regard est un héritage de Satan,

« Bien que tu ne sois pas un enfant du Diable, ô entêté ! Donc comment l'héritage de ce chien t'est-il parvenu ? »

Akhî ʿAli, fils d'Akhî Aḥmed, un des grands fourbes [2] de Qonya, devint en toute sincérité le disciple de Sulṭân Wéled ; il fut ainsi un des agréés. Finalement le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn fut un chéïkh des hommes généreux tant dans le couvent de Ziyâ que dans celui du Lâlâ, avec une indépendance complète ; il atteignit une situation et un pouvoir tels que les archanges rapprochés et les prophètes honorés conçurent de la jalousie à l'endroit de ses extases et de ses stades ; ils désiraient jouir de sa société et de sa vue ; c'est ainsi que le prophète a dit : « Dieu a des serviteurs qui ne

1. *Qor.*, XX, 97.
2. *Gorbozân*.

sont ni des prophètes ni des martyrs ; ceux-ci les envient à raison de leur proximité et de leur installation par rapport à Dieu. » Le Methnéwî contient également ce vers :

« Il est tellement plein de la magnificence de Dieu, que les hommes de Dieu ne peuvent pénétrer en lui.

« Un prophète chargé de mission ne peut être contenu en nous, ni l'ange, ni l'esprit [saint] : donc, comprenez ! »

604. Un jour, en présence du Tchélébî (que Dieu soit satisfait de lui !), de nobles compagnons expliquaient le fait suivant : « Un tel rapporte exactement les paroles du Maître ; il en fait admettre l'interprétation par les hommes ; il a une habileté considérable dans cet art. » — « Les paroles du Maître, répondit le Tchélébî, sont comme un miroir ; quiconque dit le sens des paroles du Maître et s'en crée une forme, dit la forme extérieure de sa propre idée, non l'idée que renferment ces paroles. » Puis il ajouta : « La mer devient des milliers de ruisseaux, mais des milliers de ruisseaux ne deviennent pas la mer. » Il récita alors ce vers :

« Mes paroles extérieures parviennent aux oreilles, mais les gémissements de mon âme ne parviennent à personne. »

605. On rapporte que le Tchélébî était le vicaire d'el-Ormawî[1] et de l'école châfé'ite. Il dit un jour au Maître, après s'être incliné devant lui : « Je désire dorénavant suivre la doctrine du grand Imam Abou-Ḥanîfa (que Dieu soit satisfait de lui !), puisque notre Maître est de l'école hanéfite. » — « Non, non, répliqua le Maître, ce qui est convenable, c'est que tu restes dans ton école, et que tu l'observes ; mais qu'en revanche tu entres dans notre voie et que tu diriges les hommes sur la route de notre amour [mystique]. »

606. Sirâdj-ed-dîn, le lecteur du Methnéwî (miséricorde sur

1. Abou-Bekr Moḥammed el-Ormawî (d'Ourmia en Adherbaïdjân), élève d'Abou-Isḥâqech-Chîrâzî, mort en 537 (1142), était un docteur châfé'ite. Voir une note de Mac-Guckin de Slane dans sa traduction d'Ibn-Khallikân, *Biographical dictionary*, t. I, p. 14, n. 1.

lui !) nous a raconté que notre Maître avait la coutume de se rendre une fois par an aux eaux thermales et d'y séjourner de quarante à cinquante jours. Comme lui, tous les compagnons le suivaient en se livrant au concert spirituel et à la danse rituelle pendant la durée du chemin ; ils arrivaient tout joyeux ; des milliers de *ghazèls* étaient récités le long de la route. Une année, suivant sa coutume, il s'était rendu aux eaux thermales, et s'y était attardé. Tout à coup, des annonciateurs du monde mystérieux annoncèrent au Tchélébî que le Maître arriverait le lendemain ; le Tchélébî distribua des témoignages de reconnaissance. Au matin, les habitants de Qonya, petits et grands, se portèrent à la rencontre du voyageur ; ils s'arrêtèrent dans la prairie du caravansérail de Roûzbèh [1], et préparèrent des *nozol* [cadeaux de bienvenue, fruits secs, etc.] ; ils dressèrent une haute tente pour le Maître. Ce jour-là, le Maître avait mis beaucoup de *kohl* à ses deux yeux bénis. Dès que le Tchélébî vit la tente du Maître, poussant un cri, il descendit de cheval, et se prosternant, s'approcha de la tente. Cependant le Maître, pieds nus, sortit en face du Tchélébî, le prit dans ses bras ; ils s'embrassèrent longuement, puis, lui tenant la main, il le fit entrer dans la tente. Le Tchélébî (que Dieu soit satisfait de lui !) raconta à ses amis fortunés ce détail : « Quand je me trouvai en face du Maître, dit-il, je m'assis en complète tranquillité ; il n'y eut aucun mot, aucune parole échangés entre nous ; moi, j'entendis sensiblement, avec l'oreille de l'intelligence, que l'oiseau de mon âme, de l'intérieur de la cage de ma poitrine, répondait comme une colombe aux roucoulements de l'âme du Maître ; il poussait des *baqriqoû* [2] ; la douceur de la voix de l'âme du Maître arrivait à l'oreille de la mienne, et m'enlevait l'esprit sans que j'eusse la possibilité

1. Dans la plaine de Qonya. Cf. Ibn-Bibî, IV, p. 51, 89, 296 ; dans la traduction turque, *Roûzbèh yazisi* (Houtsma, *Textes*, III, p. 91, 124, 201).
2. Onomatopée, comme « cocorico ».

de parler ; c'est ainsi qu'il a dit lui-même dans le livre du Methnéwî :

« La mélodie de la voix de ce corps pur parvient à chaque instant à l'oreille de sa sensation,

« Par une voie que le genre humain ne connaît pas, parce qu'elle n'appartient pas aux corps sensibles et ayant forme.

« Ses compagnons ne l'entendent pas ; lui l'entend ; heureuse l'âme que la certitude entoure ! »

Après cela, notre Maître, ses compagnons et les grands de la ville, procédant au concert spirituel et chantant des chansons, allèrent jusqu'au mausolée du Grand Maître Béhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu sanctifie son mystère !). Ce jour-là, que de faveurs, de miséricordes, de bonheurs plurent sur la tête des amis ! « Cela est la grâce que Dieu nous fit, ainsi qu'au peuple ! Dieu réserve sa miséricorde à qui il lui plaît ![1] »

607. Sirâdj-ed-dîn, le lecteur du Methnéwî, nous a raconté ceci : « Lorsque notre Maître quitta le monde de la présomption pour celui de la joie, les grands savants, orgueilleux et libertins, poussés par leur envie et leur dénégation, tinrent une réunion immense dans le tribunal du cadi Sirâdj-ed-dîn (miséricorde de Dieu !) ; ils y invitèrent le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn ; tous, d'un commun accord, déclarèrent ceci : L'emploi du violon est illicite, et il n'est pas permis de donner des concerts. Le grand cadi Sirâdj-ed-dîn s'exprima dans les mêmes termes que les imams de la religion et les savants de l'islamisme. On s'adressa au Tchélébî : « Que dis-tu sur cette question ? » Il répondit : « Dans le bâton de Moïse, voyez-vous du bois ou un serpent ? » Ils ne répondirent rien. « Notre violon aussi, reprit le Tchélébî, était un morceau de bois délaissé, auquel nul ne faisait attention ; lorsque notre Maître, qui a fait paraître le lieu de la manifestation de l'Elu, Moïse de son époque, choisit, sur l'ordre de Dieu, ce morceau de bois, il en fit l'objet de son regard favorable, pour être un serpent dans sa main et dévorer les

1. Allusion au Qorân, *passim*, et ch. II, v. 99.

liens de l'imagination de tout homme séduit ; être audacieux en présence d'un tel serpent effroyable, s'avancer impudemment et courageusement en face de lui, ce n'est pas un acte louable ; Dieu nous garde qu'il ne se mette à grogner, n'avale en un clin d'œil les êtres rationnels et votre jugement en guise de punition, n'accorde de grâce à personne et fasse périr tout le monde. » Il ajouta ce noble vers :

« Son apparence extérieure ressemble à un bâton, mais son intérieur est un dragon ; il prend le cou de ce dragon comme une proie grasse.

Par l'élixir de ses regards, ce caractère illicite [du violon] a été changé en licite, et il a été agréé par tous les habitants du monde :

« Tout ce que la maladie prend, devient maladie ; mais si l'homme parfait s'attaque à l'infidélité, elle devient la communauté [musulmane] ! ».

Une clameur s'éleva de la poitrine des assistants ; tous applaudirent et félicitèrent. Les controversistes, qui s'étaient préparés à la controverse, demandèrent pardon ; ils se soumirent. Cependant, en peu de temps, il ne resta personne de cette assemblée ; il n'en demeura absolument aucune trace, aucun nom. Cette idée, de plus en plus, devint forte et répandue ; elle finit par s'emparer du monde.

« Pour ce motif, les clameurs se répandirent en tous lieux, et à chaque instant elles devenaient plus violentes.

« Car, là où il n'y a plus acception de lieu, il y a une source de chaleur, dont les étincelles réduisent l'enfer à l'état de fumée ».

Lorsqu'on déposa le corps du cadi Sirâdj-ed-dîn, nous a raconté Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son unique mystère !), sur le bord de la fosse, je me trouvais assis à côté du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. O Béhâ ed-dîn, me dit-il, regarde de ce côté-là. En effet, lorsqu'on déposa le corps dans le creux latéral de la fosse, et que le récitant commença à répéter la formule de la profession de foi, je vis une fumée

noire sortir du tombeau, et une poussière, s'élevant du cimetière, descendre dans cet endroit. « L'as-tu vue ? » me demanda-t-il. « Oui, répondis-je, j'ai aperçu une fumée étonnante. » — « Cette fumée, me dit-il, est celle de la dénégation que le défunt réservait à l'égard des anciens saints et de notre Maître, et si je montrais d'autres situations encore, la pitié viendrait ; que verrait-il encore ? » Mon cœur fut embrasé, dit Sulṭân Wéled, et une pitié infinie m'envahit, à penser qu'un tel savant, une telle mer de science devenait ainsi : « A partir de ce jour, reprit Ḥosâm ed-dîn, la bénédiction qui s'attache à tes pas bénis, et ta miséricorde, [font que] notre grand Maître intercèdera pour lui, afin que la terre lui soit légère et qu'il soit compris au nombre des pardonnés sincères. » Il récita dix fois le chapitre *Ikhlâç* [1] et il ajouta : « Il n'y a pas d'erreur, pas de péché plus grave que de nier l'existence des saints de Dieu : tout péché te sera pardonné, excepté de te détourner de moi ; tourner le dos aux saints de Dieu, c'est pure infidélité. »

« Ne nie pas les purs, crains la blessure de ceux qui n'ont pas peur, car la patience de l'âme des attristés te mènera à l'anéantissement final. »

Dans une autre endroit, le poète a dit :

« Qui est l'infidèle ? celui qui ignore la foi du chéïkh. Qui est le mort ? Celui qui ne sait rien de l'âme du chéïkh.

« Là où il est, il n'y a ni incrédulité ni foi ; il est la moëlle, tandis que les deux autres ne sont que la couleur et la peau. »

Cependant, la troisième nuit, le Tchélébî vit dans la nuit [en songe] le cadi marcher dans le paradis d'en-haut ; il lui demanda : Par quel moyen es-tu arrivé à ce degré ? Il répondit : Par la faveur de notre Maître. Le Tchélébî raconta ce rêve en présence de Sulṭân Wéled ; le cadi 'Imâd-ed-dîn, fils du cadi Sirâdj-ed-dîn, devint son disciple, et fit agréer en la même qualité ses deux fils.

1. Ch. CXII du Qorân.

608. Le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, du temps du Maître, se rendait chaque jour sans interruption en pèlerinage au mausolée de Béhâ-ed-dîn Wéled, sultan des savants, ainsi qu'à celui du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu soit satisfait d'eux deux!), suivant son ancienne coutume. Un jour, il était venu pour s'acquitter de cette visite; après avoir terminé ses litanies et avoir accompli la litanie du moment, il se disposa à s'en retourner, et jeta un regard du côté du mausolée béni. Tout à coup il poussa un cri : « Non, non, cela ne convient pas, il n'est pas avantageux de l'emporter. »

Au bout d'un instant, il sourit et s'en alla. Les amis s'inclinèrent et l'interrogèrent au sujet de cette situation. « J'ai vu, répondit-il, que les anges chargés du châtiment étaient venus du monde de l'au-delà, et après avoir mis des fers pesants aux mains et aux pieds d'ʿAlâ-ed-dîn, l'emmenaient; il m'aperçut, m'appela au secours, employa les supplications; mon cœur s'embrasa; honteux devant le Maître et sa miséricorde qui ne savait compter, je poussai un cri et intercédai en faveur du réprouvé; cette intercession fut agréée, et les anges le laissèrent à la place où il était. » Cet ʿAlâ-ed-dîn était le fils de notre Maître, frère germain de Sulṭân Wéled; par l'effet du destin, il se montra ingrat à l'endroit de ses parents, n'eut pas d'égards pour leurs droits, et partit en guerre contre notre Maître Chems-ed-dîn Tébrizî (que Dieu rafraîchisse son âme!); il s'empressa, ce révolté, de prendre l'apparence d'un disciple : on dit que le Maître l'avait rejeté de son cœur béni, et lui avait retiré le regard de sa faveur paternelle; quand il mourut, son père n'assista pas à ses funérailles et ne fit pas la prière sur son corps. « Il n'y a que Dieu qui sache sa transformation ».

« Sur la planchette du cœur, dont moi et toi sommes les gardiens, tu as tracé une ligne d'écriture que nous lisons tous deux.

« Tu m'as dit : Je t'en parlerai quand nous serons seuls; ce sont là de ces choses que nous sommes seuls à connaître. »

609. Les grands compagnons, les nobles célèbres nous ont

fait savoir qu'un jour le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn raconta ce qui suit à notre Maître (que Dieu magnifie leur mention à tous deux !) : « La nuit dernière, dans un songe porteur de bonnes nouvelles, j'ai aperçu Bilâl l'Abyssin [1] (que Dieu soit satisfait de lui !) qui portait sur la tête le texte de la parole de Dieu, tandis que le Seigneur des premiers et des derniers, Moḥammed le dépositaire fidèle (que Dieu le bénisse et le salue !) avait pris sur sa poitrine le livre du Methnéwî et le lisait ; il le vantait à ses nobles compagnons ; il s'en glorifiait, et laissait échapper de précieuses paroles. « Oui, par Dieu, s'écria notre Maître, c'est exactement comme l'a vu votre œil béni ; Dieu nous garde que votre œil raconte des choses qu'il n'aurait pas vues ! et tout œil qui se fie à ce qu'a vu l'œil, devient l'un des gens de la vue, et distingue les vérités mystérieuses.

« L'œil qui voit les mystères est pour toi un maître comme l'au-delà lui même ; puissent-ils ne pas manquer au monde, cette vue, cette justice !

« Les gens qui n'ont pas vu auront le visage noir ; ceux qui auront vu seront le miroir de la route.

« Ce sont ces derniers qui te verront ; n'augmente que ceux-ci dans le monde ! »

Mais il faut savoir que le Qorân est comme la nouvelle mariée, au beau visage, au front gracieux, ornée de toutes sortes de bijoux et de vêtements, affranchie de tout défaut et fissure, sanctifiée loin du doute, mais cependant restée sous le voile de la jalousie : c'est ainsi que le poète a dit :

« Le Qorân, comme une mariée, rejette son voile lorsqu'il voit, comme une capitale, la foi débarrassée de toute foule ».

« Notre Methnéwî est aussi une beauté spirituelle qui n'a pas d'égale dans sa splendeur et sa perfection. C'est un jardin préparé, une nourriture saine qui a été instituée pour les hommes au cœur clair, gens de spéculation philosophique,

1. Le muezzin du Prophète.

et les amoureux mystiques au cœur embrasé. Heureuse l'âme qui éprouve du plaisir à contempler cette beauté mystérieuse et est l'objet des regards favorables des hommes de Dieu, de sorte qu'elle est insérée dans le registre qui a pour titre : « Bravo pour l'homme qui se repent![1] »

Il dit encore : « Pour comprendre les obscurités des mystères lumineux du Methnéwî, pour saisir les enveloppements des *hadîth* et des versets, pour entendre les paraboles, les récits, les preuves des secrets des trésors et les minuties des vérités qui y sont contenues, il faut une foi intense, un amour mystique stable, une sincérité droite, un cœur sincère ; il faut encore de l'acuité d'esprit pour saisir les différentes branches des sciences, de l'intelligence pour contempler son extérieur et atteindre les mystères qui y sont renfermés. Sans tous ces instruments, si l'amoureux mystique est sincère, finalement son amour lui servira de guide, et il atteindra un certain lieu. Dieu est celui qui accorde son concours et sa direction : il est l'aide suprême !

« L'amour mystique est cette flamme qui, lorsqu'elle s'élève, brûle tout ; Dieu seul reste.

« Allume dans ton âme un feu tiré de cet amour ; incendie entièrement la pensée et son expression ».

610. Le Perwânè Mo'în-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui !) avait convoqué un jour une assemblée considérable ; il avait invité tous les grands savants et les principaux notables. Ce jour-là, notre Maître ne commença pas à émettre des pensées ; il n'articula aucune parole. On dit qu'on avait pas encore convoqué le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. Le Perwânè devina qu'il fallait absolument l'inviter, et il demanda à notre Maître la permission de le faire venir de son jardin. « Ce serait à propos, répondit le Maître, car le lait des pensées découle des mamelles de ses vérités ».

« Ces paroles sont du lait dans la mamelle de l'âme ; elles ne coulent pas aisément s'il n'y a pas quelqu'un pour les traire.

1. *Qor.*, XXXVIII, 29.

Lorsque le Tchélébî vint avec ses compagnons et amis, le Perwânè courut à sa rencontre, lui baisa la main à plusieurs reprises, la mit sur sa tête, et tint un flambeau devant lui. A ce moment, notre Maître se leva de sa place : « Sois le bienvenu, dit-il, mon âme, ma foi, mon Djonéïd, ma lumière, mon maître, mon ami, l'aimé de Dieu, objet de l'amour des saints et des prophètes ! » Le Tchélébi s'inclinait tout le temps, tandis que les amis poussaient des exclamations. A ce moment, il passa dans l'esprit du Perwânè la pensée suivante : « Est-ce que par hasard tout ce que dit le Maître se rencontre en Ḥosâm-ed-dîn, ou le dit-il par ostentation ? » Immédiatement le Tchélébî saisit avec violence la main du Perwânè et lui dit : O Mo'în-ed-dîn, c'est comme l'a dit notre Maître, c'est cent fois autant ; il a le pouvoir, dans une situation pareille, d'amener le néant à l'existence, de la lui donner, et d'accoître la vie de son disciple ; bien plus, son regard favorable amène à la perfection la direction qu'il a ordonnée ». C'est ainsi que lui-même a dit :

« Le mérite de ce pauvre n'est qu'un regard. ô mon fils ! Mais ce regard te portera vers l'éther, ô mon fils !

« Par exemple, c'est comme l'apparence extérieure de ces palais et de ces kiosques ; auparavant, il n'y avait rien à leur place ; cette société, cette tranquillité, ces jouissances n'avaient aucune existence ; elles se sont trouvées réalisées par bonne volonté et les ordres que vous avez donnés. De même, la faveur des saints justes a le même pouvoir ; ceux-ci sont des autorités absolues : celui à qui ils donnent, ils lui donnent [définitivement] ; celui à qui ils accordent leur faveur et leur compassion, obtient ce qu'il désire des biens de la religion et du monde ; il se distingue par une confidence particulière ; il atteint un point où il est envié par les hommes généreux parfaits ». Immédiatement le Perwânè, posant la tête sur le pied du Tchélébî, y frotta ses moustaches et sa barbe.

Le Tchélébî s'assit au milieu de la cour de la maison ; le

Maître descendit et s'assit également à côté de lui ; cette cour devint ainsi le siège de ces sommités, tandis que les places d'honneur, au fond, restaient vides. Quelques envieux se dirent tout bas : « Pourquoi un grand personnage se tient-il à une place inférieure, et trouble-t-il ainsi l'assemblée, puisque [en temps ordinaire] la place de chacun est fixée [par l'étiquette] ? » Le Maître, tout bouillant, s'écria : « Quelle différence cela fait-il, qu'ils soient en haut ou en bas ? Ils sont des flambeaux ; si un flambeau recherche l'élévation, ce n'est pas pour lui-même, mais pour l'utilité d'autrui, pour qu'on profite de sa lumière ; sinon, quelle que soit la place occupée par lui, soit en haut, soit en bas, il est en toute circonstance un flambeau. Les saints sont un soleil éternel ; s'ils recherchent les dignités et les hautes situations de ce monde; leur intention est de dissimuler leur grandeur aux profanes ; ils veulent pêcher les gens du monde dans le filet du monde, pour les amener à cette autre élévation [spirituelle] et les faire tomber dans le filet de la vie future. C'est ainsi que le Prophète n'a pas conquis la Mecque et les autres territoires pour lui-même, car il n'en avait pas besoin, mais pour leur donner une nouvelle vie, une clarté, une clairvoyance nouvelles. « Cette main est habituée à donner, non à prendre. » Les saints séduisent le peuple pour lui donner quelque chose, non pour la lui enlever. » Aussitôt le concert commença, et on y resta plongé jusqu'au dîner. Cependant, tout en dansant et pieds nus, le Maître se rendit à son collège et y dansa trois jours entiers. Les orgueilleux négateurs se convertirent.

611. On rapporte encore ceci : Lorsque notre Maître trépassa et que le Tchélebî Ḥosâm-ed-dîn s'assit sur le trône [du prieur], la grande dame, confidente du harem spirituel, Kirâ-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle !) manifesta de l'opposition à cet acte et dit à [son fils] Sulṭân Wéled : Tu dois t'asseoir à la place de ton père et lui succéder, car tu es digne de ce trône et propre à recevoir une telle fortune. Pourquoi as-tu abandonné au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn la

place qui te revenait, et ne t'en soucies-tu plus? Je vois, répondit Sulṭân Wéled, que le corps béni du Tchélébî, à la façon de la ruche des abeilles, est le rendez-vous des esprits de l'au-delà, le logis où descendent les lumières divines; les êtres saints vêtus de vert sont toujours nombreux autour de cette Majesté. J'aurais honte de m'asseoir à un rang plus élevé que le sien et de paraître désirer sa place, de viser à sa dignité et de lui refuser le degré de vicaire, à telles enseignes que mon père lui-même l'a choisi et l'a institué son successeur; il a dit, d'ailleurs, à propos de lui, des milliers et des milliers de vers pleins de mystère, dont voici l'un :

« O roi Ḥosâm-ed-dîn Ḥasan, tu diras à mon amie que je fais de mon âme le fourreau gnostique destiné à ton sabre (*ḥosâm*) ».

Et dans un autre *ghazèl* :

« O Lumière de la vérité, possesseur de mérite, toi, Ḥosâm-ed-dîn, qui connais la médecine du cœur sans tirer le sang, tâter le pouls ni rechercher le diagnostic [1] »!

De même, je l'ai constitué mon modèle, je le considère comme le vicaire de Dieu; tant que son corps sera vivant, je courrai sur ses traces, je le servirai, je le tiendrai pour honoré et magnifié ».

612. Il était aussi l'ami intime de Ḥâdji Mobârek Ḥaïderî; et celui-ci, en toute sincérité amicale, était devenu le gardien du verger du Tchélébî; il était excessivement habile dans l'art du jardinier. Il a raconté l'anecdote suivante : Un jour, dit-il, fâché contre le Tchélébî, je m'absentai du verger, et je me retirai au milieu d'un [autre] jardin, avec l'intention de ne plus retourner auprès de lui. Tout à coup je vis de loin que le Maître s'approchait, et qu'une personne, portant une cognée, l'accompagnait. Plein de préoccupations à cause de la terreur que me causait le Maître, je perdis les sens. Le Maître donna l'ordre suivant au porteur de la cognée : Coupe

1. *Maḥsabî.*

le cou de cet individu, puisque le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn est fâché contre lui. Moi, je voyais cela d'une façon sensible, au moyen de mes propres yeux. Cet individu, sans aucun respect, me frappa de la cognée et ma tête tomba ; je fus anéanti. Après un moment, je vis le Maître prendre ma tête de ses mains bénies et la placer sur mon cou pendant qu'il prononçait les formules : Au nom de Dieu, par Dieu, de Dieu et vers Dieu. Je vis qu'immédiatement je fus rappelé à la vie. Tout joyeux je me levai, m'inclinai et poussai des cris. Quand je me relevai de la prosternation, je ne vis plus personne, mais j'aperçus beaucoup de sang que j'avais perdu, sans qu'on sentît la moindre trace du choc de la cognée. Plein d'un désir immense, je partis en courant, j'entrai dans le verger et je m'occupai de mon travail. Le Tchélébî vint et me fit des cajoleries : Allons! Chéïkh Moḥammed, tant que mon maître ne t'a pas frotté les oreilles et ne t'a pas coupé le cou, tu n'es pas devenu un musulman parfait, et tu n'as pas été délivré de ta rébellion ; si je n'avais pas intercédé en ta faveur, tu serais mort, et perdu pour toute l'éternité. » Je fis cent mille demandes de pardon, je revêtis le *férédjé* et je devins l'élève sincère du Tchélébî. Cette aventure eut lieu après la mort de notre Maître (que la miséricorde et la satisfaction de Dieu soient sur lui!). On dit même que ce fut quatre ans après.

« Celui qui donne la vie, a le droit de donner la mort ; il est le lieutenant de Dieu, sa main est celle de la divinité.

« C'est la main de Dieu qui le pousse et le fait vivre ; que dis-je, vivre ! Il lui donne la vie éternelle ».

613. Les auxiliaires clairvoyants ont raconté qu'un jour notre Maître (que Dieu magnifie sa mention!) était occupé à commenter la pauvreté du Prophète et à parler des pauvres de la vie spirituelle. « A partir de ce jour, dit-il, j'ai le désir de me vêtir de drap léger, mais, comme 'Omar, je m'en enorgueillirai et je vivrai tranquille ». Le Tchélébî s'inclina, et poussa des plaintes à raison des ornements qui distinguent les grades de

çadr et d'émîr, ainsi que des vêtements somptueux des grands, puisqu'on a dit : « L'excellence de l'étoffe est la vulgarisation de la gloire. » Dans ces conjonctures, il arriva que nous nous contentâmes d'un vêtement *hindoubârî* et d'un bonnet de feutre, et que nous renonçâmes au *khaṭâï* et au *moultânî* ; nous vivions en portant une *borda*[1] ; nous eûmes la suprématie par la conformité avec la *borda* du Yémen que portait le Prophète ; autrement que faire? » En souriant, il répliqua : Donc, le *hindoubârî*, le turban, le *khaṭâï*, le bonnet de feutre, les souliers, les bottes *nârendji* (couleur de cédrat) ne sont point de trop.

614. Le Tchélébî (que Dieu magnifie sa mention!) demanda un jour au Maître : « Pourquoi Moḥammed a-t-il été le dernier des prophètes? Pourquoi a-t-il dit : Moi, je suis le sceau, mais aussi l'Envoyé de Dieu et le sceau des prophètes »? Il répondit : Dieu a voulu que le prophétisme se terminât par lui ; mais, quoique le prophétisme ait rebondi à son tour, et se soit terminé, qu'importe à Dieu? Il est immuable ; ceux qui ont les mêmes attributs que lui sont également immuables.

« Si cet œil de certitude est ouvert chez toi, vois un officier sous chaque pierre ».

« De même la faveur infinie de Dieu tantôt se manifeste par l'intermédiaire de la manifestation des prophètes, et tantôt elle agit sur l'homme sans intermédiaire.

« C'est lui qui se montre lui-même aux cœurs, c'est lui qui coud un froc pour les pauvres.

« L'intermédiaire n'est là que pour la preuve et la démonstration ; après la vue directe, l'intermédiaire n'est qu'une gêne ».

« Une compagnie qui est parvenue à la vue directe, échappe au besoin d'intermédiaire et d'arguments : elle a été honorée et éclairée par les lumières de la révélation du

1. Sur ce mot, voir Dozy, *Vêtements*, p. 59.

cœur : « C'est bon pour eux; tenez-vous en leur compagnie avec sincérité et certitude ». Que la satisfaction de Dieu soit sur eux tous!)

615. Le Tchélébî, après la mort de notre Maître, accomplit pendant longtemps et comme il convenait les conditions de son khalifat; il déploya de grands efforts pour les égards réservés aux compagnons et la protection des successeurs des Pôles; ainsi que c'était approprié à la haute pensée et à l'élévation extrême de ce Sultan, il ceignit son âme de la ceinture de la servitude et de la compagnie, et rendit des services hors de toute limite. De même, d'année en année, il faisait parvenir à tous les compagnons, selon leur rang et leurs vertus, l'argent monnayé et les diverses sortes de vêtements provenant des produits des biens dédiés et des cadeaux qui affluaient de divers côtés; il organisait la table des amis voyageurs et des pieux pélerins; de sorte que l'imam du mausolée, les lecteurs du Qorân, les muezzins, les lecteurs du Methnéwî, les *chayyâd* [1], les orateurs, les serviteurs du Maître recevaient leurs vivres, chacun séparément, sur le montant des pensions. « Ils auront une récompense qui ne leur sera pas reprochée [2] ». Il portait particulièrement, sans faiblesse ni ennui, complètement et parfaitement, leur pension à Sulṭân Wéled et à ses compagnons, à Kirâ-Khâtoûn et à Mèlèké-Khâtoûn. Il accomplissait la règle du concert rituel, après la prière du vendredi, et la récitation du Methnéwî spirituel après la lecture du Qorân glorieux. Il se mettait au service de ceux qui arrivaient et de ceux qui partaient. Il y avait près de cinq cents amis revêtus du *férédjé*, et riches, trois cents amis profondément versés dans les sciences mystiques, et tant d'écrivains somptueux et de maîtres d'école habiles qui étaient assidus auprès de lui; ils étaient plongés dans les plaisirs spirituels et les désirs des manifestations spontanées du Très Haut. Un jour,

1. Il est clair que ce mot n'est pas pris ici dans son acception habituelle de « fripon, fourbe »; mais j'ignore quelle en est la signification.
2. *Qor.*, XCV, 6; cf. XLI, 7 et LXXXIV, 25.

il s'était rendu, avec les grands compagnons, du côté du jardin de Homâm ; cela avait formé une assemblée considérable. Tout à coup un derviche survint et apporta la désagréable nouvelle que le croissant surmontant la coupole bleue [1] du mausolée purifié était tombé, et qu'une grande fissure s'était produite. Le Tchélébî poussa un soupir et s'absorba en lui-même ; à plusieurs reprises il frappa son genou de sa main, et se mit à pleurer. Les amis, tous ensemble, versèrent un déluge de larmes et se lamentèrent. Au bout d'un moment, il s'écria : « Regardez la date de la mort du chéïkh ». Quand on s'y fut reporté, on constata qu'il s'était écoulé, sans aucune diminution, dix ans entiers, et qu'il était mort dans la onzième année. Immédiatement un changement se produisit dans le corps béni du Tchélébî : un frisson se montra ; il dit : « Emmenez-moi à la maison ; la coupe de notre vie a commencé à être pleine ; le temps du départ est proche ; il n'est pas possible [de faire autrement]. Lorsque l'indication de l'ami apporte la bonne nouvelle de sa venue prochaine, tiré par la tête, non par les pieds, allant et courant il faut partir ». Puis il ajouta :

« Dis à cette apparence du corps qu'elle s'en aille ; moi, qui suis-je ? La peinture ne diminuera pas, du moment que je suis éternel.

« Puisque Dieu a dit : « Désirez la mort, ô serviteurs sincères ! [2] » je suis sincère, et je secoue ma vie sur cela ».

On fit monter le Tchélébî à cheval et on le conduisit à sa maison. Pendant quelques jours il resta alité, puis il trépassa dans une joie parfaite. Cela eut lieu le mercredi 22 cha'bân 683 de l'hégire (3 novembre 1284) [3].

L'on dit que le même jour où l'on replaça le croissant surmontant la coupole bleue et où la réparation fut achevée, à la même heure le Tchélébî retourna au paradis de la

1. Le texte porte *akhzer* « verte ».
2. Allusion à *Qor.*, II, 88.
3. Erreur dans la férie, le 3 novembre tombant un vendredi.

gloire. « Nous appartenons à Dieu et nous retournerons vers lui [1] ! » déplorant la perte de ce saint.

« Celui-là s'en retourne, qui revient à la ville [natale]; quittant les diverses modalités du monde, il revient à l'unité.

« [Dieu] a dit : Ils reviendront : ce retour, c'est que le troupeau quitte [les champs] et rentre dans sa demeure. »

617. Les vieux amis, confidents du harem de ce grand personnage, ont raconté qu'après sa mort, Kirâ-Khâtoûn, la dame de la vie future, la sainte de Dieu sur la terre (que Dieu ait pitié d'elle et de son mari!) trépassa également. Tous les grands personnages, les notables portèrent son brancard funèbre; tous les amis, à l'exemple de Sulṭân Wéled, avaient ôté leur turbans. Lorsque le cortège arriva à la porte de Tchâchnîgîr [2], il s'arrêta instantanément en face du tombeau et ne bougea plus. Il se passa ainsi une demi-heure sidérale [3] : tout le monde était plongé dans la stupéfaction et pleurait; Sulṭân Wéled, suivi des amis, commença un concert spirituel. Un tumulte s'éleva de la foule; quand les amis se dirigèrent du côté du cortège, il se mit en marche incontinent. Lorsque le corps honoré de cette dame fut enterré dans l'enceinte du mausolée magnifié, une lumière blanche éclatante remplit entièrement l'enclos de ce monument; beaucoup de personnes s'évanouirent. La nuit suivante, un cher ami possesseur d'investigation vit Kirâ-Khâtoûn dans le voisinage de la sainteté du Maître et l'interrogea au sujet de l'arrêt du cortège funèbre. « Hier, répondit-elle, sous cette même porte, on a lapidé un homme et une femme sous l'accusation d'adultère; j'ai été prise de compassion; j'ai délivré les coupables de ces blessures et je les ai conduits à la miséricorde du Très Haut. Tel est le motif pour lequel les obsèques se sont arrêtées. »

1. *Qor.*, II, 151.
2. Citée par Ibn-Bibi, IV, p. 324, l. 17.
3. *Raçadî.*

« Les serviteurs de Dieu sont miséricordieux et patients ; ils ont un caractère divin pour arranger les choses ».

Au matin, cet adepte alla raconter cette histoire à Sulṭân Wéled ; les compagnons manifestèrent de la joie ; on fit un immense concert jusqu'au soir.

618. On rapporte également qu'un jour Satan le lapidé avait apparu au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn ; il se plaignit amèrement des veilles et des actes de dévotion de notre Maître et dit : « Au moment où notre Maître, dans son désir intense, se tient debout pour la prière, le monde clair devient obscur pour moi ; ma taille se brise ; le souffle que je vois chez lui, je ne l'ai pas vu dans des milliers d'hommes. O quelle réunion bénie qui a saisi le pan de sa robe, et qui maintient ferme dans son cœur l'amour de cet homme ! La quintessence de ce passage du Qorân : « Vous avez été la meilleure nation qui ait été produite pour les hommes [1] », c'est chez eux qu'on la trouve. Par suite de l'effroi que me cause ce Maître, je n'ai pas la possibilité de tourner autour de ses partisans, ni de les attaquer ; et si j'avais su qu'Adam aurait des enfants aussi heureux, je n'aurais pas dénié sa qualité et je n'aurais pas accompli cet acte ; je n'aurais pas cherché à le tenter. J'espère en la miséricorde de ses enfants au cœur compatissant qu'ils présenteront à sa cour les excuses d'un être impuissant et infortuné et me délivreront. » Quand le Tchélébî rapporta cette anecdote à notre Maître, celui-ci sourit et dit : « Il faut espérer qu'il ne sera pas désespéré ; Dieu nous garde qu'il le devienne ! » Et il ajouta :

« Donc, où gémirait où se plaindrait l'être vil, si tu n'acceptes que les gens de bien, ô généreux ! »

« Et quant à celui qui me désobéit, dit Abraham, tu es clément et miséricordieux [2]. »

619. Un jour, notre Maître vit un serviteur qui, avec un

1. *Qor.*, III, 106.
2. *Qor.*, XIV, 39.

amour entier, avait pris sur son épaule une corbeille et portait des effets chez le Tchélébî. « Plût à Dieu que je fusse à ta place, dit le Maître, que tu fusses à la mienne, et que je fusse favorisé spécialement par ce service à rendre ! » Immédiatement, il lui fit revêtir son *férédjé* béni, en lui demandant excuse. C'est pour que vous sachiez quels services doivent rendre les serviteurs des saints ; la gloire de ceux-ci est en dehors des règles étroites du calcul et des limites.

« Il n'est pas possible, au milieu des grands et des petits, qu'il y ait un rang au-dessus de celui de serviteur.

« Celui qui trouve la [véritable] vie dans l'amour, c'est une infidélité que d'être autre chose que son domestique, en sa présence. »

620. Les nobles compagnons nous ont raconté que quand les grands de l'époque désiraient rendre visite à notre maître Chems ed-dîn Tébrîzî (que Dieu magnifie sa mention !) afin de profiter du bonheur de sa société, ils devaient tout d'abord présenter au Tchélébî leurs besoins, et le prendre pour intercesseur, afin qu'il parlât d'eux à ce maître. Alors le Tchélébî représentait de la meilleure façon ce qui était l'objet de leur demande, et intercédait en leur faveur, pour qu'il leur donnât la possibilité un instant de jouir de sa compagnie pure. Il disait : Si cet Un-Tel-ed-dîn, émir ou ministre, est juste dans ce désir et ce souhait, s'il insiste, qu'il donne dix mille dirhems. Il en demandait même vingt mille. Un jour, Emîn-ed-dîn Mîkâ'îl [1], qui était le lieutenant du Sultan, demanda à jouir pendant un instant de la compagnie de notre maître Chems-ed-dîn. Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn présenta cette demande au maître. Qu'il apporte quarante mille dirhems, dit celui-ci, et qu'ensuite il entre. A force de supplications on obtint de ramener cette somme à trente mille dirhems. Quand Emîn-ed-dîn entra, le maître dit tant de vérités et de minuties qu'on ne saurait les retracer. Cepen-

1. Cf. Ibn-Bibî, IV, p. 310, 323-326.

dant Emîn-ed-dîn sortit en se prosternant et ivre, et apporta aux amis, à titre de reconnaissance, dix mille autres dirhems. Chems-ed-dîn ordonna que la totalité des dirhems fût employée par le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn à des distributions aux nécessiteux et aux possesseurs d'invocations, selon leur rang ; qu'il les fît parvenir aux enfants et aux petits enfants du Maître, en totalité, et qu'on y comprît les descendants de Çalâḥ-ed-dîn. Ce qui resterait, il devait le garder en sa possession et le dépenser pour l'usage des amis. Tant qu'il vécut, le Tchélébî, ayant ceint la ceinture de la sincérité sur la taille de son âme, en toute loyauté, fit de tels efforts bouillants, au service de cette famille, depuis son enfance jusque dans sa vieillesse, qu'on ne saurait les exprimer par des paroles. Par suite de la faveur immense que le Maître lui réservait, ayant adopté le service de tous, il fut servi par les maîtres du monde. Seigneur, donnez-nous une bonne fin !

CHAPITRE VII

Biographie de notre Maître, le Sultan des mystiques, le lieu de la manifestation des mystères de la certitude, Behâ-ed-dîn Wéled.

Que Dieu nous illumine de sa lumière éternelle et consolatrice !

621. Les chefs des compagnons, les savants des hommes de cœur (que Dieu soit satisfait d'eux !), tels que Ḥosâm-ed-dîn Iskender, Djèmâl-ed-dîn Qamarî, Sirâdj-ed-dîn Tatarî, l'imam Ikhtiyâr-ed-dîn 'Omarî, nous ont raconté que Sulṭân Wéled, quand il était encore tout enfant, avant même d'avoir été sevré, dormait constamment dans les bras de notre Maître ; quand celui-ci, le moment des veillées étant venu, voulait se lever et procéder aux rites de la prière nocturne, l'enfant criait et pleurait. Cependant notre Maître, pour l'apaiser, renonçait à la prière, le prenait dans ses bras, et au moment où il réclamait le lait maternel, le chéïkh plaçait sa propre mamelle dans la bouche de l'enfant. Par l'ordre de Dieu, et par suite de son extrême compassion, un lait pur se mettait à couler : « un lait pur de déglutition facile pour ceux qui le buvaient [1] » ; l'enfant en buvait à réplétion, de ce lait spirituel, et s'endormait. C'est de la même façon qu'une eau pure bouillonnait entre les doigts du prophète, et que la salive de la bouche du Grand Véridique [Abou-Bekr] devint l'huile de la lampe de la mosquée de l'Envoyé de Dieu et donna de la clarté jusqu'à l'aurore ; de même, l'illustre ami de Dieu [Abraham], au moment de l'allaitement, dans le coin de la caverne, suçait un lait pur de son petit doigt béni pendant

1. *Qor.*, XVI, 68.

quarante jours entiers. Il est certain que les miracles des prophètes et ceux des saints parfaits sont sans nombre.

Lorsqu'il atteignit l'âge de dix ans complets, il s'asseyait à côté de son père dans les réunions et les assemblées qui avaient lieu; à cet âge-là, la plupart des hommes croyaient qu'il était le frère de notre Maître; celui-ci lui adressait fréquemment la parole en lui disant : « Tu es la personne qui me ressemble le plus comme extérieur et comme caractère ». Il l'aimait beaucoup, et c'est par suite de cet amour qu'il lui avait donné le nom et le surnom de son propre père. On dit que chaque fois il mettait sa langue bénie dans la bouche de son enfant et le léchait; il l'embrassait sur les cheveux. Il repose, dans le mausolée, à côté de son père.

622. Les grands compagnons nous ont dit que quand notre Maître (que Dieu magnifie sa mention, et nous accorde de la louer!) quitta le monde des apparences pour celui de la vie éternelle, le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, après le septième jour, vint avec tous les compagnons trouver Sulṭân Wéled, lui fit beaucoup de cajoleries, inclina la tête et dit : « Je veux que dorénavant tu t'asseyes à la place de ton père et que tu diriges les disciples; que tu sois notre chéïkh véridique, et que tu répandes les mystères sur les mortels. Moi, à la hauteur de ton étrier, je porterai sur l'épaule la couverture du cheval, je serai ton serviteur et ta bonne d'enfants ». Puis il récita ce vers :

« Dans la maison du cœur, ô mon âme, quel est celui qui se tient debout? Sur le trône du roi qu'y a-t-il, sauf le roi et le prince son fils? »

Sulṭân Wéled s'inclina, pleura beaucoup, fut entièrement satisfait et dit : « Le çoûfî est le plus digne de son manteau, l'orphelin mérite mieux de recueillir sa flamme. De même que du temps de mon père tu as été notre lieutenant et le grand personnage entre les compagnons, à cette époque-ci tu seras comme notre lieutenant, le grand personnage d'entre nous, tu seras un souvenir d'un tel Maître; la lieutenance,

le trône sont les vôtres, ainsi que le prescrivent les dernières volontés de notre souverain, autant de fois qu'il y aura des entrevues entre nous ». Sulṭân Wéled, par suite de la croyance et de l'union qu'il avait avec lui, s'inclina et lui baisa la main. Ces marques de servitude et d'humilité réservées par Sulṭân Wéled aux lieutenants de son père, on n'en parle d'aucun autre fils de chéïkh ; c'est ainsi que depuis Damas jusqu'à Qonya, il était venu à pied, marchant à la hauteur de l'étrier de Chems-ed-dîn Tébrîzî, et disait : « Le roi est à cheval, l'esclave est à cheval ! ». Ce Sultan, monté à cheval comme un roi, au service du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, manifesta tant d'humilité, d'avilissement et d'assiduité qu'on ne saurait le décrire. Ayant fait du Séyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq la *qibla* de son âme et de son cœur, il lui rendit des services nombreux et lui fit d'innombrables caresses.

Ainsi, considérant pendant onze ans entiers le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie leurs âmes !) comme le remplaçant de son père, il le reconnut pour son père compatissant et le lieutenant de son directeur spirituel ; il fut son disciple et son serviteur en vérité et en sincérité parfaite. Pendant soixante-dix ans, sans interruption ni arrêt, il expliqua les paroles de son père, avec l'éloquence de son langage et la fraîcheur de son exposition ; il était miraculeux dans l'interprétation des mystères et l'explication des traditions. Il remplit le territoire de l'Asie-Mineure de ses lieutenants nobles et vulgarisa l'examen des mystères de la famille du Très-Véridique [Abou-Bekr]. Il fit de même un disciple particulier du Tchélébî de son fils chéri, descendance des saints, perle de la mer de la gnose, fraîcheur des yeux des gens de l'explication, souverain des *abdâl* et des *autâd* [1], Djélâl-ed-dîn Amir 'Ârif. Cette société qui n'admettait pas la

1. Les *autâd* (poteaux de la tente) sont les gardiens des points cardinaux : on s'accorde qu'ils sont au nombre de quatre. Cf. Hudjwîrî, *Kachf el-Maḥdjoûb*, trad. Nicholson, p. 214 ; Blochet, *Études sur l'ésotérisme musulman*, dans le *Journal Asiatique*, IXe sér., t. XIX, p. 530 et t. XX, p. 87.

présomption, l'entêtement et l'envie, et punissait ces péchés, fut à la fin prise par la punition divine ; ils furent chassés et délaissés ; on peut dire d'eux : « Ils ont préféré l'aveuglement à la direction ». Dieu nous garde de pareille aventure !

Notre Maître, un jour, avait écrit avec un gros *qalam*, sur le mur de son collège béni, ces mots : « Notre Béhâ-ed-dîn est un homme fortuné ; il a vécu bien, il mourra bien ».

623. Un jour, dit-on, Kirâ-Khâtoûn, épouse de notre Maître, avait été invitée par le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn à venir chez lui. Il arriva que par hasard Sulṭân Wéled vint aussi rendre visite au Tchélébî ; il se constitua ainsi une compagnie aussi belle que les lumières mystérieuses renfermées dans les saints noms [de Dieu]. Après une conversation qui roula sur la mystique, Kirâ-Khâtoûn raconta ceci : « La nuit dernière, j'ai vu notre Maître, semblable au griffon, sortir des limites de l'Orient et de l'Occident et étendre ses ailes sur Béhâ-ed-dîn ; il le couvrait de sa protection et l'accompagnait partout où il se rendait ». En entendant ces mots, le Tchélébî se dit en lui-même : « Comment ne m'a-t-elle pas vu ? » La trace de ce sentiment jaloux parut sur son visage, comme il arrive habituellement aux hommes dévorés par la jalousie.

« Si tu ressens de l'envie, portes-en la trace sur ton visage, car les prophètes eux-mêmes ont été jaloux. »

C'est ainsi qu'on a dit : « Méfiez-vous de la divination du vrai croyant, car il voit clair à la lumière de Dieu ».

« Celui dont on peut dire qu'il regarde avec la lumière de Dieu, au milieu de sa peau il y a un chemin [ouvert].

« Le chéïkh voit avec cette lumière ; il est informé du début et de la fin. »

Grâce à sa perspicacité, Sulṭân Wéled comprit ce qui se passait : « Voici, dit-il, l'explication de ce songe : lorsqu'un oiseau veut couver son pauvre œuf, il le tient constamment

au chaud sous son aile; il le soigne avec une extrême attention; il tourne constamment autour de son poussin et lui apprend la manière de cueillir des graines, jusqu'à ce que, ses ailes s'étant développées, il puisse le laisser sortir du nid et voler dans l'espace: mais lorsque les jeunes faucons [1] ont atteint leur développement et qu'ils peuvent voler, l'oiseau cesse de les entourer et de s'occuper d'eux. Or notre Tchélébî est le fauconneau parfait élevé par ce faucon royal; il vole de ses propres ailes, tandis que nous sommes encore de faibles poussins, enfermés dans une coquille d'œuf qui est notre corps; notre Maître est occupé à éduquer notre âme, il nous entoure pour nous amener à la perfection, à la station définitive. » Par la bénédiction qui s'attachait à ces paroles inspirées, le Tchélébî se sentit débarrassé de son serrement de cœur; il se leva, prit dans ses bras Sulṭân Wéled, l'embrassa et l'approuva. On dit que ce jour-là il lui fit présent de trois pièces d'étoffes de soie d'Égypte et de Châch [2], et lui rendit de nombreux services.

624. Sulṭân Wéled, son frère le Tchélébî Amîr 'Âlim, et une société d'amis se trouvaient chez le Maître, lorsque le Sultan de l'islamisme envoya une bourse pleine d'or, en sollicitant des faveurs et des prières. On dit qu'à cette époque Amîr 'Âlim était le favori et le trésorier de ce sultan. « Quel est le grand nom de Dieu [3]? » s'écria le Maître. Tous s'inclinèrent: « Que le Maître le dise! » fut leur réponse. « Le grand nom de Dieu, c'est cet or et cet argent; ils font rendre justice, et ornent les vanités; sans leur existence, le monde ne serait pas prospère, ni les gens de l'autre monde joyeux ». C'est ainsi que Sulṭân Wéled a dit:

« La joie des hommes provient de l'or et de l'argent; ce qu'il y a d'agréable dans ce monde en vient aussi.

« O Wéled! tu arriveras bien vite à la terrasse où tu veux monter, si tu as une échelle d'or et d'argent. »

1. *Tchoûjèkân*.
2. Ville de l'Asie Centrale.
3. Le nom mystérieux de la Divinité, célé aux simples mortels.

Amîr 'Âlim, ajouta le maître, a des dépenses considérables; qu'on lui donne un peu plus de cet argent. On partagea la somme, et tous les compagnons en eurent une portion.

625. Le vieil ami théologien, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî, nous a raconté qu'un jour de grands personnages étaient venus rendre visite à notre Maître; pendant qu'il traitait de la gnose, il se mit à faire la description du bâton de Moïse et à dire : « Le bâton de Moïse dévora de telle façon, par la faveur divine, soixante-dix charges de chameau des cordes apportées par les magiciens impies qui avaient conçu des imaginations vaines et folles, et avaient rempli les montagnes et les déserts[1], qu'il n'en resta pas trace; il les anéantit toutes; et cependant la longueur de ce bâton ne fut ni augmentée ni diminuée d'un atome. Maintenant, comment expliquerai-je cette parabole incomparable, pour qu'elle puisse s'installer dans la pensée des hommes, et que ceux-ci la comprennent? » Alors il se tourna vers Sulṭân Wéled, qui était constamment l'objet des regards favorables de son père, et lui dit : « O Béhâ-ed-dîn, exprime cette idée. » Celui-ci s'inclina et prit la parole : « Cette parabole, c'est comme si un homme avait un palais extrêmement grand, et qu'il s'y trouvât une nuit dans l'obscurité la plus profonde. Subitement, on apporte un flambeau dans ce palais, et la lumière de ce flambeau dévore tellement ces ténèbres, qu'elle les réduit à néant; il n'en reste rien, et cependant le flambeau, pour avoir dévoré ces ténèbres, ne diminue ni n'augmente ».

« Le bâton n'a fait qu'une bouchée de ces enchantements; tout un monde était plongé dans la nuit, mais le matin a dévoré celle-ci en entier.

« La lumière, pour l'avoir engloutie, n'en a pas été accrue; elle est restée la même qu'auparavant ».

Immédiatement notre Maître se leva, prit dans ses bras Sulṭân Weled, l'embrassa sur les joues et fit des vœux pour lui; il disait à tout moment : « Bravo! Béhâ-ed-dîn, bravo

1. Voir les commentaires du Qôran, VII, 113.

Tu as bien marché, tu as bien parlé, tu as percé une perle rare! »

626. Les confidents du harem, serviteurs du temple de la générosité, nous ont appris qu'un jour Kirâï-Khâtoûn la grande se plaignait à notre maître de Sulṭân Wéled : « Constamment il se fâche contre les serviteurs et les domestiques [1]; il les tourmente ; nous sommes dans une grande gêne à cause de sa violence. » — « Avec sa manière de parler, répondit le Maître, on ne peut lui dire de paroles dures, car Dieu ne le réprimande pas ; il l'aime. C'est un homme libre et préservé des dangers [2]; je ne puis parler durement en sa présence, ni attaquer son honneur. »

Son père, dit-on, le caressait un jour et lui disait : « O Béhâ-ed-dîn, ma venue dans ce monde a eu lieu pour préparer la tienne; car toutes les paroles que je prononce, ce sont des discours, mais toi, tu es mon action. »

627. On rapporte, d'après nos amis défunts (Dieu ait pitié d'eux!), qu'après la mort de notre Maître, 'Alam-ed-dîn Qaïçar avait borné ses pensées au projet d'élever [sur sa tombe] un mausolée sacré, et d'en faire un monument rare. Il alla consulter Sulṭân Wéled, pour avoir son avis. « En tant que biens de ce monde, lui dit celui-ci, combien as-tu d'espèces sonnantes ? » — « J'ai quelques mille dirhems » — « Comment cela suffirait-il? » — « Mon Maître m'en donnera du monde mystérieux. » — « Alors, dit Sulṭân Wéled, en toute sincérité, prends une ferme résolution et commence à construire cette maison florissante de la spiritualité. » A la nuit, 'Alam-ed-dîn monta sur la terrasse du palais du Sultan et récita un immense panégyrique ; il se mit à chanter tant de vers brillants pleins de supplications et de plaintes amoureuses qu'on ne peut les énumérer. Le Perwânè et Gurdji-Khâtoûn en furent tellement satisfaits et versèrent tant de larmes qu'on ne saurait le dire. Au matin, ils envoyèrent un serviteur et mandèrent 'Alam-ed-dîn qu'ils

1. *Khawal-i khânè.*
2. *Mosellèm.*

félicitèrent beaucoup; ils lui donnèrent une somme de quatre-vingt mille dirhèms *solṭânî*, le revêtirent de vêtements d'honneur, et lui assignèrent cinquante mille autres dirhems sur les revenus de Césarée. Tout joyeux, en toute pureté de cœur, il commença la construction du mausolée; par la faveur du Maître, cet être sacré, il en fut le fondateur et réussit à la terminer. Il distribua de nombreux cadeaux aux compagnons du tombeau et aux amis du Collège. On dit qu'il apporta six mille dirhems à Sulṭân Wéled, et autant au Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn. Il dépassa tout le monde et gagna plus que les autres.

628. Les hommes libres choisis, les auxiliaires de la voie de la certitude nous ont fait connaître qu'à l'âge de vingt ans, Sulṭân Wéled demanda à notre Maître de le laisser s'isoler et d'accomplir la retraite de quarante jours. « O Béhâ-ed-dîn, lui répondit son père, les mahométans n'ont point d'isolement et de retraite de quarante jours ; dans notre religion c'est une innovation ; mais cela a existé dans la loi religieuse de Moïse et de Jésus (sur eux deux le salut !) ; tous les efforts que nous faisons, c'est pour la tranquillité de nos enfants et de nos amis ; aucun isolement n'est nécessaire ; ne prends pas de peine, et ne moleste pas ton propre corps ». Cependant Sulṭân Wéled fit des efforts et insista : « Sûrement je désire rester en isolement pendant quarante jours ; mais je mendie une bénédiction et une force de la part du Maître ». Celui-ci lui donna [alors] la permission, et ordonna qu'on préparât pour lui une cabine d'isolement. Quand il y entra, le Maître ordonna de boucher la porte de la cellule avec du torchis ; une fois tous les trois jours, le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn et notre Maître venaient autour de cette cabine d'isolement et la surveillaient, en y faisant des allées et venues [1]. A l'expiration des quarante jours, tous les compagnons et les grands amis, accompagnés des récitants, se présentèrent et ouvrirent la porte de la cabine avec une considération profonde et des

1. *Téçarrouf-hâ*; cf. Dozy, *Suppl.*

honneurs généreux. Le père vit que Sulṭân Wéled était plongé dans la lumière, et avait pris une forme extérieure étonnante. Lorsque Sulṭân Wéled aperçut son père, il s'inclina, prit dans ses bras le pied de son père, l'embrassa longuement et y frotta son visage; on dit que ce jour-là des faveurs infinies furent prodiguées. Par suite de leur extrême contentement, les amis commencèrent un concert spirituel, et de nombreux *férédjé* furent donnés aux récitants. A la fin du concert, quand on reprit le comité secret, et qu'il ne resta que des confidents intimes, notre Maître dit : « O Béhâ-ed-dîn! raconte-nous, en présence du Cheïkh Çalâḥ-ed-dîn, quelques secrets des révélations de ta retraite; car ceux qui sont en retraite ont nécessairement des manifestations d'extase ». Sulṭân Wéled, après s'être incliné, répondit : « Quand trente jours de la retraite se furent écoulés, je vis passer devant mes yeux, comme de hautes montagnes, des lumières de diverses couleurs; j'entendis, de façon sensible, au milieu de ces lumières, une voix qui disait d'une manière nette : « Certes, Dieu pardonnera tous les péchés [1] ». De fil en aiguille, cette voix parvint à l'oreille de mon intelligence; je m'évanouissais à l'intonation de cette voix, et puis je voyais des tableaux rougeâtres, verdâtres et blanchâtres qui se tenaient devant mon regard; ces mots y étaient écrits : « Tout péché te sera pardonné, excepté de te détourner de moi. »

Cependant notre Maître, poussant des exclamations, entra en danse circulaire; un tapage énorme fut produit par le trouble des amis. « O Béhâ-ed-dîn, s'écria-t-il, c'est comme tu l'as vu et entendu, c'est même cent mille fois autant; mais pour l'honneur de la loi religieuse et pour suivre la coutume du législateur, garde secrets les mystères et n'en parle à personne; car ces hommes à queue d'âne dansent sans tambour de basque, et si les méchants étaient informés de ces mystères des vérités, il arriverait des désastres; les membres au type flasque de la communauté n'ont point la force de

1. *Qor.*, XXXIX, 54.

supporter le secret de la prédestination, ils ne savent rien de la sagesse divine; sous la forme humaine, ce sont des ânes. »

« Ne t'en vas pas raconter à personne le secret du souverain; ne verse pas du sucre candi devant les mouches.

« Si tu mets en joie le sucre de l'âne, tu jettes devant l'âne un quintal de sucre.

« Enseigner à quelqu'un les mystères de l'action, c'est mettre un sceau sur sa bouche et la coudre ».

Cela suffit !

629. Voici encore une tradition bien connue, écrite en traits de lumière dans les cœurs des grands personnages [1] : Une année il y eut disette de pluie à Qonya. Il s'en suivit une grande cherté, et les habitants de la ville furent réduits à la gêne. A plusieurs reprises ils sortirent pour pratiquer le rite des rogations; cependant aucune pluie ne survint; ils revinrent frustrés et privés; leurs aumônes, leurs sacrifices ne furent pas agréés. Alors, voyant leur impuissance et leur agitation, d'un commun accord et sans hypocrisie, ils se dirigèrent vers le collège du Maître; avec leurs désirs impuissants et leur sincérité parfaite, ils mirent la main sur le pan de la robe de Sulṭân Wéled; tous les chéikhs et les grands savants présentèrent leurs excuses en ces termes : « Nous n'avons rien été, et rien n'est venu de nous; nous avons reconnu que nous n'avons point d'honneur auprès de Dieu, que nos prières n'ont point atteint leur but et n'ont pas été exaucées. Cependant la faveur des confidents de Dieu peut être un intercesseur pour les fautes des créatures pécheresses; c'est le moment de la compassion, le temps de la pitié, il faut que la grâce sans refus de Votre Seigneurie demande à la haute cour du Dieu suprême l'eau pure de la miséricorde pour les assoifés dévorés du feu de l'avidité et de l'infortune, et abreuve abondamment ce terrain qu'offrent les lèvres sèches, puisqu'elle a une grâce générale et un caractère immense ». Le vent de la compassion s'étant mis à

1. *Çodoûr-i çodoûr.*

souffler dans son cœur béni, et le feu de l'amour s'étant enflammé dans son âme, ses larmes coulèrent sous forme de gouttes ; il se leva, se mit en marche pieds nus depuis la porte du collège jusqu'au mausolée sacré [de ses ancêtres], et après avoir découvert sa tête bénie, il se plaça en face du mausolée de son père ; les gens de la ville, petits et grands, riches et pauvres, se découvrirent également la tête et poussèrent des exclamations et des cris : les gémissements des mystiques parvinrent jusqu'au dessus des deux étoiles Farqadân. Tout à coup, par un effet de la faveur du Créateur, un nuage noir se montra et couvrit la face du ciel ; une pluie intense commença à tomber, en un clin d'œil elle transforma le monde en torrent, et Sulṭân Wéled était toujours dans l'attitude inclinée [de la prière] ; personne ne s'aperçut, étant plongé dans l'ivresse de l'extase, que la pluie tombait au dehors ; or, il plut tellement que la plaine de Qonya fut changée en lac par les torrents des montagnes ; sous l'effet des pleurs des nuages, le monde attristé redevint souriant : jusqu'à près de la prière de l'après-midi, on resta occupé à pleurer et à s'attrister. Ensuite Sulṭân Wéled fit des vœux, remit son turban sur sa tête, se prosterna sur le tombeau de son père, puis s'en retourna au collège ; tous les compagnons, plongés dans la sueur et l'eau de la pluie, allaient en dansant, tête et pieds nus. De nombreuses personnes, détachant de leur taille la cordelière de la négation, ceignirent la ceinture de la sincérité et de l'aveu autour de leur âme, et furent délivrées des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance ; elles parvinrent ainsi au degré de cette splendeur. Louange à Dieu, seigneur des mondes !

630. Le connaisseur de l'éternel, le chéïkh Sa'd-ed-dîn, lecteur du Methnéwî de Sulṭân Wéled [1], nous a rapporté qu'un jour le *noyan* Irendjîn, ayant rendu visite à Sulṭân Wéled, lui posa cette question : « Nos *bakhchi* [2] affirment que les maîtres

1. *Methnéwî-Khâni Wélédî.*
2. Chamanes.

du monde sont au nombre de quarante ; ils y croient fermement. Cette doctrine a-t-elle une réalité et une sagesse? » — « En dernière analyse, répondit le derviche, dans la doctrine de cette communauté, il y a un autre grand Dieu auquel sont soumis et par qui sont commandés ces trente-neuf dieux ; chacun d'eux tire de lui son caractère divin ; ce quarantième dieu est le maître de tous les autres ; aucun n'est plus élevé que lui.

« O jeune homme, les mains sont posées les unes sur les autres pour arriver jusqu'à Dieu, qui est le terme suprême ».

« Il faut que tu le recherches et que tu l'aimes, car tous les êtres ont besoin de lui. De même, il est venu de nobles envoyés pour faire connaître les générosités de ce Dieu et pour inciter les hommes à le servir, à lui obéir, à l'adorer ; ses serviteurs obéissants éprouvent de la jouissance à le servir et parviennent à une situation et à un degré [dans la hiérarchie des êtres]. Le vrai jugement victorieux, la grande sagesse, la voilà. »

Il employa encore un autre exemple. « De même que tes esclaves et les gens de ta maison sont les serviteurs de tes ordres et te reconnaissent comme leur seigneur, tu es aussi le serviteur du Khan qui est ton chef [1], et est lui-même soumis au grand Khâqân [2]. Il est juste, il est obligatoire pour chacun d'eux d'obéir à leur chef, pour ne pas tomber sous le coup des châtiments, et pour parvenir par degrés jusqu'à la cour du souverain suprême. En réalité, ces dieux sont en œuvre par la prédestination, l'action et la volonté de ce [Dieu supérieur], ils exécutent les volontés du grand Dieu et par leur attitude ils expriment cette pensée : *Allah Akbar* (Dieu est plus grand !) ; ils le reconnaissent comme la divinité suprême. De même, tous les prophètes et les saints sont les appariteurs [3] et les courtisans intimes du grand empereur ;

1. L'Ilkhan mongol de la Perse.
2. L'Empereur mongol.
3. *Toûchmâl.*

ils invitent le peuple à le servir ; en vérité, ils y sont parvenus ; ils ont avec eux les arguments du *yarligh* [1] et des firmans, des miracles et du cimeterre, mais d'autres, qui sont les adeptes des diverses religions, qui sont des malades et des imitateurs pleins de fautes et d'erreurs, ont chacun un dieu séparé, une croyance particulière.

« O tes passions qui provoquent les passions ! ô tes dieux qui molestent le [vrai] Dieu ! »

« Donc, l'homme sage et clairvoyant est celui qui se met à la suite des courtisans du Sulṭân et se fait leur ami ; par ce moyen, il s'occupe de bonnes actions et d'obéissance pour trouver accès à la cour du souverain véritable, devenir à son tour un dignitaire rapproché de la personne royale et parvenir à son but, de même que les gens de ton entourage ne restent pas dans les rangs de serviteurs éloignés et méprisés ; car les besoins des hommes sont accomplis par eux, non par d'autres. Ce qu'il faut, c'est de suivre les prophètes et les saints ».

Aussitôt le *noyan* s'inclina et devint un disciple : « Que de fois, s'écria-t-il, j'avais soumis cette question aux savants du monde et aux sages instruits, et jamais une réponse ne m'a été donnée avec cette clarté, comme aujourd'hui. J'en ai été dégoûté, et je suis devenu musulman ».

631. Un jour, nous a dit Sulṭân Wéled, soumettant mes désirs à mon père, je lui dis sous forme de coquetterie : Des cadeaux que tu m'as donnés, des faveurs que tu m'as réservées, je désire en donner un signe ; et ce signe, ce sera que, toutes les fois que vous serez rempli des lumières du Séyyid, je dise qu'à ce moment vous en êtes rempli ; et de même, à tous les instants où vous serez rempli de notre Maître Chems-ed-dîn Tébrîzî, je le dise, et je donne un signe de la réplétion du chéikh Çalâḥ-ed-dîn ; que je redise les signes de la lumière de notre grand Maître : et quand vous serez plein de la lumière de votre propre grandeur, je le dise aussi.

1. Lettres patentes.

Pareillement, toutes les fois que vous étiez rempli d'un chacun, j'en donnais information. Il me répondit : « Oui, par Dieu, tu dis vrai ».

De même, un jour je lui dis : « Cette extase intense me vient de ce que mon Maître est plein de lui-même : par l'effet de cette réplétion, tu es à la fois une fée et un homme ; à ce moment ils seront remplis à leur tour ; les amis, de conduite angélique, seront ivres de la coupe de l'éternité ». Il répondit : « C'est votre propriété, c'est pour vous ; c'est la part de vos amis et de vos enfants ».

632. J'allai un jour, nous a raconté Sulṭân Wéled, en compagnie de mon père, au jardin du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn ; les amis m'avaient fait monter à cheval ; j'allais derrière eux tout doucement, en contemplant le paysage. Je vis mon père, par l'effet de la grandeur divine, devenu une mer et marchant sur la terre au milieu des habitants terrestres. Il me passa dans l'esprit que je coupais en morceaux avec un cimeterre tranchant ceux qui niaient le pouvoir d'un tel souverain et que je les jetais aux chiens en disant : Pourquoi vous détournez-vous d'une telle mer de miséricorde, pourquoi vous opposez-vous à lui ? « O Béhâ-ed-dîn, me dit mon père, cette présomption de ta part est également une épreuve d'en haut, car tu es à cheval, et les amis marchent à pied ; forcément, par le mauvais augure de cette élévation en dignité, tu charges tes inférieurs ; qu'as-tu à faire avec les négateurs et les orgueilleux ? » Et il récita ces vers :

« Que nous fait cette histoire que le bœuf est venu et que l'âne est parti ? Allons ! le moment est délicat, renonce à cette dispute ».

Alors je descendis de cheval, je me prosternai aux pieds du Maître, et je lui demandai pardon. « Cela ne me plaît pas que tu aies dit du mal des négateurs, car tous sont contraints par la volonté [divine]. Il faut espérer que ce défaut les quittera et qu'ils deviendront tels que vous le désirez, par la grâce divine ».

633. Les grands compagnons ont porté à notre connaissance

l'anecdote suivante : J'étais parti un jour du côté de la mosquée de Méràm en compagnie du Maître ; il y fut célébré un concert immense ; ce jour-là le Maître composa sept odes printanières à refrain :

« Viens, car le souverain convoque le faucon de nos âmes : viens, car le berger pousse le troupeau vers la plaine ». Etc.

Ensuite Sulṭân Wéled dit : Gloire à Dieu ! cette ville de Qonya, quels bons champs fertiles elle possède, où la miséricorde brille de ses lumières [1] ! » — « Oui, par Dieu, répondit notre Maître, notre ville de Qonya est une ville grande, joyeuse et bénie : je te l'ai donnée, au témoignage des amis ». Sulṭân Wéled s'inclina et se prosterna aux pieds de son père, qui lui dit : « O Béhâ ed-dîn ! Tant que notre mausolée purifié, tant que les os de notre grand Maître Béhâ-ed-dîn Wéled, de ses enfants, de ses successeurs, de nos amis et de nos compagnons seront dans cette ville, cette contrée ne sera pas un pays de déclin ; le sabot des chevaux étrangers ne la foulera pas ; le sabre de l'ennemi ne sera pas dégaîné contre ce peuple, on n'y versera pas le sang ; elle ne sera pas ruinée et dévastée totalement ; elle ne restera pas vide ; les habitants en seront toujours en sécurité, sains et saufs ; dans l'enceinte de protection du mausolée béni, ils seront à l'abri des vicissitudes du temps, s'il plaît au Dieu très Haut ! »

634. Un jour, disent les nobles compagnons, Sulṭân Wéled avait engagé des ouvriers grecs pour crépir la terrasse du collège ; ceux-ci étaient occupés à pétrir du torchis [2], lorsque Sulṭân Wéled, étant monté sur le toit, considérait leur travail pour voir comment ils s'en acquittaient. Un ouvrier s'aperçut que quelqu'un les regardait ; à voix basse, ils s'excitèrent mutuellement en se disant : « Faites du bon ouvrage, car le Maître nous inspecte ». Ils se mirent au travail avec

1. Dans le texte, antithèse intraduisible entre *sawâd* « noirceur », c'est-à-dire champs cultivés, et *béyâz* « blancheur » et lumière (de la miséricorde).

2. Les terrasses formant toit sont en pisé foulé au rouleau compresseur, et doivent être réparées après chaque hiver.

zèle et y montrèrent leur habileté. Sulṭân Wéled, satisfait de leur conduite, exprima ce jour-là autant de pensées et de formules mystiques qu'on en pourrait rédiger ; il ordonna de leur servir un repas et de leur donner de l'argent, réalisant ainsi ce *ḥadîth* du prophète : « La bienfaisance consiste à adorer Dieu comme si tu le voyais ; car si tu ne le vois pas, lui te voit. » Quand le serviteur sincèrement amoureux, dit-il, a connaissance de la surveillance que Dieu exerce sur tous ses actes et qu'il en est certain, vois que de choses il faut faire et combien il faut montrer d'efforts pour être l'objet de la faveur infinie, obtenir la bonne direction éternelle et être illuminé par la capacité des temps sans fin !

635. Une compagnie de grands personnages, a dit Sulṭân Wéled, était venue rendre visite à mon père, et celui-ci s'était échauffé en expliquant la mystique ; il dit : « O Béhâ ed-dîn, si tu veux être toujours dans le paradis supérieur, deviens l'ami de tout le monde, et ne conserve dans ton cœur la haine de personne. » Puis il récita ces vers :

« Ne recherche pas la prééminence, ne sois pas plus que personne ; sois comme l'emplâtre et la cire, non comme l'aiguillon.

« Si tu veux qu'aucun mal ne t'atteigne de la part de qui que ce soit, ne sois ni celui qui dit du mal, ni celui qui l'enseigne, ni celui qui y pense ».

« En effet, quand tu mentionnes amicalement une personne, tu es toujours content, et ce contentement est le paradis lui-même ; tandis que si tu parles avec inimitié d'un individu, tu es fâché entre lui, et cette fâcherie est l'enfer lui-même. De même, quand tu te souviens des amis, ton cœur s'épanouit de bonheur et se remplit de roses et de basilics ; quand tu parles des ennemis, le jardin de ton cœur est plein d'épines et de serpents, tu deviens ennuyé et fané. Tous les prophètes et les saints (sur eux le salut !) ont fait la même chose, et ont réalisé cette coutume ; forcément, tous les mortels sont soumis à leur immense caractère ; attirés vers eux, ils manifestent de la bonne volonté ; ils sont devenus leur peuple et leurs disciples.

636. Les amis particuliers (que Dieu leur réserve un gracieux pardon !) qui étaient devenus disciples dans les débuts de la manifestation du Maître et avaient pu contempler constamment des signes étranges et des indices du monde mystérieux, nous ont raconté qu'un jour notre Maître était assis sur le sofa du Collège béni ; l'ensemble des compagnons intimes étaient présents ; Sulṭân Wéled se tenait debout à la droite de notre Maître, son frère 'Alâ-ed-dîn à sa gauche ; ils étaient alors tous deux dans la fleur de la jeunesse. Tout à coup deux individus vêtus de vert, venant du monde mystérieux, arrivèrent ; ils saluèrent le Maître, qui se leva ; sans attendre davantage, ils prirent Sulṭân Wéled par la main et partirent ; au bout d'un moment, ils revinrent et le ramenèrent en disant : « Cet illustre enfant est réclamé par les mortels pour assurer la descendance de Béhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu sanctifie son mystère cher !) » Ils prirent alors 'Alâ ed-dîn et l'emmenèrent ; le Maître ne dit rien. Les amis poussèrent des cris et lui demandèrent l'explication de cette scène. « Ils laisseront, répondit-il, Béhâ-ed-dîn Wéled quelque temps dans ce monde pour assurer notre lignage ; quant à 'Alâ-ed-dîn, il mourra promptement. » Il arriva en effet que, du temps de l'absence de notre Maître, Chems-ed-dîn Tébrizî (que Dieu magnifie sa mention !), ['Alâ-ed-dîn] reçut une blessure et mourut ; tandis que Sulṭân Wéled, après la mort de son père, vécut de nombreuses années dans un plaisir parfait, composa trois livres de vers accouplés (*methnéviyyât*) et un volume de poésies qu'il remplit d'idées et de vérités mystiques, ainsi que de merveilleux mystères de l'univers ; il réussit à transformer d'infâmes ignorants en extatiques et en savants actifs ; il expliqua et exposa toutes les paroles de son père au moyen de paraboles étranges et d'exemples incomparables ; il fut le motif de la déclaration que le prophète a faite dans un de ses *ḥadîth*, à savoir que « le fils est le secret de son père » (que Dieu sanctifie leur mystère et verse leur piété sur les mystiques !). Quoiqu'il restât des œuvres et des fils pour

perpétuer le souvenir d'Alâ-ed-dîn, toutefois cette pensée ne s'applique pas à eux ; ils sont restés privés de ces lumières et de cette faveur : « La supériorité est entre les mains de Dieu ; il la donne à qui il veut [1] », afin que les mystiques puissent discerner visiblement la bonne direction de l'être favorisé. C'est ainsi que le poète a dit :

« Moi je donnerai mon cœur à une personne qui vaut une âme ; un clin d'œil en sa beauté vaut tout un monde.

« Je ne donne pas facilement mon cœur à n'importe qui, mais pour un profit utile qui vaille un dommage ».

Il y a une grande différence entre la perle et le caillou, entre la magie et le bâton [de Moïse] ; cela est suffisant pour les gens capables.

637. On rapporte, d'après Sulṭân Wéled, qu'un jour il dit, au cours de ses sermons et de ses explications mystiques : Une ou deux fois, du temps de mon enfance, un péché véniel a été commis par moi, et j'en demandai pardon. Mon père était une fois occupé au concert spirituel ; ce jour-là, il fut pris de troubles considérables, et manifesta de l'échauffement ; tout à coup il s'approcha de moi, me prit par le collet et, me faisant signe avec l'index, me dit : « O Béhâ-ed-dîn ! Ha ! Ha ! Ha ! (trois fois). Après cela, tu sais maintenant. O mes amis, Allah ! Allah ! ne posez pas le pied en dehors de la route des principes de la crainte de Dieu, ne lâchez pas de la main le pan de la robe de la gloire l'un de l'autre ; observez toujours les règles de la politesse, et n'égratignez pas avec l'ongle de la négation le visage de la sincérité ; en effet, si, sur l'intercession d'un grand personnage, on relâche le voleur et on le met en liberté, toutefois on ne le change pas en majordome et en magasinier du souverain ; il ne deviendra jamais l'homme de confiance du sultan. »

« O Emîn-ed-dîn, le théologien, viens ! car toute couronne, tout drapeau proviennent de la confiance.

1. *Qor.*, III, 66 ; cf. LVII, 29.

« Si l'on pardonne au voleur, il sauve sa vie ; mais comment deviendrait il ministre et garde-magasin ?

« Il y a le pardon, mais où est la gloire et l'espoir que le serviteur, par la crainte de Dieu, aura le visage blanc ? ».

« A l'homme raisonnable il suffit d'une indication, mais il n'y a que les savants qui la comprennent ».

638. Mon père, a dit Sulṭân Wéled, m'a raconté un jour ceci : O Béhâ-ed-dîn ! Ma lumière une fois a brillé dans le monde de la puissance ; elle a occupé les divers horizons du monde, de telle sorte que le grand luminaire [le soleil] s'est montré, au milieu de cette lumière, comme un atome.

« Devant ta face, le soleil n'est pas resté [même] un atome ; cela est clair pour tout le monde, comme le soleil. »

« Dans cette situation, je dis au Dieu très Haut : Je me montrerai moi-même à Béhâ-ed dîn. » Une allocution glorieuse me fut adressée : « Ce n'est pas le moment ; maintenant, toutes les fois que tu te verras toi-même, tu auras une sensation agréable ; un moment de plaisir se produira pour toi, et une situation pleine d'agrément descendra sur toi ; sache qu'à ce moment-là, ce plaisir, c'est moi-même.

« Mais, lorsque tu me cherches, cherche-moi vers les joies, car nous sommes les habitants du pays délicieux du monde de la joie. »

639. Les amis sûrs, dépositaires du trésor de la certitude (que la satisfaction de Dieu soit sur eux tous !) nous ont fait connaître que Sulṭân Wéled, durant la dernière maladie du Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu nous éclaire avec sa lumière pure !), était venu lui rendre visite ; il gémit beaucoup, et poussa de nombreuses plaintes : « Après votre départ, s'écria-t-il, que deviendrai-je ! Qui sera le compagnon de mon âme ? Qui aurai-je comme société ? Auprès de qui chercherai-je le pain quotidien de mon esprit ? A qui dirai-je le mystère de mon cœur ? Dorénavant, qui me tiendra compagnie ? Dans cette effroyable séparation, capable d'incendier le

monde, qui sera mon consolateur ? » De ses yeux bénis des larmes de sang coulaient ; il était pris d'une compassion intense, de sorte que tous les compagnons furent noyés dans le nuage des pleurs.

« Il faut aussi qu'une personne sache pleurer sur autrui. »

Cependant le Tchélébî se souleva [sur son lit] et resta un instant assis en s'appuyant sur Sulṭân Wéled : « Mon âme, ma lumière, dit-il, ne te chagrine pas, ne laisse pas entrer en toi aucun souci ; après ma mort, dans toute affaire importante, dans toute difficulté, dans tout imbroglio qui surviendra, et dont tu n'auras pas la solution, je me présenterai à toi sous une forme différente, je viendrai te trouver, je prendrai un corps lumineux, je me manifesterai sous toute espèce de rayons, afin que ta difficulté soit résolue, que le nœud se dénoue, et que tu n'aies besoin d'aucune autre personne ; c'est ainsi qu'au bord d'un ruisseau, dans la contrée du Khorasan, une lumière verte s'est révélée à notre grand maître [Béhâ-ed-dîn Wéled], et grâce à elle, les difficultés où il se trouvait ont été résolues ; toute forme qui se présentera devant toi pour te diriger, sache qu'en réalité ce sera moi ; je ne serai pas un autre, ni la propriété d'un autre ; je te montrerai en rêve mes extases ; tu trouveras par moi tes buts mondains et religieux. » Il a raconté son rêve dans le début du Methnéwî de Sulṭân Wéled ; si tu l'y cherches, tu l'y trouveras ; mais Dieu est plus savant !

640. Les nobles compagnons nous ont fait connaître qu'un grand personnage demanda un jour à Sulṭân Wéled : « Dieu parle-t-il à son serviteur ? » (A plusieurs reprises, il était passé dans l'esprit de cet interrogateur ceci : En quoi gènerais-je Sulṭân Wéled ? Je lui donnerai de l'or, ou je lui remettrai un turban en étoffe indienne de Châch ! Et il était resté dans cette hésitation.) — « Oui, par Dieu, répondit aussitôt Sulṭân Wéled, il lui parle. » — « Comment lui parle-t-il ? » — « Il y avait à Balkh un prédicateur ; c'était un noble saint, un des intimes de Dieu, entouré de nombreux amis et amou-

reux mystiques. Constamment, au milieu du *dhikr*, il disait : Il y a tant de temps que le Seigneur vous parle, mais vous n'entendez pas ; c'est étrange de la part de serviteurs obéissants. » Puis il dit ces vers ;

Quatrain [arabe]. « Tu désobéis à Dieu, tout en manifestant de l'amour pour lui, c'est là une chose impossible, un acte étrange.
« Si ton amour était sincère, tu lui obéirais ; car l'amoureux obéit à celui qu'il aime. »

« Il disait encore : « Allah ! Allah ! Il faut entendre la parole de Dieu, il faut lui obéir. » Tout à coup un derviche se leva et demanda un turban. Un bourgeois[1] était assis dans un coin de la mosquée ; trois fois il voulut lui donner un turban, mais il ne le lâcha pas ; au milieu de ces allées et venues, cet homme se leva en disant : « O notre maître [que Dieu ait pitié de toi !], comment parle Dieu ? Expose-le clairement. » — « Pour un turban, répondit le prédicateur, il ne parle pas plus de trois fois. » Cet homme poussa un cri, tomba aux pieds du prédicateur, et donna au derviche tous les vêtements qu'il avait sur lui ; il devint le disciple de ce prédicateur. Maintenant, ô grand de la religion ! écoute aussi la parole de Dieu, donne ton turban, distribue de l'or ; lorsque tu entendras la parole de Dieu, lui aussi entendra tout ce que tu diras ; il te donnera tout ce que tu désires ; tu trouveras auprès de lui tout ce que tu cherches. » A ce moment, ce grand personnage devint serviteur et disciple en parfaite sincérité. Il est certain que les miracles de ce saint sont infinis, et un reste d'eau[2] provenant de cette mer mugissante est suffisant comme indication, car [le proverbe arabe dit :] « Peu indique beaucoup ; une jointée indique une grande aire couverte de froment. » Si l'on voulait commencer à décrire en long et en large ses vertus et ses stades, ceux-ci ne pourraient être contenus dans le commentaire [qu'on en ferait].

1. *Khâdjè.*
2. *Çabâbè.*

« La parole s'évanouirait, les *qalams* se fatigueraient ».

641. Une nuit, Sulṭân Wéled, au milieu des amis, exposa ce qui suit : « J'étais encore un enfant ; un jour, accompagné de mon père, nous nous promenions dans le cimetière du Méïdân. O Béhâ-ed-dîn, me dit-il, la plupart de ces gens sont morts par l'effet du mauvais œil, parce qu'ils étaient pleins de suffisance, entêtés, et préoccupés d'eux-mêmes ; ils sont morts sous les coups répétés du mauvais œil, ils se sont fondus rapidement; il n'y a pas de mauvais œil comparable, pour faire périr un homme, à celui de la suffisance ». C'est ainsi que le poète a dit :

« Ne regarde pas ta plume de paon, regarde tes pieds, afin que le mauvais œil ne se mette pas en embuscade.

« Comment une montagne glisserait-elle par l'effet du regard des méchants ? Lis sur ce sujet le passage du Qorân [1] : « Ils te feront glisser [par leurs regards] [2] ».

« De même, un coup, une douleur atteignirent l'Élu de Dieu (sur lui bénédiction et salut !) provenant du mauvais œil des chefs Qoréïchites et des maudits Aḥâbîch[3], car sa grandeur et ses miracles dépassaient toute limite ; il avait atteint le *summum* de la perfection, il était victorieux. Sulṭân Wéled reprit : Ces hommes au cœur trouble, à l'œil obscur, dans leur colère, ne pouvaient supporter la vue de son visage, ni prendre du plaisir à écouter ses douces paroles. Mais moi, j'ai à supporter l'effet du mauvais œil :

« Un coup de mauvais œil m'a fait boire un poison ; j'ai reçu des blessures qui usent l'esprit. »

« Je m'inclinai en pleurant, poursuivit Sulṭân Wéled, et je dis : « Est-ce que moi aussi je serai victime du mauvais œil ? » — « Non, répondit le Maître, parce que dans ton jardin

1. *Nobî.*
2. *Qor.*, LXVIII, 51. Cf. Tabarî, *Tafsir*, t. XIX, p. 26 ; Béïdâwî, t. II, p. 351 *Lisân el-'Arab*, t. XII. p. 10 ; *Tâdj el-'arous*, t. VI, p. 373.
3. Lire aussi, au lieu de *Hobéïch* du texte.

on a posé une idée d'ânerie : tu vivras bien, tu mourras bien. Pour ses épines, on ne coupe pas le rosier; car si, chez les grands saints, on rencontre des caractères épineux, on ne les frappe pas à la tête, car cette épine est le désir[1] des coupoles de la roseraie et est cachée sous ces coupoles.

« Nous sommes les épines de cette rose ; ô mon frère, sois-en témoin ; être cette sorte d'épines, c'est une gloire, non une honte ».

« De même le bois des plantes, pour la grâce des plantes et l'aliment de la vie, leur est égal dans la balance ».

« S'il y a un seul défaut dans cent vies, c'est comme le bois dans les plantes.

« Les deux sont égaux dans la balance, car tous les deux sont agréables, comme le corps [et] l'âme ».

642. Le roi des lettrés, notre maître Fakhr-ed-dîn Diw-dest (sur lui la miséricorde !) nous a transmis le récit suivant : Mo'în-ed-dîn le Perwânè avait construit un haut collège dans la ville de Césarée ; il avait l'intention d'y établir comme professeur Qoṭb-ed-dîn Chirâzî, le plus excellent des modernes (que Dieu ait pitié de lui !), et il envoya des messagers dans les diverses régions du monde, pour faire venir les grands personnages de l'Asie-Mineure. 'Alam-ed-dîn Qaïçar, avec ses propres lieutenants, partit pour inviter Sulṭân Wéled, afin qu'eux tous l'honorassent et entourassent Qoṭb-ed-dîn. Le jour de l'inauguration, lorsque tous les savants, les hommes de mérite, les chéikhs et les sages se furent rassemblés, Sulṭân Wéled, assis à la place d'honneur, émit tant de pensées et de vérités que tous en furent confondus, et personne, dans ce discours, n'avait la possibilité de poser les questions *pourquoi* et *comment*. Au bout de quelque temps, il fit signe à Qoṭb-ed-dîn que c'était son tour de parler. Après la leçon, on établit un concert spirituel particulier; ces grands personnages qui étaient présents, demandèrent au Perwânè qu'il priât Sulṭân Wéled de donner

1. *Khârkhâr.*

une séance de *dhikr* ; ayant à plusieurs reprises présenté ses excuses, il s'exprima ainsi : « Dorénavant, nos paroles ne tomberont pas de cette chaire ; la raison des hommes n'atteint pas les minuties subtiles de ces vérités ; ces pensées détruisent leur aperception ; ce que les savants du sens exotérique ont dit pour que le vulgaire comprenne, les perles curieuses qu'ils ont percées, cela est connu dans toutes les sciences, et on les admet tous comme savants de la religion, au point de vue livresque ». Avec une sincérité parfaite, ils firent d'immenses instances et manifestèrent leurs plaintes. Cependant, le vendredi, il monta en chaire, plaça de travers son turban béni, et s'assit. Lorsque les récitants du Qorân aux paroles douces lurent les versets certains [1] et que les lecteurs au chant mélodieux achevèrent les versets dirigés contre les maléfices [2], Sulṭân Wéled récita un prône extrêmement éloquent, et prononça des prières ; ensuite il commença le discours suivant : « J'ai appris de mon chéïkh, mon guide spirituel, ma *qibla*, ma force, mon seigneur, mon appui, ma confiance, séjour de l'esprit dans mon corps, provision de mon jour et de mon lendemain, le parfait entre les chercheurs de vérité, mon maître, ma demeure, mon père, splendeur de la vérité et de la religion, Djélâl-ed-dîn... ». Quand il fut arrivé à ces mots, un tumulte s'éleva du milieu des assistants ; un tapage troubla le peuple, et par suite des cris des mystiques, le bouillonnement de l'assemblée des anges s'apaisa. Cependant le Perwânè déchira ses vêtements, et Qoṭb-ed-dîn Chirâzî ayant défait son turban, le jeta loin de sa tête. Les assistants de la mosquée se levèrent et se découvrirent la tête ; hommes et femmes, un torrent de larmes brûlantes s'échappa de leurs yeux ; il n'y eut pas moyen de poursuivre le prône, et l'audition en fut transformée en concert. Sulṭân Wéled, après avoir redressé son turban, fit une prière et descendit. Le Perwânè, lui ayant baisé la main, lui dit : Si notre maître Béhâ-ed-dîn n'a dit aucune parole,

1. *Moḥkamât*, ceux qui ne sont pas l'objet d'une controverse.
2. *Qawâri'*.

et n'a commencé ni rapport ni commentaire, cela est un miracle suffisant pour démontrer qu'il est le fils bien-aimé de notre Maître, et le successeur de son mystère, la quintessence de la descendance pure du Grand Véridique [Abou-Bekr]; l'âme de tous les conseils, de tous les sermons, c'est son amour, et le résumé des dévotions, c'est notre croyance juste à l'égard des derviches; la considération des membres de cette famille bénie est un devoir pour tous les vrais croyants et croyantes; il faut espérer que le pauvre Perwânè à l'aile brûlée [1] ne restera pas privé de la faveur de ce souverain, et qu'il entrera dans la filière des pardonnés ».

Toutefois, des chéikhs envieux s'occupèrent auprès du Perwânè, en l'absence de Sulṭân Wéled, de médire de lui; ils auraient dit : « Aujourd'hui une terreur s'est emparée de notre Maître Béhâ-ed-dîn; il n'a pas parlé comme il aurait fallu ». Cependant le derviche théologien, le Chéikh Moḥammed Selmâsî, noble chéikh et adepte de la voie ascétique, s'y opposa en ces termes : « Cela ne s'est point passé comme l'ont compris les chéikhs, car la première fois le prédicateur s'est excusé et a dit : Nos paroles ne sont point pour cette chaire, et nos mystères ne sauraient être contenus dans les traditions; n'avez-vous pas vu que quand il a placé son turban à rebours, le monde a été troublé; un grand tapage s'est élevé parmi le peuple, tous les hommes de la surface de la terre se sont tournés vers l'autre monde, des lamentations se sont produites; et lorsqu'il a remis son turban droit sur sa tête, l'assemblée tout à la fois s'est apaisée; ce miracle est suffisant pour les mortels ». Tous se turent et gardèrent le silence. Un d'entre eux aurait dit au Perwânè : Notre Maître, par suite de ses macérations, était pâle de visage; Sulṭân Wéled est [au contraire] tout rouge ». Le Chéikh Moḥammed répondit justement : « Notre Maître était de toute éternité amoureux de la perfection de la beauté divine, et les amoureux ont toujours le visage pâle; tandis que Sulṭân Wéled est,

1. *Perwâne* signifie proprement le papillon de nuit, la teigne qui se brûle à la flamme de la bougie.

depuis sa naissance, l'objet aimé ; ordinairement la bien-aimée a une couleur rouge et des lèvres comme la cornaline du Yémen ».

Le chéïkh Moḥammed quitta cette réunion et vint rendre visite à Sulṭân Wéled, qui le reçut affectueusement, l'embrassa et dit : « Bravo, ô notre Moḥammed ! tu as bien agi, et tu es tombé juste ; tu as bien marché et bien parlé, les choses sont comme tu les as dites ». Le Perwânè offrit comme présents de beaux vêtements d'honneur et des mulets de prix, il distribua des cadeaux à tous les amis, et rendit de multiples services. On dit que ce jour-là il distribua aux savants, aux chéïkhs et aux adeptes de la chevalerie d'Asie-Mineure quatre cents chevaux, mulets et vêtements d'honneur. Que cent mille miséricordes soient sur l'âme pure du Perwânè ! Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes !

« Le glorieux Féridoûn n'était pas un ange, il n'était pas pétri de musc et d'ambre.

« C'est par la justice et la libéralité qu'il a atteint sa bonne renommée ; sois juste et généreux, tu seras Féridoûn [1] ».

Ce grand derviche, Moḥammed Selmâsî, est enterré à Qara-Ḥiçâr Démirlu ; c'est là qu'est son mausolée.

643. « Dans ma jeunesse, a raconté Sulṭân Wéled (et c'est le même Fakhr-ed-dîn qui nous a transmis ce récit), il arriva par hasard que pendant quelques jours je n'eus pas l'occasion de rencontrer mon père, bien que je le désirasse vivement. Tout à coup il me demanda ; j'entrai chez lui et m'inclinai. Plongé dans l'extase, il me regarda d'une manière chaude et intense, de sorte que je perdis l'esprit, et mon père également s'évanouit. Une seconde fois il me regarda d'une manière intense, et s'évanouit encore. Au bout d'un moment, une autre fois, la troisième, il me considéra avec commisération, de telle sorte que je me vis totalement effacé et disparu. Quand je revins à moi, il me dit : « La première

1. Vers célèbres du *Châh-nâmé* de Firdausî.

fois que je regardai Béhâ-ed-dîn, je lui vis une beauté et un état qu'aucune existence ne possède; la seconde fois où je le considérai, je vis une tiare posée sur sa tête, à la manière de Salomon, excessivement belle; la troisième fois, quand je jetai de nouveau mon regard sur lui, je vis un pendant d'oreilles très gracieux suspendu à son oreille. L'interprétation de ces trois regards importants, continua Sulṭân Wéled, dont mon père parla, me fut connue alors et me devint claire, à savoir que la réalité de cette beauté et de cette perfection que mon père avait aperçues en moi, c'était la connaissance de mes mystères qu'il m'avait octroyés; la tiare royale qu'il vit posée sur ma tête, c'était l'ombre de sa faveur qui me protégeait; ce pendant d'oreilles en perles qu'il vit suspendu à mon oreille, c'était le mystère de notre Djélâl-ed-dîn 'Arif qui me doit l'existence. Louanges et grâces à Dieu! Par la faveur générale de mon père, j'ai dans ma tête la mer de la gnose, et sur elle la tiare de la grandeur; j'ai eu un fils aimé comme 'Arif; toutes les sciences exotériques et ésotériques me viennent de la bénédiction de ce souverain de la religion, comme l'a dit le poète :

« L'enfant n'a d'autre science, d'autre sainteté que celles que lui a données son père ».

644. C'est une tradition bien connue et qui a circulé de bouche en bouche, que quand Sulṭân Wéled (que Dieu magnifie son souvenir!) se transporta du monde des apparences en celui des esprits, la terre trembla pendant sept jours et sept nuits sans arrêt; les compagnons pleuraient. Il dit ces paroles : « Tant que le sabre aiguisé n'est pas dépouillé de sa gaîne, il ne coupe pas; maintenant ne vous attristez pas parce que la gaîne de mon corps va se briser, car, s'il est vrai que je serai caché à la vue des profanes[1], en vérité je serai présent auprès des amis spirituels; je ne cesserai de vous contempler et de participer à vos travaux. La dépendance de l'idée par rapport à la forme n'est jamais interrompue jusqu'au jour de la

1. *Maḥdjoûbân*, ceux pour qui le voile n'a pas été levé.

résurrection; continuellement la forme est un manteau qui recouvre la durée de l'esprit, sans qu'on s'en explique le comment. C'est ainsi que le poète a dit :

Quatrain. « Je dépouillerai ma forme extérieure, je me rendrai auprès du souverain, dont la splendeur m'illumine, dont la main m'a formé.

« Lorsque je partirai, ô mon frère! ne dis pas : Il a été anéanti; car je suis présent dans la rangée des âmes, si je reste voilé pour toi ».

645. Le souverain des mystiques, le Tchélébî 'Ârif (que Dieu sanctifie son puissant mystère!) a raconté ce qui suit : « Mon père, Sulṭân Wéled, tomba un jour très malade et s'alita; tous les amis avaient désespéré de sa vie. Cependant ma mère, Fâṭima-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle ainsi que de son père!) était assise, attentive, au chevet de mon père et gémissait à voix basse. Tout à coup mon père ouvrit les yeux et dit : « O Fâtima-Khâtoûn, prends le deuil [1] et deviens joyeuse, car je m'en vais; c'est le moment du départ ». « Non pas, répliqua ma mère, que cela soit loin de vous! J'ai vu que tu ne partais pas et que tu reviendrais à une très bonne santé; je mourrai d'ailleurs avant vous et vous m'enterrerez de vos propres mains; ne vous préoccupez pas, et tenez tranquille votre esprit béni. » Mon père reprit avec effort : « Non, puisque assurément je m'en vais ». — « Non, par Dieu, dit ma mère, tu ne t'en vas pas; au contraire, tu épouseras deux autres femmes; l'une d'elles te donnera un cher fils, l'autre t'en donnera deux. Et voici, j'aperçois avec l'œil de la certitude tous les trois jouant autour de toi, courant en t'appelant : Papa! et faisant des manifestations ». Mon père s'en défendait toutefois. Au bout du septième jour, mon père guérit complètement. Une année se passa; Nouçrèt-Khâtoûn mit au monde Tchélébî 'Âbid; Sunbulè-Khâtoûn enfanta Amîr Zâhid et Sulṭân Wâdjid. Cela arriva comme ma mère l'avait dit.

1. *Halâl kon.*

646. On rapporte encore que du temps de Ghazan-Khan (miséricorde de Dieu!), Apichqâ-Noyîn[1] avait été chargé de gouverner l'Asie-Mineure; il était extrêmement bienveillant pour les sujets [de l'empire mongol] et équitable: on l'appelait le prophète glabre; c'était un homme plein d'autorité, musulman, généreux, de croyances orthodoxes. Un jour, il était venu rendre visite à Sulṭân Wéled: quand les amis eurent lu le Qorân et psalmodié les mystères, Sulṭân Wéled s'occupa d'exprimer des pensées et des vérités; les compagnons poussaient des cris et approuvaient. Cependant Apichqâ posa la question suivante: « Pendant que vous exprimez des idées et que vous les commentez, pourquoi cette assemblée pousse-t-elle des cris et des gémissements, et pleure-t-elle? Que voient-ils pour être ainsi? » Sulṭân Wéled répondit: « Dans cette situation, c'est comme si un messager venait de la part de l'empereur actuel et t'apportait la bonne nouvelle que le grand Khan te réserve une faveur, et t'a accordé une gratification[2]: n'est-ce pas que, de joie, tu éprouveras une sensation agréable, tu feras des actions de grâces, et tu donneras des témoignages de reconnaissance? Le fait est que les prophètes et les saints (salut sur eux!) ont apporté la parole de Dieu par manière de truchement; ils manifestent les mystères lumineux de Dieu; ils annoncent la bonne nouvelle que Dieu est désireux de les voir et les aime; que constamment l'Être suprême et miséricordieux les convie pour leur donner le paradis, les houris, les pavillons, le vin pur, pour leur montrer sa face; les amoureux mystiques, dans leur extrême joie, en font des remerciements, en imposent la reconnaissance à leurs âmes, s'inclinent et poussent des cris, pour que les troupes du démon envieux soient mises

1. Ms. 114, f° 244 v°, *Apichghâ-ï noyin*; d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 228, *Apischca* (vers 698-1299); cf. p. 239.

2. *Souyourghâmichi*. Sur ce mot turc-oriental, voir Quatremère, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 142, note 22. L'expression *souyourghâl*, dérivée de la même racine, était encore usitée en Perse sous les Çafawides pour désigner un fonds de terre concédé par le roi (Chardin, *Voyages*, t. II, p. 289; Kæmpfer, *Amœnitates exoticæ*, p. 47).

en déroute, et que les amis des anges expriment leur joie. En effet, chez l'homme, la souffrance et l'extase enfantent un cri et un appel, involontairement ; premièrement (ce dont Dieu nous garde !) en cas de deuil ; secondement, en cas de félicitations. Maintenant, les cris de nos amoureux mystiques proviennent de leur extrême joie et de l'abondance des félicités. De même, quand deux armées parfaitement équipées se trouvent en face l'une de l'autre, l'une musulmane et l'autre infidèle. C'est constamment que les adeptes de la vraie foi, pratiquant la prière canonique et proclamant que Dieu est le plus grand, font des charges, afin que, une terreur s'emparant du cœur des infidèles par suite de l'effroi qu'ils inspirent, ceux-ci soient défaits. L'armée des suggestions diaboliques et des impulsions concupiscentes, d'instant en instant, attaque le cœur des disciples sincères, pour détruire leur tranquillité, piller leur dévotion. Mais quand ceux-ci écoutent, dans la sincérité de leur esprit, les explications de leur directeur spirituel, une lumière, une visibilité, provenant de cette explication, apparaissent dans leur âme ; ils se voient dans cet état, et aperçoivent le démon lapidé par les pierres qu'on lui lance ; par suite de cette splendeur, ils poussent des cris ; ils manifestent leur contentement et leur joie ; ils se prosternent pour remercier Dieu ». Immédiatement Apichqâ s'inclina, devint disciple, et à titre de remerciement, fit présent de mille dinars.

647. D'après les compagnons du Collège saint (que Dieu sanctifie leur esprit !), il a été raconté que le haut personnage nommé Moḥammed-beg, fils du Khvâdjè Çadr-ed-dîn Balîfidhoûnî[1], qui était devenu roi de la capitale Qonya et jouissait d'une grande considération, s'était un jour fâché contre quelqu'un : il ordonna qu'on le châtiât ; cet infortuné,

1. La première lettre n'a pas de point diacritique dans le ms. 114 ; cette graphie a été restituée par conjecture Elle paraît se rattacher à Boliwadin, Polybotum des Byzantins, près de Qara-Ḥiçâr-i Çâḥib (vulg. Afyoûn Qara-Ḥiçâr), sur laquelle on peut voir Texier, *Asie-Mineure*, p. 448 a ; 'Ali Djéwâd, *Djoghrafiya Loghati*, p. 216.

craignant pour sa vie, s'enfuit et se réfugia dans la maison de Sulṭân Wéled, où il se cacha. Ce Moḥammed-beg, mû par sa colère et sa déraison, la présomption de sa dignité et la suffisance de sa suprématie, tira son sabre, entra, à la suite de cet individu, dans le harem de Sulṭân Wéled sans respecter la politesse ni la considération due au saint personnage, saisit l'individu par les cheveux et l'entraîna dehors. Sulṭân Wéled, gardant le silence, ne dit rien. Cependant, par un effet de la toute puissance divine, Moḥammed-beg fut pris par la colère des hommes; en dix jours, de la totalité de cette famille et de ce clan, il ne resta personne; tous moururent de mort subite, tant hommes que femmes, à tel point qu'il ne resta même pas un chat dans leur maison. L'histoire de leur disparition et de leurs malheurs a été dite et écrite pour servir d'exemple aux mortels : c'est le mauvais augure de la conduite impolie qui détruisit leur famille.

« O profane, ne mets pas audacieusement le pied devant les hommes de Dieu ; sinon ta tête s'en ira !

« Ne te présente pas sans bouclier devant cet acier dur comme le diamant, car le sabre n'a point honte de trancher ! »

De tout ce groupe, il n'échappa que Mo'în-ed-dîn Yekdérè, disciple sincère et ami loyal. Sulṭân Wéled fut toujours plein de regrets [de ce qui était arrivé] : « Dieu soit exalté ! disait-il, que c'est une situation blâmable que de se montrer impoli et insolent envers la famille des saints ! Que de villes, que de mondes ont été ruinés par le mauvais augure qui s'attache aux impolis ! »

648. Une tradition nous apprend que la sainte de Dieu sur la terre, Gérâmânâ[1] [Dieu soit satisfait d'elle], qui était la nourrice de Sulṭân Wéled, et devint célèbre dans le monde par ses miracles étranges, s'assit un jour dans sa cabine d'isolement, à l'époque où notre Maître avait envoyé [ses fils] Sulṭân Wéled et 'Alâ-ed-dîn à Damas pour y étudier les

1. Ce nom semble cacher un surnom grec, γέρη μάνα « vieille mère » (cf. παραμάνα « nourrice »).

sciences exotériques, et que déjà un long temps s'était passé sur cela. Elle nettoyait des carottes et des navets, et gémissait sur l'absence de Béhâ-ed-dîn Wéled et d' 'Alâ-ed-dîn ; elle énumérait leurs qualités. Elle vit venir deux anges, qui la mandèrent auprès de Dieu. « J'ai affaire, je ne puis vous suivre, dit-elle, je suis occupée à gémir sur la séparation d'avec Béhâ-ed-dîn. » Les anges partirent, puis revinrent en disant : « Il faut absolument venir ; Dieu le très Haut t'appelle. » Quand ils insistèrent, la pauvre très sincère dit : « O mes yeux, pleurez ! O ma langue, continue ta mélopée ! O ma main, ne quitte pas ton ouvrage ; jusqu'à ce que j'aille auprès de Dieu et que je revienne, continuez toutes deux de travailler ! » Cela se passa comme elle l'avait dit. Lorsque ce qui est le principe [c'est-à-dire l'âme] se rendit auprès de Dieu et revint, il trouva les membres du corps dans la même situation qu'elle avait dite. Ayant revu les choses telles quelles, dans son contentement elle prit son corps entre ses bras et dit :

« A chaque instant je trouve dans mes bras le parfum de mon amie; comment ne prendrais-je pas moi-même toujours entre mes bras ? »

649. Sultân Wéled, au moment où il partit vers le monde où il n'y a pas acception de lieu, disait ces vers pendant que les amis gémissaient :

« Il y a des ruisseaux dangereux ; ne va pas de tout côté ; prends garde, fais attention, ne va pas vers tout ruisseau. »

Il dit encore :

« Je dis : Deux grenades sur une poitrine ! Elle répondit : C'est sur moi.
Je dis : O mon idole, tu es un sapin ! Elle répondit : Aie peur !
Partout où tu iras, m'emmèneras tu? Elle répondit : Je t'emmènerai.
Je lui dis : Que poseras-tu sur ma poitrine ? Elle répondit : La mienne ! »

La nuit où il trépassa, il dit encore ce vers :

« Cette nuit-ci est celle où je verrai la joie : nous comprendrons ce que c'est que d'être délivré de sa personnalité ! »

Puis il rendit l'âme. Pendant sept jours consécutifs, une lumière intense s'éleva depuis la coupole du mausolée saint jusqu'au sommet des cieux et au zénith d'Arcturus ; tous les hommes, petits et grands, purent la contempler ; les aveux des amoureux mystiques en furent augmentés dans la proportion d'un à mille.

Les amis de la clairvoyance, les frères du mystère nous ont dit que cette lumière était Tchélébi 'Ârif qui prit cette forme lorsqu'il s'assit sur le trône béni et éclaira le monde, car il apportait ensemble la lumière de sept saints.

Ce fut dans la nuit précédant le samedi 10 redjeb 712 (15 novembre 1312) qu'il trépassa et versa ses révélations sur les mystiques !

650. Du temps de Sulṭân Wéled, ainsi qu'on le raconte, le fils d'un grand personnage mourut ; sur l'indication de sa mère et de son père, on fit venir des récitants afin de dire des poésies mystiques à son cortège funèbre ; toutefois Akhî Aḥmed, [surnommé] *'anoûd* « l'opiniâtre », s'y opposa et ne permit pas aux récitants de dire la moindre chose ; il prétendait que c'était une innovation, interdite par la loi religieuse. Sulṭân Wéled, étant survenu inopinément, demanda : « Pourquoi nos récitants ne psalmodient-ils pas ? pourquoi ne se livrent-ils pas à des démonstrations de joie à l'occasion de la rencontre des âmes et de Riḍwân[1] du paradis ? » Saisissant fortement, en même temps, la main d'Akhî Aḥmed, il lui dit : « O Akhî Aḥmed, c'est un très grand personnage qui a posé les bases de cette construction, et l'a jugée licite ; il faudrait un plus grand que lui pour détruire et changer cette règle ; cette coutume ne disparaîtra pas du milieu des mystiques jusqu'au jour de la résurrection ; pourquoi te mets-tu toi-même à la torture, te donnes-tu de la peine, et te frappes-tu toi-même du sabre des saints ? » Cet infortuné, silencieux,

1. Nom de l'ange qui est le portier du paradis.

ne dit rien ; cependant, des çoûfis qui se trouvaient présents allèrent rapporter ces paroles au Chéïkh-el-islam Çadr ed-dîn (miséricorde sur lui!) ; celui-ci leur dit : « C'est notre Maître Béhâ-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui!) qui a raison ; les choses sont comme il les a dites ; cela ressemble à ce qui est arrivé à un khalife qui avait demandé à un mystique lequel était le plus grand, de Djonéïd ou d'Abou-Yézîd [Bastâmî]. « Il faudrait un plus grand qu'eux, répondit le mystique, pour connaître le détail de la supériorité et de la grandeur respective de ces saints. » Les belles innovations des saints sont comparables aux coutumes instituées par les prophètes ; il n'est pas possible de les supprimer. » Lorsqu'on revint des obsèques de ce jeune homme, Sulṭân Wéled dit : « Il reste sept jours de vie à Akhî Aḥmed, pour que son tumulte s'apaise. » Il arriva comme il l'avait dit ; mais Dieu sait mieux la vérité !

CHAPITRE VIII

Biographie du souverain des mystiques, argument des clairvoyants, Pôle des abdal et des autad, Djélal-ed-dîn Férîdoun, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Mohammed, le mystique de Balkh [Amir 'Arif].

(Que Dieu nous aide par ses efforts et nous rende éternels par la lumière de son grand-père!)

651. Les amis confidents nous ont fait connaître que dans la première jeunesse de Sulṭân Wéled, celui-ci eut beaucoup d'enfants de Fâṭima-Khâtoûn, fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu rafraîchisse leurs âmes!); la plupart de ceux-ci mouraient à six, à dix mois, à un an, plus ou moins; son cœur béni était très douloureusement affecté de ces tristesses et de ces regrets. On dit que Sulṭân Wéled était encore célibataire [1] lorsque notre Maître avait, dans le monde de l'esprit, suspendu à son oreille bénie un pendant venu de l'au delà; il avait une personnalité telle que l'essence de cette fraîcheur des yeux devenait visible et aidait à son extase.

On raconte, d'après Sulṭân Wéled (que Dieu magnifie sa mention!), l'anecdote suivante : « Une nuit, mon père, selon sa coutume ancienne, procédait à la prière surérogatoire des vigiles prévues par ce passage du Qorân : « Ou bien est-ce celui qui pratique le *qonoût*, au milieu de la nuit, prosterné ou debout? [2] »; quant à moi, je m'étais couché, ainsi que la mère [future] de 'Arif, à la tête du lit; tout à coup, j'eus envie d'avoir commerce avec elle. Ensuite mon père me dit, une fois le jour arrivé : « O Béhâ-ed-dîn, qu'as-tu perdu là? Que cherches-tu? Peut-être est-ce Amîr 'Ârif

1. *Modjèrrèd*; voir une note de Defrémery, *Gulistan*, p. 81, n. 2.
2. *Qor.*, XXXIX, 12.

que tu cherches? Il est à espérer que tu as formé une nouvelle espérance? » Je m'inclinai, et mon père s'en alla. C'est cette fois-là que Fâṭima-Khâtoûn devint enceinte de ʿÂrif (que Dieu soit satisfait de lui !).

652. L'agréé des Pôles, Sîrâdj-ed-dîn Tatarî (que Dieu élève son degré !), qui était du nombre des agréés de notre Maître, nous a raconté ceci : « Un jour, notre Maître m'avait appelé auprès de lui et m'avait dit : Va, et transmets notre salut à notre Fâṭima-Khâtoûn ; dis-lui de ne pas agir ainsi, et de conserver son fruit; aurait-elle honte de notre descendance? Grand Dieu! Ce voyageur venu du monde où n'existe pas l'acception de lieu vers le centre du lieu, est une âme noble, douce, plaisante, très grande; garde-la avec une sincérité parfaite, afin que l'on te conserve. » On dit que cette dame eut douze enfants de Sulṭân Wéled, ou treize, qu'ils périrent et rejoignirent leurs prédécesseurs. Leur mère compatissante brûlait du désir d'avoir une descendance honnête, et se plaignait de la douleur que lui causait ce souci; avec un zèle complet elle prenait toutes sortes de remèdes, et faisait des mouvements violents et inconsidérés pour arriver à détacher l'ovaire fécondé. Dans cette dernière gestation, elle avait pris à plusieurs reprises des remèdes efficaces, mais n'avait pas réussi à faire cesser cet état. Lorsque Sirâdj-ed-dîn lui donna, sur l'indication du Maître, la bonne nouvelle de la venue de ʿArîf, joyeuse de voir l'arbre produire un fruit, elle renonça à son intention et s'occupa de l'éducation de cet enfant ; elle évita les mets lourds; elle sacrifia des victimes et distribua des aumônes aux nécessiteux. Quand l'enfant, venu du monde de l'éternité, avec un horoscope heureux et à une heure bénie, posa le pied sur la plaine de l'existence, c'était le dimanche 8 dhou'l-qaʿdé 670 de l'hégire (6 juin 1272), avant la prière de l'après-midi.

Lorsque, sorti du sein de sa mère, il posa le pied sur le dos de la terre, et qu'il illumina le monde de sa lumière mahométane, avant qu'il eût frotté de sel [1] cette mer de

1. *Nèmek-soûd.*

beauté, notre Maître, se hâtant, entra par la porte du collège comme une pleine lune brillante, et dispersa une poignée de pièces d'or sur la tête de Fâṭima-Khâtoûn ; il demanda l'enfant nouveau-né, le reçut de la main de Fâṭima, l'enroula dans sa chemise bénie, le plaça dans sa manche, posa le pied dehors et partit. Ayant insufflé en lui ce qu'il devait faire, dilatation de la poitrine, versement de lumière, distribution de joie et de tranquillité, participation de gaieté, il le rapporta dans le premier tiers de la nuit et le remit aux mains des dames ; on dit qu'il le confia aux soins de Laṭîfè-Khâtoûn, mère de Girâgâ.

Il avait noué également quelques pièces d'or dans un coin de la chemise ; les changeurs de la ville n'avaient jamais vu de dinars de cette espèce. Girâgâ conserva pendant des années cette collection, à titre de bénédiction. On dit que le capital employé au trousseau de Moṭahharé-Khâtoûn et de Chéref-Khâtoûn était de ces mêmes dinars, et que le montant en était de trente dinars et deux *mithqâl*.

« Que dis-je ! c'étaient des pièces frappées par l'atelier divin, dont le cours ne baisse jamais ; il est éternel ».

Aussitôt Sulṭân Wéled se présenta en face de notre Maître et s'inclina ; les compagnons firent des démonstrations de joie. Ce jour-là le Maître manifesta de grands troubles ; il y eut assemblée et concert pendant trois jours et trois nuits. C'est alors qu'il composa le *ghazèl* commençant par ces mots :

« Si le jardin avait connaissance de lui, il sortirait de la branche de l'estragon ; si la raison était informée de lui, il viendrait de la source de l'Oxus ». Etc.

Le sultan de l'époque, les ministres d'alors, les grands de ce temps firent tant d'actions de grâces, envoyèrent tant de cadeaux, rendirent tant de services qu'on ne pourrait les expliquer.

653. On raconte qu'un jour notre Maître dit : « O Béhâ eddîn, je vois dans cet enfant la lumière de sept saints ; le Dieu

très Haut a donné ces lumières pour compagnes à son âme ». Sulṭân Wéled s'inclina et dit : « La vôtre aussi. » — « Oui, et la mienne aussi ». C'est-à-dire que l'enfant réunissait les lumières de Béhâ-ed-dîn Wéled, du Séyyid Borhân-ed-dîn, de notre Maître Chems-ed-dîn Tébrîzi, du Chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, de Djélâl-ed-dîn Roûmî et de Sulṭân Wéled. « Il est vrai, ajouta le Maître, que notre 'Ârif réunit en lui les lumières des Pôles, il est aimé par les âmes des gens de cœur; maintenant, que son nom soit Féridoûn, car c'est le nom du père de sa mère ; vous, adressez-lui la parole en l'appelant Amîr 'Ârif, de même que Béhâ-ed-dîn Wéled m'appelle le Maître ; jamais il n'a dit mon nom ; le jet de pièces d'or spirituel que je ferai sur lui, que ce soit mon surnom. » Cela veut dire qu'on écrivit Djélâl-ed-dîn Amîr'Ârif. Il dit alors ce *ghazèl* :

« Que ce Féridoûn soit béni pour nous, car il deviendra le souverain de la religion,

« Brillant, éclatant comme la lune au ciel, plein d'un sucre doux comme la canne d'Egypte.

« Que Ch'abdîz [le cheval noir de Khosrau Parwîz], avec la fortune pour lui, joue au polo dans la lice du bonheur.

« Que l'amour et la pureté sans haine de Féridoûn apparaissent dans le signe de la félicité, comme la lune.

« Le sabre de la grandeur et de la puissance de Féridoûn couperont au souci le cou, comparable à celui de Zoḥḥâk.

« Louange à Dieu ! maintenant, dans le pavillon de la fortune, que s'augmente la dignité et la pompe de Féridoûn !

« Sa mère l'a mis au monde le mardi, à la date de l'année [six cents] soixante-dix,

« Dans le mois de dhou 'l-Qa'dè, le huitième jour, deux heures après la prière de midi.

« Comme il est de la lignée et de la race des Chosroès, Féridoûn est aimé comme l'a été Chîrîn [amante de Khosrau Parwîz].

« Du côté de sa mère comme de celui de son père, il est un roi d'illustre origine ; Féridoûn vient du paradis comme les houris aux yeux noirs.

« Quand il deviendra intelligent et relèvera la tête, Féridoûn applaudira à mes vers !

« Que sa vie dure des milliers d'années ! Féridoûn, dis : Ainsi soit-il, de toute ton âme ».

654. Les grands compagnons, tels que le Tchélébî Chems-ed-dîn, le Tchélébî Bedr-ed-dîn, le Tchélébî Djélâl-ed-dîn, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî, et d'autres que Dieu élève leurs degrés !, nous ont raconté ceci : Un jour, notre Maître se promenait dans la cour du collège béni, et exprimait des pensées ; tous les compagnons étaient là, les uns assis, les autres debout. Tout-à-coup, une femme, tenant un berceau sur sa poitrine, sortit du lieu de l'assemblée et le porta à la maison de notre Maître. Celui-ci lui dit : Quel est ce berceau ? Elle répondit : C'est celui d'Amîr 'Ârif. Apporte-le, dit le Maître. Quand on l'eut apporté, il enleva, de sa main bénie, le voile qui recouvrait le berceau et se mit à regarder, d'un regard favorable, dans ce berceau : cet enfant à l'allaitement, par l'effet d'une création merveilleuse, s'agita en face du visage de son illustre grand-père. « Dis, ô 'Ârif, Allah ! Allah ! » prononça le Maître. Immédiatement, par la volonté de Dieu qui a donné à l'homme l'élocution et la vie, l'enfant, d'une langue claire qui rappelait le Messie [parlant dans son berceau], se mit à articuler le nom d'Allah, de telle sorte que tous les amis l'entendirent ; des cris s'élevèrent de la poitrine des compagnons, et la plupart d'entre eux s'évanouirent de terreur à la contemplation de ce phénomène. L'enfant répéta le nom de Dieu jusqu'à trois fois. Ensuite le Maître le baisa sur sa bouche bénie, il fit de lui la *qibla* de la tribu des mystiques [1]. « Dorénavant, dit-il, notre 'Ârif est le chéïkh véridique, il mérite le mystère et la joie ; il marchera dans la perfection depuis le berceau jusqu'au tombeau ». Puis il récita les vers [arabes] suivants :

« Il parle dans le berceau, par le bonheur de son grand-père : c'est une preuve éclatante de la noblesse de son origine.

« Le croissant, quand il verra sa croissance, sera assuré de le voir pleine lune dans sa scintillation ».

1. Jeux de mots dans le texte sur *qobla*, *qibla* et *qabîl*.

Les compagnons parfaits, reconnaissant ʿÂrif comme le chéïkh parvenu au stade suprême, l'honoraient et le magnifiaient. On dit qu'au moment où il articula le nom de Dieu, il avait six mois. C'est à cette occasion que le roi des professeurs, Tâdj-ed-dîn ben Naqîb, a dit :

« Dans la forêt de la vie, lorsque le lion atteint le jeune guépard, d'où vient à celui-ci la force et l'effort ?

« Comment pourrait-il être abrogé par un rapport et un ordre, ce diplôme impérial du khalifat qui lui arrive dans le berceau ? »

655. Fâṭima (que Dieu soit soit satisfait d'elle !) a raconté un jour ce qui suit : « Lorsque notre grand maître posa le pied, en quittant ce monde vil, dans celui dont on ne connaît pas le comment, mon cœur, à la suite de la séparation d'avec lui, devint comme une forge embrasée ; nuit et jour, je n'avais ni tranquillité ni repos par suite de mes plaintes, de mes gémissements, de mes insomnies, étant donné les faveurs abondantes qu'il m'avait réservées depuis ma jeunesse jusqu'à ma vieillesse : il se montrait comme un souverain et un père ; je craignis de périr à raison de ce chagrin. Pendant trois nuits et trois jours, je ne me rendis pas auprès d'Amir ʿÂrif, et je ne lui donnai pas de lait ; lui non plus, comme Moïse, n'accepta le lait d'aucune autre nourrice ; il ne prit rien. Une nuit, je vis en songe notre Maître qui, des créneaux de l'Empyrée, me faisait un signe et disait : « O Fâṭima-Khâtoûn, pourquoi gémis-tu avec effort et pousses-tu des plaintes ? Si ce que tu fais est pour moi, [sache que] je ne suis allé nulle part ; cherche-moi dans le berceau d'ʿÂrif, car j'y suis ; les rayons de ma lumière tombent sur lui, et mon mystère est sur lui. » Effrayée par cette indication, je m'éveillai, et le lait commença à couler de mes seins, mouillant mes vêtements ; ma poitrine se mit à s'attiédir[1] ; on eût dit qu'il me tirait du monde de la compression vers le monde de la dilatation ; une nouvelle vie se glissa dans le mystère de mon être, je me levai immédiatement, m'appro-

1. *Khalîchî.*

chai du berceau d''Ârif, et pris ses vêtements ; l'enfant avait ouvert ses deux yeux et me regardait ; en souriant, il fut agité, et de ses yeux bénis, pleins de la lumière de la splendeur du Maître, il commença à briller sur mon âme ; mes forces ayant disparu, je poussai un cri et m'évanouis. Ensuite, lorsque je revins à moi, j'aperçus dans ses yeux, tumulteuse, la mer de lumière de notre Maître, et je vis que de ces flots lumineux, des milliers de perles cachées qui étaient des pensées, se manifestaient ; en toute sincérité, je me prosternai aux pieds du berceau d''Ârif et je devins son disciple. Je fis de son amour la direction de mon âme, et celle-ci, qui était inquiète, fut rassurée ; jusqu'à la fin de l'époque, je ne sortis pas de l'engagement de ce pacte, et avec un désir entier je me consacrai entièrement au service d''Ârif, soit en voyage, soit à domicile.

656. L'anecdote suivante est racontée par notre Maître Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî (miséricorde de Dieu sur lui !) : Un jour, en compagnie du vicaire de Dieu, Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu magnifie sa mention !), j'étais venu au collège pour rendre visite au Maître. Je m'aperçus tout-à-coup que la porte du jardin était ouverte ; le Maître avait installé Tchélébî Amîr 'Ârif sur une petite voiture que traînait le domestique. Cependant le Maître se leva, plaça sur son épaule bénie la corde de la voiture, la tira en disant : On peut devenir le petit bœuf d''Ârif. Alors le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, imitant le Maître, prit également une extrémité [de la corde] ; ils firent tourner la voiture une ou deux fois dans la cour du collège ; Tchélébî 'Ârif souriait doucement et se livrait à des facéties. « Caresser les petits enfants, dit le Maître, c'est pour les mahométans un héritage de notre roi de la loi religieuse, sphère de la lune de la vérité (que Dieu le bénisse et le salue !) ; il a dit lui-même : « Celui qui a un enfant, qu'il se fasse enfant pour lui » [1].

A chaque nouvel enfant, le père fait *tî tî*, quand même sa raison saisirait la géométrie du monde.

1. Cf. 'Abd-er-Ra'oûf el-Monâwî, *Konoûz ed-daqâïq*, p. 146.

« Lorsque je suis occupé d'un enfant, il me faut employer son langage. »

Dans cet ordre d'idées il raconta l'histoire suivante : « Ḥasan et Ḥoséïn jouaient un jour à la porte de la cellule de l'Envoyé de Dieu ; tout à coup un Bédouin, monté sur un dromadaire, passa ; il avait beau frapper son chameau, celui-ci regimbait ; les enfants riaient et s'amusaient ; tous deux, éclatant de rire, vinrent devant le prophète et lui racontèrent l'aventure de l'Arabe et de la résistance du chameau. Le prophète, dans sa parfaite générosité, se leva rapidement et plaça sous son cou le bord de son turban béni ; celui-ci devint posé de travers ; Ḥasan et Ḥoséïn (que Dieu soit satisfait d'eux !) montèrent à califourchon sur son dos béni, en riant, tandis que le prophète courbé en deux, se promenait dans la cour de la maison ; à plusieurs reprises, il faisait des écarts à droite et à gauche, et les enfants riaient. » Puis il cita ce *ḥadîth* : « Quel beau chameau que votre grand-père, quels beaux cavaliers que vous deux ! » Maintenant nous disons et faisons la même chose à l'endroit de notre ʿÂrif. »

657. Les grands compagnons (que ce soit bon pour eux, et belle demeure !) ont raconté que Tchélébî ʿÂrif (que Dieu rafraîchisse son âme !), dans son bas-âge, n'avait pas d'égal en beauté et en splendeur ; il était comme une perle sans prix ; on l'appelait le second Joseph, comme on l'avait dit de Béhâ-ed-dîn Wéled, pour la beauté et la perfection ; son grand-père lui-même parlait ainsi :

« Un jour, passaient auprès des cabarets des individus uniques dans la croyance à la métempsychose.

« Ils juraient, dans leur croyance, que c'était le Joseph d'Egypte qu'on avait ramené à la vie. »

Dans son âge le plus tendre, la beauté de sa forme était à un tel degré que personne ne pouvait une seconde fois jeter les yeux sur son visage béni ; à cette époque, il annonçait diverses sortes de miracles et de mystères de l'âme ; tout ce qu'il disait s'accomplissait. Sa situation était célèbre au milieu du peuple.

658. Sulṭân Wéled nous a fait savoir ceci : J'étais assis un jour à la porte du Collège, avec de nobles compagnons ; nous aperçûmes 'Ârif qui avait attaché à une corde un os de la tête d'un bœuf et le traînait. Je l'interrogeai : O Amîr 'Ârif, que fais-tu ? Il répondit : C'est la tête de l'émir Orkodî. Lieutenant du Sultan, cet Orkodî avait construit un collège à Sîwâs ; c'était un homme riche et adonné à ses passions ; naturellement bas dans son obéissance, il niait l'importance de notre famille ; au bout du troisième jour, on le mit à mort, on pilla les biens de son clan. 'Ârif avait alors cinq ans. Chaque fois, il apportait de la terre dans le pan de sa robe et construisait un tombeau en disant : « Ceci est pour un tel. » Après quelque jours cette personne mourait. Cette situation n'était pas un effet du hasard. Il le faisait continuellement et donnait ainsi des ordres.

659. Les grands compagnons nous ont rapporté qu'un jour, il était entré dans le collège de notre Maître, avait jeté son *férédjé* dans le *miḥrâb* et se tenait debout, disant la prière des funérailles. Que fais-tu ? lui demanda Sulṭân Wéled. « J'accomplis la prière pour mon chéïkh le Tchélébî Hosâm-ed-dîn. » Or, ce jour-là, le Tchélébî était dans son jardin, en bonne santé et en belle humeur, avec ses compagnons. Tout à coup un incident étant survenu, on le ramena malade dans la ville ; neuf jours après, il mourut.

Ce genre de miracle, cette manière de connaître les pensées secrètes, ces manifestations des mystères cachés étaient infinis chez Amîr 'Ârif.

« Devant lui, le secret de chaque pensée était comme un flambeau à l'intérieur d'un globe de verre.

« Aucune pensée secrète ne lui restait voilée ; il commandait au contenu des cœurs »

« Assis un jour à la porte du Collège, nous a raconté Sulṭân Wéled, je vis un petit garçon passer tenant un bol de *hérisé*[1]

1. Potage fait de froment et de viande bouillie ; cf. Abou-Isḥâq Ḥallâdj Chîrâzi, *Diwân-i at'imè*, Constantinople 1303, p. 184 ; on l'appelle encore *ḥalîm* et *kechkèk*.

à la main. ʿÂrif lui cria : Viens ! Quand il se fut approché, ʿÂrif lui prit des mains le bol de *hérîsé*, le plaça devant lui, et en mangea ; après avoir nettoyé le bol, il le rendit au garçon avec ces mots : « Couvre le bol, et va-t-en. » A peine avait-il fait quelques pas, ce petit garçon découvrit le bol, y jeta un regard et s'aperçut qu'il était complètement rempli de *hérîsé* ; il poussa un cri et s'évanouit ; ensuite il revint sur ses pas et devint disciple d'ʿÂrif : pendant des années il grandit à son service.

« Lorsque Amîr ʿÂrif eut atteint l'âge de sept mois, nous a dit Sulṭân Wéled, une tumeur immense apparut tout à coup dans sa gorge ; pendant sept jours et sept nuits il ne prit pas le sein et ne but pas sa potion ; toute la nuit, il se plaignait ; le goût de vivre avait entièrement disparu de l'âme de sa mère ; tous les compagnons étaient plongés dans l'ennui et la tristesse ; quant à moi, sous l'étreinte de la douleur que me causait cette situation, nuit et jour j'étais agité et inquiet ; les médecins étaient impuissants à traiter cette maladie. Cependant, ayant pris ʿÂrif dans mes bras, je le portai sur la terrasse du Collège. Je vis que mon père regardait comme un lion ivre de fureur. Je déposai ʿÂrif à ses pieds ; sans que je le voulusse, il s'éleva de ma poitrine un cri, un gémissement : « Sûrement mon ʿÂrif s'en va ! » — « Non, non, répliqua mon père, ô Béhâ-ed-dîn, rassure-toi ! ʿÂrif n'est pas venu dans ce monde pour s'en aller si vite ; car il viendra de lui des actions merveilleuses ; il sera notre souvenir dans ce monde. » Il ordonna d'apporter un encrier et un *qalam* ; ayant pris le roseau en main, il tira sept longues lignes sur le cou de l'enfant, il en tira sept autres en largeur, et à la fin il écrivit : « Une indication suffit à l'intelligent ». Immédiatement la tumeur se dissipa et se déversa par la voie de l'œsophage ; alors ʿÂrif ouvrit les yeux et réclama le sein de sa mère. Les amis devinrent joyeux et souriants ; sa mère sacrifia des victimes et distribua des aumônes aux pauvres ; Sulṭân Wéled fit des actions de grâces et organisa un concert spirituel pour les compagnons.

On dit que certains de ceux-ci s'imaginèrent que [le rite accompli signifiait qu'] il vivrait sept ans ; d'autres l'interprétaient par soixante-dix ans ; ils prenaient chaque ligne pour dix ans. Quand 'Ârif mourut à quarante-neuf ans, les amis habiles reconnurent que l'entrecroisement de ces lignes en longueur et en largeur signifiait sept fois sept [soit quarante-neuf]. La vie de ce souverain [de la voie spirituelle] fut ainsi gouvernée par le nombre sept.

660. Le roi des lettrés, Çalâḥ-ed-dîn Malaṭî (miséricorde de Dieu sur lui!) nous a dit un jour ceci : Djélâl-ed-dîn 'Ârif (que Dieu sanctifie son mystère!) était âgé de six ans ; il lisait le Qorân devant moi ; chaque fois qu'il entrait par la porte du Collège, Sulṭân Wéled lui faisait des honneurs ; il se tenait debout, et lui donnait place dans son *miḥrâb*. Un jour, poussé par l'impudence, je m'écriai : « Enfin, 'Ârif est votre fils ; il n'est point nécessaire de faire tant d'honneurs à un petit garçon ; les grands [saints] ne l'ont point fait ; le font-ils maintenant ? » Non, non, ne dis pas cela, répliqua Sulṭân Wéled, et ne pense pas au contraire de la réalité ; cesse de gourmander le monde. J'en jure par Dieu, au même moment où 'Ârif entre par la porte, je m'imagine que c'est mon père qui entre, que c'est sa démarche altière, ses mouvements compassés, son attitude gracieuse ; c'est exactement la démarche de mon père. Dans ma jeunesse, je le voyais toujours dans cette attitude et cette apparence. Les mouvements d''Ârif dans la danse rituelle sont absolument semblables à ceux de notre Maître. De son temps, 'Ârif était encore à la mamelle ; et quand il grandit, je m'expliquai cela en me disant qu'il avait acquis cette attitude à force de le voir, comme les hommes au naturel bien équilibré plagient les manières et les mouvements les uns des autres, et s'efforcent de ressembler les uns aux autres ; mais de la part d''Ârif cela ne provient pas de l'intelligence et de la fermeté de la raison [parce qu'il est encore trop jeune] ; c'est une attitude innée, non acquise ».

« C'est là une prodigalité royale sans pot-de-vin, une pure gratification donnée par la miséricorde [divine].

« [Dieu] a accordé ce qui était dû au vrai, sa récompense ; c'est le reflet de sa justice dans les cinq [planètes errantes] et les six [points cardinaux] ».

661. Feu Akhî Moçṭafâ, nous disent les compagnons contemporains, était un des amoureux mystiques de la famille du Maître ; il était né le même jour que le Tchélébî ʿÂrif ; quand il vint au monde, le Maître entra dans la maison de son père Akhî Çiddîq, qui le pria de choisir un nom pour l'enfant. « Moçṭafâ [l'Élu de Dieu], répondit-il, convient parfaitement à Çiddîq [surnom d'Abou-Bekr] ». Adolescent, il fut un des chefs du monde ; après avoir fréquenté le mausolée sacré et aimé la famille du Maître, sa situation et son rang ayant grandis, et se voyant parvenu au rang des grands personnages, ses amis et ses compagnons s'accrurent en nombre ; il dédaigna les autres et se montra rebelle ; il soumit le peuple de Qonya à sa puissance et commença à prendre une prépondérance énorme ; toutes les troupes de débauchés obéissaient à ses ordres.

Tous les grands de Qonya vinrent à plusieurs reprises se plaindre de la situation à Sulṭân Wéled ; celui-ci, par la voie de la douceur et des conseils paternels et bienveillants, voulut lui donner bien des fois des indications, mais cet individu ne s'y rendit pas ; au contraire, il s'y refusa et lui aurait dit en face : « Nous connaissons mieux que le Maître la manière de traiter ces affaires, qui ne peuvent être réglées que par la violence et la prépondérance ; vous n'avez pas à vous y immiscer ; votre monde mystique est entièrement différent ». Sulṭân Wéled, pris d'un dépit profond, répliqua : « L'infortuné n'a plus qu'une semaine à vivre, et il ne renonce pas encore à se montrer rétif et à se mêler de ce qui ne le regarde pas ! » Un des compagnons d'Akhî Moçṭafâ, nommé Ḥâdji Kérîm, jeune homme croyant, occupant les fonctions d'intendant de la ville et aimant la société des grands, nous a raconté ceci : « Pendant qu'Akhî Moçṭafâ était en train de

répondre froidement à Sulṭân Wéled placé en face de lui, je vis tout à coup une flèche qu'on lui lançait à la poitrine ; plein de terreur, je m'évanouis ». — « C'est arrivé comme il l'a vu », confirma Sulṭân Wéled.

A cette même époque un grand personnage avait un soir invité Sulṭân Wéled à un concert spirituel dans lequel les compagnons se livrèrent à des exagérations. Akhî Moçṭafâ, dans sa présomption et son ennui, s'écria : « Dorénavant, il ne faut plus appeler les Maulawîs à notre concert, car ils ne laissent à personne la possibilité d'être tranquille ». Les amis allèrent rapporter ces paroles au Tchélébî 'Ârif, en lui faisant part de l'impolitesse de ce personnage. 'Ârif fut affecté au-delà de toute mesure par cette attitude. Le lundi, sortant du concert spirituel donné au mausolée béni, il se mit en marche, tout en dansant, accompagné des récitants et d'une foule considérable ; le peuple courait derrière lui ; il continua sa route jusqu'à la maison d'Akhî Moçṭafâ, nid de débauchés. La première fois qu'il y entra, il s'empara du robinet de la fontaine ; la seconde fois, il retourna à l'envers le tapis que l'on avait étendu sur le sofa, et y versa l'huile de la lampe ; tous ces débauchés sanguinaires restaient debout, pétrifiés ; personne n'avait la force de parler. Akhî Moçṭafâ s'était caché et regardait de loin les actes du Tchélébî. Celui-ci, cependant, ayant repris la danse, disait ce quatrain :

« Ceux-là, qui jouissent de cette Excellence, sont austères, courageux et rusés.

« Prends garde ! ne frappe pas le poing sur eux, car ils ont mangé et enlevé cent individus comme toi ».

« Les Maulawîs, poursuivit-il, n'ont dorénavant plus rien à faire dans cette maison ». Il sortit rapidement et retourna au collège béni tout en dansant ; on y tint un concert spirituel jusqu'au soir. Cependant, depuis ce jour jusqu'à la fin, il n'y eut plus de réunion ni de concert dans la maison d'Akhî Moçṭafâ ; de cet ensemble, les uns furent mis à mort, les autres se dispersèrent. Au bout de quatre jours, Yakhchi-

Khan, fils de Qaraman [1]; entra dans la ville de Qonya et fit mettre à mort Akhî Moçtafâ et les vauriens débauchés ; on jeta leurs corps nus et leurs têtes à la Porte du Sultan, de même que le Tchélébî avait mis le tapis à l'envers. Toutefois, le soir, 'Ârif donna l'ordre à ses compagnons d'étendre des tapis sur leurs cadavres et de les garder jusqu'au matin, pour éviter que les chiens du bazar n'y touchent. Enfin 'Ârif se rendit auprès de Yakhchi-Khan, et intercéda pour qu'on enlevât leurs corps. Celui-ci, flatté de son intervention, les fit enterrer à la porte de l'établissement du derviche [2].

Ce jour-là, le Tchélébî versait des larmes de ses yeux bénis, exprimait des regrets et disait :

« Tués, ils ont lavé les mystiques dans leur sang ».

Il fit la prière sur le corps de chacun et montra sa pitié en leur pardonnant.

« Ce martyr au visage pâle exprimait des remerciements d'avoir frappé le corps et non l'âme.

« En fin de compte, le corps extérieur doit partir, mais l'âme vivra joyeuse jusqu'à l'éternité ».

Comme cet individu n'avait pas eu égard à l'engagement pris envers les saints, avait renoncé à la croyance qu'il avait eue d'abord, avait eu confiance dans son or et dans la force de la jeunesse, et avait été rendu présomptueux et satisfait par la dignité qu'il avait obtenue, la jalousie divine avait poussé forcément vers son cou le sabre du destin et avait fait de lui un exemple pour les gens intelligents, pour que, après avoir été avisés de la grandeur de la jalousie des saints, ils s'informent de la délicatesse de leur situation, et les craignent.

« Dieu s'est joint en secret avec un corps pour qu'on le maltraite et qu'on en tire une épreuve.

1. Yakhchi-beg, fils de Maḥmoûd et arrière-petit-fils de Qaraman, régna postérieurement à 719 (1319). Voir le *Târikh Monedjdjim-bachi*, t. III, p. 26, qui ne donne pas d'autres dates.

2. *Ber dèr-i astâné-èch défn kerdènd.*

« Ils ne savent pas que tourmenter ce corps, c'est le tourmenter lui-même ; l'eau renfermée dans cette cruche va rejoindre l'eau du ruisseau.

« Dieu s'est attaché à son corps pour devenir le refuge de tout l'univers ».

Toutes ces bandes de débauchés, repentis à la suite de leur effroi, revêtirent des *férédjés* et devinrent de sincères disciples.

662. Le souverain des mystiques, Tchélébî 'Ârif (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) racontait un jour ceci : Sulṭân Wéled, [mon père], désirait toujours que je me mariasse pour avoir une maison et une société ; mais je n'y consentais pas ; j'aimais l'état de célibat et le loisir. Un jour, j'étais sorti avec des compagnons pour me promener dans les jardins ; c'était le commencement de l'automne ; les raisins étaient tout à fait mûrs, et on faisait cuire la mélasse [1]. Revenant le soir, je poussai mon cheval un peu en avant de mes amis, et j'allai au milieu de la rue qui traverse les jardins. Quand j'eus atteint les environs de Fakhr-en-Nisâ, tout à coup deux petits enfants, au beau visage, appartenant au monde spirituel, coururent devant moi et me suivirent, l'un à droite, l'autre à gauche ; ils mirent entre mes mains deux bouquets de roses : quand je les regardai, ils disparurent, mais les bouquets m'étaient restés entre les mains ; je les mis sous mon bras. Il se produisit en moi une situation étrange, une stupéfaction ; je fis galoper mon cheval comme quelqu'un qui est hors de lui ; arrivé au mausolée béni, je racontai à ma mère et aux nobles compagnons ce que j'avais vu, et j'en montrai les marques. Tous en furent bien contents. Le [lendemain] matin, lorsque le récit de cette aventure parvint à mon père, il m'appela et me dit : « Bonne nouvelle pour toi, puisque, par une indication du monde mystérieux, il te viendra deux braves enfants ; il faut que tu acceptes mes paroles et que tu consentes au mariage. » Ayant alors pris

1. Faite avec le marc de raisins pressés.

des dispositions pour le mariage, je procédai à cette cérémonie ; par la faveur du grand Maître et par la bénédiction de mon illustre père, Dieu le très haut me gratifia de deux enfants ; mon père donna à l'aîné le nom d'Amîr ʿÂlim, et au cadet celui d'Amîr ʿÂdil (que Dieu les aide de sa lumière certaine, et les fasse vivre jusqu'au jour du jugement dernier !). En même temps, il donna à l'aîné le surnom de Béhâ-ed-dîn, et à Amîr ʿÂdil celui de Mozhaffar-ed-dîn. Pendant des années, Girâgâ conserva ces bouquets de roses, et elle en distribuait les pétales, feuille par feuille, aux dames honnêtes, sans que la fraîcheur et la couleur des fleurs changeassent ; l'odorat du monde entier était parfumé par les émanations de ces roses.

663. Les grands amis, tels que Tâdj-ed-dîn ben Naqîb, répétiteur (*moʿîd*) à l'Atabékiyyé, le chéïkh Medjd-ed-dîn d'Aq-Séraï, devenu grand chéïkh en Egypte, Béhâ-ed-dîn Chèng l'astrologue, et autres, nous ont fait connaître qu'à l'époque où Ghazan-Khan venait de monter sur le trône de Perse, Tchélébî ʿÂrif eut le désir de visiter la province de l'ʿIrâq-ʿAdjémî, et de faire la connaissance des grands [mystiques] de cette contrée. S'étant mis en route, disent-ils, avec une compagnie fortunée, nous partîmes. Un jour, nous avions campé dans une plaine sur la route d'Erzen-er-Roûm [1] ; tout à coup une troupe de fauconniers, venus du côté de l'Asie-Mineure, s'installa en face de nous. Le chef de cette troupe était un jeune homme très croyant, sincèrement mystique : c'était le fils d'un des émirs du sultan de Roûm ; on l'appelait Ṭoûmân-beg, fils de Qilâwoûz ; il était le grand-veneur, et tous les fauconniers du souverain étaient placés sous ses ordres. Il était très fort pour l'éducation et les soins à donner aux oiseaux de proie. Ayant installé un faucon blanc sur son avant-bras, il se leva, vint rendre visite au Tchélébî, le salua et inclina la tête ; il lui baisa la main et s'assit. Or, cet émir au caractère de derviche n'était pas venu voir le Tché-

1. Erzeroum.

lébî et ne l'avait pas précédemment rencontré dans sa forme extérieure. Après qu'on eût pris le repas, on s'occupa d'exprimer des pensées; subitement le Tchélébî prit l'oiseau de dessus le bras de l'émir, lui enleva le chaperon de la tête, le lança dans la hauteur de l'atmosphère; le faucon sauvage prit son essor, s'envola et disparut. Nous tous fûmes plongés, à la suite de cet acte, dans la mer de la stupéfaction. Cependant le fils de Qilâwoûz se leva en poussant des cris, déchira ses vêtements et fit des reproches: « Que dirai-je au Khan? Quelle réponse donnerai-je, puisque un oiseau aussi précieux est perdu, alors que j'ai fait tant d'efforts pour me le procurer, tant de dépenses pour que, lui ayant fait passer la mer depuis la province de Salkhât, on me l'amène; précédemment un ambassadeur était parti vers le souverain pour apporter un tel oiseau gracieux; tout mon espoir était qu'on me fît cadeau d'un fief, ainsi que de vêtements d'honneur. » — « Assurément, lui dit le Tchélébî, tu désires que ce faucon revienne. » — « Certes, par Dieu, je le désire, et en reconnaissance, je consacrerai aux amis tout ce qui me viendra du monde mystérieux. » Immédiatement le Tchélébî se leva, ôta son bonnet de feutre de sa tête, et cria trois fois: « Par la considération et la proximité de notre Maître, ô faucon, reviens! » Nous autres compagnons, nous regardions, lorsque cet oiseau se montra dans la profondeur du ciel, et tout doucement s'approcha en jouant, puis il se posa sur l'extrémité du bonnet du souverain [mystique]. Le Tchélébî prit l'oiseau et le remit aux mains de cet émir, puis il replaça son bonnet sur sa tête. Le fils de Qilâwoûz, comme hors de lui, s'inclina et devint disciple; il offrit comme présents trois beaux chevaux, et distribua deux mille dinars aux amis; il accompagna le Tchélébî jusqu'à la ville de Tébrîz. Ce grand-veneur fut si bien chassé [à son tour] par notre Maître, qu'il ne pouvait plus se séparer de lui une minute; il répétait constamment, comme une litanie, le *ghazèl* suivant, et s'enivrait de ces vers:

« O mon grand-veneur qui m'as pris dans tes filets, sans toi je n'ai ni vie, ni sommeil, ni tranquillité ! » etc.

Lorsqu'on fut arrivé à la ville de Tébrîz, le grand-veneur, après en avoir demandé l'autorisation, porta cet oiseau au Khan, qui l'agréa avec beaucoup de plaisir, et [fit du donateur] l'un de ses courtisans intimes et de ses conseillers [1]. Le même jour, il lui fit cadeau de trente chevaux et de soixante mille [dinars ?]. Ensuite il lui donna de sa propre boisson ; l'émir, se prosternant pour l'honorer, la but, ce qui, dans la loi [des Mongols], est un honneur immense. Le Khan lui concéda également plusieurs villages dans la province des Dânichmènd [2] et lui remit un diplôme spécial. Ce grand-veneur, unique dans le monde, consacra le tout au Tchélébî, et jusqu'à la fin de sa vie, il lui envoya chaque année une pension, en se mettant à son service.

Au bout de quelques jours, le fils de Qilâwoûz, Ṭoûmân-beg, raconta en présence du souverain l'histoire du faucon et du miracle du Tchélébî ; le Khan désira vivement voir celui-ci : « Si tu le peux, dit-il, prends-le et viens. » Lorsque Ṭoûmân-beg fit part de la situation au Tchélébî, celui-ci ne consentit absolument pas à voir le Khan ; malgré toutes les insistances, ce fut impossible. « Ce qui est avantageux pour lui, c'est que je ne le voie pas ; de loin, je prierai pour le bonheur du sultan équitable ; la prière la plus prompte à être exaucée, c'est la prière d'un frère en faveur de son frère dans le monde mystérieux ; occupons-nous de notre situation de derviches. » On rapporta cette affaire au souverain, dont le désir devint mille fois plus fort. « Que les nobles ministres, dit-il, prennent des mesures pour que je puisse voir une fois son visage béni. » La reine de l'époque, Iltirmich-Khâtoûn, dit : « Je réunirai une assemblée, et je lui organiserai un concert spirituel, pour qu'on puisse apercevoir son visage béni ; j'enverrai le fils du Chéïkh-el-Islam pour qu'il l'invite ;

1. Ms. 114, f° 252 v° : *îtâqân*, lire *inâqân*.
2. La dynastie des Dânichmènd avait régné à Siwâs au XIIe siècle.

peut-être consentira-t-il gracieusement à nous honorer de sa visite. » Elle envoya, en conséquence, le fils du Chéïkh-el-Islam de ce pays, avec des officiers de la suite, pour l'inviter à un concert spirituel ; le Tchélébî accepta et s'avança suivi de ses nobles compagnons. Le fils du Chéïkh-el-Islam, pendant la route, fut totalement séduit par le Tchélébî. Lorsqu'ils arrivèrent à la tente de l'épouse du souverain, Iltirmich-Khâtoûn, le Tchélébî, après la lecture du Qorân glorieux et la récitation des *ghazèls*, entra en danse, dit des quatrains étranges, manifesta de grands troubles; il récita le quatrain suivant:

« Je suis élevé, quoique je paraisse humble ; je suis dans mon bon sens au même moment que vient l'ivresse.

« Regarde-nous mieux, ô âme du monde ! On ne peut nous voir une pareille force. »

Le Khan, de tout son cœur et de toute son âme, devint l'ami de ce souverain de la voie mystique, et le regarda de loin ; il montra de la stupéfaction. En fin de compte Iltirmich-Khâtoûn le gratifia de nombreux cadeaux, devint l'une des élèves sincères ; le fils du Chéïkh [el-Islam] devint aussi disciple ; il voulut donner sa fille en mariage au Tchélébî, mais celui-ci n'y consentit pas.

Le souverain montra une extrême bonne volonté à l'égard de la famille du Maître, à raison de l'amitié qu'il avait pour elle; son esprit s'éveilla; à chaque instant il s'informait des traditions relatives au Maître auprès de Qoṭb-ed-dîn Chîrâzî, de Homâm-ed-dîn Tébrîzî, du Khâdjè Rachîd-ed-dîn [1], des grands chéïkhs de ces contrées et de Boraq le brillant cavalier monté sur le Boraq [2]; il leur demandait l'explication des vers qu'il avait composés. Quand feu Medjd-ed-dîn Atabékî le Maulawî, le guide des lieutenants, arriva à la cour du monarque, il l'entretint de la grandeur du rapprochement [de Dieu] et des révélations du Maître ; il lui en montra des

1. L'historien des Mongols.
2. Monture de Mahomet pendant la nuit de l'Ascension.

preuves ; il fit tant que l'âme du Khan fut séduite par le Maître ; il lui expliqua, entre autres, ce *ghazèl* composé par Djélâl-ed-dîn Roûmî :

« Lorsque je tire, de la cruche de l'ami, une coupe de générosité, je mets hors de cause les deux mondes et tous les mystères.

« Tu crains les Mongols parce qe tu ne connais pas Dieu ; mais je dirigerai vers eux deux cents drapeaux de la foi », etc.

Le souverain ordonna de lui tailler un manteau (*libâtchè*), d'y écrire la pièce de vers en entier et de broder les caractères au moyen de fils d'or ; il revêtait ce manteau quand il s'asseyait sur son trône, et s'en enorgueillissait : « Notre Maître d'Asie-Mineure, disait-il, a composé ces vers pour moi ; c'est moi qui tiens haut le drapeau de la foi au milieu des Mongols, et ce peuple est devenu musulman. »

Notre maître Medjd-ed-dîn Atabekî, le Maulawî, avait obtenu le royaume d'Asie-Mineure pour le sultan ʿAlâ-ed-dîn, fils de Férâmarz [1] ; il était devenu son Atabek, s'était emparé de toutes les provinces de la presqu'île, et avait installé ce prince dans Qonya, la capitale, en qualité de sultan. A titre de remerciement, il rendit de nombreux services à Sulṭân Wéled, au Tchélébî ʿÂrif, et aux nobles compagnons.

665. Lorsque le Tchélébî ʿÂrif, lors de son second voyage, arriva à la ville de Mérend [2], un groupe de personnes, savants et émirs, resta assidûment à son service ; l'un de ceux-ci était l'émir Moḥammed Sokourdji, élève de Sulṭân Wéled et l'un des courtisans de Gaïkhatou ; un autre était Poulâd-beg, fils de Djîdjâ, l'un des conseillers intimes (*inaq*) de Ghazan. Le Tchélébî s'installa dans un jardin et les amis s'occupèrent de la cuisine. Le Tchélébî, en se promenant, arriva jusqu'à la limite du jardin ; il y vit un coin extrêmement beau. Il demanda à quelqu'un : Quelle maison est-ce et à qui appartient-elle ? C'est, lui répondit-on, l'ermitage

1 ʿAlâ-ed-dîn Kaï-Qobâd III, vassal des Khans mongols de Perse, fut intronisé en 696 (1297) et destitué en 700 (1300-1301), Munedjdjim-bachi, t. II, p. 574.

2. Petite ville de l'Adherbaïdjân, sur laquelle on peut voir Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 524.

du Chéïkh Djémâl-ed-dîn Isḥaq Mérendî. Celui-ci était un maître de l'extase, un homme de mortifications, pratiquant l'ascétisme ; il avait composé des poésies, et avait écrit des réponses à certain *ghazels* de notre Maître, pleines de cacophonies ; il prétendait être le lieu de la manifestation de notre Maître. Cependant le Tchélébî, suivi de quelques amis, se leva et partit pour aller voir le Chéïkh Isḥaq : quand il entra dans la cabine d'isolement du Chéïkh, il le salua et s'assit, tandis que les amis se tenaient debout à la porte. « Holà ! jeune homme, dit le Chéïkh, d'où es-tu ? Pourquoi ne t'es-tu pas incliné devant moi, et n'as-tu pas baisé la terre ? » — « Je suis d'Asie-Mineure, répondit le Tchélébî. » — « Tu as bien parlé : sache donc que je suis le mystère du Maître d'Asie-Mineure. » Subitement le Tchélébî lui lança cette apostrophe : « Ane sans postérité ! Dis que c'est le mystère des chiens, et tu n'es même pas celui-là. D'où as-tu pris cette prétention mensongère ? » Et il récita alors ces vers :

« Tu dois avoir mangé de la cervelle d'âne, dans ton aveuglement, pour appeler un moucheron le compagnon du gypaète !

« Il n'y a qu'un âne pour croire en toi : c'est ton parent qui devient ton confident et ton égal. »

Aussitôt le Chéïkh Isḥaq se leva et saisit le Tchélébî aussi fortement qu'on peut le dire. Celui-ci l'enleva de terre, le jeta sur le sol, et le frappa d'un certain nombre de soufflets sur la nuque ; il voulait le couvrir de blessures. Les habitants de la ville se soulevèrent en tumulte ; il y eut un fort mouvement. Les amis allèrent en porter la nouvelle à Chems-ed-dîn Moḥammed Sokourdji et à Poulâd-beg ; ayant dégaîné avec leurs esclaves, ils chargèrent : tous s'enfuirent devant eux ; puis les amis partirent, après avoir retiré le Tchélébî de ce tumulte. Le Chéïkh Isḥaq poussait des cris et manifestait des troubles : « J'ai frappé ce jeune homme, disait-il, de telle façon qu'il ne vivra pas plus de trois jours ». Les amis, après avoir pris leur repas, levèrent le camp et

emmenèrent leur maître à Tébrîz. Après le troisième jour, une situation [étrange] se montra chez le Chéïkh Isḥaq; il se livrait, sur la terrasse de l'ermitage, à des manifestations mystiques et à des danses circulaires; tout à coup, il tomba du bord de la terrasse et rendit l'âme. Un cri s'éleva de la poitrine des citadins; ils restèrent stupéfaits de cette situation : « Ce jeune homme d'Asie-Mineure, disaient-ils, qui est-ce? Peut-être est-il un saint caché, de manière que ce que notre Chéïkh a dit pour lui, est arrivé à celui-ci. » Lorsque le Tchélébî revint de son voyage à Tébrîz, il passa de nouveau à Mérend ; les gens de la ville se portèrent à sa rencontre, se mirent à son service, et la plupart d'entre eux devinrent ses disciples.

666. Le plus parfait des compagnons, Çalâḥ-ed-dîn Adîb (miséricorde de Dieu sur lui!) nous a informé de l'anecdote suivante : Accompagné du Tchélébî ʿÂrif, dit-il, je m'étais rendu dans la province [gouvernée par] le fils de Mentéché Masʿoûd-beg [1] : c'était un des amis de la famille. Une nuit, ayant disposé une assemblée où se trouvaient les savants et les chéïkhs de cette province, il donna un concert spirituel au Tchélébî; il avait, en effet, un directeur spirituel, un Turc au cœur éclairé et simple ; dans ses extases, tout ce qu'il disait arrivait. Les têtes des Turcs avaient une croyance solide en lui. Ce personnage entra sans saluer le Tchélébî et sans faire attention à lui; en toute tranquillité, il passa, alla s'asseoir à la place d'honneur ; il grommelait quelque chose entre ses lèvres et il bredouillait [2]. Après que le Tchélébî eut commencé le concert spirituel, il tira le Chéïkh par le collet, l'attira au milieu de la danse et récita ces vers :

Quatrain. « Les amoureux mystiques, lorsqu'ils placent le pied dans la voie du néant,

1. Munedjdjim-bachi, t. III, p. 33, ne cite pas ce nom parmi les fils de Mentéché qui ont régné. On sait que la province possédée au XIVe siècle par ces princes, et qui a gardé leur nom, forme aujourd'hui un *sandjaq* de la province d'Aïdin et a pour chef-lieu Moughla.

2. *Mî-bâft.*

Ils sont délivrés de l'existence de tout ce qui est en dehors de l'ami.
« Ils sont anéantis, sauvés de cette vie fallacieuse et déplacée ;
Ils sautent d'une manière amoureuse ».

Puis il le lâcha. Le chéïkh tomba et se mit à écumer. Au bout du second jour, le Chéïkh turc abandonna ce monde et mourut. Un grand tumulte s'éleva parmi les émirs, et Mas'oûd-beg eut très peur. Les habitants de cette province devinrent disciples par troupes entières, et se mirent au service du saint ; la plupart des habitants de la ville en firent autant. Au matin Mas'oûd beg se leva, vint trouver le Tchélébî avec un désir entier, lui présenta ses excuses et lui fit cadeau de cinq esclaves et servantes, de dix beaux chevaux, de dix pièces de drap fin d'écarlate, de vingt pièces de laine carrées ; il lui envoya de l'argent sans nombre, soit en lingots, soit en florins monnayés ; il devint le disciple du Tchélébî ; distingué spécialement par la faveur divine, il donna également comme disciple son fils bien-aimé, Chodjâ'-ed-dîn Orkhan.

667. Une tradition vraie, plus claire que le soleil, plus évidente que la journée d'hier, nous a rapporté qu'un jour, le Tchélébî (que Dieu magnifie sa mention !) était sorti, dans la ville de Sîwâs, d'un grand concert spirituel, et s'en allait à l'ermitage des compagnons ; il eut l'occasion de passer auprès d'un grand rassemblement de monde ; il aperçut, au milieu d'eux, un individu qui avait jeté sa tête en avant, jouait avec des cailloux et disait des futilités et des récits en langue arménienne. Ce rassemblement de peuple, tout autour de lui, le regardait : il avait posé devant lui du potage, du *ḥalwâ* et des fruits, mangeait des uns et des autres, et les leur jetait. Le Tchélébî vit une forme dispersée et embrouillée, noircie et obscurcie par la fumée du four des bains : les ongles de ses pieds et de ses mains étaient extrêmement longs, ses yeux lançaient des éclairs. « Quel est cet individu ? » demanda-t-il. C'est, lui répondit un de ses adeptes, le Pôle

du monde, le mystère d'Adam, le bourgeois d'Erzeroum, qui est l'honneur de l'Asie-Mineure [1]; on dit qu'il a des extases merveilleuses, de sorte qu'il donne des informations relativement aux secrets du monde inférieur, et la plupart se produisent effectivement. Ce phénomène est basé sur des révélations sataniques, comme le dit le Qorân : « Les démons font des révélations à leurs amis [2] ». C'est de même que les révélations des anges sont le propre des prophètes, et celles du cœur sont particulières aux saints; mais les pensées du vulgaire ne peuvent ni le discerner, ni le comprendre, pour pouvoir faire une distinction entre le vrai et le faux, entre a vérité et le mensonge :

« En présence d'une extase, vois qu'elle est dans l'ignorance et le doute : l'aurore menteuse [3] et l'aurore vraie sont la même.

« L'aurore menteuse, ô jeune homme, fait périr des centaines de milliers de caravanes.

« Il n'y a point de monnaie qui ne jette dans l'erreur ; malheur à l'âme qui ne possède point la pierre de touche et les cisailles ! »

« En réalité, c'est le saint qui connaît le saint, le Pôle qui reconnaît le Pôle, le savant qui distingue le savant, le mystique qui discerne le mystique : « Il n'y a que les gens de mérite qui connaissent les gens de mérite. »

« Le saint peut seul faire connaître le saint; celui qu'il veut, il peut le faire participer [à ce mérite].

Le reste des hommes, comme des insectes, sont au degré indiqué par ce passage : « Ils sont comme des troupeaux, et même plus égarés encore [4] » ; en toute circonstance, ils sont devenus les imitateurs des prophètes et des saints : et comme ils n'ont pas le regard intelligent et l'esprit éclairé, ils croient à toute chose fausse dans l'espoir qu'elle sera

1. *Erz-i Roûm*, jeu de mots avec le nom de la ville d'Erzeroum.
2. *Qor.*, VI, 121.
3. Nom donné à l'aube.
4. *Qor.*, XXV, 46.

vraie ; ils se laissent séduire par des miracles extérieurs et la tromperie du démon, et ils ne savent pas que les agissements de ces gens ont lieu avec les démons rebelles ; ils n'ont aucune connaissance du monde des esprits et du mystère des tables, ils se trouvent fort loin de la route où l'on suit la voie mahométane. De même, la raison qu'il y a dans l'apparition de leur manifestation, c'est qu'elle est destinée à séduire les réprouvés ; « c'est par les contraires que l'on démontre les êtres » ; l'apparition de la manifestation des saints est en vue de la direction des esprits des gens pieux : « Ils n'embrassent, en tant que science, que ce que Dieu veut [1] ».

« Autant que tu le peux, ô savant en géométrie, ne confonds pas la révélation avec les suggestions diaboliques !

« Le possesseur de la révélation est en soi cent mondes ; l'autre est un homme, mais il n'est qu'une personne ».

Lorsque le Tchélébî s'aperçut qu'on appelait cet individu le Pôle du monde, le zèle de la sainteté se mit à bouillonner en lui ; poussant des cris, il descendit de cheval, entra au milieu de ce rassemblement, et lança à trois reprises des soufflets solides sur le cou de cet abruti, à telles enseignes qu'il lui frotta le front contre le sol et lui cria : « Prends une boutique ! » Cependant les débauchés de Sîwâs et le vulgaire suggestionné par le diable se mirent à bouillonner de toutes parts : des troubles intenses se produisirent, et en un instant la ville de Sîwâs se trouva sens dessus dessous. Ayant tiré leurs sabres et leurs couteaux, ils entourèrent le Tchélébî : de l'autre côté les débauchés de Qonya et de Césarée, ainsi que les troupes d'ʿArab-Noyan montèrent à cheval et se mirent en devoir de massacrer les hommes ; un tumulte s'éleva. A cette époque, c'était ʿArab, fils de Samghar-Noyan qui était gouverneur de la ville de Sîwâs ; c'était un disciple sincère du Tchélébî ; il avait été le serviteur d'Akhî Moḥam-

1. *Qor.*, II, 256.

med le fou (que Dieu ait pitié de lui !) pendant qu'il était en vie. Il se présenta avec tous les Akhîs et les grands, et sépara les gens les uns d'avec les autres. Akhî Moḥammed le fou dit alors : « Sachez qu'en réalité le Tchélébî ʿÂrif est le fils du souverain du monde, la monnaie du mystère de notre Maître, le Pôle des *Abdâls*. Or, d'après vos dires, notre chéïkh d'Erzeroum est aussi du nombre des *abdâls* d'Asie-Mineure : il habite dans notre ville ; il y a bien des années qu'il habite continuellement dans le fumier et les détritus du four des bains. Maintenant, ce grand personnage, poussé par un zèle énorme, lui a porté un coup de sa main, l'a empêché de suivre sa route, et lui a donné l'ordre de prendre une boutique. Ce qu'il y a de plus avantageux pour nous, c'est que nous contemplions la scène de loin, et que nous l'observions pour voir quel sera le résultat, et ce qui en naîtra. » Toutefois le Tchélébî, dans son état de trouble, se résolut à partir pour Toqat. Après le septième jour, le chéïkh d'Erzeroum quitta le monde de l'existence pour le néant. Quand le Tchélébî revint à Siwâs, la plupart des habitants de cette ville, débauchés, grands, lecteurs du Qorân, ainsi que le *moḥtésib* [1], devinrent serviteurs et disciples. La fumée de ce derviche qui brûlait dans le four des bains et s'asseyait sur le feu s'assoupit ; Akhî Moḥammed le fou, après avoir constitué une assemblée considérable, devint de nouveau disciple et entra dans la filière des amoureux mystiques.

On raconte encore ceci : Lorsque le Tchélébî fut arrivé à Qonya et eut l'honneur d'être admis à baiser la main de Sulṭân Wéled, il s'inclina ; son père lui dit : O ʿÂrif, cet abruti, avec quelle main l'as-tu frappé? Montre-la moi, pour que je l'embrasse ! » En même temps il l'embrassait sur ses yeux bénis, l'approuvait et disait : J'en jure par Dieu, que si même notre ʿÂrif n'avait pas de miracles [à son actif] ni un rang [dans la hiérarchie mystique], cela est suffisant [pour montrer son mérite] qu'il ait frappé le cou de cet individu,

1. Commissaire de police chargé de la surveillance des marchés et des mœurs.

l'ait délivré de ce monde de faiblesse et ait ramené vers la [vraie] route les gens égarés.

« Si un tyran est mis à mort, tout un monde est rendu à la vie : de nouveau chacun devient un serviteur de Dieu. »

668. Les nobles compagnons nous ont transmis le récit suivant. Une assemblée considérable eut lieu un jour dans la maison d'un grand ; les grands personnages de Qonya, savants, chéïkhs, émirs, derviches étaient présents. Dans cette séance, Sulṭân Wéled exposa tant d'idées et d'enseignements mystiques qu'il ne serait pas possible de les exposer et de les rapporter. Le Tchélébî 'Ârif, ayant manifesté des troubles immenses, dit ce quatrain :

« O roi, tu donnes la ceinture, la mitre et le chaton de l'anneau ; tu donnes au cœur, par tes regards, la lumière de la certitude.

« A chaque instant, tu donnes à ton esclave misérable le capital des mystiques du monde entier. »

Il donna aux récitants son turban et son *férédjé*. Sulṭân Wéled l'ayant attiré à côté de lui avec une grande douceur, lui fit des faveurs infinies : il lui envoya une belle étoffe de Châch et un vêtement de soie ; il disait continuellement : Notre 'Ârif est une mer de sainteté ; il est entièrement plein de la lumière de mon père.

669. Les chers grands compagnons nous ont transmis cette historiette : Le Tchélébî était en train de procéder au concert spirituel dans le monastère sacré ; ce jour-là, il éprouva des troubles au-delà de toute limite ; il enroula son turban béni à la mode arabe, il revêtit à l'envers sa pelisse de peau de loup, sortit du mausolée vénéré en continuant le concert, tandis que tous les assistants, ainsi que les récitants, marchaient derrière lui. Sans s'arrêter jusqu'au *moçallâ* [1] des morts, il rejeta sa pelisse de dessus ses épaules et dit : « Faites la prière funèbre pour l'absent ! » On accomplit ce

1. Emplacement à découvert hors des murs d'une ville, servant de mosquée lors des grandes fêtes.

rite, puis on reprit la marche vers le mausolée. Quand il fut revenu de cette extase, sa mère Girâgâ (que Dieu soit satisfait d'elle !) l'interrogea au sujet de cette prière. Il répondit : « Le souverain du monde, Ghazan-Khan (miséricorde de Dieu sur lui !) a trépassé de ce monde. » Cet événement eut lieu dans le cours de l'année 703 (1304 [1]). Au bout d'un certain temps des négociants de Qonya, revenus [dans leur ville natale], répandirent la nouvelle de la mort du souverain mongol ; c'était le même jour, la même date qu'avait dits le Tchélébî.

670. Je m'étais dirigé vers Sulṭaniyyé [2], nous a raconté Aḥmed, assemblage de vertus, serviteur terrestre (que Dieu rende sa fin louable !), en compagnie de ce souverain des hommes [Tchélébî ʿÂrif], suivi de nobles compagnons, pour que notre Maître donnât des conseils à Euldjaïtou-Khan, souverain actuel, et le détourner de la secte des Chiʿites. Précédemment, on avait annoncé à Sulṭân Wéled, au milieu des chefs spirituels du mausolée, que les Chiʿites avaient à ce point séduit le Sultan Kharbendè [3] qu'il avait embrassé leur hérésie, qu'il injuriait les Compagnons du prophète, et même qu'il avait envoyé des gens pour que, à l'occasion, ils fissent un trou dans la terre et enlevassent le corps pur du Grand Véridique [Abou-Bekr] d'à côté de celui du plus grand Véridique [Mahomet], de manière que l'Envoyé de Dieu restât seul, et cela, pour que ceux qui de loin disaient :

1. Le 11 chawwâl 703 (17 mai 1304). D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 350.

2. Ville de la province de Qazwîn bâtie par Argoun et achevée par Euldjaïtou, qui y a son mausolée, en ruines mais encore debout. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 315 ; Hamdullah Mustaufî, *Nozhat el-Qoloûb*, texte, p. 55 ; trad. Le Strange, p. 61 ; P. M. Sykes, *History of Persia*, t. II, p. 235.

3. Nom persan d'Euldjaïtou, transformé par les Persans en Khodabendè « serviteur de Dieu » parce que *Kharbendè* signifie « ânier ». M. Blochet a montré que ce nom était en réalité le mongol *ghorbanda* « troisième » : Euldjaïtou était, en effet, le troisième fils d'Argoun. Cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 480 ; E. Blochet, *Introduction à l'histoire des Mongols* (Gibb Memorial, t. XII), p. 50, n. 1.

« Sans tes deux co-enterrés [Abou-Bekr et 'Omar], nous t'aurions visité », puissent avoir l'honneur de se rendre en pèlerinage au tombeau du prophète. On empêcha les prédicateurs d'Asie-Mineure de citer en chaire les noms des Compagnons [de Mahomet]. Sulṭân Wéled, mu par son zèle intérieur, manifesta un grand changement et des troubles; tous les amis pleurèrent; des cris s'élevèrent de la poitrine des citadins: « Appelez notre 'Ârif », dit-il. Quand celui-ci entra et s'inclina devant lui, il dit:

« Un secours viendra des amis à l'ami en mauvaise posture ».

« Prends avec toi quelques amis et va tout droit au camp du Khan; trouve ce pauvre ânier [1] pour qu'on voie un nouveau serviteur dans celui qui s'est détourné [de la voie droite]; tu peux le faire, et le délivrer par là du feu de l'enfer; il faut que tu partes sans délai.

« Montre ta force, puisque tu le peux; tu es celui qui peut le faire sans délai [2]. »

Le Tchélébi 'Ârif, s'étant chargé de cette mission, voulut s'occuper des préparatifs du départ, mais les obstacles créés par la prédestination entravèrent ce dessein. Sulṭân Wéled partit inopinément pour l'autre monde et se transporta auprès de la majesté du Dieu unique; il put encore dire: « O 'Ârif, ne lâche pas Kharbendè! » En 715 (1315), suivi d'amis fortunés, 'Ârif partit pour la cour du Khan. Arrivé à Baïbourt [3], il séjourna quelques jours dans la demeure du guide des lieutenants, Akhî Amîr Aḥmed Baïbourtî; il s'y trouvait encore en ramazan. Khâdjé Yâqoût, gouverneur de la province et de la ville d'Erzeroum et dépendances, entra inopinément, baisa la main du Tchélébî et l'invita à venir à son village; celui-ci accepta. Nous nous y rendîmes; nous descendîmes dans un palais très élevé où il y eut assemblée et

1. Voir la note 3 ci-dessus.
2. Jeu de mots sur *tawâni*, en persan « tu peux » et en arabe « délai ».
3. Ville d'Asie-Mineure, entre Erzeroum et Trébizonde.

grand concert. La seconde nuit, veille de la fête de la Rupture du jeûne en l'année 716 (1316), au milieu de la ferveur de la danse rituelle, ʿÂrif prit à ses côtés Khâdjé Yâqoût et lui dit: « Aie l'esprit présent aux circonstances, car votre empereur, Euldjaïtou-Khan, vient de faire le voyage de l'autre monde, mais notre Souverain à nous est toujours vivant et stable, sa domination ne connaît pas de déclin; c'est le moment de tourner autour de la cour de Dieu et de renoncer au service de la créature pour celui du Créateur, de rechercher l'empire stable du roi éternel. » Il ajouta ce quatrain:

« Dans l'univers, souverain ou émîr, tous ont les pieds liés par l'ordre divin et sont soumis à la prédestination.

« Prends garde ! deviens amoureux mystique et sois délivré de la mort, car ceux-là mourront, tandis que ceux-ci, comment mourraient-ils ? »

Khâdjè Yâqoût, troublé par la terreur que lui causait cette indication, s'inclina et demanda des informations. « On me l'a montré du monde de l'au-delà », répondit ʿÂrif. S'inclinant de nouveau, il rendit autant de services qu'on peut l'exprimer, et inscrivit la date sur ses tablettes. Quand on arriva à Akhlât [1] le premier jour du mois de dhou'l-q̄adé, cette même nuit parvint la nouvelle que le Sultan Kharbendé était mort; tous les hommes s'occupèrent de manifestations tumultueuses de deuil. Lorsque, par la grâce et la faveur de Dieu, on fut arrivé à Sulṭaniyyé, l'ami théologien, Ḥaïrân Amîrdjî, un des lieutenants du chéïkh Berrâq, et fils du cadi de la ville de Sinope, en informa les ministres, les grands, les savants et les chéïkhs de cette contrée; tous sortirent à la rencontre du Tchélébî et l'amenèrent à la demeure préparée avec des démonstrations d'honneur et de respect. On commença aussitôt le concert spirituel, on battit des timbales, et les récitants firent des choses magiques. Les grands de Sulṭaniyyé étaient encore en habits de deuil; il n'y avait pas

1. Ville sur les bords du lac de Van.

eu de concert, et on n'avait pas battu de timbales. Quand le bruit de ces instruments et le tapage des participants au concert parvinrent aux oreilles des ministres, tels que Khâdjè Rachîd-ed-dîn, Khâdjè 'Ali-Châh et autres, ils envoyèrent Khâdjè Sa'îd, chef de la garde-robe du souverain, pour s'informer de la situation : « Comment avait-on pu avoir une telle audace hors de temps et sans l'autorisation des grands? Avant l'arrivée d'Abou Sa'îd-Khan et de Tchoban [1], il n'appartient à personne de se livrer à des réjouissances au milieu de ce deuil. » Quand Khâdjè Sa'îd entra dans le couvent et aperçut le Tchélébî dans un trouble extrême, ses yeux se mouillèrent de larmes ; il se prosterna devant lui et s'évanouit. Cependant le Tchélébî le prit dans ses bras et lui dit : « Va rapporter aux grands personnages que si leur souverain est mort, le nôtre est éternellement vivant ; s'ils sont en deuil, les serviteurs obéissants sont en joie. » Il ajouta ces vers :

« Je possède un amour plus pur que l'eau pure ; ces jeux amoureux sont licites pour moi.

« L'amour des autres se transforme d'état en état ; le mien, ainsi que ma bien-aimée, ne connaissent pas de déclin. »

Cela fut une terminaison heureuse pour [la mission de] Khâdjè-Sa'îd ; il sortit enivré, et rendit autant de services qu'on peut le dire ; il en fut de même pour tous les grands personnages. Cela eut lieu le 8 du mois de dhou'l-ḥidjdjé ; il y avait quarante-huit jours que le Sultan était mort.

Lorsque Ḥaïrân Amîrdjî arriva à Qonya et accomplit le pèlerinage au mausolée, notre Tchélébî donna un concert spirituel à ce personnage dans le mausolée béni lui-même ; l'ayant pris à son côté, il lui dit : A la prochaine fête de la Rupture du jeûne, il faut espérer que nous assisterons ensemble à ce concert. En même temps il lui plaçait sur la tête son bonnet de feutre blanc. Immédiatement, il devint

1. Ce célèbre général des Mongols de Perse avait été nommé par Abou-Sa'îd lieutenant-général du royaume. Cf. d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 604.

stupéfait et sa stupéfaction fut mille fois plus forte quand, son regard étant tombé sur ce bonnet, il voulut le réclamer ; sans l'avoir demandé, il atteignit ce qu'il voulait. C'était le même jour qu'à Sultaniyyé il y avait eu une étonnante assemblée. J'en jure par le Dieu très grand qui a dit, dans sa parole éternelle et noble, « C'est là un serment immense, si vous saviez [1] », si l'on commençait à exposer en petit les miracles de ce grand personnage, les commentaires n'en pourraient être contenus dans des volumes ; ce ne serait pas possible.

« Si même chacun de mes cheveux trouvait une langue, le commentaire de sa beauté ne pourrait être exposé.

Ces exemples, ces anecdotes sont donnés par ceux qui recherchent l'amour mystique, pour les mystiques étudiants, afin qu'ils trouvent de la force dans la voie de l'amour des hommes, et que leur croyance en soit augmentée en intention et en perfection ; pour qu'ils n'oublient pas, dans leurs prières exaucées, l'auteur de ces récits plaisants.

« Si vous êtes des frères sincères et des auxiliaires, souvenez-vous de ce passage : « Mentionnez vos morts ! »

« Citez dans vos prières vos amis ; l'homme n'aura en sa faveur que ses propres efforts [2].

671. On a su, par les grands *aḥrâr* [3], que la mine de grâces, la source des gracieusetés, Akhî Aḥmed le fou, était, dans la ville de Sîwâs, du nombre des amis sincères du Tchélébî, et qu'il réservait à celui-ci des faveurs immenses ; chaque fois que le Tchélébî honorait la ville de Sîwâs de sa visite, il donnait de beaux concerts spirituels et lui réservait des services hors de toute limite. La troisième fois où ʿÂrif se rendit à Sîwâs, Akhî Aḥmed était gêné par un écoulement d'urine. Une nuit, il donna un concert au Tchélébî ; les

1. *Qor.*, LVI, 75.
2. *Qor.*, LIII, 40.
3. Hommes libres, titre des derviches.

grands de la ville, de toute catégorie, étaient présents. Akhî Aḥmed, au milieu de la maison, se tenait debout et observait le concert du Tchélébî ; pris par un trouble immense, celui-ci attira Akhî Aḥmed au concert et s'occupa de la danse rituelle. Celui-ci eut une appréhension, par crainte d'une interruption au milieu du concert. Le Tchélébî lui dit : Dorénavant, sois tranquille ; il est à espérer qu'à partir d'aujourd'hui tu ne sentiras plus de gêne. Le fait est qu'à partir de ce moment Akhî Aḥmed n'éprouva plus cette gêne et cette maladie ; [aussi], continuellement il le vantait au milieu des chéïkhs : « Mon chéïkh, disait-il, est Djélâl ed-dîn Amîr 'Ârif, qui a montré à mon égard une sagesse et une puissance merveilleuses, car les médecins du monde entier étaient impuissants à traiter et à guérir cette maladie». Cent mille bénédictions sur l'âme pure d'un tel père de qui descend un tel souverain dans l'empire du mystère et de la primauté !

« Moi, je suis l'esclave des vagues de cette mer de lumière, puisqu'elle produit une perle comme toi. »

672. Le prince des émirs et des grands, Chodjâ'ed-dîn Inândjbeg (miséricorde de Dieu sur lui !) qui était le gouverneur de la ville de Lâdîq [1], était du nombre des disciples du Tchélébî. Il raconta, un jour, en présence de tout le monde, ce qui suit : Moi et mon frère Toghan-pacha, avions préparé un banquet monstre en l'honneur du Tchélébî ; les principaux personnages de notre ville y assistaient. Ce jour-là, le Tchélébî avait coiffé un bonnet blanc à la façon des Maulawîs ; il me passa dans l'esprit cette idée : « S'il me donnait ce bonnet, pour que je le mette sous mon casque, ce serait un souvenir que je conserverais et une grande faveur ». J'étais encore à examiner cette pensée, lorsque le Tchélébi se leva immédiatement de sa place, vint s'asseoir à côté de moi, ôta le bonnet de sa tête et le plaça sur la mienne, en disant : « Conserve ce bonnet pour le coiffer sous le casque au jour de la

1. Ancienne Laodicée *combusta*, dans la province de Qonya.

bataille. » Je m'inclinai et restai coi et hors de moi dans cette circonstance. « Dans la voie de l'amitié, me dit-il, quelle est la place d'un manteau et d'un bonnet? Demande une idée aux hommes de Dieu, dans laquelle il y aurait un mystère et une joie, afin que cette idée accompagne toujours ce mystère et que la meule de la voûte céleste ne lui trouble pas la tête sans moudre. »

« Place ta tête sur le seuil comme un clou, car le ciel ne moudra pas une tête de ce genre. »

Tous les émirs, les frères et les enfants s'inclinèrent et devinrent disciples.

« Afin que de la générosité des saints tu trouves ton existence, cent mille miséricordes et libéralités!

« Dieu a envoyé les saints sur la terre pour en faire une miséricorde à l'adresse des mondes! »

673. Les nobles compagnons nous ont raconté que le cadi Nedjm-ed-dîn Lâdîqî était parmi les grands lieutenants de la famille, qu'il avait conquis cette province par sa sainteté propre, et y avait fait de grands efforts. Finalement, en vertu de l'adage : « Les amis sincères sont dans un grand danger », mû par l'idée de ses richesses et la présomption de son rang, il commença à manifester de l'ingratitude à l'égard du Tchélébî 'Ârîf; il perdit ainsi les droits qu'il avait acquis pendant tant d'années; il commença à se détourner de lui et à s'opposer à lui, pour des intentions personnelles.

« Lorsque la passion commence à naître de cet égoïsme, elle se met à dire des milliers de sottises.

« Il y a cent déserts au delà de l'avidité et de l'envie, de sorte que le mauvais œil les atteint ».

Un jour, il invita le Tchélébî à venir à sa *zâwiya*, où il avait réuni une assemblée considérable; un groupe de ses disciples, par une invention diabolique, s'était assis dans un jardin, en dehors de la *zâwiya*; de loin, ils contemplaient les mystiques. Tout à coup un concert spirituel commença; le

Tchélébî manifesta des troubles intenses; ses compagnons dansaient comme des fous. L'autre société riait de la danse des amis, et s'en moquait. Parmi eux se trouvait un bourgeois, notable de la ville, qui était extrêmement opposé à 'Ârif et par moments, à cause de son insouciance, disait des choses inconvenantes, et s'opposait aux amis; à ce moment, il riait avec excès et disait des hâbleries[1]. 'Ârif, entraîné par le concert spirituel, était très échauffé; Tâdj-ed-dîn le professeur, surnommé Ibn-en-Naqîb, courait derrière le Tchélébî; il s'aperçut des mouvements de ce misérable négateur; il en fit connaître quelque chose au Tchélébî, et lui montra du doigt ses actes désobligeants; alors celui-ci jeta sur lui un regard courroucé; l'homme, à ce même moment, poussa un soupir et tomba; l'extase le prit, et il commença à râler. Tous ses serviteurs poussèrent des cris, une foule se rassembla autour de lui; on alla en informer le cadi Nedjm-ed-dîn, en lui disant: « Voici ce qui est arrivé à Un-Tel-ed-dîn; que faut-il faire? » Il répondit: « Ne vous en préoccupez pas: c'est l'excès du sang ». On fit venir un chirurgien, mais il ne put le saigner; on le mit sur un tapis grossier et on l'emmena à sa maison. Il essaya plusieurs fois de vomir, sans y parvenir; c'était le cas de cet individu ignorant qui n'écouta pas le conseil de Moïse et se montra impudent.

« A ce même moment, l'extase se saisit du bourgeois: son cœur fut troublé, on lui apporta une cuvette.

« C'était le trouble de la mort, et non une indigestion; à quoi te servirait-il de vomir, ô profane infortuné?

« Tu n'écoutes pas les conseils de Moïse, tu pratiques l'insolence, tu te jettes toi-même sur un sabre d'acier.

« Ce sabre n'a pas honte de t'enlever la vie; c'est ta faute, ô mon frère, ta grande faute! »

Immédiatement il rendit l'âme. Le Tchélébî était encore occupé au concert spirituel, lorsqu'une assemblée de gens aux cheveux coupés (c'étaient ses esclaves, vêtus de cou-

1. *Fochârât*; cf. Dozy, *Suppl.*

vertures de cheval), s'occupa de préparer les funérailles de l'individu. Au milieu de ce monde était un bourgeois notable, nommé Chems-ed-dîn Ber-Ostâd, homme sincère, au cœur éclairé. En plein concert spirituel, poussant des cris, il se prosterna aux pieds du Tchélébî, et l'informa de ce qui suit : « Lorsque le Tchélébî jeta un regard courroucé sur cet infortuné, je vis une personne entrer par la petite porte du jardin ; elle prit un javelot dans la main droite, frappa l'individu et disparut ; au même instant cet individu tomba, et des exclamations s'élevèrent ». Le Tchélébî, souriant, répondit : « C'était l'âme sacrée de mon grand-père Béhâ-ed-dîn Wéled qui, venue du monde invisible, s'est manifestée sous une forme corporelle pour agir en faveur de ses serviteurs ». Quand on sortit du concert et qu'on se rendait à la *zâwiya* du Tchélébî, on rencontra le cortège funèbre du mort ; les gens du cortège s'inclinèrent tous et parlaient entre eux en pleurant de cet effroi et de cette toute puissance de Dieu. Le Tchélébî hocha la tête et dit : « Bravo ! mauvais augure de la négation ! » Il répéta cette phrase jusqu'à trois fois. « Tous les prophètes et les saints [que le salut soit sur eux !], dit-il ensuite, sont venus dans ce monde terrestre pour inviter [à la vraie foi] les hommes purs, et apporter la miséricorde à l'humanité, non pour y faire des miracles de divers degrés ; au contraire, avec cent mille terreurs ils fuient la calamité de la célébrité ; cependant parfois, pour le motif du mauvais augure de la négation des réprouvés, ils montrent des miracles et des choses extraordinaires, afin que d'autres, prenant exemple sur eux, ne se livrent plus [à cette négation] ; pour que les négateurs malheureux, délivrés de ces durs liens, désirent atteindre le monde des saints et deviennent les sujets du souverain de la religion, trouvent, sous leur ombre épaisse, protection et égards complets, et évitent la compagnie des négateurs. » Puis il dit ces vers :

« Le miracle, c'est un témoin fidèle pour prouver la sincérité de tout demandeur dans l'absence de doute.

« Si de chaque méchant ne venait une dénégation, pourquoi le

miracle serait-il venu comme preuve décisoire ? [Ce n'eût pas été nécessaire].

« Dans le cœur de tout peuple qui a le goût de la vérité [divine], la figure et la voix d'un prophète sont [déjà] un miracle ».

Autre vers. « Cent regrets et chagrins que ce caractère emprunté ait éloigné d'un peuple les présomptueux ! »

674. Les grands compagnons nous ont dit qu'une autre fois le Tchélébî (que Dieu magnifie sa mention !) avait rendu visite à la ville de Lâdîq : pendant plusieurs jours il avait fait des parties de plaisir avec les grands de ce canton. Tout à coup il se produisit une disette : la pluie ne tomba absolument pas ; tous, d'un commun accord, sortirent [de la ville] pour accomplir le rite des rogations ; il ne fut pas possible [de rien obtenir] : les plantes, totalement desséchées, furent brûlées par l'ardeur du soleil. Les habitants de la ville, après s'être entendus, vinrent trouver le Tchélébî et dépassèrent les bornes en lui disant : « Il faut absolument partir de cette ville ; toute la campagne est brûlée par suite de l'impolitesse de vos compagnons ; il y a une cherté ; Dieu s'est fâché et n'envoie pas de pluie. » Le Tchélébî se mit dans une grande colère : « O ânes sans valeur ! qu'avez-vous affaire avec nous et nos compagnons ? Votre but est que la pluie tombe. Allez à vos affaires ; quant à nous, nous demanderons de la pluie à notre Maître, qui est le distributeur des eaux de la Mer Verte, en faveur des assoifés de la Terre grisâtre. ». Il ordonna aussitôt que tous les compagnons et les émirs montassent à cheval et se rendissent à une source en dehors de la ville, qu'ils entrassent dans le jardin de l'émir unique, Chodjâ'ed-dîn Elyâs-beg, commandant de la forteresse de Ṭawâs, un des disciples sincères, et qu'ils s'y occupassent de plaisirs mystiques. Soudainement il se leva, et au haut d'un monticule il découvrit sa tête bénie ; se tenant debout et courbé à moitié dans la direction de la Qibla, avec une humilité complète et dans une grande crainte, il s'occupa de dire des oraisons jaculatoires. Au bout d'une heure sidérale, il poussa un cri : O Seigneur ! fais pleuvoir sur la

tête des amis ! » Aussitôt de gros nuages apparurent dans les diverses régions du ciel ; des éclairs brillèrent ; le bruit du tonnerre effara les intelligences. Il tomba une pluie telle qu'on ne saurait la décrire ; des torrents coulèrent ; les déclivités des jardins furent remplies entièrement ; les amis, se roulant dans le jardin à la suite de l'immensité de cette pluie, prononcèrent des bénédictions et restèrent stupéfaits de cette proximité [de Dieu] et de cette puissance [du saint].

« Quiconque a vu mourir dans son corps la passion et l'orgueil, le soleil et le nuage obéissent à ses ordres.

« Les torrents, les ruisseaux coulent suivant son désir; les étoiles s'arrangent de la façon qu'il veut.

« Partout où il le veut, il envoie des condoléances ; partout où il le veut, il distribue des félicitations ».

Le soir, montant à cheval, il apporta, avec les amis, de l'eau de la pluie dans la ville. Les citadins, hommes et femmes, en toute sincérité, se portèrent à sa rencontre et s'inclinèrent ; ils demandèrent pardon et s'excusèrent. Quelques réprouvés, de ces personnes qui, par leur bassesse et leur vilenie, s'étaient montrées audacieuses et hypocrites, furent en peu de temps tellement troublées et réduites au désespoir qu'ils ne resta pas trace de leur descendance. Les amoureux mystiques, poussés par leur passion, arrivaient troupes par troupes à la recherche de ce plaisir : ayant mis au cou de leur âme le collier de la faveur, ils s'inclinaient et devenaient des disciples sincères.

Il est certain, pour les gens de la certitude et les frères en religion, que parfois le Dieu très haut manifeste sa toute puissance par le moyen des saints et des prophètes (salut sur eux !) de cette manière-là, afin que la raison des mortels sache que c'est eux les aimés de Dieu ; tout ce qu'il a créé et produit, c'est pour eux, car : « J'ai créé les êtres pour toi, et je t'ai créé pour moi » ; tout ce qu'il fait, c'est pour faire connaître leur grandeur : « Sans toi, je n'aurais pas créé les cieux. » Dieu a dit : « Sors avec mes attributs vers mon

peuple : celui qui te voit, me voit ; celui qui se dirige vers toi, se dirige vers moi, [1] » etc. C'est ainsi que le poète a dit :

« Celui qui a créé la fortune et les deux mondes, la possession des fortunes, en quoi peut-elle lui être utile ?

« Le roi n'a point le désir immodéré de le faire pour le peuple ; ce bonheur, heureux qui l'a connu !

« Tous les bienfaits, tous les miracles qui existent sont pour les serviteurs de ce roi ».

Il faut reconnaître leurs paroles et leurs actions comme étant celles de Dieu même ; en réalité, les amis de ces sortes de gens sont les amis de Dieu, leurs ennemis, les siens. C'est ainsi que le poète a dit :

« Dieu s'est joint en secret à un corps, afin qu'on le tourmente et qu'on soit éprouvé,

« Ne sachant pas que tourmenter celui-ci est le tourmenter lui-même ; l'eau de cette cruche est jointe à l'eau du ruisseau ».

675. C'est une anecdote bien connue, que l'on aime à répéter dans le cercle des grands, que le sultan des mystiques, le Tchélébî 'Ârif (que Dieu parfume son âme !) était un grand *abdâl* et un extatique parfait ; dans la destruction du monde des apparences extérieures, dans la démolition des règles des gens raisonnables il se distinguait au milieu des débauchés spirituels ; il faisait continuellement des efforts pour briser les coutumes des seigneurs routiniers [2], qui en présence des observateurs chercheurs de vérité sont les seigneurs de la coutume ; toujours il conservait, sous le voile de la coupe et dans le broc et le vase à boire de l'intoxication, la beauté de sa propre pensée hors de l'atteinte de l'œil des profanes privés de ce spectacle ; mieux encore, il la tenait loin de la vue des hommes et l'amenait sans qu'on la vît : il se cachait dans la chambre nuptiale de la splendeur. C'est ainsi que le poète a dit :

1. Ce passage arabe ne figure pas dans le Qorân.
2. *Motéressimân.*

« Si dans ta voie il y a des profanes, on peut installer un voile au moyen de la coupe de vin ».

Il ne voulait pas que sa beauté parfaite devînt le but des flèches des regards des profanes imparfaits, afin d'être délivré et tranquille par rapport au tumulte de la foule, à la réception des hommes pleins de suffisance, au tracas de la société des étrangers. Ceux qui étaient ses confidents, ils le contemplaient en secret, autant que possible et par la faveur de celui qui possède l'observation; par sa miséricorde, ils voyaient ce qu'il montrait.

« L'excès de jalousie a été un voile qui m'a caché mon ami; par ce zèle exagéré, on ne te voit plus ».

La plus grande partie de sa vie se passa à se distraire par des voyages et à lire les livres des mystères. A cette époque, il arriva que les nobles compagnons ainsi que Girâgâ et la pauvre adoratrice Khoch-liqâ, de Toqat, arrivèrent à Amasia, ville de la gloire; en ce temps, le roi des lieutenants, l'agréé des saints, le collecteur des diverses branches de mérite, 'Alâ-ed-dîn Amâsiyawî, fils de Béïram (miséricorde de Dieu sur lui!) était en vie; il était l'agréé de cette contrée, montrait une supériorité manifeste et avait envoyé des lieutenants dans les diverses régions; des hommes capables et parfaits, des amis de mérite, des ascètes agissants étaient assidus à son service et lui tenaient compagnie.

Les anges des cieux étaient jaloux de la pureté de leurs mystères: en toute bonne volonté, ils devenaient ses disciples et lui rendirent tant de services et d'honneurs qu'on ne saurait le dire. Cependant un malaise subit fut pour le Tchélébî causé par le changement de climat; en effet, son idiosyncrasie s'était dérangée. Les médecins de la ville, pour lui conserver la santé, l'avaient excité à prendre du vin coupé d'eau à titre de thérapeutique, tandis qu'à toute force notre Maître 'Alâ-ed-dîn voulait qu'il fût toujours à jeun, et, observant les minuties extérieures, qu'il fût occupé à prêcher le peuple. Dépité de cette situation, celui-ci commença à faire de

l'opposition ; quelques élèves, conformant leur conduite à celle de leur directeur, montrèrent de l'hypocrisie. Un certain groupe d'amis bien informés et de pauvres derviches, dont le cœur était éclairé par la lumière de la clairvoyance, ayant jeté les yeux sur l'esprit pur de ce mystique, ne s'occupèrent pas de sa forme extérieure. Quand cette nouvelle parvint à l'oreille du Tchélébî, il se leva tout changé, et entra dans sa cabine d'isolement. Pendant près de quinze jours il ne prit pas de nourriture et ne goûta pas à l'eau ; Giràgâ et les amis firent entendre des plaintes et des gémissements pour qu'il déjeûnât au moins d'une bouchée ; ce fut impossible : « Mes amis s'imaginent, dit-il, que notre nourriture consiste dans cette boisson et dans ce rôti en brochettes, et que notre vie en provient ; ils sont insouciants relativement à la nourriture annoncée par ce texte : « Je passe la nuit auprès de mon Seigneur » et ils ne savent pas que nous sommes ivres d'un autre vin ; ils basent leurs conjectures sur eux-mêmes ; car si un seul jour ils ne font pas beaucoup d'hypocrisie [1] et d'affectation [2], et ne pratiquent pas le mensonge [3], ils ne trouvent pas de portion journalière ; personne ne les salue ; il ne leur reste pas de directeur ; s'ils ne mangent pas pendant cinq jours, il est à craindre qu'ils ne meurent ». Le seizième jour était un vendredi ; un groupe de grands personnages se réunit sur le sofa de la *zâwiya*. Quand le concert commença et que notre Maître 'Alâ-ed-dîn se livra à une danse pleine d'ardeur, tout à coup le Tchélébî sortit de sa cabine d'isolement ; il poussa un tel cri que tous s'évanouirent ; ayant mis sens dessus dessous le concert, il se livra à des troubles furieux, et récita ce quatrain :

« Ceux qui sont des livres sur le ciel du bonheur, sont les rois sur l'échiquier du blâme.

« Ceux qui connaissent le secret de ce discours, pour le peuple paraissent égarés, tandis qu'ils sont sur la bonne route. »

1. *Téssallos*, forgé d'après le persan *sâloûs*.
2. *Tènammos* ; cf. Dozy, *Suppl.*
3. Lire *zarqî*.

Au bout d'un instant, il récita cet autre quatrain :

« Ceux qui sont victimes du doute au sujet de cette route sont des diables au regard des gens de la pureté.

« Si tu marches droit selon la règle des amoureux mystiques, on écrira sur ta page un verset droit ».

Ce jour-là, par la fenêtre du sofa, il se jeta d'un saut sur la surface du ruisseau. A cette époque de l'année, l'abondance des eaux était telle que le torrent avait détruit les roues des norias et des moulins; l'eau s'était élevée à la hauteur d'un javelot. L'ami théologien, 'Imâd-ed-dîn fils de Qordi, et le chéïkh Ḥosâm-ed-dîn Bègî, qui étaient des notables de la ville, de grands hommes libres et des écrivains des mystères, sautèrent dans l'eau à la suite du Tchélébî pendant que celui-ci marchait à la surface de l'eau sur la distance de deux portées de flèche. 'Imâd-ed-dîn et Ḥosâm-ed-dîn racontent la suite de la manière suivante : « Quand je rejoignis le Tchélébî, je le vis assis les jambes croisées à la surface de l'eau, et se laissant aller tranquillement ; il me cria : O 'Imâd-ed-dîn, pourquoi es-tu venu, et que demandes-tu à mon âme ? Bien que je fasse des efforts pour me délivrer de l'étroitesse de l'existence, de l'opprobre des négateurs, et sauter hors de la prison de ce monde, cela ne réussit pas ; que faut-il faire ? » 'Imâd-ed-dîn poussa un cri, et Ḥosâm-ed-dîn fit un rugissement : « Votre existence bénie est une miséricorde pour les mondes ! Pour l'amour de Dieu, par l'âme sacrée du Maître, sortez de l'eau et délivrez Girâgâ de toute préoccupation; ne privez pas les amis de vous voir ». Lorsqu'il sortit du ruisseau, un flot de larmes de sang coula des yeux des amis; tous les compagnons, tête nue, accoururent ensemble et demandèrent pardon du péché de négation et de la sottise de l'orgueil, et s'inclinèrent. Malgré les supplications et les humiliations de notre Maître 'Alâ-ed-dîn, elles ne furent pas agréées. Le Maître ordonna de préparer une outre de vin pur ; le fait est que pendant plusieurs jours il n'avait pas pris de nourriture et ne s'était pas reposé en dormant. Il plaça dans

sa bouche le goulot de l'outre, en avala le contenu tout d'un trait, et commença le concert spirituel; un tapage s'éleva, et il ordonna de réciter ce *ghazèl* :

« Nous détruirons par le feu l'ambition et la folie ; nous boirons à chaque instant des flots de sang.

« Compagnons de l'enfer, buveurs, nous sommes ivres : que l'on fende le toit de couleur bleue !

« Versons le vin pur du sultan, endormons notre raison fallacieuse. » Etc.

Il manifesta de grands troubles et dit le *ghazèl* suivant, qui termina le concert :

« Tant que je serai âme, je ne dévorerai que le chagrin de mon ami ; je ne parlerai pas de supériorité, et je ne m'en préoccuperai pas.

« Ma science, mon mérite, c'est une coupe, et celle-là aussi je ne la prendrai que de la main d'un souverain ».

676. A cette époque-là, raconte-t-on, le Tchélébî Moḥammed-beg, fils de Torontâï (miséricorde de Dieu sur lui !), qui était le commandant militaire de la ville et l'homme unique de son époque, ayant constitué une assemblée considérable, donna un concert au Tchélébî. 'Alâ-ed-dîn et ses compagnons étaient venus, alors qu'ils n'avaient pas encore renoncé à leur isolement. Par suite de la terreur inspirée par le Tchélébî, aucune créature n'avait la possibilité de parler. Quand on eut terminé la lecture du Qorân sublime, et achevé la récitation du Methnéwî et des *ghazèls*, 'Alâ-ed-dîn exprima le désir que le Tchélébî émît des pensées sur ce chapitre, afin que les grands personnages en profitassent, « puisque, dit-il, la fontaine des idées bouillonne dans votre famille bénie, et que la source de la sagesse divine est votre existence généreuse ». Il répondit : Actuellement, d'où tirerais-je ces pensées et cet enseignement mystique ? De mes stades et de mes extases, ou des vôtres ? Car, si je prononce des discours basés sur mes propres extases, il n'y a point là d'accès pour vous ni pour vos semblables ; jamais le faible bouvreuil ne

peut être le compagnon du gypaète noble, et ne peut prendre son essor au faîte de l'atmosphère des *homâ* [1]. Si je commente ton rang et tes extases, ils paraîtront bien humbles et bas en comparaison des miens; il n'est pas nécessaire que je descende du plus haut au plus bas; il n'y aura pas de démarche saccadée; nos extases sont en dehors de la norme des possesseurs de suggestions diaboliques.

« Tu prends les analogies sur ta propre mesure, tandis que tu en es bien éloigné! Examine soigneusement ce cas!

Il dit encore : « Bravo! énorme déception, que tu lises notre Methnéwî, et que tu ne saches pas te promener dans le mystère de sa morale! Que tu ignores le but de ce livre! Plût à Dieu que tu ne l'eusses pas lu, de sorte que ce livre t'appelle, et que tu nous eusses connu, dans l'ignorance où tu te trouvais!

« Dis que tu es ignorant et pécheur, ne crains pas que ce Maître te vole un enseignement!

« Comme les anges, dis : Nous n'avons aucune science, afin que la formule : *Tu nous as enseigné* [2], vienne à ton secours ».

Aussitôt il se leva et commença le concert spirituel en récitant ce quatrain :

« Il y a dans notre tête un amour qui n'est pas à notre mesure; il est étonnant que notre fardeau soit plus pesant que notre âne!

« Là où est la perfection et la beauté de notre bien-aimée, nous ne lui sommes pas appropriés, tandis qu'elle est convenable pour nous ».

Finalement, après que le Tchélébî fut parti, peu à peu la préséance de ce puissant individu fut changée en mépris; à deux reprises, le feu prit à sa *zâwiya*, qui fut entièrement consumée; du groupe que formaient ses partisans, en peu de temps il ne resta personne; les amis qui étaient distingués

1. Le gypaète ou Lämmergeier.
2. *Qor.*, II, 30.

par la science et les œuvres, se détournèrent de ce personnage et devinrent à nouveau les disciples du Tchélébî; ce grand personnage et ses sectateurs devinrent tels que s'ils n'avaient jamais existé, pour ainsi dire. C'est ainsi que le poète a dit :

« Tu es une gracieuse femme, mais dans les limites de ton état : au nom de Dieu, ne mets pas le pied en dehors de cette limite !

« Si tu frappes sur une plus gracieuse que toi, elle t'entraînera au fond de la septième terre !

« Ces signes de l'éclipse, du jet de pierre, de l'éclair, expliquent la gloire de l'âme raisonnable !

« Bien que le roi s'asseye avec toi sur la terre, connais-toi toi même et assieds-toi mieux ! »

677. Le mystique divin, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî, a raconté un jour ceci dans un cercle d'amis. « Dans sa jeunesse, 'Âlâ-ed-dîn d'Amasia s'exposait aux reproches du monde [1] en servant bien le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, et faisait des efforts pour pénétrer dans les minuties de ce service : à l'occasion, il pratiquait la danse rituelle et lisait le Methnéwî avec un soin parfait ; il m'avait même associé à sa récitation. Au bout de quelque temps, il eut envie de faire un voyage et de se rendre à sa demeure habituelle [c'est-à-dire à Amasia]. « Ce n'est pas le moment de voyager, lui dit le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn ; pourtant, reste encore quelques années en compagnie des amis, et alors tu sauras ce que tu dois faire ». Mais il demanda à s'en aller. Alors le Tchélébî écrivit de sa propre main bénie son diplôme de derviche, lui conféra la qualité de lieutenant, le revêtit d'un *férédjé* et le mit en route pour Amasia. Après son départ, le Tchélébî dit : « Hélas ! le verjus de cet homme a pris de la couleur, mais il n'est pas encore bien doux ; il s'est enfui bien vite à l'ombre, loin du soleil ; je crains qu'il ne devienne la victime d'un mystique jaloux ». La fin de cet être unique fut comme il l'avait dit, et comme nous l'avons expliqué.

1. *Mélâmet-i 'azhim mi-kerd.*

« Les ayant tués, il a lavé le corps des amoureux dans leur propre sang, et ensuite il a fait la prière à leurs obsèques ».

Telle est la coutume des lions et des lionceaux ; [nous avons rapporté] cette maxime pour que l'on connaisse le mystère de leur puissance.

« O amour mystique ! Comme un lion, tu n'as pas honte de verser le sang ; qui s'en va jamais reprocher au lion d'être un buveur de sang ?

« L'âme te dira toujonrs : Que notre sang soit licite pour toi ! Quelle que soit la personne dont tu bois le sang, tu fais d'elle un éternel vivant ».

La morale que nous devons tirer de cette anecdote, c'est qu'il ne convient pas de lutter avec les hommes de Dieu, ni de leur résister, ni d'être présomptueux à cause de sa petite situation, ni d'en faire fi, car, dans la voie mystique, il n'y a pas de blasphème plus malencontreux que le dédain et l'orgueil ; il faut toujours craindre les résultats des choses et la fin de la vie, demander à Dieu à chaque instant secours et appui, afin que, bien dirigé par les directeurs spirituels, on s'occupe de gagner le viatique de la vie future, et que l'on recherche constamment le concours de Dieu ; or, ce concours, que l'on sache qu'il vient de la faveur et du don gracieux des directeurs spirituels.

« Que personne ne fasse d'effort sans ton concours dans ce monde ! Dieu connaît mieux la voie droite.

« Les efforts de Pharaon en étaient privés ; aussi ce qu'il cousait n'était que déchirures ».

En effet, sans les faveurs des hommes [de Dieu], personne n'est assuré contre les dangers des fautes ; sans leur sauvegarde et leur foi, aucun ascète ne peut croire au salut. Notre directeur spirituel (que Dieu élève son rang !) disait : La faveur, sans l'obéissance, est utile, mais non l'obéissance sans la faveur ; elle ne saurait vous aider ; si par la faveur extrême des chéïkhs, les deux existent, ce sera faveur

multipliée par faveur, « lumière sur lumière[1] »; comme l'a dit le Maître (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) :

« Sans les faveurs de Dieu et de ses amis particuliers, si même il est un ange, sa feuille sera noire.

« O émir, abandonne la ruse et tiens-toi bien, jusqu'à ce que tu meures bien en face de la faveur !

« Que dis-je ! Sa mort même n'est pas dépourvue de cette faveur ; sans elle, allons ! ne reste en aucune place ».

678. Les anciens amis (heureux soient-ils dans le paradis de délices !) nous ont rapporté qu'un jour le Tchélébî se promenait, en 'Irâq-'Adjémi, sur les bords du fleuve Korr[2]; tout à coup, pris d'un trouble, il se jeta dans cette eau courante; on eût dit une colonne qui marchait sur la surface de l'eau ; l'on dit que la grandeur de ce fleuve était si énorme que de grands chameaux et des éléphants corpulents y semblaient des moucherons et des fourmis; mais la faveur de Dieu avait fait de cette eau un trône qui le portait, de même qu'elle avait fait de l'atmosphère le trône sur lequel se tenait Salomon, à raison de son bonheur; qu'elle avait fait de l'eau de la mer le navire qui portait le Messie (salut sur lui !), qu'elle avait fait de la septième atmosphère le Borâq qui servait de monture à l'Élu (bénédiction et salut !). Les miracles des prophètes et des saints (sur eux le salut !) ont été hors de toute limite; nous croyons en eux, ainsi qu'à ce qu'ils ont fait : « Celui qui aime un peuple, en fait partie ».

« Si tu ne sais pas où gît l'ivresse du cœur, demandes-en la description à l'œil enivré.

« Quand tu es éloigné de l'essence de Dieu, tu en sauras la description d'après le prophète aux miracles.

« Venant d'un directeur de conscience pur, les miracles secrets frappent le cœur.

« Des miracles, sortis d'une âme parfaite, frappent la conscience de l'âme de l'étudiant, comme le ferait la vie.

1. *Qor.*, XXIV, 35.
2. Ancien Cyrus.

« Leur cœur est la monnaie de cent résurrections : la moindre est celle qui devient voisine de l'homme ivre.

« Donc, l'homme fortuné qui s'en va camper à côté d'un élu, devient le compagnon de Dieu. »

Or le Tchélébî était allé ainsi à la distance d'une parasange, tandis que les amis couraient sur le bord de la rivière en poussant des cris et en se frappant la poitrine ; ils se mettaient de la poussière sur la tête en dehors de l'eau; par l'amour qu'ils avaient pour le Maître, ils brûlaient du feu de la passion et se plaignaient, en invoquant l'intercession du grand Maître, pour qu'il en sortît. Cet être généreux, fils de généreux, leur concéda cette faveur par suite de sa libéralité universelle; il posa le pied sur la surface de l'eau et en sortit. Ayant réservé ses caresses aux amis, il leur donna une vie nouvelle ; et en manière de plaisanterie il leur dit : « Comment se fait-il qu'une aussi grande rivière ne noie pas les hommes si petits [en comparaison] ? Mais le Nil lui-même, que peut-il faire, sinon obéir à Moïse? Le feu préparé par Nemrod ne peut être qu'un buisson de roses pour [Abraham] l'ami illustre [de Dieu] ! Le vent froid ne peut être que soumis au prophète Hoûd; l'air ne peut qu'obéir à Salomon, briseur d'atmosphère. C'est ainsi que mon grand-père a dit :

« La terre, le vent, l'eau, le feu sont ses serviteurs; avec toi et moi, ils sont morts; avec Dieu, ils sont vivants ».

Ces miracles, ces stades, qui marquent le degré atteint par les nobles Pôles, les grandes individualités qui sont les *abdâls* de Dieu et les piliers (*autâd*) de la terre, une perfection de ce genre n'est pas accessible à tout homme parfait : « Dieu choisit pour lui qui il veut ». C'est une des particularités de notre Maître, qu'il soit l'héritier des mystères de l'Envoyé de Dieu; sa supériorité lui est arrivée *proprio motu* (*içâlet*, non par délégation). Que Dieu sanctifie son puissant mystère, et déverse sa piété sur ses sectateurs! Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes!

679. L'émir unique, le Tchélébî Poûlâd-beg, fils de Noûr-ed-

dîn Djîdjâ (miséricorde de Dieu sur lui!) qui était un des fils de grands personnages de l'Asie-Mineure, courtisan de Ghazan-Khan et affidé à la famille [de Djélâl-ed-dîn Roûmî], nous a raconté ceci : Une nuit, j'avais eu une conversation, au service du Tchélébî ['Arîf], dans la forteresse de Qara-Ḥiçâr-i Daulè [1], avec les enfants du çâḥib Fakhr-ed-dîn, et nous étions occupés à déguster le vin vieux; cependant, ayant pris une coupe pleine à la main, il dit : « L'imagination des têtes du vulgaire, qui est comme un troupeau de moutons, appelle 'Ârif ivrogne, et médit de lui à ce propos; Dieu nous garde de boire du vin et d'être de la même couleur que les hommes! » Tous, stupéfaits, se turent. Cependant l'idée suivante passa par l'esprit des enfants du ministre : « Nous sommes plongés dans cette occupation, et un souverain comme lui l'est également; donc, quelle est la différence entre lui et nous? » Toutefois 'Ârif, m'ayant adressé un signe de la main, me dit : « Avance-toi, regarde au moins si ceci est du vin ou autre chose. » Je me levai et m'approchai avec de grandes marques de politesse; je vis que dans la coupe amicale il y avait quelque chose de liquide, comme du miel passé au feu, mais réduit au tiers et épais. « Goûtes-en, me dit-il. » J'y plongeai un doigt; je vis que c'était un vin aigre [2] pur, comme l'a dit le poète :

« Le chéikh illustre venait dans les cabarets; à son arrivée tous les vins se changeaient en miel ».

Immédiatement l'extase m'envahit et je me prosternai; je restai quelque temps abasourdi. « Tel est, me dit-il, l'espèce de vin que nous buvons. »

« Ce vin que tu bois est illicite; nous autres ne buvons que la boisson permise ».

Au même instant, les enfants du *Çâhib* [ministre] et tous

1. C'est la ville de Qara-Ḥiçâr-i Çâḥib, appelée communément Afyoûn Qara-Ḥiçâr.
2. *Hommâḍ*; ms. 114 *Khammâç* (*sic*).

les assistants se découvrirent la tête, et devinrent serviteurs et disciples ; ils demandèrent pardon d'avoir eu cette idée fallacieuse.

680. Le même a encore raconté ceci : « Une autre nuit, ils étaient occupés à une partie de plaisir ; l'échanson ayant rempli la coupe, la remit aux mains bénies du Tchélébî. « Nous sommes très dégoûtés, dit celui-ci, de cette misérable eau, tandis que vous vous imaginez que nous sommes ivres de vin, ou que notre ivresse dépend du jus de la treille ; au contraire, ce sont les vins qui sont enivrés du rayon de notre âme, et donnent l'ivresse aux hommes ». Puis il ajouta :

« Le vin est ivre de nous, non nous de lui : le moule nous doit son existence, mais la nôtre ne dépend pas de lui [1] ».

Alors il versa la coupe de vin sur sa tête bénie ; nous tous, debout, attendions de voir ce qui allait arriver. On eût dit que dans cette coupe il n'y avait pas une goutte d'eau, car la totalité avait été absorbée par sa tête à tel point qu'on n'en voyait plus de trace. Aucune bulle n'avait dégoutté ni sur le sol ni sur ses vêtements. Cela est un étrange miracle.

681. C'est encore le même personnage qui a raconté ceci. Un jour, au service du Tchélébî, nous nous livrions au plaisir, avec les enfants du Çâḥib, dans la forteresse construite sur le sommet [de la montagne] de Qara-Ḥiçâr-i Daulè, dans le palais du Sultan ʿAlâ-ed-dîn Kaï-Qobâd (miséricorde de Dieu sur lui !) ; le tiers de la nuit était extrêmement trouble et obscur ; tout à coup le Tchélébî se leva et sortit ; il ordonna que personne ne le suivît et ne permit pas qu'on prît de flambeau, ni que personne sortît pour l'aider. Nous attendîmes une heure sidérale ; il ne revint pas ; nous étions déprimés à force d'attendre ; hors de moi, un flambeau à la main, je m'élançai dehors pour le chercher. Je parcourus tous les kiosques et les corps de garde ; je ne pus pas com-

1. Le moule, c'est le corps enfermant l'âme, supérieure et préexistante à lui.

prendre ce qui s'était passé; j'annonçai aux émirs que le Tchélébî était invisible; poussant des cris, ceux-ci coururent hors du palais, se demandant s'il n'était pas tombé par les créneaux des tours, ou s'il se reposait dans quelque endroit. Au nombre de près de vingt ou trente personnes, ayant en main des flambeaux et des torchères, nous cherchions, lorsque tout à coup la voix du Tchélébî parvint à mon oreille; il disait : « Holà ! Poûlâd, que cherches-tu ? » D'un commun accord, nous écoutâmes cette voix ; je constatai que la voix du Tchélébî montait de la terrasse de la forteresse d'en bas ; nous ouvrîmes la porte de la citadelle, nous courûmes en bas et je vis que le Tchélébî était assis tranquillement sur la terrasse du palais; il souriait : « C'est à dire que vous avez eu peur que je ne tombe et me tue ? » Tous s'inclinèrent. « Cette puissance, cette force, m'écriai-je, ne sont au pouvoir d'aucun être humain. Bravo ! fils d'un tel père, qui accomplis de telles choses ! » Il dit alors : « La plupart des circonstances où se trouvent les hommes sont en général impossibles ; le miracle consiste en ceci que l'impuissance de ce peuple apparaisse en présence de leur force [celle des prophètes]. Qu'il reconnaisse la grandeur de l'homme fort et avoue son impuissance, pour être l'objet de la faveur et de la miséricorde [divines]. Ces extases, ces miracles sont un jeu pour les mystiques, c'est de leur part une gracieuseté, car le moindre oiseau vole de cette montagne à cette autre montagne ; un fragment de planche s'en va au fil de l'eau ; la force des hommes purs consiste en ceci qu'ils font parvenir jusqu'à Dieu leur disciple sans que celui-ci en ait connaissance, et font marcher son affaire, afin que ses désirs spirituels et temporels soient réalisés, et qu'ils deviennent pour lui, au jour de la rétribution, un intercesseur compatissant ». C'est ainsi que le poète a dit :

« Ainsi a été, nuit et jour, l'effort des directeurs spirituels, en vue de délivrer les créatures du châtiment et de la corruption.

« Ils accomplissent entièrement l'œuvre des hommes, car ils ne connaissent que Dieu, le généreux, le bienfaiteur. »

682. Le guide des lieutenants, Akhî Amîr Aḥmed de Baïbourt, personnage important et célèbre, nous a rapporté l'anecdote suivante. « Un jour, dit-il, je m'étais entretenu dans un jardin avec des amis ; d'autres amis en voyage étaient venus nous rejoindre ; tout à coup j'aperçus le Tchélébî ʿÂrîf qui arrivait seul à cheval ; il nous salua, descendit de sa monture et s'assit, le visage contracté, sans s'occuper de personne. Il marmottait par instant quelque chose entre ses lèvres, mais je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je m'avançai, m'inclinai, et pour le distraire m'informai des causes de son ennui. « J'ai vu de la part de Pacha-Khâtoûn, épouse de Gaïkhatou, que j'aimais, une démarche qui m'a fâché ; je suis sorti en colère, et suis parti ». Pacha-Khâtoûn, qui habitait Erzeroum, était une des amies de la famille du grand Maître, elle aimait beaucoup le Tchélébî ; baiser la terre en sa présence était pour elle la direction de son âme. Pendant quelque temps ils se tinrent compagnie l'un l'autre, mais elle ne lui permettait pas de partir pour Qonya ; des lettres d'invitation arrivaient de Sulṭân Wéled, mais elle ne lui accordait pas la possibilité du retour. Cependant le Tchélébî ne rompit pas le jeûne pendant trois jours et trois nuits ; au matin [du quatrième jour], il demanda un *hérîsè* ; lorsqu'il porta la main à ce mets, il s'écria : « Hélas ! la gracieuse Pacha-Khâtoûn est morte ! » Il s'abstint de manger et pleura amèrement. Nous étions restés stupéfaits, lorsqu'au même moment un messager entra pour annoncer l'arrivée du lieutenant de la princesse. Celui-ci descendit de cheval, s'inclina et remit une lettre entre les mains du Tchélébî, en disant : « Pacha-Khâtoûn se plaint et exprime ses excuses ». Le Tchélébî reprit : « Hélas ! gracieuse amie, hélas ! dame de l'univers ! ». Puis il récita ces vers :

« Hélas ! trois fois hélas ! puisque une lune si belle s'est cachée derrière un nuage.

« Un empire qui ne dure pas éternellement, toi dont le cœur est endormi, sache que ce n'est qu'un songe.

« Conquiers les royaumes de l'Orient et de l'Occident ; du

moment que ton pouvoir ne durera pas, considère-le comme un éclair ».

« Je m'inclinai, poursuivit l'Akhî, et je m'informai de ce mystère. Le Tchélébî me répondit : Notre Pacha-Khâtoûn, qui a envoyé la lettre, a trépassé ; j'ai vu son brancard funèbre porté par des êtres de l'au-delà. Les assistants, stupéfaits et plongés dans les regrets, inscrivirent la date du décès. Le Tchélébî, montant aussitôt à cheval, partit en compagnie du lieutenant de la princesse, et je le suivis, tout endeuillé. Lorsqu'il arriva à Erzeroum, c'était le septième jour après le décès ; les émirs et les gens de la suite de la princesse vinrent le recevoir, poussèrent des gémissements et se prosternèrent devant lui, pendant que des pleureurs à gages récitaient des hymnes funèbres. Le Tchélébî, entrant dans la chambre de la défunte, manifesta de grands troubles ; le corps de la dame était étendu sur son lit, comme si elle dormait ; il le prit dans ses bras et lui pardonna la faute qu'elle avait commise ; puis il récita ce quatrain :

« En présence du sabre du destin, aucun bouclier ne vaut rien ; cette pompe, cet argent, cet or ne sont rien.

« Nous n'avons pas considéré le bien et le mal ; le bien, c'est le bien, le reste n'est rien ».

Et il ajouta :

« Le destin est une douleur sans remède ; le roi et le ministre sont soumis à ses ordres.

« Ce roi qui dévore le royaume du Kirman, aujourd'hui ce sont les vers (*kirmân*) qui le dévorent ».

Dans le banquet des quarante jours, il dit encore ce quatrain :

« Ne cherche pas la joie, car le produit de la fortune, c'est le chagrin ; chaque atome est composé de la poussière d'un Kaï-Qobâd et d'un Djèmchîd.

« Les moyens de parvenir à son but, le résultat d'une longue vie, ce sont des songes, des fantômes, une tromperie, un souffle ! »

Ce même jour, il partit pour Qonya.

683. Un jour, Girâgâ (que Dieu soit satisfait d'elle !) rendait au Tchélébî, dans la ville de Toqat, des honneurs hors de toute mesure, et s'inclinait. De grandes dames, telles que la sultane Koûmâdj-Khâtoûn, Khâwend-Zâdè, fille du Perwânè Mo'în-ed-dîn, la fille du Chérâb-Sâlâr, Mostaufâ et d'autres, s'y opposèrent et la couvrirent d'injures : « Il ne convient pas à une mère, disaient-elles, de s'incliner devant son fils, et l'honorer à un tel degré ; car, si le fils heureux glorifie sa mère, s'incline devant elle et lui baise la main, il est à sa place, c'est permis. » — « Dieu sait, répliqua Girâgâ, car c'est lui qui connaît le mieux les bien dirigés [1], que quand je vois 'Ârif, je m'imagine que c'est notre Maître lui-même ; l'ardeur de cette situation brille sur mon âme, et il ne me reste pas la force de supporter cette ardeur ; voilà pourquoi je m'incline devant lui, et je ne le considère plus comme un fils, mais comme mon directeur spirituel ; le grand Maître m'a confiée à lui. » Cependant toutes les dames, le vendredi, s'étant réunies pour le concert, le Tchélébî, rempli d'une ardeur mystique, composa ce quatrain :

« Nous sommes l'âme subtile, la vue ne peut nous apercevoir ; nous paraissons dans un lieu et pourtant nous n'occupons aucune place.

« Si nous enlevons le voile qui couvre notre face, nous ravissons l'esprit, le cœur et la raison. »

Tout en dansant et en procédant au rite du tournoiement, il récita le quatrain suivant :

« L'essence de l'amour est dans le monde des esprits ; la nourrice de l'amour est un vent subtil dans l'éternité.

« Semblable au soleil, il devient tout entier vie, celui sur la tête de qui est tombée l'ombre de l'amour. »

Toutes, couvertes de confusion, s'inclinèrent, demandè-

1. *Qor.*, VI, 117 ; XVI, 126 ; XXVIII, 56 ; LXVIII, 7.

rent pardon et lui rendirent toutes sortes de services; puis elles envoyèrent des cadeaux.

684. Le roi des lieutenants, le chéïkh Amîrè-beg d'Abi-Garm [1], a transmis cette anecdote : Dans ma jeunesse, dit-il, moi, Akhî Mozhaffar-ed-dîn et mon frère Medjd-ed-dîn nous étions liés d'amitié avec un derviche. Il voulait nous enseigner l'alchimie, et d'un commun accord nous avions juré de ne communiquer à personne les secrets de cet art; nuit et jour nous faisions des efforts pénétrants au service de ce derviche; nous passâmes un certain temps à cet œuvre, sans y réussir. Des ingrédients nécessaires, on se procurait aisément les uns, tandis que les autres étaient rares et on ne pouvait les obtenir. Par hasard, un jour, ce maître nous demanda du safran de Mars [2]; tous les quatre, nous vînmes à Qonya pour nous le procurer, et nous descendîmes dans une cabine d'isolement. Au matin, quand nous allâmes visiter le mausolée béni, le Tchélébî, sortant tout à coup de sa maison, prit solidement au collet Akhî Mozhaffar-ed-dîn, et lui dit : O âne ! si tu veux de l'alchimie, livre-toi à l'agriculture; si tu désires la science de la *Simiyâ* [3], adopte l'amour de notre Maître. » Akhî Mozhaffar-ed-dîn s'évanouit, et nous tous restâmes stupéfaits. Le Tchélébî rentra dans sa maison. Lorsque nous revînmes de notre pèlerinage, nous rejetâmes de notre cœur l'amitié de cet autre derviche, et le chassâmes d'auprès de nous; Akhî Mozhaffar-ed-dîn s'occupa avec zèle d'agriculture; il produisit tant de moyens qu'on ne peut le dire, et en peu de temps il devint riche.

685. Le même a encore raconté ceci : Moi et Fakhr-ed-dîn d'Abi-Garm, après Sulṭân Wéled (que Dieu magnifie son salaire !), avions quelque peu de répulsion à l'égard du Tchélébî. Une nuit, je vis en songe qu'on avait installé

1. C'est-à-dire d'Ilghîn.

2. *Za'farân el-ḥadîd*, la rouille de fer. Cf. Ibn-Baïṭâr, trad. Leclerc, t. II, p. 210. Notre ms. a *djodda* et le ms. 114 *djadîd*.

3. Sorte d'opération magique destinée à produire l'apparition de fantômes. Cf. *Maṭla' el-'Oloûm*, p. 316.

une très grande tente à la lisière du désert, et que le Tchélébi y était assis ; cette plaine était remplie d'oiseaux très jolis. Je vis tout à coup un vent étrange souffler, et ces oiseaux disparurent tout d'un coup. De nouveau d'autres oiseaux, plus grands et plus jolis que les premiers, remplirent la campagne et se mirent à gazouiller des mélodies agréables. Je demandai à quelqu'un : Ces premiers oiseaux, qui étaient-ils? Ce groupe, répondit-il, ce sont les compagnons de Sulṭân Wéled, et les autres sont les disciples d'ʿÂrif. Je me réveillai là-dessus et racontai mon rêve à Fakhr-ed-dîn. Tous deux, nous étant préparés, allâmes avec un plaisir parfait à Aq-chéhir, à la recherche du Tchélébî. Quand nous entrâmes par la porte de la *zâwiya*, celui-ci dit : Ces ânes voient aussi des rêves, et ils n'y croient pas encore. Poussant des cris et pleurant, nous crûmes et nous inclinâmes ; renouvelant notre engagement, nous devînmes de nouveau ses disciples.

686. Le serviteur étudiant, auteur du présent livre de biographies, Aḥmed Aflâkî (que Dieu lui accorde un bon traitement !) raconte ceci : Lorsque, accompagné du Tchélébî (que Dieu sanctifie sa grâce !), nous arrivâmes à la ville de Tébrîz, et que les grands de la ville se mirent à son service comme il convenait, ils nous donnèrent des séances de concert : Akhî Aḥmed-Châh, marchand de soie, un des notables de la localité, tint une assemblée considérable et emmena les compagnons à sa maison ; ce jour-là, tous les grands de Tébrîz, savants et derviches, furent présents. Le Tchélébî manifesta des troubles intenses ; attirant Akhî Aḥmed-Châh dans la danse, il lui plaça sur la tête son propre bonnet, et prononça ce vers :

« On ne refuse pas les âmes ; est-ce le lieu du bonnet et de la tête ? Cherche le mystère chez les chefs, incline-toi, et prends le regard. »

Aḥmed-Châh, s'inclinant, distribua ses vêtements aux récitants ; il manifesta un plaisir hors de toute limite. Un groupe

de ses amis l'interrogèrent, par voie de supplication, au sujet de sa situation ; il leur répondit : « Au milieu du sermon et du concert, je me tenais debout vis-à-vis du Tchélébi ; il me passa dans le cœur l'idée qu'il me donnait ce bonnet ; car, s'il ne me l'avait pas donné, je le lui aurais demandé après le concert, et j'aurais donné aux amis une gratification en guise de remerciement ; il me prit par la main, me dit à l'oreille des secrets étonnants, et plaça le bonnet sur ma tête ; je fus hors de moi à la suite de l'effet de cette puissance [de divination] ; sa faveur ayant été pour moi un secours vital, je rassemblai mes esprits, manifestai une bonne volonté avec une sincérité parfaite, et devins son disciple. » [En effet], il lui rendit des services incomparables et envoya des présents curieux.

687. On rapporte encore que le Tchélébi savait à tel point s'emparer des âmes des tyrans que si les gens de mérite de l'univers, les mystiques entre les fils d'Adam, les hommes raisonnables de l'époque, les héros de ce temps étaient venus se mettre à son service, ils auraient eu la tête troublée par la terreur de son regard pur ; personne n'aurait eu la possibilité de parler et de s'exprimer en sa présence lumineuse ; par la crainte révérentielle de son âme sacrée, une telle grâce, une telle ardeur descendaient dans l'âme des assistants que tous en étaient enivrés et en éprouvaient du plaisir, mais, grand Dieu ! par le moyen de la communication, il dissipait toute terreur et commençait des discours coutumiers et des paroles régulières, jusqu'à ce qu'arrivât le tour des hommes de parler et qu'il eût une information intense sur leurs pensées secrètes ; après les avoir connues, il congédiait tout le monde par un signe, pour que ce miracle restât caché ; il se gardait soigneusement de dévoiler ce dont il avait eu connaissance et de révéler ces secrets.

« Celui qui a été informé des mystères de l'Être unique, que sont pour lui les secrets des créatures ?

« Il pénètre au fond des cœurs comme l'imagination, le mystère de l'extase est dévoilé en sa présence. »

688. Le compilateur du présent livre (bonheur à lui et bel avenir !) rapporte encore ceci : Le jour d'ʿArafa [1] de la Fête des sacrifices, dans le courant de l'année 717 (1317), nous étions dans la ville de Sultâniyyé, à l'intérieur de la *zâwiya* du chéïkh Sohrâb le Maulawî, au service du Tchélébî (que Dieu rafraîchisse son esprit !); avec de nobles compagnons et de très hauts personnages ; chacun s'occupait de lire un livre ou de travailler ; le Tchélébî se livrait tranquillement à la sieste. Tout à coup, relevant la tête, il poussa un tel cri que, transis d'effroi, nous restâmes figés sur place ; puis il se rendormit. Les assistants en demeurèrent stupéfaits. Quand il se réveilla, moi-même, humble serviteur, je l'interrogeai sur ce qui s'était passé. « Nous étions allés, me dit-il, en pèlerinage au mausolée béni, lorsque Nâçir-ed-dîn Qaṭṭânî le Maulawî, et Chodjâʿ-ed-dîn Ḥannâqî, amis notables, se prirent l'un l'autre au collet et se livrèrent un combat sans résultat ; je leur criai de cesser de lutter ; dans cet endroit-là, il y avait deux hommes et une femme honnête qui m'ont aperçu ». Immédiatement je notai la date de cet incident. Lorsque j'arrivai heureusement en Asie-Mineure, le hasard fit que je rencontrai le cher ami Nâçir-ed-dîn Qaṭṭânî dans la ville de Lâdîq. Le Tchélébî, au milieu des compagnons, l'interrogea : « Comment cela s'est-il passé, votre dispute avec Chodjâʿ-ed-dîn ? » Le cher ami s'inclina et donna les explications suivantes : « Le jour d'ʿArafa, je me tenais debout au chevet du tombeau béni ; tout à coup survint Chodjâʿ-ed-dîn, qui se livra à un mouvement désordonné ; je m'y opposai et lui dis : Cette action n'est pas permise. Alors il me mit la main au collet, et nous nous saisîmes fortement. Tout à coup, du côté des pieds de Béhâ-ed-dîn Wéled [dans son tombeau], le cri du Tchélébî parvint à nos oreilles, notre intelligence s'envola, et par suite de cette terreur, nous nous embrassâmes et nous inclinâmes ; je ne sais pas ce qui s'est passé en dehors de cela. » Alors, se tournant

1. La veille de la fête.

vers Aflâkî, le Tchélébî prononça ces mots : « Raconte cette histoire aux compagnons, afin qu'ils aient connaissance d'une parcelle de notre pauvreté. » Lorsque j'eus mis par écrit le récit des miracles tels qu'ils s'étaient passés, et que la date de ce moment fut montrée, les amis tous ensemble poussèrent des cris et se livrèrent à des démonstrations de joie ; venant du monde de l'au-delà, un sentiment de bien-être infini apparut dans leurs cœurs. Ensuite il dit: Par l'âme sanctifiée de notre Maître, je jure que je n'aime absolument pas cette manière de se mettre en avant ; la manifestation de miracles ne me plaît pas ; mais les petites choses qui arrivent par moments, c'est pour exciter les amis vers la connaissance du monde mystérieux ; notre chéïkh Aflâkî [au contraire] aime constamment nos miracles et les écrit dans certains endroits ; ces sortes de miracles, les chéïkhs de la découverte [des mystères] les appellent *assimilation* et *dépouillement* [1], et il y en a plusieurs espèces.

« L'extase du mystique, c'est cela, même sans sommeil ; Dieu a dit : « Ils sont endormis [2] » ; ne t'en préoccupe pas.

« Nuit et jour, il dort par rapport aux situations du monde ; il est, comme une plume, balloté dans les mains du Seigneur.

« Celui qui, étant éveillé, voit un songe, est un mystique ; mets sur tes yeux la poussière qu'il soulève [car c'est un saint].

« Il a des rêves tout éveillé, et en même temps il ouvre des portes dans le ciel ».

Lorsqu'il arriva heureusement à Qonya, le chéïkh Maḥmoûd, fils de Nedjdjâr, mon maître Nizhâm-ed-dîn Erzindjânî (que Dieu ait pitié d'eux !), et Kérîmé-Khâtoûn, fille du Chéïkh Moḥammed Khâdem (que Dieu soit satisfait d'elle !) ont porté témoignage en ces termes : « Le jour d'ʿArafa, nous avons vu le Tchélébî au bas [du mausolée] de Béhâ-ed-dîn Wéled, nous avons entendu son cri immense ».

689. La Khadîdja de l'époque, la dame de l'univers, Chéref-

1. *Téméththol vè insilâkh.*
2. *Qor.*, XVIII, 17.

Khâtoûn, fille de Sulṭân Wéled et mère d'Aḥmed-pacha (que Dieu soit satisfait d'elle !), par un effet de la compassion et de la faveur parfaites qu'elle réservait à ce serviteur sincère [auteur du présent livre], voulait qu'on fît connaître à l'esprit de ce pauvre derviche, quelque chose de la grandeur du Tchélébî, que par ce moyen il pût contribuer à l'édification et enseigner les coutumes des directeurs spirituels, afin que la lumière de la croyance devînt plus grande, et qu'il dépassât les autres dans la sincérité loyale. Elle raconta un jour ceci, à Aq-Chéhir de Qonya : Ma mère Girâgâ, ma sœur Moṭahharé-Khâtoûn, ainsi que les grandes dames de la ville, étions assises en présence de mon père (que Dieu magnifie sa mention !) ; celui-ci s'était échauffé dans l'exposition des vérités brillantes et des idées brûlantes ; tout-à-coup le Tchélébî ʿÂrif entra par la porte et s'assit un instant devant mon père ; puis il se leva et sortit. « Louange à Dieu, dit mon père, le très haut, le tout puissant, le victorieux ! J'ai pu entrer au service de tant d'hommes puissants auprès de Dieu et le connaissant ; j'ai puisé auprès d'eux des connaissances illimitées et des idées sans analogues ; j'ai été témoin de tant de miracles et de merveilles de leur part qu'on ne saurait en rédiger le récit ; c'étaient des hommes tels que notre Maître Chems-ed-dîn Tébrîzî, mon maître le Séyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq, le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, le lieutenant de Dieu Ḥosâm-ed-dîn, et tant d'autres chéïkhs ; je me suis plongé dans la mer des mystères de chacun d'eux, je m'y suis procuré les perles des vérités et les plus belles minuties ; que de faveurs ils m'ont accordées ! C'est ainsi que le poète a dit :

« Du moment que j'ai vu de tels rois, comment resterais-je privé de tout don ? Du moment que j'ai entendu leur secret, comment resterais-je privé de tout don ? ».

« Louange à Dieu ! autant que possible, j'ai pris de chacun une odeur, car j'ai connu leur haut essor et leurs stades, mais à l'égard de l'extase de ce mystique, je suis stupéfait,

car je me dis : Quelle espèce d'oiseau est-ce là, avec son essor immense? Le fait est que quand je le vois, ma situation devient tout autre ; je jure par l'âme pure de mon père, ce qui est un serment formidable et pour moi le grand nom [par excellence], je ne m'imagine pas qu'un homme tel que lui ait jamais posé le pied dans le monde.

« Depuis que le Créateur a créé l'univers, un cavalier tel que 'Ârif ne s'est jamais montré ».

« La lumière de ces sept saints que mon père a nommés, je la vois sur son visage ». De même, ma mère, pour s'amuser, a dit : Lorsque l'extase est sous cette forme, pourquoi continuellement lui brises-tu le tympan, et au milieu des compagnons, prononces-tu des paroles, qui signifient la négation de son extase? « Tout cela, répondit-il, est exactement au degré de la rue, plante que je jette dans le feu du four de leurs yeux pour détourner la blessure que cause le mauvais œil ; la beauté d''Ârif, je la cache sous le voile de la jalousie au moyen de ces expressions dures, je la tiens voilée sous le *'borqo'* [1] des apparences extérieures, loin de l'œil des jaloux au regard louche ; c'est ainsi qu'on a dit :

« A l'ennemi et à l'ami je dis que tu es méchante, afin que personne ne t'aime, sauf moi ».

« Sinon, ce que je dis et ce que je manifeste est réel ». Puis il continua en ces termes : Mon père, malgré toute son absorption et son absence de désirs, aimait beaucoup 'Ârif ; il avait fait de lui l'objet de son regard favorable; à telles enseignes qu'un jour ayant placé sa langue bénie dans la bouche d'Ârif, celui-ci la suça avec un amour parfait et même l'avalait. Je m'inclinai et voulus reprendre 'Ârif de la main du Maître, mais il me dit : O Béhâ-ed-dîn, en fin de compte 'Ârif est mon fils ; il n'est pas le tien. » Je m'inclinai de nouveau et je dis : Qu'y a-t-il lieu de parler de

1. Voile des femmes.

fils ? Il est le serviteur véridique du Maître. » O Béhâ-ed-dîn, reprit-il, le fils chéri et véridique est celui qui est serviteur et disciple, non pas le descendant d'un chéïkh. Il est à espérer que, dans la perfection de la sainteté, il demandera la cause de votre excuse ; car notre 'Ârif est fils de l'extase, et une mer de regards ; il aura au comble la science de la vérité, il est le souverain des *abdâl*, il marchera toujours de perfection en perfection. » Puis il récita ce vers :

« Ce chemin-là n'est parcouru que par des personnes qui, lorsqu'elles y posent le pied, renoncent à leur tête.

« Dans la voie de la spéculation, la parole ne saurait être contenue ; celui qui recherche cette spéculation ne prononce aucune parole ».

Le vendredi, dans le courant de l'année 681 de l'hégire (1282), dans le mausolée béni, au milieu d'un tel concours d'âmes, il fit asseoir l'heureux souverain, le Tchélébi 'Ârif, sur son propre trône, puis il s'assit à distance : une clameur s'éleva de la poitrine des mortels ; jusqu'à la moitié de la nuit il se fit un tel concert spirituel qu'on ne saurait le décrire.

690. Le cher ami, le chéïkh Kérîm-ed-dîn de la citadelle (miséricorde de Dieu sur lui !), qui était un des familiers de l'émir Nedjm-ed-dîn Dizdâr, nous a raconté ceci : Une année, l'émir Nedjm-ed-dîn avait fait planter un beau jardin, et il l'avait arrangé à nouveau. Tout-à-coup le Tchélébî 'Ârif nous fit l'honneur de visiter ce jardin ; l'émir Nedjm-ed-dîn et les autres émirs coururent en bas de la forteresse de Kawâla ; ayant reçu le Tchélébî, ils s'inclinèrent ; après une conversation générale, il dit : O Kérîm-ed-dîn, apporte-nous, en guise de bénédiction, quelques concombres de ce nouveau verger. O notre souverain, répliquai-je, je veux bien vous servir au prix de mes yeux, mais on ne les a plantés qu'hier : peut-être, au bout d'un mois, des concombres apparaîtront comme primeurs. Ne parle pas trop, dit-il, va et apporte-les. Je sortis tranquillement et j'entrai dans le verger ; je vis que

sur un seul plant se trouvaient quatre concombres délicats et plaisants; immédiatement, je m'inclinai, coupai les quatre légumes et les apportai au Tchélébî. Les grands assistants furent stupéfaits d'étonnement. « Ces petits concombres, dit le Tchélébî, ne sont pas tant de choses; apporte-moi de ces concombres jaunis remplis de graines, car j'ai affaire avec ces graines ». De nouveau je sortis, et je cherchai dans les planches du jardin; je trouvai deux concombres énormes remplis de graines et les apportai au Tchélébî; celui-ci sourit et dit : Ces concombres ont poussé grâce à la bénédiction de notre Kérîm-ed-dîn; sinon, comment en aurait-on trouvé? En effet, Dieu le très haut peut produire, du monde de l'au-delà et du néant, des centaines de milliers de grenades et de concombres pour ses serviteurs excellents; mais la coutume divine est qu'ils les demandent, montrent une attention complète, et présentent avec supplications leur requête à sa cour qui ignore le refus, afin que l'objet recherché et demandé soit réalisé. » C'est ainsi que le poète a dit :

« Ce fut la supplication et la douleur de Marie, qu'un tel enfant Jésus] commençât à parler [dans son berceau] ».

Il a dit encore :

« Demande, ô mon cœur, ce que tu veux; le don est en argent monnayé, et le roi est présent. Si cette beauté n'en donne pas l'ordre, va jusqu'à l'année prochaine ».

Il ordonna de distribuer ces concombres à tous les amis et aux habitants de la forteresse; ce jour-là, tous les fils d'émir devinrent serviteurs et disciples, sauf que Nedjm-ed-dîn Dizdâr était resté sur cette pensée : « Avant ce moment, comment ces concombres ont-ils poussé? Quelle est cette force et cette puissance que Dieu a données au Tchélébî 'Ârif? » Alors le Tchélébî dit : O émir Nedjm-ed-dîn, n'as-tu pas lu l'histoire de Marie, où il est dit : « Secoue vers toi la branche de palmier, pour que tombent sur toi les dates

fraîches en cueillette [1] »? Ce même Dieu, qui a pu amener à l'existence, pour Marie, pure de tout contact, des dattes fraîches sur un arbre desséché, il n'y a rien d'étonnant ni d'étrange à ce qu'il fasse naître quelques concombres pour la difficulté de l'âme. Aussitôt ils s'inclinèrent et demandèrent pardon. Après le départ du Tchélébî, ils virent que le verger n'avait pas encore produit de fleurs; ce n'est qu'au bout d'un mois que les primeurs du jardin se montrèrent.

« Tout ce que veulent les saints se produit; tous les êtres sont soumis à leurs ordres ».

691. Feu l'émir Nedjm-ed-dîn, gouverneur de la forteresse de Kawâla, nous a encore raconté ceci : Un jour, le Tchélébî s'était rendu au couvent de Platon le sage; on nous informa qu'il était descendu de la forteresse avec quarante à cinquante personnes, et que pendant trois jours et trois nuits il s'occupait de plaisirs en compagnie des moines. Il me passa dans l'esprit cette réflexion, que s'occuper de cette manière pendant les jours révérés qui sont la dizaine de dhou'l-hidjdjé [2], [c'est bien étrange], particulièrement dans la société de ces moines. Immédiatement le Tchélébî me lança un cri et récita ce quatrain :

« Dans la voie de Dieu, ne fais pas usage d'associé; n'ouvre pas les deux yeux pour blâmer les gens.

« Dieu connaît le secret de chaque serviteur; regarde en toi-même, et ne commence pas à bavarder ».

De sa main bénie, il lança la coupe sur le dallage de marbre avec une telle colère violente que nous fûmes tous hors de nous par la terreur que cet acte nous inspira. Cependant la coupe, restée pleine de vin, se mit à tourner aux regards du Tchélébî, sans verser une goutte ni être brisée. « Si elle s'était brisée, dit-il, et si le vin s'était répandu, nous serions retournés en arrière et nous aurions

1. *Qor.*, XIX, 25.
2. Les dix jours qui précèdent la Fête des Sacrifices.

respecté les jours vénérés pour faire plaisir à notre Nedjm-ed-dîn; mais en vérité il faut savoir que le Dieu très haut a rendu vénérables ces jours-là pour l'existence bénie de ses chers amis; car, sans cette existence, quel éclat auraient le monde d'ici-bas et celui de la vie future? Quelle lumière, quelle valeur auraient la mosquée et la Ka'ba? » C'est ainsi que le poète a dit :

« Qui, à chaque instant, augmente la gloire de la Ka'ba? Cela lui est venu des sincérités d'Abraham ».

Comme dans le quatrain suivant :

« Le derviche est en dehors du corps et de l'âme; le derviche est au-dessus de la terre et du ciel.

« Le but de Dieu, en créant le monde, n'était pas sa création; le but de Dieu, c'était le derviche ».

Demandant sincèrement pardon, nous devînmes ses serviteurs.

692. Dans le couvent attenant au tombeau sacré, où demeurait le Tchélébî, il y avait un agréable bassin bâti de marbre blanc suivant les principes; il avait été envoyé de Kutahia à Sulṭân Wéled. Aux jours de l'interrègne qui se produisit à Qonya, lorsque le Tchélébî était parti en voyage pour la haute Asie, l'un des lieutenants des fils de Qaramân, nommé Djélâl Koûtchek, avait fait enlever ce bassin du couvent, par ruse, violence et audace impie, l'avait transporté à Larenda et l'avait installé à la porte de son palais; il ne s'en était pas soucié autrement. De retour à Qonya, le Tchélébî s'aperçut que le bassin n'était plus en place; les yeux remplis de larmes, il en fut douloureusement affecté. Il envoya le récit de cet incident aux fils de Qaramân. A la lecture de sa lettre, l'émir Bedr-ed-dîn Ibrâhîm-beg (que Dieu illustre ses victoires!) s'occupa de rechercher le bassin, fit punir cet individu et le destitua de son poste; il le disgracia, et cette infortune coûta la vie au coupable. Il fit mettre le bassin sur une voiture, l'envoya au mausolée béni, présenta des excuses, et envoya de nombreux cadeaux.

Le lundi, quand on vint lui annoncer que le bassin arrivait, le Tchélébî se porta à sa rencontre, suivi de tous les récitants du mausolée; il le revêtit de son propre *férédjé* et le réinstalla avec une joie parfaite. « Une indication merveilleuse, dit le Tchélébî, m'est venue à ce propos du monde de l'au-delà; il y a là pour vous aussi une bonne nouvelle étonnante. En effet un bassin, qui n'est qu'une pierre sans aptitude, un fragment de minéral, qui n'a pu rendre à notre famille de service, ni lui tenir compagnie, ni profiter de la gnose, qui n'éprouve aucun plaisir à notre vue, à nos mystères et à nos paroles, sauf qu'il a séjourné quelque temps dans ce lieu et s'est trouvé sous les regards des hommes de Dieu, l'Être suprême n'a pas trouvé licite qu'il séjournât au milieu de gens au cœur de pierre, éloigné de ce séjour; comme cela a eu lieu effectivement, il a trouvé un moyen élégant de le ramener ici et de le rétablir à sa place primitive. Maintenant, nos amis qui, depuis des années, de leur âme et de leur cœur, dans leur parfaite confiance, leur raison entière, leur certitude que n'effleure pas le doute, rendent des services à notre famille bénie et pratiquent la société des saints, et nous aident de leur âme, de leur corps, de leur cœur et de leur fortune en vertu de ce passage du Qorân : « Faites des efforts dans la voie de Dieu au moyen de vos biens et de vos personnes [1] », comment Dieu pourrait-il admettre de les abandonner dans cette tristesse de l'exil, au milieu des libertins sans religion et des infidèles sans certitude? Comment les priverait-il de sa vue? Dieu nous garde qu'il leur refuse ses grâces immenses, ses bienfaits universels, lui qui est un Seigneur généreux et doux pour ses serviteurs? » Et il ajouta :

(*Vers arabe.*) « Dieu nous garde qu'un être pareil à toi jette dans le désespoir celui qui espère en toi! Ton pardon est immense et tes dons sont amples.

(*Vers persan.*) « O toi qui donnes le pain quotidien à ton empire

1. *Qor.*, IX, 41.

et aux anges, ô pôle sur lequel tourne le ciel, Dieu nous garde que cette bonté et cette hospitalité découragent tes hôtes ! »

Les amis firent des démonstrations de joie et de reconnaissance, et donnèrent des cadeaux : ce jour-là, il y eut grand concert dans le mausolée, et le Tchélébî dit ce quatrain :

« Toutes les portes sont fermées, sauf la tienne, de sorte que l'étranger ne puisse se diriger que vers toi.

« O porte de générosité, de gloire et d'illumination, le soleil, la lune et les étoiles sont tes serviteurs ».

693. D'après le roi des lieutenants, Akhî Moûsâ d'Aq-Chéhir (miséricorde de Dieu sur lui !), on raconte ceci : Le Khâdjè Qamar-ed-dîn le lieutenant, qui était le serviteur du fils d'Achraf et dans la ville d'Aq-Chéhir un gouverneur plein d'arbitraire, était un négateur forcené. Il forma un jour le projet de donner au Tchélébî la permission de quitter Aq-Chéhir, afin de lui faire faire un voyage, car les émirs et les débauchés se rassemblaient à son service : et cela dans la crainte qu'il ne se produisît un mouvement honteux et des paroles déplacées ; mais il n'avait jamais exprimé cette pensée. Par hasard, il rencontra ce même jour, à la promenade, le descendant des lions qui lui dit : Holà ! Qamar-ed-dîn, les amis savent qu'on nous chasse de la ville ; car, si l'on nous chasse, il est à espérer que nous reviendrons ; mais les personnes que nous, nous chasserons, deviendront tellement anéanties qu'elles ne reviendront jamais à l'existence ». Immédiatement ce personnage descendit de cheval, s'inclina et devint disciple ; ayant fait amener un bon cheval [à titre de cadeau], il rendit des services hors de toute mesure.

694. Il y avait à Toqat un çoûfî considéré qui parfois se livrait aux dénégations, critiquait les prosternations des amis et, par imitation, manifestait de l'opposition. Il rencontra un jour le Tchélébî ; on eût dit que celui-ci se trouvait en face d'un adversaire. Il lui dit : O derviche, il ne convient pas que tu te prosternes devant nous, car, de ta part, ce serait pure

infidélité; en effet, tu nous considères comme un homme pareil à toi, tu n'a pas dépassé la qualité d'être humain, tu n'as pas obtenu celle de l'ange : ce regard de Satan est pour toi une tromperie.

« Tant que tu considères les amis comme des hommes, sache que ce point de vue est l'héritage du Diable.

« Tu ignores les lumières que renferme le cœur intelligent du directeur spirituel, parce que tu es un âne. D'un autre côté, ne pas se prosterner devant nos amis est une infidélité absolue, car c'est l'œuvre des aveugles de s'appuyer sur la lumière de Dieu et d'imiter la conduite de Satan : c'est un grand péché. Nos amis, de toute éternité, sont les serviteurs de l'ordre qui a été donné : « Prosternez-vous devant Adam : ils le firent, et ne furent pas orgueilleux [1] ». Cet acte, de leur part, vaut cent mille dons; de la part des démons, c'est une infidélité et un refus. Une personne qui se rattache au refus des négateurs, ne peut produire, dans l'ivresse de cet orgueil, que l'application de ce passage : « Il refusa et s'enorgueillit [2] »; sur son diplôme, on ne peut écrire que cet autre passage : « Et il fut un des infidèles [3] ». Aussitôt le derviche au cœur blessé déchira ses vêtements, devint serviteur et disciple, offrit sa mule en cadeau, présenta des excuses et fut sauvé.

695. On rapporte que le Tchélébi ʿÂrif, continuellement, depuis son bas âge jusqu'à l'approche de la vieillesse, ouvrait de la bière de notre maître [4] et donnait des signes provenant du monde, dépourvu de signes, de ce souverain : toujours, le faucon de son âme, prenant son essor, volait au pinacle de cette grandeur. Mais Sulṭân Wéled, par jalousie, fut attristé et dépité de ces rapports, de cette croissance, de cette gloriole;

1. Allusion à *Qor.*, II, 32; XVII, 63; XX, 115.
2. *Qor.*, II, 32.
3. *Ibidem.*
4. *Foqqâ' èz hazrèt-i Mauláná gochâd*; le sens de cette expression m'est inconnu.

il se disait : « Ârif est mon fils ; il faut qu'il lise mes paroles, et les dise d'après moi ; il faut qu'il se rattache à moi, et expose les preuves données par mes vers. Que signifie qu'il parle toujours d'après les idées de notre Maître, et qu'il soit occupé de ses paroles? » Les amis s'inclinèrent et ne dirent rien. Tout à coup, le Tchélébî entra par la porte, s'inclina et se tint debout pour s'entendre verbalement avec Sulṭân Wéled. Celui-ci lui dit : « O 'Ârif! où as-tu vu mon père, notre Maître? Comment as-tu pu atteindre sa conversation, puisque toujours tu te vantes de lui et parles d'après lui? Je veux que dorénavant tu parles d'après moi. » — « Je n'ai point, répondit son fils, un tel œil qu'il mérite de voir notre Maître ; d'où me viendrait-il? Comment pourrais-je voir son immensité inexplicable? Toutefois, notre Maître m'a regardé d'un œil favorable, et m'a donné une vue qui me permet de le contempler. » Sulṭân Wéled montra alors un extrême contentement, embrassa les yeux bénis de son fils, le couvrit de bénédictions, le prit sur son sein et revêtit ses épaules d'un beau manteau d'honneur.

On raconte aussi que la grande Kirâï (que Dieu soit satisfait d'elle!) aimait beaucoup le Tchélébî 'Ârif; elle le faisait asseoir constamment sur ses genoux, et lui donnait à manger des mets sains; elle lui disait : Bravo! grande âme douce qu'a cet enfant! Elle l'embrassait à coups redoublés et le faisait dormir dans ses bras.

Mèlèké-Khâtoûn, fille de notre Maître (que Dieu sanctifie leur mystère à tous deux!) pressait le Tchélébî dans son giron, plaçait son visage contre le sien et disait : « C'est le parfum de notre Maître qui vient d'Ârif : car, si Dieu (qu'il soit exalté!) enlève de sa face le voile de la jalousie, il conduira d'une extrémité du monde à l'autre les lumières de son âme, et en illuminera l'univers ». Il faut, en effet, une âme extrêmement claire et un œil illuminé pour comprendre la lumière d'Ârif, et en avoir la perception.

696. Lorsque Fakhr-ed-dîn Lâlâ[1] (que Dieu ait pitié de lui!),

1. On appelle *lâlâ* un domestique qui joue le rôle de bonne d'enfants.

après avoir pris sur son épaule le Tchélébî, l'emportait fréquemment chez Ḥosâm-ed-dîn, celui-ci se levait à sa rencontre, prenait l'enfant des mains du Lâlâ, le plaçait sur sa nuque, l'emmenait dans l'intérieur de la maison, l'embrassait sur la tête et les joues, et lui baisait la main. Le Tchélébi 'Ârîf en faisait autant pour Ḥosâm-ed-dîn, qui lui donnait des sorbets, des sucreries et des mets. Toutes les fois qu'il sortait, il prenait la peine de le revêtir de vêtements précieux de toute espèce et de turbans égyptiens; il disait : « Plût à Dieu que Sulṭân Wéled m'eût confié 'Ârif; j'aurais été bonne d'enfants de tout mon cœur et de toute mon âme; je me serais acquitté de même des soins de son éducation, convenablement ; mais il s'en est abstenu par crainte des attaques des envieux; je remplis cet office à la façon d'un étranger, et je m'efforce de veiller à son état; j'espère qu'il sera l'objet de l'attention des êtres spirituels et que les lumières de son âme entoureront l'univers. Du moment qu'il possède les lumières de sept saints, finalement il deviendra le guide des Pôles ».

697. Il y eut un jour une grande controverse, nous ont dit les nobles compagnons, entre le Tchélébî et 'Alâ-ed-dîn de Qîr-Chéhir; ce dernier, surnommé Khîchâwendî, disait : « Je suis aussi de la race du grand Maître ; pourquoi me considérez-vous comme étranger, ne faites-vous pas attention à moi, et ne m'accordez-vous aucune espèce de pouvoir? Il n'est pas raisonnable de manquer d'égards à un fils pour le péché de son père ». Le Tchélébî répondit : « Tu n'as aucun rapport avec notre Maître ; pour notre famille, tu es un membre mort ; on a coupé ta branche de cet arbre fortuné, on s'en est lavé les mains; c'est pour vous qu'a été révélé le verset : « Il n'est pas de ta famille ; c'est une œuvre malhonnête [1] ».

« Dieu m'a donné du vin, et à toi du vinaigre ; du moment que c'est le destin, pourquoi nous disputer ? »

1. *Qor.*, XI, 48.

« Qui es-tu donc, reprit 'Alâ-ed-dîn, pour m'enseigner la gnose et chercher une préférence à mon détriment? » — « Je suis, répondit le Tchélébî, le cimeterre de notre Maître ». — « N'es-tu pas un lion de mauvais augure? » — « Non pas, je suis un troisième lion [1] ». Réduit au silence, il s'enfuit au dehors.

698. On rapporte encore, d'après les mêmes, que le Tchélébî avait un lieutenant dans la ville de Nigdé, nommé Nâçiḥ-ed-dîn Çabbâgh ; c'était un homme plein de cœur, entreprenant [2], honnête, qui avait pris dans ses filets tous les fils de grands personnages de cette ville. Toutefois les savants, les séyyids et les grands de cette localité s'étant hypocritement mis d'accord, tentaient de supprimer sa situation et d'éloigner les hommes qui l'entouraient ; ils faisaient de grands efforts pour déraciner cette société ; mais comme la faveur de Dieu et la pensée de leur directeur spirituel étaient les auxiliaires de ces derviches, ils n'y réussirent pas. Un jour, les séyyids s'étant tous réunis dans le couvent dépêchèrent quelqu'un pour amener Nâçiḥ-ed-dîn, pour disputer avec lui sur la prohibition du concert, le convaincre, disperser sa société et s'en débarrasser. Le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn, héros de la voie de la vérité, rassembla ses adeptes, et se mit en route pour se rendre auprès de cette assemblée d'ennemis. Il avait un petit chien nommé Qiṭmîr, héritier du chien des Compagnons de la caverne, qui participait à la connaissance de la mystique, et l'accompagnait au milieu de la foule. Quand ils arrivèrent à la porte du couvent des séyyids, ils virent que les grands personnages avaient rempli complètement le grand sofa et la cour de l'édifice, et qu'on avait jeté au milieu le tapis de prière du chéïkh du couvent. Par la toute-puissance du Créateur, ce petit chien courut en avant au milieu de ces gens, monta sur le sofa et urina sur le tapis de prière ; on ne put pas l'en empêcher, malgré les cris et les

1. *Nî, siyoum chîr-èm.* Jeux de mots, entre *choûm et siyoum.*
2. *Çahib-qadam.*

appels. Il descendit tranquillement et partit. Le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn, pris d'un grand trouble, s'écria : « O grands de la religion, c'est nous qui avons enseigné cet acte à ce chien ; c'est un dressage ». Tous furent couverts de confusion. Alors le chéïkh du couvent, le séyyid Nâçir-ed-dîn, offrit ses excuses en pleurant, crut à la réalité de la manifestation de notre Maître, et admit le concert et la réunion des amis ; jusqu'a la fin de sa vie, il les aida et les appuya ; tous devinrent amis et disciples, amateurs de concert et d'auditions, et en profitèrent.

699. Séyyidî Aḥmed Koûtchek Rifâ'î, crême des *abdâl* et des gens libres, était venu rendre visite au Tchélébî dans la ville d'Amasia ; après qu'ils eurent échangé des paroles plaisantes et pleines de mysticisme, une troupe d'adeptes de cet Aḥmed entra, manifesta des troubles et des actes de folie. Séyyidî Aḥmed, pour les excuser, dit : « O souverain des mystiques, la plupart de ces fous dansent au son de la courge ». — « C'est très bien, répliqua le Tchélébî, et les actes des derviches sont chose aimée ; toutefois, il y a là une situation bien étonnante ; vos amis dansent au son d'une courge vide, tandis que les nôtres frappent une courge pleine de mélodie ; il y a une énorme différence entre l'une et l'autre ». Séyyidî Aḥmed fit alors présent d'un beau cheval et d'un vêtement d'Égypte, et fit montre de bonne volonté; le Tchélébî également revêtit son interlocuteur des vêtements qu'il portait ; ils devinrent amis et frères, il y eut entre eux des démonstrations étonnantes d'amitié mystique.

700. A Erzeroum, la fille de Gurdjî-Khâtoûn, reine du monde, 'Aïn-el-ḥayât (que Dieu illumine sa preuve !) qui était une amie des derviches, avait invité un jour le Tchélébî à venir dans son palais ; celui-ci était suivi de Çalâḥ-ed-dîn Adîb et des grands amis. Cette dame commença à s'informer, auprès du Tchélébî, de la santé de Sulṭân Wéled et de la réunion des compagnons du mausolée et des amis du Collège ; elle posait les questions une à une, et Çalâḥ-ed-dîn faisait fonctions d'interprète et expliquait la situation. « Ce que nous

apprend le Maulawî, dit ʿAïn-el-ḥayât, est exact, et même cent fois autant; mais ce jeune homme n'a pas une langue [assez exercée] pour parler; je veux entendre ces paroles de la bouche du Maître ». — « Les mystiques, répondit aussitôt le Tchélébî, parlent dans la cabine d'isolement; il est à espérer que cela pourra avoir lieu ». ʿAïn-el-ḥayât sentit, à cette idée, un bouillonnement dans son cœur; le feu de l'amour mystique s'enflamma; de tout cœur, elle fut ravie par la passion que causait le Tchélébî; pendant des années elle nourrit cette ambition. Elle disait :

« L'amour est agréable dans la tête du fou, à la condition que cet amour soit pour toi ».

Elle rendit tant de services qu'on ne pourrait les énumérer.

701. Les nobles compagnons ont encore raconté ceci : Le Tchélébî ʿÂrif (que Dieu magnifie sa mention!) était tombé excessivement malade dans la ville d'ʿAlâyâ; sa maladie se prolongeait, et les amis avaient désespéré de sa vie; nuit et jour, ils demandaient au Seigneur, en gémissant, le rétablissement de sa santé. Un jour, tout à coup, un cavalier turc passait au galop en face du Tchélébî; celui-ci s'écria : O maladie! c'est assez, voici le moment de partir en voyage; va-t-en et enveloppe ce cavalier. Immédiatement le cavalier tomba de cheval; on le mit dans un tapis grossier et on le porta à sa maison. Au bout du troisième jour, ce musulman trépassa, et la santé revint au Tchélébî, qui partit dans la direction d'Adalia, louant Dieu et se confiant en lui.

702. Le Tchélébî, dit-on, était tombé excessivent malade dans le mausolée sacré; il resta alité pendant plusieurs mois. Les médecins étaient impuissants à traiter ce cas, et tous les amis en étaient profondément affligés. Sulṭân Wéled, qui venait constamment le voir, en paraissait très agité et troublé; il n'avait plus de tranquilité. Le roi des compagnons, Tchélébî Djémâl-ed-dîn, fils du Sipehsâlâr, vint un jour voir le malade avec sa suite. « Je meurs de cette maladie, lui dit le Tchélébî; j'en suis très affecté; je voudrais que l'un des

amis la prît en charge pour que je puisse me reposer quelques jours. » Tchélébî Djémâl-ed-dîn, sincèrement et en toute certitude, accepta cette proposition, « afin, dit-il, que le Tchélébî puisse se lever. » Aussitôt le tempérament de cet ami changea ; il resta couché un mois entier ; quant au Tchélébî, il quitta ses vêtements de nuit et put se mettre en marche. Cependant tous les compagnons venaient à plusieurs reprises rendre visite au nouveau malade ; les grands de la ville compatissaient à son mal ; mais le Tchélébî ne se souvint pas de lui et n'alla pas le voir. Alors Djémâl-ed-dîn lui envoya comme messager Tchélébî Chems-ed-dîn et dit la plaisanterie suivante : « Tu m'as rendu malade, tu m'as constitué le porteur de l'accident arrivé à ta perfection ; tu ne t'en soucies pas, et tu ne viens pas non plus me voir. Au nom de Dieu, fais une bonne action ; lève-toi et viens t'asseoir au chevet de ce pauvre serviteur, pour que la cause de cette maladie cesse et que ma santé absente revienne. » Il dit aussi ce vers :

« Tu es la santé ; quand tu viendras et que tu te montreras, l'armée des douleurs s'enfuira ; elle tournera le dos. »

Effectivement, le Tchélébî vint voir le malade et resta assis une heure à son chevet ; il dit ces mots : « Pour vous aussi, c'est fini. » Le fait est que, ayant recouvré la santé, Djémâl-ed-dîn, le troisième jour, se rendit au bain et eut l'honneur de rendre visite au Tchélébî.

703. Un des grands de l'époque méconnaissait le Tchélébî, faisait des objections, et se détournait de lui, mu par ses intentions mauvaises. « Ces manœuvres de débauchés, cette liberté insouciante ne sont point bonnes ; mettre le pied sur ce tapis pour autre chose que l'idée d'être à l'aise n'est point béni. » Par hasard, dans une réunion, il se trouva en face du Tchélébî ; celui-ci, au cours de la conversation, dit : « Un derviche allongeait ses pieds au milieu du carrefour du marché et s'y couchait en toute tranquilité. Un mystique vint à passer et lui coupa la route en disant : Quelle sorte

de derviche es-tu pour étendre tes pieds et dormir d'un sommeil insouciant? C'est, répondit-il, parce que j'ai raccourci mes mains pour ne pas toucher à des choses qui ne me regardent pas, et que je me suis débarrassé de la présomption de ce monde trompeur ; j'ai renoncé aux passions. Il ajouta :

« Puisque j'ai raccourci ma main et mon cœur loin des affaires du monde, j'allonge mes pieds selon mon désir, ô homme heureux ! »

Celui qui l'avait critiqué demanda pardon et devint un disciple entièrement sincère.

704. Les transmetteurs de traditions nous ont fait connaître qu'il y avait à Qonya une dame très belle, qui par sa beauté et sa perfection était le miracle de l'époque : on l'appelait la fille d'Avériyâ ; elle était fort à l'aise. Tout d'un coup elle fut ravie par l'esprit d'Ârif ; nuit et jour elle devint agitée ; abandonnant sa famille, elle resta assidûment auprès de lui. Quand elle prenait sa harpe en mains, la guerre éclatait entre les contraires ; le cœur enflammé des hommes brûlés par la voie mystique devenait sec. Tout ce qu'elle possédait, meubles, argent monnayé, biens-fonds, villages, elle sacrifia tout pour cette passion ; elle brûlait du désir de s'unir avec lui. Pendant longtemps elle fut dévorée par les regrets [de n'avoir pas atteint son but]. Un jour, une démarche inconsidérée de sa part, une manière honteuse que l'on vit chez elle fâchèrent le Tchélébi. Cette nuit-là, il déchira du coin de son turban béni la grandeur d'une œillère et la lui donna. « Que dis-tu? s'écria la dame ; que dois-je faire? » — « Il faut mourir », dit le derviche. Elle éclata en plaintes et se montra misérable ; mais rien n'y fit. La seconde nuit, ses esclaves, ayant trouvé une occasion favorable, l'assassinèrent ; ce morceau d'étoffe de Châch, ils l'avaient attaché sur son visage en guise de voilette, et on l'enterra ainsi. Ce jour-là, dans sa tristesse, le Tchélébi victorieux dit ce quatrain :

« Toute tunique que la main de la patience a rendu légère, la poigne du chagrin de son deuil l'a déchirée.

« Hier son visage déshonorait le feu [par sa splendeur] ; aujourd'hui c'est le vent du destin qui en a fait de la terre. »

Pendant près de quarante jours il porta le deuil, eut pitié d'elle et dit :

« Ne reste pas insouciant, car ce temps est précieux ; tout souffle que tu expires est une vie chère.

« Une vie qui est venue et qui partira, ne la laisse pas perdre, car c'est un hôte qui t'est cher. »

Il ajouta ce quatrain :

« Déchire ce monde, car il est une lice bien étroite ; c'est le modèle du présent et de l'impossible.

« Il n'est pas possible qu'on y soit éveillé ; comprends que le monde est un songe imaginaire. »

705. La sainte de Dieu sur la terre, Kérîmé-Khâtoûn, fille du chéïkh Moḥammed le serviteur (que Dieu ait pitié d'eux !), nous a raconté qu'un individu, nommé Akhî Poûlâd, était venu du district des Oûdj visiter le mausolée ; il voulait, après avoir reçu le flambeau et le diplôme de licence, s'établir dans la province du fils d'Aïdîn [1] et y instituer le rite du concert. Un jour, il se montra impudent au service de 'Ârif et proféra des paroles impolies. Le Tchélébî, fâché contre lui, ne dit rien. Cependant cet individu entra le matin dans le mausolée béni. « J'étais assise en observation, dit Kérîmé, dans le parterre du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn ; je vis ce derviche faire la tournée rituelle autour du tombeau, mais il n'avait plus de tête. Cependant il sortit et se dirigea du côté de la ville. A ce moment le préfet de police le rencontra à la porte du marché aux chevaux ; on le mit à mort incontinent. Je vis ensuite le Tchélébî entrer dans le mausolée ; il me dit : « Cet individu que tu as vu ce matin sans tête, vient en effet de la perdre à l'instant ». Il était encore occupé à me parler lorsque la nouvelle arriva que les gens de la

1. Province d'Aïdîn-Guzèl-Hiçâr.

dynastie de Qaramân avaient mis à mort Akhî Poûlâd.

« O mon fils, sois poli en présence des hommes ; ne pose pas ton pied avec audace ; sinon ta tête s'en ira.

Il fit un signe, et on l'enterra.

706. L'humble serviteur [auteur de ces pages, Aflâkî] se tenait debout, avec un groupe de compagnons, au service du Tchélébî, à la porte du mausolée sacré ; tout à coup survint un derviche, aux apparences de çoûfî, qui venait visiter le noble édifice. « D'où es-tu et d'où viens-tu ? » lui demanda le Tchélébî. « Je viens de Syrie, répondit-il ; je suis arrivé en Asie-Mineure poussé par l'amour de notre Maître, afin de me prosterner la face contre terre devant son tombeau. Pendant bien des années j'ai habité Jérusalem, je me suis mis au service de l'ami du Miséricordieux[1] ». Il dit des paroles abondantes sur la grandeur de ces contrées et le désir qu'on a de les visiter. Cette nuit-là, on conduisit ce derviche dans le lieu de réunion et on y lui donna l'hospitalité. L'imagination du site d'el-Khalîl (Hébron) ne se forma pas réellement dans mon esprit, et le désir de le voir fut tellement prépondérant qu'on peut à peine le dire. Cette même nuit, je vis en songe qu'on frappait à la porte de l'enclos du mausolée et qu'on demandait à entrer ; avec une politesse parfaite, j'ouvris la porte et j'aperçus quatre jeunes gens qui entraient, portant une grande civière sur leurs épaules ; après avoir ouvert la porte donnant sur le *rauza*[2], ils placèrent cette civière sur l'extrémité de l'escalier ; l'un des quatre jeunes gens s'avança pour accomplir les fonctions d'imam dans la prière des funérailles. Je leur demandai : A qui est cette civière ? Ils me répondirent : C'est celle d'Abraham, l'ami de Dieu. Alors Abraham fit un signe qui voulait dire : Enterrez-moi dans cet enclos. Lorsque la prière fut achevée, on l'enterra sous le pupître[3] du Methnéwî, et les quatre jeunes gens sortirent. Je

1. Abraham, enterré dans la ville d'Hébron, qui a pris de lui son nom actuel de Khalîl-er-Raḥman.

2. Parterre.

3. *Raḥl*, pupitre pliant pour la lecture du Qorân et des livres sacrés.

m'éveillai à la suite de la terreur causée par ce songe; je poussai des cris et manifestai des troubles; après avoir accompli l'ablution, je m'occupai de prier en présence du mausolée. Une fois la prière du matin achevée, ainsi que la récitation du Methnéwî spirituel, je sortis pour avoir l'honneur d'être admis au baise-mains et à la prosternation mystique devant le Tchélébî. Celui-ci me cria de loin : « Holà! Khâdjé ʿAṭṭâr[1], tu as vu où on a déposé Abraham l'ami de Dieu; c'est afin que tu saches que toutes les âmes pures ne manquent pas de rendre visite au Tchélébî, et que les allées et venues des habitants de l'au-delà sont ininterrompues. » C'est ainsi que le poète a dit :

« Tous mes jours sont des vendredis; mon prône est perpétuel, ma chaire est élevée, et mon but, c'est l'humanité!

« Lorsque les marches de cette chaire seront vides d'hommes, les esprits et les anges m'apporteront des cadeaux de l'au-delà. »

Aussitôt je m'inclinai et demandai pardon, afin de ne pas avoir la pensée de m'absenter du service de cette Majesté, et de reconnaître le bonheur de sa compagnie comme venant de son extrême bienveillance; pour que je sois reconnaissant de ce bienfait et me souvienne de cette générosité. Le poète a dit :

« Lorsque tu trouveras la société du Véridique, considère ce succès comme un butin.

« Et si une personne trouve la [véritable] voie, dis en secouant la tête : Cela vient de leur miséricorde et de leur attirance. »

707. Un savant versé dans les différentes disciplines[2] était assis un jour en compagnie du Tchélébî, et contemplait ses mouvements extérieurs et ses gracieusetés plaisantes; il se montrait stupéfait. Il lui passa alors dans l'esprit cette pensée : Comment est donc son miracle intérieur et intelligent ?

1. « Monsieur le droguiste » ; il paraît donc qu'Aflâkî exerçait cette profession dans la vie privée.

2. *Motébaḥḥir* ; ms. 114 : *motédjabbir*.

« Mon ami, lui dit immédiatement le Tchélébî, tel que je suis, je suis tout entier un miracle ; quel miracle cherches-tu? N'as-tu pas entendu dire ce qu'a prononcé Abou-Ḥanîfa : « Le jurisconsulte et le mystique sont tout entiers des miracles innombrables ? » Au même moment le savant s'inclina, devint sincèrement disciple, et connut le mystère d'Ârif.

708. Un soir, le roi des émirs, Mobâriz-ed-dîn Tchélébî Moḥammed-beg, fils d'Achraf, avait invité le Tchélébî dans la ville de Bey-Chéhrî; il s'était livré à des démonstrations de foi et de croyance et lui avait rendu des services. Ayant fait venir de son palais son fils Soléïmân-Châh, il le présenta au Tchélébî et fit de lui son disciple ; le maître lui attacha à la taille une ceinture rare et le renvoya. Moḥammed-beg, s'inclinant, demanda quelle serait la fin de son fils. « Après vous, répondit le Tchélébî, la ruine de cette province et la dispersion de cette réunion auront lieu sous ses pieds ; finalement, on le jettera dans ce lac et il y périra. » L'infortuné père se mit à pleurer ainsi que tous les assistants. « Hélas ! dit le Maître, cet enfant n'a pas de bonheur dans la tête ; il ne convient nullement au rang de prince ».

« Que de fils de grands, par suite de troubles et de maux, ont été la honte de leur père par leurs vilaines actions ! »

Il arriva effectivement comme il l'avait dit. Du temps du gouvernement de Témurtâch [1], celui-ci s'empara de Bey-Chehrî et pilla la ville ; quelques jours après on noya Soléïmân-Châh dans ce même lac, et la province fut ruinée.

709. Du temps de la dynastie de Qaramân qui régnait à Qonya, le Tchélébî était partisan des Mongols, ce qui attristait ces princes ; ils étaient d'un avis contraire au sien et lui disaient : « Tu ne veux pas de nous, qui sommes tes voisins et amis du grand Maître ; tu préfères les Mongols, qui sont des étrangers. » — « Nous sommes des derviches, répondit

1. Fils du général mongol Tchoban et gouverneur de l'Asie-Mineure, qui se révolta en 722 (1322) contre Abou-Sa'îd, souverain mongol de Perse.

le Tchélébî, nos regards sont dirigés vers la volonté de Dieu, pour voir qui il préfère et à qui il confie le gouvernement de son empire ; nous sommes de son côté, et c'est lui que nous cherchons.

« Du moment que l'arrêt de Dieu entraîne l'acquiescement de son serviteur, celui-ci admet sa décision. »

« Actuellement, Dieu ne veut pas de vous ; il est pour l'armée mongole ; il a enlevé l'empire aux Seldjouqides pour le confier aux descendants de Tchinggiz-Khan ; « Dieu donne ses possessions à qui il veut [1] ». Nous voulons ce que Dieu veut. » Cependant les fils de Qaramân, bien qu'amis sincères et disciples de cet ordre religieux, étaient fâchés et se tenaient sur leurs gardes par rapport au Tchélébî. A cette époque, ils avaient confié la citadelle de Qonya à la garde d'un borgne nommé Qilidji Béhâdour ; ils avaient fait de ce pendard un gouverneur de place [2], qui avait sous ses ordres une garnison de cent cavaliers turcs éhontés. Le hasard fit qu'un jour le Tchélébî, suivi de ses compagnons, passait par la porte de la citadelle dite porte du Sultan ; ce Béhâdour prit peur ; il ordonna de molester les amis et de frapper à coups de fouet la croupe du cheval que montait le Tchélébî. Celui-ci rentra au mausolée béni, vexé et attristé autant qu'on peut le dire. Au bout d'une heure, une colique saisit ce Béhâdour à la hauteur du nombril ; il se roulait par terre et poussait des cris ; on eut beau lui donner des électuaires et de la thériaque, les douleurs ne s'apaisèrent pas. Après le troisième jour, au milieu de ces brûlures, il se montra une tumeur dans son misérable corps, qui enfla. Poussant des cris et gémissant, il demanda aide et secours au Tchélébî ; rien n'y fit. Alors on mit sur un chariot ce vil animal et on l'emporta vers Larenda ; au milieu de la route, il poussa un soupir, la tumeur creva, et il rendit son âme sans foi à l'enfer. De ce groupe, aucun ne vécut.

1. *Qor.* II, 248.
2. Jeu de mots entre *dozd-i dâr* et *diz-dâr*.

710. L'auteur de ces pages raconte encore ceci : Le cher ami Djélâl-ed-dîn Kangrî (miséricorde de Dieu sur lui !) reçut un jour l'ordre d'acheter, chez les marchands de colonnades[1], une belle pièce d'étoffe pour les princes ; le Tchélébî lui remit pour cela la somme de vingt [pièces d'or]. Quand il apporta la pièce, [le Tchélébî] lui dit : A combien l'as-tu achetée ? Il répondit : On demandait vingt-deux [dinars] par pièce ; ayant fait rabattre de deux, j'en ai donné vingt, mais c'est un beau vêtement. — Tu mens, s'écria le Tchélébî, tu l'as achetée à dix-huit, et tu as mis dans ton turban les deux pièces qui manquent. » Tout confus, il donna vingt autres pièces d'or à titre de remerciement et fit une vraie repentance[2] en promettant que dorénavant il ne commettrait plus d'indélicatesse. Le Tchélébî dit à cette occasion : Qu'un clairvoyant enlève quelque chose à un aveugle, ce n'est pas très étonnant ; ce qui l'est, c'est que l'aveugle emporte quelque chose en présence d'un clairvoyant.

« Dieu voit les choses, mais il aime à les couvrir d'un voile ; si tu dépasses la limite, il est le tout-puissant.

711. La dame de la vie future, la sainte de Dieu sur la terre, la savante mystique Khoch-Liqâ de Qonya (Dieu l'ait en sa miséricorde !), qui était lieutenant [du Maître] dans la ville de Toqat, et de qui les grandes dames de cette région étaient disciples, nous a rapporté ceci : L'ami théologien, le roi des hommes supérieurs, le guide des interprètes [du Qorân], Nâçir-ed-dîn le prédicateur, fils de notre maître Rokn-ed-dîn Ormawî el-Wélédî el-Qonéwî, était descendu dans mon logis à Toqat, et avait ravi les habitants de la ville par la grâce de son *dhikr* et de son rapport. Un jour, il dit quelque chose à l'égard du Tchélébî 'Ârif, et moi je m'y opposai ; je me fâchai extrêmement contre lui. Aussitôt, plein de dépit, il se leva et quitta Toqat pour Nigisâr. Cette première semaine, il reçut

1. Le *Bezzâziyé* de Qonya existe encore aujourd'hui et a été transformé en un magasin servant de musée.
2. *Naçoûḥ*, cf. *Qor.*, LXVI, 8.

un coup et tomba malade; tous les grands et les compagnons s'étaient réunis pour visiter le prédicateur, afin de comprendre la cause de sa maladie et de le soigner après avoir diagnostiqué le malaise. Il leur dit : Lorsque je suis arrivé à Nigisâr et que je montai, le premier vendredi, en chaire, je m'étais échauffé dans mon sermon lorsqu'un tumulte s'éleva de l'assistance; je vis le Tchélébî 'Ârif, monté sur un cheval bai, une lance à la main, entrer par la porte de la mosquée, s'avancer jusque devant la chaire, et me frapper d'un seul coup de lance au côté gauche, puis disparaître. Le souffle me fut coupé; blessé comme je l'étais, je tombai en bas de la chaire et m'évanouis. Cependant un groupe de personnes me prit et m'emmena à ma demeure. L'esprit frappé par cette terreur, je m'alitai et dans toute circonstance qui se présenta, je me jetai au service des amis. Dorénavant, soyez tous témoins que moi, l'infortuné, je suis devenu le serviteur sincère et le disciple pur du Tchélébî, et que je crois en lui; j'espère que par la faveur de ce souverain, je m'en irai plein de foi et mourrai en vrai croyant. En même temps, je prends la disposition testamentaire suivante : lorsque le Tchélébî arrivera à Toqat, racontez-lui la manière dont a eu lieu la conversion du pauvre étranger; peut-être sera-t-il miséricordieux. Après le troisième jour, il se rendit à proximité de Dieu[1]; le quarantième, le Tchélébî arriva de Sîwâs à Toqat et dit : « Notre pauvre Nâçir-ed-dîn, le prédicateur, est parti d'une manière étrange ». Je m'inclinai, continua Khoch-Liqâ, et pleurai très fort en lui demandant : Comment est la situation de cet infortuné? Je l'ai délivré de son doute, répondit le Tchélébî; louange à Dieu! il repose sur la chaire, et a été plongé dans la miséricorde de Dieu; il a échappé au feu de la géhenne. Les amis s'inclinèrent et dirent des actions de grâces. Au matin, le Tchélébî, avec un groupe de compagnons, se rendit au tombeau de ce grand personnage pour le visiter, et y renouvela sa faveur.

1. C'est à dire, il mourut.

« Du moment que tes faveurs sont le refuge de l'âme, comment serait-elle exposée aux dangers de la route ?

« Dorénavant mon âme et mon cœur sont attachés à la cour de l'ami ; dorénavant ma main ne lâche plus la robe du roi. »

Que Dieu sanctifie le mystère de ses nobles compagnons, comme il a sanctifié le sien !

712. Le pauvre auteur de cette composition (que Dieu l'aide !) rapporte qu'un jour le Tchélébî était venu dans sa maison; une assemblée de nobles compagnons étaient présents à cette réunion et s'y livraient au plaisir; le Tchélébî concéda ses faveurs et montra l'effet de son pouvoir. Tout à coup Ḥosâm s'écria : Holà ! Aflâkî, je veux te tuer. Je répondis : Sans doute en esprit. Non, dit-il, au contraire, réellement, dans la réalité extérieure. Le Tchélébî ajouta : Maintenant, ces jours-ci, c'est toi qui mourras; reste dans ton souci. Fâché, il se leva, partit pour Bey-Chéhrî, et arriva malade à Aq-Chéhir; il partit pour l'autre monde d'une manière étonnante. Plein de regrets immenses, le Tchélébî fut pris de commisération ; il se tourna vers les amis et leur dit : Au regard des hommes de Dieu, se montrer impudent et prononcer des discours impolis ont des conséquences immenses et non bénies; au contraire, se taire dans la société des mystiques clairvoyants, se montrer humble, c'est un devoir. » Puis il récita ces vers :

« Quiconque, en présence de ce lion rugissant, ouvre impoliment la bouche comme le loup,

« Le lion le déchirera comme il a fait du loup; il lui lira le passage où il est dit : Nous nous vengeâmes d'eux [1].

« Comme le loup, il sera blessé par la griffe du lion ; celui qui se montre audacieux devant le lion, est un sot »

713. L'humble auteur de ces pages raconte ce qui suit : « En compagnie du Tchélébî, nous avions quitté Césarée pour nous rendre à Sîwâs; il y avait parmi nous 'Imâd-ed-dîn,

1. *Qor.*, VII, 132; XV, 79; XLIII, 24.

cadi d'Amasia, Sa'd-ed-dîn, prédicateur de Sîwâs, son frère Medjd-ed-dîn Ḥâfizh, et d'autres personnages. Le Tchélébî s'était endormi sur son cheval. Un individu vint nous annoncer que mon père était mort dans le palais d'Euzbeg-Khan [1]; il était resté beaucoup d'objets dans son héritage, dont on avait suspendu la liquidation en attendant l'arrivée de son fils, car le défunt était un personnage de conséquence. Je fus extrêmement affecté de ce malheur, et je pensai en moi-même : Lorsque nous serons arrivés à Sîwâs, sans en demander la permission, j'irai réclamer cet héritage ainsi que la bibliothèque de mon père; quand j'aurai réussi dans cette entreprise, je m'empresserai de revenir à la disposition du maître. Celui-ci s'éveilla en sursaut et poussa un cri : Nous n'avons pas besoin de cet argent, dit il, et si tu t'en vas sans permission, tu périras dans la mer. Je me précipitai en bas de mon cheval et plaçai mon front sur le sabot du cheval du chéïkh en pleurant; le groupe de derviches qui était présent resta stupéfait, ne sachant pas ce que voulait dire cette situation et quelle sorte d'aventure c'était. Cependant, levant sa tête bénie, le Tchélébî me manifesta des faveurs et dit : Tant que je serai en vie, ne vas pas poursuivre un pareil gibier, de manière que moi je sois le tien ; après nous, tu sauras ce que tu auras à faire. Puis il se rendormit.

Cependant le cadi 'Imâd-ed-dîn et Sa'd-ed-dîn, avant de m'interroger, lui avaient demandé [ce que cela voulait dire], et il leur avait répondu : « Le père du chéïkh Aflâkî est mort dans la ville de Séraï; son fils a voulu s'absenter sans notre permission et mettre la main sur les effets [laissés par son père]. Cette absence nous a déplu ; je l'en ai averti, pour qu'il ne vendît pas pour un fantôme d'argent inutile la réalité de sa situation, et qu'il n'aban-

1. Euzbeg-Khan, de la branche de Djoutchi, régnait dans le Qiptchaq depuis 727 (1327) et avait pour capitale Séraï. Cf. Munedjdjim-bachi, t. II, p. 690 ; d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 652.

donnât pas la société des saints, de peur qu'il ne se repente et ne perde au change. » Immédiatement le cadi 'Imâd-ed-dîn et Sa'd-ed-dîn le prédicateur devinrent disciples ; quant à moi, je demandai pardon, renonçai à mon projet et cessai de m'en occuper.

714. Je sortis un jour de la ville de Tébrîz, me rendant à Sulṭâniyyè ; un grand parmi les gens de mérite de Tébrîz, qui était répétiteur dans la coupole de Ghazan, je veux dire Chihâb-ed-dîn Maqboûlî de Qîr-chèhir (miséricorde de Dieu !), m'accompagnait ; nous marchions en causant. Tout à coup le Tchélébî ordonna de châtier le palefrenier, lui adressa plusieurs injures et continua sa route. Cependant Chihâb-ed-dîn le répétiteur, fâché, commença à dire : Il ne convient pas à un aussi grand personnage de manifester des sottises ; mais les sots d'Asie-Mineure sont célèbres [1]. Je fis des objections à ce malheureux, et je réussis à le faire taire par ces mots : « Il n'est pas permis, quand on ne sait rien, de médire des saints et de prononcer des paroles insignifiantes ». Aussitôt le cheval que montait cet individu se montra rétif ; il le jeta au milieu d'une boue noire, de sorte que de la tête aux pieds, il fut plongé dans une tourbe noirâtre ; il était à craindre qu'il ne périt étouffé. Je vis alors le Tchélébî venir en courant ; il lui dit : O Chihâb-ed-dîn, il ne faut pas lutter avec les sots d'Asie-Mineure ! » Alors celui-ci, poussant des cris, se leva et s'inclina ; il changea de vêtements et s'efforça de changer de mœurs au service du Tchélébî ; il devint son serviteur et son disciple. Il lui donna une copie du commentaire du Qorân de Nedjm-ed-dîn Dâyè, qui est le capital des chercheurs du livre sacré, et lui rendit des services hors de toute limite. Le Tchélébî fit cadeau de ce commentaire au roi des auteurs de *dhikr*, 'Alâ-ed-dîn de Qastamoûni (miséricorde de Dieu !) ; jusqu'alors il n'en existait pas d'exemplaire en Asie-Mineure ; il se répandit

1. *Anadolou qafâ* « tête d'Anatolie » est une injure encore courante aujourd'hui dans le turc de Constantinople.

dans ces contrées grâce à la bénédiction de ce souverain [le Tchélébî].

715. Le Tchélébî, en quittant les mines d'Amasia, se rendait à Qastamouni; en cours de route, il dit : « Aujourd'hui, nous rencontrerons des brigands; soyez prêts ». Au bout d'une heure, près de la forteresse d'ʿOsmandjiq, nous trouvâmes des brigands d'ʿAïn-Tâb qui firent un grand tapage et lancèrent sur le Tchélébî une pluie de flèches; l'un des traits l'atteignit à la jambe; on dit que ce jour-là il avait revêtu, par dessus sa chemise, un vêtement rapiécé à la mode des mystiques [1]. Cependant les flèches touchaient le but et ressortaient immédiatement; les brigands, croyant qu'il avait mis une cotte de mailles sous sa tunique, lançaient des nuées de flèches. A la fin, ils dépouillèrent la caravane et enlevèrent leurs vêtements aux amis. Ces gens demandèrent au chéïkh Béhâ-ed-dîn le tailleur, serviteur du mausolée, quelle sorte d'homme était leur chef. « C'est le Tchélébî Amir ʿÂrif, répondit-il, le descendant de notre Maître Djélâl-ed-dîn ». Poussant des cris, ils se laissèrent tomber de cheval, se découvrirent la tête et se tinrent debout en équité; tous devinrent disciples. Ils donnèrent à leur chef le vêtement rapiécé qu'avait revêtu le Tchélébî et rendirent aux amis tout ce qu'ils avaient enlevé à la caravane. Ayant bandé à sec cette blessure, ils prièrent qu'on les excusât; ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'y avait aucune trace de coups de flèches dans les vêtements du Tchélébî. Je demandai : « Aucune douleur n'a-t-elle été ressentie à la suite de tant de traits, et une blessure a-t-elle atteint la jambe? Que s'est-il donc passé? » Mon père, répondit ʿÂrif, ne voulait pas que je quittasse Qonya; je ne l'écoutai pas et partis. Cette blessure, ce malheur me viennent du dépit qu'il en a ressenti. En fin de compte, l'affaire de ces individus fut portée devant Soléïmân-pacha de Qastamoûnî [2]; ils se repentirent de leurs

1. *Tigilè-ï ʿârifî.*

2. Sur ce prince de la dynastie des Qizil-Aḥmed-lu, grand-père de Bayézîd

actes de brigandage, entrèrent dans les troupes musulmanes et s'occupèrent à des incursions en pays ennemi.

716. Lorsque le Tchélébî arriva pour la seconde fois dans la ville de Lâdîq, les grands et les notables se mirent à son service et lui tinrent compagnie nuit et jour. Toutefois le cadi Nedjm-ed-dîn Qauçara montra de l'opposition, se mit à la tête d'un parti, devint son chef et se révolta contre le prince des mortels ; rendu présomptueux par le rang qu'il avait atteint, il se tint éloigné du véritable chef. Les compagnons, divisés en deux troupes, virent le dégoût s'emparer d'eux ; certains prirent parti pour lui, tandis que plusieurs des notables de la ville et des amis continuèrent de se tenir aux côtés du Tchélébî. Celui-ci, poussé par le mystère qu'il connaissait, attira devant lui le maître Kémâl-ed-dîn, le maître Moḥyi'd-dîn, et Tâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî, les choisit pour ses lieutenants et leur en délivra le diplôme. Tous les grands de la ville les suivirent et devinrent disciples ; on construisit une nouvelle *zâwiya* et l'on commença à pratiquer la danse rituelle. Étant donné cette situation, l'infortuné cadi Nedjm-ed-dîn vint un jour, avec ses compagnons, trouver le Tchélébî, se découvrit la tête et demanda pardon ; ils gémirent et s'humilièrent au delà de toute limite. On eût dit que ces pleurs étaient sincères ; mais comme ceux des frères de Joseph, ce n'était qu'une ruse. Quand ils sortirent, le Tchélébî, les montrant du doigt, dit : « Je lui tirerai par dessus toutes ses entrailles pour voir ce que feront ses élèves et comment ils viendront à son secours ». Il arriva que cet individu s'alita, gémit, demanda le secours du Tchélébî, poussa des soupirs et pleura. On lui retira par en dessous ses entrailles et on les lui coupa. Quand le Maître arriva à la ville d'Egridoûr [1], il dit le soir même : « Le pauvre Nedjm-ed-dîn Qauçara vient de mourir ». Il resta un moment en observation, fut douloureusement affecté et dit :

Keuturum, voir Cl. Huart, *Un commentaire du Qorân en dialecte turc de Qastamoûnî*, dans le *Journal asiatique*, oct.-déc. 1921, p. 162.

1. Aujourd'hui Egerdir.

« Pardonne, ô toi qui possèdes le pardon dans ton coffre ! Tu précèdes tout autre, toute grâce est devancée par la tienne.

« Les autres pardons disent les louanges du tien ; ils ne lui sont point égaux : « O hommes ! craignez [Dieu] ! [1] ».

« Pardonne à tes serviteurs adorateurs de leur corps ! Venant d'un océan de grâce, le pardon est meilleur !

« Ouvre en hâte la route à ceux qui sont souillés, vers l'Euphrate du pardon et la source où l'on se baigne ».

Se levant, il s'écria : « Et ceux qui pardonnent aux hommes ! Dieu aime les bienfaiteurs ! » [2].

« Je pardonne la faute de ce derviche. » La nuit suivante, un ami cher aperçut [en songe] le chéïkh Nedjm-ed-dîn dans un parterre très gai où il se promenait ; il lui demanda : « Qu'est-ce que Dieu a fait de toi ? » Il répondit : « Si la faveur d'ʿÂrif n'avait pas intercédé pour moi, je serais resté éternellement dans les tourments de l'enfer. Grâce à Dieu, j'en ai été délivré, et je me repose ».

717. Le Tchélébî se rendait un jour au bain public. Il dit à l'auteur de ces pages : « Reste dans ta maison. » On avait amolli [en y jetant de l'eau], une grande coupe pleine d'abricots [secs], afin qu'il pût en goûter, avec les amis, au retour du bain. En balayant la maison, je trouvai un dirhem sous la natte du Tchélébî, et je le mis dans ma bourse. Au même moment mon regard tomba sur la coupe pleine de jus d'abricot ; ma passion conçut cette inclination de prendre un des fruits ; mais, ayant demandé pardon, je m'en abstins ; je luttai et combattis à plusieurs reprises avec ma méprisable passion ; je ne réussis pas. Celle-ci, finalement, l'ayant emporté sur la raison, je plaçai dans la bouche un abricot. Immédiatement je sentis que mon plaisir intérieur était troublé et je me repentis. Quand le Tchélébî fut revenu du bain et que les compagnons furent présents, il dit : Apporte devant moi ce bol. Après avoir jeté un coup d'œil sur le bol il dit : On en a emporté un fruit ; on l'a mangé, c'est une

1. *Qor.*, IV, 1.
2. *Qor.*, III, 128.

indélicatesse. Pourquoi as-tu agi ainsi, et as-tu commis ce crime ? pourquoi une telle trahison émane-t-elle de toi? Tu t'es laissé vaincre par la malheureuse passion. Une personne qui étend ainsi la main sur notre bol, que pense-t-elle au sujet de notre bourse? J'aime les gens fidèles; les souverains du monde extérieur et ceux du monde spirituel choisissent des hommes fidèles pour être les gardiens de leur trésor ; le guide de notre religion est Moḥammed, l'agent fidèle ; celui qui lui a apporté la révélation, c'est encore Gabriel, l'archange fidèle; n'as tu pas lu le vers où le poète a dit :

« Ferme ta bouche et sois fidèle en conservant les paroles, car le roi donne à l'homme fidèle la clef de son trésor. »

Eperdu, je me mis à pleurer et demandai pardon. « Dorénavant, dit-il, ne le fais plus, de manière à devenir, en toute circonstance, le dépositaire fidèle des secrets des hommes pieux et libres. » Après le dixième jour, il me dit encore : « Ce seul dirhem que tu avais trouvé sous ma natte, qu'en as-tu fait ? » Je le sortis de ma poche et le plaçai devant le Tchélébî, et j'en ajoutai quelques autres à titre de remerciement. Le Maître montra de la miséricorde, après m'avoir attribué des faveurs abondantes.

718. Le Tchélébî s'était un jour rendu à l'école des princes ; il dit : « Aujourd'hui, donnez-leur congé. » Au bout de quelque temps, les grands compagnons, s'étant rassemblés, s'occupèrent de conversation. Ce jour-là près de vingt compagnons fortunés ayant persisté à humer et à absorber du vin, se livraient au plaisir, comme Jésus [1]. Lorsque le tiers de la nuit fut passé, il ne resta qu'une buire de vin ; l'ami théologien, petit-fils [par les femmes] de Sulṭan Wéled, Borhân-ed-dîn Elyâs-pacha, était l'échanson chargé d'abreuver les compagnons. A plusieurs reprises, il me fit signe qu'il n'y avait plus de vin et qu'il fallait s'en procurer ; le Tchélébî, suivant sa coutume habituelle, s'était endormi ; il entendit pourtant ce que disait ce derviche ; il ouvrit ses yeux bénis

1. Jeu de mots entre *'îsà* et *'aïchi*.

et dit : « Tu parles beaucoup ! Garde le silence. N'as-tu pas entendu dire que ce *ḥalwâ* saint a duré trois ans, venant d'une seule cruche de miel, et qu'un secours lui venait du monde de l'au-delà ? Si le Maulawî ʿÂrif agit jusqu'au matin au moyen d'une cruche, cela n'aurait rien d'étonnant. » Il prit la buire entre ses mains bénies, puis la remit entre celles d'Elyâs-pacha. Jusqu'à neuf heures du matin [1], vingt hommes burent de cette cruche ; tous, se sentant ivres, s'endormirent. La buire était encore toute pleine.

« Une personne a vu que, d'une seule outre pleine d'eau, tant d'autres outres ont été remplies sans difficulté.

« Cette outre était un voile [qui cache la réalité des choses], une vague de supériorité qui, par l'ordre de Dieu, venait de l'Océan, son origine. »

Je conservais cette cruche, ajoute le narrateur, et je m'en servais pour boire de l'eau, à titre de bénédiction ; une guérison prompte se répandait chez les malades [qui en buvaient].

719. On raconte encore que quand les grands de la ville de Lâdîq, pleins de bonne volonté, devinrent les disciples du Tchélébî ʿÂrif, le fils de l'inspecteur se montra orgueilleux, refusa de se joindre à eux, et restreignit sa bonne volonté. C'était un fils d'émir considéré et plein de discernement. Lorsque les amis unanimes entreprirent ledit personnage, il leur répondit : « Je deviendrai disciple à la condition qu'il me donne un enfant mâle ; aucun miracle ne saurait être meilleur pour moi que celui-là. » Le Tchélébî Moḥammed-beg, Inandj-beg, Toghan-pacha et autres insistèrent : « Tout ce que tu désireras et demanderas au Tchélébî, tu l'obtiendras. » On décida qu'à une occasion on l'amènerait en présence du Maître. Le Tchélébî, étant sorti au matin de sa *zâwiya*, marchait solitairement. Par hasard, ce jour-là, il tombait une neige intense ; c'était l'hiver. Il vint jusqu'à la porte du bain du Khâdjè ʿOmar, et s'y arrêta ; il vit qu'on

1. *Tchâchi-i solṭânî.*

n'avait pas encore ouvert la porte du bain ; or le fils de l'inspecteur, ayant senti le besoin de prendre un bain, s'était levé et se hâtait de s'y rendre ; il aperçut, dans l'obscurité, une personne qui se tenait debout à la porte ; il s'avança, et reconnut le Tchélébî 'Ârif ; il le salua, et lui baisa la main ; il lui passa dans l'esprit cette pensée : « Peut-être le Tchélébî s'est-il livré à la boisson matinale, et poussé par l'ivresse, est sorti seul. » — « Non, non, dit le Tchélébî [répondant ainsi à l'idée non exprimée en paroles], ce n'est pas comme tu te l'imagines ; mais je suis venu pour convertir ton âme à l'islamisme. » Il lui mit entre les mains un bouquet de roses en disant : « Bénie soit l'arrivée d'un fils ! » Le pauvre fils de l'inspecteur fut interloqué par ce regard incomparable ; il tomba et s'évanouit.

« Lorsqu'il revint à lui dans le tourbillon de l'anéantissement, il criait : O mon Dieu ! ô Seigneur !

Ayant pris rapidement un bain, il rentra à la maison ; il trouva sa femme extrêmement belle, et s'occupa de lui faire la cour. Par la toute puissance du Créateur, au même instant sa femme devint enceinte ; il se leva quand la matinée était déjà avancée [1], il se rendit auprès des émirs, leur raconta ce qui s'était passé et présenta le bouquet de fleurs. Tous restèrent stupéfaits, firent des démonstrations de joie ; apportant de nombreux cadeaux, ils vinrent trouver le Tchélébî, qui fit du fils de l'inspecteur un disciple. Grâce à la faveur du Maître, il atteignit un tel rang qu'il disait des choses miraculeuses, et résolvait les difficultés spirituelles ; ses désirs religieux et mondains furent réalisés. Ce bouquet de fleurs, sa femme le conserva pendant des années ; quand on en donnait un pétale à un malade, il guérissait. Ce grand personnage répétait continuellement ce vers :

« Notre directeur spirituel, par l'aide du Créateur, est glorieux ; la poussière de sa rue est meilleure que le musc à l'odeur forte.

1. *Tchâcht-i bolènd.*

« En presence de la sincère croyance des gens religieux, quiconque nie l'existence du saint est infidèle. »

720. Un çoûfî était entré un jour dans une grande controverse avec le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn, lieutenant de la ville de Nigdé (que Dieu ait pitié de lui !); il lui disait : Pourquoi t'attaches-tu tellement à ce chien qui s'appelle Qiṭmîr [1] ? et il énumérait les défauts du chien. Je l'aime, répondit l'interpellé, parce qu'il est un saint, qu'il sait distinguer l'ami de l'ennemi, celui qui aime de celui qui nie. Je ne l'admets pas! s'écria le çoûfî ; c'est une chose impossible. C'est le même chien, répliqua Nâçiḥ-ed-dîn, que celui des Compagnons de la caverne ; il est de la même race que lui ; il était exactement de la même couleur.

« Si le chien ne possédait pas la veine de l'amour, comment celui des Sept Dormants rechercherait-il un cœur ?

« Le lion, le loup, l'ours savent ce qu'est l'amour ; celui qui est vide d'amour est moins qu'un chien. »

Comment nous rendre compte, dit le çoûfî, de cette idée? C'est, répondit le chéïkh, comme quand tu lui donnes un gâteau aux amandes [2] agréable, il ne le mange pas, tandis que de ma main il mangera un morceau de pain sec. Le çoûfî sortit deux dirhems, pour qu'on apportât du gâteau ; il en plaça une assiette devant Qiṭmîr pour qu'il en prenne ; par la toute puissance de Dieu, le chien le flaira une fois, n'y fit plus attention, tandis que le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn tirait de dessous son bras un morceau de pain sec qu'il plaça devant Qiṭmîr ; celui-ci s'accroupit avec un appétit parfait et le dévora en entier. Le pauvre çoûfî, renonçant à son orgueil et à sa haine, fit montre de bonne volonté et pratiqua le dépouillement. Le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn le revêtit de son propre *férédjé* ; finalement ce çoûfî devint le disciple du Tchélébî ʿÂrif, qui s'écria : Nos chiens aussi sont des direc-

1. Nom du chien des Sept-Dormants.

2. *Khoṭṭâbî*, lire *qoṭṭâbî*, et cf. le glossaire du *Dîwân-ï aṭʿimé* d'Abou-Isḥaq Chirâzî, p. 181.

teurs de conscience! Que dire alors de nos lions! Comme l'a exprimé le poète :

« O celui dont les lions sont les esclaves de ses chiens! Il dit : Ce n'est pas possible; tais-toi, et adieu!

On raconte, d'après le chéïkh Nâçiḥ-ed-dîn, que le Tchélébi accepta [en cadeau] Qiṭmîr et partit en faisant à ce chien un signe qui voulait dire : « Viens avec nous ». Quand l'animal eut fait quelques pas, il se retourna et regarda Nâçiḥ-ed-dîn, qui lui dit : Qu'as-tu à me regarder? Plût à Dieu que je fusse à ta place, et que je devinsse le chien de garde de ce palais! Cependant, il se mit à se rouler, fit des *zoûzoû* et s'élança en courant. Au moment où le concert spirituel avait lieu dans la ville de Lâdîq, il entra dans le cercle des amis et se mit à danser en rond avec les nobles compagnons. Un autre miracle, c'est que soit en campagne, soit à la ville, aucun autre chien ne l'attaquait ni n'aboyait après lui; lorsqu'ils le sentaient, ils formaient cercle autour de lui et s'accroupissaient. Quand le Tchélébi envoyait un messager en quelque endroit, il lui adjoignait Qiṭmîr; car, que ce fût à la distance de dix jours ou d'un mois de route, le chien l'accompagnait à son but et s'en retournait. Pour guérir la fièvre, on brûlait de son poil, et l'accès disparaissait. Dans tout endroit où il voyait un négateur, sans faire d'erreur il urinait sur lui; il n'acceptait jamais de nourriture de la main des négateurs de la famille [de Béhâ-ed-dîn], et si, en secret, on avait mélangé cette nourriture avec celle des amis et qu'on la lui donnât, il la flairait et ne la mangeait pas.

« Les têtes des lions du monde ont été toutes humiliées, du moment qu'ils donnent la main au chien des Sept-Dormants.

« Ce chien qui se trouve dans sa rue, comment pourrais-je donner aux lions un seul de ses poils? »

Le Tchélébi le nourrissait toujours de ses propres mains, et le caressait; il disait :

« Du moment que l'on attribue une telle faveur aux chiens, que de bonheurs on donne aux hommes! »

721. Un jour, dit-on, un grand personnage était venu voir ce souverain, et s'excusait en disant : « Je ne puis venir constamment auprès de Sa Majesté, et lui rendre honneur ». Le maître répondit : Ce qu'on demande aux amis, c'est la sincérité de l'intention, la pureté de la croyance, l'amitié de l'âme ; car, s'ils manifestent la moindre hésitation dans notre service et notre compagnie, et s'ils ne peuvent venir à raison de leurs occupations et de leurs relations, cependant leur but général et particulier sera atteint par notre manifestation ; ils arriveront par là au but cherché ; nous avons, pour la situation de nos amis sincères, des regards immenses et des faveurs générales ». Il raconta alors une parabole qui s'appliquait à ce sujet : Un fils d'émir étudiait sous un maître, et apprenait les belles-lettres dans l'école de ce lettré ; chaque jour il donnait deux dirhems à son maître. Une affaire importante étant survenue un jour à ce fils d'émir, il ne put se présenter à l'école, mais il envoya par un esclave le montant de son engagement journalier. Cependant le maître, prenant les deux dirhems, ne s'enquit en aucune façon de la raison pour laquelle son élève n'était pas venu, et quelle était la cause qui le forçait d'interrompre ses études. Cet enfant, pour mettre à l'épreuve son maître, envoya à plusieurs reprises les deux dirhems sans se rendre à l'école ; le maître ne prit pas davantage d'informations. Le fils d'émir ayant été saisi d'une belle colère, se leva et se rendit auprès du professeur ; il commença à le blâmer en ces termes : « Tu accumules les dirhems, tu me troubles, et tu ne t'informes pas ? » Le maître répondit : « Mon désir, c'est d'avoir ce dirhem ; quant à toi, viens ou ne viens pas, c'est à ton choix ». Maintenant, le désir du chéïkh véritable, c'est la monnaie de l'amour du disciple ; car, que celui-ci vienne ou ne vienne pas, le chéïkh est occupé à améliorer sa situation ; nuit et jour il fait des efforts pour la compléter et l'achever ». Il cita alors les vers suivants :

« Ils sont la pierre philosophale du bonheur de tous ; ils manifestent leurs propres actes chez tous.

« Ils achètent leur envie aux envieux ; ils les rendent tous élèves et disciples ».

722. Il y avait, auprès du Tchélébî, un derviche nommé Chéïkh 'Alî ; c'était un élève de Sulṭân Wéled ; il était de bonne compagnie et le soleil des saints avait brillé sur lui. Nuit et jour il était occupé au service et cuisinait des mets délicieux. Le Tchélébî, l'ayant laissé dans la ville d'Aq-Chéhir, était parti pour Bey-Chéhrî, où il demeura quelques jours ; feu le fils d'Achraf lui rendit des services hors de toute mesure. Cependant, le vendredi, il y eut une grande assemblée dans la *zâwiya* bénie ; tous les grands s'y étaient donné rendez-vous. Inopinément le Tchélébî prononça ces mots : « Ce pauvre Chéïkh 'Alî s'est mis en route du monde périssable vers la vie éternelle. » Les compagnons s'inclinèrent et dirent : « Sans doute quelqu'un en a apporté la nouvelle ». — « Je l'ai vu, reprit le Maître ; deux personnages de l'au-delà portaient son brancard funèbre ». Au retour on constata que son trépas avait eu lieu au moment même où le Tchélébî l'avait annoncé.

« Le chéïkh qui voit par la lumière de Dieu, connaît le commencement et la fin.

« Il pénètre dans le cœur comme un fantôme ; devant lui se dévoile le secret des situations ».

723. Le Tchélébî s'était rendu un jour dans la ville de Lâdîq, avec ses compagnons, pour y voir le fils de 'Alî-Chîr, prince de Germiyân [1] ; celui-ci avait campé, à la tête d'une armée considérable, dans la plaine d''Alem-ed-dîn-Bazari. Ce prince se porta à la rencontre du Tchélébî, lui fit de grands honneurs et lui réserva des faveurs. Lorsque les compagnons commencèrent à psalmodier le Qorân et à réciter des textes mystiques, ce prince, par suite de sa stupidité et de sa sottise, se montra indifférent et s'occupa de ses esclaves;

1. 'Alî-Chîr était le fils de Germiyân-beg, fondateur de la dynastie qui avait Kutahia pour capitale. Cf. Cl. Huart, *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 9.

car c'était un Turc sans gêne, ignorant la situation des saints. Tout à coup le Tchélébî se leva et poussa un cri ; immédiatement, il monta à cheval et partit avec ses compagnons en injuriant le fils d''Alî-Chîr, dans sa colère ; personne n'avait la possibilité de l'interroger, à cause de la terreur qu'il inspirait. Cependant tout à coup un vent formidable, venu du monde mystérieux, commença à souffler, et une tempête éclata ; la terre trembla tellement qu'on eût dit que c'était le tremblement de terre qui annoncera la résurrection ; toutes les tentes furent renversées sur la tête de ces vils soldats, qui tombèrent tous sur la face ; les chevaux arabes, brisant leur longe, s'enfuirent à travers la campagne ; une clameur s'éleva de la troupe. Cependant, le fils d''Alî-Chîr courut hors de sa tente en gémissant, rassembla ses lieutenants et les envoya rechercher le Tchélébî, en disant : « Tout cela vient de la colère que le Tchélébî Amîr 'Ârîf a conçue contre moi; il est parti tout courroucé ». Malgré les supplications adressées par les lieutenants à Amir 'Ârîf, celui-ci ne revint point sur ses pas et ne fit nulle attention à eux. En fin de compte, le Turc expédia l'émir Sa'd-ed-dîn Mobârek, gendre du fils d'Aïdin, à leur suite, fit présenter ses excuses, demanda pardon et devint disciple du Chéïkh : « Comme marque de son pardon, dit-il, que le Tchélébî me donne son bonnet de feutre qui est la mître de la tête des rois, afin que la mienne reste en sécurité contre les catastrophes de ce monde ». L'émir Sâ'd-ed-dîn Mobârek, montrant sa bonne volonté avec ses courtisans intimes, lui rendit des services illimités, et réclama sa faveur et sa miséricorde. « Notre but, dit le Tchélébî, était de placer le fils d''Alî-Chîr à côté de Qâroûn le maudit, et de lui fixer un séjour au-dessous de l'enfer ; mais il est clair que les Mahométans doivent suivre le précepte qui a été ainsi formulé : « Grand Dieu ! dirige mon peuple, car ils ne savent pas ! » Se conformer à l'adage : « Ma miséricorde a devancé ma colère » est la coutume des gens libres. Sa demande de pardon, la nécessité où il s'est trouvé, sont venues à son secours; nous passons outre à sa faute, et nous lui pardon-

nons ». Puis il leur remit son bonnet en guise de bénédiction et dit : « Tant que notre bonnet sera sur sa tête, celle-ci ne sera exposée à aucun danger de la part d'aucun autre prince. Sa fin sera louable, et il mourra [bon] musulman ». Cependant l'émir turc envoya trois chevaux nobles, dix pièces de drap, cinq de velours, dix pièces d'étoffe de laine, et une somme de trente mille [pièces d'argent], avec cinq cents de ses compagnons, à titre de présent; ils s'en retournèrent joyeux. Quand ils arrivèrent heureusement à Kutahia, le Tchélébî Ya'qoûb-beg [1] prit sa fille à ses côtés, vint et fut le disciple du Maître.

724. Les grands frères de la pureté nous ont fait savoir que, la première fois que le Tchélébî se rendit dans la ville de Bourgi, Mobâriz-ed-dîn Moḥammed-beg, fils d'Aïdin, n'avait pas encore conquis cette région et ses dépendances ; il avait quelques serviteurs, les uns cavaliers, les autres fantassins, et il était l'un des *soubachis* du fils d''Alî-Chîr. Un soir, s'étant levé, il vint rendre visite au Tchélébî, le salua humblement, et lui demanda une victoire, un secours et une fortune de l'au-delà. Le Tchélébî lui donna sa massue [2] et dit : « Quiconque se révoltera contre toi, ne se soumettra pas, et s'enfuira, brise-lui la tête avec cette massue et sache que dorénavant cette province, et tant d'autres provinces appartenant au Seigneur, seront conquises par toi ; il y aura des victoires pour toi et pour tes enfants et tes descendants; ta domination prévaudra sur tous ». Moḥammed-beg, prenant la massue du Tchélébî, se la mit sur la tête et dit : « Je frapperai mes passions avec cette massue, et j'en assommerai les ennemis de la religion ». Il arriva en effet qu'à partir de ce jour jusqu'à la fin du temps, il assujettit ces contrées à son pouvoir, détruisit les ennemis de la religion et n'épargna personne. Tous ses enfants furent des amis sincères [des derviches] et de purs guerriers; quel que fût l'ennemi qui venait attaquer leur province, il était tué d'une façon

1. Arrière petit-fils de 'Alî-Chîr.
2. *Tchomaq*.

basse et vile ; leurs descendants, grâce à la prière bénie du Tchélébî, seront jusqu'à la résurrection aidés par Dieu et victorieux. Dieu aide par sa victoire qui il veut, et c'est de lui qu'elle vient.

Sulṭân Wéled, au rapport des nobles compagnons, appelait Moḥammed-beg, fils d'Aïdin : « Notre *soubachi* » ; il lui réservait de grandes faveurs ; il l'appelait encore « le sultan des guerriers » ; il disait ses louanges au milieu des émirs mongols et turcs, et le prônait : « Qu'on apprenne de lui la bravoure, la libéralité et la générosité », disait-il. Cet être unique envoyait chaque année au Tchélébî des ex-voto et des cadeaux merveilleux, et demandait l'appui de sa bénédiction et de sa faveur ; il se montrait ferme dans la préservation des engagements conclus avec les hommes. Cette faveur dominait sa situation ; elle le protégeait dans le bonheur et dans le malheur ; elle le gardait au milieu des événements terribles et de l'effroi que causaient les infidèles.

« Quand tu te montres fidèle au pacte conclu avec Dieu, lui, par sa générosité, protège ton engagement ».

Cette faveur, cette protection, ces égards se communiqueront à sa descendance jusqu'au moment de la résurrection ; les lumières du monde mystérieux éclaireront la situation de ses successeurs.

« Sois le serviteur particulier du roi, pour que, marqué au fer chaud, tu sois pendant longtemps à l'abri du préfet de police et des injures de la patrouille ».

725. Béhâ-ed-dîn Oumour-pacha[1], roi des émirs, modèle des braves, second Ḥamza et guerrier du Seigneur, s'était à plusieurs reprises trouvé gêné sur mer, et dans son inquiétude il avait aperçu la forme de notre Maître qui marchait

1. Nom donné par notre auteur à Oumour-beg, prince d'Aïdin, sur lequel on peut voir Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I, p. 174 et suiv., 179 et suiv. ; il périt d'un coup de flèche devant Smyrne qu'il essayait d'enlever aux Latins, *id. op.*, p. 189.

sur l'eau, prenait entre ses mains la proue du navire et le sauvait de ce tourbillon et de cette noyade. A plusieurs reprises également il vit le Tchélébî 'Ârif, au milieu du combat avec les infidèles, y prendre part et les mettre en déroute. S'appuyant sur sa croyance, il s'efforçait toujours de lutter dans les incursions jusqu'à ce que, son dernier jour étant arrivé, il tomba martyr de la foi et devint du nombre des élus. On dit qu'il vit une nuit le Tchélébî en songe lui répéter ce vers :

« Quiconque a sous son manteau le diplôme de notre protection, il est un chef respecté sur terre et sur mer ».

Il arriva en effet qu'il conquit l'île de Chio et en tira autant de mastic [1] qu'on peut le dire; l'ayant soumise à l'impôt foncier, il en fit son domaine propre.

726. Un grand savant de Samarqand, nommé Noûr-ed-dîn, était devenu récemment disciple du Tchélébî et se montra assidu quelque temps; il faisait des efforts partiels pour achever son œuvre, mais c'était un homme impudent qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Par sa présomption et sa mauvaise nature, il gâtait la joie des extases des compagnons. Le Tchélébî lui dit un jour : « Prends ces quelques lettres et va les porter au fils d'Achraf; après t'être procuré du froment, de l'huile et autres objets destinés aux derviches, reviens vite ». Aussitôt, ayant serré sa ceinture, il voulut monter à cheval; mais la sangle de la selle s'étant brisée, il tomba la tête en bas. Quand il fut parti, le Tchélébî dit : « Cet homme s'en va sans tête; il serait bien étonnant qu'il ne fût pas tué ». Tous les compagnons, qui se tenaient à la porte du mausolée sacré, virent d'une manière sensible que ce derviche s'en allait sans tête. Au bout du quatrième jour, la nouvelle arriva que le fils d'Achraf avait fait mettre à mort Noûr-ed-dîn de Samarqand. Voici ce qui était advenu. Auprès de Moḥammed-beg, fils d'Achraf, vivait un poète de mérite et célèbre qui se nommait Ṭarrâzî; depuis

1. Gomme du lentisque, principal produit de l'île de Chio.

longtemps il tenait compagnie au prince et avait fait campagne avec lui. Ce poète avait invité chez lui Noûr-ed-dîn. Une dispute éclata entre eux ; l'homme de Samarqand, poussé par sa passion, tua son hôte ; la nouvelle en fut portée au fils d'Achraf qui fut peiné de cet incident ; les muftis de la ville déclarèrent que le meurtrier devait être condamné à la peine de mort ; il fut exécuté sur le champ ; on l'enterra, lui et sa victime, dans le même endroit.

Cependant le Tchélébî s'exprima ainsi : « Nous l'avons sacrifié pour les amis, car il voulait les attaquer ; sa nature était celle d'un chien qui mord. » Tous les amis, s'inclinant, versèrent des larmes sur l'exemple qui leur était donné, et furent encore plus étonnés du zèle déployé par le Maître. Le fils d'Achraf rendit des services sans nombre et offrit ses excuses [de l'exécution qu'il avait ordonnée]. « Dans cette affaire, lui dit le Tchélébî en réponse, vous avez été l'instrument de la main du Seigneur ; la volonté de Dieu était qu'il en fût fait ainsi ; la cause de cette catastrophe, c'est le dépit éprouvé par l'esprit des saints ». Il ordonna en outre d'écrire ce vers ;

« Quiconque remue de travers en présence de ma démarche, je le plongerai dans la douleur, quand même il serait le *sîmorgh* [1].

727. Lorsque le Tchélébî arriva à Toqat, les grands de la ville, les épouses des sultans, la fille du Perwâné le reçurent avec de grands honneurs et lui rendirent d'importants services. Il y avait, dans cette ville, un chéïkh respectable, savant théologien, qu'on appelait Béhâ-ed-dîn Djendî ; il effaçait tous les autres dans les sciences religieuses et certaines, ainsi que dans celle des chéïkhs ; il n'avait pas son pareil ; il était un ange incarné, un esprit personnifié dans la voie de la piété, des mortifications et des sentiments religieux. On le nomma prieur du couvent du Khâdjé Monîr ; tous les savants de la religion, les chéïkhs, les émirs, les chefs étaient présents à son intronisation. Ce couvent relevait de la fille du Perwâné, qui avait

1. Oiseau fabuleux.

dit : « Il faut que le Tchélébî 'Ârif installe sur le tapis de prière et à la place d'honneur le chéïkh Béhâ-ed-dîn, car il est le véritable fils du souverain [des mystiques], et le mystère de l'âme du successeur de l'Envoyé de Dieu. » Le Tchélébî, suivant sa coutume, s'était retiré dans un coin. Lorsqu'on introduisit le chéïkh Béhâ-ed-dîn, avant qu'il eut baisé la main du Tchélébî, on lui donna la préséance, on l'installa à la place d'honneur, et l'on poussa l'exclamation : « Dieu est le plus grand ! » Ce chéïkh, se montrant insouciant, s'occupa de prononcer un discours mystique. Quand les lecteurs eurent récité le Qorân, et que les récitants commencèrent les mystères des *ghazèls*, aucun de ces chéïkhs ne bougea, les uns de terreur, les autres par orgueil et dénégation. Aussitôt le Tchélébî poussa un cri, se leva et commença la danse rituelle en disant ce vers :

« On a battu la timbale des incursions ; à cet instant se produit le mouvement d'un bât sur le dos du cheval arabe ».

Ayant soulevé un ou deux grands çoûfis, il les jeta par terre. Le fils du chéïkh de Toqat et quelques autres s'enfuirent jusqu'à l'étuve ; le chéïkh Béhâ-ed-dîn, comme un désespéré, s'inclina et pleura en disant : « Par Dieu, je n'en savais rien, cela ne provient pas de moi ; le pardon est préférable ». — « L'ordre est irrévocable, dit le Tchélébî ; prépare-toi au voyage ». Ce grand personnage poussa un soupir et s'évanouit. Le Tchélébî dit alors ce quatrain :

« Il est doux de guider les humains par la science, de faire leur connaissance par la mansuétude ;

« Sans la science, tu n'aurais jamais été leur chef ; mais c'est une affaire d'importance que de guider autrui ! »

« Mais c'est notre science transcendante, non celle qu'on apprend à l'école ». Tous s'inclinèrent et lui rendirent justice. Le chéïkh Béhâ-ed-dîn, se soumettant à la décision divine, devint sincèrement élève et serviteur ; il dit : « Puisque je dois forcément partir, du moins je m'en irai avec l'aide de Dieu, et non rebelle ». Il tomba malade pendant quelques

jours; au bout du treizième, il se transporta auprès de la miséricorde divine.

728. Aflâkî, l'écrivain des mystères, le serviteur sincère des gens libres (que Dieu lui accorde son concours !), rapporte l'anecdote suivante : Un jour, pendant le voyage de Lâdîq, une parole vaine m'échappa, à moi pauvre misérable ; tout à coup le Tchélébî me regarda ; ma situation changea immédiatement ; je tremblai et une fièvre brûlante me saisit; devenu comme un fantôme, j'en arrivai à un tel état que ma vie me parut impossible [à conserver] ; je me vis, d'une façon sensible, suspendu la tête en bas dans le feu de l'enfer, puis en sortir. Je brûlais cependant d'amour pour le Tchélébî ; constamment je me représentais l'ange de la mort : j'avais beau me plaindre et manifester ma détresse, le chéïkh ne faisait aucune attention à moi, et ne venait pas me rendre visite ; pendant quarante jours entiers je restai dans ce malheur sans espoir. Cependant, la veille de la Fête des Sacrifices, étant arrivé à Kutahia, je tombai [tout à fait malade] ; je me retirai dans un angle de la *zâwiya ;* la fièvre s'accrut à tel point qu'il ne m'était plus possible de parler et que je désespérai de vivre. Tout à coup je vis le Tchélébî, debout à la tête de mon lit, qui souriait et me regardait d'un œil favorable : « Lève-toi, me dit-il, saisis tes deux oreilles [1], saute en l'air trois fois et dis ceci :

« Seigneur, nous avons traité injustement [nos âmes]! La tyrannie a disparu. Sois miséricordieux, toi dont la clémence est innombrable ! »

Il me donna alors, à moi qui étais [à moitié] mort, une grenade, puis il dit : « Lis le Methnéwî, et occupe-toi du concert spirituel ». A ce même moment, je sentis la maladie tellement cesser en moi qu'on eût dit que je n'en avais jamais été victime, et que j'étais de nouveau un être vivant et s'agitant.

1. Attitude du *pdïmâtchân*. Voir t. Ier, p. 166, n. 1.

Tant que je vivrai, je me précipiterai vers cette cour. « La reconnaissance est une chasse pour le disciple, un lien pour les hommes; il n'existe que ce que Dieu veut ».

« A tout ce qu'il ordonnera, dis : « Entendre, c'est obéir. Pour toute chose que tu crains, [sache que] c'est lui qui t'y contraint ».

Des miracles de cette sorte, des preuves de sa sainteté, en toute circonstance il en bouillonnait dix mille et cent mille; tantôt ils arrivaient jusqu'à la manifestation, tantôt il les tenait cachés aux profanes, en les montrant à tous ceux qui étaient initiés aux mystères.

729. Le guide des jeunes gens, le compagnon agréable, le noble commensal, le Chéïkh Bégi (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté l'anecdote qui suit. Par hasard, il s'était produit une fâcherie entre Sulṭân Wéled et [son fils] le Tchélébî ('Ârif]; ils avaient cessé toute conversation. Cependant Sulṭân Wéled était fort désireux [de reprendre les relations] ; il m'appela, me réserva de nombreuses faveurs, et me donna l'ordre suivant : Par la voie de l'intercession et de l'entremise, prends aujourd'hui sans faute 'Ârif hors du mausolée sacré, et viens, de manière que je vous prépare un repas d'hospitalité, car c'est un devoir de faire cesser les brouilles. Lorsque j'en informai le Tchélébî, nous partîmes avec un groupe de compagnons du mausolée vénéré pour nous rendre auprès de Sulṭân Wéled ; quand nous entrâmes par la porte du collège, le Tchélébî s'inclina ; Sulṭân Wéled vint vis-à-vis de lui, posa sa joue sur la sienne, l'embrassa sur les cheveux et le front, le prit avec ardeur et longtemps dans ses bras, tandis que les compagnons poussaient des cris et lançaient des petites pièces de monnaie [1]. Il dit alors ce quatrain :

« Les gens au pied ferme qui ont rejoint la voie de la conversation, ne se lavent pas les mains de leur ami à toute poussière qui y tombe.

« Nul ne s'est levé de la région de l'eau et de la terre, sans que sur sa joue la poussière d'une faute ne soit déposée.

1. *Nithâr*, comme dans les cérémonies du mariage.

Immédiatement le Tchélébî répondit à son père :

« Jamais la flèche de tes indications n'a manqué son but, et celui qui fait une faute, c'est toi qui lui pardonnes. »

Sulṭân Wéled ordonna ensuite de préparer des mets aisés à digérer; le Tchélébî, baissant la tête, n'osait pas, par politesse et confusion, prendre de la nourriture sous les yeux de son père ; mais Sulṭân Wéled se leva, monta sur le *mostanzhar*[1], s'y assit et ordonna que les amis mangeassent en toute tranquillité, et ne lui restassent pas attachés. Après que la table fut enlevée et qu'on eût récité des poèmes mystiques, il dit : « Akhî Bégi, j'entends que notre ʿÂrif bat des rythmes agréables, car il est très fort en musique, et il est un cavalier rapide dans la lice des autres sciences; je désire qu'il nous chante un *pîchrau*[2], un *nauba* et un *basîṭ*[3], qu'il entonne un refrain ». A tous ces mots le Tchélébî ʿÂrif baissait la tête et était honteux. Jusqu'à deux ou trois fois son père insista pour qu'il dise un *nauba* pour lui faire plaisir ; le Tchélébî répondit : « Sans un instrument, cela n'est pas possible ; il faut un instrument pour ce concert ». Cependant Sulṭân Wéled montra de l'extase, et sa joie augmenta; il dit : Je suis très faible; je ne puis me joindre à vous ; c'est moi qui fournirai l'instrument, vous, manifestez l'extase ; mais il faut que je m'asseye dans le coin du kiosque, afin que vous vaquiez à vos occupations, en toute tranquillité, dans le plaisir et le goût ; de temps en temps vous direz quelque chose pour que je l'entende et en sente la gaieté ». Ce soir là, en présence de Sulṭân Wéled, il y eut jusqu'au matin une séance telle qu'on ne saurait l'indiquer et l'exprimer que par cet adage : « La nuit du destin[4] est meilleure que mille mois ». Cependant les chérubins qui composent l'assemblée des anges, se mordaient les lèvres

1. Galerie haute, belvèdère.
2. Prélude.
3. Sortes de morceaux de musique.
4. Le 27 du mois de ramazan.

en contemplant ceux qui entouraient ce sultan, et l'Esprit saint, en voyant le caractère sacré de cette réunion, disait : Plût à Dieu que je fusse avec eux!

730. Les grands compagnons ont encore raconté ceci : Lorsque c'était le premier jour du mois [lunaire], et que le croissant de la nouvelle lune paraissait dans l'horizon du ciel, Sulṭân Wéled (que Dieu magnifie sa mention!) disait : « Qu'on appelle 'Ârif, pour que je voie la nouvelle lune sur son visage; car son visage est béni pour les mortels et les hommes; il est arrivé d'un monde béni, et il marche avec la bénédiction ; celle-ci vient de *Yâ-sîn* [1] ». Dès qu'il voyait la lune, il embrassait ses yeux bénis et disait en entier ce *ghazèl* :

« Ne te cache pas, car ton visage est béni pour nous; ton apparition est bénie pour toutes les âmes.

« Tout cœur qui sera le compagnon de ton amour, cette nuit-ci, sache avec certitude que demain il sera béni. »

Constamment Sulṭân Wéled adressait la parole à 'Ârif en l'appelant *chéïkh el-arwâḥ* (directeur spirituel des esprits) ; quand il l'apercevait de loin, il disait : « Mes amis, le directeur spirituel des esprits arrive », et lui réservait de grands honneurs.

731. Un jour, des mystiques s'étant donné de la peine dans la ville d'Aq-Chéhir, tinrent une grande réunion en l'honneur du Tchélébî ; après qu'il en fut sorti, il se rendit à la *zâwiya* des Maulawîs. Le roi des lieutenants, Akhî Moûsà (miséricorde de Dieu sur lui!), s'inclina et posa la question suivante : Ces derviches, quelle espèce de gens est-ce? Quelle est leur situation? Il répondit : Ce sont des gens agréables et distingués, et d'extérieur convenable; mais ils tiennent leurs séances sans Dieu ; celui qui est ignorant du fin fond de son propre mystère, est également ignorant de Dieu ; il est privé de la vérité qui a été formulée en ces termes : « Il est avec

1. Nom du ch. XXXVI du Qorân.

vous [1] » ; pour les mystiques véritables, celui qui connaît Dieu est celui qui voit Dieu, non celui qui l'invoque.

« La vie de celui qui invoque Dieu est terminée; celle de celui qui connaît Dieu est arrivée ».

En effet, les esprits de nos amis connaissent Dieu ; dans notre voie spirituelle, le savant, c'est l'homme qui connaît Dieu, non celui qui l'invoque.

« Puisque l'homme sans raison ne sait pas avec certitude ce qu'est la raison, comprends d'après cela qui est celui qui connaît Dieu ».

Cependant la compagnie et la proximité de Dieu ont des signes; bien que la compagnie de Dieu comprenne tous les êtres, celle de l'être parfait complété est encore une autre chose; cette compagnie spéciale est une des particularités des prophètes et des saints, comme l'a dit mon grand-père :

« Tu t'imagines, par la proximité de Dieu, que le fabricant de plateaux n'est pas loin du plateau.

« Ne vois-tu pas que la proximité des saints a cent miracles, affaires et occupations?

« Le fer, sous la main de David, devient de la cire; la cire, dans ta main, est comme du fer.

« La proximité de la création et du pain quotidien sont une chose générale pour tous ; ces hommes généreux ont la proximité de la révélation de l'amour.

« La proximité est de diverses espèces, ô mon père ! Le soleil frappe également l'or et la montagne;

« Mais l'or a un certain rapprochement avec le soleil, dont le saule n'a aucune connaissance.

« Les branches sèches et humides sont proches du soleil; comment le soleil se voilerait-il devant eux?

« Mais où est la proximité d'une branche humide, dont tu manges les fruits mûrs qui en tombent ?

« La branche a séché sous l'effet de ce soleil; où trouverais-tu qu'elle devienne sèche plus vite?

« Cet accompagnement, Dieu l'a avec tout; cherche celui qu'il a donné à l'homme avisé ».

1. *Qor.*, LVII, 4.

« Ces idées sont destinées à répondre à l'imagination de ce groupe qui s'est jugé arrivé au pinacle de l'amour sans avoir obtenu la véritable jonction, et n'a pas goûté la compagnie [de Dieu] puisée à la source pure; ils paraissent imprégnés d'eau alors qu'ils ont extrêmement soif; les disciples imitateurs, séduits par eux, restent privés de la situation et de la proximité des véritables saints; il est à espérer qu'à notre époque ils seront l'objet de la miséricorde divine, et n'arriveront pas à être lapidés par suite du mauvais effet de leur négation, car notre famille est la source de la miséricorde et la mine de la générosité : l'apparition de la lumière de cette Majesté est pour donner de la capacité aux incapables, mais non pour qu'ils recherchent la place réservée aux seuls capables.

« Au contraire, la condition de la capacité, c'est sa justice; celle-ci est la moëlle, tandis que la capacité n'est que la coque.

« Mon ancêtre, Béhâ-ed-dîn Wéled, s'était un jour enivré et, plongé dans les lumières de la proximité, il dit :

« Les réprouvés sont blessés, les pardonnés ont sauté; nous sommes venus pour la miséricorde d'un peuple maudit ».

« Le prophète (sur lui bénédiction et salut!) a dit : « Mon intercession sera pour les grands pécheurs de ma communauté ». Tous les amis s'inclinèrent et manifestèrent de la joie.

732. Les amis plaisants, les commensaux habituels nous ont raconté ceci : Un jour, une pauvre savante mystique était venue rendre visite au Tchélébî; elle lui avait apporté de l'argent, des cadeaux, des vêtements; après une longue conversation, elle l'interrogea en ces termes : Notre situation, à nous autres infortunées, le jour où se lèvera la résurrection, comment sera-t-elle? Quel sera le sort réservé aux mères? — Dieu le Très-Haut, répondit-il, vous a fait une grâce immense; tu entreras dans le paradis d'en haut, et les houris du jardin céleste seront vos servantes. Elle s'écria : « Louange à Dieu qui nous a fait descendre dans la maison du séjour, par sa

grâce. Qu'y aurait-il en outre? » — « Tu revêtiras, dit le Maître, toute espèce de vêtements, tu boiras des boissons de prix, et tu mèneras une vie agréable ». — « Et après cela? » dit-elle. Il répondit : Chaque jour les vrais croyants et les derviches iront visiter les prophètes, les saints, les bienheureux et les martyrs; ils jouiront des délices inscrites dans le texte sacré : « Il y a là ce que les âmes désirent et ce qui cause la joie des yeux [1] » ; montant dans les pavillons de lumière, ils s'y livreront à la contemplation. « Qu'y aura-t-il de plus? » demanda la pauvresse. En fin de compte, il y aura la contemplation de la vue de Dieu, comme on la trouve dans le vin pur dont parle le Qorân : « Dieu le très haut a un vin qu'il a préparé pour ses saints » ; ils seront ivres pendant des années sans fin, et dans ce plaisir éternel, ils seront hors d'eux-mêmes. « Qu'y aura-t-il encore? » demanda la femme. Ils éprouveront tellement de plaisir, de délices et de joies grandioses qu'on ne saurait les décrire [2]; en vertu du texte qui dit : « Auprès de nous est une augmentation [3] », ils seront heureux et tranquilles; que peut-il y avoir de plus? » Cette pauvre femme s'inclina en toute sincérité ; elle donna tous ses vêtements aux récitants et partit en manifestant sa joie.

733. Arrivé à Larenda, le Tchélébî vit tous les grands de la ville et les fils d'émirs faire montre de bonne volonté et s'empresser à ses leçons. Akhî Moḥammed-beg, fils de Qilidjî, était alors un jeune homme qui portait des vêtements rares et montait seul à cheval [4]; il était très éloigné du monde des saints ; les amis vénérés, qui étaient plus avancés que lui, étaient devenus vieux et faibles. Il courait de tous côtés au milieu des compagnons, montrait de l'agilité et rendait des services avec chaleur. Le Tchélébî l'ayant fait venir auprès de lui, lui dit : « Je vois une foule considérable autour de toi ; tu dois dorénavant ceindre la cein-

1. *Qor.*, XLIII, 71.
2. Au lieu de cette phrase, le ms. 114 a un passage obscène et intraduisible.
3. *Qor.*, L, 34.
4. *Yek-qabâyî wè yek-sowârè*. Le sens n'est pas sûr.

ture de la sincérité, devenir le chef de ce cercle et rendre des services. Va, construis une *zâwiya*; occupe-toi d'amour mystique et de concert. » S'inclinant aussitôt, il devint disciple, revêtit le *férédjé ;* il couvrit de honte et de confusion, par la puissance et la faveur de son maître, les négateurs de cette contrée ; il fut un des agréés de cette Majesté.

« Tout élève que j'ai nourri d'amour mystique sera délivré des traits du ciel et de la lance de Mars ».

734. Lorsque le chéïkh Noûr-ed-dîn Bîmâristânî, maître du çoûfisme et savant pratiquant, arriva à Qonya, les grands de la ville apprécièrent sa présence ; mais, dans son orgueil, il ne vint pas voir Sulṭân Wéled et n'estima pas sa société. « Il vient de Bîmâristân [c'est-à-dire de l'hôpital], dit le Maître ; il faut que le médecin aille voir le malade ». Il se leva et se rendit chez l'étranger avec tous les amis ; mais celui-ci, confus, s'était caché. Au matin, il vint visiter le mausolée sacré et commença à dire : « Il n'est pas permis de placer un ange au-dessus du monastère d'un tel sultan ». — « Regarde le roi, non un empire, répondit le Tchélébî avec une grande exaltation ; puisque tu es resté privé du monde angélique, et que tu n'as pas obtenu le royaume des hommes, continue d'agir sottement, autant que tu le voudras, dans le monde de la possession ; mais sache que les gens occupés de leur possession sont privés de la vue du véritable possesseur [qui est Dieu] ». Il ajouta :

« Du moment que tu atteins la mer [seulement] à la hauteur de ta cuisse, reste silencieux ; ne te place pas sur cet anneau en guise de chaton.

« En présence du clairvoyant le silence te sera utile ; c'est pour cela qu'a été révélé le mot : « Taisez-vous [1] ? »

« Parler en présence des clairvoyants, c'est une faute ; c'est la preuve de notre insouciance et de notre insuffisance ».

Le chéïkh Noûr-ed-dîn Bîmâristânî, le cœur malade, l'esprit brisé, sortit et partit en voyage.

1. *Qor.*, XLVI, 28.

735. Quand le chéïkh Noûr-ed-dîn, nous a raconté Çalâḥ-ed-dîn Adîb, ne trouva pas et ne vit pas Sulṭân Wéled, et que celui-ci, pris de compassion, alla le voir et ne le rencontra pas parce qu'il avait quitté la ville, le Maître demanda à son fils le Tchélébî 'Ârif : « Comment est-il, et quelle espèce d'homme est-ce ? » — « Il ne recherche pas, répondit-il, et n'est pas recherché ; car s'il recherchait Dieu, où y a-t-il un être aimé et recherché plus que vous ? Et s'il était de ceux que l'on recherche, il n'y a pas dans le monde de personne qui, plus que vous, recherche l'amoureux mystique ». Sulṭân Wéled approuva cette réponse ; il l'embrassa sur les deux yeux, montra une joie intense, et commença à réciter ce *ghazèl* :

« O mon fils, tu es un trésor de science, une mine d'amour, une lumière qui éclaire notre pauvreté ! Dans ton corps, semblable à l'écale de l'huître, tu es une mer de grâce remplie de perles ! ». Etc.

736. Lorsque le Tchélébî (que Dieu magnifie sa mention !) fit son dernier voyage, ainsi que le racontent les grands compagnons, il quitta la ville de Larenda pour se rendre dans le canton d'Aq-Séraï ; arrivé dans cette dernière ville, les grands de la localité et les chéïkhs de cette bourgade lui firent les plus grands honneurs en lui donnant toutes sortes de concerts spirituels ; il y séjourna près de dix jours. Une nuit, ayant placé sa tête bénie sur l'oreiller, il gémissait et poussait des soupirs ; il pleura pendant son sommeil. Au matin, les amis de la certitude l'interrogèrent au sujet de ses plaintes. Il leur répondit : « J'ai vu un songe étrange, j'ai entendu de belles voix ; je me suis vu assis sous une arcade, et je regardais le jardin par les fenêtres de cette construction ; un jardin tel que le passage où il est dit : « Ce qu'aucun œil n'a vu, ce qu'aucune oreille n'a entendu » en est la description exacte ; le paradis d'en-haut serait jaloux de ce parterre. Toutes les espèces d'arbres, toutes les sortes de fruits, d'herbes odoriférantes et de fleurs avaient crû sur les bords des ruisseaux qui l'arrosaient ; les feuilles des arbres

étaient tellement denses que les rayons du soleil ne tombaient pas sur le sol de ces parterres ; à leur ombre profonde, d'illustres êtres spirituels, de belles houris se promenaient. Cependant, sur le bord du ruisseau de cette roseraie, j'aperçois le Maître qui contemple notre œuvre ; moi, saisi par la grâce de cette extase, je restai stupéfait, en me demandant ce que faisait notre Maître en cet endroit. Je le vis faire un signe vers moi de sa main bénie, en disant : « 'Ârif, que fais-tu ici ? Cependant le délai du séjour est arrivé à terme ; tu vois, ces régions où je me trouve, quels mondes cela est ; que de beautés spirituelles tu contemples ! ». Moi, par le plaisir extrême que me causait cet appel et la contemplation de la grâce de ce jardin, je me plaignais et gémissais. Maintenant, le moment est venu de diriger nos bagages vers les cieux, et de goûter à la coupe saine et illustre. » Il dit alors ces vers :

« Le moment est venu de me mettre à nu, d'abandonner mon corps et de devenir tout entier une âme.

« Cette forme extérieure du corps, dis-lui de partir ; moi, qui étais-je ? La peinture ne diminuera pas, puisque je suis éternel. »

Le second jour, il partit pour Qonya. Arrivé dans cette ville, un léger changement se produisit dans son tempérament béni, mais ce malaise s'accroissait de jour en jour. Un matin, étant sorti de sa maison et se tenant debout dans le mausolée béni, il ne dit rien de quelque temps ; tous les compagnons s'étaient rangés en ligne vis-à-vis de lui. Ce jour-là, par hasard, était l'[avant-]dernier vendredi du mois de dhou'l-qa'dè de l'année 719 (4 janvier 1320) ; tout à coup le grand luminaire [le soleil] se leva à son orient [1] et se mit à rouler, comme une balle d'or lancée par la raquette de la toute puissance divine dans la lice du ciel ; il s'éleva de la hauteur d'une lance. 'Ârif dit ce vers :

« Les saints sont le soleil du soleil ; c'est de leur lumière que le soleil tire son éclat. »

1. Son point d'émergence à cette date.

Au bout d'un instant, il dit encore : Je suis ennuyé de ce monde misérable ; jusqu'à quand resterai-je, sous ce soleil, au milieu de la poussière et de la douleur ? C'est le moment de placer le pied sur la tête des étoiles Farqadân, de m'élever au-dessus du soleil, de chanter au-dessus des princes du ciel, et d'être délivré totalement de la variété de couleurs de l'existence. Il se prit alors à dire ces vers :

« A chaque moment, la voix de l'amour se fait entendre de droite et de gauche ; nous partons pour le ciel, qui veut voir ce spectacle?

« Nous avons été dans le ciel, nous avons été les amis des anges ; allons-y tous de nouveau, car c'est notre patrie. »

Il récita ce *ghazèl* jusqu'à la fin, et il regarda. Les amis qui se tenaient prêts à le servir et contemplaient sa grandeur se mirent tous ensemble à pousser des gémissements et à pleurer. « On ne peut échapper à la mort, leur dit-il ; cependant je suis toujours vivant, puisque je vois des spectacles et fais des voyages, à la fois dans le monde extérieur et dans mon intérieur ; car les esprits inoccupés se trouvent dans le monde des formes pour y contempler les merveilles des contrées et les étrangetés des âmes, l'acquisition de la gnose, le concours de la certitude ; dans cette situation, par la pesanteur de ce corps, je suis resté impuissant à me mouvoir et ne puis faire le voyage ; au moins faisons le voyage de la vie future ; il ne m'est resté dans ce monde, ni un ami, ni compagnon, ni personne prenant part à ma douleur : mes consolateurs ont été notre Maître et mon père ; moi, dans leur absence, jusqu'à quand resterai-je occupé de choses agréables dans ce monde désagréable d'épreuves? Cependant j'ai le vif désir de voir la face du Seigneur ; assurément, je vais le trouver. » A ce moment il poussa un cri en faisant des manières ; il entra dans sa maison et se mit à se plaindre tout doucement.

Cependant, quel que fût son état, il partit pour assister à la prière du vendredi, il honora de sa visite le mausolée

noble et sacré ; il fut revêtu de la faveur des lumières des mystères de cette Majesté ; il honora de sa présence le concert spirituel. Ce jour-là, avec une magnificence parfaite, il y eut des troubles tels qu'on ne saurait les mettre par écrit. Pendant le concert spirituel, il dit ce quatrain :

« Il faut arriver au bout de la rue où demeure celle qui est le repos de mon cœur ; il faut sortir de ma propre existence.

« Il ne convient pas de se rendre audacieusement auprès de cette lune ; on doit y venir avec un visage pâle et des yeux humides. »

Il sortit du concert spirituel, il s'étendit en long sur l'emplacement d'un tombeau où il s'était reposé ; puis il dit : « Le mausolée de l'individu est l'endroit où il doit être enterré ; ensevelissez le trésor de mon corps dans cet endroit. » On eût dit que ce jour-là était le frère jumeau de celui de la résurrection ; un tapage s'éleva, et les habitants du monde supérieur et de l'inférieur se mirent à pousser des lamentations lugubres. Le samedi, les traces de cette maladie s'étant montrées sur la face bénie du Tchélébî, il commença à offrir de la résistance ; la santé corporelle revint lui tenir compagnie ; les souffrances furent près de s'apaiser ; cela dura vingt-cinq jours. La nuit qui précéda le 22 dhou'l-ḥidjdjé, il y eut un fort tremblement de la terre, qui fut agitée de secousses successives, tellement que beaucoup de murs furent démolis, la cheminée de la maison s'écroula ; ce tremblement dura trois jours. Cependant l'*abdâl* de la ville de Qonya, qui était le successeur du Khâdjé Faqîh Aḥmed (c'était un de ses amis qui, pendant quarante ans entiers était resté assis par terre sans jamais bouger de sa place, été comme hiver, et qu'on avait surnommé Dânichmend, parce qu'il avait commencé par être étudiant ; il était bien connu par ses prédictions des événements terrestres), annonça en poussant des cris : « Hélas ! on emporte le flambeau de Qonya ! Le monde sera en désordre ; moi aussi, je vais partir sur les traces de ce souverain ! » Lorsque le

tremblement de terre continuait, le Tchélébî s'écria : « C'est le moment du départ ; ne voyez-vous pas comme la terre elle-même sursaute dans l'espoir de dévorer mon existence comme une bouchée ? Elle veut une bouchée grasse. » Il récita alors ce vers :

« Lorsque la terre du tombeau dévorera mon corps comme une bouchée, mon âme s'envolera au haut des cieux, car je ne suis pas un corps, mais une lumière. »

Il ajouta : « Gloire à Dieu ! Que de merveilleux oiseaux se sont montrés ! » Ayant fermé un instant ses yeux bénis, il fut occupé à contempler ces oiseaux des âmes [1] ; à chaque instant il semblait s'envoler et se livrait à des mouvements et à des gestes étonnants. Cependant les amis, tous ensemble, sous l'effet de la détresse et du chagrin, poussèrent de grands cris et gémirent ; petits et grands, hommes et femmes furent troublés. « Ne vous chagrinez pas, dit le Tchélébî ; de même qne notre descente dans ce monde avait pour but votre avantage, que notre existence était en vue de vous améliorer, en toute circonstance nous sommes avec vous, nous ne sommes pas sans vous ; nous serons aussi avec vous dans cet autre monde ; dans celui-ci, on ne peut échapper à la séparation ; c'est dans l'autre que l'on trouvera la réunion sans séparation, la cohésion sans dissolution ; laissez-moi partir en tout plaisir ; quoique ce départ soit extérieurement une absence apparente, cependant en réalité je ne suis pas absent ; ce n'est pas une [réelle] absence. Un sabre, tant qu'il est au fourreau, ne coupe pas ; quand il sera dégaîné, alors vous verrez. A partir de ce jour, je donnerai des coups de poing derrière le voile du mystère, de sorte que les amis en entendront le fracas. »

Il était encore occupé de prononcer ces paroles lorsque son cher et illustre fils, le descendant des saints, l'héritier

1. Dans les croyances des Arabes anté-islamiques, l'âme était représentée par une chouette. Les Musulmans ont conservé quelque chose de cette antique superstition.

de la lumière des prophètes, le fils du grand souverain, le Tchélébî Amîr 'Âdil (que Dieu prolonge leur vie à tous deux !) entra par la porte et s'assit à côté de lui. L'auteur de ces pages, le pauvre serviteur, Aflâkî, se mit à pleurer, s'inclina et dit : Lorsque le Tchélébî partira pour son voyage béni et proférera de sa propre bouche le sens exprimé par ces mots : « Grand Dieu ! bénis-moi dans la mort et dans ce qui suivra la mort ! », à qui confiera-t-il les amis et quelles dispositions testamentaires laisse-t-il ? — Eux, répondit-il, appartiennent au Seigneur ; ils n'ont pas de rapport avec moi ; c'est le Seigneur qui les consolera. — L'auteur reprit : Moi, infortuné étranger, qui reste orphelin et attristé, que ferai-je et où irai-je ? — Sois au service du Mausolée, dit-il, et conserve ce service afin qu'on te conserve ; ne va nulle part ailleurs ; ce que j'avais dit, de rassembler les biographies de nos pères et de nos ancêtres, et de les mettre par écrit, continue de le faire jusqu'à ce que tu l'achèves ; et ne sois pas paresseux, afin d'avoir le visage blanc en présence de notre Seigneur, et pour que les saints soient contents de toi. » Tous les amis pleuraient et étaient stupéfaits ; ils tremblaient, dans l'attente de ce qui allait leur venir du monde de l'au-delà et de celui du témoignage. Cependant le Tchélébî, ayant rouvert les yeux, dit le quatrain suivant, puis s'endormit ; l'apparence extérieure disparut, la réalité de l'idée se cacha.

« O toi dont le visage agréable est regretté par les belles de l'Univers, dont les deux sourcils marquent la direction de la prière pour les amoureux,

« Je me suis dépouillé de tous mes attributs pour me plonger tout nu dans ton ruisseau ».

Disant trois fois le nom d'Allah, il poussa un soupir et dit ces vers :

« Au moment où l'essence de Dieu deviendra pour moi la mer du grand Tout, la beauté des atomes deviendra claire pour moi.

« J'en brûlerai comme un flambeau de cire, de sorte que, dans la voie de l'amour [mystique], toutes les extases que j'ai eues ne deviennent qu'une seule ».

Il mourut, entre midi et la prière de l'après-midi, après qu'on eût lu les chapitres portant les titres *'Açr* et *Naçr* [1], le mardi 24 dhou'l-ḥidjdjé 719 (5 février 1320), avec une bénédiction et une joie entières, attiré qu'il était vers le centre éternel primitif, éternel, lumineux, divin. « Soit exalté celui qui tient en ses mains le pouvoir sur toute chose; c'est vers lui que vous serez ramenés [2] ». — « Nous appartenons à Dieu et nous retournerons à lui [3] ». Son âme sacrée, intelligente et brillante comme la perle, se plongea dans la mer de la lumière de l'essence divine.

« A ce même moment, il s'allongea et rendit l'âme : comme une fleur, il s'épanouit souriant et joyeux.

« La lumière du soleil entendit l'appel adressé à l'âme : Reviens! Elle retourna promptement à son origine.

« Il vit la lumière, et celle de ses yeux revint; la campagne et la plaine restèrent dans le désir de le posséder ».

Quand on prépara le brancard funéraire, celui-ci se trouva trop court, et son corps ne put y entrer; ses deux pieds restèrent en dehors ; tous les amis poussèrent des cris et des lamentations. Cependant, par un effet de la toute-puissance du Créateur, ses pieds se retirèrent sur eux-mêmes ; on ferma l'extrémité du brancard, et on l'emporta. Beaucoup d'orgueilleux négateurs, ce jour-là, déchirèrent la cordelière de la négation et crurent. C'était le vent froid d'un hiver dur ; les habitants de Qonya étaient, pour la plupart, tête et pieds nus; les gémissements des mystiques s'élevaient jusqu'au pommeau de la Chèvre. Cependant il se fit un grand tumulte : les hommes et les femmes s'étaient mis en marche ensemble ; dans un tel froid, une gelée effroyable où la soie de la terre était devenue comme du fer, aucune douleur, aucune gêne ne fut ressentie par personne, par l'effet puissant de la sainteté de ce souverain et de la faveur divine; tout le monde s'en tira sain et sauf.

1. Ch. CIII et CX du Qorân.
2. *Qor.*, XXXVI, 83.
3. *Qor.*, II, 151.

Le mercredi 25 dhou'l-hidjdjé (6 février), il se trouva dans le voisinage du Dieu sublime, et rendit son corps terrestre à la terre pure, sa nourrice, en attendant le jour promis de la résurrection (que Dieu sanctifie son mystère, et déverse sa piété sur ses amis) !

« Quand la graine est semée, elle pousse et devient un arbre ; quand tu auras compris ce secret, tu seras renversé comme nous le sommes ».

Le pauvre auteur de ces pages improvisa les deux quatrains qui suivent et les écrivit sur le tombeau béni :

Quatrain. « Le Tchélébi 'Ârif, délivré des liens de la vie, jeta un regard sur l'essence [divine] et sortit des attributs [divins].

« Ensuite son âme, comme Jonas à l'intérieur du poisson, sauta en dehors du navire de son corps dans l'océan de vie ».

Autre quatrain. « Le Tchélébi 'Ârif, sans égal, incomparable, n'avait pas, dans le coin du monde, un trésor pour le contenir ;

« Il a choisi de se transporter du monde de l'existence dans celui où il n'y a pas acception de lieu, parce qu'il n'avait pas ici-bas de demeure capable de le recevoir ».

Au moment où il allait trépasser, il me donna une seconde fois l'ordre d'employer tout mon zèle pour achever ce livre et de concentrer mes efforts selon mes forces, avec le concours du désir et la perfection du plaisir. Louanges à Dieu, de qui vient tout secours, puisque par la faveur de cette Majesté le commencement de ces histoires plaisantes a abouti à une fin ! Dieu est le directeur, et vers lui aura lieu le retour ; il sait mieux ce qui est juste ; la demeure éternelle est auprès de lui !

CHAPITRE IX

Biographie du Tchélébî Chems-ed-dîn Amîr 'Âbid.

(Que Dieu magnifie sa mention et soit satisfait de lui !)

737. De même que le Tchélébî 'Ârif (que Dieu sanctifie son mystère !) réservait ses faveurs au Tchélébî 'Âbid et lui accordait des grâces innombrables, à la fin de sa vie il lui remit son trône ; quand il se disposa à quitter le monde visible pour celui des choses invisibles, il lui confia la totalité des affaires de ses enfants et de ses disciples, non par un ordre verbal et des expressions formelles, mais par la voie de l'âme et de la lumière du cœur. Tous ses frères et les enfants de notre Chéïkh tinrent en considération 'Âbid et le servirent comme des esclaves en présence des rois ; par un effet de la perfection de sa générosité et de son équité innées, il abandonna tout ce qui était en dehors de Dieu ; il donnait continuellement tout ce qui constitue les vanités de ce monde, argent monnayé, contrats, etc., et les employait pour ses descendants et ses compagnons ; il leur attribuait à tous des vêtements d'honneur et des gratifications. De son temps, il se fit un ornement de la libéralité de Ḥâtim le Ṭayyite, qui parut un pauvre en comparaison de lui. Le prince, fils du roi, et le Tchélébî Amîr 'Âdil étaient unanimes à magnifier ce sultan, en toute sincérité et certitude, dans les limites de la possibilité et la capacité de la gnose. Jusqu'à sa mort, ils se tinrent fermes à prouver leur fidélité, et accrurent encore leurs services et leur foi (cent mille miséricordes soient sur l'âme des fidèles de cette Majesté !)

738. Lorsque le Tchélébî 'Âbid s'assit sur le trône béni du Maître et s'occupa de ses fonctions de Chéïkh, il ouvrit les portes des dons et de la bienfaisance et se mit à manifester

une grande puissance dans l'abandon du monde et la libéralité sincère; c'était un homme au caractère de Qalender, libre des liens des recherches du monde. Il était la quintessence des hommes libres et le modèle des hommes pieux, ainsi qu'il a été dit :

« O moi, et cent hommes comme moi, esclaves d'une personne qui de soi-même s'est faite son égal! »

Constamment il marchait d'accord avec sa propre âme et contemplait en lui-même son but réel; il tournait toujours autour de sa situation et, pour le plaisir de suivre les gens clairvoyants, il ne s'occupait pas de la prestation de serment des hommes d'imitation; dans l'idée de suivre le mystère des débauchés, il menait une vie royale, et ne cherchait pas à éviter les médisances des négateurs rebelles; il disait ces vers :

« Tu sais ce qu'est l'aboiement des chiens dans cette rue de la satisfaction, pour que quiconque est efféminé, cela lui fasse peur.

« Dieu nous garde d'un cavalier qui serait l'amoureux de cette voie pour que l'aboiement du chien de la rue fasse palpiter son cœur ».

739. Par hasard, à cette époque, le noble fils de Noyan, Témurtach, fils de Tchoban[1] (que Dieu ait pitié d'eux deux!) conquit la ville de Qonya et en expulsa la dynastie de Qaraman, en 720 (1320); il s'empara également des dépendances de cette ville, et s'efforça de mettre la main sur les grands et les tyrans; il émit la prétention suivante : « Je suis le maître de la conjonction heureuse; bien plus, je suis le Mehdî du temps ». En même temps il prodiguait l'argent, et au point de vue de la justice, il était un second Anôchè-Rawân[2]; en vérité, c'était un jeune homme religieux et probe; tous les

1. Témur-tach était le second fils de Tchoban, et gouvernait l'Asie-Mineure; il se réfugia ensuite en Égypte et y fut exécuté le 4 chawwâl 728 (22 août 1328). Cf. Mirkhond, *Rauzet eç-Çafâ*, t. V, p. 156; d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 658 et suiv., 686, 698.

2. Surnom de Chosroès Ier.

grands personnages de l'Asie-Mineure, savants, chéïkhs, émirs, notables, chefs des troupes et autres, lui obéissaient et lui avaient prêté serment d'allégeance. Un groupe de grands personnages de l'époque, tels que Nedjm-ed-dîn Ṭachtî, Chéïkh-zâdè de Toqat, feu Zhahîr-ed-dîn le prédicateur de Césarée, le chéïkh Nâçir Çoûfi, Amîr Ḥasan le médecin, le cadi Chihâb Nekìdî, le cadi de l'armée ainsi que d'autres cadis et savants de chaque ville l'avaient pris pour modèle et affectaient de se montrer ses amis; ils exagéraient les louanges de ce prince pour servir leurs intérêts et se procurer les honneurs accidentels de ce monde; ils excitaient d'ailleurs les autres à le suivre. Témur-tach, dans un amour parfait, voulait faire rentrer le Tchélébî 'Âbid et tous les enfants de cette famille dans le cercle de cette réunion; il désirait qu'ils lui tinssent compagnie en toute circonstance heureuse ou malheureuse, en campagne ou à la ville; mais il ignorait la tranquillité d'esprit et les extases profondes des mystiques.

« Oui, mon idole, puisqu'il n'y a pas de douleur dans ton cœur, tu compteras comme un jeu la douleur qui règne dans les cœurs des autres ».

Des médisants envieux et de haineux opiniâtres lui représentèrent que ces derviches se révoltaient contre lui, ne marchaient pas d'accord avec lui, et ne le désiraient pas. Le Tchélébî 'Âbid, tout en manifestant de loin de l'amitié, fréquentait peu leurs réunions; quant au gouverneur, naturellement il en était fâché et pâlissait.

740. Un jour, ayant fait signe au roi des émirs, l'Émir Eretna-beg (miséricorde de Dieu sur lui!), il jugea à propos d'envoyer le Tchélébî, à titre d'ambassadeur, aux émirs des Oûdj, afin qu'il ne restât pas à Qonya, et qu'il employât ses efforts à inviter et convier les émirs des Oûdj à lui obéir, car, s'ils se montraient obéissants, il serait fait quelque chose en sa faveur; sinon, il s'installerait dans cette province. Malgré les refus opposés à cette proposition par le Tchélébî 'Âbid,

il ne put s'y soustraire; cependant il demanda qu'on envoyât [à sa place] le signataire de ces pages au service d'Eretna-beg, et qu'on le laissât en repos; il donna à ce sujet des excuses explicites, mais elles ne furent pas agréées. Enfin, mû par l'idée de la confiance et de la compassion amicale, ainsi qu'en considération des résultats, il jugea utile de s'absenter, afin de ne pas voir augmenter la défiance et le dédain.

Donc, bon gré mal gré, il sortit de Qonya, rendit visite au mausolée sacré de ses pères et de ses ancêtres, et se confiant à Dieu et à la faveur de ses saints il partit en se plaignant et en gémissant; il disait les vers suivants qu'il avait composés :

« Les saints sont les enfants de Dieu, ô mon fils ! absents ou présents ils sont informés.

« S'ils sont absents, ne pense pas que ce soit pour leur insuffisance; où la vengeance les attire-t-elle, pour leur âme ?

« J'ai un gardien dont le pouvoir convient; il sait un vent qui souffle sur moi.

« Que ce vent soit froid ou chaud, il le connaît; il n'est ni insouciant, ni absent, ô homme faible ! »

Il poussa un soupir, expression de sa douleur, et ajouta : « Jusqu'à notre retour, aucun de ceux-ci ne restera plus ». En effet, par suite de la prédestination du roi tout-puissant, lorsqu'il revint de sa promenade dans la province des Oûdj, il ne restait plus, à Qonya, que l'émir Zhahîr-ed-dîn, fils de Tâdj-Qizil; tous étaient sortis des limites de l'Asie-Mineure et s'étaient installés en Syrie; cette réunion de gens nobles était totalement dispersée. La même nuit où nous entrâmes à Qonya, Zhahîr-ed-dîn également était sorti pour se rendre dans la forteresse de Kawàla; la plupart des envieux, rendus présomptueux, ainsi que l'a exprimé le Qorân : « Ils aiment la vie présente, et laissent derrière eux un jour pesant [1] », avaient fait des efforts pour leur dispersion; les uns erraient

1. *Qor.*, LXXVI, 27.

éperdus, les autres avaient été tués. Dans sa passion, il dit ce vers :

« L'envieux est un enfant adultérin ; moi, mon horoscope, c'est de mettre à mort cet enfant adultérin, comme l'étoile Canopus [1] ».

Dans ce même voyage auquel on pourrait appliquer ce passage : « Il se peut que vous soyez dégoûtés de quelque chose qui est pourtant meilleur pour vous [2] », le Tchélébî 'Âbid reçut, du monde de l'au-delà, tant de révélations qu'on ne saurait en donner la description.

741. Du temps du (Sultan mongol) Abou-Sa'îd-Khan (que Dieu illumine sa preuve !), le Tchélébî 'Âbid (que Dieu rafraîchisse son âme !) s'était rendu au camp mongol. Le descendant de notre grand maître rencontra un prince (que Dieu étende son ombre !) dans la ville de Tébrîz ; il eut une audience du ministre de l'empire, le Khâdjè Chems-ed-dîn Amîr Moḥammed [3], fils du grand ministre Khâdjè Rachîd-ed-dîn, et exposa à ce personnage les choses minimes dont avaient besoin les derviches ; celui-ci reçut avec insouciance cette communication ; il n'accorda pas au Tchélébî l'attention que celui-ci méritait, et remit à plus tard l'achèvement de leurs affaires. Cependant le Tchélébî 'Âbid et le prince en montrèrent un dépit considérable ; ils se détournèrent de cette société, et, le cœur ulcéré, partirent en colère pour l'Asie-Mineure ; après avoir écrit le vers suivant, ils le remirent au lieutenant du vizir :

Vers arabe. « Celui qui est envieux, nous le comptons comme n'existant pas ; et celui qui a un visage ouvert, sûrement nous le surnommons bonne nouvelle ».

Le Tchélébî 'Âbid arriva à Qonya, tandis que de son côté le prince, qui l'avait suivi, s'embarqua à Sinope et entreprit le voyage du Turkestan. La cause du déclin de l'empire et

1. *Sitârè-ï yémânî.*
2. *Qor.*, II, 213.
3. Nommé Ghiyâth-ed-dîn par d'Ohsson, *op. laud.*, t. IV, p. 700.

de la dynastie, ce fut celle-là ; la fortune des Mongols fut renversée ; les grands de ces contrées tombèrent les uns sur les autres ; il n'y resta plus personne d'entre eux ; devenus adversaires les uns des autres, ils se renversèrent mutuellement, et ils sont encore dans le même état. Leur société fut dispersée ; il ne resta personne qui ne fût sur son déclin.

« La colère des hommes dessèche les nuages ; la colère des cœurs ruine les mondes.

» Tant que le cœur de l'homme de Dieu n'est pas affligé, Dieu ne couvre d'opprobre aucun siècle.

« Donc, à chaque cycle se tient un saint ; c'est une épreuve qui durera jusqu'à la résurrection ».

742. Les compagnons de premier rang nous ont raconté ceci : Un jour, le Perwânè (que Dieu ait pitié de lui !) interrogea notre Maître (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) en ces termes : Quand aura lieu la fin de la durée de l'empire de Tchinggiz-Khan, que vous avez appelé *notre armée* ? Comment sera leur terminaison ? Il répondit : Lorsque notre grand maître [Béhâ-ed-dîn Wéled] (que Dieu soit satisfait de lui !) eut le cœur blessé par la conduite désagréable du Khârezm-châh, qui avait pris une mauvaise tournure, et qu'il en fut entièrement fâché, il partit de Balkh et demanda à Dieu, conformément à son nom de *Vengeur*, qu'il tirât vengeance de ces innovateurs dans la voie de la loi religieuse. Car le Qorân a dit : « Dieu est puissant ; il possède la vengeance [1] ». En effet, le Dieu Très-Haut a suscité l'immense armée mongole du côté de l'Orient ; celle-ci a dévasté Balkh, la capitale, ainsi que le Khorasan ; et ainsi de suite, racontant l'histoire jusqu'au bout. Il prit également à témoin la tradition suivante du prophète : « Dieu fit une révélation à Moḥammed (sur lui bénédiction et salut !) et lui dit : « J'ai une armée que j'ai établie du côté de l'Orient ; je l'ai appelée les Turcs ; je les ai créés de ma colère et de ma fureur ; partout où un homme ou une nation désobéiront à mes

1. *Qor.*, III, 3 ; V, 96 ; XIV, 48.

ordres, je les déchaînerai contre eux; ils serviront ma vengeance » ; et ainsi de suite. « La cause du déclin de cette dynastie, poursuivit-il, aura lieu à un moment où elle méprisera nos enfants, nos successeurs et nos petits-fils, les traitera tyranniquement, et les soumettra à la gêne. Dieu (soit-il exalté !) se fâchera, la rendra un exemple pour les gens intelligents ; on lira alors le passage : « Les tyrans n'auront point d'auxiliaires [1] ! » Les mortels contempleront le châtiment des hommes injustes, comme l'a dit le poète :

« L'injustice des tyrans est devenue un puits obscur : tel fut le cri de tout l'univers.

« Celui qui est le plus injuste, son puits est le plus effroyable ; Dieu a trouvé juste que le pire soit traité au pire.

« Si tu es un éléphant, ton adversaire aura peur de toi ; mais voici que la punition arrive : *Les oiseaux en troupes nombreuses* [2] !

« Si un être faible demande une sauvegarde sur la terre, un tumulte s'élève de l'armée céleste ».

Le Perwânè s'inclina en pleurant et partit. Des miracles merveilleux de ce genre sont une particularité des saints parfaits et des mystiques supérieurs : « Ils n'embrasseront rien de sa science, si ce n'est pour autant qu'il le voudra [3] ». En réalité, il faut savoir que l'existence bénie du grand Véridique [Abou-Bekr], lorsqu'il suivit le prophète éclairé et se laissa guider par lui, de toutes les manières la bonne direction fut son attribut; de même les miracles de ses descendants qui sont les créatures du ciel et de la terre, sont la conséquence des miracles du prophète (Dieu le bénisse et le salue !). Cette situation est spéciale au souverain des mystiques, à l'aimé des bien-aimés, notre maître Djélâl-ed-dîn (que Dieu sanctifie son puissant mystère !). Ce qu'on a en vue par les incitations à aimer que l'on trouve dans ce *ḥadîth* du

1. *Qor.*, II, 273 ; III, 189 ; V, 76.
2. Allusion au célèbre passage relatif à la campagne des Abyssins contre la Mecque, dite « Guerre de l'éléphant », *Qor.*, CV, 3.
3. *Qor.*, II, 256.

prophète : « O désir que j'ai de rencontrer mes frères et mes auxiliaires dans la religion ! », c'est son existence bénie ; c'est ainsi que dans son Methnèwî, il expose et décrit de cette manière la grandeur de l'approche de cet amour : (*Hémistiche* : Si tu as une oreille, écoute ; si tu as un œil, regarde !)

« Celui qui est aimé, c'est celui qui est simple ; il est ton commencement et ta fin.

« Lorsque tu le trouveras, tu ne resteras pas à l'attendre ; il est à la fois évident et mystérieux.

« Il est le maître des situations, et n'en dépend pas ; le compte des mois et des ans est le serviteur de cette lune [de beauté].

« Lorsqu'il parle, il donne des ordres aux conjonctures ; lorsqu'il le veut, il transforme les corps en âmes.

« Partout où il le veut, il envoie des condoléances ; partout où il le veut, il distribue des félicitations.

« Il est infini car il est stable ; il attend la circonstance favorable.

« Sa main est la pierre philosophale des circonstances ; s'il l'agite, le cuivre devient ivre de lui.

« S'il le veut, la mort même devient douce ; l'épine et la lancette deviennent narcisses et églantines.

« Celui qui dépend des circonstances, c'est l'homme ; tantôt sa situation augmente, tantôt elle diminue.

« Le çoûfî est le fils du moment pour obtenir ce qu'il désire ; mais l'homme pur est indépendant du temps et des circonstances.

« Les années dépendent de sa résolution et de son avis ; elles sont vivantes par son souffle aussi puissant que celui du Messie.

« Celui qui est tantôt parfait, tantôt imparfait, n'est pas digne d'un culte, comme Abraham le disait de l'astre qui décline à l'horizon.

« Celui qui disparaît, et est tantôt celui-ci et tantôt celui-là, ne peut être l'objet aimé : « Je n'aime pas les êtres qui déclinent[1] ».

« Celui qui est tantôt agréable et tantôt désagréable, qui est un moment de l'eau et un autre du feu,

1. *Qor.*, VI, 76.

« Il est la constellation où se place la lune, mais non la lune elle-même; il est la peinture d'une idole, mais il n'en sait rien.

« Le çoûfi pur est comme le fils du moment; il tient ferme l'instant, qu'il considère comme son père.

« L'homme pur est plongé dans l'amour de la divinité ; il n'est le fils de personne et ne se soucie pas des moments et des conjonctures.

« Il est plongé dans une lumière caractérisée par ces mots : « Il n'est pas engendré[1] » ; ne pas engendrer, ne pas l'être, c'est le propre de Dieu.

« Si tu es vivant, va et cherche un tel amour; si tu ne l'es pas, tu es l'esclave des différentes circonstances. »

L'objet de l'amour particulier de l'Envoyé de Dieu (sur lui le salut!), à cette époque contemporaine, c'est la personne bénie du Maître. De même que l'Envoyé aimé de Dieu est apparu de la lumière glorieuse à la prière d'Abraham, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « J'ai été prophète en mission à la demande de votre père Abraham » (Salut sur lui!) lorsqu'il a dit : « Envoie parmi eux un envoyé tiré de leur sein; il leur lira tes versets, leur enseignera le livre et la sagesse, et les purifiera », notre Maître également s'est manifesté à la prière de l'Envoyé de Dieu :

« Le prophète a dit : Il y a, dans ma nation, quelqu'un qui sera à la fois de même substance et de même pensée que moi.

« Leur âme me verra dans cette lumière, comme moi je les y vois. »

Comme, dès le début de la situation, la cause de l'invasion mongole fut une prière de Béhâ-ed-dîn Wéled, ainsi que les chagrins causés à son cœur béni par le Khârezm-châh et ses courtisans, qui, ayant suivi les conseils des rationalistes, furent enchaînés dans le lien du raisonnement, restèrent privés de l'accession au monde des découvertes des saints, se montrèrent orgueilleux et rebelles, ainsi qu'il a été dit au début du présent livre ; de même la cause du renverse-

1. *Qor.*, CXII, 3.

ment de la dynastie de la famille de Tchinggiz-Khan et du déclin de l'empire mongol fut les vexations qu'eut à subir l'esprit béni de ʿÂbid ; l'allusion faite à notre Maître dans la question du Perwânè se trouva vérifiée, ce qui est un miracle vraiment étonnant dans le monde : comprenez-le sérieusement et demandez un secours à Dieu, afin que tous les mortels sachent à quel point la famille d'Abou-Bekr est rapprochée du Dieu glorieux, et que leur prière est exaucée dans tous les cas ; il y a de nombreux indices de cette proximité spéciale et de cette parfaite particularisation, il y a des traditions du prophète qui l'établissent et dont les noms des témoins fidèles qui les ont rapportées sont inscrits et cités dans tous les livres, ainsi que les découvertes des saints du temps passé. A aucune époque, il ne s'est manifesté un homme possédant une sagesse, une force, une puissance, une proximité, un pied, un souffle, une mansuétude, une science comparables à la sienne, comme le poète l'a dit :

« Il s'est passé beaucoup de siècles depuis le cycle d'Adam jusqu'à maintenant, mais tous les cycles sont stupéfaits de la grâce qui règne à notre époque ».

Le lieu pur de la manifestation de l'amour, après l'Envoyé de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue!), a été la personne pure et bénie du Maître ; la vérité de l'imitation du prophète, extérieurement et intérieurement, lui a été réservée spécialement.

« Il y a un autre secret ; où est l'autre oreille [pour l'entendre]? Où sont les perroquets propres à croquer ce sucre?

« Pour les perroquets spéciaux, il y a un sucre profond ; ceux du commun n'y ont point part.

« Cela veut dire que *nous mettons un sceau sur leurs bouches* [1] ; sache-le, telle est l'affaire de celui qui suit la route. »

743. Dans la ville de Qonya avait apparu un ascète que l'on appelait le Chéïkh-Pacha ; ce pauvre individu, plongé dans la

1. *Qor.*, XXXVI, 65.

mer de l'hypocrisie, ne possédait aucunement l'honneur de la foi, et par suite de sa dissimulation et de son arrogance il ne saluait pas les compagnons; il se donnait un mal de tête fou pour nier le concert spirituel; dans les réunions où il assistait, il ne touchait pas à la nourriture offerte aux autres hommes. Un groupe de gens du peuple, qui sont au degré des animaux inférieurs, se mirent à le suivre, de sorte qu'il avait séduit des imitateurs sans intelligence. Dans un espace de soixante jours, il ne mangeait qu'un *kilé* de farine d'orge; il montrait du froment; et par suite de l'avidité qu'il avait, il se promenait toujours amer et aigri; parti pour des promenades imaginaires, il n'avait aucune part au plaisir exprimé par ce texte : « La foi est tout entière désir et plaisir »; loin de participer à l'expansion de l'âme qui règne chez les amoureux de la réalité spirituelle, son apparence extérieure était toujours contractée; il s'imaginait être le mortifiant par excellence et l'Abou-Yézîd [Basṭâmî] de son époque; il s'enfonçait dans le sac de l'âme concupiscente; sa tête était ignorante du secret renfermé dans ce vers :

« Si l'ascétisme était réglé par un visage aigri, une courge confite dans le vinaigre aurait été Abou-Yezîd Bastâmî.

Du temps où le Tchélébî 'Âbid (que Dieu magnifie sa valeur!) était monté sur le trône, il sortit un jour du mausolée et se rencontra, suivi d'un groupe de compagnons, avec le Chéïkh-Pacha; cet infortuné détourna la tête et ne salua pas; il passa rapidement. Il avait mis en pratique cette manière à plusieurs reprises. Un jour, 'Âbid rencontra le Chéïkh-Pacha devant le bain de Qalîtchè, et lui appliqua sur la tête trois coups de fouet bien assénés, de sorte qu'il fut contraint de s'aliter et que sa langue fut paralysée. Les amis de ce malheureux allèrent raconter ce qui s'était passé au roi des cadis, Tâdj-ed-dîn Qalèm-Châh, et firent du tapage. Le cadi de la ville estima que, par suite de la grâce et de la sainteté attachées au Tchélébî, celui-ci devait avoir pitié et aller rendre visite à ce pauvre homme; le Tchélébî lui par-

donna sa faute. Cependant celui-ci accomplit le devoir de la visite; lorsqu'il sortit de chez le Chéïkh-Pacha, celui-ci mourut; le Tchélébî assista à ses funérailles; on l'enterra dans le jardin du Sultan. De même, beaucoup de détracteurs du Tchélébî ʿÂrif furent frappés et abandonnés par lui, et partirent pour le monde du néant.

744. On rapporte que la gloire des émirs, Zhahîr-ed-dîn, fils de Tâdj-Qizil (miséricorde de Dieu sur lui !), fut quelque temps gouverneur de la ville de Qonya; il n'eut pas son égal pour les soins qu'il apporta à administrer ses sujets, pendant le temps de ses fonctions. Un jour, j'étais, dit le rédacteur de ces pages, allé le voir en compagnie du Tchélébî ʿÂbid; il jeta un regard sur le visage du Tchélébî, et vit que sa moustache était quelque peu longue; en colère, il lui dit : Pourquoi ne coupes-tu pas cette longue moustache? Enfin tu n'es pas un chéïkh militaire ! « Si ma moustache est longue, lui répondit le Tchélébî, tu as le brouillard devant tes yeux; il est très facile de corriger une moustache, mais il n'y a pas de remède à la maladie de la cataracte, comme pour la phtisie. » Tout confus, l'émir ne dit rien. Cependant on était occupé à faire rôtir un poulet qu'on avait mis à la broche; tout à coup une personne entra et donna des nouvelles étonnantes du chéïkh Ḥasan Témur-tach. L'émir changea de couleur immédiatement et monta à cheval sans avoir touché à ce rôti; il partit en priant le Tchélébî ʿÂbid de l'excuser et en lui demandant sa bénédiction. C'était un jeudi. Le lundi, la nouvelle arriva qu'un coup de flèche sans miséricorde l'avait atteint à la bouche; il avait cherché à s'affranchir du monde et avait lancé la hache sur son propre pied (miséricorde de Dieu sur lui !)

« Un homme maître de lui se rencontra avec un homme hors de lui; le premier s'enfonça une épine dans l'œil.

« O Dhou'l-faqâr, toi qui as frappé ceux qui sont hors d'eux-mêmes, tu frappes sur ton propre corps; sois intelligent!

« O homme simple! tu t'attaques toi-même, comme un lion qui s'élancerait sur lui-même ».

De cette idée, on apprend que se détourner des hommes de Dieu, s'opposer à leurs paroles et à leurs actes, n'est pas une chose bénie : c'est un grand danger que l'on court.

« Ecoutez de ma part une tradition sans mauvaise intention : C'est un devoir strict d'éviter le danger ».

745. Lorsque, au retour du voyage des Oûdj, nous arrivâmes dans les environs de la ville de Lâdîq, il y avait parmi nos compagnons un derviche loustic [1] nommé Sa'îd, qui avait été pendant plusieurs années dans la compagnie des amis, et avait rendu des services continuels; tout à coup, poussé par l'impudence, il dit quelque chose à l'égard de notre chéïkh. Il m'adressa la parole : « O Aflâkî, sois prêt, car je veux manger ton *ḥalwâ* : tu mourras ces jours-ci; quant à moi, je suis quelqu'un qui se jettera sur 'Ârif, pour voir ce qui arrivera aux partisans d'Ârîf ». Sans lui répondre, je poussai mon cheval. Cependant le Tchélébî 'Âbîd lui répondit ainsi : « Actuellement, il y a un partisan d''Ârif, c'est moi : il ne te reste plus que trois jours à vivre ; c'est Aflâkî qui fera cuire ton *ḥalwâ*. » Ce même jour, lorsqu'on atteignit la ville de Lâdîq, il tomba tout de suite malade ; le troisième jour, il trépassa. Le Tchélébî émit ces paroles ; « Il faut s'occuper de préparer ses obsèques, et de lui faire cuire son *ḥalwâ*, car depuis longtemps il était notre serviteur ; mais il s'est livré à une impolitesse, et n'a pas eu confiance dans notre magnanimité : il s'est trop mis à l'aise; à ce moment-là, le zèle s'étant mis en mouvement, il a reçu une blessure de la flèche du destin. Il est à espérer qu'il est mort en état de grâce. » Il pleura beaucoup et ajouta : « Grand Dieu! que personne ne devienne présomptueux par la masse de ses services et la proximité de la société des saints! Qu'il n'ait pas trop confiance en soi! Qu'il ne place pas le pied hors de la voie de la politesse, pour ne pas perdre sa tête et son secret!

1. *Chayyâd.*

« Celui qui approprie son pied au tapis, tire ses bagages du côté de Moïse [1].

« Cependant, vivre insouciant dans cette voie mystique qui est l'âme de la loi religieuse et la moëlle de la vérité, et se permettre toutes les passions, présente un danger considérable; Dieu nous en garde! » et il cita ces vers :

« O mon cœur privé de tout, crains la planète Mars; crains les rois quand ils t'accordent un bienfait.

« Quand même la faveur des rois te rendrait audacieux, crains une audace intempestive ».

« De même, que les mortels sachent que les enfants et les descendants de cette famille craignant Dieu, de cette race de l'idée spirituelle et de la jurisprudence, hommes et femmes, tirant leur origine de l'élément lumière, sont purifiés par l'eau : car, s'ils sont continuellement en état d'apparition, néanmoins ils restent cachés aux yeux des profanes; ceux-ci demeurent extrêmement éloignés de ces êtres éclairés par la lumière. C'est ce qu'a dit notre Maître :

« Ces enfants sont nés de la manifestation; naturellement, ils sont voilés par un voile simple.

« Ces enfants doivent absolument suivre ce chemin; forcément ils ne sont point l'objet de ces regards.

« Mes saints sont en sécurité dans mes coupoles : il n'y a que Dieu qui les connaisse pour les avoir éprouvés ».

« De même que les lumières de l'essence du Créateur (que sa puissance soit exaltée et que sa parole soit élevée!) se répandent sans cesse sur tous les êtres, en général et en particulier, les traces des miracles et des faits extraordinaires, en tout temps et moment, apparaissent constamment de cet épandement, d'après les actes extérieurs des prophètes et des saints (sur eux le salut!)

Toujours les fruits des miracles qui croîtront, jusqu'à la fin du monde, sur cet arbre béni qui est leur existence, seront une preuve solide et péremptoire de l'excellence de ce pas-

1. Jeu de mots sur *gilîm* et *kalîm*.

sage où le Qorân s'exprime ainsi : « Sa racine est ferme, ses branches s'étendent dans les cieux; à chaque instant on peut en manger les fruits [1] ». Si l'on commençait à mentionner les vertus et les degrés de chacun séparément, le commentaire n'en finirait pas et ne saurait être inscrit dans les registres.

« Il me faudrait des vies aussi longues que celle de Noé, pour dire le commentaire de cette victoire et de ces révélations ».

746. Lorsque le Tchélébî 'Âbid (que Dieu rafraîchisse son âme!) mourut, le jeudi 5 moḥarrem 739 (23 juillet 1338) et choisit sa patrie dans le paradis du séjour de la splendeur, le roi des chéïkhs et des mystiques, Ḥosâm-ed-dîn Amîr Wâdjid, remplit les fonctions de chéïkh par la faveur de l'Être glorieux; il s'occupa du service du mausolée sanctifié (grand Dieu! sanctifie-nous par son mystère!); il vécut encore quelque temps et alla s'installer dans le voisinage des êtres pieux de l'empyrée à la fin du mois de cha'bân de l'année 742 (début de février 1342). La dévolution du pouvoir souverain et la tiare de l'empire spirituel furent déférées à son héritier, descendant des saints, successeur des purs, perle de la mer de la gnose, notre maître Béhâ-ed-dîn Châhzâdè (que Dieu magnifie sa dignité!); mais comme celui-ci était parti pour de lointains voyages, et avait brûlé pendant des années du feu des chagrins de l'absence, en s'efforçant d'arriver à la proximité [de Dieu], le pouvoir fut transféré à son frère germain, Amîr 'Âdil (que Dieu étende son ombre!), qui s'assit sur le trône béni, et donna un nouveau lustre aux choses d'en bas et d'en haut : « Dieu donne son empire à qui il veut [2] ».

« Le matin du bonheur se leva sur le monde : le royaume de Salomon parvint à Salomon.

« Louange à Dieu pour ses grâces! Justice a été rendue à qui la méritait.

1. *Qor.*, XIV, 29-30.
2. *Qor.*, II, 248.

« Celui qui, un seul instant, choisit de servir ta cour, jusqu'au jour de la résurrection, le ciel se prosternera devant lui comme un esclave ».

CHAPITRE X

Noms des enfants et des successeurs de notre grand maître Béha-ed-dîn Wéled Balkhî

(Que Dieu sanctifie son puissant mystère!)

Les nobles compagnons (que Dieu multiplie leurs semblables jusqu'au jour de la résurrection!) ont rapporté que Béhâ-ed-dîn Wéled eut deux fils et une fille : l'aîné des garçons s'appelait 'Alâ-ed-dîn Moḥammed, le cadet Djélâl-ed-dîn Moḥammed; au moment de son émigration de Balkh, pleine d'amertume, l'aîné avait sept ans, et le cadet cinq. Sa fille, Fâṭima-Khâtoûn, était la savante de l'époque et rédigeait des consultations juridiques; elle était mariée; elle ne quitta pas son pays d'origine, s'y installa et y mourut.

Notre maître Djélâl-ed-dîn (que Dieu sanctifie son mystère !) eut trois fils et une fille; l'aîné s'appelait Béhâ-ed-dîn Moḥammed Wéled, le second se nommait 'Alâ-ed-dîn Moḥammed, c'est lui qui attaqua notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu sanctifie sa subtilité!); d'accord avec un groupe d'ignorants, il se mit en opposition à son père; le troisième était connu sous le nom de Mozhaffar-ed-dîn Amîr 'Âlim; la fille, nommée Mélékè-Khâtoûn, était plus connue sous le sobriquet d'*Efendi-poulo*, c'est-à-dire la fille du Maître [1]. La mère de Sulṭân Wéled et d'Alâ-ed-dîn Moḥammed était Gauher-Khâtoûn, la dame de la vie future, fille du Khâdjè Chéref-ed-dîn Lâlâ de Samarqand; celle de Mélékè-Khâtoûn et du Tchélébî Amîr 'Âlim était Kirâ-Khâtoûn de Qonya.

Sulṭân Wéled eut également trois enfants de Fâṭima-Khâtoûn, fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn : un fils, Tchélébî Djélâl-

1. En grec moderne.

ed-dîn Amîr ʿÂrif, et deux filles, dont l'aînée s'appellait Moṭahharè-Khâtoûn et la cadette Chéref-Khâtoûn ; l'une d'elles fut surnommé *ʿÂbidè* « l'adoratrice » par notre Maître, et l'autre *ʿÂrifé* « la mystique ». Toutes deux possédaient le don des miracles et la sainteté; la plupart des dames de l'Asie-Mineure se tournèrent vers elles et devinrent leurs disciples. En outre, Sulṭân Wéled avait deux concubines ; ayant vu un mystère dans leur nombril, il les avait introduites dans les liens du concubinat, de même que Abraham pour Agar, le prophète pour Marie la Copte : or Ismaël (salut sur lui !) était né d'Agar ; quant au prophète (bénédiction de Dieu sur lui !), il prescrivait d'élever de belles servantes dans la maison, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « Prenez des esclaves, car elles sont bénies, attendu qu'Ismaël est né d'Agar, qui était une servante ». Le prophète de Dieu a dit vrai !

De ces concubines, il naquit trois enfants heureux et fortunés, car la concubine est la monture des purs : l'un était le Tchélébî Chemṣ-ed-dîn Amîr ʿÂbid, né de Nouçrèt-Khâtoûn; les deux autres étaient le Tchélébî Çalâḥ-ed-dîn Amîr Zâhid, et Ḥosâm-ed-dîn Amîr Wâdjid, nés de Sunbulé-Khâtoûn.

Le Tchélébî Djélâl-ed-dîn Amîr ʿÂrif eut deux fils et une fille de son mariage avec Daulet-Khâtoûn, fille de l'Emir Qaïçar de Tébrîz; le nom du fils aîné était Châh-Zâdé, qui portait le surnom d'Amîr ʿÂlim, et celui du cadet était Amîr ʿÂdil; celui de la fille était Méléké-Khâtoûn, appelée communément Despina [1] (Dieu rafraîchisse son âme, ainsi que celle des trépassés, et fasse durer la vie des présents !).

Le Tchélébî ʿÂbid eut quatre enfants d'une même femme, trois fils et une fille : Tchélébî Moḥammed, Tchélébî Amîr ʿÂlim, Tchélébî Châh-Mélek (que Dieu leur accorde son concours en tant qu'il le voudra et en sera satisfait !). Du temps du Tchélébî ʿÂbid, son frère Çalâḥ-ed-dîn Amîr Zâhid, descendant des saints, mourut dans le mois de chaʿbân de

1. Δέσποινα, *domina*, « la dame ».

l'année 734 (avril 1334); il ne resta de lui ni descendance ni collatéraux.

Sulṭân Wâdjid eut un garçon, Aḥmed Seldjoûq, et une fille, Djéhân-Mèlek.

Deux petits-enfants par la fille naquirent à Sulṭân Wéled ; l'un était Borhân-ed-dîn Elyâs-pacha, le second Khizr-pacha. De Chéref-Khâtoûn également naquirent deux fils, Mozhaffar-ed-dîn Aḥmed-pacha et Amîr Châh.

Louanges et remerciements à Dieu de ce que les arrière-petits-enfants de cette famille, hommes et femmes, sont en voie d'accroissement! Cette lignée pure, jusqu'à la disparition de celle d'Adam (sur lui le salut!), puisse-t-elle ne pas être interrompue sur la surface de la terre! Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes, ô le meilleur des auxiliaires!

« L'image de mon roi au bon caractère a souri à ma face ; ainsi pour moi génération sur génération, enfant sur enfant ! ».

Notre livre se terminera par la mention de la chaîne de transmission du *dhikr*, consistant en la formule : Il n'y a de divinité que Dieu, Moḥammed est l'Envoyé de Dieu ! Les traditionnistes capables nous ont rapporté, d'après 'Ali fils d'Abou-Ṭâlib, commandeur des croyants, lion de Dieu victorieux (que Dieu ennoblisse son visage !), qu'un jour il dit : O Envoyé de Dieu, montre-moi le chemin vers Dieu de la manière la plus aisée et la plus méritoire. Le prophète (salut sur lui !) lui répondit : Que sur toi soit cette chose au moyen de laquelle, en m'en servant, j'ai trouvé la bénédiction de ce prophétisme! O prophète, reprit 'Ali, quelle est cette chose? C'est, répondit Moḥammed, de persévérer à mentionner Dieu en état d'isolement. Ce sera, répliqua 'Ali, le mérite du *dhikr* que tous les hommes mentionneront le nom de Dieu. Tais-toi, s'écria le prophète, la résurrection ne se produira pas tant qu'il y aura sur la terre quelqu'un pour mentionner le nom de Dieu. Ensuite le prophète lui enseigna la formule : Il n'y a de divinité que Dieu, la récita à 'Ali et lui dit : O 'Ali, tais-toi jusqu'à ce que j'aie mentionné trois fois le nom

de Dieu ; toi, écoute ; ensuite répète-le, pour que je l'entende de toi.

Le commandeur des croyants, l'imam ʿAli, enseigna cette formule à Ḥasan Baçrî, celui-ci à Ḥabîb ʿAdjémî, ce dernier à Dâoud Ṭâ'î, celui-ci à Maʿroûf Karkhî, celui-ci à Sirrî Saqaṭî, ce dernier à Djonéïd de Bagdad ; Djonéïd la transmit à Chiblî, celui-ci à Moḥammed Zedjdjâdj, ce dernier à Abou-Bekr Nessâdj ; celui-ci la communiqua à Aḥmed Ghazâlî, ce dernier à Aḥmed Khaṭîbî de Balkh, qui en fit part à Chems-el-a'immè de Sarakhs, de qui elle passa à notre Maître Béhâ-ed-dîn Moḥammed, connu sous le nom de Béhâ-ed-dîn Wéled; celui-ci l'enseigna à Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq de Tirmid qui la transmit à notre maître Djélâl-ed-dîn Moḥammed (que Dieu nous sanctifie par leur puissant mystère !). Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes, par ta miséricorde, ô le plus clément des miséricordieux ! Par les droits de Moḥammed, sa famille et de tous ses compagnons ! Louange à Dieu seul !

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES DEUX VOLUMES

Aaron, II, p. 144.
Abbas (Famille d'), les Khalifes abbassides, I, p. 13.
'Abd-er-Rahman Chayyâd, I, p. 113.
Abi-Garm Ilghin', II, p. 349.
Abdals, II, p. 62.
'Abd-el-Mou'min, II, p. 11.
'Abd-el-Mou'min (Zéin-ed-dîn) de Toqat, II, p. 72, 73.
'Abid (Chems-ed-dîn Amîr), fils de Sulṭân Wéled, I, p. II; II, p. 288, 413, 430. — Date de sa mort, II, p. 427.
'Abidé, surnom de Motahharé-Khâtoûn, II, p. 430.
Abou-Bekr, le Khalife, I, p. 38, 148, 169, 190, 240, 263, 269; II, p. 17, 26, 27, 28, 51, 261, 263, 285, 300, 322, 323, 419, 422.
Abou-Bekr Bokhârî (Chéïkh), I, p. 117.
Abou-Bekr Djaulaqî (Chéïkh) de Nigisâr, II, p. 100.
Abou-Bekr Kettânî, I, p. 177.
Abou-Bekr Nessâdj, II, p. 432.
Abou-Bekr de Tébriz (Chéïkh), surnommé Zenbil-bâf et Sellè-bâf, I, p. 69, 273; II, p. 116, 172.
Abou-Ḥafç (Abou-'Amr Ḥafç), célèbre lecteur de Médine, I, p. 320.
Abou-Ḥanîfa No'mân ben Thâbit, chef de l'école hanéfite, I, p. 191, 201, 263; II, p. 242, 373.
Abou'l-Ḥasan Khorqânî (Chéïkh), I, p. 226; II, p. 174.
Abou-Horéïra et son chat, II, p. 4.
Abou-Ishaq ech-Chirâzî, docteur châféïte, II, p. 242, n. 1.
Abou'l-Khéïrat, surnom du ministre Fakhr-ed-dîn, II, p. 32.
Abou'l-Léïth Samarqandî, le jurisconsulte, II, p. 239, 240.
Abou-Mohammed ben Ka'b, II, p. 19.
Abou-Sa'îd, Khan mongol de Perse, II, p. 325, 417.
Abou-Ṭalib el-Mekkî, prédicateur, II, p. 57.
Abou-Yézîd Basṭâmî, I, p. 121, 201, 263, 367, 368; II, p. 16, 119, 126, 133, 134, 149, 152, 163, 164, 182, 210, 294, 423.
Abou-Yousouf, élève d'Abou-Ḥanîfa, II, p. 51, 74.
Abraham, I, p. 59, 129, 216, 261, 301; II, p. 25, 80, 136, 216, 258, 261, 342, 359, 371, 372, 420, 421, 430. — (Station d'), à la Mecque, I, p. 177.
'Achoura, II, p. 143.
Achraf (Le fils d'), II, p. 361, 389, 393, 394. — Voir *Moḥammed-beg*.
Açma'î, le grammairien, II, p. 52, 53.
'Âd, ancien peuple de l'Arabie, I, p. 216, 233, 301.
Adalia, port d'Asie-Mineure, I, p. 101 374; II, p. 367.
Adam, I, p. 61, 117, 118, 210, 217; II,

p. 16, 17, 27, 32, 36, 58, 64, 69, 79, 117, 142, 154, 161, 207, 229, 258, 310, 351, 362, 422, 431.
Adîb (Çalâḥ-ed-dîn), II, p. 316, 404.
'Âdil (Amîr), II, p. 310, 409, 413, 427, 430.
'Âdj ben 'Anaq, II, p. 161.
Afçah-ed-dîn, le répétiteur, I, p. 136, 192.
Aflaki (Chems-ed-dîn Aḥmed), I, p. 1, 217; II, p. 350, 353, 371, 377, 378, 396, 409, 425.
Agar, II, p. 430.
Ahabîch, II, p. 282.
Ahmed, un des noms de Mahomet, II, p. 5, 48, 59, 85.
Ahmed (Khâdjè Faqîh), le jurisconsulte, I, p. 31, 32; II, p. 131, 407.
Ahmed (Akhî), I, p. 206; II, p. 238, 241.
Ahmed (Akhî), surnommé *'Anoûd* « l'opiniâtre », II, 293, 294.
Ahmed (Akhî Amîr) Baïbourtî, I, p. 305, 306, 307; II, p. 323, 346, 347.
Ahmed (Akhî) le fou, II, p. 326, 327.
Ahmed le serviteur, II, p. 322.
Ahmed (Porte d'), à Qonya, I, p. 328.
Ahmed Aflâkî, I, p. 1, 217; II, p. 350. Voir *Aflâki*.
Ahmed-chah (Akhî), II, p. 113, 114, 350.
Ahmed Ghazâlî, frère du théologien, I, p. 200; II, p. 432.
Ahmed Khaṭîbî, I, p. 61; II, p. 432.
Ahmed-pacha (Mozhaffar-ed-dîn), fils de Chéref-Khâtoûn, II, p. 354, 431.
Ahmed er-Rifâ'î, II, p. 203.
Ahmed Seldjoûq, fils de Wâdjid, II, p. 431.
'Aïcha, I, p. 354, 355; II, p. 53.
Aïdin (Le fils d'), voir *Mobâriz-ed-dîn Moḥammed-beg*. — (Province du fils d'), II, p. 370.
'Aïn-ed-daula Roûmî, peintre grec, I, p. 333, 334; II, p. 69.
'Aïn-el-hayat, fille de Gurdjî-Khâtoûn, II, p. 366, 367.
'Aïn-Tab (Brigands d'), II, p. 380.
Akhî Aḥmed, I, p. 206, 247; II, p. 238, 241.
Akhî Aḥmed, surnommé *'Anoûd* « l'opiniâtre », II, p. 293, 294.
Akhî Amîr Aḥmed de Baïbourt, I, p. 305, 306, 307; II, p. 323, 346, 347.
Akhî Aḥmed le fou, II, p. 326, 327.
Akhî Aḥmed-Châh, marchand de soie, chef des Akhîs de Qonya, II, p. 112, 113, 350.
Akhî 'Alî, fils d'Akhî Aḥmed, II, p. 241.
Akhî Béchâra, II, p. 238.
Akhî Bedr-ed-dîn, I, p. 133.
Akhî Bégi, II, p. 397, 398.
Akhî Çiddîq, père d'Akhî Moçtafâ, II, p. 306.
Akhî Moçtafâ, II, p. 306, 307, 308.
Akhî Moḥammed-beg, fils de Qilidjî, II, p. 402.
Akhî Moḥammed Dîwâné (le fou), II, p. 166, 319, 320.
Akhî Moḥammed Sèyyid-Âbâdî, II, p. 61.
Akhî Moḥammed Sèyyid-Wâri, II, p. 238.
Akhî Moûsâ d'Aq-Chéhir, II, p. 361, 399.
Akhî Mozhaffar-ed-dîn, II, p. 349.
Akhî Nâṭoûrî, I, p. 28, 29.
Akhî Poûlâd, II, p. 370.
Akhî Qaïçar, II, p. 238.
Akhî Tchobân, fils d'Akhî Qaïçar, II, p. 71, 238.
Akhî Turk, II, p. 238.
Akhis (Les), I, p. 264; II, p. 224, n. 2, 238, 320. — De Qonya, II, p. 112.
Akhlat, ville d'Arménie, I, p. 17; II, p. 324.
Akmal-ed-dîn le médecin, I, p. 95, 234, 312, 316, 317, 372, 373; II, p. 22, 23.
'Ala-ed-dîn, II, p. 177.
'Ala-ed-dîn d'Amasia, I, p. 109; II, p. 334, 335, 336, 339.
'Ala-ed-dîn Moḥammed, second fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 268;

II, p. 48, 247, 277, 278, 291, 292, 337, 429.
'Ala-ed-dîn III, fils de Férâmarz, sultan seldjouqide de Roûm, II, p. 314.
'Ala-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, sultan seldjouqide de Roûm, I, p. 16, 17, 19, 20, 21, 23, 34, 35, 38, et suiv., 268; II, p. 195. — Son palais à Afyoun-Qara-Ḥiçâr, II, p. 344.
'Ala-ed-dîn Moḥammed, frère aîné de Djélâl-ed-dîn Roûmi, I, p. 10; II, p. 429.
'Ala-ed-dîn Moḥammed Khârezm-châh, I, p. 1.
'Ala-ed-dîn de Qastamouni, II, p. 379.
'Ala-ed-dîn de Qir-Chéhir, I, p. 353; II, p. 364, 365.
'Ala-ed-dîn Thériyânos, Grec converti à l'islamisme, I, p. 206, 245, 246, 247, 325, 365.
'Alam-ed-dîn Qaïçar, fondateur du mausolée de Qonya, I, p. 303, 305, 361, 362; II, p. 13, 14, 45, 267, 283.
'Alaya, port d'Asie-Mineure, II, p. 367.
'Alem-ed-dîn-Bazari (Plaine de), II, p. 389.
Alep, ville de Syrie, I, p. 62, 64, 79, 163, 196, 288, 302, 335, 336; II, p. 64, 174.
Alépins, I, p. 64.
Alexandrie, I, p. 373, 374.
'Alî, fils d'Abou-Ṭâlib, I, p. 36, 60, 88, 89, 178, 317; II, p. 8, 9, 20, 59, 102, 103, 143, 219, 431, 432. — (Montagne d') à Césarée de Cappadoce, I, p. 49.
Alî (Akhî), fils d'Akhî Aḥmed, II, p. 241.
Alî-Chah (Khâdjè), ministre d'Euldjaïtou, II, p. 325.
'Alî-Chîr (Le fils d'), prince de Germiyân, II, p. 389, 390, 391.
'Alî Harîrî (chéïkh), II, p. 136.
'Alim (Tchélébî Amîr), Mozhaffar-ed-dîn, 3e fils de Djélâl-ed-dîn Roûmi, II, p. 7, 236, 265, 266, 310, 429.
'Alim (Tchélébî Amîr), fils de 'Âbid, II, p. 430.
'Alim (Châh-Zâdè Amîr), fils aîné de 'Arif, II, p. 430.
Altoun-Pa (Collège d'), à Qonya, I, p. 22.
Amasia, II, p. 334, 339, 366, 378, 380.
'Amid-ed-dîn Marwazi, I, p. 5.
Amin-ed-dîn Mikâïl, II, p. 14.
Amîr 'Abid (Chems-ed-dîn), fils de Sulṭân Wéled, I, p. II.
Amîr 'Adil, II, p. 310.
Amîr 'Alim, II, p. 310.
Amîr 'Arif (Djélâl-ed-dîn Féridoûn), fils de Sulṭân Wéled, I, p. I, II, 56, 195, 209, 303, 306, 307, 365; II, p. 295 et suiv.— Date de sa naissance, II, p. 296.
Amîr Chah, fils de Chéref-Khâtoûn, II, p. 431.
Amîr Zahid, II, p. 280.
Amîrdjî, II, p. 324, 325.
Amîrè, bourgeois de Qonya, I, p. 362.
Amîrè-beg (Chéïkh) d'Ab-i Garm, II, p. 349.
An'am (El-), chapitre du Qorân, I, p. 306.
Anatolie, II, p. 183. — Voir *Asie-Mineure*.
Anôché-Rawan (Chosroès Ier), II, p. 414.
Apichqa-Novin, gouverneur mongol de l'Asie-Mineure, II, p. 289, 290.
Aq-Chéhir, ville d'Asie-Mineure, I, p. 329; II, p. 108, 350, 354, 361, 377, 389, 399.
Aq-Chéhir d'Erzindjân, I, p. 18, 19.
Aq-Séraï, ville d'Asie-Mineure, I, p. 114, 140, 167, 278, 279, 361; II, p. 123, 235, 404. — (Carpettes d'), II, p. 214. — (Porte d') à Qonya, II, p. 71.
'Aqilî (Chéref), I, p. 4.
Aqyndji (Collège d'), II, p. 65.
Arabes, II, p. 190.
'Arabî (Chéïkh Maḥmoûd), I, p. 225.
'Arab-Noyan, fils de Samghan-Noyan, gouverneur de Siwâs, II, p. 319.

'Arafat (Station d'), près de la Mecque, I, p. 130. — (Montagne d'), I, p. 131, 283, 295, 362; II, p. 53.
Arcturus, étoile, I, p. 61 ; II, p. 293.
'Arif (Tchélébî Djélâl-ed-dîn Amîr), fils de Sulṭân Wéled, I, p. I, II, 56, 195, 209, 303, 306, 307, 309, 365 ; II, p. 68, 95, 107, 121, 188, 263, 287, 288, 293, 295 st suiv., 412, 424, 425, 430. — Date de sa mort, II, p. 410.
'Arifè, surnom de Chéref-Khâtoûn, II, p. 430.
Arménie, II, p. 192.
Arméniens, II, p. 14.
Arslan-Doghmouch (Atabek), I, p. 270, 349.
Asad-ed-dîn, théologien scolastique de Siwâs, II, p. 166.
Asie (Haute), II, p. 359.
Asie-Mineure, I, p. 16, 17, 21, 36, 38, 45, 50, 57, 58, 66, 69, 74, 87, 95, 96, 190, 193, 230, 238, 240, 257, 296, 299 ; II, p. 173, 175, 180, 184, 185, 187, 192, 202, 263, 283, 286, 289, 310, 314, 315, 316, 318, 320, 323, 343, 352, 371, 375, 415, 416, 417, 430.
Atabek, I, p. 64.
Atabek Arslan-Doghmouch, I, p. 270, 349.
Atabek Medjd-ed-dîn, I, p. 93, 103, 137, 270, 283.
Atabékiyyé (Collège), à Qonya, I, p. 270; II, p. 310.
Atlantique (Océan), I, p. 303.
'Attar (Khâdjè), surnom d'Aflâkî, II, p. 372.
'Attar (Férîd-ed-dîn), poète persan, I, p. 201, 361 ; II, p. 89.
Auhad-ed-dîn de Khoï (Chéïkh), I, p. 276 ; II, p. 70.
Auhad-ed-dîn Kirmânî, I, p. 345, 346; II, p. 117, 118.
Auhad-ed-dîn de Samsoun (Tchélébî), II, p. 107.
Avériya (La fille d'), II, p. 369.
Avicenne, I, p. 303 ; II, p. 23.
Ayîné-Dar (Hosâm-ed-dîn Ibn-), de Siwâs, I, p. 109.
Azraïl, ange de la mort, I, p. 120 ; II, p. 93, 96.

Baba (Chéïkh) de Mérend, I, p. 113, 114.
Baba Rasoûl-Allah, surnom de Hâdjî Bektach, I, p. 296.
Baçra, II, p. 37.
Badjoû (Baïdjoû), général mongol, I, p. 231 et suiv. ; II, p. 209.
Baghdad, I, p. 10, 12, 15 et suiv., 35, 36, 50, 58, 79, 111, 153, 155, 267 ; II, p. 1, 106, 117, 128, 146, 432. — (Papier de), II, 72.
Bahréïn, II, p. 29.
Bahrî (Chéïkh Béhâ-ed-dîn), I, p. 194.
Baïbourt, ville d'Arménie, I, p. 305, 306 ; II, p. 323.
Balaam, II, p. 63.
Balkh, ville de l'Asie Centrale, I, p. 2, 4, 7 et suiv., 15, 26, 42, 45, 47, 59, 60, 61, 150, 233 ; II, p. 114, 280, 418, 429, 432.
Bastamî (Bayézîd), I, p. 342. Voir *Abou-Yézîd* et *Bayézîd*.
Bayézîd Bastâmî, I, p. 70, 182, 183, 342, 346, 367, 368. — Voir *Abou-Yézîd*.
Béchara (Akhî), II, p. 238.
Bédouins, II, p. 8.
Bedr Ro'oûs, I, p. 4.
Bedr-ed-dîn, fils du *muderris* (professeur), I, p. 81, 82, 341 ; II, p. 51, 80, 299.
Bedr-ed-dîn (Akhî), I, p. 133.
Bedr-ed-dîn (Chéïkh) le peintre, I, p. 145.
Bedr-ed-dîn Ma'dénî, I, p. 211.
Bedr-ed-dîn (Chéïkh) Maulawî, le charpentier, I, p. 218.
Bedr-ed-dîn (Chéïkh) de Téniz, architecte et alchimiste, I, p. 147, 148.
Bedr-ed-dîn Gauher-Tach (Emîr) surnommé Diz-dâr, I, p. 34, 268.
Bedr-ed-dîn Ibrâhîm-beg, de la dynastie de Qaramân, II, p. 359.
Bedr-ed-dîn Tébrîzî, architecte du

mausolée de Qonya, I, p. 109, 110, 303 et suiv. ; II, p. 189.
Bedr-ed-dîn Yahyâ (Emîr), I, p. 64, 285 ; II, p. 99.
Bedr-ed-dîn Yawâch, surnommé Naqqâch, I, p. 59, 249.
Bècî (Chéïkh), II, p. 397, 398.
Béha-ed-dîn Ṭabarî, juge de Qonya, I, p. 24, 25.
Béha-ed-dîn Wéled, père de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. II, 62, 69, 75, 196, 197, 324, 328, 344 ; II, p. 48, 113, 114, 118, 122, 130, 173, 217, 244, 247, 275, 277, 330, 352, 353, 387, 401, 418, 421, 429, 432.
Béha-ed-dîn Wéled, fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. II, 1 et suiv., 11 et suiv., 98, 115, 127, 134, 140, 146, 176, 188, 189, 195, 207, 208, 214, 215, 225, 233, 236, 240, 244, 260, 265, 268, 272, 276, 281, 304, 326, 342, 353, 368, 373, 374 ; II, p. 5, 92, 129, 132, 139, 144, 173, 220, 232, 235, 245, 246, 261 et suiv., 292, 294, 295, 297, 298, 302, 304, 355, 356, 429. — Date de sa mort, II, p. 293. — Voir *Sulṭân Wéled*.
Béha-ed-dîn, surnom d'Amîr 'Alim, II, p. 310.
Béha-ed-dîn (Chéïkh) le tailleur, II, p. 380.
Béha-ed-dîn Baḥrî (le marin), secrétaire particulier du maître, imam du mausolée, I, p. 143, 194, 201, 285, 348, 359 ; II, p. 2, 12, 77, 78, 101.
Béha-ed-dîn Châhzâdè, II, p. 427.
Béha-ed-dîn Chèng, l'astrologue, II, p. 310.
Béha-ed-dîn Djendî, savant de Toqat, II, p. 394, 395.
Béha-ed-dîn Oumour-pacha, II, p. 392.
Béha-ed-dîn Qâni'î, prince des poètes, I, p. 202; II, p. 99.
Béhadour, s'empare de Malaṭiya, I, p. 266.
Bektach (Ḥâdjî) Khorasânî, I, p. 296, 297; II, p. 20.
Beni-Chéïba (Porte des), aujourd'hui Bâb-es-Sélâm, à la mosquée de la Mecque, I, p. 177.
Ber-Ostad (Chems-ed-dîn), II, p. 330.
Bérat (Nuit du), I, p. 223.
Berraq (Chéïkh), II, p. 324.
Bestam, ville de Perse, II, p. 15.
Bey-Cherrî, ville d'Asie-Mineure, II, p. 373, 377, 389.
Bichr (Tribu de), II, p. 156.
Bilal l'Abyssin, II, p. 248.
Bîmaristan, II, p. 403.
Bîmaristanî (Chéïkh Noûr-ed-dîn), II, p. 403, 404.
Biyabanek, ville du Khorasan, I, p. 47.
Bokhara, ville de l'Asie Centrale, I, p. 45, 239, 240, 241, 338.
Boraq, monture du prophète, II, p. 313, 341.
Borhan-ed-dîn Elyâs-pacha, petit-fils de Sulṭân Wéled, II, p. 383, 384, 431.
Borhan-ed-dîn Moḥaqqiq Tirmidhî, I, p. I, 26, 38, 45 et suiv., 60, 64, 68, 97, 244 ; II, p. 194, 195, 263, 298, 354, 432.
Bou'l-Fazl (Mosquée de), à Qonya, II, p. 195.
Bou'l-Ḥasan (Pont de), près d'Ilghîn, II, p. 109.
Boura, ville d'Egypte, II, p. 104 et n. 2.
Bourgi, ville, II, p. 391.

Çabbagh (Nâçiḥ-ed-dîn), II, p. 365, 366.
Çadr-ed-dîn (Chéïkh), I, p. 76, 77, 94, 127, 143, 172, 173, 181, 183, 197, 200, 249, 270, 281, 291, 307, 327, 330, 336, 345, 372 : II, p. 22, 65, 86, 88, 97, 98, 104.
Çadr-ed-dîn (Chéïkh-el-Islam), II, p. 111, 294.
Çadr-ed-dîn (Khâdjè), I, p. 133.
Çadr-ed-dîn (Le qâḍi), fils de Kémâl-ed-dîn Kâbî, I, p. 137.
Çadr-ed-dîn de Mérend, astrologue, II, p. 12.
Çadr-el-Millè wèd-dîn (Le Chéïkh-el-Islam), I, p. 169.

Çafa, à la Mecque, I, p. 130.
Çafî-ed-dîn Hindî, I, p. 262.
Çahib, titre des ministres des Seldjouqides de Roûm, I, p. 270. — Voir le nom suivant ce titre.
Çahib Içfahânî, I, p. 66. — (Caravansérail du), II, p. 70.
Çahib-Qiran (Chéïkh Maḥmoûd), I, p. 197 ; II, p. 70.
Çaïn-ed-dîn (Chéïkh), lecteur du Qorân, I, p. 104, 320, 321.
Çalah-ed-dîn Zerkoûb (Chéïkh), I, p. II, 54, 64, 87, 105, 217, 281, 303, 336, 337, 365 ; II, p. 14, 15, 16, 181, 193 et suiv., 223, 228, 247, 260, 263, 268, 269, 273, 298, 354, 429. — Date de sa mort, II, p. 217.
Çalah-ed-dîn Adib, II, p. 316, 366, 404.
Çalah-ed-dîn Amîr Zâhid, fils de Sulṭân Wéled, II, p. 430.
Çalah-ed-dîn, fils de Béhâ-ed-dîn Baḥrî, II, p. 78.
Çalah-ed-dîn Malaṭî, I, p. 182, 209 ; II, p. 13, 77, 305.
Çalihiyyé, faubourg de Damas, II, p. 184.
Canopus, étoile, II, p. 417.
Çarçar, vent destructeur, I, p. 195.
Césarée de Cappadoce, ville d'Asie-Mineure, I, p. 48, 49, 50, 54, 55, 66, 68, 315, 370 ; II, p. 10, 11, 195, 268, 319, 377. — (Collège du Perwânè à), II, p. 283.
Chabdiz, cheval noir de Khosrau Parwîz, II, p. 298.
Chach (Etoffes de), I, p. 230 ; II, p. 265, 280, 321, 369.
Chafi'î (L'imam), I, p. 321.
Chah (Amîr), fils de Chéref-Khâtoûn, II, p. 431.
Chah-Mélek (Tchélébi), fils de 'Abid, II, p. 430.
Chah-Zadè (Amir 'Alim), fils aîné d'Amîr 'Arif, II, p. 430.
Chah-Zadè (Béhâ-ed-dîn), II, p. 427.
Chanaan, II, p. 48.
Chaqiq ben Ibrahîm el-Balkhî, I, p. 201.
Chayyad ('Abd-er-Rahman), I, p. 113.
Chéïkh-'Alî, II, p. 389.
Chéïkh Pacha, II, p. 422, 423, 424.
Chéïkh-el-Islam (Le) de Biyâbânek, I, p. 47, 48.
Chéïkh-el-Islam Çadr-el-Millè wèd-dîn, I, p. 169.
Chéïkh-el-Islam (Le fils du) de Tébriz, II, p. 313.
Chéïkh-Zadè de Toqat, II, p. 415.
Chéker-awîz, manière de porter le turban, I, p. 72.
Chems-el-a'immé de Sarakhs, beau-père de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 60, 267, 268 ; II, p. 432.
Chems-ed-dîn, frère du Tchélébî Bedr-ed-dîn, I, p. 186, 187.
Chems-ed-dîn, le droguiste, I, p. 169 ; II, p. 81.
Chems-ed-dîn (Tchélébî), fils du *muderris* (professeur), I, p. 123, 142, 143, 198, 199, 200, 211, 295, 318, 323, 324, 341 ; II, p. 37, 50, 65, 76, 80, 131, 299.
Chems-ed-dîn le volant, surnom de Chems ed-dîn Tébrizî, I, p. 69.
Chems-ed-dîn Aḥmed Aflâkî, I, p. I.
Chems-ed-dîn Amîr 'Abid, fils de Sulṭân Wéled, I, p. II ; II, p. 413 et suiv., 430.
Chems-ed-dîn Amîr Moḥammed, fils de Rachîd-ed-dîn, II, p. 417.
Chems-ed-dîn Ber-Ostâd, II, p. 330.
Chems-ed-dîn Hindî, roi de Chirâz, I, p. 238, 239.
Chems-ed-dîn Içfahâni, ministre des Seldjouqides de Roûm, I, p. 49 et suiv., 55, 57, 58 ; II, p. 195, 196, 197.
Chems-ed-dîn Khânî, I, p. 5.
Chems-ed-dîn Khoi, cadi de Damas, II, p. 156.
Chems-ed-dîn Malaṭî, I, p. 81, 84, 97, 110, 120, 136, 329, 361 ; II, p. 104.
Chems-ed-dîn Mârdînî, I, p. 116, 136, 163, 164, 183, 191, 192, 193, 243, 255, 270, 302, 332 : II, p. 74, 75.

Chems-ed-dîn Tébrizî, I, p. II, 32, 38, 66, 69, 71, 72, 73, 81, 82, 95, 97, 177, 178, 195, 253, 261, 273, 274, 277 et suiv., 369 ; II, p. 23, 49, 94, 115 et suiv., 193, 198, 199, 210, 225, 247, 259, 260, 263, 273, 277, 298, 354, 368, 429. — Date de sa seconde arrivée à Qonya, I, p. 68. — Date de sa mort, I, p. 72 ; II, p. 177. — Sa biographie, I, p. 68 et suiv. ; II, p. 112 et suiv.
Chems-el-haqq, surnom de Chems-ed din Tébrizî, II, p. 138.
Chéng (Béhâ-ed-din) l'astrologue, II, p. 310.
Chérab-Salar (La fille du), II, p. 348.
Chéref 'Aqîlî, I, p. 4.
Chéref Léhâwarî, I, p. 279.
Chéref-ed-dîn (Séyyid), I, p. 93, 94, 99, 172, 173, 183, 197 ; II, p. 9.
Chéref-ed-dîn, trésorier du Sultan, I, p. 185.
Chéref-ed-dîn de Césarée, I, p. 140, 181.
Chéref-ed-dîn Hériwè, I, p. 93, 370.
Chéref-ed-dîn Hindî, négociant, I, p. 74.
Chéref-ed-dîn, fils de Khatîr, II, p. 60.
Chéref-ed-dîn Lâlâ de Samarqand, père de Gauher-Khâtoûn, II, p. 429.
Chéref-ed-dîn de Mossoul (Chéïkh), I, p. 229.
Chéref-ed-dîn Nékidî, I, p. 351.
Chéref-ed-dîn 'Othman le récitant, I, p. 158 ; II, p. 11, 13.
Chéref-ed-dîn Qaïçarî, I, p. 140, 181.
Chéref-ed-dîn Samarqandî, I, p. 159 ; II, p. 173.
Chéref-Khatoun, fille de Sulṭân Wéled, II, p. 297, 353, 430, 431.
Chiblî, I, p. 281 ; II, p. 152, 432.
Chihab Nekidî (Le cadi), II, p. 415.
Chihab-ed-dîn le récitant, I, p. 91, 203.
Chihab-ed-dîn (Khâdjè), gendre de Djélâl-ed-din Roûmî, I, p. 161, 359.
Chihab-ed-dîn Maqboûlî de Qir-Chéhir, répétiteur à Tébriz, II, p. 379.
Chihab-ed-dîn Sohrawerdî, surnommé Maqtoûl, I, p. 11, 12, 35 ; II, p. 167.
Chi'ites, II, p. 322.
Chio, conquise par Oumour-pacha, II, p. 393.
Chiraz, ville de Perse, I, p. 238, 331. — (Carpettes de), II, p. 214.
Chirin, amante de Khosrau Parwiz, I, p. 259 ; II, p. 298.
Chodja' ed-dîn, I, p. 98, 263.
Chodja' ed-dîn Elyâs-beg, commandant de la forteresse de Tawâs, II, p. 331.
Chodja' ed-dîn Ḥannâqî, II, p. 352.
Chodja' ed-dîn Inandj-beg, gouverneur de Lâdiq, II, p. 327.
Chodja' ed-dîn Orkhân, fils de Mas'oûd-beg, II, p. 317.
Chosroès (Il Parwiz), I, p. 259. — (Les), II, p. 298.
Chouster, II, p. 88.
Çiddîq, surnom d'Abou-Bekr, II, p. 306.
Çiddîq (Akhî), père d'Akhî Moçṭafâ, II, p. 306.
Çirat (Pont), I, p. 29.
Compagnons de la Caverne, II, p. 365, 386. — Leur chien, I, p. 120 et n. 2. — Voir *Qitmir*.
Constantinople, I, p. 105, 106, 184, 261 ; II, p. 69, 196.
Cotonniers (Collège des), à Qonya, I, p. 69.
Couvent de Platon, I, p. 261 ; II, p. 67.

Damas, ville de Syrie, I, p. 16, 65, 66, 69, 79, 94, 176, 266, 289, 335, 344, 362 ; II, p. 37, 118, 136, 137, 141, 145, 165, 167, 169, 173, 174, 183, 184, 185, 187, 188, 201, 202, 240, 263, 291.
Danichmend (Province des), II, 312. — Dânichmendides, dynastie d'Asie-Mineure, I, p. 136, 255.
Dâoud Ṭâ'î, II, p. 432.
Dar-edh-Dhakirîn (Collège de), I, p. 196.

Daulet-Khatoun, fille de l'émir Qaïçar de Tébrîz, épouse de ʿÂrif, II, p. 430.
David, I, p. 109, 193, 221, 377; II, p. 54, 400.
Dayè (Nedjm-ed-dîn), commentateur du Qorân, II, p. 379.
Debbagh (Ḥosâm-ed-dîn), I, p. 334, 335.
Despina, surnom de Méléké-Khâtoûn, fille de ʿÂrif, II, p. 430.
Dhou'l-Faqar, I, p. 335; II, p. 424.
Dho'un-Noun Miçrî, I, p. 201.
Diable (Le), II, p. 103, 127, 241. — Voir *Satan*.
Div-dest (Fakhr-ed-dîn), I, p. 371; II, p. 33, 47, 76.
Dîwanè (Akhî Moḥammed), II, p. 166.
Diya-ed-dîn (Caravansérail du ministre), I, p. 185. — Voir *Ziyâ-ed-dîn*.
Diya-ed-dîn Nékîdî, I, p. 351.
Diz-dar, surnom de l'émir Bedr-ed-dîn Gauher-Tâch, I, p. 34, 268.
Djaʿfar Çadiq (l'imam), I, p. 182.
Djaghataï, fils de Toulouïkhan, I, p. 15.
Djaïhoun (l'Oxus), I, p. 296.
Djanik, province d'Asie-Mineure, I, p. 261.
Djéhan-Mélek, fille de Wâdjid, II, p. 431.
Djélal Koûtchek, lieutenant des fils de Qaramân, II, p. 359.
Djélal-ed-dîn (Tchélébî), I, p. 283; II, p. 64, 127, 299.
Djélal-ed-dîn Férîdoûn (Amîr ʿÂrif), fils de Sulṭân Wéled, I, p. I, II, 180, 286, 287, 303, 306; II, p. 263, 287, 295 et suiv., 429, 430. — Voir *ʿArif*.
Djélal-ed-dîn Ḥoséïn Khaṭîbî, I, p. 2, 3, 4.
Djélal-ed-dîn Kangrî, II, p. 375.
Djélal-ed-dîn Khârezm-châh (Mangobirti), dernier roi du Khârezm, I, 1, 16, 38 et suiv.
Djélal-ed-dîn Mahmoûd Mostaufî, II, p. 79 et n. 2.
Djélal-ed-dîn Moḥammed Roûmî, I, p. I, II, 10, 17, 27, 30, 33, 38, 41, 45, 59 et suiv., 77, 79, 183, 188, 212, 267, 349; II, p. 27, 30, 180, 184, 298, 314, 380, 419, 429, 432. — Date de sa mort, II, p. 99.
Djélal-ed-dîn Qaççâb, le boucher, I, p. 75, 291, 292.
Djélal-ed-dîn Qaraṭâï (L'émir), I, p. 94, 199, 208, 209. — Son collège, I, p. 192; II, p. 38, 203, 204.
Djélal-ed-dîn, surnommé Ibn-Isfehsalâr, Isfehsalârî, I, p. 315, 337, 357; II, p. 367, 368.
Djémal-ed-dîn, fils du Sipehsâlâr, voir l'article précédent.
Djémal-ed-dîn Ḥaçîrî, I, p. 5, 26.
Djémal-ed-dîn Ishaq Mérendî, II, 315, 316.
Djémal-ed-dîn Qamarî, I, p. 349; II, p. 219, 261.
Djemchîd, roi mythique de Perse, II, p. 347.
Djend, ville de l'Asie Centrale, II, p. 3.
Djinns, habitant un quartier de Qonya, I, p. 75.
Djondî (Chéïkh Medjd ed-dîn), I, p. 330.
Djonéïd, célèbre mystique, I, p. 10, 183, 201, 304; II, p. 152, 210, 250, 294, 432.

Éden, II, p. 200.
Edhem (Ibrahîm ben) de Balkh, I, p. 180, 201, 227.
Efendi-poulo, sobriquet de Méléké-Khâtoûn, II, p. 429.
Egridour (Egerdir), ville de l'Asie-Mineure, II, p. 381.
Égypte, I, p. 101, 173, 374; II, p. 63, 137, 265, 302, 310, 366.
Elyas-beg (Chodjâʿ ed-dîn), commandant de la forteresse de Ṭawâs, II, p. 331.
Elyas-pacha (Borhân-ed-dîn), petit-fils de Sulṭân Wéled, II, p. 383, 384, 431.
Emîn-ed-dîn le théologien, II, p. 278.

Emîn-ed-dîn Mikâ'îl, II, p. 259, 260.
Emîr Ahmed (Akhî) de Baïbourt, I, p. 305 et suiv.
Emîr-i 'Alam, dignitaire de la cour du Sultan 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II, I, p. 228, 282.
Emîr Mousa, gouverneur de Larenda pour le sultan 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, I, p. 19 et suiv.
Eretna-beg (Emîr), II, p. 415, 416.
Erzen-er-Roum (Erzeroum), II, p. 310.
Erzeroum, ville d'Asie-Mineure, I, p. 38, 39; II, p. 182, 318, 320, 323, 346, 347, 366.
Erzindjan, ville d'Asie-Mineure, I, p. 17 et suiv., 285, 287.
Esdras, I, p. 91.
Euldjaïtou, Khan mongol de Perse, II, p. 322, 324.
Euphrate, II, p. 92.
Europe, II, p. 185.
Euzbeg-khan, roi du Qiptchaq, II, p. 378.
Évangile, II, p. 68, 96.
Ève, II, p. 207.

Façih-ed-dîn, professeur de Qonya, I, p. 366; II, p. 48.
Fakhr-ed-dîn (Çâḥib), gouverneur du littoral, I, p. 103.
Fakhr-ed-dîn Adib, I, p. 251.
Fakhr-ed-dîn d'Ab-i Garm, II, p. 349, 350.
Fakhr-ed-dîn 'Ali ben el-Ḥoséïn surnommé Çâḥib-'Aṭâ, ministre d''Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II, I, p. 100; II, p. 32, 66, 343.
Fakhr-ed-dîn Behrâm-Châh, prince mengoudjékide d'Erzindjân, I, p. 18, 19.
Fakhr-ed-dîn Div-dest, I, p. 371; II, p. 33, 47, 76, 106, 107, 283, 286.
Fakhr-ed-dîn 'Irâqî, I, p. 183, 312, 313; II, p. 98.
Fakhr-ed-dîn Lâlâ, II, p. 363, 364.
Fakhr-ed-dîn Râzî, I, p. 5, 6; II, p. 169.
Fakhr-ed-dîn de Siwâs, I, p. 166, 216, 217, 274.
Fakhr-en-Nisa, I, p. 256, 257, 338; II, p. 104. — (Quartier de) à Qonya, II, p. 309.
Faqîh Aḥmed (Khâdjé), I, p. 324, 328, 329; II, p. 131, 407.
Farqadan (Etoiles), II, p. 271, 406.
Fatima-Khatoun, fille du Cheïkh Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb, épouse de Sulṭân Wéled et mère du Tchélébi Amîr 'Ârif, I, p. 54, 303, 317, 364; II, p. 188, 206, 207, 214, 217, 288, 295, 296, 297, 300, 429.
Fatima-Khatoun, fille de Béhâ-ed-dîn Wéled, sœur de Djélâl-ed-dîn Roûmî, II, p. 429.
Férédjé, vêtement de dessus, I, p. 72.
Férid-ed-dîn 'Aṭṭâr, poète persan, I, p. 201, 353, 361; II, p. 89, 225.
Féridoun, roi mythique de la Perse, II, p. 286.
Féridoun (Çalâḥ-ed-dîn) surnommé Zer-Koûb, I, p. 11. — Voir *Çalâḥ-ed-dîn*.
Féridoun (Djélâl-ed-dîn), surnommé Amîr 'Ârif, I, p. 180, 286, 287; II, p. 298. — Voir *'Ârif*.
Filiras (Village de) dans la région de Qonya, II, p. 125.
Filoubad (Campagne de), près de Qonya, I, p. 30, 132. — (Kiosque de), II, p. 196.
Fils (Les) du Pêcheur, II, p. 30.
Francs, I, p. 102 — (Pays des), I, p. 101, 261. — (Pays des) occidentaux, I, p. 78.
Frères de la pureté, II, p. 102, 103

Gabriel (L'archange), I, p. 59, 88, 116, 193, 210, 221, 229; II, p. 19, 25, 35, 52, 103, 127, 143, 165, 178, 383.
Gaïkhatou, Khan mongol de Perse, I, p. 167, 168; II, p. 112, 113, 114, 314, 346.
Gauher-Khatoun, épouse de Djélâl-ed-dîn Roûmî, II, p. 429.

Gauher-Tach (Émîr Bedr-ed-dîn) surnommé Dizdâr, I, p. 34, 268.
Géorgie (Carpettes de), II, p. 214.
Géramana, nourrice de Sulṭân Wéled, II, p. 291.
Ghachiyé, couverture de cheval, I, p. 72.
Ghazalî (Aḥmed), frère du théologien, I, p. 200; II, p. 432.
Ghazalî (Moḥammed), célèbre théologien, I, p. 200.
Ghazan, Khan mongol de Perse, II, p. 289, 310, 343. — Date de sa mort, II, p. 322. — (Coupole de) à Tébrîz, II, p. 379.
Ghiyath-ed-dîn Kaï-Khosrau, fils d'"Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, I, p. 50.
Giraga, épouse de Sulṭân Wéled, II, p. 297, 310, 322, 334, 335, 336, 348, 354.
Gourdji (L'émir), I, p. 289.
Grecs, I, p. 303; II, p. 208. — (Territoire des), I, p. 190.
Gurdji-Khatoun (La Sultane), I, p. 75, 110, 235, 294, 333, 334, 339, 362; II, p. 14, 45, 208, 213, 237, 267, 366.

Ḥabîb 'Adjémî, II, p. 432.
Ḥabîb Faqîh d'Aq-Chéhir, I, p. 329.
Hachich (Interdiction du), II, p. 130.
Ḥaçînî (Djémâl-ed-dîn), I, p. 5.
Ḥadjdjadj Nessâdj (Chéïkh), compagnon de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 18, 26, 32.
Ḥadji Bektach Khorasânî, I, p. 296, 297; II, p. 20.
Ḥadji Kachî, I, p. 249.
Ḥadjî Kérîm, compagnon d'Akhî Moçṭafâ, II, p. 306.
Ḥadji Mobarek Haïdarî, I, p. 196, 369; II, p. 252, 253.
Ḥadji Moḥammed, fils de Ḥâdji Mobârek Ḥaïdarî, I, p. 369.
Ḥaïdar, le lion de Dieu, surnom d'"Alî, I, p. 317.
Ḥaïdar (Qoṭb-ed-dîn), I, p, 196, 369.
Ḥaïdarî (Ḥâdji Mobârek), I, p. 196, 369; II, p. 252, 253.
Ḥaïran Amîrdji, II, p. 324, 325.
Ḥakîm Séna'î, poète persan, I, p. 325, 341; II, p. 57, 225.
Ḥalawiyya (Collège) à Alep, I, p. 62, 377.
Ḥalladj (Ḥoséïn ben Mançoûr el-), I, p. 111, n. 1, 254, 368; II, p. 89, 159, 167, 210.
Ḥalqa-bé-gouch (Porte de), à Qonya, I, p. 231; II, p. 127.
Ḥamîd-ed-dîn (Chéïkh) de Damas, II, p. 202.
Ḥamza, oncle du prophète, devenu personnage légendaire, II, p. 55, 392.
Ḥamza, flûtiste, I, p. 211.
Ḥannaqî (Chodjâ 'ed-dîn), II, p. 352.
Ḥarîrî (Chéïkh 'Alî), II, p. 136, 170.
Haroun-er-Rachîd, Khalife abbasside, I, p. 272.
Ḥasan, petit-fils du prophète, II, p. 302.
Ḥasan (Amîr) le médecin, II, p. 415.
Ḥasan Baçrî, II, p. 432.
Ḥasan Méïmendî, ministre du sultan Maḥmoûd le Ghaznéwide, I, p. 226.
Ḥasan Témur-tach (Chéïkh), II, p. 424.
Ḥatim le Tayyite, II, p. 413.
Hébron (el-Khalîl), II, p. 371.
Hédiyyé-Khatoun, fille de Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb, II, p. 206, 213, 214.
Ḥedjaz, province d'Arabie, I, p. 171, 235.
Hériwé (Chéref-ed-dîn), I, p. 93, 370.
Hindibarî, sorte d'étoffe, I, p. 72.
Homam (Jardin de), II, p. 254. — Voir *Houmâm-ed-dîn*.
Homam-ed-dîn Tébrîzi, II, p. 313.
Ḥosam, II, p. 377.
Ḥosam-ed-dîn (Tchélébi) ben Akhî Turk, I, p. II, 10, 47, 80, 81, 90, 93, 99, 104, 109, 114, 115, 116, 119, 125, 126, 170, 171, 175, 194, 203, 205, 209, 210, 230, 244, 266, 281, 285, 304, 315, 316, 323, 338, 344, 357, 359, 372, 374; II, p. 19, 33, 72, 73, 83, 88, 90, 92, 95, 97, 98, 101, 102, 105, 125, 126,

127, 172, 187, 199, 205, 213, 223 et suiv., 262, 263, 264, 268, 274, 279, 298, 301, 303, 339, 354, 364, 370.
Ḥosam-ed-dîn Amîr Wâdjid, fils de Sulṭân Wéled, II, p. 430. — Date de sa mort, II, p. 427.
Ḥosam-ed-dîn Bégi, II, p. 336.
Ḥosam-ed-dîn Debbâgh, le corroyeur, I, p. 334, 335, II, p. 56.
Ḥosam-ed-dîn Ibn Ayîné dâr de Siwâs, I, p. 109.
Ḥosam-ed-dîn Iskender, II, p. 261.
Ḥoséïn, petit-fils du prophète, I, p. 267 ; II, p. 302.
Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj, I, p. 111, n. 1, 254, 368 ; II, p. 89, 159, 167, 210.
Houd (Le prophète), II, p. 342. — (Cercle de), I, p. 195, 378.
Houlagou-Khan, petit-fils de Tchinggiz-Khan, I, p. 79, 153, 230.
Houmam-ed-dîn le Sipehsâlâr (Jardin de), I, p. 48. — Voir *Homâm*.

Iblîs, le diable, I, p. 217 ; II, p. 127, 178.
Ibn-'Arabî (Moḥammed), II, p. 169.
Ibn-Bawwab, II, p. 213.
Ibn-Isfehsalar (Djélâl-ed-dîn), I, p. 315, 337.
Ibn-Mas'oud, traditionniste, I, p. 350 ; II, p. 37.
Ibn-Moqla, II, p. 213.
Ibn-en-Naqib, surnom de Tâdj-ed-dîn le professeur, II, p. 329.
Ibn-Qazi-i Çiddiq, I, p. 5.
Ibrahîm ben Edhem de Balkh, I, p. 180, n. 1, 372.
Ibrahîm (Qoṭb-ed-dîn), II, p. 129, 130.
Içfahanî (Çâḥib), I, p. 66. — Son caravansérail, II, p. 70. — Voir *Chems-ed-dîn*.
'Içmêti-Khatoun, épouse du prince Fakhr-ed-dîn Behrâm-Châh d'Erzindjân, I, p. 18, 19.
Idrîs, I, p. 109; II, p. 127.
Ikhtiyar-ed-dîn 'Omarî (L'imam), jurisconsulte, I, p. 108, 163, 187, 188, 343; II, p. 83, 92, 95, 261.
Ilahî-namè de Ḥakîm Sénâ'î, I, p. 203.
Iltirmich-Khatoun, épouse de Ghazan, II, p. 312, 313.
'Imad-ed-dîn (Le cadi), fils du cadi Sirâdj-ed-dîn, II, 246.
'Imad-ed-dîn, cadi d'Amasia, II, p. 377, 378, 379.
'Imad-ed-dîn, fils de Qordî, II, p. 336.
Inandj-beg (Chodjâ'ed-dîn), gouverneur de Lâdiq, II, p. 327, 384.
Inde, I, p. 74; II, p. 178. — (Étoffes de l'), I, p. 230.
'Iraq-'adjémi, II, p. 129, 156, 310, 341.
Irèm (Jardin d'), I, p. 74.
Irendjin (Le *noyan*), II, p. 271.
Isfehsalarî (Djélâl-ed-dîn), I, p. 315, 357. — Voir *Ibn-Isfehsalâr* et *Djélâl-ed-dîn*.
Ishaq (Chéïkh), inspecteur de Ḥâdji-Bektâch, I, p. 296, 297.
Ishaq Ḥâfizh, lecteur du Qorân, I, p. 272.
Ishaq (Djémâl-ed-dîn) Mérendî, II, p. 315, 316.
Iskender (Ḥosâm-ed-dîn), II, p. 261.
Ismael, II, p. 430.
Ismaéliens, II, p. 176.
Israélites, I, p. 275 ; II, p. 28.
'Izz-ed-dîn (Chéïkh), I, p. 133.
'Izz-ed-dîn (Le qâḍi) d'Amasia, I, p. 83.
'Izz-ed-dîn (Le qâḍi) de Qonya, I, p. 82, 83, 84.
'Izz-ed-dîn (Le qâḍi) de Siwâs, I, p. 83, 331.
'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II, sultan seldjouqide de Roûm, I, p. 64, 136, 227, 349; II, p. 195.
'Izz-ed-dîn Kaï-Khosrau [lire Ghiyâth-ed-dîn], sultan seldjouqide de Roûm, I, p. 82.
'Izz-ed-dîn Koûsè (Chéïkh), I, p. 275.

Jacob, I, p. 87.
Jérusalem, I, p. 186; II, p. 371.

Jésus, I, p. 38, 109, 241, 245, 247, 338, 377, 378; II, p. 2, 96, 153, 172, 202, 207, 233, 268, 383. — Son portrait, II, p. 69.
Josaphat (Vallée de), I, p. 339.
Joseph, I, p. 17, 87; II, p. 82, 117, 121, 202, 207, 224, 302, 381.
Jonas, II, p. 411.
Jouvence (Fontaine de), II, p. 182.
Juifs, I, p. 149, 279.

Kab, pays d'origine de Kémâl-ed-dîn Kâbî, I, p. 139.
Ka'ba (La), I, p. 16, 86, 123, 129, 140, 177, 235, 249, 257, 362; II, p. 25, 31, 164, 359.
Kabî (Maulâ el-), I, p. 255. — Voir *Kémâl-ed-dîn*.
Kachî (Ḥâdjî), I, p. 249.
Kaï-Kaous II ('Izz-ed-dîn), sultan seldjouqide de Roûm, I, p. 64, 136, 227, 349; II, p. 195.
Kaï-Qobad, roi mythique de Perse, II, p. 347. — Voir *'Alâ-ed-dîn*.
Kalo-Yani, peintre grec, II, p. 69.
Kamil de Tébrîz, surnom de Chems-ed-dîn Tébrîzî, II, p. 131, 132.
Kamilè, village des environs de Qonya, II, p. 195.
Kauther (Source du), I, p. 302. — Nom d'un chapitre du Qorân, I, p. 61.
Kawala (Forteresse de), I, p. 35; II, p. 356, 416.
Kehwarè-gèr Khâdjègî, compagnon de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 18, 38.
Kéïkhatou-Khan, empereur mongol, I, p. 167, 168. — Voir *Gaïkhatou*.
Kémal le récitant, compositeur de musique, I, p. 357, 358.
Kémal Khorsâf, I, p. 281, 282.
Kémal-ed-dîn (L'émir), I, p. 117, 133.
Kémal-ed-dîn, II, p. 381.
Kémal-ed-dîn ben el-'Adîm, historien d'Alep, p. 62, 64, 288.
Kémal-ed-dîn Kâbî, I, p. 136, 137, 138.
Kémal-ed-dîn Mo'arrif (le nomenclateur), I, p. 84, 117, 133, 359, 360.
Kémal-ed-dîn Tèbrîzî, surnommé Khâdim, majordome de l'assemblée, I, p. 335, 335; II, p. 98.
Kérîm (Ḥâdjî), compagnon d'Akhî Moçtafâ, II, p. 306.
Kérîm-ed-dîn, fils de Bek-timour, I, p. 136.
Kérim-ed-dîn (Chéïkh) de la citadelle, II, p. 356, 357.
Kérîmè-Khatoun, fille du Chéïkh Moḥammed Khâdem, le serviteur, II, p. 353, 370.
Ketboga-Bahadour, ambassadeur de Houlagou auprès du Khalife de Baghdad, I, p. 154.
Kettanî (Chéïkh Abou-Bekr), I, p. 177.
Khadim, surnom du chéïkh Kémâl-ed-dîn Tébrîzî, I, p. 335.
Khadjè Chihâb-ed-dîn, I, p. 359.
Khadjè Faqîh Aḥmed, I, p. 324, 328, 329; II, p. 131.
Khadjè Monîr (Couvent de) à Toqat, II, p. 394.
Khadjè 'Omar (Bain de), II, p. 384.
Khadjè Yâqoût, gouverneur d'Erzeroum, II, p. 323, 324.
el-Khalil (Hébron), II, p. 371. — Mosquée de Khalîl er-Raḥman, I, p. 63.
Khaqan, titre de l'empereur mongol, II, p. 272.
Khaqanî, poète persan, II, p. 202.
Kharbendè, nom d'Euldjaïtou avant son avènement, II, p. 322, 323, 324.
Kharezm (Arc du), II, p. 43. — (Armée du), I, p. 39.
Kharezm-Chah ('Alâ-ed-dîn Moḥammed), I, p. 6, 7, 8, 15, 61; II, p. 114, 418, 421.
Kharezm-Chah (Djélâl-ed-dîn Mangobirti), I, p. 16, 38 et suiv.
Kharpout, ville d'Asie-Mineure, I, p. 17.
Khatîbî (Aḥmed), I, p. 61; II, p. 432.
Khatîbî (Djélâl-ed-dîn Ḥoséïn), I, p. 2, 3, 4.
Khawend-Zadè, fille du Perwânè Mo'în-ed-dîn, II, p. 348.

Khéïbar, II, p. 59.
Khîchawendi ('Alâ-ed-dîn de Qir-Chéhir), II, p. 364.
Khidr, Khizr, personnage mythique, I, p. 109, 168, 169, 176, 177, 178, 237, 272, 273; II, p. 39, 160, 170, 178, 188.
Khizr-pacha, petit-fils de Sulṭân Wéled, II, p. 431.
Khoch-Liqa, dame de Toqat, II, p. 334, 375, 376.
Khodawendgar, maître, I, p. 59.
Khodjend, ville de l'Asie-Centrale, I, p. 108; II, p. 3.
Khorasan, province de Perse, I, p. 2, 3, 5, 9, 10, 11, 45, 47, 93, 118, 190; II, p. 131, 280, 418.
Khoros (Tâdj-ed-dîn), le professeur, II, p. 38.
Khorqanî Chéïkh Abou'l-Ḥasan), I, p. 226; II, p. 174.
Khorsaf (Kémâl), I, p. 281, 282.
Khadjegi Kehwârégér, compagnon de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 18, 38.
Khosrau Parwîz, II, p. 298.
Kich (Ile de), II, p. 29.
Kimiya-Khatoun, épouse de Chems-ed-dîn Tébrizî, II, p. 134, 137.
Kira-Ana-Khatoun, I, p. 158.
Kira-Khatoun,, épouse de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 73, 74, 75, 98, 156, 171, 225, 235, 310, 354; II, p. 89, 101, 110, 111, 121, 173, 204, 205, 236, 251, 255, 257, 264, 429.
Kiraga-Khatoun, épouse de Sulṭân Wéled (la même que Fâṭima-Khâtoûn), I, p. 317; II, p. 219.
Kiraï (La grande), mère de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 328; II, p. 173, 267, 363.
Kirman, province de Perse, II, p. 151, 347.
Kisaï, sa méthode pour la lecture du Qorân, I, p. 104.
Kitou-Bogha, général mongol, I, p. 79.
Korr fleuve de Transcaucasie, II, p. 341.
Koûfa, ville près de l'Euphrate, I, p. 16.
Koumadj-Khatoun de Toqat, épouse du sultan Rokn-ed-dîn, I, p. 137, 170; II, p. 208, 348.
Kull Kémal, surnom de Kémâl-ed-dîn le nomenclateur, I, p. 359.
Kurd Qonéwi (Le qâḍî), I, p. 373, 374.
Kutahia, ville d'Asie-Mineure, II, p. 359, 391, 396.

Ladiq, ville d'Asie-Mineure, II, p. 327, 331, 352, 381, 384, 387, 389, 396, 425.
Lala (Chéref-ed-dîn) de Samarqand, père de Gauher-Khâtoûn, II, p. 429.
Lala (Collège et couvent du), à Qonya, I, p. 186; II, p. 241.
Lala (Fakhr-ed-dîn), II, p. 363, 364.
Larenda (Qaramân), ville d'Asie-Mineure, I, p. 19, 46, 268; II, p. 359, 374, 402, 404.
Latifé-Khatoun, mère de Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb, II, p. 205, 206.
Latifé-Khatoun, mère de Girâgâ, II, p. 297.
Léhawarî (Chéref), I, p. 279.
Léïla, amante de Medjnoûn, I, p. 296.
Loqman, I, p. 109.
Loth, I, p. 59.

Mahmoud (Sultan) le Ghaznéwide, I, p. 226.
Mahmoud (Chéïkh), surnommé Çâḥib-Qirân, I, p. 27, 82, 197, 236, 291, 326; II, p. 32, 70, 140.
Mahmoud (Chéïkh), le serviteur, I, p. 161, 172; II, p. 10.
Mahmoud 'Arabî (Chéïkh), I, p. 225.
Mahmoud Khéïrânî, saint d'Aq-Chéhir, II, p. 108 et n. 1.
Mahmoud (Djélâl-ed-dîn) Mostaufî, II, p. 79 et n. 2.
Mahmoud Nadjdjâr (Chéïkh), le charpentier, I, p. 116, 247, 248, 312, 343, 345; II, p. 109, 353.
Mahmoudé-Khatoun, I, p. 353.
Mahomet, le prophète, II, p. 4, 15,

36, 52, 80, 83, 89, 96, 102, 121, 153, 158, 159, 161, 164, 170, 226, 322, 323.
Malatiya, ville de Syrie, I, p. 16, 18, 266.
Mançour (Ḥoséïn ben) el-Ḥallâdj, I, p. 111, 117, 201, 254, 308 ; II, p 89, 167, 210.
Manès, fondateur de religion et peintre célèbre, I, p. 333.
Mango-birti. Voir *Djélâl-ed-dîn Khârezm-Châh.*
Maqboulî (Chihâb-ed-dîn) de Qîr-Chéhir, répétiteur à Tébriz, II, p. 379.
Maqtoul, surnom de Chihâb-ed-dîn Sohrawerdî, II, p. 167, n. 1.
Marché aux chevaux (Porte du), à Qonya, I, p. 244.
Marie, mère de Jésus, I, p. 59, 204, 303, 304, note ; II, p. 121, 357, 358. — Son portrait, II, p. 69.
Marie la Copte, II, p. 430.
Ma'rouf Karkhî, II. p. 432.
Mars, planète, II, p. 426. — (Safran de), rouille de fer; II, p. 349.
Mas'oud-beg, fils de Mentéché, II, p. 316, 317.
Matouridî (Chéïkh), I, p. 311.
Maula el-Kabî (Chéïkh), I, p. 255.
Maulawî (Derviches), I, p. 1, 162, 204 ; II, p. 25, 327. — Sorte de bottes, I, p. 72.
Mazdéens, I, p. 193.
Mecque (La), I, p. 8 ; II, p. 28, 131, 125.
Médine, I, p. 8, 149 ; II, p. 24, 28, 240.
Medjd-ed-dîn (Atabek), gendre du Perwânè Mo'în-ed-dîn, I, p. 92, 93, 103, 137, 270, 283.
Medjd-ed-dîn Atabéki le Maulawî, II, p. 313, 314.
Medjd-ed-dîn (Chéïkh) d'Aq-Séraï, II, p. 310.
Medjd-ed-dîn Djondî (Chéïkh), I, p. 330.
Medjd-ed-dîn (Khâdjè), négociant, II, p. 10, 11.
Medjd-ed-dîn (Khâdjè) de Mérâgha, I, p. 186, 209, 229, 230, 231, 305 ; II, p. 67.
Medjd-ed-dîn, fils de Tchâghâ, de Qîr-Chéhîr, I, p. 298.
Medjd-ed-dîn, frère du Chéïkh Amîrè-beg d'Ab-i Garm, II, p. 349.
Medjd-ed-dîn Ḥâfizh, frère du prédicateur de Siwâs, II, p. 378.
Medjnoun, poète fou de l'Arabie anté-islamique, I, p. 280, 296 ; II, p. 108.
Mehdî (Le), II, p. 414.
Meïdan, faubourg de Damas, I, p. 66; II, p. 118.
Méïdan de Qonya, II, p. 5.
Méléké-Khatoun, fille de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 161, 318 ; II, p. 88, 111, 132, 255, 429.
Méléké-Khatoun, fille de 'Arif, II, p. 363, 430.
Mélik (El-) el-Achraf, prince éyyoubite de Damas, I, p. 16, 17.
Mentéché (Mas'oûd-beg, fils de), II, p. 316.
Mer verte, II, p. 331.
Méram, village près de Qonya, I, p. 107 ; II, p. 134, — (Mosquée de), I, p. 111, 172, 289, 291, 369 ; II, p. 204, 275.
Mercure, planète, I, p. 71, 83.
Mérend, ville de Perse, II, p. 314, 316.
Merveille de la mer, nom du Seigneur des eaux, II, p. 29.
Merwa, à la Mecque, I, p. 130.
Messie (Le), I, p. 91, 261 ; II, p. 124, 299, 420.
Methnéwî, II, p. 19, 225 et suiv., 242, 244, 248, 249, 255, 337, 338, 339, 371, 372, 396, 420.— Nombre de ses vers, II, p. 126.
Methnéwî de Sulṭân Wéled, II, p. 280.
Mîka 'îl (Amîn-ed-dîn), II, p. 14 259, 260.
Mir'Alam-ed-dîn Qaïçar, fondateur du mausolée de Qonya, I, p. 303. — Voir *'Alam-ed-dîn.*
Mo'ayyad-ed-dîn, I, p. 184.

Mobarek Ḥaïdari Ḥâdji, I, p. 196, 369; II, p. 252, 253.
Mobarek (Sa'd-ed-din), gendre du fils d'Aïdin, II, p. 390.
Mobariz-ed-din Mohammed-beg, fils d'Achraf, II, p. 373, 391, 392.
Moçtafa (Akhi), II, p. 306, 307, 308.
Mohammed, le prophète, I, p. 70, 121, 123, 179, 188, 191, 192, 204, 243, 244, 245, 254, 269, 302; II, p. 31, 102, 103, 115, 118, 130, 132, 169, 248, 383, 418, 431, 432.
Mohammed, nom de Djélâl-ed-din Roûmi, II, p. 27.
Mohammed (Cheïkh), le serviteur, I, p. 95, 112, 151, 343; II, p. 169, 170. — Sa fille Kérimé-Khâtoûn, II, p. 353.
Mohammed (Chéïkh), nom de Ḥâdji Mobârek Ḥaïdari, II, p. 253.
Mohammed ech-Chéïbâni, II, p. 52.
Mohammed ('Alâ-ed-din), frère aîné de Djélâl-ed-din Roûmi, I, p. 10.
Mohammed ('Alâ-ed-din Khârezm-Châh, I, p. 1, 5 et suiv., 15.
Mohammed (Akhi Diwâné, le fou, II, p. 166, 319, 320.
Mohammed Ghazâli, le théologien, I, p. 200.
Mohammed (Akhi) Séyyid-Abâdi, II, p. 61.
Mohammed (Akhi) Séyyid-Wâri, II, p. 238.
Mohammed (Chems-ed-din Amir), fils de Rachîd-ed-din, II, p. 417.
Mohammed Ibn-'Arabi, II, p. 169.
Mohammed (Chéïkh) Selmâsi, II, p. 285, 286.
Mohammed Sokkardji (Emir), I, p. 167.
Mohammed Sokourdji, courtisan de Gaïkhatou, II, p. 314, 315.
Mohammed ben el-Yamâni, II, p. 56.
Mohammed Zedjdjâdj, II, p. 432.
Mohammed (Ḥâdji), fils de Ḥâdji Mobârek Ḥaïdari, I, p. 369.
Mohammed (Tchélébi), fils de 'Abid, II, p. 430.
Mohammed-beg (Mobâriz-ed-din), fils d'Achraf, II, p. 373, 393.
Mohammed-beg (Mobâriz-ed-din), fils d'Aïdin, II, p. 391, 392.
Mohammed-beg, fils du Khâdjé Çadr-ed-din Balifidhoûni, usurpateur à Qonya, II, p. 290, 291.
Mohammed-beg, chef de la tribu des Oûtch, II, p. 10, 11.
Mohammed-beg (Akhi), fils de Qilidji, II, p. 402.
Mohammed-beg (Tchélébi), II, p. 384.
Mohammed-beg, fils de Toronṭâï, commandant militaire de Qonya, II, p. 337.
Mohaqqiq Séyyid Borhân-ed-din, I, p. 64; II, p. 194, 195, 263, 432.
Mohyi'd din, II, p. 381.
Mo'în-ed-din Soléïmân (le Perwâné), I, p. 80, 81, 86, 92, 95, 103, 122, 126, 127, 138, 139, 145, 172, 198, 199, 224, 225, 227, 259, 260, 265, 283, 313, 325, 327, 330, 339, 345, 351, 358; II, p. 20, 60, 74, 81, 249, 250, 283 et suiv., 291.
Moïse, I, p. 109, 168, 189, 219, 222, 261, 377, 378; II, p. 15, 17, 21, 63, 96, 144, 153, 160, 161, 170, 178, 244, 266, 268, 278, 300, 329, 342, 418, 426. — (Bâton de) I, p. 157.
Mo'izz Khorasâni (Tâdj-ed-din), I, p. 81.
Molla Séna'i, I, p. 160. — Voir *Sénâ'i* et *Hakîm Senâ'i*.
Mongols, I, p. 9, 15, 17, 79, 114, 154, 155, 230, 232, 336; II, p. 61, 98, 209, 314, 373.
Moxîn (Khâdjé), son couvent à Toqat, II, p. 394.
Monkar et Nakîr, anges du tombeau, I, p. 133, 151, 162; II, p. 206.
Moqaddamiyya (Collège), à Damas, I, p. 66, 176, 289.
Mostançiriyya (Ecole), à Bagdad, I, p. 12, 17.
Mostaufa, dame musulmane, II, p. 348.

Mostaufî (Djélâl-ed-dîn Maḥmoûd), II, p. 79 et n. 2.
Motahhare-Khatoun, fille de Sulṭân Wéled, II, p. 297, 354, 430.
Mo'tazz (Tâdj-ed-dîn) al-Khorasânî, I, p. 140, 299, 300; II, p. 235.
Moténebbî, poète arabe, II, p. 122, 123.
Mottalibî (L'imam), I, p. 201.
Mou'min, un des noms de Dieu, II, p. 40, 41.
Mouqbil (Fontaine de), I, p. 194.
Mousa (Emîr), I, p. 268.
Mozhaffar-ed-dîn, surnom d'Amîr 'Adil, II, p. 310.
Mozhaffar-ed-dîn (Akhî), II, p. 349.
Mozhaffar-ed-dîn Aḥmed-pacha, fils de Chéref Khâtoûn, II, p. 431.
Mozhaffar-ed-dîn Amîr 'Alim, troisième fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, II, p. 429.
Mozhhir-ed-dîn, fils aîné du chéïkh Séif-ed-dîn Bâkharzî, I, p. 111, 240.

Naçb-Khatoun, nourrice de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 10.
Naçîh-ed-dîn (Chéïkh), lieutenant de la ville de Nigdé, II, p. 386, 387.
Naçîh-ed-dîn Çabbâgh, II, p. 365, 366.
Naçîr Çoûfî (Chéïkh), II, p. 416.
Naçîr-ed-dîn le prédicateur, II, p. 375, 376.
Naçîr-ed-dîn (Chéïkh), I, p. 93, 143.
Naçîr-ed-dîn Qaṭṭânî le Maulawî, II, p. 352.
Naçîr-ed-dîn Qonéwî, I, p. 183.
Naçîr-ed-dîn (Séyyid), supérieur du couvent de Nigdé, II, p. 366.
Naçîr-ed-dîn Ṭoûsî, astronome et ministre de Houlagou, I, p. 153, 155.
Nadjdjar (Chéïkh Maḥmoûd), I, p. 116. — Voir *Maḥmoûd Nadjdjâr*.
Naqqach, surnom du chéïkh Bedr-ed-dîn Yawâch, I, p. 219.
Naqychlu Hammam, bain public à Qonya, I, p. 186.
Naurouz (Jour du), I, p. 292.
Nedjm-ed-dîn Dâyè, commentateur du Qorân, II, p. 379.
Nedjm-ed-dîn (Emîr) Dizdâr, gouverneur de Kawâla, II, p. 356 et suiv.
Nedjm-ed-dîm Lâdiqî, le cadi, II, p. 328, 329.
Nedjm-ed-dîn Qauçara, cadi de Lâdiq, II, p. 381, 382.
Nedjm-ed-dîn Tachtî (Cadi), II, p. 100, 415.
Néfis-ed-dîn de Sîwâs, I, p. 149, 204, 227, 294; II, p. 237, 238.
Nékîr, voir *Monkar*.
Nemrod, II, p. 87, 136, 342.
Nessadj (Abou-Bekr), II, p. 432.
Nichapour, ville du Khorasan, I, p. 350.
Nigdé, ville d'Asie-Mineure, II, p. 366, 386.
Nigisar, ville d'Asie-Mineure, II, p. 375, 376.
Nil (Le), II, p. 21, 342.
Nizham-ed-dîn le calligraphe, II, p. 213, 214.
Nizham-ed-dîn Erzindjâni, II, p. 353,
Nizham-Khatoun, élève de Djélâl-ed-dîn Roûmi, II, p. 104.
Noé, I, p. 216, 301; II, p. 27. 46, 161, 427.
No'man ben Thâbit Abou-Hanîfa, I, p. 291; II, p. 74.
Nouchîrwan le juste, II, p. 48.
Nouçrèt-ed-dîn, le ministre, II, p. 183. — (Couvent de), II, p. 142.
Nouçrèt-Khatoun, mère du Tchélébî 'Abid, II, p. 288, 430.
Nour-ed-dîn, I, p. 367.
Nour-ed-dîn, savant de Samarqand, II, p. 393, 394.
Nour-ed-dîn (Chéïkh), père de Kémâl Khorsâf, I, p. 281, 282.
Nour-ed-dîn (Chéïkh) Bîmâristânî, II, p. 403, 404.
Nour-ed-dîn (L'émir), fils de Djidjâ, I, p. 103; II, p. 20, 21.
Nour-ed-dîn Tîz-bâzâri, I, p. 220.

Noyins, grands dignitaires de l'empire mongol, I, p. 231.

Océan Atlantique, I, p. 303.
Og, fils d'Anaq, II, p. 63.
Ogotaï-khan, fils de Tchinggiz-khan, I, p. 16.
'Omar, le Khalife, I, p. 142, 223, 274, 349 ; II, p. 76, 103, 143, 161, 162, 263, 323.
'Omar (Bains de Khâdjé), II, p. 384.
'Omar Kirihi (Chéïkh), II, p. 100.
'Omari (L'imam Ikhtiyâr-ed-din), II, p. 261.
Omm-Moldam, sobriquet de la fièvre, I, p. 243.
Orkhan (Chodjâ'ed-din), fils de Mas'oûd-beg, II, p. 317.
Orkodi (Emir), II, p. 303.
el-Ormawi (Abou-Bekr Moḥammed), docteur châféïte, II, p. 242.
'Osmandjiq, ville d'Asie-Mineure, II, p. 380.
'Othman, fils d'Affân, le Khalife, I, p. 121, 122 ; II, p. 37.
'Othman, derviche tourneur, I, p. 11.
'Othman (Chéref-ed-din) le récitant, I, p. 158, 159, 173, 174, 203 ; II, p. 11, 12, 13.
Oulou'l-Albab (Sultan), II, p. 125.
Oumour-pacha (Béhâ-ed-din), II, p. 392.
Ousta-Khatoun, professeur des filles des Sultans, II, p. 213, 214.
Outch, Oudj, tribu turque, II, p. 10 et n. 1, 370, 415, 416, 425.
Owéïs Qarani, saint musulman, I, p. 31 ; II, p. 59.
Oxus, I, p. 39 ; II, p. 297.

Pacha (Chéïkh), II, p. 422, 423, 424.
Pacha-Khatoun, épouse de Gaïkhatou, II, p. 346, 347.
Païmatchan, I, p. 166.
Pentateuque, II, p. 96.
Persans, II, p. 190.
Perse, II, p. 310.
Perwané (Le), Mo'în-ed-din Soléïmân, I, p. 80, 81, 86, 92, 93, 95, 99, 100, 103, 112, 113, 117, 119, 120 et suiv., 127, 139, 145, 146, 172, 173, 182, 186, 197, 198, 199, 224, 225 et suiv., 251, 259, 260, 265, 266, 270, 274, 275, 283, 294, 313, 315, 316, 325, 327, 328, 330, 339, 340, 345, 351, 352, 358, 359, 370 ; II, p. 10, 11, 20, 33, 34, 60, 61, 65, 74, 81, 85, 86, 96, 99, 104, 111, 196, 249, 250, 283 et suiv., 418, 419, 422. — (La fille du), II, p. 208, 394.
Pharaon, I, p. 253, 343, 371, II, p. 21, 63, 87, 161, 340.
Platon, I, p. 73, 303, 316. — (Couvent de), I, p. 261 ; II, p. 67, 358.
Porte du Sultan, à Qonya, II, p. 308.
Poulad (Akhî), II, p. 370.
Poulad-beg, fils de Noûr-ed-din Djidjâ, conseiller intime de Ghazan, II, p. 314, 342, 343, 345.
Psaumes, II, p. 96.

Qaççab (Djélâl-ed-din), I, p. 75.
Qadr (Nuit de), II, p. 207.
Qaf (Montagne de), I, p. 176 ; II, p. 149.
Qaïçar (Akhî), II, p. 238.
Qaïçar ('Alam-ed-din), fondateur du mausolée de Qonya, I, p. 303, 305, 361, 362 ; II, p. 267, 283.
Qaïçar (Émir) de Tébriz, II, p. 430.
Qaïçariyya, ville d'Asie-Mineure, I, p. 333 ; II, p. 423. — Voir *Césarée*.
Qalèm-Chah (Tâdj-ed-din), cadi de Qonya, II, p. 423.
Qalender, II, p. 129, 414. — (Couvent des), II, p. 100.
Qalitchè (Bain de), II, p. 423.
Qaloun, célèbre lecteur de Médine, I, p. 320.
Qalqal (Source de), II, p. 124.
Qamar-ed-din (Khâdjè), II, p. 361.
Qamari (Chéïkh Djémâl-ed-din), I, p. 349 ; II, p. 261.
Qani'î (Béhâ-ed-din), prince des poètes, I, p. 160, 202. — (Cimetière de) à Qonya, I, p. 29.

Qara-Ḥiçar-i Daulè, aujourd'hui Afyoun-Qara-Ḥiçâr, ville d'Asie-Mineure, I, p. 268; II, p. 343, 344.
Qara-Ḥiçar Démirlu, II, p. 286.
Qaraman (Dynastie, fils de), II, 359, 370, 373, 414.
Qarataï (Émir Djélâl-ed-dîn), I, p. 94, 199, 208. — Son Collège, à Qonya, I, p. 192, 259; II, p. 38, 145, 203, 204.
Qaroun, II, p. 30, 63, 390.
Qastamouni, ville d'Asie-Mineure, I, p. 365; II, p. 380.
Qattanî (Naçîr-ed-dîn) le Maulawî, II, p. 352.
Qauçara (Nedjm-ed-dîn), cadi de Lâdiq, II, p. 381, 382.
Qazi (Le) de Wakhch, I, p. 5.
Qilidji-Béhadour, gouverneur de Qonya, II, p. 374.
Qir-Chéhir, ville d'Asie-Mineure, I, p. 298, 353; II, p. 20, 364, 379.
Qitmîr, nom d'un chien, II, p. 386, 387. — Nom du chien de Nâçih-ed-dîn Çabbâgh de Nigdé, II, p. 365.
Qoba, près de Médine, II, p. 35. — (Mosquée de), la première en date de l'islamisme, II, p. 3. — (Gens de), I, p. 151.
Qobad, II, p. 190.
Qolzoum (Mer de), I, p. 191; II, p. 136.
Qonéwî (Qâḍî Kurd), I, p. 373, 374.
Qonya, capitale des Seldjouqides de Roûm, I, p. 16, 19, 21, 22, 25, 35, 42, 46, 48, 56, 66, 68, 69, 72, 82, 95, 102, 106, 111, 127, 135, 136, 137, 144, 167, 184, 186, 198, 207, 208, 230, 231, 233, 234, 236, 237, 239, 240, 241, 248, 256, 268, 279, 288, 289, 290, 298, 303, 306, 325, 328, 331, 338, 361, 362, 365, 370, 373, 374; II, p. 10, 14, 24, 28, 30, 61, 62, 64, 69, 74, 76, 86, 107, 108, 112, 113, 114, 118, 120, 127, 131, 165, 173, 179, 185, 186, 187, 195, 196, 202, 203, 209, 214, 233, 242, 243, 263, 270, 271, 275, 290, 306, 308, 314, 319 et suiv., 325, 346, 348, 349, 353, 359, 369, 373, 374, 380, 403, 405, 407, 410, 414 et suiv., 422, 424, 429. — (Mosquée cathédrale de), son constructeur, I, p. 83.
Qoréïch (Tribu de), II, p. 25.
Qoréïchites, II, p. 27, 282.
Qotb-ed-dîn Chirâzî, professeur au Collège du Perwânè à Césarée, I, p. 135, 331; II, p. 283, 284, 312.
Qotb-ed-dîn Ḥaïdar, I, p. 196, 369.
Qotb-ed-dîn Ibrâhîm, II, p. 129, 130.

Rabî'a 'Adawiyya, sainte musulmane, I, p. 185, 256, 310; II, p. 71.
Rachîd-ed-dîn, ministre et historien des Mongols, II, p. 313, 325. — Son fils, II, p. 417.
Raughan-i Qaramîd (Huile de tuiles), surnom du gendre de Djélâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 161.
Razî (Fakhr-ed-dîn), II, p. 169.
Razî-ed-dîn Nichâpourî, I, p. 4.
Rébab hexagone, I, p. 72.
Réchîd Qobâ'î, I, p. 5.
Ridwan, portier du paradis, II, p. 293.
er-Rifa'î (Aḥmed), II, p. 203.
Rogations, II, p. 15, 107.
Rokn-ed-dîn Mâzandérânî, II, p. 38.
Rokn-ed-dîn Ormawî el-Wéledi el-Qonéwî, II, p. 375.
Rokn-ed-dîn (Le qâḍî), I, p. 84.
Rokn-ed-dîn [Qilidj-Arslan IV], sultan seldjouqide de Roûm, I, p. 112, 113, 115, 170, 172, 284, 287, 305.
Ro'ous (Bedr), I, p. 4.
Roum, l'Asie-Mineure, I, p. 9; II p. 310.
Rouzbeh (Caravansérail de), dans la plaine de Qonya, II, p. 243.

Saba (Habitants de), I, p. 248.
Sa'd-ed-dîn, lecteur du Methnéwî de Sulṭân Wéled, II, p. 271.
Sa'd-ed-dîn, prédicateur de Siwâs, II, p. 378, 379.
Sa'd-ed-dîn Mobârek, gendre du fils d'Aïdin, II, p. 390.

Sa'di, poète persan, I, p. 238, 239.
Sa'ïd, derviche, II, p. 425.
Sa'ïd Ferghânî (Chéïkh), I, p. 183.
Sa'ïd (Khâdjè), chef de la garde-robe d'Euldjaïtou, II, p. 325.
Saint-Esprit, I, p. 201.
Salkhat, province d'origine des faucons, II, p. 311.
Salomon, I, p. 109, 199, 221, 327, 378; II, p. 61, 189, 287. — (Sceau de), I, p. 154.
Samaritain (Le) du Qorân, II, p. 241,
Samarqand, ville de l'Asie Centrale, I, p. 241; II, p. 173, 239, 240, 393, 394, 429.
Samirî, fondeur du Veau d'or, II, p. 63.
Sandjarî (Mosquée), à Qonya, I, p. 46.
Sarah, II, p. 121.
Sarakhs, ville de Perse, II, p. 432.
Sassanides, II, p. 363.
Satan, I, p. 243; II, p. 32, 35, 38, 39, 161, 162, 191, 241, 258, 362.
Saturne, planète, I, p. 83.
Séïf-ed-dîn (Yoûsouf), I, p. 133.
Séïf-ed-dîn Bâkharzî (Chéïkh), I, p. 239. — Son fils, I, p. 111.
Seigneur des eaux, poisson miraculeux, II, p. 29. — De l'eau, II, p. 110.
Seldjouq (Aḥmed), fils de Wâdjid, II, p. 431.
Seldjouqides de Roûm, I, p. 36, 303; II, p. 113, 374. — Cause de la disparition de leur dynastie, I, p. 113.
Sellè-baf, le vannier, surnom du chéïkh Abou-Bekr de Tébriz, II, p. 116.
Séna'ï (Ḥakîm), I, p. 160, 201, 202, 341, 361; II, p. 57, 225.
Sept dormants (Les), II, p. 386, 387.
Séraï, capitale du Qiptchaq, II, p. 378.
Sérendib (Ceylan), I, p. 74.
Seth, prophète, I, p. 37, 91; II, p. 16, 17.
Sèyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq de Tirmid, II, p. 194, 195. — Voir *Borhân-ed-dîn*.
Sèyyid Chéref-ed-dîn, I, p. 93.
Sèyyid Maḥmoûd Khéïrânî, II, p. 108 et note 1.
Sèyyid-Abadî (Akhî Moḥammed), II, p. 61.
Sèyyidî Aḥmed Koûtchek Rifâ'î, II, p. 366.
Sèyyid-Wârî (Akhî Moḥammed), II, p. 238,
Sîbawéïh, grammairien arabe, I, p. 209.
Sima', concert spirituel, I, p. 72, n. 4.
Sinaï (Mont), I, p. 175, 176, 207, 208, 222; II, p. 23, 219.
Sinan-ed-dîn (Chéïkh) d'Aq-Chéhir, le chapelier, I, p. 65, 207; II, p. 62, 107, 108.
Sinan-ed-dîn Nedjdjâr, I, p. 135.
Sinope, port de la Mer Noire, II, p. 324, 417.
Sipehsalar (Jardin de Houmâm-ed-dîn le), I, p. 48.
Siradj-ed-dîn, récitateur du Methnéwî, I, p. 125, 126, 203, 244; II, p. 90, 101, 223, 225, 230, 236, 242, 244, 266, 299, 301, 339.
Siradj-ed-dîn (Le qâdî), I, p. 93, 163, 172, 181, 270, 291, 366; II, p. 22, 77, 98, 244, 245.
Siradj-ed-dîn Ormawî (Le qâdî), I, p. 128, 245, 321, 322, 323.
Siradj-ed-dîn Tatarî, I, p. 145, 201, 257, 258, 287; II, p. 91, 101, 124, 261, 296.
Sirrî Saqatî, II, p. 432.
Siryab, chanteur, II, p. 156.
Sis, capitale de la Petite-Arménie, I, p. 65, 261.
Siwas, ville d'Asie-Mineure, I, p. 16, 274, 331; II p. 166, 238, 303, 317, 319, 320, 326, 376, 377, 378.
Socrate, I, p. 303.
Sofyan eth-Thaurî, II, p. 58, 59.
Sohrab (Chéïkh) le Maulawî, sa *zâwiya* à Sultaniyyé, II, p. 352.
Sohrawerd, ville de Perse, I, p. 35.

Sohrawerdî (Chéïkh Chihâb-ed-dîn 'Omar), surnommé Maqtoûl, I, p. 13, 35, 58; II, p. 167.
Sokkardjî (Emir Moḥammed), I, p. 167.
Sokourdjî (Emir Moḥammed), courtisan de Gaïkhatou, II, p. 314, 315.
Solamî (Livre des vérités de), II, p. 306.
Soléïman, nom du Perwânè Mo'în-ed-dîn, I, p. 199; II, p. 61. — Voir *Mo'în-ed-dîn* et *Perwanè*.
Soléïman-Chah, fils de Moḥammed-beg, II, p. 373.
Soléïman-pacha, prince de Qastamouni, I, p. 365; II, p. 380.
Stamboul, II, p. 131.
Sucre (Caravansérail des marchands de) à Qonya, I, p. 69.
Sultan (Porte du), à la citadelle de Qonya, II, p. 308, 374.
Sultan-el-'Olama, sultan des savants, titre de Béhâ-ed-dîn Wéled, I, p. 4. 5; II, p. 81.
Sultan Wadjid, II, p. 288.
Sultan Wéled (Béhâ-ed-dîn), fils de Djelâl-ed-dîn Roûmî, I, p. 30, 31, 32, 36, 37, 59, 98, 115, 126, 127, 146, 167, 168, 176, 187, 188, 189, 195, 198, 207, 209, 213, 258, 260, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 270, 272, 274, 275, 277, 286, 287, 302, 303, 307, 326, 342, 353, 357, 359, 368, 372, 373, 374; II, p. 5, 9, 24, 28, 33, 46, 64 et suiv., 77, 101, 107, 113, 114, 121, 132, 133, 136 et suiv., 144, 213, 217, 219, 230, 232, 235, 236, 241, 251, 252, 255, 257, 258, 261 et suiv., 289, 291, 295, 298, 303 et suiv., 309, 321, 322, 323, 346, 349, 350, 354, 359, 362 et suiv., 366, 367, 383, 389, 392, 397 et suiv., 403, 404, 429, 430. — Voir *Béhâ ed-dîn Wéled*.
Sultaniyyé, ville de Perse, II, p. 322, 324, 326, 352, 379.
Sunbulé-Khatoun, mère d'Amir Zâhid et de Sulṭân Wâdjid, II, p. 288, 430.
Syrie, I, p. 62, 65, 79, 101, 195, 236, 336, 344; II, p. 64, 127, 179, 187, 189, 192, 371, 416.

Tabaristan, province de Perse, I, p. 24,
Tadj-ed-dîn le ministre, I, p. 196, 325.
Tadj-ed-dîn (Emir), I, p. 301.
Tadj-ed-dîn, fils d'Aḥmed er-Rifâ'î, II, p. 203.
Tadj-ed-dîn, lecteur du Méthnéwî, II, p. 381.
Tadj-ed-dîn le prééminent, II, p. 109.
Tadj-ed-dîn, surnommé Ibn-en-Naqîb, répétiteur à l'Atâbékiyyé, II, p. 300, 310, 329.
Tadj-ed-dîn d'Ardébil, prieur du couvent du Perwânè, II, p. 33, 34.
Tadj-ed-dîn Khoros, le professeur, II, p. 38.
Tadj-ed-dîn Mo'tazz Khorasânî (L'émir), I, p. 81 (lire Mo'tazz au lieu de Mo'izz), 140, 299, 300; II, p. 235, 238.
Tadj-ed-dîn Qalèm-Châh, cadi de Qonya, II, p. 423.
Tadj-ed-dîn Zéïd, I, p. 5.
Ta'oûs, harpiste, I, p. 185.
Tarrazî, poète, II, p. 393.
Tasnîm, source du paradis, II, p. 129.
Tatarî (Sirâdj-ed-dîn). Voir *Sirâdj-ed-dîn Tatari*.
Tawas (Forteresse de) II, p. 331.
Tchachnîgîr (Porte de), à Qonya, II, p. 257.
Tchélébî 'Abid, II, p. 288.
Tchélébî 'Ala-ed-dîn Moḥammed, frère aîné de Djélâl-ed-din Roûmî, I, p. 10.
Tchélébî 'Ala-ed-dîn, fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, II, p. 48.
Tchélébî Amîr 'Adil, II, p. 409.
Tchélébî Amîr 'Alim, II, p. 7, 13, 236, 265, 266.
Tchélébî 'Arif, I, p. 54, 209, 365; II, p. 68, 95, 107, 121, 188, 288, 293. — Voir *'Arif*.
Tchélébî Auhad-ed-dîn de Samsoun, II, p. 107.
Tchélébî Bedr-ed-dîn, fils du professeur, II, p. 51, 299.

Tchélébî Chems-ed-dîn, fils du professeur, I, p. 211 ; II, p. 50, 65, 76, 299.
Tchélébî Djélâl-ed-dîn, I, p. 283 ; II, p. 64, 127, 299.
Tchélébî Emîr-i 'Alam, I, p. 282.
Tchélébî Hosâm-ed-dîn, I, p. 10, 80, 81, 90, 170, 171, 175, 205, 209, 210, 285 ; II, p. 19, 33, 83, 88, 90, 92, 95, 97, 98, 101, 102, 105, 125, 126, 127, 172, 187, 199, 205, 213, 223 et suiv., 262, 263, 264, 268, 274, 279, 298, 301, 303, 339, 370. — Voir *Hosâm-ed-dîn*.
Tchinggiz-Khan, empereur mongol, I, p. 15, 16 ; II, p. 418, 422. — (Descendants de), II, p. 374.
Tchoban, général mongol, II, p. 325.
Tchoban le masseur, I, p. 353.
Tchoban (Akhî), fils d'Akhî Qaïçar, II, p. 71, 238.
Tébrîz, ville de Perse, I, p. 69, 76, 77, 78, 273, 331 ; II, p. 130, 311, 312, 316, 350, 379, 417, 430.
Tébrîzî (Chems-ed-dîn), I, p. 66, 69, 71, 73, 74, — Date de sa seconde arrivée à Qonya, I, p. 68. — Sa biographie, I, p. 68 et suiv. — Date de sa mort, I, p. 72.
Témur-Tach, fils de Tchoban, II, p. 373, 414, 415.
Témur-Tach (Chéïkh Ḥasan), II, p. 424.
Ténik, boucher arménien, I, p. 119.
Thémoud, ancien peuple de l'Arabie, I, p. 216, 233, 301.
Thériyanos ('Alâ-ed-dîn), Grec converti à l'islamisme, I, p. 206, 245 et suiv., 325, 365.
Tigre (Le), fleuve, I, p. 17, 183, 372.
Tirmid, ville de Perse, I, p. 45, 46 ; II, p. 432.
Toghan-Pacha, frère d'Inandj-beg, II, p. 327, 384.
Toqat, ville d'Asie-Mineure, I, p. 313, 329, ; II, p. 74, 208, 320, 334, 348, 361, 375, 376, 394.
Touba, arbre du paradis, I, p. 188.
Touman-Beg, fils de Qilâwoûz, grand-veneur, II, p. 310, 311, 312.
Tous, ville du Khorasan, I, p. 104.
Turcs, II, p. 110, 208, 209, 418.
Turk (Akhî), II, p. 238.
Turkestan, I, p. 224, 338 ; II, p. 417.

Un-tel-ed-dîn, I, p. 212 ; II, p. 45, 211, 259, 329.

Vénus, planète, I, p. 190.
Véridique Le grand, Abou-Bekr, II, p. 17, 26, 27, 28.

Wadjîd (Hosâm-ed-dîn Amîr), II, p. 430.
Wadjîd (Sulṭân), II, p. 288, 431.
Wakhch (Le qâḍî de), I, p. 5, 26.
Weled (Sulṭân). Voir *Sulṭân Weled*.
Weled-i Fakhr-ed-dîn Châhid, courtisan du sultan de Qonya, I, p. 30.

Yaghi-Siyan de Qonya, père de Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb, II, p. 193.
Yahya (Bedr-ed-dîn), roi des lettrés, chargé de mission par le sultan 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II, I, p. 64, 285.
Yakhchi-Khan, fils de Qaramân, II, p. 307, 308.
Ya'qoub-beg, II, p. 391.
Yaqout (Khâdjé), gouverneur d'Erzeroum, II, p. 323, 324.
Yasi-Djoumèn, localité d'Asie-Mineure, I, p. 17, 40.
Yawach (Chéïkh Bedr-ed-dîn), surnommé Naqqâch, I, p. 219.
Yémen, I, p. 300, 369 ; II, p. 26, 178, 286.

Zacharie, II, p. 217.
Zahid (Çalâḥ-ed-dîn Amîr), II, p. 288, 430, 431.
Zakariya de Toqat, I, p. 329.
Zedjdjadj (Moḥammed), II, p. 432.
Zéïn Fézâri (Le qâḍî), I, p. 5.
Zéïn-ed-dîn 'Abd-el-Mou'min de Toqat, II, p. 74, 75, 76.

Zéïn-ed-dîn Râzî (de Réï), maître des instituteurs, I, p. 136, 193.
Zéki le récitant, I, p. 158, 371.
Zenbîl-bâf, surnom du chéïkh Abou-Bekr de Tébriz, I, p. 69.
Zerkoub, batteur d'or, surnom de Çalâḥ-ed-dîn Féridoûn, I, p. 11, 336 ; II, p. 193 et suiv.
Zhahîr-ed-dîn, fils de Tâdj-Qizil, gouverneur de Qonya, II, p. 416, 424.
Zhahîr-ed-dîn, le prédicateur de Césarée, II, p. 415.
Zindjirli (Caravansérail de), II, p. 185.
Zîrwa (Bain de), à Qonya, I, p. 357; II, p. 72.
Ziya-ed-dîn (Couvent de), II, p. 73, 238, 241. — Voir *Diyâ-ed-dîn*.
Zohhak, II, p. 298.
Zuléïkha, épouse de Putiphar, I, p. 185.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

PRÉFACE I

CHAPITRE III (Suite). Biographie de Djélâl-ed-dîn Roûmi 1

Section sur les avantages de la faim, écrite de la main même du Maître dans ses ouvrages 56

Section sur le mystère du remerciement 58

Section des conseils 60

CHAPITRE IV. Biographie du sultan des pauvres, mystère de Dieu parmi les hommes, parfait en situation et en parole, notre Maître Chems-ed-dîn Moḥammed ben 'Ali ben Mélek-dad et-Tébrizi 115

Dix sections consacrées aux discours prononcés par Chems-ed-dîn 147

CHAPITRE V. Biographie du Sultan des mystiques, Çalâh-ed-dîn Féridoûn, fils de Yaghi-Siyan de Qonya, connu sous le nom de Zerkoûb (batteur d'or) 193

CHAPITRE VI. Biographie de Ḥosâm-ed-dîn Ḥasan ben Moḥammed ben Ḥasan ben Akhi-Turk, l'Abou-Yézîd [Bastâmi] de l'époque, le Djonéïd du temps, clef des trésors du Trône, Saint de Dieu sur la terre, intercesseur des amis au jour de la Grande Revue 223

CHAPITRE VII. Biographie de notre Maître, le Sultan des mystiques, le lieu de la manifestation des mystères de la certitude, Béhâ-ed-dîn Wéled 261

CHAPITRE VIII. Biographie du souverain des mystiques, argument des clairvoyants, Pôle des Abdâl et des Autâd, Djélâl-ed-dîn Féridoûn, fils de Moḥammed, fils de Moḥammed, fils de Moḥammed, le mystique de Balkh [Amir 'Âbid]. 295

CHAPITRE IX. Biographie du Tchélébi Chems-ed-dîn Amir 'Ârif 413

CHAPITRE X. Noms des enfants et des successeurs de notre grand Maître Béhâ-ed-dîn Wéled Balkhi 429

INDEX ALPHABÉTIQUE DES DEUX VOLUMES 433

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BP
189
.7
M42A2314
1918
v.2
c.1
ROBA

Aflaki, Shams al-Din Ahmad
Les saints des derviches tourneurs